

**Les chroniques de
Nicci, Tome IV -
Cœur de glace
noire**

Terry Goodkind

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TERRY GOODKIND



COEUR DE GLACE NOIRE

LES CHRONIQUES DE NICCI

TOME IV



- Couverture
- Page titre
- Chapitre premier
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31

- Chapitre 32
- Chapitre 33
- Chapitre 34
- Chapitre 35
- Chapitre 36
- Chapitre 37
- Chapitre 38
- Chapitre 39
- Chapitre 40
- Chapitre 41
- Chapitre 42
- Chapitre 43
- Chapitre 44
- Chapitre 45
- Chapitre 46
- Chapitre 47
- Chapitre 48
- Chapitre 49
- Chapitre 50
- Chapitre 51
- Chapitre 52
- Chapitre 53
- Chapitre 54
- Chapitre 55
- Chapitre 56
- Chapitre 57
- Chapitre 58
- Chapitre 59
- Chapitre 60
- Chapitre 61
- Chapitre 62
- Chapitre 63
- Chapitre 64
- Chapitre 65

- Chapitre 66
- Chapitre 67
- Chapitre 68
- Chapitre 69
- Chapitre 70
- Chapitre 71
- Chapitre 72
- Chapitre 73
- Chapitre 74
- Chapitre 75
- Chapitre 76
- Chapitre 77
- Chapitre 78
- Chapitre 79
- Chapitre 80
- Chapitre 81
- Chapitre 82
- Chapitre 83
- Chapitre 84
- Chapitre 85
- Chapitre 86
- Chapitre 87
- Chapitre 88
- Biographie
- Du même auteur
- Mentions légales
- Achevé de numériser

Page titre

Terry Goodkind

Cœur de glace noire

Les Chroniques de Nicci – tome 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Claude Mallé

Bragelonne

Chapitre premier

Sur le flanc d'une colline boisée, Nathan observait l'armée du général Utros, toujours aussi impressionnante malgré de lourdes pertes. Sous le couvert de chênes malingres et de pins ratatinés, le vieux sorcier aux cheveux en bataille portait sur son pantalon noir et sa chemise à jabot une longue tunique blanche déchirée et souillée après son combat contre d'antiques et improbables ennemis.

Quoi qu'il arrive, Nathan n'abandonnerait pas. Même si Ildakar avait disparu, ses résistants et lui étaient encore vivants.

Réveillés d'un long sommeil minéral, des soldats grouillaient dans la vallée, prêts à fondre sur l'Ancien Monde. Quinze siècles plus tôt, Utros, un général de légende, avait assiégé Ildakar, la cité aux grands murs d'enceinte, aux jardins magnifiques et aux bâtiments étincelants. Grâce à un sort génial, les sorciers d'Ildakar avaient transformé en pierre leurs agresseurs. Jusqu'à très récemment, des statues se dressaient dans la plaine. Le sortilège dissipé, les guerriers de jadis repassaient à l'attaque.

Pour sauver leur ville, les sorciers actuels l'avaient dissimulée derrière le linceul de l'éternité. Mais Nathan et ses compagnons étaient restés coincés à l'extérieur. Une poignée de défenseurs face à une armée assez puissante pour conquérir le continent.

— Par les esprits du bien..., souffla Nathan.

Passant les doigts dans ses longs cheveux blancs, il en chassa des brindilles. Cette armée lui rappelait le jour où les hordes de Jagang s'étaient déversées dans les plaines d'Azrith, au pied du Palais du Peuple. Se souvenant que ces forces avaient fini par perdre, le vieux sorcier sentit son moral remonter en flèche. Mais à l'époque, Richard Rahl combattait à ses côtés. Tout comme Nicci...

La Dame Abbesse Verna tira sur sa jupe puis s'assit sur un rocher couvert de mousse.

— Quand mon groupe a quitté Surplomb du Monde, dit-elle, nous ne nous attendions pas à tomber sur une immense armée. Notre espoir, c'était simplement de trouver Ildakar.

— Ildakar n'est plus là, marmonna le sorcier Renn en émergeant des broussailles.

Se tenant à une branche malingre, il fixa l'endroit, au-delà du camp ennemi, où trônait naguère sa glorieuse ville. Le front plissé, il frotta la manche tachée de sève de sa tunique.

— Les sorciers ont mis Ildakar à l'abri du temps lui-même – sans

une pensée pour ceux qui étaient dehors. Au moins, ils sont en sécurité, à présent. Enfin, je suppose...

— Nous devons tirer le meilleur de notre situation, dit Nathan, autant pour s'en convaincre que pour en persuader les autres.

En réalité, il se sentait plus abandonné qu'eux, car il avait perdu davantage qu'une ville. Les zones brûlées, sur le champ de bataille, lui rappelaient l'héroïque sacrifice de sa chère Elsa, morte dans une explosion de magie de transfert. Avec elle, Elsa avait emporté des milliers de soldats d'Utros. Une victoire, en termes purement tactiques, mais obtenue à un prix trop élevé. Dans son cœur flambant neuf, Nathan éprouvait bien plus de tristesse que d'exaltation.

Après s'être réfugiés sur le flanc d'une colline, ses compagnons et lui étaient tombés sur l'expédition partie de Surplomb du Monde. Une sacrée surprise, ça ! Verna, une poignée de Sœurs de la Lumière et plusieurs érudits étaient escortés par un détachement de soldats d'harans sous les ordres du général Zimmer. Ces « renforts », cependant, ne pesaient rien face aux troupes d'Utros.

À force de se battre sans cesse et sans faillir, Nathan n'avait pas encore eu le temps de penser pour de bon à tout ce qu'ils avaient perdu.

— Comment Nicci nous retrouvera-t-elle ? Et où ira-t-elle, puisque Ildakar a disparu ? Quand elle reviendra de Serrimundi, où la déposera la sliph ?

Transportée par la créature de vif-argent, la magicienne était allée prévenir les habitants de la ville côtière du danger qui menaçait l'Ancien Monde. Ildakar volatilisée, elle serait seule face à l'armée ennemie.

— Nous ne cracherions pas sur l'aide de Nicci, concéda Verna. Cela dit, nous ne sommes pas impuissants. Il ne faut pas l'oublier.

— Et je ne l'oublie pas, très chère. Mais nous n'avons pas perdu que la seule Nicci.

Qu'était-il arrivé à Bannon, qui ferraillait à l'intérieur de la cité au moment de sa disparition ? Avec un peu de chance, l'intrépide jeune homme était à l'abri derrière le linceul...

Nathan s'assit près de Verna.

— Je ne m'attendais pas à des retrouvailles, marmonna-t-il. Après que j'ai lutté des siècles pour échapper aux Sœurs de la Lumière, nous voilà réunis.

— Oui, réunis..., fit Verna avec un sourire plein de lassitude. (Sans y penser, elle rejeta derrière son oreille gauche une mèche de cheveux bruns striés de gris.) Nathan, nous ne pouvons pas rester ici.

— D'accord, mais où aller ? demanda Renn. On fiche le camp, c'est tout ? De fait, contre Utros, nous n'avons pas la moindre chance.

Ses cheveux blonds nattés reposant sur une épaule, le seigneur Oron

approcha. Les joues maculées de sang après la bataille, il restait hautain et distant.

— Que faire ? demanda-t-il. Nous ne pouvons pas devenir une bande de vagabonds... Pour affronter Utros, devons-nous créer notre propre conseil des Sorciers ?

— Un conseil très restreint, marmonna Renn, morose.

— Si on oublie tous les détenteurs du don présents dans nos rangs..., fit Verna. Mes Sœurs de la Lumière et les érudits de Surplomb du Monde ne comptent pas pour du beurre.

Dame Olgya vint se camper à côté d'Oron. Pour combattre, elle avait revêtu une tenue de camouflage taillée dans un tissu très résistant produit par ses vers à soie, à Ildakar.

— Personne ici ne compte pour du beurre, dit-elle. Mais nous ne pouvons pas rester tapis dans les broussailles à regarder l'ennemi parader. Quel est le plan ?

Nathan s'avisa que tout le monde le regardait.

— Donc, c'est moi qui commande, désormais ? Vous allez me donner du « sorcier en chef » ?

Une situation paradoxale, sachant qu'il avait été privé de son don jusqu'à très récemment.

— Je n'ai jamais demandé ce poste.

Stoïque comme toujours, Rendell, un esclave affranchi depuis peu, distribua des rations de nourriture séchée.

— C'est ce que j'ai de mieux, puisqu'on ne peut pas prendre le risque d'allumer des feux de cuisson.

Avec d'autres anciens esclaves, le vieil homme avait combattu pour la ville. Au péril de leur vie, ces héros avaient permis à Elsa de dessiner ses runes de transfert sur le sol. Comme Nathan et les autres, Rendell était coincé à l'extérieur d'Ildakar.

Habitué à de fastueux banquets, Oron accueillit d'une grimace ce que lui proposait Rendell. Nathan ne fit pas la fine bouche et goba les fruits secs sans se lamenter.

— J'aime la bonne cuisine autant que vous, dit-il, et je préfère être propre et dormir dans un bon lit. Mais au vu des circonstances, je veux bien consentir quelques sacrifices...

— Devons-nous mettre au point un plan visant à détruire cette armée ? demanda Léo, un autre détenteur du don désormais coupé d'Ildakar. (Si ses yeux brillaient de détermination, son sourire semblait forcé.) Par où commencer ?

— Lani aurait eu des idées brillantes..., murmura Renn, le regard rivé sur l'emplacement où se dressait naguère la ville. Hélas, je ne la reverrai plus... Au moment de mon départ, elle était une statue – la punition infligée par la sovrena Thora. Mais le sort aurait faibli un jour ou l'autre... Qu'est-ce qu'elle me manque !

Au fil du long voyage, une authentique épreuve, le sorcier grassouillet avait perdu du poids. Visage moins bouffi, il flottait dans sa propre peau.

— J'aurais aimé reparler avec elle, après tous ces siècles. Qui sait ? si nous pouvons traverser le linceul...

— Lani a été tuée par les magiciennes jumelles d'Utros, coupa Oron, fidèle à sa réputation de brusquerie. Personne ne le lui a dit ?

Renn devint blanc comme un linge.

— Morte ? répéta-t-il comme si Oron parlait une langue étrangère. Nathan, que raconte-t-il ?

Pour sa dureté de cœur, le vieux sorcier aurait volontiers fichu le feu aux cheveux du noble.

— Renn, navré, mais je crois qu'il dit vrai. Elle est morte, je le crains... Alors qu'elle espionnait le camp ennemi grâce à de l'eau, Ava et Ruva ont retourné son sort contre elle. Elles l'ont noyée... Avec Elsa, nous avons tenté de la sauver, mais c'était trop tard...

Renn se prit la tête entre les mains et souffla :

— C'était mon ultime lueur d'espoir... Je l'attendais, je la protégeais, je la pleurais... Elle... Eh bien, elle comptait beaucoup pour moi.

— Je suis désolé que tu ne puisses plus la revoir, fit Nathan. Une femme courageuse et forte. Je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait.

— L'heure n'est pas aux sanglots, coupa Olgia, impatiente. Des centaines de personnes sont mortes, et nous avons tous souffert. Pensez à Brock, mon fils et celui d'Oron... Comme lui, des milliers d'autres soldats sont tombés alors que leurs proches avaient encore besoin d'eux. Il n'existe pas de défunts dont tout le monde se fiche.

Renn foudroya l'arrogante du regard.

— Ça ne me console en rien.

— C'est normal, mon ami, dit Nathan, pensant à Elsa et à ce qu'elle promettait de représenter pour lui. Pour cette raison, nous devons frapper très fort nos adversaires.

Des cris montant de la forêt, derrière eux, Nathan se leva d'un bond et sa main vola vers la poignée de son épée. Tout autour, les hommes de Zimmer se groupèrent pour former un cercle défensif.

Des silhouettes jaillirent des ombres.

— Préparez-vous ! cria Zimmer, bouillant d'en découdre. Ils arrivent !

Trois jeunes gens couraient vers Nathan et ses compagnons. Oliver et Peretta, deux érudits de Surplomb du Monde, et Ambre, une novice de Verna.

— Ils sont à nos trousses !

— On les a amenés jusque-là ! lança Peretta. Maintenant, à vous de jouer.

Malgré la gravité du moment, son espièglerie coutumière faisait briller ses yeux.

D'autres sons et des cris étouffés montèrent de la forêt. Attirés par le trio de fuyards, une vingtaine de soldats ennemis jaillirent des broussailles qu'ils taillaient à grands coups d'épée. Sur leurs cuirasses, tous arboraient l'antique flamme de l'empereur Kurgan. En leur servant de proies, Oliver, Peretta et Ambre les avaient attirés dans un piège.

— Il y en a d'autres ! cria un type armé d'une lame recourbée. Massacrons-les !

Jaillissant du groupe de défenseurs, deux Mora-Zith se ruèrent aux avant-postes. Chacune portait une large bande de cuir sur les seins et leur peau était couverte de runes.

— Nous vous laisserons tuer quelques hommes, cria Thorn à Nathan, mais pas tous.

Une épée courte dans une main, elle serrait une dague dans l'autre. Plongeant sa lame principale dans le ventre d'un attaquant, elle éclata de rire.

— Et voilà, ça en fait un pour moi !

Pour ne pas être en reste, sa collègue Lyesse fit claquer un fouet dont la lanière barbelée s'enroula autour du cou de taureau d'un soldat. Tirant d'un coup sec, elle déchiqueta la gorge du malheureux.

— Et un autre pour moi ! rugit-elle.

Main tendue, Nathan foudroya un des agresseurs avec du Feu de Sorcier. Face aux flammes que rien n'arrêtait, la cuirasse du type flamba comme du parchemin. Puis ce fut au tour de son torse.

Poussant leur cri de guerre, les hommes de Zimmer chargèrent. Dès que les épées s'entrechoquèrent, l'enfer se déchaîna.

Dans une telle mêlée, le Feu de Sorcier aurait tué amis comme ennemis. Tandis que Nathan se retenait d'y recourir, Verna utilisa son don pour arracher à un arbre une lourde branche qui s'écrasa sur un soldat d'Utros.

Oron, Olgya, Léo et Renn invoquèrent un vent furieux qui projeta plusieurs guerriers contre les troncs environnants.

Face à une telle résistance, les soldats s'appuyèrent sur leur rigoureux entraînement militaire. Alors que les Mora-Zith faisaient à deux presque autant de dégâts qu'une armée, les D'Harans s'organisèrent pour se montrer aussi efficaces qu'elles.

Tandis que des blessés s'écroulaient, Nathan remarqua un détail surprenant. Jusque-là, les « revenants » étaient encore partiellement en pierre, leur chair grisâtre et dure. À présent, ils semblaient aussi humains que n'importe qui.

Une bonne nouvelle, puisque ça les rendait plus faciles à tuer. Fendant les cuirasses, les D'Harans taillaient dans le vif, et leurs

antiques opposants succombaient aussi vite que des mortels lambda.

Léo et Perri, un sorcier et une magicienne, usèrent de leur don pour transpercer le torse de plusieurs soudards avec des branches volantes.

Pris par l'action, Rendell sortit un couteau, sauta sur un soldat assommé, lui retira son casque puis lui trancha la gorge.

Quand il repéra un assaillant isolé, Nathan recourut au Feu de Sorcier pour lui carboniser la tête sur les épaules.

En un éclair, les vingt « revenants » furent renvoyés définitivement au néant.

Les Mora-Zith rugirent de triomphe.

— Trois pour moi ! cria Lyesse.

— Pour moi aussi ! lui fit écho Thorn.

— Vingt en tout ! s'écria Nathan. Deux dizaines de soldats en moins pour Utros.

— Il ne s'en apercevra même pas..., soupira Verna.

— D'autant qu'il n'a pas encore fini de compter ses pertes précédentes, lâcha Oron.

— Quoi qu'il en soit, jubila Renn, vingt soudards morts, ça en fait vingt de moins !

Tandis que les D'Harans essuyaient leurs lames et leurs cuirasses rouges de sang, Zimmer vint les féliciter.

— Tant que nous n'aurons pas un meilleur plan, « tailler en pièces » suffira comme consigne. Peu à peu, nous éclaircirons les rangs de ces chiens.

— Si le destin nous est favorable, modéra dame Olgya.

Nathan rengaina sa lame, qu'il n'avait même pas dû utiliser. Après une si longue abstinence, il ne ratait pas une occasion de recourir à sa magie.

— Quoi qu'il en soit, conclut-il, c'est un bon début.

Chapitre 2

La ville déserte se dressait autour de Nicci, silencieuse et énigmatique. Pivotant sur elle-même, la magicienne étudia les bâtiments sombres, les murailles incroyablement hautes, les grandes colonnes sculptées...

Quelle désolation... De toute évidence, ce n'était pas Ildakar.

Si la lune inondait les ruines de sa lumière argentée, pas une seule lampe ne brillait à l'intérieur des bâtiments. Et pas davantage de torches. Comme les orbites d'une tête de mort, toutes les fenêtres et les portes étaient vides et obscures.

Dans l'air raréfié et mordant, Nicci distingua la forme sombre de grands rochers, à l'extérieur de la cité. Un indice laissant penser qu'elle était en haute montagne...

Furieuse et déconcertée, Nicci s'écarta du puits de la sliph. Tout son corps la torturait, comme si le voyage lui avait fait l'effet d'un séjour dans une lessiveuse.

— Sliph ! cria-t-elle.

Seul un silence pesant lui répondit.

La créature de vif-argent, hautaine et méprisante, avait expulsé Nicci n'importe où avant de l'abandonner.

Au milieu de ce qui semblait être une place, un mur de pierre à hauteur de taille isolait le puits du reste de l'espace. Après avoir recraché la magicienne, la sliph s'était réfugiée dans les profondeurs de son réseau souterrain. Aucun moyen de la localiser.

Alors qu'elle reprenait son souffle et tentait de recouvrer son sens de l'équilibre, Nicci se sentit bizarrement vide et détachée de tout. Lors de ses précédents voyages dans la sliph, elle n'avait rien éprouvé de semblable.

— Reviens ! cria-t-elle en se penchant vers le puits. Ce n'est pas ma destination. Je veux voyager !

La voix de la magicienne se répercuta dans le tunnel obscur puis lui revint comme un boomerang. À part ça, pas un bruit. La sliph refusait de répondre...

Cette créature-là, car il y en avait plusieurs, était une fervente admiratrice de l'empereur Sulachan – depuis longtemps retourné à la poussière. Comme on pouvait le redouter, elle avait découvert que Nicci ne servait pas le même maître qu'elle. Informée que Sulachan était mort après avoir été vaincu *deux* fois, elle s'était estimée libérée de son serment professionnel. En conséquence, pour se venger, elle

avait laissé sa voyageuse au milieu de nulle part.

— Sliph ? Quel est cet endroit ? Où suis-je ?

Piégée ici, Nicci ne pourrait pas contribuer à la défaite d'Utros.

Souffrant d'une migraine, les oreilles bourdonnantes, la magicienne se demanda si elle garderait des séquelles de son voyage. Avant de s'enfuir, se souvint-elle, la sliph lui avait dit quelque chose d'étrange.

« Ildakar n'existe plus. Je ne peux pas t'y conduire. En essayant, j'ai... ricoché. La ville est partie. »

À l'évidence, en tentant d'atteindre sa destination, la créature aussi avait été blessée.

Mais comment Ildakar pouvait-elle ne plus exister ? Ou était-ce seulement le puits de la sliph qu'on avait scellé ou détruit ? Quelle autre raison aurait pu expliquer l'échec de ce voyage ?

Quelque chose d'autre revint à la mémoire de la magicienne. Avant qu'elle le tue, le capitaine des Norukai, Kor, lui avait révélé que le roi Calvaire prévoyait de lancer sur Ildakar une attaque massive. Comment la cité, si légendaire fût-elle, aurait-elle pu se défendre contre l'armée d'Utros *et* une meute de Norukai ? Pour se défendre, les membres du *duma* avaient-ils invoqué le linceul de l'éternité ? Sans vergogne, s'étaient-ils exilés pour laisser le reste du monde affronter la menace ? Oui, ça ressemblait bien à ces gens sans foi ni loi...

Si c'était ça, Nicci ne pouvait compter que sur elle-même.

Avant tout, elle devait découvrir où elle était. Ses cheveux blonds (désormais courts) sales et emmêlés, elle arborait encore des taches de sang sur sa peau et sur sa robe noire. Après le combat contre les Norukai, à Serrimundi, elle s'était sentie très mal, et le voyage n'avait rien arrangé. Résultat, son don était au plus bas.

Malgré sa lassitude, elle recommença à scruter les alentours. Des colonnes géantes, des bâtiments de pierre, de grands monuments, des édifices publics... Quand elle entreprit de traverser la place, ses semelles crissèrent sur les dalles irrégulières.

Partout, des tours menaçaient de s'écrouler, des arches s'effritaient, des fontaines n'étaient plus emplies que de poussière et des sculptures jadis sophistiquées se délitaient.

Toutes les structures, démesurément grandes, visaient à impressionner les visiteurs. Ce gigantisme rappelait celui du palais de Jagang, à Altur'Rang, ou la Forteresse du Sorcier d'Aydindrill. En son temps, la ville fantôme avait été une capitale surpeuplée, ou au minimum un carrefour commercial stratégique. Aujourd'hui, toutes les issues étaient barrées ou murées, comme dans une crypte géante.

La cité des morts...

Un bruit attira l'attention de Nicci. Tournant la tête, elle aperçut sur une grande esplanade deux cerfs qui broutaient ce qui restait de verdure. Dès qu'ils virent la magicienne, ils s'éloignèrent un peu, puis

reprirent leur festin.

En avançant, Nicci découvrit l'énorme statue d'un inconnu. Renversée, l'œuvre d'art gisait sur un côté. Son socle en marbre faisait la taille des fondations d'une belle maison, et debout, le géant devait atteindre au moins le troisième niveau d'un immeuble standard. Quelqu'un lui avait réduit les jambes en miettes pour qu'il bascule de son piédestal.

Se concentrant sur la scène, Nicci capta de très anciens relents de violence et de mort. Les bras du personnage, cassés aussi, gisaient à côté de lui, proies faciles pour les mauvaises herbes et les lianes.

Sautant sur la statue renversée, Nicci l'étudia sans se soucier de la poussière et de la mousse. Sur le visage hautain de l'homme, des sourcils épais surmontaient un nez crochu. Sous sa grosse couronne, des mèches de cheveux jaillissaient comme des serpents en vadrouille. Ouverte sur un sourire dévasté par le passage du temps, la bouche dévoilait une dent particulièrement pointue – rien de naturel là-dedans, aurait parié la magicienne.

De plus en plus inquiète, Nicci sauta à terre, fit le tour de la statue et découvrit les mots gravés sur le socle – très abîmés, mais encore lisibles.

« Empereur Kurgan ».

Nicci regarda de nouveau la tête du personnage. La dent pointue, c'était sans doute le croc de fer que Kurgan arborait pour intimider ses interlocuteurs. Violent et capricieux, cet empereur avait écorché vive son épouse, la livrant ensuite à des fourmis rouges. Tout ça pour la punir de sa liaison avec le général Utros. Révulsés par ce crime, les sujets de Kurgan l'avaient renversé avant de traîner sa dépouille dans les rues. Puis ils avaient saccagé sa statue.

Quinze siècles plus tard, Nicci se réjouit de voir la preuve de la chute d'un tel monstre.

En même temps, elle sut enfin où elle était. Orogang, la capitale de l'empire de Croc de Fer – une construction qui s'était écroulée comme un château de cartes après la chute de son maître.

Toutes les pièces du puzzle se mettaient en place, mais ça n'expliquait pas pourquoi la ville était un cimetière. Même avec la mort de Kurgan et l'explosion de son empire, pourquoi abandonner une telle mégalopole ? Qu'est-ce qui avait poussé les habitants à céder aux rats et aux araignées de si magnifiques structures ? Et où étaient-ils allés ? Une épidémie les avait-elle exterminés ? Ou la famine ? La sécheresse, peut-être ?

Mais pourquoi toutes les issues étaient-elles barrées ou murées, comme pour empêcher quelque chose de sortir ?

Nicci passa devant un vaste amphithéâtre creusé à même le sol. Au centre, entourée de gradins circulaires, se dressait une scène. C'était

de là, sans doute, que Kurgan s'adressait à ses sujets. Mais les gradins vides tombaient en ruine, comme la scène.

Au-delà de l'amphithéâtre, Nicci découvrit une autre statue géante – en très bon état, celle-là, comme si on l'entretenait régulièrement. Le personnage, un guerrier aux muscles d'acier, portait un casque et une cuirasse sur laquelle figurait jadis la flamme de Kurgan. Mais on l'avait effacée, laissant une cicatrice sur la pierre. D'une grande beauté, l'homme semblait bien plus majestueux et noble que son maître.

Ce héros, Nicci l'avait rencontré sur un champ de bataille. Le général Utros ! Le grand stratège de Kurgan, parti d'Orogang pour conquérir l'Ancien Monde au nom de son maître.

Sans se soucier de l'incompétence de son chef, Utros avait accepté la mission les yeux fermés. Les ordres, pour un homme comme lui, c'était sacré.

L'état de la statue révélait que la population d'Orogang avait révééré le général. Après des siècles, le site de sa statue était propre et l'œuvre d'art elle-même n'avait subi aucun outrage.

Au pied du socle, Nicci eut la surprise de découvrir des fleurs fraîches.

Quelqu'un était venu ici – très récemment.

Soudain méfiante, la magicienne regarda autour d'elle. Toujours aucun mouvement autour des bâtiments. Pas le moindre bruit non plus. Un ermite ou un fanatique était-il venu fleurir les lieux ? En tout cas, personne ici ne pouvait savoir qu'Utros était revenu à la vie après quinze siècles de pétrification.

En sus de la solitude oppressante du site, Nicci sentit qu'on l'épiait. Au fond, Orogang était peut-être beaucoup moins fantomatique qu'elle le pensait. Sondant les ombres, elle crut capter l'esquisse d'un mouvement. Les cerfs affamés ? Non, c'était un son différent. Des bruits de pas, précisément...

— Qui va là ? demanda Nicci en tournant sur elle-même.

Elle mobilisa son don, qui lui sembla faible et... étranger.

Les yeux rivés sur le plus grand bâtiment de l'esplanade, son entrée flanquée de grandes colonnes, elle remarqua que la porte principale était entrouverte, laissant apercevoir de profondes ténèbres.

Plus loin, une ombre passa furtivement devant une fontaine avant de s'enfoncer dans l'obscurité. D'autres silhouettes humaines vêtues de gris apparurent brièvement.

— Montrez-vous ! cria Nicci. Sortez de vos cachettes et venez me voir.

Dans la cité déserte, sa voix retentit comme un gong dans un temple. Ses mains volant sur les couteaux qui lui battaient les hanches, elle s'apprêta à vendre chèrement sa peau.

Des silhouettes émergèrent enfin des ombres. Des gens très nerveux, qui murmuraient entre eux et s'obstinaient à ne pas lui répondre.

— Qui êtes-vous ?

Nicci pivota sur elle-même et constata qu'elle était encerclée. Cela dit, elle sentait à peine la présence de ces inconnus, comme s'il s'agissait de spectres.

Des fantômes, peut-être, mais bien plus nombreux qu'elle l'aurait cru.

Hors de la ville, la chiche lueur de l'aube révélait la présence d'autres spectres autour des grands rochers. Des créatures sortaient de tous les trous et convergeaient vers la magicienne.

— Je ne veux pas vous faire de mal, mais je n'hésiterai pas, s'il le faut, dit-elle sans éloigner les mains de ses armes.

Comme si l'arrivée de l'aube les excitait, les fantômes parlèrent plus fort. Mais pas moyen d'identifier un mot dans leur charabia...

Nicci recula jusqu'au socle de la statue et leva les yeux sur le visage de pierre qui regardait droit devant lui.

Soudain, comme s'ils venaient de capter un signal, les spectres se ruèrent sur leur proie.

Chapitre 3

Après que la déferlante de feu eut carbonisé ses hommes par milliers, le général Utros sonda le champ de bataille dévasté. Des jours durant, l'odeur de l'herbe et de la chair brûlées flotterait dans l'air, et le goût âcre de la mort resterait longtemps au fond de sa gorge. Perdre tant de loyaux soldats en si peu de temps, c'était comme recevoir dans le cœur une lame chauffée au rouge.

La magie de transfert d'Elsa s'était révélée plus puissante qu'il l'aurait cru. Bien trop tard, Ava et Ruva avaient compris que leurs ennemis dessinaient dans le sol des runes destinées à protéger un pouvoir dévastateur. Trop tard aussi, Utros avait compris que les assaillants cherchaient à sécuriser une zone, sur un flanc de son armée. Toujours trop tard, il avait vu Elsa « ancrer » l'ultime rune au centre du camp et déclencher son terrible sortilège. Juste à temps, les jumelles avaient réussi à protéger leur général chéri...

Des milliers de pauvres types n'avaient pas eu la même chance...

Même après ce désastre, les troupes d'Utros restaient nombreuses et puissantes. Et ses hommes, enragés, piaffaient d'impatience de venger leurs camarades. Ils brûlaient d'envie de conquérir et de piller, et leur chef les conduirait à la victoire – comme il l'avait promis à Kurgan, tant pis si celui-ci était mort depuis des lustres.

En toute fin d'après-midi d'une journée pourrie, Utros rectifia la position du masque d'or qui cachait une moitié de son visage. Sur son casque, il arborait les cornes d'un taureau géant – un monstre d'Ildakar qu'il avait tué de ses mains...

Le général se tenait devant le pavillon érigé par ses soldats pour remplacer son quartier général dévasté par les flammes. La toile rapiécée était de toutes les couleurs et des troncs d'arbre noircis tenaient lieu de poteaux. Mais Utros se fichait des signes extérieurs de puissance que Croc de Fer aurait exigés. Sa tente était un bon abri, et il ne demandait rien de plus.

Tandis qu'il humait l'air, inhalant des cendres, Ava et Ruva massaient ses avant-bras musclés au-dessus de ses larges bracelets de force.

— Général chéri, dit Ava, nous sommes prêts à recevoir le roi des Norukai.

— Et à conquérir le monde, ajouta Ruva.

Dans leurs robes bleues, les deux magiciennes rigoureusement identiques étaient belles à se damner. Tout le corps rasé, jusqu'au

dernier poil ou cheveu, elles peignaient sur leur peau des motifs géométriques qui évoquaient des runes. Leurs pigments multicolores délaissés, elles utilisaient désormais de la suie et du sang séché – un mélange plus puissant que de la simple peinture.

— La taille de notre armée impressionnera nos nouveaux alliés, dit Ava, mais sur le plan de l'hospitalité, nous serons au-dessous de tout.

— Impossible d'offrir un festin au roi Calvaire, se lamenta Ruva.

Utros serra très fort les dents. S'il n'y avait eu que ça ! En réalité, leur situation était critique. Depuis la disparition d'Ildakar, plus question de piller ses fabuleuses réserves. Et sans ce butin, comment survivre ?

Utros fixa l'endroit où l'extrémité surélevée de la plaine – naguère le site d'Ildakar – dominait un à-pic vertigineux. Le fleuve Chasse-Corbeau coulait au pied de cette falaise et des marécages s'étendaient au-delà.

— Le roi Calvaire nous apporte des provisions. Pour un temps, ça suffira...

Si le Gardien le veut bien..., pensa Utros, peu convaincu lui-même par ses propres fantaisies.

Là où se trouvait naguère Ildakar, une horde de Norukai déferlait comme si elle avait l'intention de conquérir la vallée. En réalité, c'était une délégation qui venait parlementer, les autres pillards attendant dans les galères à l'arrêt sur le fleuve.

Vêtus de peaux de requin ou de serpent, les esclavagistes étaient couverts de hideux tatouages. Même de loin, Utros reconnut Calvaire, toujours flanqué de Crayeux, son chamane albinos à demi fou.

Derrière l'improbable duo, des esclaves avançaient, les bras lestés de sacs, de barriques ou de caisses. Largement de quoi nourrir une petite armée. Manque de chance, Utros en avait une très *grande*. Et ses hommes, libérés du sort de pétrification, crevaient de faim.

Après la disparition de la cité, les derniers vestiges du sortilège s'étaient dissipés en un éclair. Comme par miracle, les soldats avaient retrouvé toute leur humanité faite de chair, de sang, d'os... et d'appétit. De quoi se réjouir, au premier abord. Sauf que la *vulnérabilité* était revenue en même temps que l'humanité. Encore à demi pétrifiés, les hommes n'avaient eu ni faim ni soif. Désormais, les besoins naturels des êtres vivants les tenaillaient. Des dizaines de milliers de bouches à nourrir ! Tout ça dans une vallée isolée, sans ville proche à piller ni convois de ravitaillement à attendre.

Le second du général, Enoch, rejoignit son chef et lui fit son rapport d'un ton sinistre.

Faisant signe à l'intendant général, Utros l'invita à participer à la conversation. Après avoir salué les deux officiers, le vétéran évalua les vivres qu'apportaient les Norukai. Un seul regard lui suffit pour se

faire une opinion.

— Il y a de quoi nourrir les officiers et les sous-officiers, jusqu'aux sergents. Il faudra se rationner rigoureusement, cela dit.

— En d'autres termes, les soldats n'auront rien..., marmonna Utros.

Suivis par six capitaines, Calvaire et Crayeux se dirigeaient vers le pavillon. Quand ils furent arrivés, le roi salua Utros en claquant des mâchoires. Sur ses joues fendues puis recousues pour lui donner des allures de reptile, des tatouages imitaient les écailles du dieu serpent.

Le torse de Calvaire était énorme, comme s'il avait deux poumons supplémentaires afin de pouvoir s'immerger assez longtemps pour combattre des requins. Des implants osseux saillant sur ses épaules, il portait une chaîne de fer en guise de ceinture.

— Nous apportons de la nourriture, comme vous l'avez demandé. Festoyons pour célébrer notre pacte !

Calvaire ordonna aux esclaves de déposer leur fardeau devant le pavillon, où des feux de cuisson crépitaient déjà.

— Mes chasseurs ont abattu trois cerfs dans les collines, annonça Utros. Nous les rôtirons en plus du poisson.

— Au diable le poisson ! s'écria Calvaire. J'en ai plus qu'assez ! Moi, je prendrai la viande.

— Poisson ! Poisson ! Poisson ! couina Crayeux. Sucrer les arêtes et mâchouiller les têtes. J'adore voir les gros yeux gicler de leurs orbites ! (Tout en sautant d'un pied sur l'autre, le chamane plia les bras selon des angles très étranges.) Roi Calvaire, pour eux tous, ce sera un calvaire !

En guise de vêtement, l'avorton portait un pagne en peaux de poisson cousues. À croire qu'il voulait exposer sa chair blafarde couverte de petites morsures – des centaines, peut-être même des milliers. Avec ses lèvres à moitié dévorées, on ne faisait plus la différence entre ses sourires et ses rictus.

Ava et Ruva observaient le chamane sans cacher leur répugnance. De conserve, elles pointèrent le menton, dédaigneuses, histoire de bien manifester leur sentiment de supériorité.

— Aujourd'hui, dit Utros de son ton le plus diplomatique, il y a bien plus important que les festins.

D'un geste, il invita ses visiteurs à s'asseoir avec lui à une table, devant le pavillon. S'il n'avait pas eu besoin des galères et des troupes de Calvaire, il lui aurait volontiers botté les fesses.

— Ce soir, nous devons planifier notre campagne, roi Calvaire. Mon armée ne peut pas rester ici, où elle crèverait de faim. Le nombre est un handicap en ce qui concerne la mobilité, je le concède volontiers, mais nous sommes invincibles. Aucune ville ni aucun pays ne nous résistera.

Calvaire éclata de rire.

— Tu veux parler des villes et des pays que les Norukai te laisseront.

— L'Ancien Monde est à nous, fit Utros, glacial.

— À nous deux, oui, c'est bien ce que je voulais dire.

Utros ne se laissa pas démonter.

— Ensemble, nous allons définir une stratégie. Pas question de déferler bêtement sur le continent. L'objectif est de conquérir puis de conserver.

Le roi ne dissimula pas son impatience.

— Si tu veux, mais je n'ai rien contre déferler et saccager, pour le plaisir. J'ai besoin de bouger un peu...

Alors que les jumelles étudiaient attentivement Calvaire et Crayeux, le roi leur lança des œillades assassines, mais elles n'entrèrent pas dans son jeu. Utros ne s'inquiéta pas, parce qu'elles étaient assez grandes pour se défendre. Pour elles, tuer un importun était un jeu d'enfant.

Tandis que les cerfs tournaient en broche et qu'on grillait le poisson, Enoch se chargeait de la distribution des rations. En tirant bien, ça remplirait pas mal d'estomacs. Pour un soir...

Plus tard dans la soirée, alors qu'il finissait de ronger un os, Calvaire désigna les caisses, les barriques et les sacs qui se vidaient à vue d'œil.

— C'est tout ce qui nous restait sur les galères, dit-il comme si ça n'avait aucune importance. Vous vous en faites trop pour la bouffe, vous autres.

Un ton presque méprisant...

— Mes hommes doivent se nourrir, dit Utros. Gérer les réserves, c'est un casse-tête pour moi.

— Tes soldats sont des mauviettes, s'il en est ainsi.

Le roi glissa deux doigts dans son énorme bouche et délogea un morceau de viande coincé entre deux molaires.

— Nous, on se fiche des réserves. Pour se ravitailler, on pille, puis on lève le camp.

— Un calvaire pour tous les autres, couina Crayeux.

— Nous allons devoir vous imiter, concéda Utros.

Sauf que les collines et la plaine offraient fort peu de ressources...

Se penchant en avant, Calvaire étudia le demi-masque d'Utros.

— J'en veux un comme ça... J'aime l'air que ça te donne, général.

Utros retira la pièce d'or pour dévoiler sa chair dévastée. La plaie guérie, on distinguait clairement le muscle noir et durci.

— Ce n'est pas un choix... J'ai dû m'y plier... C'était nécessaire.

Le Norukai approuva du chef et passa un doigt sur les longues cicatrices de ses joues.

— Parfois, il faut faire ce qui s'impose... (Il posa les coudes sur la table.) J'écoute ton plan pour conquérir le monde.

Utros laissa errer son regard sur le camp.

— J'ai des dizaines de milliers d'hommes parfaitement équipés et prêts au combat. Après vos mésaventures sur le fleuve gelé, il te reste des galères intactes ?

Crayeux se tortilla sur son siège.

— Navires et poissons, glace et feu, grandes galères à tête de serpent. Galères géantes ! Toutes cassées, maintenant.

— Mais non, idiot, pas cassées !

Calvaire flanqua un furieux coup d'épaule à son chamane, mais il se fit pardonner en l'enlaçant et en le serrant contre lui. Puis il se tourna vers Utros :

— Quand le fleuve a gelé, une centaine de galères étaient arrimées aux quais ou en attente un peu plus loin. L'idée, c'était d'escalader la falaise pour envahir Ildakar. La glace a brisé quelques coques, bien entendu...

Calvaire tapa sur la table, ses phalanges renforcées de fer produisant un boucan d'enfer.

— Mais nous les réparerons. Les Norukai sont de grands constructeurs de navires. (Calvaire regarda derrière lui, là où se trouvait l'à-pic.) Dans les marécages, nous trouverons tout le bois nécessaire. Et nous ne manquons ni d'outils ni d'esclaves.

— Tant mieux, parce que nous aurons besoin de tes galères – et de tes guerriers aussi, bien entendu. Si j'ai tout compris, d'autres bateaux attendent dans tes îles. Il nous les faudra tous, ainsi que tes guerriers et la totalité de mes forces... Pour atteindre la mer, tes galères seront bien plus rapides. Même à marche forcée, mes soldats mettront plus longtemps à rejoindre la côte.

— Plusieurs galères sont déjà réparées, ou presque, et j'ai hâte de repasser à l'action. Je vais repartir pour nos îles, où une centaine d'autres navires doivent être prêts à appareiller. Mes guerriers sont avides de victoire et de butin. En attendant tes hommes, nous attaquerons les villes côtières. Un cyclone d'acier et de sang !

Dans son esprit rompu à la stratégie, Utros visualisa le déroulement des opérations.

— Si les Norukai attaquent la côte pendant que nous avançons à l'intérieur des terres, nous prendrons l'Ancien Monde en tenaille.

Calvaire brisa avec ses dents l'os dont il avait arraché toute la viande.

— Une fois la jonction faite, continua Utros, nous fondrons sur Tanimura et Altur'Rang, puis ce sera le tour du Nouveau Monde.

— Le roi Calvaire ! hurla Crayeux. Pour tous, ce sera un calvaire !

— Oui, un calvaire pour tous, approuva Utros.

Les Norukai n'étaient guère amateurs de conversations mondaines. Le festin achevé, ils se montrèrent pressés de rejoindre leurs galères.

Comme le général, ils avaient voulu conquérir Ildakar. La ville leur ayant faussé compagnie, les deux armées n'avaient plus aucune raison de s'attarder sur le site.

Calvaire partit satisfait, comme si les deux chefs avaient pour de bon planifié toute la guerre. À l'évidence, dut constater Utros, les Norukai ne faisaient pas grand cas de la préparation. Ils attaquaient, se servaient, puis repartaient quand ça leur chantait.

En matière de dirigeants, Calvaire était encore pire que Croc de Fer, si c'était possible. Mais on lui réglerait son compte plus tard. Avant, Utros utiliserait les pillards pour atteindre ses objectifs. Par loyauté envers son empereur – et au nom de sa passion secrète pour Majel –, il avait juré de briser l'échine de tout un continent. Ses motivations désormais obsolètes, il allait devoir agir en son propre nom, et ne se soucier que de lui.

Quand les affreux Norukai eurent disparu, jouant les acrobates le long de la falaise, Enoch approcha de son chef, la mine sombre.

— Toute la nourriture a été distribuée, général... Et ça ne représente pas grand-chose.

— Je m'y attendais, fit Utros. Le roi des Norukai ne dit pas que des âneries... Ces derniers jours, nos éclaireurs ont repéré des campements et des villages. À nous de les piller selon les règles de l'art. Envoie des maraudeurs dans toutes les directions. Partout, qu'ils prennent jusqu'au dernier croûton de pain. C'est notre seul espoir de survivre.

Chapitre 4

Dès l'aube, les gardes-chiourmes des Norukai firent battre du tambour pour réveiller les esclaves. Comme toujours, les récalcitrants eurent droit à des coups de pied et de poing.

— Au travail ! beugla Gara, une esclavagiste musclée dont les tresses pendaient sur ses épaules comme deux vipères mortes. Acharnez-vous jusqu'à ce que vos mains saignent.

Ouvrant sa bouche reptilienne, elle claqua férocement des dents.

Ligoté sur le pont incliné d'une galère endommagée, Bannon se tortilla pour esquiver un coup de pied vicieux. Pour qu'il puisse se joindre aux autres, un Norukai coupa ses liens.

Plissant les yeux, car on y voyait mal, les prisonniers se remirent à l'ouvrage. Affectée elle aussi aux réparations, Gara utilisait une masse pour enfoncer des clous dans les planches qu'elle mettait en place. La veille, Bannon avait vu la répugnante Norukai utiliser son outil pour fracasser le crâne d'un esclave qu'elle jugeait paresseux.

Alors que le jeune homme massait ses poignets à l'endroit où la corde les avait blessés, le chamane albinos cinglé fondit sur lui et referma des doigts rachitiques sur son épaule.

— C'est l'heure de jouer du marteau, ou de devenir un clou !

Gêné par le comportement aberrant de l'avorton, Bannon se dégagea. Comme toutes les brutes, les Norukai étaient assez faciles à cerner. Crayeux, lui, se révélait une énigme... malsaine. Et pour une raison inconnue, Bannon le fascinait.

Après des jours de captivité, le jeune escrimeur était au bord de la rupture. De son combat contre les pillards, sur le flanc de la falaise, il gardait des plaies encore à vif, des doigts écorchés et une collection de bleus. Pendant ce combat, il avait failli tuer Calvaire et Crayeux, mais ils étaient tombés ensemble sur un tas de cadavres et d'armes...

Au lieu d'être exécuté, Bannon était devenu un esclave. Depuis que les Norukai avaient tenté de le capturer, sur son île natale, finir entre leurs mains était son pire cauchemar. À l'époque, son meilleur ami, le pauvre Ian, s'était sacrifié pour qu'il puisse s'enfuir. Depuis, il ne se passait pas un jour sans qu'il regrette ce moment de couardise. Ironie du sort, bien des années plus tard, voilà qu'il était lui aussi réduit en esclavage.

Crayeux le secouant de nouveau par l'épaule, Bannon se rebiffa.

— Ne me touche pas, sale Norukai !

L'albinos gloussa, ravi par la réaction du prisonnier.

Le ciel s'éclaircissant, le roi Calvaire vit qu'on maltraitait son chamane. Il approcha, l'air encore moins commode que d'habitude.

— Sois respectueux ou crève, vermine ! beugla-t-il en prenant Bannon par le col pour le soulever dans les airs. Crois-tu valoir l'air que tu respires ? Ou l'urine que tu pisses ?

Bannon se débattit, prêt à résister même s'il se savait vaincu d'avance. Ces monstres ne se serviraient pas de lui pour terroriser les autres, il se l'était juré.

Maussade, Gara vola à son secours.

— Mon roi, tu lui briseras la nuque plus tard. Pour réparer, nous avons besoin de bras. Hier, j'ai perdu trois types, et Ildakar ne nous fournira plus de main-d'œuvre.

La Norukai, une charpentière de marine, si Bannon avait bien compris, jeta un coup d'œil à la falaise. Le sommet, où se dressait Ildakar, ressemblait désormais à une souche bien lisse, après le passage d'un bûcheron doué.

— Il faudra faire avec ce que nous avons, au moins avant de pouvoir repartir.

Calvaire lâcha Bannon, qui s'écrasa sur le pont. Content de lui, le roi saisit sa hache et la brandit rageusement.

Enthousiasmé, Crayeux beugla :

— La hache fend le bois et l'épée fend les os !

Bannon ne saisit pas ce que ça voulait dire, mais avec l'avorton, il en allait souvent ainsi.

Dévisageant le prisonnier, comme s'il quêtait son approbation, le chamane répéta ses inepties :

— La hache fend le bois et l'épée fend les os !

Calvaire gratifia son vieil ami d'un rictus.

— Ma hache peut tout aussi bien fendre les os, et elle décapitera ce pouilleux dès que les réparations seront terminées.

— Pas si tôt, mon Calvaire, pas si tôt !

Crayeux caressa les longs cheveux de Bannon, qui en frissonna de dégoût.

— Pas celui-là, en tout cas...

Par équipes, les esclaves allèrent s'occuper des galères endommagées. À l'origine, la flotte des Norukai en comptait cent, l'idée étant d'accoster au pied de la falaise, d'escalader puis d'envahir Ildakar. Mais les pillards ignoraient la présence des troupes d'Utros de l'autre côté de la ville. Avec la Mora-Zith Lila, sa « partenaire », et des centaines d'autres défenseurs, Bannon avait tenté de repousser les envahisseurs. Hélas, le nombre avait fini par avoir raison de la vaillance.

Fait prisonnier après une chute, le jeune escrimeur ignorait ce qu'il était advenu de Lila. De plus, même s'il parvenait à échapper aux

Norukai qui surveillaient les esclaves, comment aurait-il pu retrouver ses amis ? Au moment de la disparition d'Ildakar, Nathan dirigeait une audacieuse sortie contre le camp ennemi. Quant à Nicci, elle était à Serrimundi, pour donner l'alerte. Certain de ne jamais revoir le sorcier et la magicienne, Bannon allait devoir se débrouiller seul. S'il parvenait à filer...

Quand le fleuve avait gelé à cause de la magie de transfert, les galères avaient subi des dégâts structurels. Depuis, fous de rage, les Norukai travaillaient sans relâche – mais en laissant les corvées aux esclaves. Par exemple, couper du bois dans les marécages, rapporter les troncs puis les débiter...

Plusieurs galères avaient coulé par le fond. Sur ces épaves, on récupérait les cordages, bien utiles pour réparer le gréement des autres navires. Les voiles aussi étaient recyclées, comme tout ce qui se révélait réutilisable. Circulant de galère en galère, des experts tels que Gara donnaient des consignes aux esclaves.

Toujours en quête d'une occasion de filer, Bannon transportait des rouleaux de cordage d'une galère à une autre. À l'occasion, il charriait aussi des outils et d'autres équipements. Durant les interminables heures de labeur, il rêvait de se servir des masses ou des barres à mine pour massacrer des Norukai. Il aurait pu en amocher pas mal, mais au bout du compte, face à des milliers d'esclavagistes, il aurait fini raide mort.

Que fallait-il faire ?

La veille, un des citoyens d'Ildakar avait réussi à blesser un Norukai en l'attaquant dans le dos. Bien que Bannon eût applaudi ce héros, son coup était très mal préparé, et les esclavagistes l'avaient vite maîtrisé. Pour le tuer, ils avaient pris leur temps, forçant Bannon et les autres à regarder tandis qu'ils lui brisaient tous les os. D'abord des bras, puis des jambes... Entre les séances, ils empilaient des pierres sur son torse jusqu'à ce que ses côtes craquent. Les yeux rouges, du sang coulant de sa bouche, le malheureux implorait ses bourreaux de le dégager ou de l'achever. Impassible, un Norukai se contentait de sauter sur les pierres, histoire d'entendre craquer le sternum du moribond.

Même s'il brûlait d'envie d'étriper ces bourreaux, Bannon refusait de sacrifier sa vie pour rien. Patient, il attendait, certain qu'une ouverture se présenterait. À ce moment-là, il espérait pouvoir aider ses compagnons de misère.

L'air sinistre, des esclaves démantelaient une épave renflouée. Avec des barres à mine, ils détachaient les planches de la coque afin qu'elles aillent boucher les brèches d'autres navires. Très chichement nourris, les travailleurs forcés n'avaient pas droit à des pauses. Et pour s'hydrater, ils devaient se contenter des eaux glauques du fleuve.

À la proue d'une des galères quasiment réparées, Calvaire beugla

comme à son habitude :

— Je veux lever l'ancre très bientôt ! Réparez ces fichus bateaux, afin que nous puissions regagner nos îles et nous lancer dans notre glorieuse guerre.

— Avec toutes les pertes que tu as essuyées ici, marmonna Bannon, tu auras besoin de moins de galères pour rentrer...

Gara l'ayant entendu, elle approcha et gifla l'insolent, lui faisant éclater les lèvres.

Crayeux rit de bon cœur, comme si la remarque du jeune escrimeur était ce qu'il avait entendu de plus drôle dans sa vie. Tout sourires, il s'accroupit devant Bannon et hocha la tête, approbateur.

Un malheur n'arrivant jamais seul, Calvaire aussi avait entendu la saillie. Il fondit sur Bannon, menaçant, mais Gara s'interposa.

— Nous avons besoin de lui !

Le roi souleva le jeune impertinent et le fit passer par-dessus bord.

— Eh bien, il travaillera sur la coque, qui a besoin d'être consolidée.

Tombant comme une pierre, Bannon chercha à se rattraper, ne trouva rien et s'écrasa dans l'eau peu profonde. Après avoir bu la tasse, il se redressa péniblement.

Penché au bastingage, Calvaire lui lança :

— La prochaine fois, je te ferai attacher des poids aux chevilles. Comme ça, avant de te noyer, tu répareras un peu la quille.

Imitant son maître, Crayeux observa Bannon avec des yeux bizarrement inquiets.

Gara envoya au jeune escrimeur une masse qui s'écrasa dans l'eau et souleva une gerbe d'éclaboussures. Quatre autres esclaves étaient attachés à la coque près d'une réserve de planches et d'un seau plein de clous.

Dans des canots, des Norukai allaient et venaient sans cesse le long du fleuve. Transportant des fournitures d'une galère à une autre, ils en profitaient pour jeter un coup d'œil aux esclaves affectés à l'extérieur des navires.

Aucune résistance supplémentaire, comprit Bannon, ne servirait à rien. En tout cas pour aujourd'hui. Saisissant la masse, il se mit au travail. Provisoirement...

S'emparant d'une planche et d'une poignée de clous, il entreprit de boucher les brèches de la coque. Dès qu'une planche était en place, un autre esclave plongeait les mains dans un seau de poix chaude et se chargeait du calfeutrage.

— C'est un travail éreintant, dit un des compagnons de Bannon, mais il y a encore pire : écoper l'eau de cale.

Le jeune escrimeur avait vu des malheureux s'enfoncer dans l'obscurité, un seau à la main. À fond de cale, la puanteur était insupportable...

— On peut toujours trouver pire que son sort..., approuva Bannon.

L'optimisme était depuis toujours sa planche de salut. Trop souvent, il s'accrochait à des espoirs absurdes, mais il était ainsi, et rien ne le changerait. Tôt ou tard, il trouverait un moyen de s'échapper, puis il reprendrait le combat. Abandonner, ce n'était pas son genre...

— Mais on peut aussi trouver mieux, fit un autre esclave avec un petit rire amer.

Sur ces mots, sa bouche se tordit en un rictus d'angoisse et de douleur. Il tenta de s'accrocher à la corde qui le retenait, mais une force irrésistible l'entraîna sous la surface avant qu'il ait le temps de crier.

Sa corde se tendit puis se brisa et l'eau devint rouge.

D'instinct, Bannon lança un bras pour secourir le malheureux, mais c'était trop tard. Le long de la coque, les autres travailleurs s'empressèrent de sortir de l'eau – une bonne idée, car le dos couvert d'écailles d'un monstre des marécages jaillit à l'air libre. Sa proie dans la gueule, la créature s'éloigna vivement puis s'immergea de nouveau.

Terrorisés, les esclaves tentèrent de remonter à bord. Utilisant la corde brisée du mort, Bannon grimpa, prit pied sur le pont puis se pencha et tendit un bras pour aider ses compagnons.

Armés de lances et de harpons, des Norukai accoururent et aiguisèrent les rescapés.

— Dans l'eau ! Continuez à travailler !

— Des dragons des marécages ! cria un homme. On va tous crever !

— Nous sommes bien plus dangereux pour vous que ces bestioles, lâcha Gara, méprisante.

Sa masse au poing, Bannon regretta qu'il ne s'agisse pas de Solide, son épée. Il bouillait de rage, mais face à des brutes armées jusqu'aux dents, il n'avait pas la moindre chance. Combattre, d'accord. Se suicider, non !

Crayeux secoua la tête comme pour le dissuader de faire une bêtise.

La haine au cœur, Bannon se laissa de nouveau glisser dans l'eau. En travaillant, il garda un œil dessus, prêt à réagir à la moindre ondulation suspecte. Tôt ou tard, il allait devoir tuer quelqu'un... ou quelque chose.

Sur la berge, cachée dans les broussailles, Lila était assez près de la galère pour projeter une lance et tuer net un Norukai. Pour l'heure, ça aurait gaspillé son seul atout, à savoir la surprise. De nuit, elle avait déjà éliminé neuf esclavagistes, livrant ensuite leur charogne à des prédateurs. Pour un temps, ça l'avait apaisée... Mais elle rôdait de nouveau, telle une chasseuse guettant son heure.

Bannon avait besoin d'elle !

Quand Ildakar s'était volatilisée, au plus chaud de la bataille, la

Mora-Zith aussi était tombée de la falaise. Coup de chance, elle s'était écrasée dans une gadoue profonde qui lui avait sauvé la vie. Sonnée, elle avait dérivé un moment jusqu'à pouvoir s'accrocher à des racines et se hisser hors du fleuve. Autre coup de chance, les Norukai ne l'avaient pas remarquée...

Des jours plus tard, les cheveux toujours gluants de boue, elle avait le visage tanné par le soleil. Sa bande de cuir et son pagne la protégeant fort peu, elle faisait une proie de choix pour les insectes et les ronces lui déchiquetaient les chairs. Sur sa peau, les runes anti-magie gravées au fer rouge ne pouvaient rien contre ces agressions-là.

Son épée perdue lors de sa chute, il ne lui restait qu'un couteau. Par bonheur, tout le corps d'une Mora-Zith était une arme. Grâce à ses muscles et à ses réflexes, dès qu'elle pouvait coincer un Norukai, il ne faisait pas le poids...

Comme ses sœurs et collègues, Lila avait juré de défendre Ildakar. Mais la disparition de la cité ne la libérait pas de ses responsabilités envers Bannon, qu'elle s'était engagée à protéger. Après l'avoir formé à la dure au combat, lui réservant les exercices les plus rudes, elle était allée jusqu'à le prendre pour amant occasionnel. Une récompense, elle devait bien l'admettre, qu'elle lui accordait de plus en plus souvent... et avec un enthousiasme croissant.

Bizarrement, le jeune homme ne lui était pas reconnaissant de tout ce qu'elle lui avait enseigné. Pourtant, ses leçons lui avaient plus d'une fois sauvé la vie.

À un moment, lors d'une attaque contre les assiégeants, Bannon avait été capturé et il était passé près de mourir. Ce drame avait appris à Lila qu'elle refusait de le perdre. Et ce n'était pas qu'une affaire de fierté...

Plutôt hâbleur, Bannon se tenait pour un bon combattant – à juste titre –, mais elle était meilleure que lui. Ensemble, ils faisaient des ravages. Sans elle, il n'avait guère de chances de survivre.

Lorsqu'il était tombé de la falaise avec le roi Calvaire et le chamane Crayeux, Lila l'avait cru mort. Après sa propre chute, elle s'était approchée assez des Norukai pour constater qu'il avait survécu. Même de loin, avec ses longs cheveux roux et son corps si familier, elle n'aurait pas pu se tromper.

Tant qu'il vivrait, s'était-elle dit, il *leur* resterait une chance...

Des jours après le « départ » de la ville, Lila continuait à épier les esclavagistes. Contre une telle horde, elle ne pouvait rien, même si elle brûlait d'en découdre. Oubliant son impulsivité, elle avait résolu de se fier à son cerveau.

Le jour, elle se cachait dans les broussailles, supportant stoïquement les assauts des insectes. Même si leur flotte avait sacrément souffert, les Norukai travaillaient d'arrache-pied – en tuant les esclaves à la

tâche –, et plusieurs galères seraient bientôt en état d'appareiller.

Il allait falloir réfléchir vite et bien.

Avec mille précautions, Lila gagna le pied de la falaise, puis elle se faufila dans les ruines des quais d'Ildakar. En accostant, les pillards avaient presque tout détruit. Sur le versant, il ne restait que des plates-formes désertes et des entrées de tunnels qui, désormais, ne conduisaient plus nulle part.

Captant un reflet métallique, Lila avança, plaquée à la paroi pour mieux profiter de son ombre. Parmi des planches arrachées et d'autres détritiques, elle repéra une épée des plus ordinaires. En silence, elle dégagea l'arme de la gadoue, puis recueillit un peu d'eau dans une flaque et la nettoya. Très banale, l'épée n'avait rien d'une arme d'apparat, mais elle semblait... robuste.

Solide ! C'était l'épée de Bannon !

Le tranchant était toujours aiguisé. Une bonne chose, car Lila n'aurait guère pu désirer une arme mieux adaptée à ce qu'elle avait en tête. Même s'il lui fallait pour ça massacrer tous les Norukai, elle sauverait Bannon.

Sur son honneur, elle en faisait le serment.

Chapitre 5

Le sorcier en chef Maxime n'avait jamais eu meilleure mine. La tenant par les cheveux, Adessa souleva sa tête pour le regarder bien en face. Sonder ses yeux morts l'emplit d'une délicieuse satisfaction – une poussée d'euphorie, presque.

Le corps sans tête de Maxime gisait dans la poussière, devant la maison. Le torse défoncé par un rondin – un piège signé Adessa –, l'ancien maître d'Ildakar n'avait pas eu le temps d'esquisser un geste pour se défendre.

La chef des Mora-Zith approcha la tête du mort de la sienne.

« Meilleure mine », c'était de l'humour noir. Jadis d'une beauté frappante, Maxime s'était délité avec le temps, mais là... La bouche ouverte, les paupières pendantes, du sang sur son bouc, il avait certainement connu des jours meilleurs.

Après avoir reçu le rondin en pleine poitrine, le sorcier en chef n'aurait pas survécu très longtemps. Mais Adessa n'avait pas voulu le laisser mourir « tranquille ». Histoire que le Gardien le récupère plus vite, elle l'avait décapité d'un seul coup de lame.

— Ma mission est achevée..., annonça-t-elle au défunt. J'ai toujours su que j'aurais ta peau, mais tu étais trop arrogant pour le croire.

Bien entendu, Maxime ne répondit pas, mais un muscle se contracta sur sa joue. Surprise, Adessa sursauta. Toutes ses chairs se relâchant, le mort ouvrit encore plus grand la bouche.

Adessa inspira à fond. Elle avait exécuté les ordres de la sovrena, se gagnant le droit de rentrer à Ildakar.

Maxime avait trahi la cité en fomentant une révolte parmi la populace. Pour se distraire, tout simplement. Une telle félonie dépassait l'entendement d'Adessa. Comme toutes ses Mora-Zith, elle était aveuglément fidèle à Ildakar et au *duma* des sorciers.

La nuit de l'émeute, pendant que la foule égorgeait ses maîtres et détruisait la société parfaite de Thora, ruinant des millénaires d'efforts, Maxime s'était enfui en riant comme un dément. Au milieu du chaos, Thora avait ordonné à Adessa de le poursuivre et de lui rapporter sa tête. Des jours et des semaines durant, elle avait traqué sa proie dans les marécages, le long du fleuve Chasse-Corbeau. Pour finir, elle l'avait coincé ici, où se dressait une maison isolée.

Avec délice, Adessa se souvint du bruit qu'avait fait sa lame en tranchant la colonne vertébrale du traître. Un moment qu'elle n'oublierait jamais...

Dans son dos, un grincement l'incita à se retourner, vive comme l'éclair. Près du jardin, cinq statues très étranges se dressaient. Un colosse aux vêtements rapiécés, une femme à la tête recouverte d'un foulard, et trois enfants. Une fillette de cinq ans environ, et ses deux frères un peu plus âgés.

La famille revenait à la vie. De nouveau, les torsos se soulevaient et la peau reprenait sa texture normale.

Adessa se détendit. Elle aurait dû prévoir que ça arriverait, une fois Maxime mort.

Au village, elle avait appris que les Farrier, de braves gens, s'étaient montrés très hospitaliers avec le sorcier en chef. Découvrant sa véritable nature, ils avaient tenté de fuir, mais leur vie s'était soudain arrêtée. Sans Adessa, ils seraient peut-être restés pétrifiés à jamais. Là, tout était changé, une chance pour eux.

Cela dit, ils revenaient à la conscience sans savoir combien de temps ils s'étaient « absentes », et une femme couverte de sang les accueillait, une tête coupée à la main.

De quoi craquer un peu. La fillette cria et la mère, d'instinct, chercha à protéger ses plus jeunes enfants. Le père resta auprès du fils aîné, prêt à tout pour défendre sa famille.

Adessa comprit qu'elle devait être terrifiante. Musclée, vêtue de cuir noir, la peau cachée sous des runes...

Elle baissa la tête de Maxime et lâcha d'une voix rauque :

— Le sorcier en chef ne vous fera plus de mal. Il est mort, comme vous pouvez le voir. Plus rien ne vous menace.

Les cinq miraculés dévisagèrent Adessa, puis ils étudièrent le cadavre étendu sur un lit d'aiguilles de pin séchées.

— Je suis Adessa, chef des Mora-Zith d'Ildakar. Chargée d'exécuter Maxime, j'ai rempli ma mission, comme d'habitude.

Alors qu'ils auraient aimé détalier comme des daims apeurés, les cinq revenants se serrèrent les uns contre les autres.

— Je ne vous veux aucun mal, et le sorcier en chef ne nuira plus à personne.

Adessa croisa le regard de la fillette et y lut une certaine fascination pour la tête de Maxime. Mêlée de terreur, bien entendu...

— Je dois ramener mon trophée à Ildakar.

Bien qu'encore sur ses gardes, le père se détendit et passa un bras autour des épaules de sa femme.

— En tuant ce monstre, vous nous avez sauvés.

— Que nous est-il arrivé ? demanda la mère.

Malgré son jeune âge, elle avait le front très ridé.

— On a quitté la maison de nuit, pendant que Maxime dormait. L'idée, c'était de sauver nos enfants et d'aller demander de l'aide.

— Il vous a pétrifiés, dit Adessa. Contre son sortilège, vous n'aviez

aucune chance.

— Je me souviens d'avoir couru, dit le fils aîné. En me retournant, j'ai vu Maxime sortir de la maison. J'ai voulu crier, mais...

— Nous étions des statues ? s'étonna le père. Des blocs de pierre debout sous les arbres ?

— Désormais, vous êtes de nouveau en chair et en os. Libres de reprendre le cours de votre vie.

Hargneusement, Adessa flanqua un coup de pied au cadavre.

— Je l'ai eu, ce chien... Regardez ce tronc attaché à une corde... Concentré sur moi, il n'a rien vu quand j'ai déclenché mon piège. S'il avait été plus méfiant, il s'en serait sorti. Mais c'est fini, mes amis.

Contournant la charogne, les Farrier prirent le chemin de leur maison.

— Nous vous devons beaucoup, dit la mère. Quelque chose vous ferait plaisir ?

Adessa resta où elle était.

— J'ai un trophée à livrer et un long chemin devant moi...

Arrivé devant la porte, le père se retourna :

— Dînez donc avec nous ! Un bon repas vous donnera des forces pour le voyage.

— Avec ton bon cœur, souffla la mère à l'oreille de son mari, tu ne nous as pas attiré assez d'ennuis ?

Adessa brûlait d'envie de partir. Cela dit, plus rien ne la pressait, puisque Maxime était mort.

Soudain, la fatigue la rattrapa. Tant qu'elle traquait sa proie, personne n'aurait pu la ralentir et encore moins l'arrêter. À présent, plus rien ne la stimulait. Enfin, si, ramener la tête à Thora. Mais pour ça, il fallait que ses jambes la portent.

— J'accepte votre invitation, dit-elle.

Sans lâcher son trophée, elle emboîta le pas aux Farrier.

— Vous devez absolument garder... ça ? demanda la mère, horrifiée.

— Absolument, oui.

Alors que les gosses lorgnaient la Mora-Zith d'un œil morne, le père alluma des bougies puis fit du feu dans la cheminée. Bientôt, une chaude lumière inonda la salle commune.

La fillette et le cadet filèrent se coucher, blottis l'un contre l'autre. Le fils aîné resta près de son père pendant que la maîtresse de maison sondait le garde-manger pour voir ce qui leur restait.

— Ce rustre a dévoré presque toutes nos réserves, se plaignit-elle. Il a laissé un peu de jambon, du poisson fumé et du fromage. Le pain, lui, est dur comme du bois.

— Je le mangerai, dit Adessa. J'ignore combien de temps Maxime a vécu seul ici, mais il ne se serait jamais abaissé à faire cuire son pain.

— S'il reste un poulet, dans le jardin, je peux lui tordre le cou... (Le père sourit.) Si vous consentez à attendre, ce sera un festin.

Adessa réfléchit puis secoua la tête.

— Non, je dois partir.

Maître Farrier parut soulagé qu'on décline son offre.

Sa femme posa sur la table tout ce qu'elle trouva de comestible, puis elle appela les enfants.

Adessa s'assit et posa la tête tranchée au bord de la table.

Maître Farrier la regarda, gêné.

— Dans la citerne, il doit y avoir de l'eau... Si vous voulez vous laver avant de manger... Sur vous, il y a beaucoup de sang...

Adessa s'inspecta. Le sang de Maxime avait giclé, éclaboussant ses bras, son torse et la bande de cuir qu'elle portait autour des seins. En séchant, le fluide vital formait une sorte de message qu'elle était incapable de déchiffrer.

— Le sang d'une victime, c'est un signe d'honneur. Pourquoi devrais-je m'en priver ?

Maîtresse Farrier coupa à la hâte le jambon, le poisson et le fromage, puis ils trinquèrent à l'eau.

Dans un silence pesant, Adessa avala sa portion sans se soucier du goût des aliments. Maxime mort, elle tenta de sentir les vestiges de la magie du sang au plus profond d'elle-même, mais elle n'en trouva plus. Après que son enfant jamais né lui eut donné le pouvoir requis pour tuer un sorcier, elle était revenue à son état normal. Bref, elle restait terriblement dangereuse.

Gênés par la tête coupée, les Farrier mangèrent en silence. Sur la table, le cou sectionné laisserait des traces qui ne s'effaceraient pas. Quoi qu'il arrive, dès qu'ils les verraient, les Farrier repenseraient à cette journée.

— Vous devriez l'enterrer dans le jardin, dit Adessa quand elle eut fini son pain dur.

Maître Farrier la regarda puis hocha la tête.

— Oui, on se débarrassera de lui.

Les deux petits gémirent de peur.

Adessa finit son repas et vida son gobelet.

— Je dois filer... J'ai des lieues et des lieues à parcourir.

— On vous mettra sur le bon chemin, assura maître Farrier.

Il se rembrunit, conscient d'avoir parlé un peu vite. Après tout, on était en pleine nuit.

— Vous faut-il des provisions ? De quoi avez-vous besoin pour le voyage ?

— À Ruisseau de Gant, dit maîtresse Farrier, on trouve tout. Vous pourrez vous ravitailler sans problème.

— Je n'ai pas besoin de grand-chose...

Adessa vérifia ses armes. Une épée, un couteau et la Pointe-douleur spéciale des Mora-Zith, capable de déclencher une souffrance atroce par simple contact.

Alors qu'elle saisissait la tête de Maxime par les cheveux, une idée lui vint :

— Un sac pourrait m'être utile. Oui, un sac...

Maîtresse Farrier fouilla dans ses tiroirs et en sortit un sac de toile naguère rempli de millet.

Après avoir remercié son hôtesse, Adessa fourra la tête dans le sac, enroula la partie vide autour de son poignet et se leva.

— Je dois y aller, dit-elle en guise d'adieux.

Chapitre 6

Les étranges spectres d'Orogang fondaient sur Nicci, les bras tendus, comme s'ils espéraient la submerger par le nombre.

Quand elle voulut toucher son Han, elle dut lutter contre une vague de nausée – celle qui la minait en sourdine depuis que la sliph l'avait « recrachée ». Peut-être sans le vouloir, la créature l'avait blessée. Ou délibérément, au contraire... Mais où était-elle, à présent ?

Nicci devait partir d'ici.

Alors que les spectres approchaient en marmonnant, elle dégaina ses deux couteaux et les brandit, menaçante.

— Je n'ai rien contre vous, mais je me défendrai, prévint-elle en reculant jusqu'au socle de la statue d'Utros. Enfin, je ne veux pas vous tuer !

Un des inconnus encapuchonnés brailla dans un dialecte auquel Nicci ne comprit rien. D'autres voix se joignirent à la sienne et quelqu'un prononça d'un ton traînant des mots enfin compréhensibles :

— Capturez-la ! Le temps presse.

Ces gens n'avaient pas d'armes – pas même un cure-dent –, mais leurs rangs grossissaient de seconde en seconde... Sans son don, Nicci...

— Le soleil se lève ! cria une nouvelle voix. Cachez-vous !

Avec ses lames, Nicci zébra l'air pour tenir ses agresseurs en respect. À mesure que le ciel s'éclaircissait, les spectres semblaient de plus en plus abattus.

D'autres accoururent, d'antiques épées au poing. Leurs cris de guerre auraient glacé les sangs à n'importe qui.

Sauf à la Maîtresse de la Mort. En possession de tous ses moyens, Nicci n'aurait pas hésité à carboniser ces gens. Pourtant, ils semblaient plus effrayés que menaçants...

La magicienne contrôlait-elle assez son don pour frapper ? Elle devait essayer, car c'était la seule possibilité de repousser les spectres sans faire un massacre.

Elle rengaina un de ses couteaux et tendit un bras, paume ouverte. Malgré la migraine qui la torturait, elle invoqua une muraille d'air défensive. Quand ils la percutèrent, les premiers agresseurs rebondirent en arrière, bousculant leurs compagnons. Mais il en arrivait de toutes les directions...

Encore peu compréhensible, leur dialecte devint un rien moins

hermétique.

— Entraînez-la dans les bâtiments !

— Vite ! Le soleil !

Malgré la nausée et la faiblesse, Nicci trouva la force de projeter un poing d'air sur ses agresseurs. L'effet fut immédiat, forçant les inconnus à reculer. Mais des mains se refermèrent sur les épaules de la magicienne. Quatre fantômes avaient grimpé sur le socle de la statue pour l'attaquer par derrière. De toutes leurs forces, ils tentaient de la faire tomber.

Encouragés, leurs semblables chargèrent.

Avec son don, Nicci généra un tourbillon qui la débarrassa de tous les importuns.

— N'approchez pas !

Sur ce cri, la magicienne se fendit et enfonça son couteau entre les côtes d'une femme émaciée qui s'écroula au pied de la statue. Quelques-uns de ses compagnons vinrent la relever et l'entraînèrent vers un bâtiment à la porte ouverte.

Les yeux volant de droite à gauche, Nicci vit que la foule hésitait. Mais elle ne renonçait pas, guettant la première ouverture. Que voulaient ces gens ?

Nicci décida que sa patience était à bout. Quant à la compassion, elle n'en débordait pas. Comme toujours quand ses émotions risquaient de lui jouer un tour, elle se concentra sur le cœur de glace noire qui battait dans sa poitrine. Sa protection ultime contre l'amour, même si Richard lui avait enseigné que ce n'était pas nécessairement une faiblesse. Grâce au Sourcier, Nicci avait appris à estimer à sa juste valeur la solidarité et la lutte pour le bien de tous. Mais elle n'en oubliait pas pour autant ses autres atouts.

Alors que des mains se tendaient vers elle, elle se prépara à déchaîner une magie bien plus destructrice.

— Laissez-moi, ou vous mourrez tous !

— Tous mourir ! cria un homme dans la foule. Les Zhiss ne pourront pas l'avoir !

Nicci invoqua un éclair qui jaillit des nuages et percuta les dalles, y laissant un gros trou. Un avertissement sans ambiguïté...

La magicienne pivota sur elle-même, prête à recommencer. Ses agresseurs, elle entendait les éparpiller. À la lumière du jour, elle vit cependant qu'ils semblaient morts de peur, pas assoiffés de sang. Une fois encore, elle hésita. Devait-elle vraiment les exterminer ?

— Prenez-la ! cria une femme. Vite !

Les faux spectres chargèrent de nouveau, comme s'ils avaient déjà oublié le danger. Pour leur rafraîchir la mémoire, Nicci invoqua un nouvel éclair qui, cette fois, fit des blessés.

Aucun effet notable. La capturer, voilà tout ce qui intéressait ses

adversaires.

Par-derrrière, quelques-uns lui jetèrent dessus un filet grossièrement confectionné mais lesté de pierres. À cause du poids, la magicienne tomba à genoux. Touchée mais pas vaincue, elle généra des flammes qui carbonisèrent en un clin d'œil le filet. Puis elle se releva, chassa les cendres, sur sa robe, et frappa beaucoup plus fort. Alors que le sol tremblait, une colonne sculptée s'écroula à l'autre bout de l'esplanade.

Nicci projeta un bélier d'air sur la foule. Mais elle était encerclée, et incapable de frapper en même temps dans toutes les directions. Comment pouvait-il y avoir tant de gens dans une ville... déserte ?

Face aux hordes de demi-humains de Sulachan, ces monstres aux yeux haineux, Nicci n'avait jamais douté une seconde. Ces tueurs sans âme ne méritaient aucune pitié. Là, c'était différent. Ces agresseurs n'avaient pas soif de sang. On eût dit qu'ils étaient... tristes. Oui, tristes et en manque de quelque chose.

— Je ne veux pas vous tuer... Pourquoi m'attaquez-vous ?

Sa lame rouge de sang dans une main, la magicienne tendit l'autre bras et puisa dans son don. Il lui restait des réserves, constata-t-elle, mais elle faiblissait. Après le désastreux voyage dans la sliph, il lui fallait du repos.

Dans son dos, un homme tenta de lui faucher les jambes, mais elle se retourna, l'étrangla avec son don puis jeta au loin son corps massif. Si l'attaque continuait, elle allait devoir dire adieu à la « douceur ».

Insensible à la peur, la foule avançait toujours. Désormais furieuse, Nicci lança un poing d'air qui renversa ses agresseurs comme des quilles. Sur les sommations, elle n'avait pas lésiné, mais c'était aussi efficace que tenter de repousser la marée à coups de pied.

Quelqu'un lui saisit le poignet, la forçant à lâcher son couteau.

— Nous devons vous emmener ! cria l'inconnu. Cessez de résister !

Un autre inconnu frappa Nicci sur la nuque. Aussitôt, sa vue se brouilla, puis elle entendit des cris, des murmures excités et des grognements d'angoisse. Des dizaines de mains se refermèrent sur ses bras et ses jambes, la soulevant de terre.

Bien que sonnée, elle comprit qu'on la portait vers le palais qui se dressait au fond de l'esplanade.

Elle tenta de se ressaisir et de toucher son don, mais ses oreilles bourdonnaient. Au prix d'un gros effort, elle lança un sort à peine contrôlé et frappa deux de ses agresseurs. Les mains brûlées, ils s'écartèrent, mais les autres ne la lâchèrent pas, se fichant qu'elle se débatte.

— L'horizon s'éclaircit ! cria quelqu'un. Vite !

Sur l'esplanade où la lumière commençait à se déverser, les faux spectres s'éparpillaient comme des fourmis dérangées quand on retourne une pierre. Courant vers les bâtiments, ils s'y engouffraient,

en quête d'obscurité. Puis des claquements indiquèrent qu'on refermait des portes et mettait des barres en place.

En un éclair, la foule se volatilisa.

Leurs mains d'acier immobilisant Nicci, ses ravisseurs franchirent l'arche d'entrée du palais. Plongée dans les ténèbres, la magicienne lutta avec une énergie nouvelle.

— Ne me forcez pas à vous tuer !

— Venez avec nous !

Sentant que ses cheveux étaient empoissés de sang, là où on l'avait frappée, Nicci comprit que l'heure de la clémence était révolue. Forçant ses ravisseurs à la lâcher, elle se réceptionna doucement sur le sol, prête à vendre chèrement sa peau.

Une boule de feu apparut entre ses mains, puis fondit en rugissant sur les spectres massés dans le couloir. Si elle voulait survivre, Nicci devait se débarrasser de ces sangsues. Les flammes s'attaquèrent à huit personnes et une odeur de chair brûlée emplît l'air. Très vite tués, les agresseurs s'écroulèrent et continuèrent à se consumer.

Nicci écarta de nouvelles mains menaçantes puis se tourna vers la porte, prête à foncer à l'air libre. Mais une vieille femme en robe grise vint se camper devant elle, lui barrant le chemin. Sur son visage ridé, on ne lisait pas de la haine, mais comme une... imploration.

— Arrête ! lança-t-elle, son accent très prononcé, mais encore compréhensible. Nous essayons de te sauver ! Ne sors pas, ou tu mourras ! Nous mourrons tous !

Dehors, un soleil incandescent brillait déjà dans le ciel d'Orogang. Des ombres s'étendaient sur le sol, et dans le lot, la magicienne reconnut celle de la statue d'Utros. De nouveau, la capitale ressemblait à une ville fantôme. Si elle sortait, comprit Nicci, ces gens ne la suivraient pas. Pour une raison inconnue, le soleil les terrifiait.

Le souffle court, elle affronta la vieille femme.

— J'ignore qui vous êtes et ce que vous entendez faire. Pourquoi m'avoir attaquée ?

— Pour te sauver ! (L'inconnue croisa les mains.) Te protéger !

D'autres spectres approchèrent, sans un regard pour les cadavres encore fumants de leurs compagnons.

— Les Zhiss arrivent ! Reste à l'intérieur !

— Plutôt que les laisser t'avoir, nous te tuerons !

— Qu'est-ce que je représente pour vous ? demanda Nicci. De quoi parlez-vous ?

La vieille femme approcha très prudemment.

— Recule dans les ombres, dit-elle. Nous allons devoir verrouiller les portes. Si les Zhiss t'attrapent et se repaissent de sang frais...

Comme si l'idée était trop affreuse, la femme ne finit pas sa phrase.

Tous les « spectres » au teint blafard se turent, la peur leur serrant la

gorge. Ce n'était pas elle qui les terrifiait, comprit Nicci, et ça la perturbait beaucoup.

Elle jeta un dernier coup d'œil dehors.

Au-dessus de l'esplanade, suivant les rayons du soleil comme si elle répondait à un appel, une nappe de brume noire envahissait tout. Comme si elle était faite de milliards d'éclats de ténèbres, elle s'abattit sur le sol. Un vol de sauterelles noires qui s'appropriait Orogang, ses « tentacules » s'insinuant partout.

Nicci sentit une menace imminente qui lui glaça les sangs.

— Au nom du Gardien, qu'est-ce que c'est ?

— Les Zhiss, répondit la vieille dame.

Alors que la « marée » noire déferlait, tous les malheureux, autour de la magicienne, se décomposaient à vue d'œil, terrorisés.

Chapitre 7

— On ne peut pas faire grand-chose, concéda Nathan, mais il faut au moins *essayer*.

Après s'être enfoncé un peu plus dans la forêt, le groupe continuait à surveiller l'armée ennemie.

Assise sur une souche, Verna semblait déterminée, à croire qu'elle venait de se lancer un sort de résistance. Après un long voyage, sa jupe et son chemisier étaient froissés, mais ça n'enlevait rien à sa dignité naturelle.

Pleine d'autorité, elle se tourna vers les Sœurs de la Lumière et les érudits de Surplomb du Monde qui les accompagnaient.

— Quand l'adversité semble trop grande, dit-elle, il faut se concentrer sur de *petites* victoires. Utros, nous le vaincrons étape après étape...

Les deux Mora-Zith échangèrent un fier sourire.

— Chaque escarmouche, dit Thorn, sera une occasion de tuer quelques adversaires de plus.

— Cent ici, enchaîna Lyesse, cent là-bas... Très vite, ça deviendra mille, puis davantage... Tôt ou tard, la différence se fera sentir.

— Très chères, fit Nathan, votre confiance m'impressionne. Vous êtes aussi redoutables que... séduisantes.

— On s'entraîne dans les deux domaines, répondit Thorn avec un sourire.

Les cheveux noirs, des sourcils fournis et de grands yeux marron, elle n'aurait pas pu passer pour un parangon de douceur, mais c'était exactement le but recherché.

Le vieux sorcier balaya du regard les défenseurs.

— Vous l'avez tous vu : les soldats que nous avons tués étaient humains comme nous. Pas à demi minéraux. Si ça se confirme, ça les rendra plus faciles à abattre.

— Et leur estomac criera bientôt famine, souligna le général Zimmer. Ildakar partie, ils ne peuvent plus compter sur une mise à sac. Une horde réduite à la famine. Pour survivre, ces hommes devront piller toutes les agglomérations environnantes.

— On ne peut pas laisser les villes et les villages sans défense, fit Ambre, morte d'inquiétude.

— Nous devons explorer le coin, repérer toutes les cibles potentielles et les prévenir. (Nathan leva le menton et serra les poings.) Nous pouvons être plus rapides que n'importe quel

détachement de pillards.

Renn approcha et demanda la parole.

— Grâce à d'anciennes archives, nous avons une assez bonne idée des villages et des villes qu'on trouve dans la région. Une approche théorique, car très peu de détenteurs du don se sont aventurés hors des murs d'Ildakar.

Après des jours et des jours dans la nature, le sorcier ressemblait à un cheval abandonné sous la pluie par son palefrenier.

— Quand on habite une cité comme Ildakar, les... hameaux ne présentent aucun intérêt.

— Utros ne sera pas si regardant, dit Zimmer. Il prendra tout ce qu'il trouvera. C'est la chose évidente à faire.

Le capitaine Trevor jeta un coup d'œil à ses gardes civils réunis dans un bosquet. Quasiment en haillons, ils restaient fidèles à une mégalopole qui n'existait plus.

— Quand le linceul de l'éternité a failli, il y a des années, le sorcier en chef Maxime a envoyé des éclaireurs dans toutes les directions. « Pour connaître le monde extérieur », disait-il. J'ai eu leurs rapports sous les yeux, et je devrais me souvenir des villes les plus proches. Ainsi, nous les trouverons avant Utros.

Trevor se pencha, dégagea du plat de la main une zone de terre et, de la pointe de son couteau, dessina une carte de la région. Puis il indiqua la position des plus grosses villes.

Zimmer scruta la carte d'état-major improvisée.

— Il faut nous séparer en plusieurs groupes, histoire de faire passer le mot plus vite.

— Utros a des dizaines de milliers d'hommes à nourrir, intervint Verna, et il ne dispose pas de réserves. La famine fera plus de victimes que nos lames.

— Moi, je préfère tuer avec l'acier, dit Thorn, une main sur le pommeau de son épée courte.

— Tu en auras l'occasion, très chère, la rassura Nathan. N'aie pas la moindre inquiétude à ce sujet.

Quand tous eurent choisi un site à trouver, les différents groupes partirent chacun de leur côté. Renn demanda à accompagner Nathan. Ensemble, les deux sorciers se mirent en quête d'une ville nommée Hanavir.

Sous sa tunique blanche ourlée de fils d'or, Nathan portait toujours son pantalon noir, sa chemise blanche à jabot et ses bottes de cuir. La preuve qu'il se considérait à la fois comme un sorcier et comme un aventurier. Juste au cas où, il était aussi muni de sa magnifique épée.

Ses cheveux jadis impeccables en bataille, la barbe lui mangeant les joues, Renn haletait en marchant. Malgré les derniers événements,

Nathan mettait son point d'honneur à s'entretenir. Se rasant avec un couteau très aiguisé, il utilisait son don – ou de l'eau claire, quand c'était possible – pour nettoyer régulièrement sa tunique.

Fatigué et démoralisé, Renn se fichait de son apparence. À l'évidence, la tristesse le rongait.

— Je voulais te parler seul à seul, dit-il alors que les deux hommes suivaient une piste d'animal sauvage.

Nathan souleva une branche basse. Son compagnon passa dessous, l'air de n'avoir même pas remarqué l'obstacle.

— Quand j'ai quitté Ildakar en quête de Surplomb du Monde, Lani était encore une statue. Même ainsi, je la trouvais si belle. Quand il n'y avait personne, j'allais dans la tour du pouvoir pour l'admirer. (Renn baissa les yeux sur ses mains.) Parfois, je caressais ses joues froides en me souvenant de nos baisers.

Même s'il l'avait très peu connue, Nathan aussi avait été impressionné par la magicienne.

— Je sais qu'elle t'aimait... C'était une sacrée bonne femme !

— J'aurais voulu être présent, à la fin... Qui sait ? j'aurais peut-être pu la sauver.

Nathan tapota l'épaule de son compagnon.

— Tu crois ça, mon ami, mais j'étais là avec Quentin et cette pauvre Elsa. Ava et Ruva ont frappé si vite que nous n'avons pas eu le temps de réagir.

— J'aurais quand même dû être là, insista Renn, des larmes aux yeux. Au moins, je l'aurais serrée dans mes bras.

Une boule se forma dans la gorge de Nathan.

— Elsa a utilisé ce qui lui restait de magie pour nous expédier hors de portée de son sortilège, les autres et moi. Je n'aurais pas pu la sauver... Mais nous avons un moyen d'être fidèles à ces femmes : contribuer au salut du reste du monde.

Après des heures passées à traverser une forêt, les deux hommes tombèrent sur une piste constellée d'ornières de chariots. Encouragés, ils repartirent d'un pas plus léger. Très vite, ils virent un pâturage où s'ébattaient des moutons, une pommeraie puis de premières habitations.

L'orée d'une ville d'assez bonne taille, avec des maisons, des boutiques, des granges, des silos à grains et même des fumoirs. Dans les cours, des gens jardinaient et un type conduisait un chariot tiré par une mule.

— Ce doit être Hanavir, dit Renn.

Très ouverts avec les étrangers, tous les citoyens les saluèrent.

Nathan leur fit signe de se masser autour de lui.

— Nous venons vous avertir. Votre ville est en danger. Des soudards convoitent vos réserves, et ils n'hésiteront pas à vous tuer. Il faut vous

préparer.

Un vieux type boiteux à la barbe et aux cheveux gris approcha.

— Une drôle de façon de vous présenter, messires... Je suis le bourgmestre de Hanavir.

— Nous pensions..., commença Renn. Eh bien, que vous apprécieriez d'être prévenus. L'armée du général Utros s'est réveillée. Une horde déferlera bientôt sur l'Ancien Monde.

— Ces soldats ont besoin de vivres, précisa Nathan. Leurs maraudeurs trouveront Hanavir, n'en doutez pas. Tout ce que vous avez, ils le voleront.

— Tout ce que nous avons ? répéta le bourgmestre, plus perplexe qu'inquiet. Ça représente si peu...

— Si ça vous permet d'avoir le ventre plein, vous ne mesurez pas votre chance, dit Nathan. Pour des affamés, c'est beaucoup.

— Mais on ne nous a jamais ennuyés, dit un charron campé devant sa boutique.

— Il y a un début à tout, lâcha Nathan.

Très courtois, le bourgmestre proposa de discuter de tout ça autour d'une table. L'idée de bien manger fit saliver Nathan, mais il s'inquiéta de tant de nonchalance.

Il regarda autour de lui, évaluant les « richesses » de la ville.

— Merci, mais nous devons repartir au plus vite. Cachez vos réserves dans des grottes ou enterrez-les dans la forêt. Et dissimulez vos moutons. Sinon, il ne vous restera que les yeux pour pleurer.

Clopinant derrière les deux étrangers, le bourgmestre insista :

— Il faut organiser une réunion pour débattre de tout ça. Pouvez-vous prouver vos dires ? Nous répugnons à prendre des décisions hâtives.

Agacé, Renn leva les bras au ciel.

— Par la barbe du Gardien, Ildakar n'est plus là et Utros s'est mis en marche. Nous avons fait tout ce chemin pour vous le dire.

Nathan comprit que Hanavir avait trop longtemps vécu en paix. Peu à peu, la vigilance se relâchait. Hélas, il n'avait pas le temps de convaincre ces gens.

Pas du tout le temps, même... Des bruits de sabots et une colonne de poussière annoncèrent l'arrivée imminente des ennuis. Plusieurs centaines de soldats, pour être précis. La flamme de Kurgan sur la poitrine, ils déboulèrent en ville, arrachant un cri de terreur au bourgmestre et à ses administrés. Paniqués, des adultes prirent les enfants par le bras et coururent se réfugier dans les maisons. D'autres foncèrent chercher une arme.

À la tête des maraudeurs, Nathan reconnut le premier commandant Enoch, très droit sur sa selle. Une des jumelles l'accompagnait, d'une beauté aussi stupéfiante que... mortelle.

Sous les regards apeurés des citadins, Enoch parla d'une voix de stentor :

— Au nom du général Utros, nous réquisitionnons vos vivres et vos équipements. Le grain, le bétail, la viande, le pain... Pour transporter tout ça, il nous faudra vos chariots.

— On va crever ! s'indigna le bourgmestre.

— Et nous, on vivra, lâcha Enoch. Nos soldats sont bien plus utiles que vous.

Près de l'officier, la magicienne eut un sourire cruel.

Fendant la foule, les deux sorciers vinrent se camper devant Enoch.

— Premier commandant, nous allons devoir nous interposer.

Enoch reconnut Nathan, qu'il avait vu lors d'une rencontre entre Utros, Nicci et le sorcier.

La magicienne, elle, éclata de rire.

— Je te connais, vieillard ! Nathan, c'est ça ?

— Même à mille ans, je ne suis pas un vieillard, femme. Qui es-tu donc ? Ava ou Ruva ?

— Bébés, nous avons été séparées par un couteau. (La magicienne lissa une longue cicatrice, sur sa cuisse nue.) Depuis, nous restons liées en permanence. Moi, je suis Ruva.

Furieux, Renn invoqua son don.

— Tu as tué Lani ! rugit-il.

Tendant les doigts, il envoya un éclair sur la magicienne. D'un simple bouclier, Ruva para l'attaque, et la lance de flammes explosa devant elle sans lui faire le moindre mal. Son cheval se cabra, mais elle le maîtrisa, les doigts enfoncés dans sa crinière. Puis elle riposta avec une onde d'air chaud. Pour protéger Renn, Nathan érigea un bouclier – pas une seconde trop tôt. L'onde dévastatrice le percuta, explosa, et renversa comme des quilles le bourgmestre et plusieurs citadins.

Cinq cents soldats chargèrent, semant la panique sur leur passage. En quelques instants, la situation avait dégénéré, devenant incontrôlable.

Renn se concentra sur les soldats. Nathan, lui, s'occupa de la magicienne. Une boule de Feu de Sorcier apparut entre ses mains et il fit mine de la lancer sur Ruva.

— Arrête, sorcier ! cria Enoch, dressé sur ses étriers. C'est un ordre !

Nathan se tourna vers le vétéran :

— Sachant que je peux te carboniser en un clin d'œil, c'est moi qui donne les ordres. Dis à tes hommes de reculer.

Enoch ne broncha pas.

— Non, c'est toi qui te rendras. Sinon, mes hommes massacreront ces gens, puis ils s'empareront quand même du butin. J'ai cinq cents soldats, sorcier. Toi et ton ami, vous pouvez résister, peut-être même

nous infliger des pertes, mais vous ne nous empêcherez pas de tuer ces chiens. Tu sais très bien que je le ferai. (Enoch changea de ton, plus conciliant.) Pour l'heure, seul le butin nous intéresse. Mais si tu me forces la main, je ne cracherai pas sur un massacre.

Dans toutes les ruelles, les soldats pourchassaient leurs victimes potentielles. Voyant que les sorciers hésitaient, Enoch beugla un ordre :

— Les gars, montrez-leur de quoi nous sommes capables.

Les soudards piétinèrent une mère et ses enfants, puis décapitèrent les commerçants et les artisans qui tentèrent de résister. Armés ou pas, les citadins n'étaient pas des guerriers. Une boucherie.

Avec un bel ensemble, Nathan et Renn bombardèrent les militaires de béliers d'air, les éloignant de leurs proies. Mais autour d'eux, le carnage continuait.

Des éclairs pulvérisèrent plusieurs soudards, sans décourager leurs camarades. Infestée d'ennemis, Hanavir ne tarderait pas à rendre l'âme. Face à cinq cents tueurs, deux sorciers ne pouvaient pas être partout en même temps.

— Assez ! cria Nathan. Enoch, si tu ne les arrêtes pas, je te brûlerai vif.

Le vétéran éclata de rire.

— Si je meurs, qui retiendra mes hommes ? En revanche, si tu te rends, je les rappellerai.

Tout ça dit sur un ton presque détaché.

Autour de Nathan, des maisons et des boutiques brûlaient déjà.

— Nous voulons le butin, rien d'autre, reprit Enoch. Ces gens ne sont pas condamnés à mourir. Si vous nous forcez à raser cette ville, le sang retombera sur vous.

Nathan tenta de trouver une solution. Pendant qu'il réfléchissait, une dizaine de citadins perdirent la vie.

En larmes, une fillette courait vers sa mère. Quand elle l'eut rejointe, un soldat les tua toutes les deux.

— Arrêtez ! implora Renn. Par pitié !

— Si ça vous amuse, dit Ruva, je peux vous affronter tous les deux. J'adore arracher lentement les os d'un sorcier, les faisant jaillir de sa peau...

Même s'il aurait donné cher pour sauver Hanavir, sur un front si étendu, Nathan était impuissant. Qu'il gagne ou qu'il perde, les habitants ne survivraient pas.

Le bourgmestre et une centaine d'hommes et de femmes, encerclés par les soudards, levèrent les mains en signe de reddition. Tandis que ses hommes tendaient leurs lames, Enoch dévisagea Nathan et Renn.

— Alors, je leur ordonne de frapper ?

— Non ! implora Renn. Ne tue plus personne.

— Alors, cessez de résister, tous les deux. Sur-le-champ !

— D’abord, donne l’ordre d’épargner ces malheureux, gémit Renn.

Le premier commandant leva une main.

— Plus de bain de sang pour aujourd’hui. Nous aurons besoin de bras pour charger les chariots. Habitants de Hanavir, ne rendez pas les choses encore plus difficiles.

Furieux à cause de ce qu’il tenait pour un échec, Nathan lutta pour ne pas déchaîner sa magie. S’il le faisait, Enoch se vengerait en rasant la ville.

Mais ce salaud ne perdait rien pour attendre. À la première occasion, Nathan le carboniserait – si ça ne condamnait pas à mort des innocents.

— On ramène les sorciers ! lança Ruva, triomphante. Le général Utros sera ravi de ces prises. Avec ma sœur, nous les disséquerons pour nous approprier leur pouvoir.

— Ta sœur et toi, rugit Renn, je vous tuerai. Pour Lani !

Nathan, lui, garda la tête froide.

— Nous ne pouvons pas nous laisser capturer, souffla-t-il à l’oreille de son collègue.

Appelant à lui le vent qui soufflait dans les rues de Hanavir, Nathan attira aussi la fumée qui montait des bâtiments incendiés. Quand ce rideau noir et âcre fut assez près, il déchaîna le vent et généra un tourbillon autour de sa position.

Un camouflage parfait, bien que provisoire.

— Vite ! Il va falloir courir !

Les deux hommes détalèrent, protégés par le cyclone artificiel. Derrière, ils entendirent Ruva crier de rage.

Une bien triste expédition, à vrai dire. Hanavir mise à sac, Renn et lui presque capturés...

Si les autres groupes s’en tiraient aussi mal...

Chapitre 8

Après une autre journée de travail épuisant, sans la moindre occasion de se faire la belle, Bannon se laissa glisser sur le plancher, non loin de la proue du bateau de Calvaire. Avec la tombée de la nuit, le ciel s'emplit d'étoiles, mais les nouvelles constellations semblaient très lointaines... et indifférentes au sort des hommes. Quoi qu'il en soit, Bannon entendait continuer à se battre avec l'ambition de sauver autant de gens que possible. Sa raison de vivre, désormais...

Pendant qu'on les enchaînait, les quelque cinquante compagnons de malheur du jeune escrimeur grognèrent et gémirent. Avec l'obscurité, les sons qui montaient des marécages se faisaient plus forts. Partout, des prédateurs émergeaient de la boue et de l'ombre, prêts à se mettre en chasse.

Peu enclin à se lamenter sur son sort, Bannon vibrait de colère et de détermination. Mais son corps le torturait et la faim menaçait de le rendre fou. Les autres esclaves, il le savait, n'étaient pas mieux lotis.

Après des jours de labeur, plusieurs galères étaient pratiquement réparées. Presque toutes les planches de la coque remplacées, équipés de nouveaux mâts, leurs fusées de vergue changées et leur cale vidée, ces navires pourraient bientôt reprendre la mer. Résolu à saboter le travail, Bannon avait laissé des défauts partout où c'était possible. Mais pas assez, hélas, pour provoquer un désastre.

Jusque-là, sept membres de son groupe étaient morts, et d'autres ne tarderaient pas à périr. Par bonheur, il était en bien meilleure forme que les autres, grâce à l'entraînement dans les fosses de combat. Ses camarades, au contraire, menaient depuis toujours la belle vie à Ildakar. Prisonniers des Norukai, ils ne survivraient pas longtemps.

Impatient de guerroyer, le roi Calvaire passait ses nerfs sur ses sujets. L'après-midi, il avait rugi au visage de Gara et de deux autres charpentiers.

— Vite ! Je ne peux plus attendre. Nous devons regagner nos îles.

— Mon roi, avait répondu Gara, dès ce soir, quatre galères seront prêtes au départ. Je m'y engage.

Pieds et poings liés et enchaîné à une ancre, Bannon n'était pas loin de se lamenter. Si les réparations étaient un... calvaire, naviguer serait encore pire – et sans espoir de retour, probablement.

Coupé de ses amis, Bannon se désolait aussi de la disparition d'Ildakar. Malgré ses défauts cachés et ses secrets honteux, la ville avait un gros potentiel. Débarrassée de Thora, elle aurait pu redevenir

le joyau du monde, ou presque.

Lila avait tout fait pour que Bannon reste à Ildakar. À présent, la Mora-Zith n'était plus là, et il en souffrait... bizarrement. Bien entendu, sa protectrice lui manquait en tant que telle, mais il n'y avait pas que ça. Au début, elle faisait seulement son devoir en veillant sur lui. Puis quelque chose était arrivé...

Nathan aussi s'en était allé, mais lui, il devait être encore vivant. Son don revenu, il n'était pas homme à se laisser faire.

Et Nicci ? Où avait-elle donc atterri, après la disparition d'Ildakar ?

Bannon doutait de revoir un jour ses trois amis, ou ne serait-ce qu'un. Enchaîné sur une galère, il était perdu pour le monde.

— Douce Mère la Mer..., marmonna-t-il.

Certes, il était dans de sales draps, mais son optimisme résistait. À coup sûr, il survivrait puis participerait à la défaite de ces maudits Norukai.

Alors que les bruits de la nuit retentissaient à ses oreilles, l'estomac de Bannon se réveilla. Le jour, les esclaves étaient obligés de boire l'eau glauque du fleuve. Quand l'un d'eux vomissait, un garde lui jetait un seau d'eau dessus, histoire qu'il n'empuantisât pas tout le monde.

Avec l'obscurité, Bannon vit les lanternes qui brillaient sur presque toutes les galères rangées le long de la berge. Les quatre de tête étant parées à appareiller, le roi abandonnerait très bientôt le gros de sa flotte.

Charriant une sorte de baignoire en bois, deux Norukai entreprirent de remonter la longue rangée d'esclaves. L'un d'eux brandit une louche pleine d'un mélange d'eau boueuse et d'entrailles de poisson.

— La bouffe, tas de chiens !

Le premier esclave détourna la tête, révolté, mais le garde lui jeta sa « ration » au visage. Alors que des viscères glissaient le long de ses joues, l'homme s'avisa qu'il n'aurait rien d'autre à manger. Entravé comme tout le monde, il tenta en vain de récupérer des immondices avec sa langue.

La leçon retenue, l'esclave suivant serra les poings et ouvrit la bouche afin que le Norukai le « nourrisse », si on pouvait appeler ça ainsi.

Derrière les deux gardes, Crayeux sautait d'un pied sur l'autre.

— Le dîner, le dîner ! Mon poisson, votre poisson...

L'avorton plongea une main dans le récipient et en sortit une tête puante qu'il lança en l'air avant de la rattraper entre ses dents, comme un chien de cirque. Tout en mâchouillant, il approcha de Bannon.

— Des poiscailles ont tenté de me bouffer, et maintenant, c'est moi qui les dévore.

À la lumière naissante de la lune, Bannon vit très nettement les

morsures, sur les chairs de l'albinos. Quelle épreuve avait-il donc subie pour sombrer ainsi dans la folie ? Sans être un génie, le jeune escrimeur aurait parié que c'était lié aux poissons.

— Ils ne t'ont pas assez bouffé, grinça Bannon entre ses dents.

Crayeux le rejoignit et s'accroupit.

— Tu te trompes, ils ne se sont pas privés... (Crayeux posa une main sur son pagne, là où auraient dû se trouver ses attributs virils.) Certains organes, ils auraient pu me les laisser, mais... Eh bien, ils m'ont aussi offert quelque chose.

Crayeux se pencha tellement que Bannon sentit l'odeur du poisson pourri, dans sa bouche.

— Mon pouvoir, voilà ce qu'ils m'ont offert ! Je vois des choses. L'avenir... Les villes en feu, les lames rouges de sang, les victimes qui hurlent. De bons hurlements, je crois...

— Sûrement, si des Norukai les poussent en crevant.

Le chamane ne releva pas la provocation. Au contraire, il inclina la tête comme s'il tendait l'oreille.

— Oui, certains de ces cris sortent de la gorge de mon peuple...

Une révélation faite sur le ton de la confiance.

Une nouvelle fois, Crayeux semblait fasciné par Bannon, comme s'il l'estimait différent des autres prisonniers.

Quand les deux gardes arrivèrent à son niveau, Bannon banda tous ses muscles. Puis il leva la tête pour accepter l'ignoble rata. De forces, il en aurait besoin quand le jour serait venu. En attendant, il faillit vomir quand un flot de détritits puants se déversa dans sa bouche. Stoïque, il les avala sans mâcher.

Près de lui, Crayeux aussi inclina la tête comme un oisillon qui demande la becquée. Indifférent, le garde lui balança une louche de bouillie dans la figure. Ravi, l'avorton saisit une petite tête de poisson et l'observa un moment.

— Tu n'as pas eu de tête, toi... Un régal.

Avant que le jeune escrimeur puisse protester, Crayeux lui fourra le déchet immonde dans la bouche.

Cette fois, il grimaça en avalant.

Pourquoi ce fichu albinos s'intéressait-il tant à lui ?

Des roulements de tambour retentissant à la poupe, le roi Calvaire vint se camper sous la lumière des lanternes.

Dans un silence soudain total, le souverain beugla comme à son habitude :

— Ces quatre galères sont sur le point de partir. Quatre, ce sera suffisant pour semer la terreur tandis que nous descendrons le fleuve. Une fois de retour au Bastion, nous commencerons notre glorieuse guerre.

Crayeux se leva d'un bond.

— Mon roi Calvaire ! Pour eux tous, ce sera un calvaire !

Le roi leva son lourd bâton et l'abattit de nouveau sur le tambour géant. Sur presque tous les autres navires, des vivats firent écho à ce son martial. Bientôt, ces navires-là, réparés aussi, pourraient partir à leur tour.

— Sur le chemin de l'estuaire, reprit Calvaire, nous pillerons des villages. Dans nos îles, une seconde flotte doit déjà être prête.

Calvaire tourna la tête en direction des autres navires.

— Finissez les réparations et rejoignez-nous le plus vite possible.

Un poing levé, la chaîne qui ceignait sa taille cliquetant, le roi ordonna qu'on jette l'ancre.

— Nous vous montrerons le chemin ! s'égosilla-t-il.

Sur les quatre galères réarmées, les marins levèrent les voiles bleu foncé.

Bannon crut qu'il allait vomir. Loin d'Ildakar, enchaîné à bord, il n'aurait aucune chance de s'évader. Tirant sur ses liens, il tendit le cou pour voir les broussailles, sur la berge. Si seulement il avait pu sauter de cette galère de malheur...

Depuis sa cachette, sur la rive, Lila étudiait les galères. Certaines, dont celle de Bannon, étaient réparées et prêtes au départ. Dans l'obscurité, la Mora-Zith entendait les roulements de tambour couverts par l'incroyable voix de Calvaire.

Pendant les réparations, contrainte d'attendre, elle avait conçu un plan puis préparé un piège. Avec les lianes et les arbres disponibles en abondance, elle avait fabriqué ses « outils », trimant en silence sous le couvert de la nuit.

Les Norukai ignoraient sa présence – son plus grand avantage, qu'il convenait de ne pas gaspiller.

Des dizaines de plans avaient fini aux oubliettes parce qu'ils risquaient d'échouer. Dans cette affaire, Lila ne pouvait s'autoriser aucune erreur. S'il n'y avait eu qu'elle comme enjeu, elle aurait jeté la prudence aux orties et chargé, certaine d'abattre une dizaine de Norukai au moins avant de succomber. Mais elle avait un objectif supérieur, désormais : sauver Bannon.

Pour ça, il fallait empêcher les galères de partir. Après des jours de labeur, elle était peut-être en mesure de le faire.

Avec les lianes, elle avait plié en arrière des arbres, histoire de les transformer en catapultes. Chaque nuit, elle avait dû se défendre contre des dragons des marécages, des serpents géants et des araignées venimeuses plus grosses que des rats. Évitant certains prédateurs, elle en avait tué beaucoup d'autres. Et maintenant, tout était prêt.

Ancre levée et voiles déployées, les quatre galères se mirent en mouvement.

Lila n'aurait qu'une seule chance, et elle le savait.

N'ayant pas pu essayer ses catapultes de fortune, elle allait devoir tirer au jugé, en espérant que la portée serait suffisante.

Ses armes végétales, la Mora-Zith les avait chargées avec des ballots compacts de brindilles et de lianes aisément inflammables et qui fendraient l'air comme des projectiles. À présent, il ne restait plus qu'à couper les cordes...

Quand les galères s'ébranlèrent, Lila frotta la lame de son couteau contre son morceau de silex et embrasa ses « boulets ». Lorsque ce fut terminé, une odeur de bois vert en feu monta à ses narines.

D'un coup sec, l'artilleuse improvisée coupa la première corde. Avec un sifflement, l'arbre se redressa et propulsa dans l'air une première boule de feu.

Au tour de la deuxième catapulte... Alors que le premier projectile s'écrasait sur un navire – pas celui de Bannon, heureusement –, le deuxième zébra l'air.

Les marins de la galère touchée se précipitèrent pour éteindre les flammes avant qu'elles attaquent le pont.

La deuxième boule de feu survola le navire suivant et alla s'écraser dans le fleuve, où les flammes s'éteignirent en crépitant.

Le troisième boulet, lui, fit mouche sur la galère déjà touchée. Se propageant à toute vitesse, les flammes s'en prirent à la voilure. Les Norukai voulurent jouer les pompiers, mais ils perdirent vite le contrôle de la situation. En flammes, le navire évoquait une torche géante dérivant sur le fleuve Chasse-Corbeau.

Craignant de s'embraser aussi, les trois autres galères s'écartèrent de leur sœur blessée à mort. Comme leur roi, les Norukai beuglèrent des insultes au « lâche agresseur » caché sur la berge.

Sortant du couvert des broussailles, Lila approcha de l'eau pour mieux contempler son œuvre. Puis elle se renfonça dans les ombres, très contente d'elle-même.

Les trois galères continuèrent de dériver loin de celle qui se consumait.

Le roi et son équipage étant incapables de secourir la galère en feu, le navire amiral s'éloigna aussi vite que possible du site de la catastrophe.

Toujours entravé et enchaîné, Bannon eut du mal à ne pas crier de joie en voyant des marins affolés sauter à l'eau pour fuir l'incendie.

Qui avait donc lancé cette attaque audacieuse ? Quel beau spectacle, tellement grisant pour le moral !

Quelqu'un luttait encore ! Quelque part, il restait au moins une personne libre et déterminée. Plusieurs, peut-être...

Autour du jeune escrimeur, des prisonniers criaient d'allégresse.

Impitoyables, les gardes-chiourmes les rouèrent de coups pour qu'ils se taisent.

Alors que la galère s'éloignait de la falaise, Bannon garda les yeux rivés sur la berge. Soudain, il aperçut la silhouette d'une jeune femme. Pas n'importe laquelle, aurait-il juré...

Lila ! Même si la galère de Calvaire l'emportait vers une mort certaine, Bannon explosa de joie à l'idée que sa compagne était toujours vivante et indomptable.

Chapitre 9

Depuis l'entrée du palais, Nicci regardait le nuage noir envahir Orogang.

— Les Zhiss..., murmura la vieille femme, l'angoisse faisant vibrer sa voix.

Les autres spectres encapuchonnés se massaient les uns contre les autres, plus effrayés par la brume sombre que par la Maîtresse de la Mort. Si quelques-uns jetaient un coup d'œil dehors, la plupart préféraient se réfugier le plus loin possible dans les entrailles du couloir obscur.

La nappe de brume vivante évoquait un nuage d'orage qui aurait explosé en d'innombrables fragments d'obsidienne. Chacun de ses éléments à peine de la taille d'un moustique, cet envahisseur vapoureux tourbillonnait comme une masse compacte de prédateurs. Un bourdonnement retentissait dans l'air, de plus en plus fort à mesure que les Zhiss s'infiltraient dans la cité.

— Qui sont ces créatures ? demanda Nicci.

— La mort incarnée..., répondit la vieille femme.

Derrière elle, dans les ténèbres du palais aux fenêtres occultées, ses compagnons ne disaient plus un mot.

Des tentacules noirs exploraient l'entière esplanade en quête de... Eh bien, de quelque chose, même si la magicienne ignorait quoi...

De sa position, Nicci capta un mouvement dans le parc, au-delà de l'esplanade. À la lumière du jour, les deux cerfs continuaient à brouter paisiblement. Un peu moins sereine, la biche avait les oreilles dressées. Son petit aux andouillers naissants, en revanche, semblait insouciant. Mais soudain, lui aussi eut conscience de l'intrusion du nuage noir.

Les Zhiss fondirent sur les animaux, des tentacules aux contours fluctuants tendus vers eux. On eût dit de la cire de bougie coulant sur une surface inclinée. Alarmés, les cerfs ne semblaient pourtant pas mesurer la gravité de la menace.

Nicci voulut crier pour inciter les animaux à fuir, mais la vieille femme referma sur son épaule une main à la force surprenante.

— Silence ! Il ne faut pas attirer l'attention sur nous.

Le nuage noir continua d'avancer, puis il encercla les cerfs. Trop tard, ceux-ci tentèrent de détalier, mais une masse de petites créatures noires s'abattit sur eux. On eût dit des moustiques, en effet, mais par centaines de milliers – des millions peut-être. Submergés, les cerfs

s'écroulèrent sur le sol. Un moment, ils se débattirent, puis leurs forces les abandonnèrent et ils ne bougèrent plus.

Très vite, des « fragments » sombres s'envolèrent comme des bourdons ivres et s'éloignèrent de leurs victimes. Nicci remarqua un changement notable. Bien plus gros – la taille de grains de raisin –, les monstres n'étaient plus noirs mais rouge foncé. Des prédateurs gorgés de sang...

Partout, les autres extensions du nuage continuaient à chercher des proies dans les recoins de la ville.

Révoltée par ce qu'elle venait de voir, Nicci se tourna vers la vieille femme. À présent, elle comprenait ce que ces gens avaient fait en la capturant...

— Vous saviez ce qui allait arriver... Si j'avais été dehors au lever du soleil...

— Nous t'avons sauvée, oui. Du même coup, nous avons peut-être sauvé le monde. Il n'était pas question que les Zhiss s'emparent de toi. Le sang d'une magicienne est bien trop puissant.

Nicci en serra les poings de rage. Si seulement elle avait su ! Mais avec leur excitation et leur dialecte incompréhensible, ces braves gens s'étaient exposés à ses coups alors qu'ils voulaient la protéger du nuage.

Dehors, l'essaim tueur venait d'envoyer une extension en direction de la cachette de la magicienne et de ses sauveurs. Alors qu'un cri d'angoisse montait de toutes les gorges, la vieille femme fit signe à des hommes de fermer la porte. Nicci aida à mettre en place la lourde barre de fer – une seconde avant qu'un flot de Zhiss percute le battant. À travers le bois aussi dur que de la pierre, la magicienne entendit le bourdonnement rageur des créatures buveuses de sang.

Une fois la porte fermée, elle dut attendre que ses yeux s'accoutument à la chiche lumière dispensée par de rares torches. Quand ce fut fait, elle s'aperçut que toutes les ouvertures, y compris les plus insignifiantes fissures, étaient soigneusement obstruées.

Comme on le voyait de l'extérieur, le bâtiment était immense, avec plus de vastes salles au plafond voûté que les torches n'en pouvaient éclairer. Des centaines de spectres au teint pâle s'y étaient réfugiés – bien plus que Nicci l'aurait cru. Tous portaient des vêtements gris passe-partout. S'ils semblaient en bonne santé, ces gens vivaient en permanence avec la peur. Une experte comme la Maîtresse de la Mort ne pouvait pas rater ça.

— Dites-moi ce qui se passe ici... Que sont les Zhiss et qui êtes-vous ?

La vieille dame abaissa sa capuche pour révéler des cheveux gris où subsistaient de rares mèches brunes. Presque transparente, sa peau dévoilait toutes ses veines bleu foncé.

— Je m'appelle Cora. Avec les miens, nous nous sommes baptisés « Ceux-Qui-Se-Cachent ». Un nom qui se passe de commentaire, je crois.

— Que croyez-vous gagner en vous cachant ? Selon mon expérience, ce n'est pas une stratégie payante.

— Nous contenons les Zhiss, répondit Cora. Ainsi, nous protégeons Orogang... et le monde.

Parmi les compagnons de Cora, des murmures approuvateurs coururent.

— Donc, je ne m'étais pas trompée, fit Nicci. C'est bien Orogang, la capitale de l'empire de Kurgan.

— Ce qu'il en reste, en tout cas...

Un homme au menton carré approcha, l'air sinistre :

— L'empereur Kurgan est mort depuis longtemps, exécuté par ses propres sujets. Mais le général Utros reviendra un jour. C'est ce qu'affirme une vieille prophétie.

Nicci fut surprise par cet augure. Prudente, elle omit de préciser qu'il pourrait bien se réaliser, même si ce n'était pas exactement ce qu'attendaient ces gens.

L'homme annonça qu'il s'appelait Cyrus.

— Orogang est tombée il y a des lustres, expliqua Cora, après la révolte contre Croc de Fer. Les habitants auraient voulu Utros comme nouvel empereur, et un prophète affirmait qu'il serait un jour de retour. Hélas, nous l'attendons encore...

» Comme c'était prévisible, une guerre civile éclata. Enragées, les diverses factions s'entre-tuaient sans relâche. Puis les Zhiss arrivèrent...

— Utros reviendra ! insista Cyrus.

— Moi, fit une femme aux cheveux bruns, je crois que nous patientons depuis assez longtemps.

Cyrus la foudroya du regard.

— Que sont les Zhiss ? redemanda Nicci, réaliste comme d'habitude. Le danger, c'est eux. D'où viennent-ils ?

Gênés d'entendre raconter leur propre histoire, les « spectres » murmurèrent entre eux, mais ils n'osèrent pas interrompre Cora.

— Une étoile incandescente est tombée du ciel pour s'écraser sur les montagnes. À l'intérieur, elle abritait les Zhiss, comme le ventre d'une araignée contient une multitude de petits. (Les rides de la vieille dame se creusèrent.) Ces rejets se nourrirent sur la population. Au début, ils n'étaient qu'une obscure volute, mais pour chaque humain dévoré, ils doubleraient de volume. Voyant que le processus n'aurait pas de fin, certains d'entre nous apprirent à se cacher.

Nicci réfléchit quelques secondes.

— Kurgan a été renversé il y a quinze siècles. Vous ne pouvez pas

être si vieux...

Vraiment ? Avant sa destruction, le Palais des Prophètes était protégé par un sort qui suspendait le vieillissement. Nicci elle-même avait plus de cent quatre-vingts ans.

La jeune femme qui avait défié Cyrus approcha et se fendit d'un sourire.

— Le nuage nous traque seulement le jour. Pour ne rien risquer, il suffit de rester cachés jusqu'à la nuit.

Sans sa pâleur cadavérique, l'inconnue aurait été d'une stupéfiante beauté. Un vrai piège à jeunes hommes...

— Je m'appelle Asha. Pour chasser et cueillir, nous sortons après le coucher du soleil. Partout en ville, nous avons d'immenses réserves, mais nous n'osons pas nous aventurer hors d'Orogang.

— Nous attendons, dit Cyrus, et il y a une raison à ça.

— Les Zhiss ont dévoré les deux cerfs, rappela Nicci. L'essaim ne va-t-il pas encore grandir ?

Cora fit « non » de la tête.

— Les Zhiss peuvent se nourrir de sang animal, mais pour se multiplier, il leur faut du fluide vital humain... Celui des détenteurs du don est le plus puissant de tous.

Et Nicci était passée très près d'en fournir aux prédateurs...

— Quand vous m'avez vue, en pleine nuit, comment avez-vous identifié une magicienne ?

— Nous n'avons rien identifié du tout, fit Cora. Nous voulions te sauver, et quand tu as lancé des sorts, il est devenu *impératif* de t'amener à l'intérieur, loin des Zhiss. Les pertes importaient peu. Si le nuage t'avait prise...

Nicci se demanda si son don aurait pu repousser les prédateurs. En toute franchise, elle en doutait...

— Donc, reprit Cora, nous restons ici, nous contenons le nuage, et ça risque de durer jusqu'à la fin des temps. Comme les Zhiss, nous sommes coincés.

— Sauf si on les extermine, intervint Asha.

Regardant autour d'elle, Nicci se rembrunit en découvrant les cadavres de ses victimes. Se croyant en danger, elle avait perpétré un massacre...

— Navrée de vous avoir fait tant de mal, dit-elle, la gorge serrée. Je n'ai pas compris vos intentions.

— Te sauver n'était pas notre seul objectif, grogna Cyrus. Si les Zhiss s'étaient nourris de toi, notre situation serait devenue bien pire. D'ailleurs, plutôt que de t'abandonner à eux, nous t'aurions tuée.

Nicci chercha le regard de l'homme.

— Enfin, vous auriez *essayé*...

Chapitre 10

Slalomant entre les arbres, Verna et ses compagnons étaient en quête d'un village de montagne. Avec un peu de chance, ils le trouveraient avant les hommes d'Utros. La jeune Ambre faisait partie de l'expédition, ainsi que la Mora-Zith Lyesse et cinq soldats d'harans.

Le dernier membre du groupe, le seigneur Oron, marchait près de Verna en ronchonnant d'abondance.

— Naguère, j'étais un membre respecté du *duma* et le chef de la guilde des Écorcheurs. Aujourd'hui, j'erre dans la forêt à la recherche de quelques bouseux.

Des bêlements de moutons retentirent. Au sortir de la forêt, la petite colonne découvrit une prairie où une trentaine de soldats faisaient avancer des ovins terrifiés.

Verna coula un regard en biais au puissant sorcier d'Ildakar.

— Moi, j'étais la Dame Abbessse des Sœurs de la Lumière. Là, il semble bien que nous soyons destinés à devenir des bergers...

Lyesse était déjà passée au pas de course.

— Il y a assez de viande pour un régiment ! Il ne faut pas leur laisser ces bêtes. Allons les leur reprendre.

Les yeux rivés sur les soudards, Verna souffla :

— Au moins, nous leur ferons payer ce qu'ils ont fait à la famille de ce pauvre berger.

Une heure plus tôt, ils avaient senti de la fumée, puis découvert une ferme en feu. Dedans, ils avaient trouvé le corps de deux femmes. La mère et la fille, proprement égorgées.

La demeure avait été pillée du sol au plafond... Plus loin, sous une tente, les corps du berger et de son jeune fils gisaient dans une flaque de sang, eux aussi à moitié carbonisés. Contents d'eux, les maraudeurs rapportaient leur butin au camp.

— Ils ne sont que trente, dit Lyesse, immobile à la lisière de la forêt. Nous n'en ferons qu'une bouchée. Je les massacrerai bien toute seule, mais Thorn ne voudra jamais croire ça... Autant partager avec mes nouveaux frères d'armes.

— La Dame Abbessse et moi ne sommes pas dépourvus de pouvoir, rappela Oron. Laissez-nous quelques cibles.

Dans la prairie, les soldats tapaient sur leur bouclier avec leur lame afin de faire avancer les moutons. Pour l'instant, ils ne se doutaient pas qu'on les épiait.

Sous le couvert des arbres, les D'Harans dégainèrent leurs armes et

s'accroupirent. Son épée courte au poing, Lyesse jeta un coup d'œil à ses compagnons.

— On attend quoi ? demanda-t-elle, le front plissé.

Oron leva une main et invoqua son don.

— Moi, je n'attends rien du tout !

Au-dessus de la prairie, le ciel s'assombrit et des bourrasques se déchaînèrent. Surpris par ce brusque changement de temps, les maraudeurs sondèrent le ciel où dérivait un seul gros nuage noir d'où se déversa soudain une averse destinée à eux seuls. Sans cesser de bêler, les moutons continuèrent à avancer.

Avec un rictus, Oron bougea les doigts. Aussitôt, la foudre explosa au milieu des soudards, en tuant deux et forçant les autres à s'éparpiller. Cette fois, les ovins aussi se débandèrent.

Verna et les autres n'eurent pas besoin de plus d'encouragements. Presque détendue, Ambre invoqua un fouet d'air qui s'enroula autour des jambes d'un soldat et le renversa.

Les D'Harans chargèrent, la Mora-Zith quelques pas devant eux. Sous la pluie et le vent, les soudards ne virent pas que très peu de gens les attaquaient, en réalité.

Un nouvel éclair jaillit du nuage d'Oron. Touché de plein fouet, un soldat explosa dans un geyser de sang.

Comme une tigresse, Lyesse bondit au milieu des maraudeurs déconcertés. D'un coup d'épée, elle décapita un type puis en éventra un autre en ramenant sa lame en arrière.

— Deux ! cria-t-elle avant de fondre sur d'autres proies.

Verna aussi passa à l'attaque.

— Je suis à vos côtés, Dame Abbessse ! cria Ambre.

Même si le long voyage l'avait éprouvée, Verna était une dure à cuire. Au Palais des Prophètes, elle avait formé plus d'un jeune sorcier, parvenant même à imposer sa volonté à Richard Rahl. Érudite, née pour commander, elle était aussi une magicienne puissante.

Et ça ne serait pas sa première guerre, hélas...

Invoquant une poche d'air au-dessus des moutons terrorisés, elle la comprima en plaquant ses mains l'une contre l'autre. L'explosion qui s'ensuivit, quasiment inoffensive, incita les moutons à s'enfoncer dans la forêt.

La Dame Abbessse se tourna vers Oron :

— Les maraudeurs n'auront plus ces pauvres bêtes...

Le sorcier d'Ildakar eut un hochement de tête approbateur.

— Très efficace, Dame Abbessse. Cela dit, je préfère tuer mes ennemis plutôt que les effrayer.

Les mains levées, Oron plia les poignets et modifia le sort qu'il avait lancé. L'averse se transforma en une pluie de stalactites qui transpercèrent le torse de plusieurs soldats.

Sur ces entrefaites, la Mora-Zith et les D'Harans arrivèrent au contact.

Censés piller des villages sans défense et torturer de pauvres bergers, les maraudeurs ne s'attendaient pas à devoir défendre leur peau. Trop surpris pour réagir, ils furent vaincus très vite, sans qu'il reste l'ombre d'un survivant.

Prouvant qu'elle ne se vantait pas, Lyesse ajouta six soudards à son palmarès. Trois D'Harans ayant été blessés, ils se tenaient un peu à l'écart, chacun pansant les blessures des autres. Avec leur don, Verna et Oron guérèrent les plaies les plus graves.

Un peu avant le crépuscule, l'expédition s'installa pour la nuit dans la ferme à demi incendiée. La mère et la fille inhumées, des soldats allèrent chercher les corps du père et du fils, afin qu'ils reposent tous ensemble.

Avec Verna comme officiante, les défunts eurent droit à une cérémonie brève mais digne.

— Le Gardien s'est emparé d'eux bien trop tôt, déclara-t-elle. Au moins, dans le royaume des morts, ils se retrouveront en famille.

— Le Gardien tarde à s'emparer de l'armée d'Utros, lâcha Oron. J'aimerais lui envoyer tous ces chiens en un seul lot !

Quand la question se posa, tout le monde trouva juste de laisser les dépouilles des antiques soldats pourrir là où elles étaient.

La nuit tombée, alors qu'un feu brûlait dans la cour, Lyesse rejoignit ses compagnons avec sur les épaules un mouton mort et vidé.

— Le reste du troupeau est éparpillé, annonça-t-elle. Cet animal suffira pour nous, et Utros n'aura rien.

La Mora-Zith laissa tomber la carcasse près du feu puis elle commença la découpe des meilleurs morceaux.

— Ce fut une bonne journée..., souffla-t-elle.

— Pas si mauvaise que ça, plutôt, modéra Verna.

S'ils avaient tué trente ennemis, il en restait beaucoup plus, et cette idée lui pesait. Cette affaire n'était pas un exercice, et...

Voyant le grand sourire d'Ambre, la Dame Abbesse décida de la laisser savourer la victoire. Contrairement aux apparences, cette guerre n'était pas perdue d'avance. Avant l'issue, il y aurait des défaites et même des désastres, mais pour aujourd'hui, ils avaient gagné.

Chapitre 11

La glorieuse armée du général Utros était aussi difficile à gérer que n'importe quelle autre entreprise. Même quand on entendait conquérir le monde, le premier souci, c'était l'administration.

En fin d'après-midi, debout devant son pavillon, le général contemplait pensivement le camp. Dans son esprit, un modèle d'horlogerie humaine, les roues et les engrenages ne chômaient pas. À chaque décision, il fallait imaginer une arborescence, puis revenir en arrière et, parfois, modifier absolument tout.

Du bout des doigts, Utros lissa le demi-masque qu'il était contraint de porter. Une affaire de prix à payer, comme toujours. L'enchaînement des conséquences...

Même s'il avait conscience de la gravité de la situation – bien plus que ses soldats, par bonheur –, il refusait de céder à la précipitation. La suite, il entendait la planifier à la lumière de son expérience, de son instinct et de ses connaissances théoriques.

Devant lui, les hommes affamés se préparaient à une nouvelle nuit. Pour oublier leur estomac, ils jouaient à de très anciens jeux ou évoquaient la dame de leur cœur, perdue depuis des lustres.

Après une série de revers – l'attaque des Ixax, le retour du dragon gris et la fichue magie de transfert –, Enoch lui avait communiqué le total des pertes. Un chiffre qui devait rester secret. Les coups terribles que l'armée invincible venait d'encaisser demeureraient abstraits, sinon, tout le monde comprendrait qu'une défaite était possible. Et ça, c'était la porte ouverte à la catastrophe.

Pour préserver le secret, on incinérerait les morts aussi vite que possible – sans insister sur les cérémonies, pour des raisons qui allaient de soi. Dans le même ordre d'idées, afin que les survivants oublient vite leurs défunts camarades, les régiments étaient sans cesse dissous et recréés. Ainsi, aucun homme ne pouvait savoir combien de frères d'armes il avait perdus.

Cela dit, le pire coup, c'était la disparition d'Ildakar.

Utros étudia la zone où la ville aurait dû se dresser. Il ne restait rien, pas même une fontaine. Des lustres plus tôt, Kurgan avait chargé son meilleur général de conquérir l'arrogante cité. Pour atteindre cet objectif, la plus grande armée jamais levée avait quitté Orogang puis traversé les montagnes. Et voilà qu'aujourd'hui, le trophée tant convoité n'existait plus.

Utros appuya sur son masque, la douleur qui se diffusa dans la

moitié de son visage le ramenant au présent. Pour le moment, les soldats croyaient encore en lui, mais ça ne durerait pas, même s'ils le tenaient pour dix fois plus valeureux et digne de confiance que Croc de Fer. De fait, Utros ne les abandonnerait jamais. Mais ça ne suffirait pas... Il devait surtout leur redonner espoir et leur proposer un objectif atteignable. Alors, il les rallierait à lui et réveillerait leur détermination.

Ava émergea lentement du pavillon. Avec de la suie et de la peinture rouge, elle avait couvert de runes énigmatiques ses seins et son estomac. Dans sa robe bleue vaporeuse, elle était belle à couper le souffle et au moins aussi... terrifiante.

D'une main légère, elle caressa un biceps saillant du général.

— Ma sœur est sur le chemin du retour, Utros bien-aimé. (Les doigts de la magicienne s'attardèrent sur la gravure du poignet de force d'Utros.) Je la sens...

Le général baissa les yeux sur la cicatrice qui barrait la cuisse d'Ava. Les jumelles avaient été attachées l'une à l'autre jusqu'à ce que leur père les sépare en tranchant dans le vif. Depuis, leurs Han restaient connectés en permanence...

Du menton, Ava désigna la colonne de cavaliers qui arrivait du nord, foulant l'herbe brûlée d'une des collines incendiées pendant la bataille. Derrière les soldats, une caravane de chariots et de mules de bât laissait augurer les festins à venir. L'expédition revenait aussi avec des moutons, des bœufs, des chèvres et même quelques yaxen. De loin, Utros reconnut Enoch et Ruva, qui chevauchaient fièrement en tête.

Autour des feux de camp, des vivats montèrent lorsque les hommes aperçurent à leur tour la colonne. Toute la journée, d'autres expéditions, plus modestes, étaient revenues avec assez de vivres et d'équipement pour rassurer les soldats. Provisoirement, au moins...

Les connaissant, Utros savait ses hommes incapables de compter combien il fallait de sacs de grain et de bétail pour remplir l'estomac d'une horde de combattants. Malgré tout, ils finiraient par voir que quelque chose clochait. Sauf si leur chef trouvait une solution avant...

Pour accueillir les maraudeurs, Utros remit son casque orné de cornes de taureau. Un trophée pris sur le monstre lancé contre l'armée par les sorciers de chair d'Ildakar, au début du siècle...

Alors que la colonne avançait sous les cris de joie des hommes, Ava passa un bras autour de la taille d'Utros et marcha près de lui, le protégeant autant avec sa beauté qu'avec son formidable pouvoir.

Sautant à terre, Enoch vint faire son rapport et Ruva le suivit comme son ombre.

— Général, notre mission est un succès.

— Je vois ça, oui...

Dans le camp, la distribution était déjà commencée.

— Le bétail devra être entièrement abattu ce soir, souffla Utros. Nous n'avons rien pour le nourrir... Que chacun fasse un repas digne de ce nom.

— Général, soupira Enoch, ces vivres ne dureront pas longtemps...

— Je le sais... Vous avez eu des problèmes ?

— Pas vraiment, répondit Ruva, une lueur malicieuse dans les yeux.

Son chef l'interrogeant du regard, Enoch développa :

— Hanavir était très riche, mais on nous a opposé une résistance inattendue.

— Les citadins ? Contre cinq cents guerriers ?

Le premier commandant secoua la tête.

— Non, deux sorciers extérieurs à la ville. Tu te souviens de Nathan Rahl, le vieux type aux cheveux blancs ?

Utros pinça les lèvres.

— Oui, je vois... Ce vieux fou se prenait pour un historien. Selon lui, mon nom appartient à la légende... Quelle absurdité ! Cela dit, c'est lui qui m'a informé au sujet de Kurgan. Et du sort de ma pauvre Majel...

Chaque fois qu'il pensait à cette merveilleuse femme, écorchée vive par son monstre de mari, de la bile montait à la gorge du général.

Son masque semblant peser des tonnes, il l'ajusta du bout des doigts.

— Mais Nathan avait perdu son don, non ? En tant que sorcier, il ne valait plus rien. Comment vous a-t-il combattus ?

— Son don est revenu, annonça Ruva. Avec Renn, un sorcier d'Ildakar, il a tenté de protéger Hanavir. Mais nous avons vaincu.

Utros fut ravi mais... hautement perplexe.

— Face à deux sorciers ? Comment ?

— La compassion les a perdus, répondit Enoch. Contre leur magie, on ne pouvait rien, mais j'ai menacé de tuer tous les citadins s'ils ne se rendaient pas. Ils ont renoncé à se battre, mais en nous faussant compagnie. Après, nous avons tout pris en ville.

— On aurait dû massacrer ces chiens, grogna Ruva, rien que pour l'exemple.

— Ce n'était pas ma feuille de route, répondit Enoch, son orgueil piqué au vif. Ma priorité, c'était de rapporter des vivres, pas d'étriper des imbéciles.

— Ça ne nous aurait pas retardés beaucoup, insista Ruva.

Tandis qu'on déchargeait les chariots, les commandants en second Halders et Arros supervisaient la répartition de la manne.

— Tant que leur ventre ne les torturera pas, dit Utros, les soldats obéiront. Ensuite... On ne peut pas traîner dans cette vallée. Ildakar et ses vivres partis, à quoi bon rester ? Il faut se mettre en mouvement au plus vite.

— En plus, rappela Ava, nous avons un continent à conquérir.

— Oui, approuva sa sœur. Pas question de tout laisser au roi Calvaire.

Cette seule idée donna envie de vomir à Utros.

— Départ demain à l'aube, décida-t-il. Et marche forcée vers l'ouest. Nos réserves vont vite fondre... (Il baissa la voix.) Tant que nous étions à demi minéraux, la faim n'était pas un problème. Mais nous n'avons pas mesuré la chance que c'était. Aujourd'hui, il faut que l'armée tienne au moins le temps d'avoir traversé les montagnes.

— Tu la garderas debout à la force du poignet ! s'écria Ruva.

Utros sentit son estomac se nouer. Ces derniers mois, il avait envoyé des dizaines de corps expéditionnaires à la conquête de nouvelles terres. Là, il allait devoir consommer toutes les ressources pour que ses troupes consentent simplement à avancer.

Une tâche écrasante, mais il brûlait de relever le défi.

Chapitre 12

Sur le chemin du retour à Ildakar, avec pour seule compagnie la tête de Maxime rangée dans un sac, Adessa avançait à un bon rythme, mais sans trop forcer quand même. Pourquoi se précipiter, puisque la chasse était finie ? La proie morte, la quête continuait, mais en mode mineur. Ramener son trophée à la maison n'avait rien de bien compliqué.

La maison ? Adessa s'autorisait rarement de telles pensées. Pour une Mora-Zith, tout se réduisait à la défense d'Ildakar, quoi qu'il arrive. Les joies et les doutes n'existaient pas, car seul comptait le devoir. Dans l'arène, elle aurait affronté et tué n'importe quel adversaire. Et pour protéger la cité, aucun meurtre ne lui aurait fait peur, comme elle venait de le prouver. La quantité de sang qu'elle versait lui était indifférente, et elle n'aurait même pas songé à célébrer ses victoires, tant elles allaient de soi.

Avant qu'elle le tue, Maxime avait parlé d'une flotte de Norukai susceptible d'assiéger la ville. À l'en croire, il avait neutralisé le sort de pétrification, libérant la formidable armée du général Utros. Venant d'un tel baratineur, ces informations avaient des chances d'être fausses. De toute façon, une fois rentrée, Adessa verrait ce qu'il en était, et elle se battrait, s'il le fallait.

Plus elle approchait et plus la Mora-Zith vibrait d'excitation à l'idée de revoir sa magnifique cité. La tour du pouvoir, la pyramide des sacrifices, l'arène au sable imbibé de sang et auréolé de gloire... Au fil des ans, elle avait formé tant de gladiateurs... Certains, comme Ian, étaient même devenus Champions, un honneur rarissime...

Ian, elle l'avait même pris dans son lit, afin qu'il lui donne un nouvel enfant... Bien sûr, quand il avait trahi Ildakar, elle l'avait tué sans hésiter, mais... Eh bien, pour lui, elle avait éprouvé une véritable affection. Si un étranger n'était pas venu le corrompre...

À Ruisseau de Gant, après avoir quitté les Farrier, Adessa avait envisagé de trouver un bateau fluvial capable de la conduire jusqu'à Ildakar. Mais au fond, elle n'était pas d'humeur à avoir de la compagnie. Seule, elle voyagerait assez vite comme ça... Depuis que Thora l'avait chargée de cette mission, elle n'avait pas cessé d'être en tête à tête avec elle-même, et ça lui convenait très bien.

À Ildakar, une fois les émeutes matées, Thora et les sorciers avaient dû reprendre les choses en main et punir les coupables. Dans ce contexte, le retour de la Mora-Zith aurait tout d'un triomphe.

Après Ruisseau de Gant, elle avait longé le fleuve Chasse-Corbeau, mais au fil des heures, la piste avait presque disparu. Tant qu'à souffrir, les marécages, plus loin au nord, seraient un défi plus excitant.

Chaque soir, après une longue journée de marche, Adessa dînait de viande séchée et de quelques fruits, puis elle choisissait l'endroit idéal ou camper. Le sol étant humide, elle s'asseyait en général sur une souche ou un rocher couverts de mousse. Alimentés d'herbe et de branches de chêne et de saule plus ou moins sèches, ses feux de camp crépitaient joyeusement et émettaient relativement peu de fumée...

Ce soir-là, avant son repas, la Mora-Zith but longuement à son outre, puis elle entreprit de recenser ses provisions. Encore quelques jours, et elle devrait chasser. Mais pour l'heure, elle pouvait simplement se reposer, histoire d'être en forme dès l'aube.

Avec pour contre-chant le bruissement d'un cours d'eau, le pépiement des oiseaux de nuit couvrait presque le bourdonnement des insectes prêts à passer à l'attaque dans de rassurantes ténèbres.

Adessa saisit son précieux sac et posa la tête de Maxime sur une autre souche, en face d'elle. Puis elle tira sur la toile pour exposer la chair blafarde et boursouflée. Très gonflés, les yeux du sorcier en chef étaient à demi ouverts et une gelée blanchâtre en coulait. La bouche toujours ouverte, sa lèvre inférieure tombante dévoilait à présent ses dents et ses gencives. Où était donc le sourire légendaire de cet homme ? Avec sa peau décomposée et son nez à moitié rongé, il avait belle allure, cet imbécile !

Pour que la tête tienne bien droit, Adessa lui fit une sorte de socle avec la toile humide.

— Pour ce soir, tu me tiendras compagnie... Mais de ton vivant, tu n'étais pas une fréquentation recommandable. Sais-tu à quel point la sovrena te méprisait ? Au moins, désormais, tu es silencieux et plein de respect.

Observée par la tête du sorcier mort, Adessa s'installa confortablement sur sa souche et commença à manger. Soudain, des corbeaux quittèrent leurs branches et filèrent au-dessus de la rivière. Intriguée, Adessa se demanda ce qui avait bien pu les déranger.

Une voix moqueuse retentit, lui glaçant les sangs.

— Tu crois avoir gagné ?

Sa main droite volant vers la poignée de son épée courte, la Mora-Zith se leva d'un bond. Alors que son feu crépitait étrangement, elle regarda autour d'elle.

— Mais tu ne gagneras pas..., continua la voix.

Adessa se tourna vers Maxime. Enfin, vers sa tête. Même s'ils ne contenaient plus qu'une bouillie infâme, les yeux du sorcier étaient

grands ouverts et rivés sur elle.

— Ildakar est tombée, ma fille !

— Par le Gardien ! s'écria Adessa.

— Oui, par le Gardien, exactement, dit la tête, du pus suintant de ses lèvres à chaque syllabe qu'elle prononçait.

Incroyablement gonflée, la langue pointait entre les dents comme pour narguer Adessa.

— Tu n'as pas bien fini le travail, Mora-Zith...

Non, c'était une hallucination ! Rien de tout ça ne pouvait être vrai.

— Silence, vermine !

Éclatant de rire, la tête oscilla sur sa souche.

— Le voile a une brèche et ses frontières fluctuent... Bien des âmes se faufilent dans votre monde... Et pour me faufler, j'ai toujours été doué.

— Tais-toi !

Sa lame au poing, Adessa contourna le feu et se pencha vers la tête coupée – qui cligna des yeux, mimant l'innocence.

— Je t'ai décapité, Maxime. Avec un tronc, je t'ai défoncé la poitrine, puis je t'ai coupé le cou. Tu es mort.

— Et si je n'étais pas si facile que ça à tuer ?

— Continue à me chercher, et je fendrai ton crâne en deux, avant d'en réduire en bouillie chaque moitié.

Maxime se contenta d'un soupir moqueur.

— Tu crois que détruire un réceptacle suffit à anéantir mon esprit ? Essaie donc, si ça te chante !

Les lèvres mortes dessinèrent une moue. Fermant les yeux, Maxime les rouvrit pour que plus de bouillie blanche s'en écoule.

— Mais n'as-tu pas juré à ma chère Thora de lui rapporter ma tête ? Si tu l'écrabouilles, comment lui expliqueras-tu ton échec ?

Adessa hésita, ébranlée par l'argument.

— Allons, reprends-toi ! Le long chemin jusqu'à Ildakar, nous le ferons ensemble, ce sera tellement plus agréable. Mais crois-moi, il ne reste rien de la ville. Comment le saurais-tu, cela dit, puisque tu en es partie depuis si longtemps ?

— Tu mens, pourriture !

— Les esprits voient bien des choses, sais-tu ?

— Tu ne vois rien ! Ma victime, voilà ce que tu es. Un simple mort.

— C'est exact, concéda Maxime. Pourtant, je suis toujours là...

Révoltée et folle de rage, Adessa remonta la toile du sac, la tortilla et fit un nœud très serré. Réduite à un murmure, la voix ne se tut pas pour autant.

L'appétit coupé, la Mora-Zith devina qu'elle allait passer une longue nuit sans sommeil, les yeux grands ouverts dans le noir.

Chapitre 13

Toute la journée, ceux que Nicci appelait les spectres s'affairaient dans les bâtiments obscurs d'Orogang. Pour illuminer le grand palais, ils avaient allumé partout des torches, des lanternes et des bougies. Alors qu'aucun rayon de soleil ne pouvait filtrer des issues scellées, murées ou calfeutrées, les hommes et les femmes au teint pâle se déplaçaient furtivement.

La tête levée, Nicci sondait les ombres de la voûte, là où les chapiteaux des colonnes disparaissaient dans les ténèbres. La précédant, Cora lui faisait traverser de grandes salles dont les murs étaient couverts de lichen.

— Pourquoi es-tu venue ici ? demanda-t-elle. Depuis des lustres, les voyageurs évitent Orogang. Qu'est-ce qui t'a amenée chez nous ?

Derrière Cora, la jeune Asha enchaîna :

— Tu es venue par les montagnes ? Nos chasseurs nocturnes ne t'ont pas aperçue... Nos sentinelles non plus.

D'autres spectres suivaient le mouvement, leurs vêtements gris bruisant au rythme de leurs pas. Quand ils parlaient, c'était à voix basse, comme si leur langage était uniquement composé de murmures.

— Je n'ai pas traversé les montagnes, répondit Nicci. La sliph m'a déposée. Puisque vous vivez depuis si longtemps ici, vous connaissez sûrement son puits.

Les spectres murmurèrent nerveusement pendant que Cora réfléchissait à sa réponse.

— Nous avons entendu parler de la créature de vif-argent, mais aucun de nous ne l'a vue. On dit qu'elle s'est endormie mille ans avant l'avènement de Kurgan.

— Cette sliph a été créée pour transporter les espions et les saboteurs de l'empereur Sulachan, dit Nicci, longtemps avant la naissance de Croc de Fer... C'est moi qui l'ai réveillée. Je voulais retourner à Ildakar, mais elle m'a abandonnée ici. Pendant notre voyage, quelque chose d'étrange est arrivé... Elle croit que je l'ai trahie.

En conséquence, la créature risquait de ne plus jamais répondre aux appels de la magicienne. Une idée qui lui glaçait les sangs. La sliph, très probablement, ne reviendrait plus.

— Mais je dois rejoindre mes amis. Une guerre fait rage et je ne peux pas rester ici.

— Encore une guerre ? demanda Cora. Il y en a toujours une en

cours...

Nicci sur les talons, la vieille femme entra dans une salle immense. Sur tout le périmètre, de gigantesques colonnes soutenaient la voûte. La salle du trône de Croc de Fer ? C'était bien possible...

— Ildakar n'est pas près d'ici, fit Cyrus, soupçonneux. La sliph t'aurait emmenée si loin ?

— Elle m'a conduite à Serrimundi, sur la côte, et même à Tanimura. Ces villes sont bien plus éloignées d'ici qu'Ildakar. Pour les créatures de vif-argent, les distances ne sont rien. Mais si je ne réussis pas à la rappeler, je n'atteindrai pas ma destination à temps. Ildakar subit un siège. Pour ce que j'en sais, elle est peut-être déjà tombée.

— Si nous pouvions quitter Orogang, dit Cora, nous ferions tout pour t'aider. Mais l'honneur nous impose de ne pas bouger, pour contenir les Zhiss.

Autour du petit groupe, des spectres allaient et venaient, certains émergeant de couloirs et d'autres s'y engouffrant.

— Combien êtes-vous ? demanda Nicci.

Des centaines d'hommes et de femmes avaient fondu sur elle pour tenter de la capturer. Devant les portes des bâtiments, elle avait vu au moins autant de spectres. Au combat, pouvaient-ils constituer une force puissante ?

— Nous sommes très nombreux, répondit Cora. Mon peuple vit dans les bâtiments, mais aussi dans les catacombes. Et même dans les grottes, au cœur des montagnes. En d'autres termes, nous sommes partout, mais sans nous montrer.

Dans la grande pièce, les torches les plus éloignées faisaient penser à des yeux brillant au fond de la nuit. Le palais de Kurgan regorgeait d'ailes, de salles et même de sous-sols, mais l'obscurité empêchait de prendre la juste mesure des choses.

Ce palais n'était pas le seul bâtiment somptueux d'Orogang. À son apogée, Croc de Fer avait accablé la population d'impôts. Recourant au travail forcé, il avait fait bâtir une série de monuments à sa gloire. Au bout du compte, ses sujets l'avaient éliminé, mais les fabuleuses structures résistaient au passage du temps.

Durant la journée, les spectres vaquaient à des occupations tout à fait normales. Montant de grandes salles communes, Nicci reconnut le claquement des métiers à tisser, le crissement des limes et le grincement des scies. Partout, des artisans fabriquaient des meubles et d'autres objets utiles. D'autres tissaient ou filaient, alimentant des légions de couturières. Dans ce secteur du palais, on parlait aussi à voix basse, mais l'humeur était plus à l'optimisme qu'à l'angoisse.

— Comment nourrissez-vous la population ? demanda la magicienne. Dehors, j'ai vu des silos et des entrepôts. Vous cultivez de nuit ?

— Il suffit de semer, dit Cora. La lumière du jour et la pluie se chargent du reste. En revanche, le labourage et les récoltes sont des activités nocturnes. Pour la viande, nos chasseurs sont excellents. Bref, nous subvenons à tous nos besoins.

— Mais il y a plus que ça ! intervint Asha, enthousiaste. Nos principales cultures sont souterraines. Viens, je vais te montrer.

La jeune femme franchit une arche puis s'engagea dans un escalier dont elle dévala les marches d'un pas léger. Après quelques minutes, elle déboula dans un sous-sol obscur.

Un autre escalier, étroit et oppressant, conduisit Nicci, Cora et Cyrus dans une salle souterraine aux murs de roche couverts d'une mousse à l'aspect charnu qui émettait une lumière bleue surnaturelle. Dans l'air, Nicci capta une odeur musquée qui n'était pas seulement désagréable.

Dix spectres, dont plusieurs enfants, allaient et venaient le long des parois. Munis de paniers, certains récoltaient la mousse couleur crème tandis que d'autres répandaient du paillis en guise d'engrais.

Asha préleva un morceau de mousse, le glissa dans sa bouche et sembla ravie par son goût.

Tandis que Cyrus restait muré dans sa morosité, Cora s'anima nettement.

— Nous cultivons cette mousse, qui est notre arme principale contre les Zhiss. C'est grâce à elle que l'essaim n'a pas tout envahi.

Occupés à remplir leur panier, deux gamins s'offraient en douce une petite dégustation.

Cyrus aussi goûta la mousse, mais comme si c'était une corvée.

— Nous en consommons chaque jour, pour en imprégner notre peau. Ça nous aide à travailler.

S'avisant qu'elle avait l'estomac vide, Nicci fit mine de prélever un peu de la surprenante culture.

— Pas toi, magicienne ! s'écria Cora en lui bloquant le poignet au vol. Tu ne dois pas en ingérer !

Nicci s'écarta de la paroi.

— Je ne vous comprends pas, décidément...

La vieille femme eut un sourire conciliant.

— Nous t'expliquerons tout, ne t'inquiète pas...

Cora recueillit de la mousse dans sa paume, l'écrasa et montra la bouillie à Nicci.

— Sens-la...

La magicienne obéit. Les sens développés par son don, elle capta sous l'odeur *a priori* appétissante des relents chimiques qu'elle n'avait pas remarqués jusque-là.

— Quand on n'y est pas accoutumé, cette mousse est mortelle. Autant que les Violettes Tueuses, que tu connais sûrement. Une bouchée suffirait à t'empoisonner.

À la lueur irréelle de la mousse, Nicci vit des hommes et des femmes venir prélever leur ration quotidienne. Elle remarqua que les morceaux manquants repoussaient très vite, comme si elle assistait à la scène en accéléré.

En mâchouillant, les spectres sortaient aussitôt de la salle.

— Cette mousse nous rend mortels pour les Zhiss, reprit Cora. Pour la supporter, il faut s’y prendre dès l’enfance, en augmentant très progressivement la dose. Au bout d’un moment, nous sommes entièrement emplis de poison – le sang compris, évidemment.

— Quel que soit ton pouvoir, grogna Cyrus, tu n’y survivrais pas, magicienne.

Nicci avait déjà ingéré du poison, involontairement, mais elle n’avait aucune envie d’essayer celui-là, surtout après son voyage éprouvant dans la sliph.

— J’ai besoin de restaurer mes forces, pas de m’affaiblir. Si je ne réussis pas à rappeler la sliph, un long voyage m’attendra. En supposant que je retrouve mon chemin...

— Nous savons où est Ildakar, dit Cora. On te montrera où traverser les montagnes, et quelle piste suivre. Je connais même les villes côtières que tu appelles Serrimundi et Tanimura. Mais nos données géographiques sont anciennes...

— Si vous n’avez jamais quitté Orogang, comment savez-vous tout ça ? Cette ville est coupée du monde depuis des siècles.

Cora eut un sourire énigmatique.

— Ça ne signifie pas que nous ayons oublié...

Sortant de la serre souterraine, Cora guida Nicci, Asha et Cyrus dans une aile, au niveau du sol, qui reliait le palais à un autre grand bâtiment. Au bout d’un couloir, elle entra dans une sorte de parlement où des rangées de gradins circulaires entouraient une zone munie de lutrins. L’endroit idéal pour des débats publics et des prises de bec légendaires.

Au centre de l’arène en principe pacifique, une imposante table reposait sur des pieds aussi gros que des troncs d’arbre. Dessus, on trouvait une grande carte en relief de l’Ancien Monde minutieusement détaillée. En terre cuite, cette merveille était peinte avec toutes les couleurs naturelles requises. À croire que les montagnes, les plaines et les cours d’eau avaient été miniaturisés pour tenir sur cet espace réduit.

Aux quatre coins du meuble, des lanternes illuminaient le « paysage » comme en plein jour. Jusque-là, Nicci avait consulté des cartes partielles de l’Ancien Monde. Là, il était représenté dans son intégralité, de la côte jusqu’aux plus lointaines montagnes.

Cora posa un doigt au centre d’une chaîne de pics traversée par des cols et des passes difficiles d’accès, mais également sillonnée de pistes

impériales très praticables.

— Dans cette cuvette, là, c'est Orogang, le centre de l'empire de Kurgan.

Du même index, Cora traça un itinéraire qui passait par la crête de plusieurs montagnes, en direction du sud, puis qui descendait vers des vallées irriguées et de vastes plaines. Suivant du regard les rivières, Nicci vit qu'elles se rejoignaient pour former la source du fleuve Chasse-Corbeau. En le longeant, on arrivait à une autre mégalopole. Ildakar ! De là, le fleuve serpentait jusqu'à l'estuaire où il se jetait dans la mer. Ildakar localisée, la magicienne n'eut aucun mal à reconstituer le chemin que Nathan, Bannon et elle avaient fait depuis Surplomb du Monde pour gagner les hauteurs de Kol Adair. Sans aucune peine, elle repéra le point de départ de leur long voyage, Renda-sur-Baie, une des nombreuses agglomérations côtières qui se dressaient sur le chemin menant à Serrimundi puis à Tanimura.

— Cette carte très ancienne a été créée sur ordre de l'empereur Kurgan, dit Cora. Ayant ordonné à Utros de conquérir le monde, il entendait savoir à quoi ressemblerait son futur empire.

— Le général reviendra un jour, assura Cyrus, rayonnant de ferveur. Souviens-toi des antiques prophéties ! Nous attendons depuis si longtemps qu'il est peut-être mort, mais...

Nicci choisit cet instant pour surprendre son monde.

— Non, Utros est bien vivant, au contraire ! Des siècles durant, les sorciers d'Ildakar l'ont gardé prisonnier d'un sort de pétrification, comme ses hommes, mais c'est terminé... Tous se sont réveillés.

Cyrus parut emballé par la nouvelle, mais Nicci doucha son enthousiasme.

— Du calme, mon ami... Utros n'a rien d'un sauveur. Même si Croc de Fer est mort depuis des lustres, le général entend conquérir l'Ancien Monde en son propre nom. Ne t'attends pas au retour d'un héros.

— Les légendes se sont transmises de génération en génération... (Cyrus se redressa, torse bombé.) Utros est un grand homme. Selon les prophéties, il reviendra pour nous secourir.

— Les légendes, c'est bien joli, mais moi, je l'ai combattu, ton héros. Je sais quels dégâts fera son armée, et combien d'innocents mourront à cause de ses ambitions. Tu devrais craindre son retour, pas l'espérer.

— Je crois ce que j'ai envie de croire ! explosa Cyrus.

Très calme, Cora tira sur les plis de son manteau gris.

— Moi, je me méfie des légendes aussi bien que des prophéties... Cyrus, nous nourrissons des espoirs fallacieux depuis trop longtemps. Tu as oublié les fadaises au sujet de Croc de Fer ? Les fables qui le présentaient comme un noble et juste empereur ? Tout ça, c'est des mensonges. Qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'en va pas de même pour

Utros ?

— Ce que je sens au plus profond de moi ! s'écria Cyrus. Ma foi ! Parce que les prophéties, je les crois !

Chez les fanatiques de l'Ordre Impérial, Nicci avait trop souvent vu la même ferveur aveugle mâtinée d'intolérance. À une époque, elle avait même fait partie des zélateurs de Jagang – envers et contre tout, y compris ce qu'elle subissait dans sa chair. Se tromper, elle ? Impossible !

Il avait fallu que vienne Richard pour que ça change...

— Moi aussi, je connais la vérité, dit-elle. Que tu le veuilles ou non...

Chapitre 14

La grande armée s'était mise en mouvement... Une incroyable horde, suivie par des cuisiniers, des charpentiers, des forgerons, des tanneurs, des maréchaux-ferrants et une myriade d'autres artisans.

Dans les rangs, chaque soldat était responsable de son équipement. Il devait savoir repriser son uniforme, couper du bois, allumer un feu et creuser des feuillées. Une armée, en réalité, était une ville itinérante en chemin vers la gloire et les conquêtes.

Les premières divisions, parties à l'aube, s'éloignaient du désert qu'était désormais le site d'Ildakar pour gagner les contreforts des montagnes, en direction de l'ouest. Paradant sur leurs destriers, Halders et Arros avaient pris la tête de régiments où on marchait au pas comme si on n'avait fait que ça toute sa vie.

Devant son pavillon, Ava et Ruva à ses côtés, Utros jubilait en contemplant ce spectacle. La guerre recommençait, et il s'en réjouissait.

— Mon armée est comme un gros rocher en haut d'une colline. Pour qu'il se mette en mouvement, il faut le pousser, mais ensuite, il écrase tout sur son passage.

Le général sourit, une moitié de ses lèvres cachée par le masque.

— Je serai le chef invincible qui mettra l'Ancien Monde à genoux.

Ava regarda son « général chéri » comme si elle était sous le coup d'un sort de séduction.

— Et le roi Calvaire ? Tu ne partageras pas ton empire avec les Norukai ?

— Ces bêtes fauves ? On verra bien combien auront survécu, après la victoire...

Dans le vacarme des sabots, des semelles de bottes et des roues de chariot, l'armée qui jamais ne perdait avançait vers l'ouest en soulevant des colonnes de poussière et de cendre. Grâce aux vivres réquisitionnés, tous les hommes s'étaient couchés la veille le ventre plein et le cerveau vide de questions. Galvanisés, ces braves marcheraient tant qu'Utros leur en donnerait l'ordre.

Six corps expéditionnaires de plus – douze mille hommes en tout – étaient partis en quête d'agglomérations à piller. Une façon de faire d'une pierre deux coups. *Primo*, ça augmentait les chances de trouver du ravitaillement, et *secundo*, ça diminuait le nombre de bouches à nourrir au sein de la force principale.

Informé de la *véritable* situation, Enoch faisait grise mine sur sa

monture. En passant, il jeta un coup d'œil au général et aux jumelles, sans daigner leur sourire.

Un peu avant que les derniers régiments s'ébranlent, des soldats viendraient démonter le pavillon et charger le matériel sur des chariots. À ce moment-là, Utros et les magiciennes se mettraient eux aussi en route.

Tirant sur ses rênes, Enoch s'immobilisa non loin de son chef.

— Pour l'instant, général, tes soldats ont un moral d'acier, et ils se concentreront sur la marche. Mais très vite, ils penseront à leurs pieds douloureux et râleront sur l'inconfort des campements. Après, ils n'auront plus qu'une idée en tête : apaiser la faim qui les torture. Sauf qu'ils n'y arriveront pas...

» Utros, ces soldats te vénèrent, je n'en doute pas un instant. Mais quelle loyauté résiste à un estomac désespérément vide ?

— Je connais le prix de la loyauté, premier commandant...

Utros repensa à ce que Kurgan lui avait dit après avoir découvert sa liaison avec Majel. « La loyauté est plus forte que l'amour. » Après sa fin atroce dans le monde des vivants, la douce Majel avait subi des siècles de torture dans le royaume des morts. L'œuvre de son monstre de mari...

« La loyauté est plus forte que l'amour. »

— Je ferai piller toutes les villes et les soldats se partageront les vivres. Enoch, je ne vois pas d'autres façons de les nourrir.

— Général chéri, feula Ruva, ma sœur et moi connaissons un moyen de gérer ça. Un sortilège dangereux. Il faudra agir en secret, parce que les hommes n'aimeront pas ça, maintenant qu'ils sont redevenus de chair et de sang. Mais sans notre aide, tes gars mourront et ton armée se débandera.

La brise fit onduler la toile du pavillon et souleva une colonne de poussière.

— Comment comptez-vous faire ? demanda Utros.

— Ruva et moi, répondit Ava, nous maîtrisons un sortilège qui ralentit le métabolisme. L'appétit s'endort et on n'a plus conscience de la fatigue... Hélas, ça ne dure pas éternellement, parce que le sujet, en réalité, se consomme lui-même.

— Le sort altère aussi certaines fonctions corporelles, enchaîna Ava. Par exemple, tes hommes pourront manger et digérer presque n'importe quoi. De l'herbe, du bois, des ossements – tout ce qui leur tombera sous la dent. Un vrai essaim de sauterelles qui dévastera tout.

— Mais qui survivra, souligna Ava.

Enoch fronça les sourcils, ses innombrables cicatrices se tortillant comme des vers.

— C'est une méthode dégradante, maugréa-t-il.

— S'ils tombent raides morts, dit Utros, ces hommes ne me serviront

à rien.

— Avec le sortilège, si certains ne survivent pas à la marche, les autres les mangeront et reprendront des forces.

Ava parut ravie par cette perspective. Moins enthousiaste, Utros estima qu'il en avait assez entendu.

— Ils vivront et se battront pour moi. Ce soir, après la traversée des premiers contreforts, je veux que vous lanciez votre sortilège. Quand les hommes découvriront le pot aux roses, j'assumerai le crédit et blâme de cette... opération. J'ai promis de les garder en vie, et j'entends tenir parole. (Il regarda les deux magiciennes.) Pour les sauver, ne reculez devant rien.

La progression continua bien après le coucher du soleil. S'enfonçant dans la forêt, l'armée laissa derrière elle un terrain éventré par des milliers de semelles, de roues de chariot et de sabots. Pour que quelque chose repousse, il faudrait un sacré moment.

Parfaitement entraînés, les soldats avaient l'art de dresser un camp en un clin d'œil. Alors que des groupes du génie collectaient du bois et allumaient les feux, les commandants en second Halders et Arros se chargèrent de la distribution du rata. À peine de quoi se boucher une dent creuse, mais les officiers assurèrent que l'ordinaire s'améliorerait dès qu'ils pourraient mettre à sac une ville. Pas *trop* affamés, leurs hommes les crurent.

Après le « dîner », les soldats se mirent en quête d'un endroit confortable où dérouler une couverture. Les yeux rivés sur les étoiles, tous ces revenants passeraient un long moment à penser au miracle d'être de nouveau en vie... et à pleurer sur ce qu'ils avaient perdu.

Cela dit, voilà quinze siècles qu'ils faisaient patienter le Gardien, et ça, c'était plutôt jubilatoire.

La nuit tombée, Ava et Ruva travaillèrent à l'élaboration de leur sortilège. À la lueur d'un grand feu, Utros s'installa devant son pavillon de commandement, remonté par ses hommes, afin d'observer les jumelles et de jeter un coup d'œil sur le campement. Intrigué, Enoch se joignit à son chef.

Jouant du pilon dans plusieurs mortiers, Ava et Ruva concassèrent des cendres d'ossements, des racines, des pétales de fleurs et y ajoutèrent du sang séché mêlé de sel. Puis elles versèrent ces diverses concoctions dans de petits pots en terre cuite.

Retirant leur robe, les deux magiciennes dévoilèrent leur corps entièrement rasé, même au plus secret de leur intimité. Avec les runes complexes qui couvraient leur chair, Utros remarqua à peine leur nudité.

S'emparant chacune d'un petit pot, elles s'annoncèrent prêtes.

— Nous allons commencer, général chéri.

Plongeant un index dans son pot, Ava l'en sortit couvert d'une substance gluante qui faisait penser à du suif additionné de miel et de soufre. Avec, elle dessina un symbole au centre du front d'Utros, juste au-dessus de son demi-masque.

— C'est pour quoi faire ? demanda-t-il.

— Te protéger.

— Mes hommes risquent la mort ?

— Le sort n'est pas inoffensif... Mais ça t'immunisera.

Ava traça le même symbole sur son propre front, puis sur celui de sa sœur.

— Le sortilège ne te fera rien et tu resteras humain.

Mal à l'aise, Enoch se leva de son siège.

— Si nous exigeons un sacrifice de nos soldats, ne devons-nous pas le faire aussi ?

— Naguère – enfin, c'est une façon de parler –, j'aurais répondu par l'affirmative. En des temps incertains, nous devons rester indemnes, mon ami. Ava, protège-le aussi.

Lorsque la magicienne approcha de lui, le premier commandant leva un bras pour la repousser.

— Je refuse !

Voyant que son chef le foudroyait du regard, l'officier capitula.

— S'il le faut vraiment...

Pendant qu'Ava le marquait, il demanda :

— Ce sort est-il réversible ? Une fois touchés par cette magie, nos hommes pourront-ils redevenir comme avant ? Après la victoire, quand le ravitaillement ne sera plus un problème, seront-ils de nouveau normaux ?

Les jumelles répondirent avec un bel ensemble :

— Nous faisons ce qui doit être fait...

Partout dans le camp, autour des feux, des guerriers échangeaient leurs histoires, comparaient leurs rêves, spéculaient sur le butin qu'ils se partageraient et pariaient sur le nombre d'ennemis qu'ils tueraient.

Ava et Ruva tournèrent autour du feu en jetant de la poudre dans les flammes. Des étincelles crépitèrent, la fumée s'épaissit, changea de couleur et se répandit dans le camp comme une nappe de brouillard. Autour de leurs propres feux, les hommes encore réveillés ne s'aperçurent de rien.

Les jumelles continuèrent à incanter et à vider leurs petits pots de poudre. De plus en plus épaisse, la fumée s'infiltra dans les poumons des soldats, altérant leur métabolisme. Leur estomac se resserra et leur pression artérielle changea.

— Il faut que mes braves survivent jusqu'aux grandes villes côtières. Là, on trouvera de quoi les nourrir de nouveau.

— Jusqu'à la côte, général, dit Enoch, ton armée éventrera la terre.

Rien ne pourra lui résister.

— C'est ce que je veux, oui.

Croisant les bras sur son torse de lutteur, Utros annonça sa surprenante décision :

— Je vais te confier mes troupes, premier commandant. Tu les conduiras à destination. Moi, je dois aller ailleurs.

Utros avait planifié sa campagne dans le moindre détail, mais avant de s'y consacrer, il avait quelque chose à faire.

— Avec une escorte de mille hommes, je filerai vers le nord. Ava et Ruva m'accompagneront.

Inquiet, Enoch effaça distraitement la rune dessinée sur son front. Une fois le sort lancé, elle ne servait plus à rien.

— Général, tu me confies le commandement ? Pour aller où ? Les soldats voudront savoir.

— Je comprends... Kurgan est mort depuis longtemps, mais il doit rester des vestiges de son empire. Le devoir m'appelle.

Dans la pénombre, Utros scruta les silhouettes noires des collines puis des montagnes qui se dressaient au nord.

— Nous allons chevaucher jusqu'à Orogang, pour que je fasse mon rapport à ceux qui y vivent encore.

Chapitre 15

Après leurs différentes explorations, les « résistants » se retrouvèrent dans la forêt, au pied d'une falaise.

D'après ses comptes – une estimation plus qu'un véritable bilan –, Nathan pensait que plusieurs centaines d'antiques guerriers avaient péri. Côté négatif, quatre D'Harans étaient tombés lors des diverses escarmouches liées aux missions dans les villes et les villages. Pour n'importe quel chef de guerre, ce ratio aurait été plus que satisfaisant. Mais quatre morts, quand on était une poignée, ça pesait en réalité très lourd.

Le dernier groupe qui revint comptait dans ses rangs le capitaine Trevor et le sorcier Léo, un homme maigrichon au visage étroit, aux cheveux gris en bataille et au bouc encore bien noir. À Ildakar, il dirigeait deux abattoirs à yaxen, mais cette époque était révolue. Les mains couvertes de sang, il semblait terrifié quand il vint s'asseoir avec ses compagnons auprès de la muraille.

— J'ai tué des hommes... Avec mon don, je les ai taillés en pièces, en regardant même mourir certains.

— C'étaient des ennemis, dit Zimmer. Ils méritaient leur sort. Et vous aviez déjà abattu pas mal de soldats, pour aider Elsa à lancer son sortilège.

Léo acquiesça, mais il ne parut pas requinqué.

— C'est ainsi que nous survivons, intervint Verna, d'un calme souverain. Il devra y avoir d'autres tueries.

Oliver et Peretta revinrent au camp avec l'eau puisée dans un cours d'eau, non loin de là. En compagnie d'autres Sœurs de la Lumière, Ambre cherchait des légumes et des fruits.

Les feux étant trop dangereux, Nathan utilisa son don pour chauffer un rocher plat qui ferait office de poêle. Toujours inventif, Rendell improvisa un rata acceptable à base de haricots secs et d'oignons sauvages.

En mangeant, les rebelles de Nathan échangèrent des récits.

Pendant que Renn évoquait Hanavir, Nathan frotta distraitement la longue cicatrice, sur son torse. Même si son nouveau cœur battait très régulièrement, il sentait dans un recoin de son esprit qu'une fureur aveugle tentait d'en prendre le contrôle. Un noir désir de vengeance, sans doute un héritage du dresseur en chef Ivan, le premier propriétaire du précieux organe.

Ce qui restait de ce salopard pestait contre Renn et Nathan. Leur

compassion, rageait-il, ne valait rien. Comme tous les faibles, les habitants de Hanavir étaient sacrificiables à volonté. Pour empêcher le pillage, il aurait fallu les laisser mourir. Quel meilleur sort auraient-ils mérité ?

Maintenant qu'Utros pouvait nourrir ses hommes, combien d'autres innocents périraient ?

Nathan serra les dents. Quand il pensait à tout ça, le cœur du dresseur se mettait à battre comme un tambour.

Afin d'étouffer ces sombres idées, le vieil homme se leva. Expirant lourdement pour chasser une sourde douleur, il surprit ses compagnons.

— À Hanavir, ç'aurait dû tourner autrement, dit-il, coupant la parole à Renn. (Déterminé, il ignore les regards inquiets qui convergeaient sur lui.) Mais dans ce cas, il y aurait eu d'autres massacres... Nous devons sauver des gens où c'est possible, et quand ça l'est.

Dès qu'il reprenait le contrôle de son cœur, le pouls s'apaisait. Le malaise passé, Nathan se rassit, assura qu'il allait très bien et s'attaqua à ses haricots.

Partie avec le groupe de Zimmer, Thorn raconta fièrement qu'ils avaient abattu quelque cent vingt guerriers à l'orée d'un campement de mineurs. Intéressée, Lyesse voulut comparer leurs impressions au sujet des soudards morts.

Nathan trouva le débat ostentatoire. En même temps, c'était un cours précieux sur les diverses manières d'abattre un ennemi.

Sourcils froncés, Verna tendit une poignée de baies au vieil homme.

— Nathan, c'est ça, notre vie, désormais ? Se cacher dans la forêt, frapper à la vitesse de l'éclair et s'enfuir aussitôt après ?

Lyesse entendit la remarque et crut bon de répliquer.

— Nous sommes bien plus mobiles que ces soldats. Par petites unités, il est facile de harceler une armée en prenant un minimum de risques. Dans quelques années, nous les aurons tous tués.

— Par les esprits du bien..., souffla Nathan. Je ne mets pas ta parole en doute, mais l'excès de confiance est un des symptômes du crétinisme. Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe d'être idiots.

Assis en face du vieux sorcier et des Mora-Zith, Zimmer mangeait de bon appétit. Officier de terrain depuis toujours, plus rien ne l'impressionnait.

— Utros s'est mis en mouvement, dit-il. Nous avons vu son armée s'ébranler, hier. Notre devoir, c'est de l'arrêter.

Nathan pensa à tout le chemin que Nicci, Bannon et lui avaient parcouru dans l'Ancien Monde. Sans minimiser les dangers qu'ils avaient dû affronter – le Buveur de Vie, la magicienne Victoria, les noirs secrets d'Ildakar –, la horde d'Utros semblait être la pire menace.

— On ne peut pas se contenter de harceler l'ennemi. Au fil du temps, il risque de s'y habituer, comme à une nuisance. Il nous faut un meilleur plan.

Oron fit craquer ses phalanges et ricana.

— Pourquoi ne pas nous procurer une arme infernale ? On pourrait aussi lever une monstrueuse armée... Comment t'y prendrais-tu, Nathan, sans recrues potentielles en vue ?

— Je n'apprécie pas ton attitude, Oron...

Nathan s'était lavé puis il avait nettoyé ses vêtements. Redevenu présentable, il se sentait l'égal du sorcier de naguère.

— Pour être franc, j'ai une idée... Nous sommes bien plus rapides que nos ennemis, et notre route nous ramènera à Surplomb du Monde. Là-bas, les érudits nous aideront à trouver des sorts puissants dans leurs archives. C'est notre seule chance. Et nous y serons longtemps avant les soudards d'Utros.

Peretta flanqua un coup d'index dans les côtes d'Oliver, assis comme toujours à côté d'elle.

— Génial ! Nous pourrions aussi entraîner au combat tous les détenteurs du don.

— L'affaire est entendue, conclut Zimmer. À marche forcée, nous rallierons Surplomb du Monde.

Thorn et Lyesse se regardèrent. Comme si elles n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre, elles dégainèrent leurs lames et entreprirent de les aiguiser sur un rocher.

— En chemin, conclut le général, nous continuerons à attaquer ces soudards et à les massacrer.

— Ça tombe sous le sens, approuva Thorn.

Chapitre 16

Après une journée entière dans le palais, Nicci avait des fourmis dans les jambes. Bien entendu, elle comprenait le combat de ses nouveaux amis contre les Zhiss, mais sa priorité restait l'armée d'Utros qui menaçait un continent entier. Pour ce qu'elle en savait, une marée humaine déferlait déjà sur l'Ancien Monde.

Pas question de rester cachée alors que les antiques guerriers avaient peut-être abattu les murailles d'Ildakar.

Sauf si la ville avait disparu, comme pouvaient le laisser penser les dernières paroles de la sliph...

Ambitieux à l'extrême, le général ne resterait pas sur une seule victoire – ou une unique défaite. La conquête, c'était son obsession, et Nicci devait lui en faire passer le goût.

À Ildakar, elle avait laissé Nathan, Bannon et tous les sorciers d'Ildakar. Il fallait qu'elle y retourne.

Pas encore rétablie de la bizarre fatigue éprouvée après le voyage dans le sliph, la magicienne se reposait dans une ancienne chambre d'invité du palais. Presque tous les meubles avaient disparu, les tapisseries et les rideaux tellement passés qu'on n'identifiait plus les couleurs et les motifs. Les spectres, décidément, menaient une triste et terne existence – sans rayons de soleil, littéralement.

Après avoir mangé le pain et la viande apportés par Asha, Nicci tenta de dormir, mais elle ne réussit pas. Trop d'idées se bouscullaient dans son cerveau.

Dotée d'une ouïe fine, elle entendit des pas dans le couloir bien avant que la silhouette de Cora se découpe dans l'entrée de la pièce.

— Le soleil s'est couché, annonça la vieille femme. On peut de nouveau sortir sans risque. Si tu veux t'aventurer dans les rues de la ville, c'est le moment ou jamais.

— Je ne suis donc pas votre prisonnière ? s'étonna Nicci.

Cora en sursauta de surprise.

— En aucune façon. Nous avons voulu te mettre en sécurité, pas t'emprisonner. Avec ta magie, si tu désirais sortir de force, nous ne pourrions pas t'en empêcher.

— C'est exact. Et il vaudrait mieux ne pas essayer.

Cora tira sur sa robe grise.

— Mais tu as mesuré le danger, à présent... Dans l'obscurité, les Zhiss ont réintégré leur tanière. Tu es donc libre de tes mouvements. Si tu décides de quitter Orogang, efforce-toi d'en être très loin à

l'aube. Sinon, les Zhiss te coinceront.

Nicci venait de traverser un continent avec Nathan et Bannon. Bien longtemps auparavant, après avoir capturé Richard, elle avait voyagé avec lui de Terre d'Ouest jusqu'à Altur'Rang. Après avoir consulté la carte en relief, elle se faisait une assez bonne idée de l'itinéraire à suivre pour rallier Ildakar. Mais un tel voyage ne s'improvisait pas, et elle ne devait pas se précipiter.

— Je ne suis pas prête, pour le moment... Trouver un autre moyen de me déplacer serait idéal.

Si la sliph voulait bien l'écouter...

Guidée par Cora, Nicci remonta les couloirs du palais jusqu'à la porte principale, rouverte dès que le soleil avait disparu. Alors qu'une brise faisait voler ses cheveux encore bien trop courts, la magicienne inspira l'air frais à pleins poumons. Sur leurs treillis, des vignes en fleur oscillaient doucement tandis que des abeilles se gorgeaient de leur nectar.

Dehors, les spectres grouillaient partout, y compris dans les collines. Certains en revenaient déjà avec des chariots chargés de bois et d'autres sortaient des entrepôts, de lourdes caisses sur les bras. En silence, des hommes et des femmes jardinaient ou entretenaient les différents vergers.

Alors que Cora se joignait à une équipe qui ramassait des légumes dans les jardins, Nicci s'enfonça dans les rues d'Orogang – sans perdre de vue qu'elle devrait être à l'intérieur dès le lever du soleil.

Elle explora, marchant entre les colonnes écroulées et les arches en ruine du grand amphithéâtre abandonné. Puis elle passa devant la statue d'Utros, où Cyrus, toujours aussi grognon, rendait un hommage vibrant à son héros. Des membres de sa faction, sans doute, avaient déposé des fleurs au pied du socle. Fraîches, elles ne tarderaient pas à se faner, mais chaque nuit, comprit Nicci, les admirateurs du général venaient les remplacer.

Même si elle ne croyait pas aux prophéties sur le retour du héros, la magicienne laissa ces braves gens en paix. Elle avait d'autres priorités. Par exemple, gagner le puits de la sliph.

Sur l'esplanade, la statue renversée de Kurgan affichait toujours son expression hautaine. Même si elle n'avait rien su du triste palmarès de Croc de Fer, Nicci l'aurait détesté à la seule vue de son double de marbre.

Mais ce tyran oublié était le cadet de ses soucis. Pour l'heure, tout ce qui comptait, c'était la sliph. Une loyale servante de Sulachan qui méprisait quiconque ne partageait pas sa ferveur pour le vieux despote.

Trois mille ans plus tôt, pendant les grandes guerres, cette sliph était née d'une terrifiante magie. En d'autres termes, une fanatique

avait accepté qu'on la transforme en une créature de vif-argent. Oui, une jeune femme, au nom de ses convictions, avait sacrifié sa vie pour devenir un monstre capable de transporter des espions aux quatre coins d'un réseau secret.

Nicci ignorait le nom de cette femme. En revanche, elle savait que cette « héroïne » avait placé le service de Sulachan avant son bonheur, sa famille, ses amours et même sa vie, tout simplement.

Les mains sur la margelle du puits, Nicci se pencha pour sonder les ténèbres. Une odeur de renfermé monta à ses narines... et rien ne se passa.

La magicienne avait souvent voyagé dans la sliph – mais pas celle-là –, immergée dans le vif-argent et propulsée à une vitesse folle le long de ce qui devait être des tunnels. Si *cette* sliph l'avait abandonnée à Orogang, c'était parce que Ildakar, à l'en croire, n'existait plus. Selon toute vraisemblance, comme sa passagère, la sliph avait été blessée par la disparition de leur destination.

Croyant bien faire, Nicci avait informé la créature de la mort de Sulachan. Indignée, la sliph s'en était allée en jurant de ne plus jamais répondre à ses appels.

— Sliph ! J'ai besoin de voyager !

Comme des pierres qui tombent dans un puits sans jamais en toucher le fond, les mots de Nicci se répercutèrent à l'infini dans la tanière de la sliph. Consciente qu'elle n'aurait pas de réponse immédiate, elle tendit l'oreille... et ne capta pas le bruit caractéristique de l'approche d'une créature de vif-argent. Sondant les ténèbres, elle songea à l'obscurité qui se tapissait jadis dans son propre cœur. Mais elle était devenue meilleure et plus forte, depuis...

— Sliph, je t'ordonne de venir ! Tu es faite pour transporter des gens, et j'ai déjà voyagé avec toi. Ramène-moi à Serrimundi. C'est un ordre !

Rien ne se produisit. Serrant plus fort la margelle, Nicci se pencha presque dangereusement et sonda l'abîme avec sa magie – en privilégiant d'abord la composante soustractive de son don, celle qui servait jadis le Gardien. Puis elle recourut aussi à la Magie Additive. Pour invoquer une sliph, il était obligatoire de combiner les deux formes de don. Même chose pour l'implorer de venir.

La femme de vif-argent fit la sourde oreille.

Sans le concours de la sliph, Nicci allait devoir marcher. Mais si Ildakar avait vraiment disparu, traverser le continent lui prendrait des mois – au minimum. Quelle destination choisir ? Serrimundi ?

— Sliph ! cria la magicienne, à bout de patience et d'espoir.

Nul ne pouvait contraindre une sliph. Et pour la corrompre, il aurait fallu savoir ce qu'elle convoitait.

Encore que... Oui, Nicci disposait d'une monnaie d'échange. En lui

révélant la triste fin de Sulachan, elle avait perturbé la créature, mais sans entrer dans les détails. Parce qu'elle croyait en une cause, cette femme avait renoncé à son humanité. À coup sûr, elle voudrait tout savoir sur son empereur vénéré, et une seule personne pouvait satisfaire sa curiosité.

C'était un pari, mais avec de bonnes chances de gagner. Avec une telle carotte, la sliph ne résisterait pas. Se penchant encore, Nicci parla d'un ton beaucoup plus conciliant.

— Si tu me ramènes à Serrimundi, je te raconterai ce qui est arrivé à Sulachan. Tu sauras tout, jusqu'au plus infime détail. Sur sa première guerre, bien entendu, mais aussi sur la seconde, lancée après son retour du royaume des morts. Ça remonte à un an seulement... Peux-tu continuer ton existence sans savoir ? Sans connaître le destin de ta cause ?

Après une courte pause, Nicci haussa un peu le ton.

— Trois mille ans après sa mort, Sulachan est revenu, et il est passé très près de conquérir le monde. Pendant que tu dormais, hélas... Veux-tu savoir comment tu aurais pu l'aider ?

Nicci attendit en silence. La tentation, pour la créature, devait être très forte. Pourtant, pas un son ne montait du puits.

— Sliph, c'est de ta cause qu'il s'agit, et je suis la seule à pouvoir t'informer. S'il n'est pas possible de gagner Ildakar, tu me ramèneras à Serrimundi. J'ai tant de choses à te révéler. Ne veux-tu pas savoir ?

Nicci aurait juré que la sliph l'entendait. Pourtant, elle s'obstinait à ne pas répondre.

— N'as-tu pas *besoin* de savoir ?

Dans le ciel, la lune dérivait presque paresseusement. Des heures entières, Nicci continua à tenter de séduire la sliph. Peu avant l'aube, alors que les spectres retournaient dans leurs sanctuaires, elle dut reconnaître sa défaite. Lâchée par la sliph, elle était coincée dans la capitale d'un empire qui n'existait plus.

Chapitre 17

La mâchoire du dragon des marais était incroyablement puissante. À la lumière du milieu d'après-midi, Lila se battait contre le monstre, qui lui opposait une résistance inattendue. Sur son bras, elle sentait la pression de crocs qui risquaient de finir par lui transpercer la peau. Pour ne rien arranger, la puanteur qui montait de la gueule du reptile menaçait de lui retourner l'estomac.

Elle banda tous ses muscles pour repousser son agresseur. Entêté, le dragon planta ses griffes arrière dans la boue, mais la Mora-Zith parvint à le faire reculer. Furieuse, la créature zébra l'air de sa queue couverte d'écailles. En force brute, les deux adversaires se valaient, mais le dragon avait l'intelligence d'un morceau de bois alors que Lila était une Mora-Zith.

Mobilisant toutes ses forces, elle poussa, parvint à dégager son bras, recula et fit face à la créature. Un instant décontenancée, celle-ci se prépara à bondir, la gueule grande ouverte. Plus vive, Lila plongea en avant, couteau au poing. Son bras s'enfonça entre les rangées de crocs du dragon, et sa lame lui traversa l'arrière de la gorge, puis se planta dans sa moelle épinière et la déchiqueta.

Le reptile géant, déjà mort, continua à se débattre. Crevé ou non, il resterait dangereux tant que son système nerveux réagirait encore. Le souffle court, Lila retira son bras de la gueule béante et roula en arrière sur le dos dans les herbes gorgées d'eau.

Sur un dernier soupir pestilentiel, le monstre mourut enfin. Couverte de sang et de limon, Lila se releva puis flanqua un coup de pied à la créature, qui bascula dans l'eau glauque.

Emporté par des courants invisibles, le cadavre dériva loin de la Mora-Zith. Mais des bruits d'éclaboussures et des ondulations, dans la gadoue, lui apprirent que d'autres monstres ne tarderaient pas. Friands de chair humaine, ces prédateurs ne résisteraient pourtant pas au plaisir de dévorer la charogne d'un semblable. Dans les marécages du fleuve Chasse-Corbeau, tous les quartiers de viande se valaient.

Lila aurait aimé se reposer et se restaurer, mais elle n'avait pas le temps. Le fichu dragon l'ayant déjà retardée, elle courut dans la gadoue et souleva des gerbes d'eau tout en écrabouillant les herbes hautes et les roseaux. Sans ralentir, elle se penchait pour passer sous les lianes tendues sur son chemin comme des tentacules végétaux. Son combat contre le dragon avait fait un boucan d'enfer. Si des éclaireurs ennemis se montraient, autant ne plus être là, même si elle se savait

capable de les massacrer tous. L'heure venue, elle ne se retiendrait pas, mais pour le moment, mieux valait faire profil bas.

Elle continua à descendre le fleuve au pas de course. Les trois galères étaient déjà hors de vue, et elle allait devoir les rattraper. Par bonheur, elles jetaient l'ancre le soir pour échapper aux dangers de la navigation nocturne.

Si les prédateurs des marécages n'inquiétaient pas beaucoup Lila, l'idée de perdre Bannon la terrorisait. Des monstres, elle en avait affronté un paquet dans l'arène. Plus jeune, lors de sa formation de Mora-Zith, elle s'était illustrée en écrasant adversaire après adversaire. En récompense, elle avait reçu les runes protectrices gravées au fer sur sa peau. En d'autres termes, combattre lui était devenu naturel, comme respirer ou manger. Toute seule, elle avait tué un loup à piques et un sanglier géant. Pour vaincre, un simple couteau lui avait suffi. Dans le dos, elle gardait encore les cicatrices de son duel contre un ours de combat. Même avec les chairs à vif, elle avait fini par gagner.

Une fois devenue Mora-Zith, elle avait commencé à entraîner des gladiateurs. Avides de gloire, certains lui avaient été reconnaissants de ses efforts et d'autres lui en voulaient, au contraire. Lila n'appréciait ni les premiers ni les seconds. Son travail, c'était de former de grands combattants, qu'ils aiment ça ou non. Et elle était fière de ce qu'elle avait accompli.

Si Bannon comptait parmi ses élèves les plus récalcitrants, elle était très satisfaite du résultat final. Il promettait beaucoup, voilà pourquoi elle le protégeait, lui ouvrait sa couche et éprouvait pour lui des sentiments incongrus. Contrairement à tous les esclaves qu'elle avait connus à Ildakar, Bannon était honnête et sérieux. En outre, son enthousiasme lui conférait une forme de naïveté qui semblait parfois ridicule. Sous cette façade se cachait pourtant une noirceur suffisante pour qu'il devienne un jour un parfait combattant et un tueur d'élite.

Pendant longtemps, la tâche de Lila avait consisté à former des gladiateurs pour divertir les nobles d'Ildakar. Désormais, Bannon et elle viseraient des objectifs plus ambitieux. Mais avant tout, elle devait le libérer.

Elle avait toujours l'épée du jeune homme, une arme amplement suffisante pour ses projets. À l'entraînement, Bannon avait utilisé Solide contre elle, donc elle savait que c'était une lame robuste et tranchante. Du coup, elle s'en servit pour couper une liane hérissée d'épines qui lui barrait le passage.

Au lacet suivant du fleuve, elle déboula dans une clairière au sol boueux. Devant elle, les galères semblaient minuscules, mais elle connaissait leur destination. Sans se laisser décourager par la distance, elle continua à courir en chassant les insectes qui fondaient sur ses

joues, attirés par l'odeur de sa sueur et la perspective de lui pomper son sang.

Les dangers des marécages étaient secondaires. Résolue à rattraper les galères, elle lutterait jusqu'au bout et ses ennemis ne lui échapperaient pas.

Calvaire et ses pillards descendaient le fleuve, et un village se dressait sur leur itinéraire. Des victimes et un butin, c'était trop tentant pour que des Norukai passent leur chemin.

Lila courut tout l'après-midi et continua après le coucher du soleil. Devant elle, dans la pénombre, elle apercevait des huttes en feu, une jetée dévastée et des cadavres éparpillés un peu partout. Malgré le bourdonnement incessant du marécage, elle captait des cris de guerre et des hurlements de douleur.

Elle accéléra le rythme, mais quand elle arriva au village, il restait très peu de survivants.

Les galères mouillant dans un bras du fleuve, les Norukai continuaient à débarquer de leurs canots, avides de sang et de pillage. Alors qu'elle approchait, sûre d'arriver trop tard, Lila repassa son plan en revue.

Vingt huttes faites de roseaux et de bois de saule se dressaient au bord des quais. Plus loin, au milieu des arbres, on avait installé d'autres habitations.

Les canoës et les barques des pêcheurs, la coque éventrée, finissaient de sombrer ou de s'échouer sur la rive.

Sur les hauteurs, les fumoirs et les garde-manger brûlaient aussi. La mise à sac durait depuis des heures et n'était pas près de finir.

Sous le couvert des broussailles, Lila approcha prudemment. Autour d'elle, les rugissements des pillards et les cris de leurs proies montaient de toutes parts. Plusieurs huttes éloignées de la berge étaient en flammes, et on entendait hurler leurs habitants, coincés à l'intérieur. Courant le long de la ligne d'incendie, Lila passa devant des cadavres taillés en pièces. Pour l'essentiel, des vieilles femmes et des enfants jugés inutiles. Les adultes en forme, au contraire, seraient embarqués sur les galères pour être vendus comme esclaves.

Bien à l'écart de l'eau, une hutte brûlait et des cris d'enfants en montaient. Pour interdire toute fuite, les Norukai avaient renversé un chariot avant de le pousser contre la porte.

Devant cette hutte, un villageois armé d'un crochet de marin gisait dans une flaque de sang. En un clin d'œil, Lila reconstitua le drame. Un père avait tenté de défendre ses enfants, mais les Norukai l'avaient tué, enfermant ensuite les pauvres gosses dans une hutte sans fenêtres très facile à condamner. En commettant ces atrocités, les maudits pillards devaient rire à gorge déployée.

Les cris se firent plus forts. Partout dans le village, des gens appelaient au secours, mais Lila ne pourrait pas les sauver tous. Cela dit, elle se souvint que Bannon l'avait exhortée à secourir les gens dès qu'elle en aurait la possibilité.

Sans hésiter, elle se jeta sur le chariot. À coups d'épaule et de pied, elle le fit bouger assez pour pouvoir ouvrir la porte.

Derrière, trois fillettes couvertes de suie, les yeux rouge sang, toussaient comme des perdues. Alors que l'air frais chassait en partie la fumée, la plus âgée sortit et riva les yeux sur la dépouille de son père. Les prenant par le bras, Lila tira les deux autres gamines de leur prison, puis elle poussa les trois dans la direction opposée aux flammes.

— La forêt ! lança-t-elle. Cachez-vous entre les arbres. (En passant, elle avait aperçu des silhouettes furtives dans ces bois.) Vous ne serez pas seules... Surtout, restez avec des adultes.

Avant que les trois miraculées puissent détalier, un grand Norukai sortit d'un entrepôt, non loin de là. Dès qu'il vit les gamines et Lila, un sourire fendit son visage hideux.

— Filez ! cria la Mora-Zith.

Les petites coururent tandis qu'elle se tournait pour affronter le pillard. Dégainant Solide, elle chargea, surprenant ce crétin arrogant. Par réflexe, sa bouche démesurée dessina un rictus méprisant, mais un coup sec et précis lui ouvrit le ventre avant qu'il ait compris ce qui lui arrivait. Baissant les yeux, ébahi, il regarda ses viscères glisser le long de ses jambes.

Lila aurait adoré le laisser crever lentement, mais il braillait comme un goret. Presque distraitement, elle le décapita. Sauver ces trois gosses était louable, mais elle ne devait pas en rester là...

Quatre canots retournaient à présent vers les galères au mouillage. Deux étaient chargés de butin et deux autres de captifs. Assoiffée de sang de Norukai, Lila serra plus fort la poignée de son épée.

Heureusement pour elle, quelques pillards s'attardaient pour mettre à sac et incendier les dernières habitations. Ils voulaient s'amuser ? Eh bien, elle allait jouer avec eux !

Un esclavagiste sadique harcelait un pauvre chien attaché à un poteau. Quand ce divertissement l'eut lassé, il décapita simplement l'animal. Plus loin, deux tueurs à gueule de reptile violaient une femme déjà plus toute jeune. Aveuglée par la rage, Lila jeta la prudence aux orties et fonça sur les salopards.

Après en avoir fini avec la malheureuse, un des deux Norukai grogna de dépit parce qu'elle ne bougeait plus. Agacé, il la poignarda au cœur, dégagea sa lame puis remonta son pantalon.

En mourant, la villageoise exhala comme un soupir de soulagement. Enfin, elle en avait terminé avec son calvaire.

Arrivée trop tard, Lila n'avait rien pu empêcher. Histoire d'économiser son souffle, elle ne lança pas de cri de guerre, mais fondit sur le Norukai, Solide pointée. Après ce qu'il venait de faire, elle ne pouvait pas laisser vivre un tel fumier.

Quand l'esclavagiste se retourna, Lila lui trancha la gorge avec tant d'énergie qu'elle faillit le décapiter. Foudroyé, il s'écroula sur sa victime.

Son complice, qui avait tenu la pauvre femme, cria de surprise. Puis il recula, saisit sa hache de guerre et se prépara à combattre. Mais il avait ouvert son pantalon, pressé que ce soit son tour, et le vêtement s'enroula autour de ses jambes.

Quand il tituba, Lila procéda avec le calme d'une professionnelle. Sans trahir d'émotion, elle éventra le type, lui infligeant le même sort qu'au salaud, devant la hutte en feu. En s'écroulant, le moribond tendit une main vers elle. D'un coup de pied, elle le fit basculer en arrière.

— Je vais te laisser crever à ton rythme, mon gars, siffla-t-elle.

Les huttes continuaient à brûler. Des cris montaient de la plus proche. Accourant, Lila débloqua la porte et fit sortir des villageois. Tandis qu'ils titubaient, toussant et pleurant, elle reprit son chemin.

En avançant dans le village, elle prit conscience de l'ampleur du massacre. Devant un fumoir à poissons, un vieil homme gisait sur le sol, le flanc transpercé par une lance. Quand Lila s'accroupit près de lui, une lueur d'espoir passa dans son regard. Mais une blessure pareille, comme on l'apprenait en combattant dans l'arène, ne pardonnait pas.

Sondant la forêt, Lila vit que d'autres fugitifs s'y enfonçaient, en quête de sécurité. À l'évidence, il y avait plus de survivants que la Mora-Zith l'aurait cru.

— Les Norukai..., gémit le villageois en levant une main.

Lila la lui serra, puisque c'était ce qu'il semblait vouloir d'elle.

— Je les connais, dit-elle, et j'en tuerai jusqu'à mon dernier souffle.

Une décision prise depuis un moment, mais c'était ce que l'homme avait besoin d'entendre.

— Tuez-les *tous* ! souffla-t-il avant de mourir.

— C'est juré, fit Lila.

Puis elle reprit son chemin et s'arrêta devant un canot arrimé à un embarcadère encore intact. À la proue, un Norukai semblait impatient de partir. Les autres embarcations étaient toutes sur le chemin du retour.

— Dépêchez-vous ! lança-t-il à ses compagnons qui s'attardaient dans le village en feu. Le roi Calvaire ne nous attendra pas, et je ne veux pas rester coincé à terre avec cette vermine.

Quand Lila émergea de l'écran de fumée, le colosse leva sur elle des

yeux stupéfiés. Même si elle serrait une épée et portait un couteau sur la hanche, le Norukai parut croire que c'était son jour de chance. Sautant sur l'embarcadère, il approcha de sa « belle ».

— Ce sont les copains qui t'envoient ?

— Non, c'est le Gardien... Et je vais t'expédier chez lui.

Son arme tenue à deux mains, Lila frappa de taille.

L'esclavagiste esquiva, échappant au pire. Mais il perdit l'équilibre et tomba dans le fleuve. En jurant comme un charretier, il se hissa sur l'embarcadère. Sans se démonter, Lila abattit sa lame et lui trancha les deux mains au niveau des poignets. Pour mettre un terme à ses beuglements, elle l'égorgea d'un coup sec. Retombant dans l'eau, il fut vite emporté par le courant.

Dans le bras du fleuve, les trois galères levaient déjà l'ancre. Voir que Calvaire filait en abandonnant une partie de ses hommes – mais avec tout le butin –, n'étonna pas du tout Lila.

Sur son embarcadère, elle regarda les galères s'éloigner. Puis elle se souvint de la promesse faite au moribond. Non contente de libérer Bannon, elle tuerait tous les Norukai.

Parole de Mora-Zith.

Chapitre 18

Alors qu'elle avançait dans les contreforts des montagnes, l'armée d'Utros ne formait pas une seule colonne. Au contraire, les soldats, déployés en éventail, détruisaient tout sur leur passage.

Une tactique calculée, aurait juré Nathan. Avec ses compagnons, il précédait les soudards, en route pour Surplomb du Monde.

Le soir, les troupes du général campaient quelques heures à peine, puis elles se remettaient en route.

Malgré tous leurs efforts, Nathan et ses rebelles avaient pris moins d'avance qu'ils l'auraient cru.

— Nous en avons tué beaucoup, mais il en arrive toujours plus, soupira Renn.

Comme souvent, il cheminait avec Nathan.

Enclin à penser à ses pertes, pas à celles de l'ennemi, le vieux sorcier acquiesça néanmoins.

— La magie de transfert d'Elsa en a carbonisé des milliers et des milliers, mais ce n'était pas un prix assez élevé. Bon sang, Renn ! Elle valait mieux que toute cette maudite armée !

Les yeux cernés de rouge, le sorcier d'Ildakar semblait tout aussi indigné que son collègue.

— Et Lani, avant de succomber, s'est-elle bien battue ?

— Comme une lionne ! Lors de notre première sortie contre les soudards d'Utros, elle a fait trembler le sol avec son don. Tu aurais vu le massacre, dans le camp d'en face ! J'en suis resté soufflé.

— Oui, c'était une sacrée guerrière, ma Lani... J'aurais aimé être avec elle...

Très régulièrement, Thorn et Lyesse faussaient compagnie au groupe pour aller massacrer les traînards ou les éclaireurs adverses. Meticuleuses, elles tenaient à jour leur tableau de chasse quasiment à une oreille près. Même si ces pertes étaient anecdotiques pour une si grande armée, découvrir des cadavres tous les matins minait sûrement le moral des hommes.

Le général Zimmer n'ayant pas assez de montures pour tout le monde, il fallait souvent en partager une.

Pour avertir les érudits de Surplomb du Monde, afin qu'ils se préparent à l'action, Zimmer avait envoyé un messenger qui disposerait de plusieurs chevaux, histoire d'aller le plus vite possible. Cela dit, les érudits devaient déjà être au courant de la menace, puisque le général les avait fait avertir des semaines plus tôt, après que son groupe eut

« neutralisé » un corps expéditionnaire à Kol Adair. En réalité, une avalanche magique s'était chargée des soudards.

Depuis le temps, voulait croire Nathan, les érudits devaient avoir eu des idées brillantes pour contrer l'armée d'Utros.

De Surplomb du Monde, le vieux sorcier gardait plutôt de mauvais souvenirs. Les exactions du Buveur de Vie, celles de Victoria, mais surtout la fin tragique de l'adorable petite Chardon... À part ça, il savait bien évidemment que des trésors de connaissances magiques étaient stockés dans les archives de cette ville. Très certainement, il y avait là-dedans de quoi donner du fil à retordre à Utros. Hélas, une magie si puissante échappait aisément à tout contrôle. En quête de sorts défensifs, les érudits, les sorciers d'Ildakar et lui-même devaient se montrer vigilants.

De plus, il ne fallait pas sous-estimer l'adversaire. Après tout, il avait déjoué les plans des légendaires sorciers d'Ildakar...

Restaient les risques d'attaque ou de siège. Surplomb du Monde étant très bien caché, on pouvait espérer que les hordes d'Utros passeraient devant sans le remarquer. Espérer, oui...

D'une crête à l'autre, les voyageurs pouvaient apercevoir les pics couronnés de neige vers lesquels ils se dirigeaient. Au-delà s'étendaient les canyons des versants occidentaux.

Zimmer et Verna en tête, la colonne entra dans une vallée luxuriante nichée au cœur de la forêt. À perte de vue, des amas de fleurs violettes donnaient l'impression qu'un peintre avait transformé la vallée en une palette géante.

— Elles sont magnifiques ! s'exclama Ambre quand elle découvrit les fleurs.

Enthousiaste, elle se laissa glisser de sa selle, Oliver et Peretta l'imitant.

— Je n'en avais jamais vu autant, dit l'érudite. Et elles sont belles à couper le souffle.

— C'est exact, approuva Verna, éblouie.

Pragmatique, Zimmer cherchait à repérer une piste entre ces parterres de fleurs.

— Nous devrions apporter quelques spécimens à Surplomb du Monde, suggéra Oliver.

Sur ces entrefaites, Nathan et Renn rejoignirent les cavaliers qui s'étaient arrêtés pour admirer le paysage.

Dans l'air, le vieux sorcier capta aussitôt les parfums floraux. Avec une telle abondance de pollen, on aurait dû voir des multitudes d'abeilles et les entendre bourdonner. Mais pas un bruit ne montait de la prairie.

Exaltées par tant de beauté, Ambre et Peretta couraient vers la merveilleuse étendue florale. On eût dit deux gamines prêtes à plonger

dans un océan.

Glacé de peur, Nathan cria :

— Arrêtez ! Par les esprits du bien, n'y allez pas !

Mais les conversations des soldats et le crissement des cuirasses et des harnais couvrirent sa voix.

Conscient du danger, il l'amplifia avec son don :

— Arrêtez-vous !

Cette fois, les deux jeunes femmes entendirent. Se frayant un chemin parmi les soldats, Nathan parvint à la lisière de la prairie. Dès qu'il vit les fleurs, il se tétanisa.

— Je les connais... Ce sont des Violettes Tueuses, autrement dit, le pire poison qui existe. Une simple fleur suffit à abattre une dizaine d'hommes bien bâtis. Je me félicite de vous avoir retenues.

Ambre et Peretta reculèrent et les soldats tirèrent sur leurs rênes. À pas prudents, Nathan approcha de la prairie. Curieux, Renn le suivit.

— Des Violettes Tueuses ? Je n'en avais jamais entendu parler.

Très droit sur sa selle, Oron rattrapa les deux hommes.

— Renn, nous avons passé quinze siècles dans une cité fortifiée. Où aurions-nous appris à reconnaître les plantes ?

— Pour contourner ces fleurs, fit Zimmer, maussade, il faudra beaucoup de temps.

Comme s'il approchait d'une araignée venimeuse, Nathan s'agenouilla devant les premières fleurs et les étudia sans les toucher. Oui, il n'y avait aucun doute. Le moindre contact risquait d'être mortel.

— L'empereur Jagang faisait pousser des champs entiers de Violettes Tueuses, puis il étudiait leurs effets sur des prisonniers. Les effleurer, simplement, provoque des démangeaisons puis des pustules. Insister un peu, c'est signer son arrêt de mort.

— Et il doit y avoir des milliers de fleurs..., fit Renn, pensif.

Nathan se remémora Chardon, la fillette aux yeux noirs et à l'éternel enthousiasme. Pour forcer Nicci à l'achever, elle avait mangé une Violette Tueuse. Un choix terrible pour la magicienne. Tuer la petite ou la laisser mourir dans d'atroces souffrances. Nathan n'avait jamais été témoin d'un drame pareil.

— Empêchez les chevaux d'approcher des fleurs, ordonna Zimmer. Longez la lisière des arbres jusqu'au cours d'eau, puis enfoncez-vous de nouveau dans la forêt. Merci beaucoup, Nathan. Sans toi, nous serions tous morts avant d'avoir traversé la zone.

Les Mora-Zith arrivèrent et s'étonnèrent que la colonne se soit arrêtée. Les jolies fleurs ne les intéressèrent pas. En revanche, elles tendirent l'oreille quand on leur parla de poison.

— C'est le chemin le plus évident pour traverser les collines, dit Nathan. Une partie au moins de l'armée d'Utros passera par ici. (Il

sourit à Renn.) Avec une petite provocation, on pourrait inciter ces soudards à traverser la prairie.

Chapitre 19

Tandis qu'elle peaufinait ses plans, réfugiée dans le palais, Nicci s'était rétablie des effets secondaires de son désastreux voyage. Désormais, son don était en acier trempé, comme il se devait.

Pour passer le temps, elle explorait les innombrables couloirs et croisait des gens taciturnes qui semblaient plongés dans la même transe que leur cité.

Asha, Cora et les autres spectres éludaient quasiment toutes ses questions au sujet de leur passé et des Zhiss.

Alors que la vieille femme disposait des lilas dans un vase pour ajouter un peu de blancheur au décor grisâtre, la magicienne remonta à l'assaut :

— C'est ce que vous faites jour après jour ? Vous cacher et attendre ? Rien d'autre ?

— Que pourrions-nous faire ? Si nous partons, les Zhiss se répandront partout dans le monde. Il nous faut les contenir, et ils restent ici à cause de nous. C'est notre mission.

Troublée, Nicci frôla la tige lisse et douce des lilas.

— Après des siècles, est-ce suffisant ? Est-ce que ça changera un jour ?

— Pour que ça change, il faudrait détruire les Zhiss.

— Et c'est impossible ?

— Je n'en sais rien. Avant moi, ma mère et ma grand-mère l'ignoraient aussi. Nous devons seulement espérer qu'un de nos enfants, un jour, débarrassera l'univers de ce fléau.

— Je ne peux pas attendre si longtemps, dit Nicci. D'autres devoirs m'appellent.

Cora continua à s'occuper de décoration intérieure. Frustrée, Nicci retourna dans sa chambre, s'étendit et réfléchit au moyen de quitter cette ville isolée sans compter sur la sliph. Si Ildakar se cachait de nouveau derrière le linceul de l'éternité, rien n'empêcherait Utros de partir à la conquête de l'Ancien Monde. Et pendant ce temps, la Maîtresse de la Mort était coincée dans un palais, contrainte à sortir la nuit...

Nicci s'avisait qu'elle s'était assoupie quand elle sentit de puissantes et sauvages pensées se mêler aux siennes. Dans son rêve qui n'en était pas vraiment un, son corps changea de forme. S'allongeant, il devint plus trapu et...

Le monde lui apparut à travers les sens aiguisés d'un prédateur et

les odeurs prirent une tout autre signification.

Mrra !

Ne faisant plus qu'une avec la panthère du désert, Nicci partagea sa course incessante. Mais Mrra avait le souffle court et les coussinets de ses grosses pattes, à vif, la torturaient. Ces derniers temps, elle avait parcouru des lieues et des lieues avec en tête un objectif très simple : retrouver sa sœur humaine.

Nicci était physiquement séparée de Mrra depuis son départ pour Serrimundi avec la sliph. Mais leur lien magique n'était pas brisé et elles restaient en contact. En théorie, du moins. Leur dernière « union » remontait à si longtemps que la magicienne avait redouté une rupture. Une lourde perte, car Mrra avait toujours été une formidable espionne capable d'approcher du camp d'Utros et même d'y entrer. À travers ses yeux, Nicci avait glané une foule d'informations précieuses.

Là, elle exprima sa joie de retrouver sa sœur féline. Et sa surprise de découvrir la distance qu'avait couverte la panthère pour la retrouver. Le lien n'était pas très puissant ; pourtant, Mrra ne devait pas être très loin.

— Viens à moi, ma sœur..., murmura Nicci dans son sommeil.

La panthère grogna sans cesser de courir. Avec ses sens amplifiés de prédatrice, Nicci découvrit que d'autres félins l'accompagnaient. Des années plus tôt, quand elle était entre les mains des dresseurs d'Ildakar, Mrra avait été entraînée pour se battre et tuer dans l'arène. Toute jeune, elle avait été liée à deux autres panthères pour former une *troka*. En d'autres termes, un trio qui luttait ensemble et partageait une seule et même âme. Lorsque ses sœurs panthères avaient été tuées par Nicci et ses compagnons, Mrra aurait pu mourir de désespoir. Mais la magicienne, en devenant sa sœur, l'avait arrachée au néant.

Durant son long voyage, Mrra avait rencontré d'autres félins qui étaient désormais sa garde rapprochée. Même si les chiffres n'avaient aucun sens pour une panthère, Nicci estima que sa sœur avait désormais six ou sept compagnons.

— Viens me retrouver..., murmura la magicienne dans son demi-sommeil.

Mrra rugit dans son esprit, et les autres félins l'imitèrent. Rassurée, puisque sa sœur venait à elle, Nicci s'endormit profondément.

Quand elle se réveilla, des heures plus tard, la tête lourde et les membres gourds, Nicci alla étudier la carte, dans le grand parlement, afin de déterminer le meilleur chemin qui la conduirait à Ildakar. Puis elle fit de même pour Serrimundi et Tanimura. Plusieurs fois, elle avait tenté d'amadouer la sliph en lui proposant des informations sur

Sulachan. La créature l'avait-elle seulement entendue ? En tout cas, elle n'avait jamais répondu.

Alors que la magicienne laissait courir un index sur la carte en relief, en quête d'un itinéraire, Cyrus entra dans la salle. Toujours aussi sombre, l'admirateur du général Utros parut à la fois furieux et ravi de rencontrer la magicienne.

— Même si tu dis du mal d'Utros, nous sommes rassurés de le savoir vivant. Il viendra nous retrouver, comme l'annonçaient les prophéties.

— Tu es trop crédule, lâcha Nicci. Si tu avais vu ton général attaquer Ildakar, tu le vénérerais beaucoup moins.

— C'est l'empereur qui lui a ordonné de conquérir Ildakar. Comment pourrait-il lui désobéir ? (Sous sa capuche grise, Cyrus se rembrunit encore.) Même s'il a choisi un mauvais maître, Utros est un grand chef de guerre. Croc de Fer mort, il sera le dirigeant dont nous avons besoin depuis toujours. Nous nous joindrons à son armée, et il s'en réjouira. Ceux-Qui-Se-Cachent peuvent former une formidable force. Nous l'attendons depuis si longtemps...

— Utros a plus de soldats que tu peux l'imaginer. En quoi l'aidez-vous ? Bien des foules se prennent pour une armée jusqu'à ce qu'elles en aient une vraie en face.

— Suis-moi, fit Cyrus. Je vais te montrer.

Sortant du parlement, l'homme remonta plusieurs couloirs avant de s'arrêter devant une remise fermée. Inspirant à fond, il tourna la poignée et poussa la porte si vieille qu'on l'eût crue en pierre. Avec des grincements sinistres, les gonds consentirent à bouger.

Quand Cyrus eut allumé une torche, Nicci découvrit une armurerie remplie d'épées étincelantes. Assez pour équiper une énorme armée. *Idem* pour les lances rangées en faisceaux dans les coins, les casques empilés sur des étagères et les boucliers ornés de la flamme de Kurgan.

Cyrus saisit une épée.

— On les aiguisé et on les huile afin qu'elles soient prêtes à servir dès que le général Utros nous appellera. La nuit, nous nous entraînons à l'escrime autour de sa statue. La mobilisation générale, nous l'attendons depuis longtemps, mais elle approche. Connaissant l'histoire du général, nous n'avons pas le moindre doute.

— Pourtant, vous devriez..., lâcha Nicci.

Même si la foi aveugle de Cyrus lui déplaisait, elle admira les armes et les pièces d'équipement.

— Vous ignorez beaucoup de choses sur votre héros...

Cyrus ne voulut rien entendre.

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir, et tous, nous l'attendons avec ferveur.

Sur ces mots, Cyrus poussa Nicci dehors puis referma la porte

derrière eux. Dans les couloirs, le bourdonnement des conversations devint plus fort, signalant que le soleil venait de se coucher. De nouveau, Orogang allait appartenir à ses habitants.

Chapitre 20

Dans la cale d'une galère, ça puait la sueur, le poisson et la peur. Assis sur un banc de bois, les épaules voûtées, Bannon avait le sentiment que ses fers, telle une mâchoire, lui broyaient les poignets. À ses oreilles, le bruit de la lourde chaîne à laquelle ils étaient reliés se révélait moins obsédant que les gémissements de souffrance et d'angoisse des autres esclaves. Pourtant, il se força à ne pas craquer. Jusque-là, il avait survécu, et c'était déjà pas mal.

Pour propulser le bateau vers l'aval du fleuve, les rames grinçaient sinistrement. Mais le bruit le plus terrible, c'était celui du tambour qui imposait la cadence aux esclaves, les poussant toujours plus près du point de rupture. Pour éviter le fouet, ils étaient résignés à tout, mais leurs bourreaux adoraient commencer une journée en faisant un exemple avec quelqu'un.

Les hublots, dans la coque, étaient censés laisser entrer un peu d'air et de lumière. D'une efficacité douteuse, ils servaient surtout à torturer les esclaves en leur rappelant l'existence de la liberté.

À force de tenir la rame, Bannon avait des ampoules plein les mains. Quand il tentait de parler, voire de gémir, sa voix n'était plus qu'un croassement. Mort de soif, il attendait impatiemment qu'on refasse circuler dans les rangs le seau rempli d'eau du fleuve, et qu'on l'oblige à en avaler une louche.

Tous ses muscles lui faisaient mal, et il valait mieux ne pas parler de ses articulations. Pour avancer, le courant aurait suffi – d'autant plus que le vent gonflait les voiles –, mais Calvaire voulait aller le plus vite possible. Du coup, les galériens souffraient, suaient et crevaient même comme des chiens. Alors que certains esclaves imploraient les Norukai, Bannon refusait de leur donner cette satisfaction.

Le rythme du tambour augmentant, il mobilisa ses forces pour soutenir la cadence.

Le maître des rames était un type infect nommé Bosko. Enclin aux flatulences, il contribuait généreusement à la puanteur ambiante. Des tatouages et des cicatrices constellaient son visage, mais sans ça, il aurait quand même été laid à faire peur.

Assis juste sous l'écoutille qui donnait sur le pont, il beugla :

— Du nerf, vermine ! Les paresseux n'auront rien à manger. Si vous voulez vous remplir l'estomac, à midi, il faudra le mériter.

Il sourit, étirant au maximum sa bouche fendue et cousue.

Bannon faillit vomir en songeant à l'infâme rata qu'on le forcerait à

avaler. Mort de faim depuis des jours, il ne résisterait pas, parce qu'il lui fallait reconstituer ses forces.

Le grand type enchaîné près de lui gémit. Tremblant comme une feuille, il avait du mal à tenir la rame.

— Continue à souquer..., lui souffla Bannon. Je t'en prie ! S'ils pensent que tu tires au flanc, ils te couperont les mains, et je ne veux pas que ça t'arrive.

L'homme tressaillit, comme si la voix de Bannon lui faisait l'effet d'un coup de fouet.

— Allez, fais-moi confiance, accroche-toi ! On s'en sortira.

Incapable de répondre, le colosse affermit sa prise sur la rame et se remit à l'ouvrage.

Erik, c'était son prénom, avait été capturé deux jours plus tôt, lors de la mise à sac de son village. Pendant le raid, Crayeux était resté sur le pont, sautant de joie chaque fois que son roi fendait en deux le crâne d'un villageois.

— La hache fend le bois et l'épée fend les os !

Son ineptie favorite, ces derniers temps. Comme d'habitude, il avait regardé Bannon fièrement, à croire qu'il venait de prononcer une vérité profonde.

Attaché à son ancre, Bannon avait dû assister au massacre. Libre et armé de Solide, voire d'un simple bâton, il aurait volontiers fait exploser la tête du chamane, du roi, de cette maudite Gara ou du fichu Bosko. N'importe quelle cible, pourvu que ce soit un Norukai.

Les esclavagistes avaient dévasté le village, volant tout ce qui était digne de l'être. En plus, ils avaient brûlé les huttes, tué les enfants et violé les femmes. Enfin, comme toujours, ils s'étaient emparés des adultes les plus forts, comme Erik, pour les réduire en esclavage.

Au moment où les galères repartaient, le bruit avait couru que certains pillards n'étaient pas revenus. Bannon s'en était réjoui. Au moins, les villageois avaient su résister.

À présent, Erik et lui étaient enchaînés ensemble. Mais ils n'avaient presque pas parlé. Désespéré, le villageois semblait coupé de tout.

— Pour qu'ils ne te tuent pas, il faut que tu rames dur. Je sais ce que tu ressens, et j'imagine ton chagrin, mais n'abandonne pas. Guette la première occasion de t'évader. Et saisis-la quand elle se présentera.

Toujours en larmes, Erik souffla :

— Ils sont tous morts...

Bannon chercha un moyen de reconforter son compagnon de malheur.

— Te faire tuer ne ramènera pas les tiens. Les Norukai ne tolèrent pas qu'on leur résiste. Pour eux, nous ne valons pas plus qu'un tas de poissons morts.

— Je les hais !

Les cheveux bruns en bataille, Erik avait un menton carré, une barbe et des épaules de lutteur. Après avoir tué sa femme et leurs deux enfants, les Norukai l'avaient épargné, parce qu'il promettait d'être un esclave efficace.

— Je les hais..., répéta-t-il.

— Nous avons au moins ça en commun... Douce Mère la Mer, nous trouverons un moyen de leur fausser compagnie. Soutiens-moi et ne baisse pas les bras.

Une ombre obstrua l'écoutille, au-dessus du tambour, et la voix de Calvaire retentit dans la cale.

— Vous êtes vaincus, tas de minables ! De vils esclaves ! Vous servez les Norukai, et vos vies nous appartiennent. Montrez-vous paresseux, et vous crèverez !

Les galériens s'affaissèrent sur leurs bancs. Bien que fou de rage, Bannon ne dit rien et Erik tenta de maîtriser ses sanglots. Le jeune escrimeur désirait l'aider, mais qu'avait-il à lui offrir à part des mots ronflants et son éternel optimisme ? Pour se consoler, il se jura de nouveau de tuer le plus de Norukai possible, le moment venu.

Dans le seau posé à côté de lui, Bosko puisa une louche d'eau claire et but avec délectation tout en défiant les galériens du regard. Sans la moindre gêne, il lâcha ensuite un vent sonore.

Calvaire passa la tête par l'écoutille.

— Pourquoi ne frappes-tu plus ton tambour ? Fais avancer le bateau.

Bosko recommença à jouer et augmenta même la cadence.

Dès que Calvaire se fut écarté de l'écoutille, Crayeux descendit la courte échelle et pataugea dans l'eau boueuse pour inspecter les rangs de galériens.

— Ramez ! Ramez ! Ramez ! Vers la mer nous voguons, et pour vous, ce sera un calvaire.

Avisant Bannon, il approcha pour le tourmenter – encore qu'il donnât le sentiment de vouloir plutôt converser un peu.

— Tu aimes ramer ? On doit voguer loin.

— Je déteste ramer, grogna Bannon.

Pensant à Ian, à la famille d'Erik et à toutes les victimes des pillards, il ajouta :

— J'abomine les Norukai. Tu peux comprendre pourquoi ?

L'air très sérieux, Crayeux hocha la tête.

— Certains Norukai ne sont pas gentils, c'est vrai.

Erik recula sur son banc, mais l'albinos ne lui accorda aucune attention. Seul Bannon l'intéressait. Pensif, il s'assit au bord du banc d'en face, comme s'il entendait mener une conversation de salon.

— Je veux que tous les Norukai crèvent !

— Même moi ? Je suis ton ami.

Bannon faillit s'étrangler.

— Mon ami ? Je suis enchaîné à ce banc.

— Oui, mais je t'ai donné du poisson.

— Des entrailles pourries !

— Non, des morceaux délicieux. (L'avorton se lécha les babines.)

C'est ce que je mange aussi.

— Laisse-moi tranquille ! cria Bannon.

Il se concentra sur sa tâche, moins horripilante que les âneries du chamane. Erik grogna de haine et de mépris.

Comme s'il était vexé, Crayeux se rembrunit.

— Si tu n'aimes pas mes poissons, je donnerai ta ration à ce type !

Furieux, il baissa les yeux sur Erik, qui verdit à l'idée de l'ignoble rata.

— Pourquoi me harcèles-tu sans cesse ? demanda Bannon.

S'était-il fait un allié contre nature ?

— Tu ne mesures pas la cruauté de Calvaire et votre monstruosité à tous ?

— Je vous hais du premier au dernier, lâcha Erik.

Les autres esclaves murmurèrent leur approbation.

Crayeux parut intrigué, comme s'il n'avait jamais envisagé une pareille possibilité.

— Pourquoi tant de haine ? demanda-t-il, attendant sincèrement une réponse.

Bannon en fut très perplexe.

— Honnêtement, tu ne sais pas ? Vos exactions ne te sautent pas aux yeux ?

— Quelles exactions ? Nous sommes des Norukai, et c'est notre façon de vivre. Vous voudriez que nous soyons différents ?

— Oui, c'est ça ! s'écria Bannon, doutant que ça puisse entrer dans le crâne du chamane. Quand j'étais gosse, les Norukai ont tenté de me capturer, mais je me suis enfui. À la place, ils ont pris mon ami Ian, puis ils l'ont vendu à Ildakar, pour qu'il combatte dans l'arène. Il a passé sa vie à souffrir...

— Oui, mais c'était le Champion !

— Non, un pauvre esclave.

Crayeux parut de plus en plus surpris.

— S'il a été capturé, pourquoi le plaindre ? C'était un faible, voilà tout. Après, dans l'arène, il a dû avoir une belle vie. Je connais Ildakar, sais-tu. Volatilisée, maintenant ! Qu'espérait-il donc, ton ami ?

— Une vie digne de ce nom.

Crayeux gratta son crâne blanc.

— Une vie digne de ce nom ? S'il était le Champion, que peut-on vouloir de mieux ? Être un Norukai ? Il aurait eu une meilleure vie s'il avait été des nôtres ?

— Non ! Il aurait pu rester sur notre île, Chiriya, se marier, avoir des enfants et une jolie maison...

Bannon soupira à l'évocation de tout ce que Ian n'aurait jamais connu.

— Minable, ça, marmonna Crayeux. Pas excitant. Je crois qu'il aurait voulu être fort.

— Chez nous, il aurait été aimé. Moi, je l'aimais. C'était mon ami, et les Norukai me l'ont pris. Sans vous, il aurait été plus heureux.

— L'amour, marmonna Crayeux, ce n'est pas pour tout le monde. Moi, je n'en ai jamais eu. Chacun mérite d'être aimé ?

— Oui, mais parfois, on nous vole notre dû.

— Moi, je n'ai jamais été aimé. Je ne comprends pas ce concept.

— S'il n'y avait que ça que tu ne piges pas !

Crayeux sembla trouver la remarque follement drôle. Du coup, il improvisa une comptine :

— Amour, amour, amour ! Calvaire, calvaire, calvaire ! Pour vous tous, ce sera un calvaire ! Mais pour Crayeux, jamais d'amour ! Non, jamais d'amour.

L'avorton semblait sincère. Un instant, Bannon éprouva une compassion incongrue. Avec sa peau blafarde couverte de morsures, Crayeux était un être répugnant.

Rageur, Bannon lui lança :

— Pourquoi t'en prendre toujours à moi ? Qu'ai-je de si spécial ?

— La hache fend le bois et l'épée fend les os. (Crayeux se tapota la tempe.) Tu es dans ma tête, et en te parlant, j'espère t'en faire sortir... (Il marqua une pause, pensif.) Pour vous tous, ce sera un calvaire ! Naviguer ! Naviguer ! Naviguer ! (Comme si on venait de le siffler, l'avorton se leva d'un bond.) On reparlera. Pour l'instant, rame, rame, rame ! Bientôt, nous retrouverons la mer scintillante !

Sous le regard stupéfié de Bannon, l'albinos repartit en baissant la tête, même s'il était bien trop petit pour risquer de heurter la charpente. Puis il gravit l'échelle, en route pour l'air frais et la liberté dont rêvaient tous les galériens.

Chapitre 21

Alors qu'Adessa continuait vers le nord, le long du fleuve, celui-ci s'élargit pour devenir un labyrinthe de marécages, d'étangs et de mares croupissantes.

Toujours avec son sac, la Mora-Zith pataugeait dans l'eau, glissait dans la boue ou se prenait les pieds dans des herbes hautes. En une occasion, elle tomba dans un trou, immergée jusqu'à la taille, mais elle réussit à en sortir et pesta un long moment contre elle-même. Si elle multipliait les imprudences, elle risquait de perdre son trophée. Après l'avoir transporté si longtemps, ce serait dommage.

De plus, elle avait hâte de voir la joie de Thora, lorsqu'elle ouvrirait le sac pour lui offrir la tête pourrissante de Maxime.

À chaque pas, la Mora-Zith sentait le fardeau accroché à sa ceinture. Ces derniers temps, la tête du sorcier en chef devenait plus molle, s'enfonçant dès qu'on lui appuyait dessus. Même si les marécages puaien, l'odeur de décomposition parvenait à tout dominer.

Peu désireuse d'avoir de la compagnie – et encore moins de répondre à un bombardement de questions –, Adessa avait contourné plusieurs villages de pêcheurs. Plus elle approcherait d'Ildakar, et plus les marécages deviendraient dangereux à cause de leur population de monstres. Pour l'heure, sa seule préoccupation, c'était d'avancer vite.

Posant une main sur le sac, elle appuya pour sentir les cheveux épais et la peau mollassonne de Maxime. Des fluides suintaient de la toile déjà souillée de sang et de pus.

— Tu te souviens de ces marécages ? demanda-t-elle à voix haute. Cette ville où tu te croyais en sécurité. Tarada, si ma mémoire est bonne. J'ai tué tes zéloteurs et tu t'es enfui. Eh bien quoi, pas de réponse ? Tu boudes ?

Certaine de ne rien avoir imaginé la première fois, Adessa tentait régulièrement de défier l'esprit du sorcier en chef. Car il avait bel et bien ouvert les yeux avant de lui parler ! Depuis, elle n'avait plus sorti la tête du sac – une saine précaution.

Sauf que Maxime ne pouvait pas lui parler, parce qu'il était mort. Donc, elle avait dû rêver. À moins que... Même s'il pouvait parler, Maxime était vaincu, et il n'avait plus rien à lui dire.

Ce soir-là, Adessa installa son camp sur un carré d'herbe relativement sèche où elle pourrait dormir assez confortablement. Après avoir posé le sac au milieu de son nouveau fief, elle explora et trouva un chêne mort assez pourri pour qu'il soit facile de casser ses

branches. Après les avoir débitées, elle ajouta des brindilles et alluma un feu dont la lueur orange porta très loin dans une nuit d'encre.

Alors que le marécage bruissait de toutes parts – bourdonnements d'insectes, ululements d'oiseaux nocturnes, cris de prédateurs et de proies –, la Mora-Zith s'assit en tailleur sur un rocher plat qui se révéla solide faute d'être confortable. Mais le confort, c'était superflu, pour une femme comme elle.

Elle pela d'épais roseaux et fit griller leur pulpe, sans saveur mais tout à fait comestible. Pendant la journée, elle avait trouvé des baies et même tué un petit lièvre des marais. Après l'avoir écorché et vidé, elle le mit à rôtir.

Un festin de reine.

Même si elle laissa la tête dans le sac, Adessa ne parvint pas à en détourner le regard. Sous la toile, elle distinguait des formes de plus en plus affaissées, mais elle aurait parié que Maxime l'observait avec ses yeux visqueux. Sur ses lèvres s'affichait sûrement un rictus méprisant.

Soudain, une voix retentit.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi en me gardant dans le sac.

— Silence ! Un mort ne parle pas.

— Alors, pourquoi lui réponds-tu ?

— Tu es mort, sorcier !

— Loin de moi l'idée de le nier.

— Alors, cesse de jacasser !

Adessa mordit si rageusement un râble de lièvre qu'elle brisa l'os, au milieu, et dut cracher les fragments.

— Je suis toujours le sorcier en chef. (Même étouffée par la toile, c'était bien la voix de Maxime.) Tu m'as eu par surprise, sinon tu n'aurais pas pu me tuer. Mais il me reste des pouvoirs qui te dépassent.

Adessa se leva, ouvrit le sac et en tira la tête.

— Silence !

Sa chair noirâtre en lambeaux, le sorcier ouvrit ses yeux gélatineux et les riva sur sa meurtrière.

— J'ai cru qu'un peu de compagnie te ferait du bien. Inutile de me maltraiter. On se sent seul, dans ces marécages...

Maxime eut un sourire moqueur. Se détachant d'une gencive pourrie, une de ses dents tomba dans l'herbe.

— Je suis d'une charmante compagnie... Mes nombreuses maîtresses te le confirmeraient.

— Je ne veux pas t'entendre !

— Pauvre Adessa... Je sais ce qui te mine. Tu crains de sombrer dans la folie.

— Non, je suis saine d'esprit !

— C'est ce que disent tous les cinglés. Une femme saine d'esprit parlerait-elle avec une tête coupée, au cœur d'un marécage ?

Maxime sourit un peu trop. Sa chair éclatant, du pus en jaillit et coula sur son bouc.

— Attendrait-elle la réponse du crâne ?

La prenant par les cheveux, Adessa porta la tête jusqu'à une flaque d'eau trouble où elle la submergea.

— Voilà, plus besoin de t'entendre.

Elle se releva, fière de sa manœuvre. Dans sa flaque, Maxime levait les yeux sur elle, mais plus un son ne sortait de sa bouche.

Adessa retourna s'asseoir et finit son repas. Mais la tête coupée l'obsédait. N'allait-elle pas se désintégrer dans l'eau ? Et si elle finissait par dériver ? Si un prédateur...

Elle revint au bord de la flaque et vérifia l'état de son trophée. De minuscules poissons nageaient autour, certains picorant déjà les yeux liquéfiés. Si elle les laissait festoyer, elle n'aurait plus qu'une pièce de squelette à offrir une fois de retour à Ildakar. Thora n'aimerait pas ça, sûrement...

Révuée, elle plongea une main dans l'eau et les poissons décampèrent. Toujours par les cheveux, elle sortit la tête de l'eau et la posa dans l'herbe. L'immersion l'avait un peu nettoyée, mais elle restait répugnante.

De nouveau à l'air libre, Maxime reprit la conversation là où il l'avait laissée :

— Tu ne réussiras pas à rejoindre Ildakar.

— Tu affirmais que je ne te tuerais pas, et tu as vu le résultat ?

— C'est différent... Je te l'ai dit, Ildakar est tombée. Pour sauver les meubles, les sorciers ont invoqué le linceul de l'éternité. Tu n'as plus de foyer.

— Qu'importe, je continue ! De toute façon, je ne te crois pas.

Maxime insista.

— Même si tu réussis, tu ne trouveras pas Thora. Hélas, ma chère femme a déjà quitté ce monde. Son esprit réside dans le royaume des morts, je l'y ai vu. Le Gardien est ravi de l'avoir. Je crois qu'il a beaucoup de points communs avec cette garce.

— menteur !

L'idée que la sovrana soit morte déchirait le cœur d'Adessa.

— menteur ! répéta-t-elle.

— Ma pauvre amie, ne suis-je pas dans la meilleure position pour être informé des décès ? Après tout, je suis mort, comme tu ne cesses de me le rappeler.

— Alors, ferme ta grande gueule, comme il sied à un mort.

— Les défunts ne sont plus ce qu'ils étaient, très chère. Je traverse le voile à volonté. Nous, les sorciers arrogants d'Ildakar, nous avons

abîmé l'ordre naturel de l'univers en pétrifiant Utros et son armée. Quinze siècles durant, nous avons volé des âmes au Gardien. Et le linceul de l'éternité fait la même chose pour nos détenteurs du don. Mais le Gardien sait attendre. Un jour, il réclamera son dû, et il viendra aussi pour toi, Adessa.

— Il vient pour tout le monde... Tu ne me fais pas peur, Maxime.

— Si je restais là pour te tenir compagnie ? Ou préfères-tu que j'aille suggérer au Gardien qu'il est temps de venir te chercher ?

— Silence, vermine !

Maxime éclata de rire.

— Arrête ça ! rugit Adessa.

Des idées absurdes tourbillonnant dans sa tête, elle commençait à douter de sa santé mentale. Mais les lazzis et les insinuations du sorcier en chef auraient rendu folle n'importe quelle Mora-Zith.

Alors que les flammes de son feu crépitaient – un nœud dans le bois humide, sans doute –, Adessa remit la tête dans le sac avec l'espoir de lui clouer le bec, cette fois.

Un « plouf » assez proche puis des ondulations, dans la végétation, lui annoncèrent qu'un prédateur de grande taille approchait. Méfiante, elle dégaina son épée courte et alla se camper près du feu. Ces mouvements ne faisaient pas penser à un cerf ou à un ours. De plus, les flammes auraient dû tenir à distance les prédateurs.

La Mora-Zith se recroquevilla sur elle-même, tous les sens aux aguets.

Une mince jeune femme couverte de gadoue avança dans le cercle de lumière, détendue comme si elle n'avait peur de rien. Soufflée, Adessa reconnut la tenue de cuir, les runes gravées sur la peau, les cheveux bruns...

— Je ne m'attendais pas à te trouver, dit Lila, mais j'ai sacrément besoin d'aide.

Chapitre 22

Dès que la nuit protectrice fut tombée sur Orogang, les portes du palais se rouvrirent et Ceux-Qui-Se-Cachent s'adonnèrent aux tâches qu'ils accomplissaient depuis des siècles. Sans que leur combat contre les Zhiss touche à sa fin, malheureusement...

Errant dans les rues, Nicci se mit en quête de quelque chose qui pourrait lui servir. Le nuage noir était dangereux, elle n'en dis convenait pas, mais elle ne pouvait pas rester en ville. Contrairement aux spectres, elle ne se contentait jamais d'attendre.

La sliph faisant toujours la sourde oreille, la magicienne allait devoir se procurer des vivres et se mettre en route. Le voyage lui prendrait très longtemps, elle en avait conscience. Mais pour vaincre Utros, elle n'avait pas d'autre option.

Devant la statue du héros, une vingtaine d'hommes et de femmes s'entraînaient à l'escrime avec les épées étincelantes. Nicci les observa d'un œil critique. Trop habitués à ferrailler entre eux, avec les mêmes bottes et les mêmes parades, ils ne vaudraient pas un clou face à un véritable ennemi.

Si Cyrus et ses fanatiques se ralliaient à Utros, s'avisait-elle, ils deviendraient ses ennemis. Ces pauvres gens ne comprenaient pas leurs propres légendes...

Toute la nuit, la magicienne fouilla les rues, les places, les ruelles et même les allées. Passant par le puits de la sliph, elle réitéra ses appels avec l'insuccès habituel.

Perchée en haut des gradins du grand amphithéâtre, elle imagina Kurgan, en bas, en train d'écorcher Majel vive puis de lâcher des fourmis rouges sur ses chairs martyrisées. Comment s'étonner que le peuple se soit insurgé, renversant le tyran et détruisant sa statue ?

Soudain, la magicienne sentit une autre présence sur le site. Une créature puissante et dangereuse... Assez menaçante, en tout cas, pour qu'elle dégaine un de ses couteaux lorsqu'une ombre fuselée sauta sur une des colonnes écroulées.

La panthère sauta sur Nicci, qui eut juste le temps d'ouvrir les bras en grand. Renversant l'humaine, Mrra lui lécha le visage avec sa langue râpeuse.

Folle de joie, Nicci passa les bras autour de l'encolure de sa sœur féline. Puis elle l'écarta, se releva et sourit tandis que son amie se frottait contre ses jambes, manquant la renverser de nouveau.

— Mrra, tu es là !

Nicci étreignit de nouveau la panthère. Ces derniers temps, après une série d'épreuves et de deuils, elle avait besoin de consolation comme jamais, et voilà que Mrra la lui apportait.

— Ma sœur, j'ai du mal à imaginer tout le chemin que tu as parcouru.

Captant des mouvements, plus loin sur la place, Nicci comprit que Mrra n'était pas le seul félin en ville. Il y en avait une dizaine d'autres, au moins, dont les yeux brillaient dans les ombres. Même si Mrra les avait convaincus de devenir sa troupe, ils n'approcheraient pas – pour le moment, en tout cas.

— Mrra, les habitants de cette ville sont mes amis. Mes alliés, même. Vous ne devez pas leur faire de mal, ni les chasser.

Avec un peu de chance, Mrra comprendrait et passerait la consigne à ses compagnons.

Alors que des appels montaient de toute la cité, Nicci vit que le ciel s'éclaircissait, à l'est. L'aube approchait.

Le sort terrible des cerfs ! Il ne fallait pas que...

— Mrra, nous devons nous réfugier à l'intérieur. Toi, tu viendras au palais, avec moi. Mais tu dois dire à tes amis de se cacher aussi.

Nicci pensa très fort au nuage noir meurtrier qui apparaissait au lever du jour. En principe, les panthères se cachaient pendant la journée, mais il fallait que ce soit bien clair dans leur esprit.

— Dis-le-leur, Mrra. C'est très important.

Dès que la sœur féline de Nicci eut rugi à leur intention, les autres panthères jetèrent un rapide coup d'œil à la magicienne, puis elles filèrent à la recherche d'abris inexpugnables au cœur des ruines. Avec Mrra, Nicci prit le chemin du palais.

Dès qu'ils aperçurent la panthère, Cora et les spectres qui l'accompagnaient firent mine de lui interdire d'entrer.

— Elle est avec moi, dit Nicci. Vous n'avez rien à craindre.

Alors que le soleil pointait derrière les montagnes, Nicci invita Mrra à la suivre. Partout à Orogang, des battants se fermaient et des barres de fer tombaient en place pour les bloquer. Sans perdre une seconde, les spectres de Cora poussaient déjà les portes du palais.

Par l'entrebâillement, Nicci aperçut le nuage tueur.

Mrra montrant les crocs, elle dut la tenir pendant que les spectres mettaient la barre en place.

Mrra détesta être coincée à l'intérieur. En elle, le souvenir des tortures infligées par Ivan était toujours présent, et Nicci, à travers le lien, capta des images déchirantes. Encore bébé, la panthère prisonnière griffait et mordait les barreaux de sa cage, la haine au cœur.

En ces temps sinistres, le seul moment où elle se sentait libre,

comme ses sœurs, c'était quand on la lâchait sur une proie, dans l'arène.

La liberté, c'était dehors, jamais entre quatre murs !

Certaine que les Zhiss viendraient aisément à bout de sa sœur féline, Nicci la caressa, sentant sous ses doigts les runes gravées au fer chauffé au rouge.

— Je dois te protéger, fais-moi confiance...

Ce matin, Ceux-Qui-Se-Cachent semblaient tendus et inquiets, mais ça n'avait rien à voir avec la présence de Mrra.

Non, ils se préparaient à faire quelque chose que Nicci n'avait pas encore vu.

En marmonnant, un groupe de spectres approcha des portes fermées. Au passage, la jeune Asha croisa le regard de la magicienne, puis elle se hâta de suivre les autres.

Intriguée, Nicci leur emboîta le pas.

Devant les portes fermées, un homme d'âge moyen attendait la procession. Les yeux tristes, il semblait accablé. Mais il se reprit et avala un morceau de mousse empoisonnée pour se donner du cœur au ventre.

Les spectres le regardaient avec une étrange vénération. Plusieurs approchèrent pour lui toucher le bras.

— Merci, Cal...

— Nous t'avons toujours apprécié, Cal...

Une femme embrassa l'homme sur la joue...

— Cal, je...

Elle ne put pas dire un mot de plus.

Nicci n'y comprenait décidément rien... Comme en transe, Cal finit de mâcher sa mousse, puis il se tourna vers la porte.

Deux spectres vinrent retirer la barre.

Nicci comprit enfin. Cal allait sortir en plein soleil !

Mrra grogna et agita la queue, mais la magicienne posa une main sur sa fourrure pour la calmer.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle à Cora. Vous le laissez sortir ? Et les Zhiss ?

Des larmes aux yeux, Cora se tourna vers la magicienne :

— Nous devons faire ça tous les mois... C'est le seul moyen de contenir les Zhiss.

Les deux hommes ouvrirent la lourde porte, laissant entrer une colonne de lumière. Très digne, Cal se tourna vers ses amis.

— Adieu. Je...

Incapable d'en dire plus, il releva sa capuche, comme s'il allait affronter une averse, puis se rua dehors.

Ceux-Qui-Se-Cachent approchèrent de la porte pour le suivre du regard.

À quelques pas du palais, Cal s'immobilisa, comme s'il s'émerveillait de voir la lumière du jour. Puis il abaissa sa capuche et inclina la tête en arrière pour l'exposer au soleil. Ébloui, il cligna des yeux, un grand sourire sur les lèvres.

— Pourquoi se sacrifie-t-il ? demanda Nicci. (Pour se retenir d'aller le chercher, il lui fallait mobiliser toute sa volonté.) Et à quoi ça sert ? Les Zhiss boiront son sang.

— C'est le but, oui...

D'un pas tranquille, Cal approcha de la statue renversée de Kurgan. Se prenant les pieds dans sa longue tunique, il décida de la retirer. Sa peau blafarde réchauffée par le soleil, il écarta les bras, sourit et s'écria :

— C'est ma récompense ! Le soleil est une bénédiction !

Dans le palais, tous les spectres se turent. Puis un bourdonnement retentit, faisant frissonner Nicci et arrachant un nouveau grognement à Mrra.

Entre les bâtiments, le nuage approchait, masse compacte de prédateurs plus noirs que la nuit. Désireux de s'enivrer encore de soleil, Cal ferma les yeux pour ne pas voir approcher sa fin.

Assoiffés de sang, les Zhiss piquèrent sur leur proie.

— Ils le videront de son sang..., souffla Nicci. Et quand ils se nourrissent de sang humain, ils se multiplient à toute vitesse, m'avez-vous dit...

— Du sang humain, oui, mais pas le nôtre, répondit Cora. Regarde...

Vorace, le nuage tueur fondait sur sa future victime. Les yeux ouverts, Cal serra les poings et défia les Zhiss de la voix. Sans avoir besoin d'un stimulus, ils s'abattirent sur le pauvre homme, l'enveloppant comme ils l'avaient fait avec les cerfs. Très vite, Cal ne fut plus qu'une silhouette noire.

Battant des bras, il tomba à genoux puis s'étala face contre terre. Appâtés, d'autres Zhiss se joignirent au festin. Du coup, le bourdonnement doubla de volume.

Une fois rassasiés, les prédateurs individuels gorgés de sang s'écartaient de Cal et reprenaient de l'altitude. Bientôt, le nuage entier en eut terminé. Mais au lieu de s'éloigner en quête d'autres proies, comme après la cruelle fin des cerfs, il resta en suspens... et se décolora.

Le sang de Cal prit une teinte marron puis violette. Affolés, les prédateurs volaient à présent dans tous les sens, mais ils commencèrent à exploser, comme des pustules. Sur les dalles de l'esplanade, une pluie brunâtre s'abattit. Jusqu'au dernier, tous les Zhiss qui s'étaient repus de Cal éclatèrent comme des fruits trop mûrs.

— Grâce à la mousse que nous mangeons toute notre vie, expliqua

Cora, notre sang est un poison pour eux. Pris individuellement, les Zhiss n'ont aucune intelligence. Ils obéissent à leur instinct, c'est tout. En jouant sur cette faiblesse, nous contenons l'essaim. Aujourd'hui, Cal en a tué beaucoup. Chaque mois, nous choisissons un nouveau héros pour affaiblir l'essaim. Pendant quelques jours, les Zhiss se souviennent du piège, puis ils oublient.

Nicci suivit du regard la débandade du nuage, dont les rares survivants fuyaient à présent le corps momifié de Cal.

— Ceux-Qui-Se-Cachent se sacrifient depuis toujours, reprit Cora. Un jour, c'est moi qui tirerai le jeton fatidique, et je sortirai pour imiter le glorieux exemple de Cal. Notre seul espoir, c'est de rester assez nombreux ici pour empêcher les Zhiss d'aller ailleurs.

Quand une extension saine du nuage se dirigea vers le palais, les deux hommes fermèrent la porte et remirent la barre.

Les yeux brillants, Asha se campa devant Nicci.

— C'est notre devoir, même si personne dans le monde ne sait ce que nous faisons.

— Moi, je le sais, désormais, dit la magicienne. Mais vous ne détruisez pas les Zhiss... Tant qu'à vous sacrifier, pourquoi ne pas sortir en masse ? Si chacun fait autant de dégâts que Cal, cinquante héros devraient venir à bout du nuage.

— Nous y avons déjà pensé, dit Cora. Certains Zhiss se laissent abuser, mais les autres s'enfuient. Ça fait beaucoup de morts chez nous... et pas assez chez eux.

Des sillons de larmes sur les joues, Asha tira sur la manche de Nicci.

— Tu es une grande magicienne, pas vrai ? Peux-tu nous aider à détruire les Zhiss ? Ou nous abandonneras-tu à notre sort ?

De plus en plus agacée par des gens qu'elle jugeait passifs, Nicci avait presque décidé de partir à pied. Bien sûr, il restait Utros et ses troupes, mais les Zhiss, à leur façon, étaient au moins aussi dangereux. S'ils quittaient Orogang et se répandaient dans le reste du monde, leur nombre augmentant sans cesse, ce serait un désastre. Y compris pour le général et ses hommes, qui ne résisteraient pas mieux que quiconque d'autre. Mais ce n'était pas une consolation, bien sûr...

Nicci se souvint des mots écrits par Rouge dans le livre de vie de Nathan. « Et la magicienne devra sauver le monde. »

Cette mission, elle l'avait acceptée pour des raisons très personnelles. Grâce à Richard, qui lui avait montré une nouvelle façon de vivre et de penser, son cœur de glace noire avait assez fondu pour qu'elle soit capable d'aimer et de servir.

« Et la magicienne devra sauver le monde. »

Ses nouveaux amis la regardaient, pleins d'espoir.

— Je trouverai un moyen, dit-elle d'un ton qui ne laissait aucune place à l'hésitation ni au doute.

Quand elle décidait d'accomplir l'impossible, elle réussissait, en règle générale.

— Oui, je trouverai un moyen.

Chapitre 23

Avec une escorte de mille cavaliers, le général Utros fonçait vers le nord en quête de sa capitale perdue. En tête de la colonne, il chevauchait un bel étalon noir muni d'une selle de la même couleur incrustée de clous de cuivre.

Sans ralentir le rythme, Utros tentait de repérer les antiques voies impériales que l'accumulation des siècles et les intempéries avaient quasiment effacées. Quinze cents ans plus tôt, il était passé par là – une éternité. Pourtant, chaque détail du paysage restait gravé dans sa mémoire.

— On dirait que c'était hier, général chéri, dit Ava.

Montée sur sa jument baie, la magicienne couverte de runes se tenait très droite sur sa selle et sa robe bleue battait au vent. Sur l'autre flanc d'Utros, Ruva chevauchait une jument identique.

— Mais aujourd'hui, dit-elle, les pistes sont envahies de mauvaises herbes, et la forêt a conquis des terres qui nous appartenaient.

— Nous les lui reprendrons, assura Utros. Et cette fois, j'agirai en mon nom, pas pour Croc de Fer.

Quinze siècles plus tôt, à la tête de son armée, le général avait conquis le continent ville après ville. Tous les dirigeants assez fous pour résister l'avaient payé de leur vie, servant ainsi d'exemples aux idiots tentés de les imiter.

Ces récalcitrants, Utros s'était assuré qu'on les exécute le plus salement possible. Par exemple en les éviscérant lentement, ou en les rôtissant vivants sur de petits feux, histoire de faire profiter l'assistance de leurs hurlements. Les récits de ces mises à mort se répandant à la vitesse du vent, les candidats à l'héroïsme s'étaient faits de plus en plus rares.

De la barbarie pure et simple ? Non, une stratégie mûrement réfléchie, au contraire. À l'inverse de Croc de Fer, Utros n'avait rien d'un sadique, et il détestait torturer les autres. Sauf quand c'était nécessaire d'un point de vue militaire. Au prix de quelques atrocités, il avait convaincu ses futurs adversaires de se rendre, sauvant ainsi une multitude de vies. Plus sa noire légende grandissait, et moins il versait de sang pour chaque cité conquise. Face à lui, même les citadelles les mieux fortifiées hissaient le drapeau blanc.

Jusqu'au siège d'Ildakar – le plus gros morceau à avaler, et de très loin...

Sous un soleil radieux, Utros et son escorte fonçaient vers Orogang.

Enrôlés dans les pays vaincus, une partie des soldats n'avaient jamais vu l'antique capitale. Les vétérans, au contraire, avaient été entraînés dans la fabuleuse cité. Ils y avaient une famille, des sœurs, une épouse et souvent une maîtresse ou deux. Des personnes mortes depuis longtemps, comme ils auraient dû l'être eux-mêmes, sans le sort de pétrification.

Ces hommes-là se souvenaient d'Orogang et Utros sentait leur excitation grandir à mesure qu'ils approchaient.

Il repensa au palais géant, avec ses tours, ses étendards, ses arches de cristal, ses esplanades, ses statues et l'amphithéâtre où Kurgan haranguait ses sujets. À chacune de ses affirmations plus ou moins sérieuses, des cloches de bronze sonnaient à tout va. Grâce aux tributs envoyés par les villes et les royaumes conquis, l'empire pouvait se payer ces extravagances... et bien d'autres encore.

Les magiciennes brûlaient d'impatience de découvrir la cité de légende.

— Nous deux, rappela Ruva, on connaît seulement notre petit village.

— Orogang est plus grande qu'Ildakar ? demanda Ava.

— Orogang, c'est la capitale de mon empire. Bien entendu qu'elle est plus grande qu'Ildakar...

Les yeux rivés sur les montagnes qu'ils n'atteindraient pas avant des jours, Utros ajouta :

— J'ai souvent imaginé mon retour au bercail, avec le récit de mes triomphes. J'étais sûr que Kurgan me couvrirait de louanges.

Le cœur lourd, hanté par les regrets, le général eut quelque peine à continuer.

— Tout ce que j'ai fait, c'était pour lui. La loyauté est plus forte que l'amour.

— Tu as aussi agi pour Majel, corrigea Ava. Ne nous mens pas, général chéri. Nous te connaissons, et nous n'ignorons rien de ton cœur.

— Oui, pour elle aussi..., concéda Utros. Par le Gardien et par les esprits...

Si interdite que fût leur passion, il pensait en permanence à Majel, en ce temps-là. Même au cœur d'une boucherie, il évoquait sa peau de pêche, ses longues tresses noires, ses yeux marron en amande... Croc de Fer était son empereur, mais Majel, elle, régnait sur son cœur.

Utros releva la tête et se reprit :

— Mais j'ai aussi œuvré pour Kurgan. Je lui ai juré fidélité, et j'ai tenu parole.

L'honneur avait été la cuirasse d'Utros et son bouclier. Une protection contre l'indécision, mais aussi, hélas, des œillères qui lui avaient caché l'incompétence de Kurgan et sa nuisibilité. Pas étonnant

que Majel ait cherché la consolation entre les bras d'un autre homme.

Oui, leur amour avait été sincère. Mais quinze siècles dans le royaume des morts changeaient une femme. Grâce à l'artefact des jumelles, Utros avait pu voir sa bien-aimée telle qu'elle était désormais. Une écorchée aux yeux injectés de sang et aux dents apparentes... Lors de leur dialogue, à travers le voile, le spectre de Majel avait rejeté Utros et clamé sa loyauté au bourreau qui l'avait défigurée. À cet instant, le général avait compris que la femme de sa vie n'était pas seulement morte, mais perdue pour lui.

Bien entendu, cette pensée le hantait. Après la dernière bataille, à Ildakar – un désastre pour son armée –, l'esprit maléfique de Kurgan l'avait nargué depuis le royaume des morts. Fou de rage, Utros avait brisé la lentille magique, se coupant à jamais de Croc de Fer et de Majel. Désormais, il jouait pour son propre compte, et sa détermination restait intacte, même s'il visait d'autres objectifs. Ou plutôt, des objectifs légèrement différents. Conquérir, oui, mais plus au bénéfice de Kurgan.

— J'ignore ce que nous trouverons à Orogang, dit-il tandis que la colonne traversait une série de collines. Quoi qu'il reste de l'empire, j'en suis encore le serviteur. Croc de Fer était un imbécile, mais si l'empereur actuel me convainc... Eh bien, je lui jurerai fidélité. S'il ne me convainc pas...

Utros regarda tour à tour ses compagnes, qui lui parurent aussi déterminées que lui.

— Dans ce cas, je le renverserai et je m'approprierai le trône, comme j'aurais dû le faire il y a des siècles.

La nuit, quand le détachement campa dans un bosquet de bouleaux, Utros chercha longtemps le sommeil sous sa tente de commandement. Dès qu'il fermait les yeux, Orogang venait le hanter. Depuis le temps, la capitale avait sûrement poussé, mais il reconnaîtrait à coup sûr les tours et les principaux bâtiments. Après des siècles, quelqu'un se souviendrait-il encore du général Utros ? Selon le sorcier Nathan, son nom était entré dans la légende, mais qu'avait-il pu se passer au sein de l'empire, en son absence ?

Restées dehors, Ava et Ruva versaient des poudres dans le feu puis envoyaient la fumée partout dans le camp afin de renforcer leur sortilège. Les chasseurs ayant tué des cerfs, des chèvres, des lapins et même des écureuils, les hommes avaient eu un peu à manger, les plus affamés dévorant des feuilles, des tiges de plantes voire de l'herbe. Une fois à Orogang, ces braves pourraient se goinfrer – une idée qui aidait Utros à garder le moral.

Orogang... Dans ses souvenirs, la cité était d'une beauté à couper le souffle. Le palais, la salle du trône, le parlement, l'amphithéâtre... Il y

avait aussi les pièces plus intimes où Majel et lui avaient passé des heures à s'embrasser, se caresser, s'aimer sans craindre d'être découverts...

Allongé sur une pailleasse, Utros passa un index sur le côté gauche de son visage – une énorme cicatrice. Son masque, pour la nuit, reposait sur une petite table. Penser à son visage détruit lui rappela l'horrible apparence de Majel, dans le royaume des morts. Mais dans son esprit, elle restait belle comme jadis, et lui, aussi séduisant qu'en ce temps-là.

Il finit par s'endormir, mais se réveilla au milieu de la nuit. Dans le camp éclairé par la lumière blafarde de la lune, on n'entendait plus un bruit. Sinon de temps en temps, les ronflements d'un soldat ou les hennissements étouffés d'un cheval.

Ouvrant les yeux, Utros fut surpris de voir une femme debout face à lui. À la lueur du feu qui brûlait devant sa tente, il distingua une mince silhouette, de longs cheveux noirs, des hanches généreuses et une taille fine...

— Majel ? lança-t-il en s'asseyant dans son lit.

Un index posé sur ses lèvres, la femme approcha. D'une main légère, elle défit les lacets de sa chemise de nuit puis s'en débarrassa, la laissant tomber à ses pieds.

Ses seins aux tétons couleur caramel étaient toujours aussi ronds et fermes. À point nommé, la lumière se fit plus vive, mettant en valeur la peau de sa bien-aimée, le grain de beauté familier, sous son sein gauche, et le rubis niché dans son nombril.

— Majel ? souffla de nouveau Utros.

— Mon bien-aimé...

Se penchant, l'apparition posa un baiser sur le front du général.

— Tu ne peux pas être ici...

— Et pourquoi pas ? Si tu le désires, je peux venir te rejoindre. Tu devrais être mort depuis des siècles, comme moi, mais toutes les règles ont changé. Tu dois l'accepter...

Les mains posées sur ses épaules, Majel força Utros à se rallonger. D'une main légère, elle lui caressa la poitrine.

— Je t'ai vu dans la lentille magique, dit le général. Ton visage...

— Mon visage est aussi beau que le tien, c'est tout...

D'un baiser, Majel réduisit Utros au silence. Puis elle s'assit sur lui et il posa les mains sur ses hanches, enivré par la *réalité* de son extraordinaire visiteuse nocturne.

Des souvenirs revinrent, tous merveilleux, et sans cet arrière-goût de culpabilité qui l'avait longtemps miné. De retour du royaume des morts, Majel était avec lui !

Utros glissa les mains dans ses cheveux et l'attira vers lui. Un nouveau baiser, plus passionné, acheva de les emporter sur les ailes de la passion.

Gémissant dans son oreille, Majel tendit un bras pour caresser la cuisse de son amant. Puis elle l'incita à serrer les jambes, afin qu'elle puisse se placer comme il fallait.

Sentant qu'il glissait en elle, Utros gémit de plaisir. En réponse, Majel eut un sourire extatique.

Un instant, très court, le général s'immergea dans un rêve fabuleux... qui n'avait rien d'un songe, même s'il ne comprenait pas comment c'était possible.

— C'est ce qu'il te faut, général chéri, souffla Majel en ondulant des hanches.

Utros lui caressa le dos, comme s'il jouait le jeu.

Général chéri...

Majel ne l'avait jamais appelé ainsi. Son petit nom pour lui, dans l'intimité, c'était « mon commandant ». Lors de leurs étreintes, elle lui ordonnait toujours de la « commander ». Là, elle se comportait très différemment, ses mouvements sans rapports avec la tendre routine amoureuse qu'ils avaient développée au fil d'innombrables rencontres.

Général chéri...

Utros saisit la femme par les épaules et chercha son regard.

— Tu n'es pas Majel.

— Je pourrais l'être...

Le général repoussa sa compagne.

— Tu n'es pas Majel !

La femme s'écarta de lui et recula. Quand elle leva les mains, son corps changea pour devenir une silhouette toujours fine et harmonieuse, mais à la peau pâle couverte de motifs colorés. Bien évidemment, les longs cheveux noirs se volatilisèrent.

Nue comme un ver, Ava suivit du bout d'un index une rune peinte sur son ventre parfaitement plat.

— Je sais ce que tu désires, général chéri. Grâce à moi ou à ma sœur, tu pourras avoir Majel dès que tu en auras envie.

— Non, je ne l'aurai jamais plus, et je ne veux pas d'une copie. *Ma* Majel a été tuée par son mari, son spectre est prisonnier du royaume des morts, et elle a renoncé à notre passion pour rester près de son assassin.

— J'essayais de te donner l'amour dont tu as besoin, c'est tout...

Ava tendit une main pour caresser la joue d'Utros, mais il la repoussa.

— Je n'ai aucun besoin d'amour ! Mon objectif, c'est de conquérir, et je le ferai !

Furieux et déçu, Utros restait assez lucide pour comprendre les motivations d'Ava. Seul un idiot l'aurait détestée à cause de ça.

— J'ai besoin de vous deux, vous m'êtes même indispensables, mais pas pour... ça. Non, pas pour ça...

— Comme tu voudras, général chéri...

Ava recula jusqu'au rabat de la tente et s'arrêta, d'une beauté stupéfiante dans sa (presque) candide nudité.

— Mais n'oublie pas : ma sœur et moi, nous sommes prêtes à te donner tout ce que tu désires.

Chapitre 24

Alors que le gros de l'armée ennemie s'engageait dans les montagnes, Nathan et son groupe œuvraient sur leur plan relatif à la prairie semée de Violettes Tueuses.

Les éclaireurs de Zimmer surveillaient la progression des troupes qui se dirigeaient vers la prairie. Mutines comme d'habitude, Thorn et Lyesse passaient le temps en massacrant les traînards adverses. Cerise sur le gâteau, ça forçait des patrouilles à perdre du temps à les traquer.

En attendant de pouvoir déclencher le piège, Nathan sondait l'étendue de fleurs empoisonnées et la ligne des arbres, au-delà de la prairie. Les Violettes étaient magnifiques, leur couleur aussi intense que le silence – qu'on pouvait qualifier « de mort » sans se tromper.

Au-delà, une forêt couvrait un terrain en pente plutôt rude.

Le vieux sorcier se souvint du pauvre Bannon, naïf comme un nouveau-né, lorsqu'il avait offert un bouquet de Violettes Tueuses à Nicci avec l'espoir de la séduire. Très calme, la magicienne avait décrit en détail les affres d'un décès provoqué par les feuilles, la tige ou les pétales de ces merveilleuses fleurettes. Une simple goutte de sève pouvait suffire à tuer un homme. Affolé, Bannon avait jeté les fleurs, remerciant le ciel de ne pas avoir été en contact avec leur sève.

Le jeune idiot avait cueilli une demi-douzaine de Violettes. Dans cette prairie, il y en avait des milliers.

— Ça fera un massacre, très chère, dit Nathan. Si on réussit à attirer les hommes d'Utros...

— D'après ce qu'on dit, c'est une fin atroce...

— La pire qui soit, oui... Et j'en connais plus d'une.

— Ces soudards ne méritent rien d'autre, marmonna Renn, le regard toujours voilé par la tristesse. Je veux qu'ils crèvent tous en appelant leur mère. Si Utros et ses magiciennes font partie du lot, ce sera encore mieux. Ces chiennes ont tué ma Lani.

Zimmer approcha, le front plissé.

— Utros et les deux femmes sont partis dans une autre direction. Selon mes éclaireurs, le premier commandant Enoch dirige les opérations. Mes gars ont appris ça grâce aux Mora-Zith, qui adorent interroger les traînards qu'elles capturent.

— L'armée émergera de la forêt comme nous, dit Nathan. Pour qu'elle se jette tête baissée dans la prairie, il faudrait inciter l'avant-garde à nous poursuivre. Une petite provocation, une traque, et tous

les autres imbéciles suivront. En piétinant les fleurs, ils s'aspergeront de sève, et ils crèveront.

— Nous aussi, fit remarquer Rendell. Si on leur sert d'appâts, comment éviter de mourir aussi ?

Bien qu'il n'eût pas le don, l'esclave affranchi avait fait tout son possible pour aider les « résistants ». Par exemple, il était incroyablement doué pour dénicher des racines comestibles et des champignons. Chaque soir, il confectionnait un rata plus qu'acceptable avec tout ce qui lui tombait sous la main.

— Si nous atteignons la forêt, dit Oron en approchant, à l'autre bout, nous tomberons sur un cours d'eau... Là, on se débarrassera du poison en se lavant.

— Cette substance toxique traverse la peau. On serait morts avant d'y être...

— Dans ce cas, intervint Olgya, nous ne devons pas avoir un pouce carré de peau exposé. Avec la soie spéciale que j'ai emportée, on se couvrira les mains, le visage et toutes les zones nues des membres. C'est un matériau très fin mais imperméable.

La jolie Perri parut plus que dubitative, une moue altérant ses traits d'habitude parfaits.

— Pourquoi ne pas contourner les fleurs, tout simplement ? L'armée marche dans cette direction, donc elle traversera sûrement la prairie, et il y aura des morts.

— Les soudards mangeront peut-être les fleurs, dit le sorcier Léo. Selon les éclaireurs, ils dévorent de l'herbe et des feuilles, comme un troupeau de yaxen. (Il tapota son ventre plat.) Je vendrais ma mère pour un bon steak de yaxen ! Quand je dirigeais les abattoirs, il me suffisait de claquer des doigts pour en avoir un.

Les soldats d'harans, l'estomac dans les talons, marmonnèrent qu'ils mangeraient bien aussi.

— Certains de ces hommes connaissent peut-être les Violettes Tueuses, dit Verna. Il faut les inciter à charger sans réfléchir. S'ils nous poursuivent, ils tomberont dans le panneau.

— Ils nous haïssent, approuva Nathan. Et j'avoue qu'ils ont toutes les raisons de vouloir se venger de nous. On devra se montrer, puis foncer et les conduire au milieu des fleurs. Nous serons protégés, mais pas eux. Le reste me semble aller de soi.

Enragés par les embuscades incessantes, les soudards d'Utros ne résisteraient pas à l'envie de tailler en pièces leurs tourmenteurs. Dans cet état d'esprit, ils fonceraient sans réfléchir.

En harcelant pour une fois l'avant-garde, Thorn et Lyesse amorceraient la poursuite. Mais avec une telle surface de peau nue, elles ne devraient à aucun prix s'engager dans la prairie. Dès que l'ennemi aurait repéré Nathan et ses partisans, elles s'enfonceraient

dans la forêt et ne se montreraient plus.

Les soldats de Zimmer n'auraient aucun rôle à jouer au début du guet-apens. Après avoir contourné la forêt, ils atteindraient Nathan et son groupe près du cours d'eau. Là, ils aideraient à éliminer d'éventuels ennemis ayant survécu aux Violettes.

Déjà protégé par sa tunique de sorcier, qui couvrait ses autres vêtements, Nathan s'enveloppa le visage avec la soie spéciale – en laissant une fente pour les yeux, évidemment – puis il noua ses longs cheveux en queue-de-cheval et se protégea les mains. Verna, Renn, Oron, Olgya et six érudits de Surplomb du Monde s'équipèrent de la même façon. De quoi épuiser les réserves de soie...

L'avant-garde adverse ne devant pas être loin, Thorn et Lyesse s'éloignèrent, pressées d'aller lui chercher des noises.

Tout le monde était prêt.

Dubitatif, Nathan balaya du regard ses compagnons.

— Nous ressemblons à des cadavres dans leur linceul, avant l'inhumation dans les catacombes.

— Nous serons un cauchemar pour ces chiens ! s'écria Renn.

Il tira sur ses protections pour qu'elles fassent bien la jonction avec les manches de sa tunique marron.

Un peu plus tard, au terme d'une attente tendue, les cris retentirent enfin, suivis de cliquetis d'acier et de bruits de pas précipités.

Lancées à toute vitesse, Thorn et Lyesse déboulèrent de la forêt, un sourire triomphant sur les lèvres. Dès qu'elles virent Nathan et son groupe, prêts pour la phase suivante, elles échangèrent un regard.

— On comparera nos chiffres plus tard, lança Thorn à sa collègue.

Sur ces mots, les deux femmes s'enfoncèrent dans la forêt et disparurent. À l'allure où elles couraient, elles auraient tôt fait de contourner la prairie.

— À nous de jouer ! lança Nathan.

Avec son don, il invoqua un vent puissant qui fit trembler toutes les branches. Campée à ses côtés, Verna lança des éclairs en direction des arbres, histoire d'éblouir les soldats qui se déversaient à présent de la forêt. Unissant leurs forces, Oron, Léo, Perri et Olgya générèrent un orage dont la foudre carbonisa les vingt premiers soudards – persuadés jusque-là de traquer deux simples femmes.

— Ils doivent croire que nous sommes coincés, dit Oron, et qu'il s'agit d'un baroud d'honneur.

— Un animal acculé n'est jamais plus dangereux, approuva Renn.

Alors que des centaines de soldats déboulaient de la forêt, Nathan invoqua une boule de Feu de Sorcier et la lança latéralement. Cette faux magique fit un massacre, des dizaines d'hommes tombant comme des quilles avant de se consumer.

Rien qui fût de nature à ralentir les soudards qui les suivaient,

assoiffés de sang comme une meute de loups. Dès qu'ils virent les défenseurs, la prairie dans le dos, ils hurlèrent à la façon de ces fauves.

Sous son masque de soie, Nathan sourit. Puis il lança :

— Attrapez-nous, si vous pouvez !

Des jours durant, les résistants d'Ildakar avaient aiguillonné l'armée adverse, tuant les retardataires et les éclaireurs. Même si ces pertes étaient insignifiantes pour une telle horde, la colère et la peur rongeaient le cœur des soldats d'Utros. Enfin face à leurs bourreaux, ils chargèrent comme des taureaux furieux.

Renn invoqua à son tour une boule de feu.

— Pour eux, marmonna-t-il sous la soie, c'est une fin trop douce, mais tant qu'ils crèvent, ça me convient.

Il propulsa sa boule, qui se divisa en une multitude de lances embrasées. Chacune percuta le casque d'un soldat et lui fit exploser la tête.

Renn eut un rire rageur. Son chagrin, après la mort de Lani, se transformait en une arme de destruction... sélective.

Les érudits générèrent des bourrasques et des secousses telluriques qui eurent raison des premiers rangs adverses. Sans broncher, les suivants piétinèrent leurs camarades et continuèrent leur chemin.

Contre une telle déferlante, les carottes risquaient d'être vite cuites.

— On décroche ! cria Nathan. Foncez !

Tirant une dernière fois sur ses protections, il fit volte-face et s'enfonça dans un océan de Violettes Tueuses.

Les défenseurs reculèrent vers la prairie, puis ils prirent la tangente. Alors que Verna collait aux talons de Nathan, Léo, Perri, Oron et Olgya, pour couvrir leur fuite et celle des érudits, lancèrent une dernière vague d'éclairs et de bourrasques. Puis ils suivirent le mouvement en essayant de ne pas penser aux « végétaux » qu'ils écrasaient sous leurs semelles.

Renn s'attarda, tuant avec tous les sortilèges de son répertoire. Quand les soldats furent presque sur lui, il consentit à tourner les talons.

La prairie semblait s'étendre à l'infini – une mer moutonnante semée de plantes meurtrières trop joliment colorées pour être honnêtes.

Peu habituée à ce genre d'exercice, Verna trébucha et faillit s'étaler. La rattrapant par le col, Nathan la retint et lui laissa le court répit nécessaire pour se remettre sur ses pieds.

Certains d'avoir leurs ennemis à leur merci, les soldats d'Utros rugissaient déjà de triomphe. Épée levée, ils gagnaient du terrain et se préparaient pour la curée.

Sauf ceux qui s'arrêtaient, se penchaient et cueillaient des fleurs

pour les dévorer...

Nathan accéléra sa course en direction de la forêt. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que le piège fonctionnait au-delà de leurs espérances.

Cela dit, la soie qui protégeait ses mains, ses bottes et l'ourlet de sa tunique devait être couverte de poison. S'il arrivait jusque-là, il faudrait nettoyer tout ça dans le cours d'eau...

Verna et lui atteignirent le bout de la prairie en même temps. S'engouffrant entre les arbres, ils sautèrent par-dessus des rochers, gravirent une butte et aperçurent enfin le ruisseau salvateur.

Avant de foncer, Nathan regarda derrière lui. Dans la prairie, les premiers soldats commençaient à tituber avant de s'écrouler. La plupart, estima-t-il, ne dépasseraient pas la moitié du champ mortel. D'autres continueraient, mais à les voir ralentir, ils n'arriveraient pas jusqu'au bout non plus.

Remarquant que des dizaines d'hommes tombaient sans raison, ceux qui les suivaient hésitèrent. Ceux qui étaient encore plus loin s'immobilisèrent avant d'être entrés dans la prairie.

Quelques soudards, des colosses pour l'essentiel, parvinrent à atteindre la forêt. Pour y vomir tripes et boyaux, puis se tordre de douleur sur le sol en essayant de s'arracher les yeux.

Nathan les regarda mourir avec une étrange liesse.

— Ces fleurs vous feront de très belles couronnes funéraires..., lâcha-t-il.

— Nathan, cria Verna, tu n'es pas au spectacle ! Nous devons atteindre le cours d'eau et nous laver.

Sans attendre, la Dame Abbessé suivit son propre conseil et courut rejoindre le général Zimmer et ses hommes. Arme au poing, prêts à sauter en selle, ils réserveraient un accueil musclé à tout ennemi qui se montrerait.

Rejoint par ses autres compagnons, Nathan se remit à courir, glissa sur des feuilles et des épines de pin, mais réussit à conserver son équilibre.

Jusqu'à ce qu'il se jette à plat ventre dans l'eau glacée et commence à retirer les protections poisseuses de sève. Si imperméable que fût la soie, elle devait avoir ses limites. Après avoir immergé ses longs cheveux blancs, le vieil homme retira sa tunique et la confia au courant, qui l'entraîna aussitôt. Un vêtement infecté qu'il n'aurait remis pour rien au monde.

Verna, Oron, Olgya et les érudits firent aussi leur « toilette », se débarrassant de leur première couche de vêtements.

Après avoir recraché de l'eau, Nathan tourna la tête et vit Renn approcher du cours d'eau d'un pas hésitant. L'air perdu, il semblait avoir du mal à tenir debout.

— Jette-toi dans l'eau ! lui cria Nathan. Élimine le poison.

Renn baissa les yeux sur ses mains. La soie qui aurait dû les protéger s'était dénouée et pendait à ses poignets. Les paumes, les doigts, les dos... Tout était couvert de pustules grisâtres. Les avant-bras enflaient déjà, touchés par la toxine.

— Oh, non..., souffla le sorcier d'Ildakar.

Très déprimés, les résistants emportèrent le cadavre de Renn. Le laisser dans une tombe anonyme, au milieu d'une forêt déserte aurait été une injure. Leur victoire gâchée par ce drame, Nathan et ses compagnons s'éloignèrent de la prairie en silence.

Derrière eux, des centaines voire des milliers de soudards avaient succombé au poison. Les survivants, encore incroyablement nombreux, attendaient le retour des éclaireurs chargés par Enoch de trouver un moyen de contourner la prairie. Après un long moment, la horde reprit son chemin vers les pics rocheux qui menaient à Kol Adair.

Quand Nathan et son groupe eurent pris assez d'avance sur les soudards, ils cherchèrent un site protégé, dans les hauteurs, puis prirent le temps d'ériger un bûcher funéraire.

Pendant la crémation, Lyesse et Thorn patrouillèrent afin de repérer une éventuelle attaque surprise.

Le capitaine Trevor et ses hommes, escorte de Renn depuis son départ d'Ildakar, eurent du mal à encaisser la perte. En silence, ils regardèrent les flammes purifier la dépouille du malheureux sorcier.

Palpant la cicatrice, sur sa poitrine, Nathan eut une poussée de colère – celle d'Ivan, l'ancien propriétaire de son cœur –, mais il l'étouffa et se concentra sur sa tristesse. Même s'il l'avait peu connu, Renn était devenu un ami.

Chapitre 25

Traversant des zones marécageuses et dépassant des confluent boueux, les trois galères continuaient à descendre le fleuve Chasse-Corbeau. Quand le vent se révélait suffisant, les Norukai permettaient aux galériens de délaissier les rames et de venir prendre un peu l'air sur le pont. En étant attachés, évidemment.

Après un long séjour dans une cale puante, Bannon apprécia ce changement. Souillé de sueur, de sang et d'entrailles de poisson, il avait mal partout. Et sous le soleil, sa peau claire ne tarderait pas à cuire...

Histoire que les esclaves n'oublient pas leur condition, Calvaire allait et venait sur le pont. Avec sa chaîne autour de la taille, ses phalanges renforcées de fer, ses piques implantées sur les épaules et ses joues cousues, le maudit roi incarnait tout ce que Bannon détestait chez les Norukai.

Comme un toutou, Crayeux suivait son maître en aboyant.

— Mon roi Calvaire, pour eux tous, ce sera un calvaire !

Comme s'il était pour de bon un animal domestique, Calvaire semblait réconforté par la présence de son chamane.

Erik, le grand villageois, était assis à côté du jeune escrimeur. Les genoux pliés contre la poitrine, la tête baissée, il s'abandonnait au désespoir. Malgré les efforts de Bannon, il ne remontait pas la pente, se murant dans le silence comme s'il communiquait avec les esprits de sa femme et de ses filles. Dès qu'il tentait d'engager la conversation, le jeune escrimeur essayait un échec.

À la poupe de la galère, plusieurs Norukai, très excités, se penchaient au bastingage pour sonder les eaux troubles du fleuve.

— Des harpons ! cria l'un d'eux. Des lances et des cordes !

Afin de voir ce qui se passait, Bannon tira sur ses liens, mais chaque mouvement lui faisait un mal de chien.

Répondant à l'appel, d'autres esclavagistes accoururent avec le matériel demandé, plus des hameçons et des filets lestés. Chacun à son tour, ils lancèrent des armes dans l'eau comme s'ils participaient à une compétition.

Attiré par ce manège, Crayeux se faufila entre les pillards pour jeter un coup d'œil dans l'eau.

— Un poisson ! Gros poisson ! Un monstre de poisson ! Des tas de poissons monstrueux !

— Un hameçon dans les branchies ! cria Gara. C'est radical.

— Ces poissons sont presque morts, grogna un grand Norukai, mais nous avançons trop vite, et nous allons les dépasser.

— Jetez l'ancre ! ordonna Calvaire. Ça vaut la peine de s'arrêter. De quoi manger jusqu'à chez nous...

Dans des grincements de chaînes, plusieurs ancres de pierre tombèrent dans l'eau puis s'enfoncèrent dans le limon.

Grimpant au mât, deux marins plièrent les voiles et les attachèrent à la fusée de vergue.

Les deux autres galères imitèrent la manœuvre, comme il se devait.

— Un poisson-chat ! lança Bosko – en même temps qu'un vent monstrueux. On va festoyer, par le dieu serpent !

Cessant de lancer leurs armes, les Norukai tirèrent sur les cordes pour remonter leur prise. Pour y arriver, il fallut que trois hommes unissent leurs forces.

Bien qu'il ait grandi sur une île de pêcheurs, Bannon n'avait jamais vu un poisson si gros. Grogna sous l'effort, les pillards le firent basculer par-dessus le bastingage, puis ils le jetèrent sur le pont.

Le corps du poisson-chat était aussi long qu'un canot. La gueule ouverte, ses grands yeux ronds affligeants de stupidité, l'animal saignait de plusieurs plaies infligées par les harpons et les hameçons.

Quand il s'accroupit devant la créature aquatique, Crayeux eut du mal à contenir son excitation. Du bout des doigts, il lissa le limon qui couvrait le corps du poisson, puis il recula, porta son index à sa bouche et le lécha.

Le poisson moribond continuant à se débattre, l'avorton recula encore pour être hors de portée de ses nageoires barbelées.

— Morsures de poissons, fichus poissons ! couina-t-il en désignant les cicatrices qui couvraient son corps.

Comme s'ils étaient seuls au monde et bavardaient gaiement, il sourit à Bannon.

— Reste loin des poissons, lui conseilla-t-il.

Peu après, les Norukai remontèrent un deuxième poisson géant. Quand ils en eurent pêché un troisième, le moral, sur la galère, passa au beau fixe. Couteau au poing, des pillards entreprirent de vider les prises, répandant sur le pont du sang et des fluides répugnants.

Blessé par un coup de queue, un pillard se vengea en réduisant en bouillie la tête de son agresseur.

L'odeur faillit faire vomir Bannon. Calvaire, lui, regardait le massacre avec une certaine fierté. Puis il approcha, leva sa hache de guerre et l'abattit sur le « cou » d'un poisson. La tête ne se détacha pas et les moustaches du monstre continuèrent à frémir.

Calvaire s'y reprit encore à deux fois, et la tête finit par se détacher. Visiblement déçu, Crayeux chantonna :

— La hache fend le bois et l'épée fend les os. Mon roi Calvaire a

fendu le poisson. Le monstre poisson ! Tous des monstres !

— Avais-tu prévu un festin pour ce soir, Crayeux ? demanda Calvaire.

L'albinos tomba à genoux et fourra les mains dans la cavité abdominale d'un poisson déjà vidé de ses entrailles.

— Là, je prédis... un excellent dîner !

Les Norukai eurent tôt fait d'accéder à la chair tendre et rose de leurs prises. Se taillant des filets, ils les engloutirent crus, et Calvaire ne fut pas le dernier à mâchouiller. En quelques minutes, les trois poissons furent nettoyés et les arêtes passèrent par-dessus bord.

Une fois gavé, le roi se paya le luxe d'être magnanime.

— Que les esclaves se régalent aussi ! Du coup, ils auront plus d'énergie au travail.

Les pillards jetèrent aux prisonniers des morceaux d'intestins puants et des branchies tout aussi peu appétissantes. Quand la « part » de Bannon s'écrasa sur son torse, l'odeur répugnante agressa ses narines. Mais il avait faim, car ses maîtres ne lui avaient rien donné de la journée.

La colère monta en lui. Par le passé, il lui était arrivé de basculer dans une transe meurtrière. À ces moments-là, il ne se souciait plus de sa propre survie. Là, il se contrôla, car se déchaîner aurait été un suicide. Tant qu'à mourir, il voulait emporter avec lui autant de Norukai que possible.

Tirant sur ses liens, il récupéra un morceau gélatineux indéfinissable et le fourra dans sa bouche. Sans céder à la tentation de recracher l'immondice, il la mâcha plus ou moins puis l'aval.

Crayeux vint s'asseoir près de lui, des morceaux de poisson cru plein les mains.

— C'est ma vengeance. Des poissons ont voulu me manger, et maintenant, c'est moi qui les mange.

— Que t'est-il arrivé ? demanda Bannon. Ces cicatrices, partout sur ton corps...

— Des morsures de poissons... Saloperies qui nagent ! Le roi Supplice ne m'aimait pas, alors, il m'a jeté dans un bassin plein de petits poissons carnivores. Sans blague, ils m'ont presque dévoré, mais Calvaire m'a tiré de là. Puis il m'a conduit chez une guérisseuse. Calvaire, mon roi Calvaire – pour vous tous ce sera un calvaire.

Bannon tenta de reconstituer l'histoire de Crayeux à partir de ses divagations. Si on l'avait jeté dans un bassin de poissons carnivores, était-ce à cause de sa nature d'albinos ? Ou de sa folie ? Si Calvaire l'avait sauvé, sa loyauté envers le roi s'expliquait mieux.

Découvrir ce qui s'était passé révolta Bannon. En même temps, ça éveilla en lui une étrange sympathie pour l'avorton. Avec ce qu'il subissait de la part des Norukai, ça paraissait stupide, mais une telle

détresse voilait les yeux de Crayeux.

Par-dessus son épaule, l'albinos jeta un coup d'œil à la proue, où Calvaire paraissait.

— Morsure, morsure, morsure ! Les poissons n'en ont pas fini avec moi. Après ma mort, ils nettoieront mes os de leur chair. (Crayeux goba un énorme morceau de poisson.) Pour l'instant, c'est moi qui les mange. Lequel me dévorera, nul ne le sait.

Bannon avala autant d'entrailles puantes qu'il put. À côté de lui, Erik mâchait sans conviction, et il semblait malade. Pour l'encourager, le jeune escrimeur goba quelques immondices de plus, mais ça n'eut aucun effet.

— Assez perdu de temps ! beugla Calvaire. On repart ! La mer n'est plus bien loin, et nous avons une guerre à faire.

Quand la galère s'ébranla, le roi baissa des yeux dégoûtés sur le pont souillé de cochonneries.

— Les esclaves vont nettoyer. Ils doivent mériter leur festin.

Gara approcha de Bannon et lui tendit un seau et une brosse.

— Brique ! rugit-elle, un poing serré. Ça te musclera, histoire que tu sois capable de te battre.

Bannon n'avait pas besoin d'exercice pour tuer le premier Norukai qui lui en donnerait l'occasion. Pour l'instant, il se résigna à briquer comme ses compagnons de malheur.

Chapitre 26

Après avoir assisté au sacrifice de Cal, Nicci mesura pour de bon la dangerosité des Zhiss. Face à une telle menace, elle ne pouvait pas se défilier, laissant à ces pauvres gens la lourde tâche de défendre le monde. À n'importe quel prix, elle devait trouver un moyen de détruire le nuage tueur avant qu'il déferle sur le reste du continent – pour commencer. Se détourner d'un problème sans solution, ce n'était pas son genre.

« Et la magicienne devra sauver le monde. »

Puisqu'elle était confinée le jour, Nicci invita plusieurs spectres à la rejoindre dans la salle du trône de Kurgan. Très nerveuse, Mrra se frottait sans cesse à ses jambes...

Dès que le groupe fut au complet, elle entra dans le vif du sujet :

— Je vais vous aider à neutraliser ou, mieux, à détruire les Zhiss.

La panthère grogna pour approuver la nouvelle mission de sa sœur humaine.

Ceux-Qui-Se-Cachent parurent soulagés et excités.

— J'étais sûre que tu le ferais ! s'écria Asha.

— Les légendes disent qu'un héros viendra nous sauver, renchérit Cora.

— *Un* héros, justement, grogna Cyrus. Le général Utros !

— Tu préfères l'attendre ou puis-je tenter quelque chose ?

— Tenter, ça ne fait jamais de mal...

— Sauf que j'ai bien l'intention de réussir.

Nicci ne jugea pas utile de mentionner ses nombreuses victoires. Elle avait tué Jagang, puis aidé Richard à vaincre Sulachan. Comme si ça ne suffisait pas, elle était venue à bout du Buveur de Vie et de Victoria. Ensuite, elle s'était frottée à la société tordue d'Ildakar et aux hordes d'Utros. Mais les Zhiss seraient une tout autre affaire...

Nicci grimpa sur l'estrade où devait jadis se dresser le trône de Croc de Fer.

— Je suis une magicienne et une ancienne Sœur de l'Obscurité. À ce titre, je contrôle les deux facettes de la magie. J'ignore ce que sont les Zhiss et d'où ils viennent, mais je les vaincrai.

Ceux-Qui-Se-Cachent abaissèrent leur capuche pour dévoiler des visages pâles aux yeux brillants d'espoir. La première fois que Nicci voyait une telle flamme chez eux...

Zébrant l'air avec sa queue, Mrra grognait en sourdine.

— Nous allons te révéler tout ce que nous savons, dit Cora en

avançant. Ça t'aidera sûrement à trouver la faille des Zhiss.

Ceux-Qui-Se-Cachent étudiaient le nuage noir de génération en génération. Meticuleux, ils notaient leurs observations et les extrapolations qu'ils en tiraient. Chaque tentative ratée d'éradication des Zhiss était également consignée. Depuis des lustres, ces gens empoisonnaient leur sang avec la mousse toxique. À part ça, ils n'avaient pas tenté grand-chose, comme si contenir la menace leur suffisait.

Cora alla chercher les parchemins et les livres où les témoins, au fil des siècles, consignent leur expérience et leurs idées.

Nicci tria très vite ces documents, éliminant ceux qu'elle ne jugeait pas pertinents. Au Palais des Prophètes, elle s'était formée à ce type d'analyse, apprenant au passage des techniques pas toujours recommandables.

Pendant que Cora lui signalait des entrées importantes, elle s'efforça de mettre un plan au point. Comme souvent, le processus commençait par une solide récapitulation.

— Les Zhiss ne sortent que le jour. Donc, ils se cachent la nuit. Savez-vous où, toi et les tiens ? Comment puis-je trouver leur tanière ?

La vieille femme secoua la tête.

— Nous n'en avons aucune idée...

Nicci essaya une autre approche.

— Pouvons-nous les faire sortir de nuit ? Les attirer ici, par exemple, pour les exposer à des conditions défavorables...

— Pourquoi faire une chose pareille ? s'étrangla Cora. La nuit, c'est notre seul havre de paix.

Un embryon d'idée naquit dans l'esprit de Nicci.

— Le jour, ils se déplacent comme ça leur chante. Dans un endroit sombre, on pourrait les piéger. Ce serait un début de solution...

Cora ne cacha pas son trouble.

— Comment les piéger ? Qu'est-ce qui peut retenir les Zhiss ?

Nicci fit un geste circulaire.

— Vos artisans ont muré les arches et les fenêtres. Le jour, les Zhiss ne peuvent pas entrer. La nuit, ils seraient incapables de sortir. En bâtissant une structure adaptée, nous pourrions les emprisonner, voire les faire crever de faim.

Pour que son plan marche, Nicci devait convaincre ses nouveaux amis, parce qu'elle aurait besoin de leur aide. La première tâche, attirer et piéger les Zhiss, lui revenait, puisqu'elle était une magicienne. Construire la prison serait plutôt le travail des spectres...

Une prison, ou une chambre de la mort ? La deuxième hypothèse était envisageable, si Nicci parvenait à coincer le nuage assez longtemps au même endroit.

Quand elle exposa son idée, Cora s'inquiéta :

— Beaucoup d'entre nous risquent de mourir.

— Tous les mois, vous sacrifiez un des vôtres, et ça dure depuis des siècles. Mon plan mettra un terme définitif à la menace. N'est-ce pas préférable ?

— Le jeu en vaut la chandelle, concéda Cora. J'espère que tu réussiras.

— Ça, c'est acquis d'avance. Vous n'avez jamais rencontré quelqu'un comme moi...

Durant les préparatifs, Nicci explora la ville, histoire de trouver le site idéal pour sa prison. Dès la tombée de la nuit, Mrra et elle se hâtaient de sortir.

L'objet de sa quête, c'était un vaste espace où emprisonner les Zhiss. Parce qu'il était creusé dans le sol, l'amphithéâtre s'imposa comme le meilleur choix.

Le jour, dans leurs inexpugnables cachettes, les spectres fouillèrent le palais pour dénicher de vieux miroirs qu'il serait possible de polir afin de leur rendre l'aptitude à réfléchir la lumière et toutes sortes de feuilles d'or ou d'autres métaux qui brilleraient à la lueur des torches. Quand tout fut prêt, la magicienne s'attela à la construction de ce qu'elle avait baptisé son « chaudron piégé ».

Dès que le soleil se couchait, les nouveaux amis de Nicci envahissaient la scène, au fond de l'amphithéâtre en forme de cratère, et mettaient en place les miroirs, les feuilles de métal et les autres surfaces réfléchissantes susceptibles d'amplifier la lumière des torches. Travaillant sans relâche, Ceux-Qui-Se-Cachent avaient aussi pour mission de créer une véritable montagne de morceaux de bois sec, de bûches et de branches – le plus grand feu de joie de l'histoire. Et sa lueur serait amplifiée cent fois par le dispositif optique.

Même ainsi, Nicci redoutait que ça ne suffise pas. Avec son don, elle ajouterait ce qu'il faudrait pour créer une balise lumineuse aussi brillante que le soleil. Bref, ce qu'il fallait pour attirer les Zhiss.

Quand la préparation de ce « phare » fut achevée, Nicci ordonna à tous les architectes, maçons et tailleurs de pierre de déposer sur le site tous les outils et tout le matériel dont ils auraient besoin lors d'une frénétique et cruciale nuit de travail.

Lorsque la magicienne aurait rempli son contrat – si elle y parvenait –, ils n'auraient qu'une chance de mettre la touche finale, et ce dans un temps record.

À force de vivre chaque jour à l'intérieur de bâtiments abandonnés, Ceux-Qui-Se-Cachent avaient acquis des connaissances très pointues sur l'architecture. Sachant comment les blocs de pierre se joignaient les uns aux autres, ils étaient à même de les tailler avec une grande

précision, et la fabrication d'un mortier à séchage rapide serait un jeu d'enfant pour eux. Un mortier, fallait-il préciser, qui résisterait sans peine au passage des siècles.

Après avoir mesuré l'amphithéâtre, les architectes imaginèrent les structures porteuses qui seraient nécessaires, puis ils dessinèrent chacun des blocs qui viendraient s'y encastrer.

Le cœur plein d'espoir, ceux que Nicci appelait encore les spectres – mais avec une taquine tendresse – travaillaient jusqu'aux premières lueurs de l'aube, où ils étaient obligés de déguerpir.

Toutes les nuits, Mrra partait retrouver les autres panthères qui rôdaient dans les montagnes. Avec sa nouvelle troupe, la sœur féline de Nicci chassait et festoyait, mais dès l'aube, elle rejoignait l'humaine pour passer la journée à l'abri avec elle.

Mrra sentait la haine de la magicienne envers le nuage noir, et elle devinait son désir de le détruire. Elle aurait bien voulu participer, mais Nicci refusait de la mettre en danger.

Quand les préparatifs furent enfin terminés, la tension monta chez Ceux-Qui-Se-Cachent.

Alors que la nuit tombait, la magicienne caressa Mrra derrière les oreilles, ce qu'elle adorait, puis alla avec elle dans sa chambre en prenant soin d'occulter ses pensées. Mrra se sentirait trahie, elle le savait et ça la peinait, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— Je dois te protéger, souffla Nicci, et de toute façon, c'est ma guerre. Alors, je vais faire en sorte que tu restes ici.

Mrra grogna et tenta de filer entre les jambes de sa sœur humaine, histoire de sortir. Nicci l'en empêcha, se glissa dehors, tira la lourde porte et la verrouilla.

Détestant être enfermée, la panthère tambourina contre le battant, puis elle l'attaqua avec ses griffes en grognant de frustration. À son retour, paria Nicci – si elle revenait –, il ne resterait plus rien de la porte...

Au pas de course, elle gagna le hall d'entrée, où Cora et des dizaines de spectres l'attendaient nerveusement. Dans bien des bâtiments secondaires, d'autres hommes et femmes étaient prêts à l'action.

— Nous devons attendre les heures les plus sombres de la nuit, déclara Nicci.

— Encore attendre ? protesta Cyrus en tirant sur sa capuche grise.

— Oui, mais ce soir, si nous réussissons, votre attente sera pour toujours terminée...

Chapitre 27

À minuit, alors que la lune gibbeuse arrivait presque au-dessus des montagnes, Nicci et Ceux-Qui-Se-Cachent sortirent afin d'attaquer les Zhiss. Le phare qui brillerait bientôt dans la nuit les attirerait aussi sûrement qu'une flamme fascine une phalène.

Nicci entendait éradiquer le nuage noir qui terrorisait Orogang depuis la chute de Kurgan. Enfin libres, les habitants rebâtiraient leur cité et en feraient un carrefour commercial. Avant de s'unir avec l'empire d'haran, ils éliraient un dirigeant pour les représenter.

Dès que les Zhiss ne seraient plus une menace, Nicci repartirait pour aller combattre l'armée d'Utros. Mais pour ça, il fallait que son plan réussisse.

Cinq spectres descendirent au fond de l'amphithéâtre et embrasèrent le bois entassé sur la scène. Les branches sèches brûlèrent d'abord, puis les flammes s'attaquèrent aux bûches. Comme prévu, leur lueur se refléta sur les feuilles de métal et les miroirs disposés en cercles concentriques le long de plusieurs rangées de gradins.

Campée tout en haut de l'amphithéâtre, Nicci contemplait son œuvre. La tête enveloppée de plusieurs foulards, elle espérait bien garder les Zhiss à distance de sa peau nue. Dans le même ordre d'idées, elle était gantée, les jambes également protégées.

Le feu allumé, les spectres jetèrent leurs torches et remontèrent au niveau du sol. Tout au fond du cratère, le feu était sans conteste la lumière la plus vive d'Orogang. Mais Nicci allait lui donner un coup de pouce. Enfin, façon de parler...

— Filez, dit-elle à Cora et aux autres. Quand l'essaim arrivera, je veux vous savoir en sécurité.

La clé de tout, ce seraient ses protections. Si elles tenaient le coup...

— Nous devons t'aider à attirer les Zhiss, dit Asha. C'est notre guerre aussi !

— Laissez-moi me charger de ça... (Nicci chercha le regard de la courageuse jeune femme.) Vous en avez assez fait, tous...

Ceux-Qui-Se-Cachent s'éloignèrent, mais ils n'allèrent pas se réfugier dans le palais.

Descendant au fond de l'amphithéâtre, Nicci approcha de la scène. Pour attirer les Zhiss, elle allait devoir augmenter de beaucoup la luminosité des flammes. Afin de créer une sorte de petit soleil, elle mobilisa son don. Hélas, du Feu de Sorcier n'aurait pas convenu, parce qu'elle n'avait pas besoin d'une chaleur destructrice, mais d'une lueur

éblouissante. Du coup, improvisant, elle généra de la *Lumière* et non du *Feu* de Sorcier.

Le résultat fut impressionnant. Sans exagérer, on aurait pu dire que le soleil était captif au fond de l'amphithéâtre. Éblouie, Nicci dut se protéger les yeux. Dans le lointain, elle entendit un cri de surprise collectif et devina que les spectres reculaient encore plus loin du bord du cratère.

Écartant un peu les doigts plaqués sur ses yeux, Nicci observa l'astre qu'elle venait de créer. Avec le dispositif qui amplifiait sa lueur, les Zhiss seraient obligés de le voir et d'accourir.

Alimentant le brasier avec sa magie, Nicci tendit l'oreille, en quête du terrible bourdonnement. Mais elle ne capta rien, à part le crépitement des flammes et le sifflement continu de la *Lumière* de Sorcier.

De longues minutes, la magicienne attendit, taradée par le doute. Et si les Zhiss, la nuit, dormaient d'un sommeil de brutes ? S'ils se réfugiaient dans des endroits fermés – comme les chauves-souris dans leurs grottes –, d'où ils ne pourraient pas voir le « phare » ? Comment les en faire sortir ?

Avec un mélange de Magies Additive et Soustractive, comme quand elle tentait de faire venir la sliph, Nicci propulsa ses pensées en direction du nuage.

De la lumière ! Venez donc vous en repaître ! Il y aura aussi du sang.

Au bout d'une petite éternité – subjective, sûrement –, le bourdonnement retentit enfin. Levant les yeux, Nicci vit qu'une nappe de brume noire occultait la lueur de la lune et des étoiles.

Attiré par la lueur, le nuage se fragmenta et fondit sur ce qu'il croyait être un festin. Avant de lever les mains pour défier les Zhiss, Nicci écarta le foulard qui dissimulait son visage. S'ils sentaient son sang, ça les stimulerait.

Ceux-Qui-Se-Cachent reculèrent vers l'entrée du palais, un mouvement qui attira l'attention des Zhiss. Aussitôt, une extension de l'essaim fonça sur ces proies familières.

Sa *Lumière* de Sorcier toujours active, Nicci remonta en haut de l'amphithéâtre afin de faire diversion. Au niveau du sol, les minuscules tueurs noirs avaient déjà piégé deux spectres, qui s'étaient écroulés sous le poids de leurs agresseurs.

Incapable de les sauver, Nicci se consola en songeant que leur sacrifice involontaire tuerait un nombre considérable de Zhiss.

De fait, le phénomène qui s'était produit avec Cal se répétait. Une fois rassasiés, les tueurs voletaient comme s'ils étaient ivres, puis ils explosaient.

Le gros de l'essaim, lui, continuait à fondre sur le soleil factice de Nicci.

— Venez donc ! cria la magicienne en battant des bras.

Avec un peu de chance, son sang gorgé de pouvoir intéresserait davantage les Zhiss que celui de quelques spectres.

— La lumière, là ! (Elle retira son épais foulard.) Venez donc !

L'essaim s'orienta enfin sur la cible idoine. Affamés, les Zhiss cherchaient des proies, et Nicci devait les attirer dans son « chaudron ».

Quand ils la repérèrent, la magicienne eut un frisson glacé. En fin de compte, l'odeur de son sang magique faisait effet, et une horde de minuscules prédateurs fondait sur elle, plus vite qu'elle l'aurait cru possible. Telle de la fumée, les Zhiss s'enroulèrent autour de son corps, lui imposant comme un carcan de glace noire. Face à cette agression, Nicci comprit qu'elle ne tiendrait pas très longtemps. D'instinct, le nuage avait compris que son corps était protégé, et des milliers de monstres pas plus grands que l'ongle de son pouce tentaient de traverser le tissu.

Chaque créature, sentit Nicci, possédait une infinité de petites pattes pointues qui la piquaient comme autant d'aiguilles. Et les Zhiss s'entassaient les uns sur les autres, devenant un poids qu'elle aurait bientôt du mal à soutenir.

Pour ne pas étouffer, la magicienne invoqua une bourrasque qui éparpilla ses agresseurs. Mais ça se révéla aussi inefficace que de souffler sur du pollen en suspension dans l'air. Furieux, les Zhiss revinrent à la charge.

D'un pas mal assuré, la magicienne s'efforça de les entraîner vers le fond de l'amphithéâtre, là où brûlait le feu tant désiré.

Repus, des centaines de Zhiss s'écartèrent de son corps. Gorgés d'un sang rouge foncé, le sien, ceux-là n'exploseraient pas. Au contraire, ils se reproduiraient à une incroyable vitesse. Et ça, ce n'était pas acceptable.

Sa détermination lui redonnant des forces, Nicci déchaîna sa magie. C'était son sang ! Son sang !

Un flux de Magie Soustractive suffit à faire exploser des dizaines et des dizaines de monstres.

Mais Nicci en était couverte, et ils continuaient à boire son sang. Recourant à un sortilège dont elle avait le secret, Nicci tenta d'arrêter le cœur des Zhiss, mais ils n'en avaient pas. De vulgaires organismes unicellulaires affamés, voilà ce qu'ils étaient !

Affaiblie par la perte de sang, Nicci tomba à genoux dans l'escalier de l'amphithéâtre. Il fallait qu'elle tienne le coup. Faute de mieux, elle ramperait jusqu'au fond du cratère, et tant pis si elle se piégeait en même temps que ses ennemis. En revanche, il faudrait qu'il lui reste assez de pouvoir pour générer le bouclier. Sinon, le nuage s'échapperait.

Et pour lancer un sort, elle devait être encore vivante !

Soudain, une voix de femme retentit, assez forte pour couvrir le bourdonnement maudit.

— Venez me prendre, saloperies ! Festoyez sur moi et suivez-moi jusqu'à la lumière.

C'était Cora. Apparaissant au bord du cratère, elle souleva sa tunique grise pour exposer sa peau parcheminée.

En présence d'une nouvelle victime, les Zhiss n'eurent pas besoin d'encouragements. Le nuage jusque-là concentré sur Nicci se divisa et des milliers de monstres noirs fondirent sur Cora. Quand ils furent sur elle, la vieille femme continua quand même à courir. Hélas, elle ralentit, chaque pas lui coûtant bientôt un effort surhumain.

Au moins, elle approchait de l'escalier, et cela seul comptait. Empoisonnés par son sang, d'innombrables Zhiss explosaient, mais des milliers d'autres s'accrochaient à elle.

À bout de forces, Cora s'écroula sur la première marche. Puis elle en dévala deux ou trois supplémentaires, probablement morte avant d'atteindre la quatrième rangée de gradins en partant du haut. Ses meurtriers continuèrent à la vider de son sang, mais en même temps, ils semblaient attirés par le « soleil », tout au fond du cratère.

Nicci se griffa le visage pour en arracher des dizaines de monstres noirs. Sur sa peau, elle sentit une multitude de minuscules blessures. Minuscules ou pas, ça faisait une grosse perte de sang, tout ça...

Consciente de jouer sa dernière carte, la magicienne lança un sort qui fit chauffer sa peau, puis la durcit et envoya une série d'ondes de choc qui chassèrent les Zhiss.

Encore un effort... Générant une tempête, Nicci poussa le nuage vers le phare qui continuait à briller, en bas. Avec toutes ces surfaces réfléchissantes, la lueur était... irrésistible.

D'un coup, Nicci rétracta sa magie sans la désactiver. En un clin d'œil, la lumière se retira comme une marée – ou comme les derniers rayons de soleil, à la tombée de la nuit. Aspirés par ce flux qui filait vers le cœur du brasier, sur la scène, les Zhiss s'abattirent comme un nuage noir vers le fond du cratère.

Épuisée par l'hémorragie et une débauche d'efforts magiques, Nicci parvint pourtant à se relever et à descendre vers le cœur de l'amphithéâtre. Le nuage noir y était presque, occultant à demi le phare et ses reflets.

Quand l'essaim eut atteint son objectif, Nicci invoqua un bouclier en forme de dôme. Comme si elle avait couvert la scène avec une cloche géante...

Les Zhiss étaient coincés – tant qu'elle parviendrait à maintenir son sortilège.

— Vite ! cria-t-elle, sa voix si faible qu'elle redouta un moment que

les spectres ne l'entendent pas. Bâtitseurs, c'est à vous de jouer, et vous savez très exactement que faire.

Des hommes et des femmes en tenue grise jaillirent de tous les bâtiments.

Malgré sa fatigue et un début de confusion mentale, Nicci contracta son bouclier afin de réduire le plus possible l'espace dont disposaient les Zhiss. Pour les contrôler, c'était indispensable.

Progressivement, l'espace vital du nuage se réduisit, le confinant à la seule circonférence de la scène.

S'étant libérée, comme c'était prévisible, Mrra déboula dans l'amphithéâtre, dévala les marches et rejoignit sa sœur humaine, qui venait de tomber à genoux.

La panthère se serra contre la magicienne, lui offrant sa force et sa protection. Mais Nicci ne devait surtout pas se laisser déconcentrer.

La « cloche » faisait à présent exactement la taille de la scène. Une prison étanche contenant le brasier d'origine et les prédateurs qui terrorisaient Orogang.

Pour économiser ses forces, Nicci retira du feu le peu de magie qui l'alimentait encore. Les flammes moururent, laissant les Zhiss sans lumière ni fluide vital à pomper. Comme des frelons fous furieux, les monstres se jetèrent contre la paroi invisible du bouclier.

— Maintenant ! cria Nicci. Murez-les !

Les architectes, les charpentiers et les maçons se précipitèrent avec toute la main-d'œuvre qu'ils avaient pu recruter. Les plans dessinés, le matériel et les outils déposés sur place, il ne leur restait plus qu'à travailler.

Et pour travailler, ils travaillèrent, plus industriels qu'une colonie de fourmis. Ayant déjà scellé le sol de la scène, obstruant la plus petite fissure, ils disposèrent d'abord des barres transversales autour de la « prison », puis sur ces bases ils montèrent rapidement une charpente qu'ils complétèrent avec des planches aussitôt recouvertes par des bâches opaques. Une façon efficace de sceller la « cloche », d'autant plus que d'autres équipes jointoyèrent les carrés de toile avec un mortier à séchage rapide. À cette structure, ils ajoutèrent un « glaçage » de briques, comme sur un gâteau, histoire de la renforcer au-delà de toute tentative de passage en force des Zhiss.

Par sécurité, Nicci ne relâcha à aucun moment le sortilège qui piègeait les monstres noirs. Jusqu'à la fin des travaux, il fallait pouvoir compter sur les deux formes de barrière.

Ceux-Qui-Se-Cachent œuvrèrent avec une frénésie qui fit chaud au cœur à la magicienne. Couche de briques après couche de briques, bande de mortier après bande de mortier, ils fabriquaient une cloche à la paroi épaisse de plusieurs pieds et qui ne laisserait pas passer une once de lumière.

Un peu avant l'aube, les centaines de travailleurs eurent achevé l'œuvre qui les débarrasserait à tout jamais du nuage noir. Sans lumière ni fluide vital, les Zhiss finiraient sûrement par crever.

Dans un brouillard, Nicci s'avisa que son amie Asha la secouait par l'épaule.

— C'est fini, dit-elle. Tu peux te reposer.

Incapable de lever la tête, la magicienne se laissa aller contre la panthère qui ronronnait à ses côtés. Avec un soupir de soulagement, elle cessa d'alimenter le bouclier. Pour retenir les Zhiss, il n'y en avait plus besoin, car ils n'échapperaient jamais à leur tombeau. D'autant plus que les spectres, qui ne se cacheraient plus, avaient l'intention de le renforcer pendant des jours et des jours.

Les Zhiss finiraient-ils par mourir ? Si elle ne pouvait pas l'affirmer, Nicci avait une certitude : ils ne sortiraient plus jamais de leur sépulture.

Quand plusieurs de ses amis la soulevèrent et la soutinrent pour la ramener au palais, la magicienne se laissa faire, car elle n'aurait pas eu la force de résister. Mais il n'y avait plus rien à craindre, désormais.

Alors que ses yeux se fermaient tout seuls, Nicci mesura à quel point la perte de sang et l'effort magique l'avaient épuisée. Mais elle se rétablirait vite.

Sa promesse tenue, il ne lui resterait plus qu'un « petit » défi : interdire au général Utros de conquérir le monde. Mais à chaque jour suffisait sa peine...

Chapitre 28

Avec du bois couvert de mousse, la fumée du feu de camp puait, mais ce n'était rien comparé à l'odeur de décomposition. De quoi avoir la nausée, dès qu'on se penchait un peu trop vers Adessa et sa fichue tête.

— Je poursuis les galères qui descendent le fleuve, expliqua Lila. Et j'ai besoin de ton aide.

— En quoi ces Norukai t'intéressent-ils ? demanda Adessa, qui ne semblait vraiment pas dans son assiette.

— Depuis ton départ, la nuit de la révolte, bien des choses ont changé. Ildakar n'est plus là... L'armée d'Utros s'est réveillée et l'a attaquée. Après, des Norukai s'en sont mêlés. Quand le linceul de l'éternité s'est réactivé, j'étais hors de la ville. Désormais, plus personne ne peut y retourner.

Adessa se tourna vers la tête coupée posée à côté d'elle.

— Oui, il vient de me le dire...

De gros insectes noirs répugnants voletaient autour de la charogne aux yeux bouffis et à la bouche pendante. En regardant de plus près, Lila reconnut les cheveux noirs, le bouc, la forme du visage...

— C'est le sorcier en chef Maxime !

— La sovrena m'a demandé de ramener sa tête... et je lui obéis. (Adessa chassa distraitement un gros insecte qui prétendait la piquer.) Masque-Miroir, c'était lui, et il voulait détruire Ildakar. Pour ses crimes, il a payé, mais pas assez cher. (Elle se rembrunit et s'adressa directement à la tête.) Tu m'entends, Maxime ? Pas assez cher ! Moi, je la ficherais sur une pique, ta tête. Devant les portes d'Ildakar, pour que tous les habitants sachent ce que tu as fait.

Lila eut le sentiment d'être en face d'une folle. D'un ton très calme, elle répéta :

— Ildakar n'est plus là, Adessa. On ne peut pas y retourner.

La chef des Mora-Zith inclina la tête, comme si elle écoutait une tirade du sorcier. Puis elle se redressa, prête au combat. Même si les ans pesaient sur elle, cette femme avait été superbe, dans le style « sauvage ». Avec du gris dans ses cheveux courts, elle en jetait un peu moins, mais le désastre, c'était son regard hanté. En permanence, on aurait juré qu'elle voyait des choses qui n'existaient pas.

— Non, ce chien mentait ! Ildakar est toujours là. Thora attend la tête de son mari.

Lila croisa les mains et les posa sur un de ses genoux.

— Ma sœur, je suis une de tes Mora-Zith. Crois-tu que je te mentirais ?

Adessa s'affaissa, puis elle regarda la maudite tête.

— Oui, Lila, je sais que tu dis la vérité... (Elle saisit Maxime par les cheveux et l'exposa à la lueur des flammes.) Dois-je te faire brûler ici ? Si la sovrena a disparu, je n'ai plus besoin de livrer mon trophée. J'aimerais t'entendre brailler pendant que tu rôtis.

Des gouttes d'un fluide noirâtre tombèrent sur les flammes et les firent crépiter. Non sans effort, Lila parvint à parler d'un ton égal :

— Que fais-tu donc, Adessa ?

— Je l'oblige à cesser de me harceler.

À un stade avancé de la décomposition, les yeux de Maxime étaient gélatineux. Avec un bruit mou, une partie de ses cheveux se séparèrent de son crâne. La tête tomba, mais Adessa la rattrapa au vol.

— Pas encore... Tu ne t'en tireras pas si facilement.

Adessa remit enfin son trophée dans le sac.

— Surtout pas un mot ! Lila, si la sovrena a été renversée, Ildakar retournée derrière le linceul, ma mission est terminée.

La détresse d'Adessa serra le cœur de Lila. Sa mission, c'était depuis toujours son unique raison de vivre...

— Où puis-je aller, Lila ? Que puis-je faire ?

— Eh bien, j'ai encore une mission, moi, et elle est taillée pour des Mora-Zith. Aide-moi ! Il y a des milliers de Norukai à tuer, tu ne te sentiras pas dépaylée. Toutes les deux, nous aurons un objectif...

— Parle-moi de ta mission.

Lila fit un rapport très protocolaire à sa chef – avec l'espoir que la *femme* Adessa l'écouterait. Dans ce cadre, elle parla longuement de Bannon.

Adessa fronça les sourcils.

— Bannon, ton jouet préféré ? Il a corrompu Ian, mon Champion, me forçant à le tuer. Si tu traques ce Bannon, je veux bien t'aider. Pour tout le mal qu'il nous a fait, il doit mourir. Tu imagines, être obligée de tuer un Champion tel que Ian...

Lila chercha le meilleur moyen de gérer une situation délicate.

— Oui, je le poursuis, mais pas pour le châtier. Ensemble, nous avons combattu pour Ildakar – contre le roi Calvaire en personne...

» Il est prisonnier, comme beaucoup des nôtres. Cette mission, c'est moi qui me la suis assignée, et elle consiste à sauver Bannon.

— Pourquoi ?

Lila sentit la moutarde lui monter au nez.

— Parce que j'en ai décidé ainsi ! Cette mission, je la trouve importante. Si tu es vraiment une sœur, tu ne contesteras pas mon jugement.

Adessa réfléchit. Les flammes déclinant, Lila ajouta du bois sec dans

le feu. Autour des deux femmes, les ténèbres restaient très denses, mais une brise soufflait des marécages, vaguement rassurante.

— Thora détestait les Norukai, marmonna Adessa. Elle les traitait de brutes. Quand ils ont attaqué la ville, elle aurait voulu que je les massacre. Mais pourquoi tuer des esclavagistes pour sauver un gladiateur sans importance ? Bannon a fait bien des dégâts. C'est un si bon amant que ça ?

Lila ayant tout prévu, elle récita la réponse préparée depuis des jours.

— Depuis que le linceul est réactivé, Bannon Farmer est le dernier guerrier qui nous reste. En un sens, c'est le nouveau Champion d'Ildakar. Il nous sera utile.

— On ne doit jamais négliger un bon outil ou un excellent guerrier...

— Dans ce cas, mettons un plan au point. Nous combattons ensemble et j'en profiterai pour libérer Bannon, comme j'ai juré de le faire. De Mora-Zith à Mora-Zith, puis-je compter sur toi ?

Adessa flanqua une tape sur la tête fourrée dans le sac.

— Maxime, je me fiche de ce que tu veux ! Je suis assez grande pour décider seule. Cesse de ricaner, sinon, je te replonge dans l'eau et les poissons te boufferont.

Miraculeusement, Adessa sembla recouvrer un peu de sa santé mentale.

— Si nous sommes les deux seules Mora-Zith du mauvais côté du linceul, ta mission sera la mienne. D'accord pour massacrer les Norukai avec toi. Pour le jeune escrimeur, en revanche, tu te débrouilleras seule.

Chapitre 29

Chevauchant sous des bannières ornées de la flamme de Kurgan, mille soldats approchaient d'Orogang. En altitude, quand le terrain devint plus déchiqueté, le général Utros reconnut les pics noirs couronnés de neige. Avec une certaine ivresse, il inspira l'air vivifiant – un vrai changement après la poussière de la route, l'odeur des chevaux et la puanteur de la sueur.

— Arriverons-nous aujourd'hui, général chéri ? demanda Ruva, qui cheminait comme toujours avec Utros.

Le général pointa le menton, imitant un officier qui vient raconter ses exploits à son chef.

— Oui, c'est pour bientôt. Nous ne sommes plus loin.

À l'aube, pendant que les soldats démontaient le camp et se préparaient à partir, Utros avait longuement poli son demi-masque d'or. Pensif, il avait contemplé la représentation stylisée de ses traits. Au palais, quelqu'un se rappellerait-il encore son visage, après tant de siècles ? L'histoire enregistrerait les grands événements et leurs conséquences, mais qu'importait l'apparence d'un homme ou d'un autre ? Quelqu'un connaîtrait-il encore son nom ?

— Les légendes ne meurent jamais, dit Ruva. L'histoire se souvient de toi, c'est ce qu'a dit Nathan.

Utros sonda la route qui serpentait entre les montagnes.

— Nous verrons bien sur place... Les yeux dans ceux de l'empereur actuel, je déciderai s'il est digne de ma loyauté.

Le général chargea des éclaireurs d'aller prévenir la cité de son arrivée. Pour cette mission, il choisit deux soldats originaires d'Orogang. Des fidèles qui avaient tout quitté pour le suivre.

Les vétérans bombèrent le torse.

— Nous vous rapporterons des nouvelles, général, dit le soldat au nez démesurément gros. Et nous ferons en sorte qu'un triomphe salue ton retour.

— On retourne à la maison ! lança l'autre éclaireur avec l'enthousiasme d'un gamin.

De fait, les deux lascars étaient partis tout joyeux.

Utros continua à chevaucher en silence. Les jumelles ouvraient de grands yeux, avides de découvrir la grandeur et les merveilles qu'Utros leur avait toujours vantées.

Le général, lui, était déçu et indigné par l'état lamentable de la voie impériale. Si près de la capitale, on aurait dû voir des caravanes, des

fermiers avec leur chariot, des voyageurs et des patrouilles de surveillance. Avec une population d'un million d'âmes, Orogang ne pouvait pas être coupée du monde à ce point...

La forêt, par ailleurs, était bien trop dense. Il aurait dû y avoir des coupes claires, à cause des besoins en bois de charpente et de chauffage. Et sur les versants rocheux, on aurait dû voir des carrières. Où étaient les champs, les pâturages, les vergers ? Et les gens ?

Sur son chemin, la colonne rencontrait uniquement les ruines d'anciennes demeures ou de fermes.

Conscientes de l'humeur morose du général, les jumelles ne le lâchaient pas des yeux, prêtes à se dévouer pour lui.

Dans les rangs, l'heure était à un mélange d'impatience, de joie et d'inquiétude.

À midi, les éclaireurs revinrent. Avant qu'ils fassent leur rapport, Utros lut dans leur regard que les nouvelles étaient mauvaises.

Sur les joues, le type au gros nez arborait des sillons de larmes.

— Nous avons trouvé Orogang, général. La ville...

— La ville est déserte ! lança l'autre homme. Plus de population, des rues vides...

— Une mise à sac ? demanda Utros, troublé mais résolu à ne pas le montrer. Orogang a été occupée ?

— Impossible à dire, répondit Gros-Nez, qui semblait avoir perdu sa joie de vivre. Les bâtiments n'ont pas brûlé, ils sont abandonnés. Toutes les issues murées, ils font penser à des fantômes.

— Il faut que je voie ça, maugréa Utros en talonnant sa monture.

Les deux éclaireurs firent demi-tour pour lui montrer le chemin.

— C'est à moins d'une heure...

Utros serra fermement les rênes et lança son étalon au galop. Ava et Ruva le suivirent, vite imitées par le reste de la colonne – avec enthousiasme, puisque les hommes ignoraient toujours la vérité.

À la lisière de la ville, Utros se sentit soudain oppressé. Dans l'air, le silence planait comme une peste. Au soleil, les tours et les autres grands bâtiments ressemblaient à des os blanchis au milieu d'un désert.

Le silence et la mort...

Les mains tremblantes, Utros guida son étalon entre les deux piliers de pierre vestiges de portes autrefois majestueuses. Les rues qui auraient dû témoigner de la grandeur de l'empire se révélèrent envahies de mauvaises herbes, leurs dalles fissurées. Partout où ils avaient trouvé une faille, des arbres tordus les éventraient.

Utros s'étant immobilisé devant les portes en ruine, la colonne l'imita. Très inquiètes, Ava et Ruva se taisaient, pour une fois.

— Volatilisé..., soupira Utros. Mon empire a disparu. Qui dirige ce qu'il en reste ?

— Un empereur de paille, sûrement, maugréa Ruva.
— Général chéri, du passé il faut faire table rase, conseilla Ava. C'est toujours Orogang. Tu en feras ta capitale et tu restaureras l'empire.

— Oui, ton empire, renchérit Ruva.

Utros se ressaisit. Pas question que ses hommes le voient abattu et découragé. Bombant le torse, comme tout conquérant qui se respecte, il franchit le portail dévasté sans broncher. Inquiets mais pas désespérés, les soldats le suivirent.

Utros se souvint du palais, de l'observatoire, des immenses tours de surveillance. Au passage, il reconnut le palais des ministres, avec son alignement de colonnes cannelées et sa myriade d'entrées – toutes barricadées, à présent. Quant aux fenêtres aux vitraux multicolores, elles étaient uniformément murées, en effet.

— Quelqu'un a transformé ma ville en tombeau..., lâcha Utros, sinistre.

Il s'attendait à des rues grouillantes de monde, à des boutiques, des échoppes, des bureaux de prêteurs sur gages et des temples pris d'assaut. À la place, il découvrait un silence de mort et des ombres, même en plein soleil.

Alors que l'armée s'enfonçait dans la ville, d'autres éclaireurs revinrent avec d'excellentes nouvelles.

— Nous avons trouvé des entrepôts, général. Des sacs de grain, de pleins tonneaux de pommes ou de patates et même des barriques de vin et de bière. Ces vivres tombent à pic.

— Réquisitionnez tout, ordonna Utros, satisfait.

Grâce au sort des jumelles, les soldats ne sentaient plus la faim qui leur déchirait les entrailles. À présent, ils allaient pouvoir s'offrir un festin bien mérité.

Dans les rues, le martèlement des sabots se répercutait à l'infini le long des façades. Ce bruit, hélas, ne remplaçait pas les vivats d'une foule en liesse. Arrivé sur l'esplanade centrale, Utros tira sur ses rênes.

Lentement, il approcha d'une statue géante renversée. Si les pieds du personnage restaient fixés au socle, ses bras étaient cassés et il gisait en pièces sur le sol. Étudiant la tête, Utros reconnut l'arrogance d'un certain empereur – sans parler de son croc de fer. Après avoir destitué Kurgan, le peuple en colère s'était à juste titre acharné sur sa statue.

— Général, cria un éclaireur, à l'autre bout de l'esplanade, vous devriez venir voir ça.

Les magiciennes descendirent de cheval et flanquèrent leur protégé, prêtes au combat. Quand elles invoquèrent leur don pour mieux le défendre, Utros sentit vibrer l'air.

La capitale déserte angoissait tout le monde, c'était presque

palpable.

Au pas, Utros gagna l'endroit où se dressait une autre statue. Plus grande que celle de Kurgan, intacte et parfaitement bien entretenue. Au pied du socle, des fleurs fraîches tenaient lieu d'offrandes.

La barbe, la mâchoire carrée... Avant de porter son demi-masque, Utros ressemblait exactement à ça. Et pour cause, puisque c'était lui. Le nom gravé sur le socle l'attestait.

Les soldats continuaient d'arriver. De solides conquérants... pour une ville morte. Dans les rangs, des questions fusaient. Incapable d'y répondre, Utros laissa à ses braves le soin de tirer leurs propres conclusions. Mais le poids du mystère pesait sur les épaules de tous...

La statue, au moins, prouvait que le général n'avait pas été oublié. Au fil des siècles, sa légende survivait... Les fleurs fraîches, elles, indiquaient qu'Orogang n'était pas aussi déserte qu'on pouvait le croire. Au contraire, l'air était lourd de menaces. Dans les ombres, des yeux épiaient les nouveaux venus, et quelque chose se préparait. Avec leur instinct de combattants, les soldats le sentaient et eux aussi étaient prêts à ferrailler.

Ava et Ruva semblaient également mal à l'aise.

Un orage allait éclater.

Le général Utros était de retour ! Cyrus en fut certain dès qu'il vit, sur son cheval noir, le militaire qui ressemblait trait pour trait à la statue géante.

Nicci avait bien dit qu'Utros était toujours vivant. Même si ses partisans et lui priaient depuis toujours pour que ce soit le cas, Cyrus espérait en réalité trouver un digne successeur à son idole, pas la voir un jour en chair et en os. Pourtant, c'était ce qu'annonçaient les prophéties. Et elles ne mentaient pas. Aujourd'hui, le plus grand héros de tous les temps, escorté par un millier d'hommes, était revenu à Orogang.

Le général portait un casque impressionnant orné des cornes d'une bête puissante. Un masque d'or cachait une moitié de son visage, lui donnant l'air moins humain, certes, mais beaucoup plus terrifiant. Deux femmes au crâne rasé le flanquaient. Sans doute les magiciennes qui, selon Nicci, le suivaient toujours comme son ombre.

Retournés dans leurs refuges, Ceux-Qui-Se-Cachent étaient épuisés après avoir aidé Nicci à neutraliser les Zhiss, la nuit précédente. Beaucoup étaient faibles à cause du sang perdu, mais presque tous avaient survécu. Dans sa chambre, au palais, la magicienne reprenait des forces en dormant.

Conscient qu'elle avait risqué sa vie pour aider les siens, Cyrus était enclin à pardonner à Nicci. Contre toute attente, elle avait réussi à emprisonner les Zhiss, libérant ainsi leurs victimes. Hélas, elle avait

aussi affirmé qu'Utros était un tyran indigne de confiance désireux de conquérir l'Ancien Monde. Cyrus n'y croyait pas un instant. Elle mentait, saccageant tout ce qui était précieux pour lui.

Et voilà qu'Utros revenait...

Cyrus regarda de nouveau par la fenêtre ouverte – une fenêtre pas barricadée, en plein jour ! Les soldats venaient d'investir l'esplanade, en rangs sous leurs bannières ornées de la flamme de l'empire. Un si noble empire, jadis ! Mais tout allait recommencer.

Une grande nuit suivie d'un grand jour, décidément.

— Vite ! lança Cyrus à ses partisans. Prenez vos épées et équipez-vous. Montrons au général Utros que nous ne l'avons pas oublié. Soyons dignes de lui, bon sang !

Cent fidèles de Cyrus s'emparèrent d'armes, sur les râteliers, puis se coiffèrent d'un casque, revêtirent un plastron et le recouvrirent d'un tabard – tout ce qu'il fallait pour faire bonne impression sur le général. À force de vivre dans le noir, ils étaient blafards et souvent couverts de bleus à cause de l'attaque des Zhiss. En d'autres termes, ils étaient à faire peur, Cyrus en avait conscience. Mais plus question de se cacher. Utros, à Orogang ! Sa vie, Cyrus ne l'avait vécue que pour ce jour.

— Notre général est là, enfin ! lança-t-il. Sortons l'accueillir.

Levant son épée, il se dirigea vers les portes.

Une fois dehors, ivres de joie et de soleil, les admirateurs d'Utros rugirent de triomphe.

La porte du palais grinça et des silhouettes apparurent. Le teint blafard, de gris vêtus, tous ces hommes brandissaient des épées étincelantes.

— C'est Utros ! cria l'un d'eux.

Il chargea et ses compagnons l'imitèrent.

— Général Utros ! beuglèrent-ils à l'unisson.

Dès qu'ils furent en plein soleil, ils s'immobilisèrent, vacillèrent sur leurs jambes et se protégèrent les yeux. À l'évidence, trop de lumière les éblouissait.

Pourtant, ils se remirent en mouvement, suivant leur chef, qui fonçait droit sur Utros.

Ava et Ruva n'attendirent aucun ordre pour agir. Certaines qu'on en voulait à la vie du général, elles déchaînèrent des flammes magiques qui carbonisèrent les assaillants en un clin d'œil. D'abord le chef, puis la première rangée, et enfin toutes les autres. Contre des sauvages assoiffés de sang, on ne lésinait pas sur les moyens.

— Nous te protégerons toujours, général chéri, ronronna Ava, très fière de son œuvre.

— Toujours, lui fit écho Ruva, tout aussi satisfaite.

Utros étudia les cadavres fumants, le front plissé.

— J'aurais aimé savoir qui ils étaient... Pourquoi m'ont-ils attaqué ?

Dans l'immense palais et les autres bâtiments, le général capta des mouvements, puis des bruits lorsque des dizaines de portes s'ouvrirent. D'autres ennemis apparurent, un grognement de rage collectif montant de leurs gorges.

Chapitre 30

Lorsque ses compagnons et lui atteignirent Kol Adair, Nathan éprouva un sentiment de plénitude, voire de triomphe. Avec Nicci et Bannon, il avait déjà mené à bien une dure ascension jusqu'à ce col de haute montagne.

Sur les derniers lacets de la piste, Verna avait chevauché avec le vieil homme, découvrant en même temps que lui le formidable panorama.

Sans doute à cause de l'air raréfié, Nathan peinait à respirer, comme s'il avait du mal à remplir ses poumons.

Le général Zimmer et ses hommes s'étaient rassemblés sur le haut plateau, près de la pyramide miniature qui marquait le point culminant du site. Désormais, le groupe était très loin devant l'armée d'Utros.

— Une heure de repos ! lança le général. Mangez, puis videz vos gourdes. De l'autre côté, ça ne manquera pas de cours d'eau. Après, nous continuerons notre chemin vers Surplomb du Monde.

Pendant qu'Ambre et Peretta conversaient avec les Sœurs de la Lumière, Oliver, une main en visière, sonda le paysage comme s'il s'étonnait d'avoir parcouru tant de chemin. Tête baissée, Rendell devait avoir le tournis devant une telle immensité.

— Lors de notre premier passage ici, dit tristement Trevor, Renn est tombé à genoux et il a embrassé les pierres. Au deuxième, il ne s'est même pas arrêté pour admirer la vue, tant il était pressé de rentrer à Ildakar. Et maintenant, il n'y retournera plus jamais.

Absolument pas gênées par le vent mordant malgré leur quasi-nudité, les deux Mora-Zith sondèrent la piste, de l'autre côté du col.

— On dirait qu'un dur voyage nous attend, dit Lyesse.

Nathan regarda aussi et repéra un glacier emporté par une avalanche récente.

— Pour l'armée ennemie, ce sera encore plus dur... Le plus souvent, elle devra avancer en colonne par un. Du coup, nous prendrons encore plus d'avance.

S'asseyant sur un rocher, le vieil homme sortit son livre de vie de sous sa tunique. Les doigts gourds à cause du froid, il lissa la couverture de cuir. L'ouvrage contenait les chroniques de ses exploits et de ses désastres depuis le jour où il avait quitté les Terres Noires, très loin au nord d'ici.

Tant de pages noircies... Difficile de croire qu'il avait fait et affronté

tout ça...

Verna vint s'asseoir à côté de son vieil ami.

— Tu es déjà venu, pas vrai ? Qu'est-ce qui t'a amené ici ? Savais-tu ce qui t'attendait ? Étais-tu à la recherche d'Ildakar ?

— Kol Adair était l'endroit où j'espérais récupérer mon don. En réalité, il s'agissait d'une étape sur un chemin beaucoup plus long.

Resplendissant dans sa chemise à jabot et son pantalon noir, Nathan posa une main sur le pommeau de son épée d'apparat.

— La cause de ma venue ici, c'était une prophétie. En quelque sorte...

— Une prophétie ? s'étonna la Dame Abbessse. Tu es pourtant bien placé pour savoir à quel point ces prédictions sont trompeuses... Enfin, à l'époque où elles existaient encore. Toutes ces ramifications, certaines exactes et d'autres non...

— Oui, j'étais plutôt bien informé, très chère. C'est même pour ça que les Sœurs de la Lumière m'ont enfermé pendant mille ans. Pour quels résultats ? La destruction du Palais des Prophètes et un chaos sans nom dans votre ordre. Bien fait pour vous ! Vous auriez dû savoir ce qui guette quiconque veut altérer les prophéties.

— Pourtant, tu es venu ici à cause d'une prédiction. Étais-tu inconscient du danger ?

— Un homme désespéré s'accroche à n'importe quoi. Un *sorcier* désespéré peut lui aussi se convaincre de croire ce qui l'arrange. De plus, je ne tentais pas d'altérer cette prophétie, mais simplement de lui obéir.

Nathan ouvrit le livre et le feuilleta à l'envers, faisant défiler des pages et des pages couvertes de sa jolie écriture. Sur la première, il lut quelques mots rédigés par une autre main.

— Voici ce qu'a écrit la voyante. À l'époque, j'ignorais ce que ça voulait dire. (Il traça les mots du bout d'un index puis les lut à haute voix.) « L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

Nathan marqua une courte pause.

— Mon don m'a abandonné alors que j'étais sur le *Randonneur des Vagues*. Impossible de lancer le moindre sort, y compris une flamme de paume. Quand Rouge a écrit ces lignes, j'étais encore entier, mais elle savait ce qui m'arriverait.

— Si ton interprétation est juste, corrigea Verna. Mieux que quiconque, un prophète sait qu'on peut faire dire n'importe quoi à une prédiction. En particulier, ce qu'on a envie d'entendre...

— Je le savais, mais j'ai regardé ailleurs... Une fois à Kol Adair, j'étais sûr de retrouver mon don et d'en avoir fini avec ma quête. Mais

le texte disait seulement « le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier », et c'est ce verbe « verra » qui fait toute la différence. (Nathan sonda le paysage, en direction de l'est.) Ici, comme si c'était un mirage, nous avons vu Ildakar, un moment dévoilée par le linceul de l'éternité défaillant. Ça nous a fourni une destination, et c'est comme ça que j'ai obtenu ce qu'il me fallait, à savoir le cœur d'un sorcier.

Nathan grimaça soudain de douleur. Dans sa poitrine, le cœur d'Ivan battait plus fort, comme s'il essayait de s'enfuir.

Verna remarqua le rictus du vieux sorcier.

— Qu'est-ce qui cloche ? Je t'ai déjà vu te masser la poitrine. Ton cœur fait des siennes ?

— Il n'est pas entièrement à moi... En tout cas, c'est ce que semble penser le dresseur en chef Ivan.

Nathan ouvrit sa chemise pour dévoiler la longue cicatrice, sur son torse.

— C'est par là que le sorcier de chair André m'a retiré le cœur pour le remplacer par celui d'Ivan. Le seul moyen de me rendre mon don. André n'était pas certain que ça fonctionnerait, et Ivan n'avait aucune envie d'être mêlé à ça. (Le vieil homme referma sa chemise.) J'aurais préféré éviter aussi, mais j'avais tout essayé sans succès. Prophète sans prophéties et sorcier sans don, ça commençait à faire beaucoup. Je me sentais inutile. Comprends-tu, Verna ?

Nathan s'étonna d'avoir utilisé le prénom de la Sœur de la Lumière. Depuis qu'ils se connaissaient, ça n'avait pas dû arriver souvent.

— À l'époque, j'ai accepté de tenter cette ultime chance, et je n'ai aucune raison de revenir là-dessus. Mon don est de retour, et je pourrai combattre nos ennemis. Que demander de mieux ?

Verna tapota le genou de son vieux... complice.

— Et que signifie la suite de la prophétie ? « La magicienne devra sauver le monde. »

— Ces mots concernent Nicci, je pense. Mais sauver le monde, elle ne fait que ça...

La pause terminée, le groupe entama la descente du versant ouest de la montagne. Sur un terrain très accidenté et hautement dangereux, Zimmer choisit d'avancer en colonne par un.

Se tenant au pommeau de sa selle, les rênes passées autour de ses poignets, le général accompagnait adroitement les cahots du chemin.

— Notre avalanche a fait de sacrés dégâts, Dame Abbess, dit-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Votre avalanche ? s'étonna Nathan.

— Tu verras bientôt, fit Verna alors que la colonne abordait une corniche couverte de neige.

Des pierres et des congères se détachaient toujours de la masse,

dévalant la pente. Mal à l'aise sur un terrain si instable, Nathan se consola en songeant que ce passage serait un cauchemar pour une horde de soldats lourdement équipés et harnachés. À ce rythme, le groupe aurait au moins une semaine d'avance en arrivant à Surplomb du Monde.

Alors que la colonne longeait de gros amas de neige de formation récente, Nathan distingua à l'intérieur des silhouettes sombres. Plissant les yeux, il identifia une cuirasse par-ci et un bouclier par-là. À un endroit, une main gantée jaillissait de la masse gelée.

Un peu plus loin, des corbeaux s'envolèrent à l'approche des intrus qui interrompaient leur festin.

— C'est un cimetière ! s'écria Nathan. Avec des centaines, voire des milliers de cadavres.

— Un des corps expéditionnaires d'Utros, dit Verna. Quand nous les avons repérés, ces soldats campaient au pied d'un gros glacier.

Zimmer se tourna de nouveau.

— Selon nos estimations, dix mille hommes se dirigeaient vers Surplomb du Monde. Nous les avons arrêtés.

Ambre, Peretta et Oliver, immobiles à la lisière de la petite montagne de neige, firent de grands gestes.

— La glace et la neige ont en partie fondu, mais les dépouilles sont encore gelées.

— Pas au point que les corbeaux s'y cassent le bec, précisa Peretta. Cet été, tous les ossements auront été proprement nettoyés.

Nathan tenta de trouver un sens à ce qu'il voyait.

— Qu'avez-vous fait ? Comment avez-vous perpétré ce massacre ?

Verna eut un sourire satisfait.

— Renn était notre seul sorcier, mais nous avons des Sœurs de la Lumière et des érudits de Surplomb du Monde. En unissant nos dons, nous avons fait fondre la glace à des endroits stratégiques, et le glacier s'est mis à glisser. Le reste est une simple question de gravité.

Elle haussa les épaules, comme si ce n'était rien du tout.

Fasciné, Nathan ne parvenait pas à détourner les yeux du charnier.

— Dix mille ? demanda Thorn.

— Un score impressionnant, concéda Lyesse.

Nathan regarda Verna comme s'il la voyait pour la première fois.

— Je ne t'aurais pas cru si sanguinaire, très chère.

— Eh bien, quand ça s'impose, je sais me forcer.

— Ça, tu peux le dire ! Ces derniers temps, je t'ai vu accomplir exploit sur exploit.

Nathan et Verna avaient une relation conflictuelle. Parce qu'il avait le don de prophétie, la Dame Abbessse se méfiait du vieil homme. Après qu'il se fut évadé du palais, elle avait tenté de le capturer. Malgré son âge, soit presque mille ans, Nathan avait fui pour être

libre, rien de plus. Depuis il avait vécu de fabuleuses aventures et rencontré l'amour plus d'une fois.

— Après la mort de Clarissa, dit-il, j'étais si furieux contre toi que je t'ai cassé la mâchoire.

Verna baissa la tête.

— Je suis vraiment navrée...

— Toi ? C'est moi qui t'ai frappée au visage.

— Bien des choses étaient différentes, à l'époque... Et puis, j'ai guéri.

Nathan pensa à Clarissa, si jeune et si innocente, puis à la Dame Abbessé Anna, qu'il avait également aimée. Dernièrement, il y avait eu Elsa, avant qu'elle se sacrifie dans un feu d'artifice de magie de transfert.

— Tout ne guérit pas totalement, hélas...

Nathan flanqua un coup de pied dans la main gantée d'un cadavre enterré sous la neige. Oubliant le charnier, la colonne reprit sa route vers Surplomb du Monde.

Chapitre 31

La tête du roi des Norukai... Oui, ce serait une nouvelle quête... et un second trophée. De qualité, estimait Adessa.

Avec à l'esprit un objectif digne d'une Mora-Zith, elle se sentait renaître. Alors qu'elle courait dans l'eau glauque près de Lila, la tête de Maxime, dans son sac, battait contre sa hanche.

Le sorcier en chef ne parlait plus et Adessa se félicitait de ne plus entendre ses saillies. En outre, elle ne le sortait plus du sac, s'épargnant un spectacle écoeurant. Le Gardien avait-il enfin réduit ce salopard au silence ? L'inquiétant, cela dit, c'était que Lila n'avait jamais capté le moindre mot prononcé par le sorcier...

Quand sa subordonnée lui avait appris la disparition d'Ildakar, Adessa avait cru que son monde s'écroulait. Depuis son départ de la ville, elle se demandait si tuer Maxime était une raison de vivre suffisante. Sa proie exécutée, il ne lui était rien resté, à part ramener la tête à Thora. La sovrena morte d'une cité disparue...

La justification de son existence volatilisée, Adessa aurait pu sombrer dans le désespoir, mais Lila l'en avait empêchée. Si elle se fichait de Bannon, elle prenait à cœur le destin d'une de ses Mora-Zith. Qu'elle cherche à sauver un jeune fat ne changeait rien. En revanche, le roi Calvaire faisait une cible excitante.

Très bien entraînées, les deux femmes pouvaient courir des heures presque sans s'arrêter. Lila avait insisté sur ce point, car les galères, même si elles jetaient l'ancre le soir, descendaient très vite le fleuve. Pour que le plan réussisse, elles devraient les dépasser, afin de préparer leur embuscade.

La piste d'animal sauvage où les Mora-Zith s'étaient engagées s'élargit puis devint une route quand elles arrivèrent à la lisière d'un village de pêcheurs. Sans hésiter, elles le contournèrent parce que rencontrer des fâcheux les aurait retardées. Hélas, elles tombèrent nez à nez avec un chasseur qui s'en retournait chez lui, un jeune cerf mort sur les épaules. Stupéfait, l'homme laissa tomber sa prise et saisit son arc.

Les deux femmes le dépassèrent sans ralentir.

— Préviens les villageois, lui lança Lila. Des galères approchent, et les Norukai vous massacreront avant de brûler vos huttes. Mettez-vous tous en sécurité.

L'homme en resta bouche bée.

— C'est la preuve que nous avons dépassé les galères, dit Adessa.

Sinon, nous aurions trouvé des cendres et des cadavres.

— Tu as raison... Maintenant, il faut dénicher l'endroit où tendre notre piège.

En fin d'après-midi, les Mora-Zith atteignirent un bras de terre qui saillait dans le fleuve telle une jetée. S'immobilisant enfin, Lila jeta un coup d'œil autour d'elle, puis elle sourit.

— Si nous faisons du feu ici, les Norukai ne pourront pas passer à côté. Appâtés, ils s'approcheront.

— Je me chargerai de les défier, fit Adessa avec un sourire de carnassière. S'il n'est pas un lâche, Calvaire m'affrontera.

Au crépuscule, sachant que les galères passeraient par là avant de mouiller pour la nuit, les Mora-Zith allèrent chercher du bois dans les broussailles puis préparèrent le brasier.

Ensuite, Adessa trouva un tronc creux qui ferait une parfaite caisse de résonance. Ensemble, les deux femmes le portèrent au bord de l'eau, là où Adessa s'assiérait, devant le feu, et taperait sur son tambour improvisé. À coup sûr, ça attirerait l'attention des esclavagistes.

Dans la pénombre, alors que le bruit régulier du fleuve semblait devenir plus sinistre et menaçant, les deux femmes attendirent, tous les sens aux aguets.

— Tu as entendu ? demanda Adessa à sa compagne.

Des échos de voix et des craquements de bois...

Lila s'assura que son couteau coulissait dans son fourreau, vérifia la présence de sa Pointe-douleur sur sa hanche et s'assura que Solide était bien attachée dans son dos.

— Je serai prête à agir... Si tu fais diversion, je sauverai Bannon. C'est notre mission.

Adessa eut un sourire de prédatrice, puis elle jeta un coup d'œil à son sac.

— Tu auras ta diversion, ne t'inquiète pas.

Lila courut prendre position dans les roseaux. Dès qu'Adessa eut allumé le feu, les flammes s'élevèrent dans les airs en crépitant. Un signal que les Norukai ne pourraient pas rater.

Alors qu'elle approchait du tronc creux, Adessa entendit une voix étouffée monter du sac.

— Le Gardien te réclame.

— Il nous réclame tous, tôt ou tard. J'aimerais qu'il t'ait déjà pris...

— Pauvre Adessa, railla Maxime.

— Tais-toi ! cria la Mora-Zith.

Des interjections surprises lui répondirent, sur le fleuve.

Assise en tailleur devant le tronc, Adessa entreprit de le frapper avec une grosse branche. Quand Maxime recommença à la houspiller,

elle se contenta de taper plus fort, pour couvrir ses sarcasmes.

Les galères arrivèrent, les équipages intrigués par le feu et les roulements de tambour. Se levant, Adessa alla se camper au bord de l'eau, où sa silhouette se découperait à la lueur des flammes.

Sur les bateaux, des cris de joie retentirent. Une femme seule, quelle proie facile !

— Je suis une Mora-Zith d'Ildakar ! cria Adessa. Ce soir, je défie en duel le roi Calvaire. Je suis d'humeur à étripier un minable.

Derrière un rideau de brume, les galères approchaient toujours. Bien entendu, des rires répondirent à ce que les Norukai prenaient pour des rodomontades.

Adessa répondit sans faillir.

— Calvaire est-il un lâche, pour refuser mon défi ? Très bien, qu'il envoie son champion me chercher, dans ce cas. Ou un duo de crétins, s'il pense avoir besoin de ça pour contrôler une Mora-Zith.

Le premier navire mit un canot à l'eau. Dedans, deux colosses hideux commencèrent à ramer pour rejoindre Adessa. Des pillards armés jusqu'aux dents, mais ce n'était pas un problème. Adessa avait son épée courte, son couteau et sa Pointe-douleur – une sorte de poinçon au manche couvert de runes dont aucun Norukai ne se méfierait. Refusant de perdre son trophée, elle garderait le sac à la ceinture. Où qu'elle aille, Maxime la suivrait.

Entrant dans l'eau, Adessa avança en direction du canot. Quand elle fut assez près, elle foudroya du regard les deux « champions », comme s'ils ne représentaient rien.

— Un très petit comité d'accueil... Les Norukai ne m'estiment pas encore à ma juste valeur.

Les esclavagistes grognèrent – à croire qu'ils n'étaient pas dotés de la parole.

Adessa sauta dans l'embarcation puis s'assit à la proue pendant que les Norukai commençaient à ramer en sens inverse. Leur tournant le dos, elle posa sur ses genoux la tête décomposée de Maxime.

Sur le pont, des esclavagistes se pressaient au bastingage. Les yeux plissés, Adessa tenta d'identifier Calvaire.

Pour commencer, elle vit un petit type à la peau blanche se pencher dangereusement pour mieux voir.

— Mon roi Calvaire !

L'avorton, un albinos, s'adressait au colosse debout près de lui.

— Calvaire, mon roi Calvaire, fais-lui subir un calvaire.

Le sac de nouveau à sa ceinture, Adessa se leva et gravit une échelle de corde. Impassible, elle prit pied sur le pont, au milieu des Norukai.

— Ça sent la mort, murmura Maxime dans son sac. Quelqu'un va crever. Qui vas-tu combattre ? Qui tueras-tu, ou par qui seras-tu tuée ? Tu devrais te préparer, Adessa...

— Silence !

La Mora-Zith dégaina sa lame courte.

— Le roi Calvaire est-il assez courageux pour m'affronter ? J'ai soif de son sang.

Les pillards s'esclaffèrent. Encore plus hideux de près, Calvaire s'avança.

— Tu vas me combattre parce que je veux te tuer, insista Adessa.

Les Norukai rirent de plus belle et même leur roi se fendit d'un sourire.

— Une femme n'obtient pas toujours ce qu'elle désire... J'en ai déçu plus d'une qui rêvait de moi...

Adessa soutint le regard du roi, qui baissa les yeux sur le sac, à sa ceinture.

— C'est un cadeau ?

La Mora-Zith posa son précieux sac sur un tonneau et en sortit la tête de Maxime.

L'albinos couina frénétiquement :

— La hache fend le bois et l'épée fend les os.

— Du calme, Crayeux, fit Calvaire. (Il fit un pas de plus.) Qui est-ce ? Pourquoi accepterais-je ce cadeau ?

— Ce n'est pas un cadeau, mais la tête du sorcier en chef Maxime, d'Ildakar. Selon mes ordres, c'est moi qui la lui ai coupée.

Impassible, Adessa passa un pouce le long du tranchant de son épée.

— J'ai bien envie d'un deuxième trophée, figure-toi. Ta tête, par exemple.

Les Norukai approchèrent, fascinés par le duel imminent. La nuit étant tombée, ils apportèrent des lanternes pour illuminer le pont.

Calvaire tira sa hache de guerre de sa ceinture.

— Eh bien, viens la prendre ! lança-t-il.

Les duellistes se firent face.

Chapitre 32

À la fois attristée et enragée par la mort de tant de braves, dans la prairie en fleur, l'armée d'Utros s'enfonçait dans les montagnes. Son chef provisoire, le premier commandant Enoch, très droit sur son destrier, portait une cape écarlate pour signaler son rang. Alors que son casque et sa cuirasse brillaient au soleil, tout son corps lui paraissait en fer – plus lourd et plus dur que la pierre dont ses hommes et lui étaient composés, quelque temps plus tôt.

Utros parti pour Orogang, Enoch devait commander une immense troupe. Hélas, contrairement au général, il n'avait rien d'un chef charismatique.

Depuis le réveil de l'armée, après un long sommeil minéral, beaucoup de soldats étaient tombés. Et tous les autres avaient perdu à jamais leur famille et leurs amis. Un sacrifice qu'ils ignoraient devoir faire, quinze siècles plus tôt, en partant en campagne avec leur général.

Pour ces hommes, le seul objet de loyauté, c'était Utros. Même s'il s'efforçait de préserver l'unité, Enoch sentait que la situation se délitait. Harcelée par des défenseurs d'Ildakar laissés en rade, l'armée avait ensuite essuyé de lourdes pertes dans une prairie semée de fleurs. Un piège mortel et un coup terrible porté au moral des hommes.

Ce jour-là, Enoch ne chevauchait pas en tête mais avec l'arrière-garde. Pendant ce temps, l'avant-garde s'était fait rouler dans la farine par une poignée de provocateurs. Lorsqu'il était arrivé sur les lieux, Enoch avait découvert un champ... de cadavres.

Serrant les poings de rage, il pensa aux rebelles et s'imagina en train de les écrabouiller l'un après l'autre. Sur une force comme la sienne, un millier de morts n'avait guère d'influence, mais pour le moral, c'était dévastateur.

Et tout reposait sur les épaules d'Enoch.

Même s'ils ne le sentaient pas grâce au sortilège déroutant des magiciennes, les soldats crevaient de faim, et ils le savaient. Comme des sauterelles, ils dévoraient tout sur leur passage, animaux comme végétaux. Si les dépouilles de leurs frères d'armes n'avaient pas été gorgées de poison, Enoch n'aurait sans doute pas pu éviter des actes de cannibalisme.

Prudent, il avait guidé les soldats loin de la maudite prairie... et de la viande si tentante.

Plus le terrain devenait difficile, et plus il se montrait exigeant avec la troupe. En secret, cependant, il déplorait qu'Utros ne se soit pas déjà remontré. L'armée invincible avait besoin de son général ! Cela dit, Utros défaillait rien qu'à l'idée de raconter à son chef ce qui s'était passé.

Inlassable, la colonne se dirigeait vers un col.

Enoch leva un bras, puis il parla assez fort pour que les premiers rangs l'entendent. Ensuite, ils feraient passer le mot jusqu'à l'arrière-garde.

— Devant nous, les éclaireurs ont trouvé un grand lac de montagne. Encore une heure, et nous nous arrêterons pour la nuit.

L'ultime camp avant la traversée de Kol Adair...

Les hommes s'installèrent autour du lac, partout où la terre était assez sèche pour qu'on y dorme.

Sondant la paisible vallée, Enoch inspira à pleins poumons l'air sain de la haute montagne. Tout autour, les pics déchiquetés se révélaient d'une étrange et sombre beauté. Alimenté par le dégel en cours, le lac faisait penser à un miroir géant où se reflétait le ciel semé de quelques nuages blancs.

En arrière-plan, le bruit des soldats en train de monter le camp avait quelque chose de rassurant. En temps normal, on aurait entendu plus d'éclats de voix, de rires et d'exclamations de joueurs, mais les hommes n'avaient pas le cœur à ça.

Enoch avait donné sa vie entière à l'armée. Très fier de chevaucher aux côtés d'Utros, il avait abandonné tout espoir de fonder un jour une famille. Même chose pour la gentille petite ferme dont un vétéran pouvait espérer profiter, en d'autres temps. Son passé perdu, Enoch ne se faisait guère d'illusions sur son avenir.

Quant au présent, Utros lui avait confié une mission, et il l'accomplirait. Si fier qu'il fût que son chef lui ait fait confiance, il savait qu'il ne serait pas à la hauteur. Si Utros ne revenait pas, les premiers déserteurs iraient bientôt chercher bonne fortune ailleurs. Inexorablement, de plus en plus de soldats les imiteraient.

Alors que la queue de la colonne entrait à peine dans la vallée, des sergents d'intendance allèrent remplir des tonneaux au lac et les cuisiniers se mirent au travail avec le peu de produits qu'il leur restait.

Le camp monté, les hommes se défirent de leur équipement et allèrent se laver dans l'eau glaciale. Courageux, ils se débarbouillèrent et s'attaquèrent même à leurs cheveux crasseux. Bravant le froid, certains nagèrent jusqu'aux rochers saillants, au centre du lac. Les plus inventifs se fabriquèrent des cannes à pêche et allèrent tenter leur chance dans des trous d'eau.

Soudain, des murmures coururent dans les rangs et Enoch sentit un

changement dans l'air. Plusieurs nageurs crièrent de terreur puis sombrèrent pour ne plus jamais émerger. Sur la rive, des soldats stupéfiés tentaient de repérer un éventuel ennemi.

De sa position assez éloignée, Enoch cria :

— Le danger vient de l'eau !

Jouant des coudes, il approcha du lac.

Au bord de l'eau, des dizaines d'hommes écarquillaient les yeux, la bouche grande ouverte. En cuirasse, des types plongèrent, comme si une force les attirait, et ne se remontrèrent plus.

D'autres soldats accoururent. Un officier beugla comme un veau puis saisit un homme par l'épaule et tenta de l'éloigner du lac. Mais il s'immobilisa d'un coup, tétanisé, comme s'il était victime d'un sortilège. Sans retirer sa cotte de mailles, il plongea à son tour et sombra comme une pierre.

Loin d'être terrifiés, les hommes les plus proches de l'eau poussèrent des cris de joie puis crièrent des prénoms de femmes.

— Alice ! Alice, que fais-tu ici ? Tu m'as tellement manqué...

— Jane ! Nos filles sont avec toi ? J'arrive pour vous sauver.

— Maman, je t'entends et je te vois. Attends-moi !

Comme si chacun était prisonnier de sa bulle, les soldats n'entendaient pas leurs camarades. Hypnotisés, ils voyaient uniquement ce qu'une force mystérieuse les autorisait à voir.

Des amis tentèrent de les éloigner du lac, mais ils se défendirent, refusant qu'on les secoure.

En un éclair, les sauveteurs eux-mêmes sombrèrent dans la folie.

Ils ouvraient grands les bras, certains pleurant comme des gosses.

— Je t'ai crue morte... Comment es-tu venue jusqu'ici ?

— J'arrive ! J'arrive !

Enoch devait à tout prix sauver ses gars.

— On recule ! Restez loin de l'eau.

Il avança, bousculant sans pitié des soldats.

— Vous êtes tous cinglés ? Cette eau est dangereuse. Reculez !

Se retournant, Enoch fit signe à d'autres hommes de venir sauver leurs camarades.

— Mais ne regardez pas l'eau.

En avançant vers le lac, Enoch ne vit toujours pas qui ou quoi attaquait ses hommes. Quand il eut enfin atteint l'eau, où des dizaines de soldats se noyaient, il découvrit une onde lisse sous laquelle flottaient des visages. Il en reconnut un et entendit une voix qui fit battre son cœur plus fort.

Les dents serrées, il tenta de se détourner du lac, mais les yeux de la femme le prirent au piège. Le visage familier, avec les dents de devant un peu ébréchées, les cheveux bruns et les sourcils arqués qui l'avaient attiré lorsqu'elle lui avait souri pour la première fois.

— Camille ? murmura Enoch.

Autour de lui, il eut le sentiment qu'il n'y avait plus personne. Une seule chose comptait : ces impossibles retrouvailles.

Depuis qu'elle avait entendu son propre nom, l'apparition prenait de la substance. Tendant une main, elle fendit délicatement la surface de l'eau – par en dessous, bien entendu.

— Enoch, mon amour, je t'ai attendu si longtemps. Une éternité !

— Camille ?

Le premier commandant aurait juré que son corps se transformait de nouveau en pierre.

— Enoch, rejoins-moi. Il y a si longtemps que tu m'as abandonnée...

La seule occasion où Enoch s'était presque autorisé à aimer... Camille était serveuse dans une taverne, et il la voyait chaque fois qu'il revenait à Orogang. Pour lui, son lit était toujours ouvert et chaud, mais il lui refusait le mariage, parce qu'il estimait avoir épousé l'armée. Une union contraignante. Obligé de partir de longs mois, quand ce n'était pas un an ou plus, il finirait par tomber sur un champ de bataille, à l'autre bout du monde. Camille ne méritait pas qu'il l'aliène ainsi.

Pourtant, en adoration devant lui, elle lui avait juré fidélité. Ensemble, ils avaient deux fils, Aaron et Alex, qu'il avait à peine connus. Mais voilà qu'ils apparaissaient sous l'eau, flanquant leur mère. Deux jeunes gars aux yeux brillants, aux joues constellées de taches de rousseur et au nez arrondi. Des traits qu'ils partageaient avec lui...

— Papa, viens avec nous ! lancèrent-ils ensemble.

Le cœur serré, Enoch ne put s'empêcher de tendre les bras.

— Je vous ai abandonnés il y a si longtemps... Mais c'était involontaire, mes petits gars...

Bien qu'il fût entouré de milliers d'hommes, Enoch n'entendait et ne voyait plus rien que trois visages aimés qu'il avait crus perdus à jamais.

— Rejoins-nous, implora Camille. Le Gardien te réclame. Tu l'as assez fait attendre.

Le visage ridé du père d'Enoch apparut à côté de celui de sa femme et de ses fils. Il devait tant à cet homme, qui lui avait tout appris... D'une grande sagesse, il faisait aussi montre d'un sens de l'humour à toute épreuve.

Le monde tournant comme une toupie autour de lui, Enoch eut la certitude que les eaux profondes l'appelaient.

— Mon fils, dit le vieil homme, ta place est ici, dans le royaume des morts. Avec nous.

Se souvenant de son devoir, Enoch se ressaisit et demanda d'un ton sec :

— Qui êtes-vous ? Mon père et ma famille sont morts depuis longtemps.

— C'est vrai, répondit le jeune Alex d'une voix bien trop grave, et tu devrais l'être aussi.

— Rejoins-nous ! implora Camille.

— Maintenant que tes soldats et toi êtes réveillés, insista le père d'Enoch, le Gardien a eu un avant-goût de vos âmes. Il sait qu'on lui a volé un trésor pendant des siècles. Votre place à tous est ici.

Entendant le ton sévère de son père, Enoch ne put s'empêcher de tressaillir.

— Vous devriez être là depuis longtemps, dit Aaron. Le Gardien réclame son dû.

— Il vous veut tous ! s'écrièrent ensemble les quatre apparitions.

Au prix d'un gros effort, Enoch rompit son lien avec elles. Les yeux fermés, il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Puis il se força à reculer, tituba et tomba à genoux. Comme la marée, les cris qui retentissaient autour de lui déferlèrent dans sa tête. Relevant les yeux, il vit que ses hommes se lamentaient ou pleuraient.

Mais beaucoup étaient morts, et d'autres continuaient à plonger pour se noyer et rejoindre le Gardien.

— Non !

Le premier commandant se releva. Sous ses yeux, des guerriers se suicidaient en masse. Un massacre dix fois pire que celui de la vallée semée de fleurs.

Les divisions qui continuaient d'affluer sur le site virent qu'un drame était en cours, mais sans comprendre ce qui se passait.

Enoch se retourna, beuglant ses ordres du ton autoritaire et puissant qu'Utros lui avait enseigné.

— N'écoutez pas ! Ne baissez pas les yeux sur l'eau ! Restez-en loin !

Les hommes proches du lac étaient perdus, inutile de se leurrer. Des cadavres dérivait déjà sur le ventre, et il y en aurait bientôt des centaines d'autres. Le cœur brisé d'avoir dû tourner le dos aux êtres qu'il chérissait, Enoch se consola en songeant que choisir la voie de la facilité n'aurait pas été digne de lui.

— Lieutenant ! Oui, toi, là... Avec tes gars, sauvez ceux qui sont encore sauvables, mais ne vous approchez pas de l'eau.

L'officier vert de peur fit passer le mot et l'opération de sauvetage commença. Enoch y participa, tirant loin de l'eau des dizaines de soldats. Ceux qui en approchaient étaient terrifiés par les cadavres, mais ils ne semblaient pas mesurer le danger.

Des larmes aux yeux, Enoch ordonna à ses troupes de contourner le lac et de continuer leur chemin.

— On abandonne le camp ! Impossible de s'arrêter ici.

Le premier commandant enfourcha son cheval et, au grand galop,

entraîna ses braves loin du piège. Déconcertés ou terrifiés, des dizaines de milliers d'hommes le suivirent.

Comme si son cœur était redevenu de pierre, Enoch se demanda s'il commandait de vrais soldats ou des cadavres qui s'ignoraient.

Chapitre 33

Mal en point physiquement et vidée de ses forces magiques, Nicci avait sombré dans un sommeil proche du coma. Lovée à côté d'elle dans la chambre glacée, Mrra veillait sur sa sœur humaine, qui se réchauffait et se rassurait à son contact.

Piégés, les Zhiss finiraient par mourir. Enfin libres, Ceux-Qui-Se-Cachent pourraient reconquérir leur ville et vivre à la lumière du jour.

Dans son sommeil, l'écho d'un lointain vacarme atteignit la conscience de Nicci. Si lasse qu'elle fût, elle se réveilla et s'assit dans son lit.

Aussitôt, Mrra sauta au sol et vint se camper devant ce qui restait de la porte, après qu'elle l'eut malmenée.

Nicci se leva, les jambes mal assurées et le crâne vrillé par une migraine. Après l'attaque des Zhiss, sa peau claire était marbrée de bleus.

— Viens avec moi, Mrra... Allons voir ce qui se passe.

La panthère à ses côtés, Nicci se dirigea vers la porte principale du palais. Des spectres s'y massaient, regardant dehors comme s'ils avaient toujours peur du soleil.

Dès qu'elle la vit, Asha courut rejoindre la magicienne.

— Nicci, nous avons besoin de ton aide.

Quand la jeune femme lui serra le bras, la Maîtresse de la Mort grimaça de douleur.

— Ne vous ai-je pas déjà sauvés ? Les Zhiss se sont échappés ?

Un homme secoua vigoureusement la tête.

— Non, ce n'est pas le problème... Une armée est là. Il est revenu !

Nicci ne comprit rien à cette tirade.

— Quelle armée ? Et qui est revenu ?

— Mille soldats arborant la flamme de Kurgan. Selon Cyrus, le général Utros les commande. (Asha secoua tristement la tête.) Pauvre Cyrus, finir comme ça...

Un discours sans queue ni tête.

— Le général Utros est très loin d'ici. D'ailleurs, que viendrait-il y faire ?

— C'est sa capitale, rappela un autre homme. Deux magiciennes l'accompagnent. Cyrus et ses partisans sont sortis pour le saluer, mais ces femmes les ont carbonisés.

Entendant ça, Nicci sentit ses forces revenir, même si sa tête tournait encore un peu.

— Deux magiciennes ?

Sur l'esplanade, le soleil faisait briller une infinité de boucliers, de cottes de mailles et de cuirasses. Monté sur un étalon noir, Utros arborait son casque très particulier et son demi-masque.

Et bien entendu, Ava et Ruva le couvaient du regard.

Sans hésiter, Nicci sortit pour aller défier ses adversaires.

L'odeur de la chair brûlée lui montant aux narines, Utros ne quittait pas des yeux les cadavres carbonisés. À présent, il allait devoir faire des prisonniers ailleurs afin de les interroger.

— Ils avaient l'intention d'attaquer, avança Ava, honteuse d'avoir déplu à son général chéri.

— Regardez, là-bas, dans les ombres ! lança Ruva. Il y en a d'autres. Ces gens infestent la ville. Comme elle n'a pas besoin de ça pour être moche, il va falloir les éliminer.

De très bonnes épées brillaient entre les poings noircis des étranges agresseurs. Perplexe, Utros se demanda si c'étaient les derniers soldats d'une antique armée, abandonnés dans les ruines par leur chef.

Franchement inquiet, il balaya l'esplanade du regard, scrutant les bâtiments érigés à la gloire toute relative de Kurgan. Depuis la mort des soldats hostiles – ou s'était-il agi d'émissaires ? – la ville semblait plus menaçante.

Ava et Ruva avaient vraiment fait montre d'une précipitation coupable.

— Je suis le général Utros, de retour à Orogang. Si votre empereur est indigne de loyauté, je prendrai sa place.

Une tirade assez tonitruante pour que tous les pigeons s'envolent de leurs perchoirs. Sentant monter la tension, les hommes déployés en bon ordre autour d'Utros dégainèrent leur arme.

— Montrez-vous ! cria Ava. Prosternez-vous devant le grand Utros.

— On dirait des vers de terre qui se cachent dans un tronc creux, marmonna Ruva. (Dégoûtée, elle tourna la tête vers les cadavres noircis par les flammes.) Oui, il va falloir les massacrer, pour qu'ils te rendent ta ville, général chéri.

Face au palais de Kurgan, Utros se souvint de la grandeur passée de l'empire. Dire qu'il en restait seulement un édifice aux fenêtres murées...

La porte principale était ouverte, en revanche, et des silhouettes grises se pressaient dans l'encadrement. Ces gens avaient dû voir leurs compagnons brûler. Histoire d'enfoncer le clou, Utros entendait continuer à les terroriser. Bientôt, entrant à cheval au palais, il avancerait jusqu'à la salle du trône avec l'aisance d'un grand conquérant.

Une femme jaillit des ombres et avança d'un pas décidé. Au lieu

d'une tunique grise informe, elle portait une robe noire qui mettait en valeur ses courbes épanouies. Les cheveux blonds courts et mal peignés, elle riva les yeux sur Utros, à croire que la présence des jumelles et des soldats ne l'intéressait pas. Une seule personne la fascinait.

— À Ildakar, j'étais sur le point de te mettre à genoux. Aujourd'hui, je te chasserai d'Orogang !

Alors que le soleil tapait dur sur son visage tuméfié, Nicci mobilisa tout ce qui lui restait de forces. Pas question de laisser voir à ses adversaires qu'elle tenait à peine debout après son combat de la veille.

Ava et Ruva la foudroyèrent du regard, puis elles levèrent les mains, prêtes à frapper. Sentant l'air vibrer alors qu'elles invoquaient leur don, la Maîtresse de la Mort se prépara à générer un bouclier. Abattre les jumelles ne lui aurait pas déplu, mais son véritable ennemi, c'était Utros.

Déterminée, elle se tourna vers le palais.

— Mes amis, regardez l'homme dont vous vénerez la statue et chantez les exploits. Le grand général Utros ! (Elle désigna les cadavres carbonisés.) Cyrus et ses partisans l'aimaient plus que tout au monde, et ils voulaient mettre leurs épées à son service. Regardez comment il les a remerciés ! Que vous fera-t-il, selon vous ? Cet homme n'a rien d'un héros. C'est un conquérant qui veut dominer l'Ancien Monde.

— Nous te pensions partie avec Ildakar, maugréa Utros. Quelle est cette vermine tapie dans les ombres d'Orogang ? De quel droit infestait-elle ma ville ?

— Ces femmes et ces hommes sont les descendants de ceux qui renversèrent Kurgan. Depuis, cette cité est à eux. (Nicci avança d'un pas.) Tu n'y es pas le bienvenu, Utros.

Des nuages noirs apparurent au-dessus des jumelles. Le vent se leva, effrayant les chevaux de l'antique détachement.

Nicci invoqua un bouclier qui dévia la première attaque des jumelles. Même si cette parade lui avait coûté un effort surhumain, elle ne détourna pas le regard d'Utros.

— S'il a besoin de servantes, c'est que le grand général n'est plus à la hauteur de sa réputation.

Ava et Ruva plièrent les doigts, prêtes à frapper de nouveau. D'un geste, Utros leur ordonna de n'en rien faire.

— Je n'ai pas besoin de protection, lâcha-t-il. En revanche, je peux leur permettre de s'amuser.

Il lança ses tigresses à l'assaut.

Glissant sur les dalles comme des serpents sur de la pierre chaude, les jumelles avancèrent. Très calme, Nicci les accueillit avec un sourire

assassin.

— Vous avez tenté de nous tuer, mes amis et moi, puis vous vous êtes servis de mes cheveux pour essayer de m'abattre. (Elle effleura ses mèches hérissées.) L'heure est venue de vous rendre la monnaie de votre pièce.

D'une simple pensée, Nicci fit apparaître entre ses mains une boule de feu qu'elle lança sur les soldats. Les flammes carbonisèrent cinq soudards et semèrent la panique parmi ceux qui les entouraient.

Stupéfiée, Nicci entendit les portes de tous les bâtiments s'ouvrir en même temps. Une multitude de spectres en sortirent, furieux à cause de ce qu'ils avaient vu et stimulés par la tirade de leur nouvelle amie. En criant de rage, ils lancèrent sur les soldats une attaque étonnamment bien coordonnée. Presque tous brandissaient une arme récupérée dans le stock que Cyrus et ses partisans entretenaient avec amour.

Les fiers guerriers d'Utros, qui ne s'attendaient pas à ça, tentèrent de se mettre en formation, mais contre un assaut multidirectionnel, ça n'avait rien d'évident.

— Massacrez-les ! ordonna Utros. Nous avons l'avantage du nombre !

Une illusion... Même si les soudards taillèrent en pièces les premiers résistants, il en arrivait de partout, et le flot ne semblait pas près de se tarir.

Ava propulsa un éclair sur Nicci, qui le dévia avec son bouclier. Sous l'effort, elle recula de quelques pas, mais elle se reprit, puisa dans ses réserves et fondit sur les jumelles.

Ruva zébra l'air du bras gauche. Aussitôt, des éclairs jaillirent de l'amas de nuages noirs. Sans tarder, Nicci riposta avec un bélier d'air qui projeta la détestable femme contre sa sœur.

Utros lutta pour calmer son étalon, qui se cabrait de terreur.

Débordés par l'attaque audacieuse de Ceux-Qui-Se-Cachent, les soldats rompirent les rangs pour livrer des duels furieux. Quelques-uns firent piétiner les amis de Nicci par leurs chevaux, mais la plupart tentèrent de les passer au fil de l'épée.

Les spectres blessèrent les destriers, visèrent les jambes des soudards et s'efforcèrent de les désarçonner.

Au-dessus du vacarme des armes et des cris de guerre, Nicci entendit un grognement. Se jetant dans la mêlée, Mrra commença à égorger ou à déchiqeter les soudards.

Nicci écarta les mains et généra des bourrasques qui firent tomber les cavaliers de leur selle et renversèrent comme des quilles les hommes à pied. Encouragés, Ceux-Qui-Se-Cachent poussèrent leur avantage, Mrra leur ouvrant la voie à grands coups de crocs et de griffes.

Utros lança son étalon au galop et fonça de l'autre côté de l'esplanade. Acharnées, les jumelles frappèrent encore Nicci avec leur feu, mais leurs éclairs ricochèrent sur son bouclier.

Sans se laisser distraire, la Maîtresse de la Mort garda les yeux rivés sur son unique cible.

Avec son don, elle sonda l'esplanade et trouva la résonance qu'elle cherchait dans un monolithe qui culminait trente pieds au-dessus du général. Quand elle ébranla les pierres de sa base, la colonne vacilla et s'inclina d'un côté – le bon, par bonheur. Continuant son travail de sape, Nicci jubila lorsque l'imposante structure bascula dans le vide – en direction d'Utros.

Le général sauta de sa selle et s'écarta de la zone dangereuse tandis que sa monture terrifiée détalait. Dans un bruit de fin du monde, la colonne s'écrasa sur le sol et des éclats de pierre volèrent dans les airs.

— Je te tiens, Utros ! lança Nicci avant de se lancer à la poursuite de son ennemi juré. Ne perds pas ton temps à fuir !

Le général se tourna vers la magicienne, puis il dégaina son épée longue.

— Moi, fuir ? Je vais te réduire en bouillie !

Concentrée sur Utros, Nicci fut surprise par une attaque vicieuse des jumelles. Le tissu de sa robe fuma et lui brûla la peau, mais elle parvint à l'éteindre d'un simple sort. Un effort, cela dit, qui ne fit aucun bien à ses jambes vacillantes. La gorge et les poumons en feu, elle avait de plus en plus de mal à avancer.

Alors que la bataille faisait rage au cœur d'Orogang, Nicci eut un rictus méprisant à l'intention de la statue du despote déchu. Les bras cassés, la tête en miettes, le grand Kurgan n'était plus qu'un vulgaire tas de gravats. Non loin de là, le puits de la sliph restait vide et silencieux. Y jeter Utros ne serait peut-être pas une mauvaise idée, songea Nicci.

Ripostant à sa contre-attaque, les jumelles la bombardèrent d'éclairs, mais elle renforça son bouclier et leur fit sereinement face. Si puissant et légendaire fût-il, Utros restait un homme, et rien de plus. Les deux magiciennes, elles, pouvaient se révéler très nuisibles.

Sautant sur ce qui restait de la statue renversée, Ava invoqua un éclair qui éblouit Nicci. Encore au sol, Ruva tapa très fort du pied. Aussitôt, une onde de choc se diffusa sous les dalles.

Pas une seconde trop tôt, Nicci bondit en l'air et retomba sur le sol juste après le passage de l'onde destructrice. En guise de réponse, elle choisit la foudre, qui jaillit du ciel.

Le bouclier commun des jumelles crépita d'étincelles, à un souffle de lâcher.

— Je suis plus forte que vous ! lança Nicci.

Les jumelles battirent en retraite sur la place adjacente. Résolue à

les tuer, Nicci les suivit. À pied, lame toujours au poing, Utros courut rejoindre ses âmes damnées, prêt à se battre à leurs côtés.

Le trio fit la jonction au pied de la gigantesque statue du général.

Ava et Ruva se campèrent devant leur protégé, prêtes à tout pour le défendre. Invoquant une lame d'air tranchante, Nicci frappa latéralement avec cette faux invisible. Érigeant un bouclier individuel, Ruva dévia le coup au dernier moment – mais pas sans le payer, puisque la « faux » lui entailla le bras droit sur presque toute sa longueur.

Quand elle entendit sa sœur crier de douleur, Ava invoqua un mur de flammes et le propulsa vers sa cible.

Repoussée par le bouclier de Nicci, l'arme dévastatrice, comme un boomerang, retourna vers son expéditrice. Sans la toucher ni blesser ses compagnons, mais en percutant de plein fouet la statue du grand héros d'Orogang.

Quand elle vit les jambes de pierre se fissurer, Ruva gémit de détresse.

Sa sœur cria aussi lorsque le géant de pierre bascula dans le vide. Utros et Ruva s'écartèrent vivement, mais Ava partit dans la mauvaise direction. Elle n'avait pas fait deux pas quand la statue s'abattit, sa silhouette disparaissant derrière un nuage de poussière.

— Utros ! s'écria Ava, désespérée.

Nicci saisit au vol l'occasion. Invoquant un éclair où se mêlaient les deux facettes de la magie, elle visa Ava, libéra l'énergie meurtrière et fit mouche. Le torse transpercé, la magicienne s'écroula.

Ruva hurla de désespoir à s'en briser les cordes vocales.

Après une telle dépense d'énergie, Nicci sentit ses jambes se dérober.

Ruva sauta par-dessus les fragments de la statue et prit sa sœur dans ses bras pour la serrer contre sa poitrine.

Épée levée, Utros foudroya Nicci du regard, résolu à la décapiter.

À un souffle de la mort, Ava leva une main pour attirer sa sœur vers elle, mais ses forces la trahirent. La poitrine carbonisée, elle s'abandonna au néant.

Tombée à genoux, Nicci se releva et invoqua deux petites boules de feu – une dans chaque main, mais toutes destinées à Utros.

Pourtant dévastée par la mort de sa sœur, Ruva hurla de défi :

— Non ! Tu ne l'auras pas ! Pas lui !

Un bras autour du cadavre d'Ava, elle enlaça Utros de l'autre, ferma les yeux et lança un sort que Nicci ne parvint pas à identifier.

Proche de l'épuisement, la Maîtresse de la Mort envoya les boules de feu de toutes ses forces. Ruva et Utros n'avaient pas une chance de s'en tirer. Sauf que... Juste avant l'impact, le général, la jumelle vivante et la morte se volatilèrent, comme s'ils n'avaient jamais été

là.

Zébrant l'air, les boules de feu s'écrasèrent contre une façade...

Chapitre 34

Alors que les trois galères s'apprêtaient à mouiller pour la nuit, Bannon s'acharnait toujours à briquer le pont. Depuis un bon moment, il n'y avait plus la moindre trace de sang ou d'immondices, mais personne n'avait cru bon de le relever de sa corvée. Enchaîné au bastingage par une cheville, ça faisait des heures qu'il travaillait à genoux, les mains à vif à force de serrer le manche de sa brosse. Plusieurs autres esclaves, dont le maussade Erik, étaient attachés non loin de là et forcés à le regarder.

S'il parvenait à se libérer, Bannon se jetterait dans le fleuve, ça ne faisait pas un pli. En nageant vite, il pourrait se cacher dans les roseaux – à condition d'arriver jusque-là. Avec leurs lances et leurs harpons, les Norukai étaient très doués. Un fer barbelé entre les omoplates, on n'allait pas bien loin...

Une fin qui n'aiderait pas Erik et les autres. Il fallait trouver une meilleure idée.

Dans la pénombre, le jeune escrimeur distingua des flammes, assez loin devant. Puis il entendit des roulements de tambour et une voix de femme qui défiait les esclavagistes. Dès que la galère fut un peu plus près, Bannon reconnut une Mora-Zith.

Lila ? Non, ce n'était pas sa voix... En revanche... Oui, c'était ça ! Adessa, l'impitoyable chef des Mora-Zith qui lui avait fait vivre un... calvaire dans les fosses de combat d'Ildakar. Alors que Ian était son amant, elle l'avait tué devant les yeux de Bannon, pour éviter qu'il se rallie à lui. Un crime qu'il ne lui pardonnerait jamais.

Et voilà qu'elle défiait Calvaire en duel. Certes, il détestait cette femme, mais certainement pas plus que l'ignoble maître de Crayeux.

Les esclavagistes se gaussaient de ce défi, mais ils avaient tort de sous-estimer la Mora-Zith. Une erreur grossière...

Quand deux pillards furent partis chercher Adessa en canot, trois ou quatre autres vinrent vérifier les entraves des prisonniers. Le prenant par les cheveux, Gara tira Bannon puis le força à s'asseoir près des autres esclaves.

— Assez briqué pour aujourd'hui ! Mais ne te fais pas d'illusions, tu recommenceras demain !

Gara ligota les poignets de Bannon et s'assura que le fer était bien fermé sur sa cheville. Distraite, elle lorgnait sans cesse la proue, où Calvaire attendait l'arrivée de sa future adversaire.

Crayeux accourut et s'accroupit à côté de Bannon.

— Elle défie le roi Calvaire ! Pour elle, ce sera un calvaire... (Il se pencha pour parler à l'oreille du jeune escrimeur.) Du sang sur le pont, frotte, frotte ! Tu vas voir...

L'albinos fila vers la proue, où Adessa et Calvaire se faisaient désormais face.

Après l'avoir sortie d'un sac, la Mora-Zith posa sur un tonneau ce qui restait d'une tête humaine. Malgré la décomposition, Bannon reconnut le sorcier en chef Maxime.

— Douce Mère la Mer...

À la lueur des lanternes, des Norukai accoururent, résolus à ne rien manquer du spectacle, qu'ils pressentaient très bref.

Dans un éclat de rire, Calvaire leva sa hache et Adessa se mit en garde.

Le cercle de Norukai lui bloquant la vue, Bannon n'aurait su dire qui prenait l'avantage. Sur la galère, pas un seul esclavagiste ne s'intéressait à autre chose qu'au duel. Les esclaves, eux, se recroquevillaient sur eux-mêmes, parce que ne pas se faire remarquer restait une des clés de la survie.

Malgré les encouragements bruyants des Norukai, Bannon capta un petit bruit montant du fleuve. Un peu plus tard, un nouveau son lui indiqua que quelqu'un gravissait lentement une des échelles extérieures.

Quand une silhouette enfourcha le bastingage pour retomber souplement sur le pont, le jeune escrimeur n'en crut pas ses yeux. Le corps parfait, la peau couverte de runes, les si beaux yeux... Cette fois, c'était Lila !

Malgré la chaîne, Bannon aurait bien sauté de joie, mais la Mora-Zith le foudroya du regard puis lui intima le silence.

À la proue, un bruit métallique annonça que le duel était commencé.

— Que fais-tu ici ? demanda Bannon, le cœur gonflé d'espoir.

— Pas de questions idiotes, mon gars... Je viens te libérer, ça va sans dire.

Adessa affrontait Calvaire, un adversaire encore plus laid que les monstres qu'elle avait tués dans l'arène d'Ildakar. Avec ses implants osseux et sa large bouche, le roi se croyait sans doute très beau, mais il était bien le seul à le penser. En tout cas, ça donnait à la Mora-Zith une raison de plus d'avoir envie de le tuer – la mission qu'elle s'était engagée à accomplir. Ainsi, grâce à sa diversion, Lila pourrait libérer son jeune gladiateur. Cerise sur le gâteau, envoyer Calvaire chez le Gardien serait un honneur et une joie.

Chargeant l'esclavagiste, la Mora-Zith abattit sa lame avec un cri qui lui vida pratiquement les poumons.

Véritable montagne d'homme, Calvaire avait un torse de bûcheron et des muscles assortis. Sa hache de guerre, il la maniait comme s'il se fût agi d'un couteau de poche. Malgré sa taille et sa corpulence, il se révéla aussi très vif, et esquiva sans peine la première attaque d'Adessa.

Emportée par son élan, puisque sa lame fendit l'air, la Mora-Zith perdit un instant l'équilibre. Alors qu'elle se rétablissait, Calvaire la frappa à la tempe avec un énorme poing renforcé de fer. Elle entendit sonner des cloches, mais parvint à s'écarter de la trajectoire du coup de hache qui suivit.

Aux cris de joie des Norukai, Adessa comprit qu'ils étaient sûrs de sa défaite.

Trônant sur son tonneau, Maxime regardait la scène avec ses yeux pourris. Dans sa tête, Adessa l'entendait la narguer, mais aucun mot ne sortait de ses lèvres. Il était bien trop pervers, ce salopard. Si quelqu'un d'autre attestait qu'il parlait, plus moyen de faire croire à sa victime qu'elle était folle.

Oui, dans son esprit, il riait encore plus fort que les Norukai, ce monstre ! Pour le faire taire, elle secoua la tête, comme pour chasser un moustique insistant.

Avec sa lame, elle para un coup de hache. Même si son épée était très courte, la manœuvre suffit à dévier la trajectoire de l'arme.

Le coup passé, la Mora-Zith tira parti de sa plus petite taille pour se glisser sous la garde du roi et, d'un coup de pied sauté au ventre, lui couper un instant le souffle.

Furieux, Calvaire mania sa hache comme une massue – sans finesse, mais assez vite et fort pour manquer d'un souffle faire mouche.

Alternant lazzis et sifflets, les Norukai narguaient Adessa en la bombardant de petits fragments gluants qui lui collaient à la peau. Des entrailles de poisson, s'avisa-t-elle. Dans l'arène, c'était une tactique classique pour perturber un gladiateur. La réponse consistait à ne pas se laisser déconcentrer. À Ildakar, elle avait tué des ours de combat, des loups à piques et des panthères du désert. Si on considérait froidement les choses, Calvaire était un monstre comme les autres, et rien de plus.

Une nouvelle passe d'armes s'acheva sans résultat probant. Pour le moment, aucun des deux ne parvenait à blesser l'autre.

L'albinos, un chamane selon Lila, passa sa tête entre deux spectateurs, puis il disparut de nouveau. La seule vue de cet avorton glaçait les sangs, mais Adessa devait se concentrer sur Calvaire – tout en gardant un œil sur le public, parce qu'elle doutait que les Norukai fassent grand cas des règles de l'honneur.

Le roi grogna, comme si le poids de sa hache finissait quand même par le fatiguer un peu. Sa botte glissant sur quelque chose – peut-être

un morceau d'immondice expédié par un esclavagiste –, il chancela une fraction de seconde.

Presque rien, mais assez pour qu'Adessa saisisse l'occasion au vol. Frappant d'estoc avec sa lame, pour forcer Calvaire à se défendre, elle referma la main gauche sur le manche de sa Pointe-douleur. L'arme secrète des Mora-Zith, capable d'infliger une souffrance effroyable à leurs victimes.

Au moment où elle chargeait, Calvaire avait déjà retrouvé son équilibre. Avec sa hache, il para le coup d'épée – comme prévu –, mais il ne remarqua pas l'insignifiant poinçon que son adversaire serrait dans l'autre main.

Adessa frappa à la manière d'une guêpe qui enfonce son dard dans une cible. Fine comme une aiguille et très courte, l'arme n'infligeait pas de graves blessures, mais ça n'était pas l'objectif. À travers son gilet en peau de requin, Calvaire ne sentirait même pas un élancement. Jusqu'à ce qu'Adessa pose le pouce sur la rune centrale et active la magie.

Quand ce fut fait, un spasme de souffrance traversa tout le corps du maudit roi des Norukai.

En réponse, il se tétanisa, tous ses muscles dorsaux assez tendus pour risquer de lui briser la colonne vertébrale. Ouvrant son ignoble bouche, il lâcha un cri assez déchirant pour faire sursauter les spectateurs, pourtant habitués à toutes les horreurs.

Adessa continua à dispenser de la souffrance au roi, comme si l'entendre brailler l'amusait. Avec sa Pointe-douleur, elle avait forcé ses gladiateurs les plus durs à implorer pitié, des larmes aux yeux. Pour vaincre, il suffirait de continuer à torturer Calvaire.

À cet instant, la tête de Maxime éclata de rire. Les lèvres noires bougèrent, et la voix tant détestée lança :

— Tu ne le battras pas ! Viens me rejoindre chez les morts, chère Adessa. C'est là qu'est ta place !

Ces mots minèrent la confiance de la Mora-Zith. Autour des duellistes, les Norukai braillaient, exigeant du sang. Sentant que Calvaire essayait de se dégager, Adessa appuya plus fort sur sa Pointe-douleur.

— Tu es faible, Adessa, grinça Maxime, et tu le sais.

— Tais-toi ! cria la Mora-Zith en foudroyant du regard le crâne hideux.

L'instant de déconcentration fatal... Même avec la Pointe-douleur dans la chair, Calvaire réussit à saisir le poignet gauche de son adversaire et à le plier avec une force sûrement augmentée par la souffrance.

Les os cédèrent. Sa main quasiment broyée, l'avant-bras éclaté, Adessa sentit déferler en elle une douleur qu'elle n'aurait pas crue

possible.

Dans son brouillard, elle entendit de nouveau la voix moqueuse de Maxime.

Calvaire arracha la Pointe-douleur aux doigts brisés de son adversaire.

Adessa tenta de lever son épée, mais le colosse la percuta comme un taureau furieux. Quand elle s'écrasa sur le pont, sa tête heurta violemment le bois, et la souffrance augmenta encore. En guise de défense, elle leva un genou, mais le roi disposait d'une Pointe-douleur, à présent. Faute de magie, il ne pouvait pas activer le sortilège, et la lame seule ne faisait pas grand mal – sauf quand on l'enfonçait plusieurs fois dans la gorge d'un vaincu, en visant d'abord la carotide, puis en déchiquetant le reste avec des mouvements latéraux.

Adessa sentit du sang chaud couler sur sa gorge. Presque distraitement, elle nota que sa résistance faiblissait.

Calvaire continuait à frapper, comme un boucher qui attendrit un morceau de carne. Très vite, le cou d'Adessa ne fut plus qu'une infâme bouillie. Sa rage encore intacte, le roi s'en prit à son visage et insista longtemps après qu'elle eut succombé.

Alors, il rugit de triomphe.

Dès qu'il reconnut Lila, Bannon comprit qu'il avait toujours su qu'elle viendrait. Son optimisme, comme d'habitude...

Alors qu'Adessa et Calvaire en décousaient à la proue, la Mora-Zith se précipita vers le prisonnier. Stupéfié, celui-ci vit qu'elle avait une épée attachée dans le dos. Mais pas n'importe quelle épée – Solide !

Pour la première fois depuis des jours, Bannon éprouva de la joie.

Lila coupa la corde qui lui entravait les poignets, puis elle s'attaqua au fer, à sa cheville.

Pendant qu'elle travaillait, Bannon lui souffla :

— Tu dois aussi libérer les autres. Ce sont mes amis.

Les esclaves grognèrent. Certains étaient paniqués, d'autres désorientés. Erik, lui, tirait sur ses chaînes.

Lila leva les yeux sur Bannon.

— Je n'aurai pas le temps, mon gars. Mais ceux-là, je n'ai pas juré de les protéger. C'est toi que je viens sauver.

Le fer ne cédant pas, Lila remonta jusqu'à l'endroit où la chaîne était attachée et, avec son couteau, elle essaya de déloger la fixation.

À la proue, des rugissements retentirent. Du coin de l'œil, Bannon vit qu'Adessa était tombée. Se jetant sur elle, Calvaire commença à la frapper et du sang gicla partout.

— Douce Mère la Mer, il va la tuer...

Lila se pétrifia, incrédule. Adessa, perdre un duel ? Hésitant un moment, elle s'attaqua de nouveau à la chaîne.

— J'espérais avoir plus de temps...

À la proue, Calvaire s'acharnait toujours sur sa victime.

Bannon tendit la main.

— Donne-moi Solide ! Je peux être utile !

Les Norukai célébraient à présent la victoire de leur roi. Pourtant, une silhouette approchait des esclaves.

Dès qu'il aperçut Lila, l'albinos sauta comme un cabri en écartant les bras.

— Un autre poisson ! Nous avons attrapé un autre poisson !

Malgré le vacarme, quelques esclavagistes entendirent et tournèrent la tête pour voir ce qui se passait.

Lila tira sur la chaîne. Ne parvenant pas à l'arracher, elle oublia toute prudence et s'attaqua à coups de couteau au bois qui entourait la fixation. Histoire de l'aider, Bannon tira lui aussi sur la chaîne.

Crayeux, lui, continuait à couiner.

— Venez ! Venez ! Un nouveau poisson ! Vite !

Lila se redressa d'un bond et frappa le chamane au visage pour le faire taire. Comme s'il venait d'être percuté par un cheval au galop, l'avorton vola dans les airs, s'écrasa sur le plancher à cinq pas de là et porta une main à ses lèvres éclatées. Puis il se roula en boule et gémit.

À le voir ainsi, Bannon éprouva une étrange culpabilité. Mais il la repoussa, car l'heure n'était pas à ça.

À la proue, éclairée par les lanternes, la tête du sorcier en chef commença à émettre une lueur verdâtre. Ses yeux pourris brillèrent et ses lèvres bougèrent, comme s'il essayait de sourire. Puis un rire de dément monta de la gorge qu'il n'avait plus. Un rire moqueur qui terrifia même les impitoyables esclavagistes.

Bannon lui-même en eut des frissons glacés.

Les Norukai reculèrent, le souffle court, puis ils observèrent la tête. Quand son hilarité se fut calmée, le peu de chair qui restait à Maxime fondit et coula sur le couvercle du tonneau. Ensuite, ses os s'émiettèrent en une infinité de fragments.

Attirés par les braileries de Crayeux, des Norukai déboulèrent à la poupe. Dès qu'ils virent Lila, ils donnèrent l'alerte et d'autres pillards vinrent les rejoindre.

Lila dégaina Solide et se mit en garde. Comme dans l'arène, face à un monstre, elle se prépara à vendre chèrement sa peau. Les pieds calés contre le bastingage, Bannon continua à tirer sur la chaîne – sans aucun résultat.

Erik et les autres tentaient aussi de se libérer. S'ils luttèrent tous ensemble, se dit Bannon, quelques-uns d'entre eux pourraient peut-être réussir. Mais les Norukai étaient si près...

Couvert du sang d'Adessa, Calvaire déboula le premier. Dès qu'il vit Crayeux recroquevillé sur le sol, il rugit de rage.

À l'évidence, Lila se préparait à affronter les Norukai. À ses yeux, la notion d'échec n'existait pas, mais Bannon la ramena à la réalité :

— Tu vas y laisser ta peau, Lila ! Tu ne peux pas me sauver.

C'était ce qu'il fallait dire. Et cette fois, Bannon ne faillirait pas.

Lila tenta d'abord de nier la vérité, puis son expression changea. Son compagnon avait raison...

— Pas cette fois..., lâcha-t-elle entre ses dents serrées.

Tandis que les Norukai chargeaient, bavant de haine, la Mora-Zith fit un serment :

— Je reviendrai pour te tirer de là, mon gars.

Sur ces mots, elle sauta par-dessus le bastingage et disparut. Très vite, un « plouf » apprit à Bannon qu'elle serait bientôt en sécurité.

Sans se soucier des esclaves, les Norukai saisirent des lances et des harpons et vinrent sonder l'eau, en quête d'ondulations. Comme si Lila était un poisson-chat, certains lancèrent leur arme.

En vain, aurait parié Bannon. Ces monstres ne tueraient pas Lila, et elle reviendrait bientôt pour le secourir.

L'air affolé, Calvaire s'accroupit près de Crayeux et le prit dans ses bras. Toujours en état de choc, l'albinos porta une main à son visage tuméfié. D'une main souillée de sang, Calvaire toucha délicatement la joue enflée de son ami.

— Crayeux, pardonne-moi. J'aurais dû te protéger. Comment ai-je pu ne pas comprendre que ce duel était une diversion ? Ces femmes nous ont tendu un piège.

Le roi se leva, foudroya du regard Bannon et remarqua qu'il avait les mains libres.

— Cette Mora-Zith a blessé mon vieil ami. Je vais lui rendre la monnaie de sa pièce.

Le poing du colosse s'écrasa sur le visage de Bannon, manquant de peu lui déboîter la mâchoire. Sonné, le jeune escrimeur s'écrasa contre le bastingage. Puis il glissa mollement sur le pont.

— Tu mérites de mourir, siffla Calvaire. Mais avant, je te ferai très mal.

Chapitre 35

Les hommes d'Utros affrontaient Ceux-Qui-Se-Cachent dans les rues d'Orogang. Face à une résistance inattendue, les officiers beuglaient ordre sur ordre. Mais les vétérans n'avaient besoin de personne pour tailler en pièces des adversaires.

Des adversaires qui sortaient toujours des bâtiments, comme si leurs réserves étaient inépuisables. Contre les tactiques rigoureuses des soldats, la hargne et l'imagination de ces loqueteux se révélaient curieusement efficaces. Si la mêlée devenait confuse, elle n'était pas si déséquilibrée que ça.

Après l'étrange disparition de Ruva et Utros, Nicci s'accordait un moment de récupération. Ava était morte, ça ne faisait pas de doute, mais pourquoi Ruva avait-elle emporté son corps ?

Alors que le vacarme devenait assourdissant, Nicci tentait d'inspirer à fond. Devant elle, la statue brisée d'Utros gisait sur le dos, les yeux fixant le ciel. Pour faire tant de dégâts, Nicci avait puisé plus que de raison dans son don. L'important, pour l'heure, c'était de reconstituer son énergie.

Ensuite, elle irait soutenir ses amis, qui risquaient de se faire massacrer. Son pouvoir au plus bas, il lui restait toujours ses couteaux.

Dans la fureur du combat, un peu partout, les antiques soudards ne s'étaient pas encore aperçus de la disparition d'Utros. Presque mécaniquement, ils tranchaient dans le vif face à des ennemis courageux, certes, mais affreusement mal entraînés.

Encore que... Les choses n'étaient pas si simples... S'ils subissaient de grosses pertes, les spectres n'étaient pas manchots, et leurs adversaires payaient un lourd tribut. Habitué à se sacrifier, Ceux-Qui-Se-Cachent comptaient bien finir victorieux.

Certes, mais ils affrontaient des hommes mieux équipés qu'eux – et de véritables militaires, en plus de ça.

Des duels sauvages se déroulaient partout, entre les bâtiments comme sous les arches majestueuses. Enragés mais lucides, les escrimeurs évitaient les gros fragments de colonnes ou de statues écroulées.

Un soudard se campa face à Nicci et leva sa lame rouge de sang. À l'évidence, il croyait avoir affaire à une proie facile. Il frappa latéralement, pour l'éventrer, mais elle esquiva, passa sous sa garde et lui enfonça un de ses couteaux dans l'entrejambe. Tandis que la lame remontait, déchiquetant les intestins, le type hurla à la mort. Puis il

s'écroula, les deux mains plaquées sur le ventre.

Au lieu de l'achever, Nicci le laissa agoniser en hurlant. À n'importe quel prix, elle devait inverser le cours de cette bataille et sauver ses amis. La terreur, après tout, était une arme comme une autre.

Mrra lâcha un rugissement qui parvint à couvrir le vacarme ambiant. Grâce au lien, Nicci capta qu'il n'y avait rien d'inquiétant. Dans le feu de l'action, la panthère jubilait, enivrée par le goût du sang frais dans sa gueule.

Du coin de l'œil, Nicci vit sa sœur féline renverser un soldat et déchirer de ses griffes son épaisse cuirasse. Quand elle en eut fini avec cette nouvelle proie, Mrra rugit de plus belle.

D'autres félins s'étaient mêlés à la bataille. Une dizaine, peut-être plus, qui terrorisaient les combattants adverses. À dire vrai, il y avait de quoi, parce que la mêlée tournait à la boucherie. Et les panthères, mystérieusement, savaient épargner les hommes et les femmes en gris pour se concentrer sur les soudards d'Utros.

Une lame dans chaque main, Nicci se mit elle aussi à faire des ravages. Désespérés, des hommes appelaient leur général à l'aide. En quête d'ordres, les officiers le cherchaient du regard, mais il n'était nulle part en vue.

Le vent tournait... Dans les rangs désorganisés, des rumeurs commençaient à courir lors des brefs répit. Le général s'était enfui, voilà tout !

Au bord de la rupture, les soldats combattirent avec tout ce qui leur restait de rage et d'énergie.

À peine libérés des Zhiss, Ceux-Qui-Se-Cachent semblaient condamnés à mourir avant d'avoir pu savourer leur bonheur retrouvé. En avançant vers le palais, Nicci eut une poussée de colère et de chagrin. Coûte que coûte, elle allait rejoindre ses amis et les aider. Les défaites, elle ne connaissait pas, et ça ne commencerait pas aujourd'hui.

Profitant d'une courte accalmie, elle sonda son don. Bien qu'affaibli, il était là, et elle restait une puissante magicienne. La Maîtresse de la Mort sauverait autant de spectres que possible !

Alors qu'elle passait devant le puits de la sliph, elle généra une petite boule de feu dans sa paume. Puis elle s'immobilisa, évaluant la situation avant d'intervenir d'une manière décisive.

Son plan arrêté, elle lança la boule sur un groupe de soldats. Trois d'entre eux furent carbonisés sur place. Pas de quoi triompher, car elle espérait bien mieux que ça.

Puisant dans son don, Nicci tenta de générer une boule plus grosse. Dans son dos, un bruit étrange retentit, mélange bizarre de sifflement et de gargouillis.

Une fois tournée vers le puits, la magicienne vit que le beau visage

de vif-argent de la sliph en émergeait.

Un moment, elle n'en crut pas ses yeux.

— Sliph ?

Indifférente au vacarme de la bataille, la femme de vif-argent riva les yeux sur Nicci.

Mais pourquoi se montrait-elle en cet instant précis ?

— Sliph, je t'ai appelée plusieurs fois.

— J'ai entendu, mais rien ne m'oblige à te servir. Cela dit, j'accepte ton marché. Dis-moi tout sur l'empereur Sulachan, et nous voyagerons.

— Pas maintenant, sliph ! Nous parlerons plus tard.

— Non, c'est maintenant ou jamais ! Comme tu le désires, je te ramènerai à Serrimundi, et tu me diras tout sur Sulachan. Ce sont les termes du marché.

Nicci invoqua un bouclier pour se couper de la sliph, mais ça ne fonctionna pas.

— Non, pas maintenant !

— Respire !

Un bras de vif-argent jaillit, entoura la taille de Nicci et l'attira dans le puits.

Chapitre 36

Dès que le groupe eut achevé la longue descente depuis Kol Adair, Nathan se sentit beaucoup mieux.

— Sur ce terrain, dit Zimmer, qui guidait la colonne dans la vallée redevenue fertile, on devrait prendre encore plus d'avance sur l'ennemi.

Les épaules bien droites, Nathan chevauchait près de la Dame Abbesse.

— Plus tôt nous atteindrons Surplomb du Monde, mieux nous renforcerons nos défenses.

— Exact, fit Verna. Les érudits archivent les textes depuis des années et les mémoristes leur fournissent les informations manquantes. Ensemble, ils doivent avoir trouvé beaucoup de grimoires pleins de sortilèges mortels.

Nathan observa la vallée et se souvint de son aspect, dans un passé très récent. À l'époque, les lacs, les cours d'eau, les prairies et les bosquets n'étaient qu'un désert rocailleux semé de canyons et de saillies rocheuses. L'œuvre du Buveur de Vie, un apprenti sorcier qui avait invoqué trop de magie pour ses maigres capacités.

— Très chère, dit Nathan, ce n'est pas *trouver* ces sorts qui m'inquiète, c'est notre aptitude à les *contrôler*.

Dubitative, Verna sonda la vallée luxuriante.

— Je connais l'histoire du Buveur de Vie. Mais c'est Victoria, n'est-ce pas, qui a découvert puis lancé le sort de régénération. Ne peut-on pas dire qu'elle a sauvé le monde ?

Nathan ne cacha pas son exaspération.

— Par les esprits du bien, qui t'a raconté ces fadaises ? Victoria était aussi dangereuse que le Buveur de Vie, mais dans un autre style. Elle aussi, elle a lancé un sort qui la dépassait. Sa végétation délirante aurait envahi puis détruit le monde. Pour l'arrêter, nous avons payé le prix fort...

Le cœur de Nathan accéléra comme si Ivan se délectait de ce sombre souvenir.

— La pauvre petite Chardon a offert le sang de son cœur pour que Nicci ait l'arme dont elle avait besoin.

L'air sombre, ses cheveux blancs battant au vent, Nathan regarda la zone désertique, en hauteur, où ils trouveraient Surplomb du Monde.

— Si nous découvrons des sorts puissants, serons-nous assez sages et assez forts pour les utiliser comme il faut ? C'est ça qui me

tourmente...

Le dédale de canyons dissimulait la ville depuis des millénaires. Pressés de se retrouver chez eux, Oliver et Peretta guidèrent la colonne jusqu'à l'entrée très bien cachée de la vallée intérieure.

Le groupe traversa un étroit défilé très sinueux, et émergea dans ce qui ressemblait à un paradis sur Terre.

Chef des derniers gardes d'Ildakar survivants, le capitaine Trevor eut un rire nerveux.

— Je n'ai toujours pas compris comment nous avons trouvé cet endroit, la première fois. À bout de forces, morts de faim, nous avons cru être perdus à tout jamais.

Stupéfié, Oron balaya le paysage du regard.

— Si les archives contiennent les trésors de connaissances dont vous parlez, nous y trouverons un moyen de vaincre Utros.

— Dans ce cas, enchaîna Léo, le résultat justifiera tous les sacrifices.

Dame Olgya eut une moue désapprobatrice.

— Facile à dire quand on n'en a consenti aucun, de sacrifice ! À Ildakar, tu n'avais ni épouse ni famille. Qu'as-tu donc perdu ? Moi, mon fils est mort sous les coups de ces soudards.

— Le mien aussi, souffla Oron.

Nathan s'abstint de tout commentaire. Les deux jeunes hommes, Jed et Brock, des types peu fréquentables, avaient fait beaucoup de mal à Bannon. Mais les parents en deuil idéalisaient les choses.

— Le point essentiel, rappela le vieux sorcier, c'est qu'Utros et sa horde ne doivent jamais découvrir cet endroit. La meilleure défense de Surplomb du Monde, c'est son camouflage. Le ventre vide, nos ennemis en sont réduits à marcher ou à crever. En toute logique, ils passeront devant ces canyons sans rien voir.

— Alors, nous pourrions leur tendre un piège, dit Perri, la benjamine des détenteurs du don dans le groupe. Si nous trouvons une idée...

Avant tout ça, elle était une modèle spécialisée dans les arbres et les vignes. Bien que puissante, sa magie était probablement trop subtile pour servir lors d'une attaque massive contre les troupes d'Utros.

— Les archives nous donneront sans doute le choix entre des dizaines de méthodes inédites, souligna Verna. Nous pourrions créer une *armée* de détenteurs du don.

En avançant, Nathan se régala de la vue. Au milieu de la vallée, un cours d'eau serpentait entre des vergers. Dans les pâturages, des moutons paissaient voluptueusement. Sur les contreforts des falaises, de coquets petits jardins s'alignaient les uns au-dessus des autres.

Partout, des gens s'occupaient des bêtes, soignaient leur jardin ou pêchaient dans la rivière. Bien entendu, tous tournèrent la tête vers les

nouveaux venus.

Toutes les falaises étaient constellées de niches naturelles dont certaines abritaient une ou deux résidences individuelles. Surplomb du Monde lui-même était bâti sur le flanc de la falaise du fond. Une immense grotte, tout en haut, abritait des structures si grandes qu'elles tutoyaient sa voûte. Les archives se trouvaient là-haut, leurs portes dominées par d'impressionnantes arches.

Une main en visière, Oron étudia la cité verticale.

— Comment y accède-t-on ? Y a-t-il seulement un chemin ?

— Des marches étroites mais fiables, répondit Oliver. Quand on a le cœur bien accroché, on peut les gravir.

— Quelqu'un qui ne l'a pas, ajouta Peretta, ne mérite pas de consulter nos archives.

Touché par l'insulte implicite, Oron grogna d'indignation.

Les visiteurs descendirent de cheval au pied de la falaise, juste sous la grotte géante. Leur monture tenue par la bride, les hommes de Zimmer allèrent rejoindre leurs camarades restés sur place pour défendre les archives.

Nathan s'engagea dans le passage étroit qui menait à la cité. Pour ne pas s'emmêler les pinces dans son épée, il la positionna à l'horizontale. Avidé de consulter les antiques archives, il brûlait aussi d'envie de nettoyer et de repriser ses vêtements, de boucher les trous de ses bottes et de changer de chemise.

Verna le suivit. Quand ils atteignirent enfin la grande grotte, le vieil homme marqua une pause pour reprendre son souffle.

Des érudits vinrent accueillir l'expédition enfin de retour.

— Nathan ! Dame Abbessé !

Le vieux sorcier reconnut Gloria, la solide dirigeante des mémoristes. Comme leur nom l'indiquait, ces gens apprenaient par cœur les dizaines de milliers de pages des grimoires conservés dans les archives. Le visage rond, les cheveux noirs maladroitement coupés, Gloria était flanquée de Franklin, l'archiviste qui s'occupait des apprentis de Surplomb du Monde.

Les Sœurs de la Lumière laissées en arrière par Verna vinrent aussi saluer leur Dame Abbessé.

— Tu es revenue d'Ildakar, soupira Mab, soulagée. Raconte-nous ce que tu as vu...

Arabella, une autre sœur, enchaîna :

— Ildakar est-elle aussi splendide que le disait Renn ? Et lui, où est-il ? Serait-il resté là-bas ?

— Nous avons bien des choses à dire, intervint Nathan, et dans le lot, il n'y a pas de bonnes nouvelles. Une fois de plus, nous devons puiser dans les archives pour défendre le monde.

Chapitre 37

Un vortex de flammes crépitantes entourait Utros et l'emportait très loin d'Orogang, de ses soldats, de Ruva et du cadavre de sa sœur. Déjà aveuglé, il sentit que son corps s'engourdissait.

Comme s'il ne pesait plus rien, il dérivait dans le vide, malmené par d'improbables bourrasques. Son cou lui semblant tordu comme le couvercle d'une jarre, quand on le dévisse, il hurla de douleur. Détachées de son corps, ses pensées aussi criaient de souffrance. Démesurément allongés, ses os flasques battaient au vent comme des rubans. Autour de lui, l'air et le monde – l'existence dans sa totalité – se fermaient comme un cocon pour se rouvrir la seconde d'après. Au plus profond de lui-même, mais aussi à l'extérieur, il entendit un cri qui lui sembla s'enrouler autour de son âme.

Ruva était responsable de cette folie, il n'en doutait pas. Pour les sauver, elle avait invoqué une magie qui dépassait tout ce qu'on pouvait concevoir. Et maintenant, il était piégé ici...

Le cocon s'ouvrit de nouveau... et le recracha.

Sous ses yeux, la réalité réapparut. Un paysage banal, avec des montagnes et un ciel... Après deux pas, ses jambes se dérochèrent et il tomba à genoux. Sentant qu'il basculait en avant, il tendit les mains pour amortir le choc. Comme s'il avait été enfoui sous des tonnes de pierre, ses poumons ne parvenaient plus à se remplir d'air.

Près de lui, Ruva se matérialisa dans un geyser de lumière. Entre ses bras, elle serrait le corps d'Ava, de la fumée montant du cratère noirci qui lui tenait lieu de poitrine.

Désorienté, Utros leva les yeux. Pendant son errance, le demi-masque avait glissé, lui couvrant l'œil gauche. Pour y voir normalement, il le remit en place. À ses pieds, il avisa son casque à cornes – comme une balle, il dévalait une pente rocheuse semée çà et là de plantes ratatinées.

Devant lui, le général vit des centaines de silhouettes en cuirasse. Le regard attiré par l'éclair du sortilège de Ruva, les hommes qui allaient et venaient dans le camp ne tardèrent pas à reconnaître leur chef.

— Le général ! cria un des soldats. Le général est de retour.

Inspirant enfin à fond, Utros regarda autour de lui. À la position des pics, il comprit que sa formidable armée avait déjà traversé les plus hautes montagnes et campait sur les contreforts occidentaux de la chaîne.

Tout ça n'avait aucun sens...

— Ruva, nous étions à Orogang. Comment sommes-nous arrivés ici ?

En larmes, la magicienne berçait sa sœur morte.

— Ruva, qu'as-tu donc fait ?

La magicienne cria de chagrin. Les doigts repliés, les mains d'Ava pendaient mollement le long de son corps. Perdu dans son deuil, Ruva ne semblait plus avoir conscience du monde qui l'entourait. Plein de compassion mais conscient qu'il y avait urgence, Utros la prit par l'épaule et la secoua.

— Ruva, dis-moi ce qui s'est passé ! Comment sommes-nous arrivés ici ?

Ils devaient être à des centaines de lieues d'Orogang...

La magicienne ne lâcha pas la dépouille de sa sœur, dont les yeux carbonisés fixaient le ciel d'un bleu immaculé. La décharge de Magie Additive et Soustractive de Nicci, non contente de lui consumer le cœur, était remontée jusqu'à la tête d'Ava, brûlant ses globes oculaires et sans doute aussi son cerveau.

Des soldats accouraient de toutes parts. Intrigués, des officiers leur emboîtèrent le pas. Parmi eux, Utros reconnut son fidèle Enoch, qui dépassa rapidement tout le monde. Pour obtenir des réponses de Ruva, il ne restait guère de temps.

— Qu'as-tu fait ? Ruva, nous avons abandonné mille hommes au milieu d'une bataille ! Réponds-moi !

La magicienne rugit de fureur.

— Aurais-je dû te laisser mourir là-bas, général chéri ? Nicci venait de tuer ma sœur, et elle menaçait de nous abattre aussi. Il fallait que j'agisse... Ava...

— Mais comment tu as fait ? Depuis quand maîtrises-tu cette manière de voyager ?

— J'ai presque improvisé... Je craignais que ça ne fonctionne pas, mais de toute façon, nous étions perdus... Il y a longtemps, Ava et moi avons appris un sort très dangereux qui... dévore la distance entre deux points, si grande fût-elle. Pour ce faire, il faut avoir une sorte d'ancrage sur le lieu d'arrivée. Je me suis accrochée à l'épée et à la sellerie du premier commandant Enoch... Au cas où il serait tombé pendant notre absence, j'ai choisi deux ou trois soldats que je connaissais un peu... Presque sûre que nous ne survivrions pas au voyage, je nous ai propulsés ici... Je l'ai fait pour toi, Utros. Ma sœur morte, je n'avais plus de raison de vivre – à part te sauver.

Le général en eut le cœur serré. Attachées à la naissance, les jumelles avaient partagé un lien hors du commun. Leurs dons emmêlés, leurs pensées ne faisant qu'une... Même si on les avait séparées, Ava et Ruva n'étaient pas distinguables l'une de l'autre. Jusqu'à ce jour...

Une morte, l'autre vivante...

— Mon amie, je partage ton chagrin...

Perdre Majel avait été un déchirement, mais ce que vivait Ruva devait être dix fois pire.

— Vous avez toujours été loyales... De vous, je n'ai jamais eu à me plaindre. Avec ta sœur, vous étiez les fleurons de mon armée.

— Je regrette d'avoir laissé les hommes en arrière..., souffla Ruva. Sans chef, dans une ville déserte...

Utros tenta de consoler la magicienne.

— Mille de mes meilleurs hommes, Ruva ! S'ils n'écrasent pas une poignée de miteux qui vivaient dans des trous à rats, ils ne méritent pas d'appartenir à cette armée.

Le général eut un demi-sourire – avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait pas faire mieux.

— Si on regarde froidement les choses, j'ai désormais une force considérable en place à Orogang. La vermine exterminée, ces braves s'approprieront la ville en mon nom. Une victoire collatérale, en quelque sorte...

Utros caressa la joue de Ruva. Tirant parti d'une nouvelle larme, il essuya un peu de la peinture qui coulait sur ses lèvres.

— Sans le vouloir, nous avons mis en place la première force d'occupation qui reconstruira l'empire.

Ruva sembla se ressaisir un peu.

— Je ne peux pas nous ramener là-bas... Ce sort est trop dangereux. Si je nous avais perdus dans le vortex, nous n'en serions jamais sortis. Heureusement, alors que son esprit s'éteignait, j'ai pu recourir au don d'Ava.

Utros tendit une main. Après avoir déposé sur le sol le cadavre d'Ava, Ruva accepta qu'il l'aide à se relever.

— Je n'ai aucun désir de retourner à Orogang, Ruva... Ici, avec mes hommes, je suis à ma place. Et je les guiderai à travers l'Ancien Monde.

Visiblement soulagé de revoir son chef, mais des questions plein les yeux, Enoch rejoignit les deux miraculés. Un genou en terre, il plaqua un poing sur son cœur et inclina la tête.

— Général, c'est vraiment toi ? Comment est-ce possible ? Et qu'est-il arrivé à une des magiciennes ?

— Je suis de retour, Enoch. C'est tout ce qui compte.

D'autres officiers et des soldats arrivèrent, curieux d'en apprendre plus. Eux aussi tombèrent à genoux, mais Utros indiqua à Enoch de se relever.

— Au rapport, premier commandant ! Que s'est-il passé en mon absence ?

Enoch détourna un instant le regard. Comment allait-il... ? Prenant

son courage à deux mains, il se lança :

— Ton armée a traversé Kol Adair, général, et nous sommes dans les contreforts de la chaîne de montagnes. Les soldats marchent encore, mais ils crèvent de faim – malgré le sortilège.

— Ils survivront, assura Utros.

Du regard, il consulta Ruva, qui hocha sèchement la tête.

— Mais nous avons essuyé de lourdes pertes, général...

Non sans hésiter, Enoch parla des fleurs tueuses et du lac ensorcelé.

— Par la barbe du Gardien ! s'écria Utros.

— Nos hommes ne sont pas à blâmer, général... Moi aussi, j'ai failli me noyer. Après avoir vu Camille, mes fils et mon père, j'étais prêt à plonger. Dans cette affaire, nous avons perdu un millier de soldats.

D'autres braves qui avaient suivi Utros depuis le début de la campagne...

— Le Gardien nous réclame, général... Informé que nous lui avons faussé compagnie pendant quinze siècles, il veut son dû. Une telle multitude d'âmes... Le royaume des morts aurait dû nous accueillir il y a longtemps. Des cadavres qui marchent, en quelque sorte...

— Eh bien, grogna Utros, le Gardien attendra. Avec mes hommes, nous avons une guerre à gagner.

Déchirée par le chagrin et rongée par un brûlant désir de vengeance, Ruva fit la dernière toilette de sa sœur, puis utilisa un couteau aussi tranchant qu'un rasoir pour débarrasser son corps glacé de toute pilosité.

Résolue à accompagner dignement le départ de sa jumelle, la magicienne plaça de petites pierres rondes dans ses orbites puis fit bouillir une longueur de tissu blanc et l'enroula autour de sa poitrine afin de cacher le cratère noir.

Lorsque Ava fut de nouveau propre et purifiée, Ruva recouvrit sa peau de motifs rouges et noirs, puis elle peignit les mêmes sur son propre corps.

Dès qu'elle annonça qu'elles étaient prêtes, sa sœur et elle, Utros ordonna à deux soldats de porter la civière jusqu'au bûcher funéraire et de la poser délicatement dessus. À part le tissu blanc qui cachait sa blessure, Ava reposait nue sur son ultime lit.

Les bras le long du corps, Utros se tourna vers Ruva :

— Tu es mon unique magicienne, à présent. J'espère pouvoir compter sur toi.

— Sans ma sœur, je serai moins forte, mais pour toi, je reste prête à tout.

— Comme nous tous, général, dit Enoch.

Les soldats reprirent en chœur cette profession de foi. Utros savoura ces vivats, les yeux fermés, puis il ordonna qu'on embrase le bûcher.

Le bois sec prit très bien, et les flammes semblèrent vouloir tutoyer le ciel.

— Pour l'instant, cria Utros à ses hommes, le Gardien devra se contenter d'Ava. Les autres sont encore demandés ici !

Devant la puissance des flammes, Utros dut reculer de quelques pas. Coupée de tout, Ruva resta où elle était tandis que le feu dévorait les chairs de sa sœur et détruisait les runes rouges et noires.

En brûlant, le visage d'Ava se craquela. Puis la chair fondit, ne laissant qu'un crâne doté de deux pierres rondes en guise d'yeux.

Alors que sa peau rougissait sous l'effet de la chaleur, Ruva ne recula pas. Inquiet, Utros finit par la tirer en arrière et la serra contre sa poitrine de bûcheron.

Tandis que le feu dévorait Ava, les flammes tourbillonnèrent comme si elles étaient prises dans un cyclone. Quand les os de la morte se désolidarisèrent, la couleur du brasier changea, virant au verdâtre.

Sans substance mais plus brillante que le soleil, une silhouette verte translucide s'éleva au-dessus du bûcher.

Terrorisés, les soldats crièrent. Ruva, elle, laissa échapper un petit cri de surprise.

Gagnant en substance, l'apparition prit une forme aisément reconnaissable.

— Ava, tu n'es pas dans le royaume des morts ! s'écria Ruva.

— Je ne peux pas partir...

La forme spectrale de la défunte resta en lévitation au-dessus du bûcher où ses ossements noircis finissaient de tomber en cendres.

Sentant qu'elle allait se jeter dans le feu, Utros retint Ruva par un bras. Il devait connaître les intentions d'Ava.

— Ton esprit a décidé de rester avec nous ? Et le Gardien est d'accord ?

— Nous sommes jumelles, dit le fantôme d'Ava. Liées par le cœur, l'esprit et l'âme. Et nous partageons le même Han. De plus, le Gardien nous a marquées toutes les deux. Bébés, après qu'on eut séparé nos corps, nous sommes mortes quelques instants et nous avons traversé le voile. Mais un guérisseur nous a sauvées, arrachant nos âmes au royaume des morts. Le Gardien nous connaît... et il nous attend. Mais il lui faut les deux en même temps. (Le spectre vint se camper à côté de Ruva.) Ma sœur doit traverser le voile avec moi. Seule, je ne le pourrai pas.

Le regard plein d'amour pour Ava, Ruva se serra pourtant contre la poitrine du général.

— Non, je dois rester ici, et tu le sais.

Ava éclata de rire.

— Du coup, je dois rester aussi ! Tu es l'ancre qui me permet de demeurer dans ce monde. Autrement dit, je suis coincée entre la vie et

la mort.

L'apparition lévita jusqu'à Enoch, qui manqua défaillir, puis elle tourna autour des soldats, qui détalèrent comme des lapins. Ensuite, elle traversa les flammes et en émergea indemne.

— Je suis un esprit que le monde réel n'affecte plus, annonça-t-elle. Libre d'aller où il veut et de voir ce qui lui chante.

Ava approcha d'Utros, qui ne bougea pas, plus intrigué qu'inquiet. Quand leurs visages se touchèrent presque, la magicienne morte ajouta :

— Après, je peux revenir faire mon rapport. Général chéri, tu viens d'engager l'espionne idéale.

Chapitre 38

Après avoir sauté de la galère, Lila nagea le plus loin possible sous l'eau. Sur le pont, les Norukai excités lancèrent leurs armes, mais elle ne se dirigeait pas vers la berge, contrairement à ce qu'ils croyaient. Au contraire, elle se laissa emporter par le courant et s'éloigna des trois bateaux au mouillage – vers l'aval du fleuve.

Quand ses poumons menacèrent d'exploser, elle remonta à l'air libre, expira en silence et inspira à fond. Loin derrière elle, les pillards beuglaient toujours, furieux qu'elle leur ait échappé. Pour son échec, Bannon devrait payer le prix fort, mais il était de taille à encaisser. Elle avait tout fait pour qu'il en soit ainsi.

S'accrochant à un tronc flottant, la Mora-Zith se laissa paresseusement dériver. Les galères étant à l'arrêt, elle prendrait beaucoup d'avance si elle restait dans l'eau toute la nuit.

Ensuite, elle tendrait un nouveau piège, afin de secourir Bannon.

Alors qu'elle se reposait, confiant au fleuve le soin de la transporter, Lila tenta de comprendre pourquoi elle avait échoué. Comment Adessa avait-elle pu se faire écrabouiller ainsi ? Même si elle avait vu nombre de gladiateurs et de Mora-Zith périr au combat, Adessa lui avait toujours paru invincible. Pour faire diversion, elle s'était frottée au roi des Norukai. Et elle aussi avait échoué.

Résultat des courses, Adessa était morte et Bannon restait prisonnier.

— Je ne te laisserai pas tomber, mon gars..., marmonna Lila.

Enroulant ses bras et ses jambes autour de sa planche de salut, elle somnola pendant une heure ou deux et se réveilla quand ses pieds frôlèrent une longue créature gluante. Aussitôt aux aguets, elle dégaina son couteau. Solide aurait été plus adaptée, mais elle n'aurait pas le temps de la tirer au clair.

À la lumière naissante de l'aube, Lila vit que plusieurs grandes silhouettes nageaient autour d'elle. Des poissons-chats, parfaitement inoffensifs, n'était leur taille. Pour que tout se passe bien, elle souleva un peu ses pieds et laissa filer les bons gros géants du fleuve.

Lorsqu'il fit jour, elle regarda autour d'elle et constata qu'elle avait parcouru une sacrée distance. D'abord satisfaite, elle ne tarda pas à s'inquiéter.

Ici, le fleuve s'élargissait pour former une multitude de canaux et de mares. Pas si loin que ça, sur la côte, l'estuaire faisait la jonction avec l'océan. Quel impensable spectacle ! L'endroit où le fleuve Chasse-

Corbeau finissait...

Lâchant son tronc, Lila nagea jusqu'à un banc de sable où poussaient quelques touffes d'herbe. Pendant la nuit, elle avait gagné pas mal de terrain sur les galères, mais elles ne tarderaient pas à se montrer, en route pour le grand large. Si elles franchissaient l'estuaire, tout serait perdu. Bref, c'était sa dernière chance de sauver Bannon.

Pour ça, elle devrait forcer les bateaux à s'arrêter.

Une bonne demi-heure après la fuite de la Mora-Zith, Calvaire s'efforçait toujours de consoler l'avorton qui était son seul ami. Une activité qui attisa encore sa colère.

— Pour eux tous, grogna-t-il, ce sera un calvaire...

Enchaîné pour la nuit, Bannon ferait un exutoire parfait. Abandonnant Crayeux, le roi approcha de son souffre-douleur, sa hache au poing.

La fixation de sa chaîne tenait encore très solidement. Quand il tenta encore de l'arracher, le jeune escrimeur fit la grimace lorsque le fer s'enfonça dans la chair à vif de sa cheville. Assis près de lui, Erik le colosse au cœur d'argile essayait tant bien que mal de cacher ses sanglots.

Bannon serra les poings, certain que Calvaire le décapiterait. En trotinant, Crayeux rattrapa son maître et le tira par la manche pour l'empêcher de passer à l'acte.

Sans violence, Calvaire se dégagea et leva son arme.

Dans l'impossibilité d'échapper à son destin, Bannon s'offrit l'ultime joie de foudroyer son bourreau du regard.

Impassible, Calvaire abattit son arme... sur la fixation de la chaîne, qui ne résista pas à cet assaut-là.

Ravi, Crayeux applaudit.

— La hache fend le bois et l'épée fend les os !

Calvaire saisit Bannon par les pieds et le tira jusqu'au cercle de lumière d'une lanterne.

— Nettoie tout ce sang et débarrasse-nous du cadavre de la femme. Les poissons-chats s'en délecteront. (Le roi flanqua un coup de pied à Erik.) Toi, aide-le !

Le colosse gémit, tremblant comme une feuille.

— Je peux faire ça tout seul, dit Bannon. (Il se releva et s'empara de la maudite brosse.) Fichez la paix à mon ami !

La chose à ne surtout pas dire, s'avisa-t-il alors que les mots sortaient à peine de sa bouche.

— Tu n'as pas d'ami..., grogna Calvaire.

Il lâcha sa hache, prit à deux mains la tête d'Erik et serra jusqu'à ce que le pauvre homme écarquille les yeux, les lèvres ouvertes sur un cri

muet.

Très content de lui, Calvaire, d'un coup sec, brisa la nuque de sa proie.

Bannon crut qu'il allait vomir. Pourtant, il réussit à ne pas s'écrouler. Histoire qu'il ne refasse pas le coup de Lila, d'autres Norukai vinrent l'encercler.

Choqué par la mort brutale de son ami, Bannon n'aurait pas pu esquisser un geste.

Calvaire n'en avait pas fini... Les muscles bandés, il tordit le cou d'Erik jusqu'à ce que sa tête regarde dans son dos. Une autre torsion, dans le sens inverse, et les tendons se déchirèrent comme les muscles. Amateur de travail bien fait, le roi tira jusqu'à ce que le crâne du mort s'arrache de ses épaules, un morceau de colonne vertébrale en pendant comme une sorte de queue.

Du bout d'un pied, Calvaire poussa le cadavre au milieu du pont.

— Te voilà avec deux charognes à éliminer..., ricana-t-il.

Les autres prisonniers gémirent. Au-delà du chagrin et de la rage, Bannon refusa aux barbares la satisfaction de le voir réagir. Simplet, il serra et desserra les poings, sa haine des Norukai atteignant un niveau inédit.

En même temps, il se maudit d'avoir provoqué la mort d'un innocent.

Négligemment, Calvaire jeta la tête d'Erik dans le fleuve, presque à l'endroit où Lila avait plongé une heure plus tôt. Si elle revenait, se prit à rêver Bannon, ils seraient capables, ensemble, de tuer une vingtaine de Norukai. Largement insuffisant, ça...

— Occupe-toi de la femme, grogna Calvaire. Je me chargerai de cette charogne...

Apparemment enthousiasmé par cette tâche, il leva sa hache et l'abattit sur la cheville d'Erik, juste au-dessus du fer qui la ceignait.

— La hache fend aussi les os ! s'écria Crayeux, tout content.

En calmant Calvaire, l'avorton avait sauvé Bannon, ça ne faisait aucun doute. Mais pourquoi n'avait-il rien fait pour Erik ?

Comme s'il avait déjà tout oublié, l'albinos se mit à sautiller, les yeux brillants.

Sans effort, Calvaire fit basculer le corps sans tête d'Erik par-dessus le bastingage. Toujours disposé à aider, Crayeux ramassa le pied sectionné et le jeta à son tour dans le fleuve.

— Nourrissons les poissons ! Comme ça, ils deviennent plus gros !

Pour ne pas craquer, Bannon se répéta qu'il serait libre un jour, et qu'il tuerait Calvaire de ses mains.

En attendant, à pas lents tant il avait mal partout, il gagna la proue, où le cadavre d'Adessa l'attendait. Le visage, la gorge et le torse n'étaient plus que de la bouillie. Calvaire pensait sûrement torturer

Bannon en le forçant à voir le cadavre amoché de la Mora-Zith. Eh bien, il se trompait ! Cette femme, il l'avait haïe de toutes ses forces, ce n'était pas pour la pleurer maintenant – même si sa mort ne le réjouissait pas, dans ces circonstances. Pourquoi et comment s'était-elle embarquée dans le plan de Lila ? Il n'en savait rien, mais elle s'était sacrifiée pour fournir une diversion à sa collègue, et il fallait l'en remercier, même si ça n'avait pas suffi.

Bannon hissa le cadavre de la Mora-Zith sur son épaule et fit la grimace quand il sentit le contact de la chair réduite en bouillie et du sang. Pour une telle guerrière, Adessa se révélait si légère – presque vide...

Sous le regard amusé des Norukai, le jeune escrimeur jeta son fardeau dans le fleuve.

— Nourrissons les poissons ! brailla Crayeux.

L'estomac par avance retourné, Bannon approcha de la tête décomposée du sorcier en chef. Frissonnant, il se souvint du rire de dément du spectre. L'esprit de Maxime allait-il se manifester maintenant ?

Sans toucher la charogne, Bannon souleva le tonneau à la hauteur du bastingage et le fit basculer jusqu'à ce que les immondices aient rejoint la dépouille d'Adessa.

Après tous ces événements, la plupart des Norukai choisirent de dormir un peu avant la levée du jour. Pas tous, hélas, des gardes continuant à surveiller le jeune escrimeur.

Il entreprit de nettoyer le pont. Une corvée dont il avait l'habitude, mais avec des entrailles de poisson, pas des restes humains.

Comme pour lui tenir compagnie, Crayeux lui tourna autour en marmonnant des choses encore plus incompréhensibles que d'habitude, à cause de ses lèvres éclatées. Bannon fit de son mieux pour l'ignorer. Pourtant, chaque fois qu'il voyait les morsures, sur la peau de l'avorton, son cœur se serrait à l'idée du calvaire qu'il avait vécu.

Après le lever du soleil, le pont briqué deux fois plutôt qu'une, les pillards rattachèrent Bannon avec les autres esclaves et Crayeux se roula en boule dans un coin pour dormir.

Quand il fit assez clair pour naviguer, les galères levèrent l'ancre et repartirent.

Assis sous le soleil brûlant, les esclaves se turent, chacun cherchant un peu d'espoir au fond de lui-même. S'ils essayaient de dialoguer, les Norukai les roueraient de coups.

Vers midi, quand l'estuaire devint visible, l'équipage ne se tint plus d'excitation.

— J'ai hâte d'être au large, lâcha Gara. Les galères sont faites pour ça.

Mélancolique, Bannon se souvint de tout le temps qu'il avait passé sur des bateaux, y compris le *Randonneur des Vagues* de mauvaise mémoire. Enfant, sur son île natale, il regardait les grands coursiers partir pour des destinations dont il pouvait à peine rêver. Sillonner les mers, c'était son rêve depuis toujours. Mais pas sur une galère d'esclavagistes... Hélas, il n'avait aucune chance de s'évader, sauf si Crayeux lui donnait un coup de main.

Alors que les galères s'engageaient dans le delta, des cris de surprise montèrent de la proue du navire amiral. Des Norukai désignèrent quelque chose, sur la berge, certains s'esclaffant et lançant des plaisanteries.

Bannon lutta contre ses liens pour voir de quoi il s'agissait, mais trop de pillards lui bloquaient la vue.

Campé près de la figure de proue en forme de tête de serpent, Calvaire rugit de défi.

— Je la tuerai aussi facilement que la première, grogna-t-il. Allez la chercher.

Sur une berge du fleuve, une femme se tenait bien droite au milieu d'un banc de sable. À l'évidence, elle attendait les galères.

Et c'était Lila.

Quand les Norukai hissèrent la nouvelle prisonnière sur le pont, Bannon vit qu'elle avait les poignets et les chevilles liés, comme un trophée de chasse qu'on rapporte sur son dos.

À croire que les pillards avaient peur d'elle. Non sans raison, en réalité...

Lorsqu'ils la laissèrent lourdement tomber sur le plancher, elle les défia du regard. Mais dès qu'elle vit Bannon, son expression s'adoucit et ses yeux s'illuminèrent.

Crayeux reconnut la femme qui l'avait frappé et garda ses distances.

Calvaire se pencha pour soulager la Mora-Zith de son couteau et de sa Pointe-douleur.

— Tu n'en auras plus besoin, dit-il en jetant les deux armes dans le fleuve.

Ensuite, il tira Solide de son fourreau. En apercevant son épée, Bannon eut un coup au cœur. Cette arme à la lame terne, il l'avait achetée à Tanimura, tout au début de ses aventures. Sur le *Randonneur*, Nathan lui avait appris à s'en servir, et il avait tiré profit de ses leçons, tuant nombre d'ennemis – y compris des Norukai par dizaines. S'il n'avait pas été attaché...

— Très laide, cette épée, fit Calvaire, dégoûté.

Sans plus de cérémonie, il jeta l'arme dans le fleuve.

Bannon dut s'empêcher de crier. Solide ! Avant de s'enfoncer dans l'eau, l'épée tourna plusieurs fois sur elle-même. Un adieu déchirant...

Mais les galères continuèrent leur route, cap sur l'estuaire.

Bannon dut se résigner. Solide gisait désormais par le fond et il ne la reverrait plus jamais.

Lila réussit à s'asseoir. Crayeux sursauta et recula encore. Les joues et les lèvres gonflées et bleuies, il saignait toujours un peu. Quand Lila frappait, ce n'était pas pour rire...

Après un coup d'œil à son chamane en piteux état, Calvaire foudroya la Mora-Zith du regard.

— Ça, dit-il, c'est pour ce que tu as fait à mon ami Crayeux.

Le roi frappa, envoyant Lila valser contre le bastingage. Le nez et les lèvres éclatés, ce fut à son tour de pisser le sang.

Même si son amie ne lâcha pas un cri, Bannon grogna d'angoisse à l'idée de ce qui les attendait tous les deux.

Émergeant de l'estuaire, les trois galères fendirent les flots en direction du large.

Chapitre 39

Enfin réunis à Surplomb du Monde, Nathan et tous ses compagnons se préparaient à défendre un continent. Sans traîner, parce que le temps pressait.

Si Utros découvrait la ville, les meilleurs guerriers de l'univers seraient incapables de contenir sa horde. En conséquence, rester caché était la meilleure défense. En route pour la côte, le général n'aurait aucune raison d'explorer les canyons qui s'étendaient sur son passage. Un avantage pour les résistants, qui n'auraient rien à craindre pendant qu'ils travaillaient.

Alors qu'il prenait l'air dans la grande grotte, devant les archives, Nathan étudia le bâtiment des prophéties, à l'autre bout du complexe. À demi fondu, ses fenêtres déformées et ses portes distordues, l'édifice faisait peine à voir. L'œuvre d'un apprenti idiot qui avait lancé un sort destructeur par hasard, sans pouvoir le contrôler. Une preuve de plus que ces archives étaient mortellement dangereuses, quand on ne savait pas s'y prendre.

À l'idée que des érudits à peine mieux dégrossis que le crétin en question soient en train d'écumer les archives, le vieux sorcier sentit son estomac se nouer. Que se passerait-il si un imbécile déclençait un sortilège dévastateur que personne ne saurait neutraliser ? Verna, les Sœurs de la Lumière et lui-même devraient systématiquement tout vérifier avant que quelqu'un touche à une magie meurtrière. Mais ça, c'était l'idéal...

Dubitatif, Nathan contempla le paysage bucolique, à ses pieds. La ville et ses habitants s'étaient retirés du monde des millénaires plus tôt, au moment où Sulachan avait ordonné que toutes les archives magiques soient détruites. Bravant le tyran, des sorciers avaient emporté des grimoires et des rouleaux de parchemin pour les conserver ici, loin de tout et de tous. Aujourd'hui, ces trésors de connaissances serviraient peut-être à vaincre Utros.

Nathan soupira de lassitude. Chaque fois qu'un ennemi rendait les armes, un autre apparaissait. Une idée déprimante, vraiment. Sauf si on inversait la proposition. Contre chaque menace, il y avait toujours eu des défenseurs comme Richard, Kahlan, Nicci ou... lui-même. Et à chaque occasion, ils s'étaient montrés plus forts que le mal.

Cette fois, il en irait comme des précédentes.

Après une dernière et délicieuse inspiration d'air frais et de solitude, Nathan s'en retourna vers le bâtiment principal, bourré de trop

d'ouvrages pour qu'il soit possible de les lire tous. L'un d'eux contenait sûrement la solution. Oui, mais lequel ?

Dans la grande bibliothèque illuminée par des sorts très simples – du genre que les jeunes apprentis lancent pour s'entraîner –, les érudits travaillaient devant des pupitres individuels ou le long de grandes tables collectives. Tous n'avaient qu'une idée en tête : trouver un sort inhabituel capable de neutraliser ou d'éliminer l'armée d'Utros.

Alors que Gloria distribuait des grimoires à ses mémoristes, afin qu'ils les lisent au cordeau, les érudits préparaient le travail des Sœurs de la Lumière en sélectionnant les passages les plus prometteurs d'une montagne de volumes.

Nathan fut impressionné par la concentration de ces gens. Scrutant des textes souvent jaunis par le temps, ils déchiffraient des langages presque oubliés puis comparaient leurs notes avec minutie. Dans la salle, l'intensité de leur effort intellectuel semblait... palpable.

Verna étudiait un très long document déroulé sur la table principale. La novice Ambre et les sœurs Mab, Sharon et Arabella, assises près de leur Dame Abbessse, se passaient et repassaient des ouvrages en signalant les chapitres qu'elles trouvaient dignes d'intérêt.

Dès qu'elle vit Nathan du coin de l'œil, Verna ne put s'empêcher de persifler :

— Tu lis de si loin, vieil homme ? Eh bien, tu dois avoir une vue hors du commun.

— Très chère, à l'action, il faut parfois préférer la réflexion... Mais j'en ai terminé.

Nathan prit place sur le banc, près d'Ambre.

Comme une maîtresse d'école, Verna poussa vers lui une pile de livres.

— On ne les a pas encore consultés... Sur les cinq cents grimoires étudiés aujourd'hui, nous en avons sélectionné quinze pour étude ultérieure. C'est un travail harassant.

— Certes, mais quinze, c'est beaucoup mieux que rien...

Nathan ouvrit le premier livre – un recueil de cartes maritimes. De quoi se demander comment et pourquoi l'ouvrage était arrivé jusqu'ici. Cela dit, dans le contexte d'un combat terrestre, il ne serait pas très utile.

Des heures durant, le vieux sorcier travailla d'arrache-pied, reconnaissant de-ci de-là un nom d'auteur sur une couverture. Pas mal de textes étaient rédigés dans l'alphabet d'Ildakar, qu'Elsa lui avait enseigné pendant leur trop courte... amitié. D'autres, en revanche, dépassaient ses compétences linguistiques. Stoïque, il les remettait dans la pile avec l'espoir que quelqu'un saurait les lire.

Plusieurs volumes étaient en haut d'haran, une langue qu'il

maîtrisait. Mais ce ne fut pas ça qui le fit sursauter de surprise.

— Ce livre, là, il est écrit dans le langage de la Création !

— Intéressant, ça..., souffla la Dame Abbesse. Il doit contenir des sorts très puissants. Tu peux le déchiffrer ?

Nathan prit la question pour un défi... qu'il décida de relever.

— Je suis versé en la matière, je l'avoue... Mais le langage de la Création, c'est surtout une affaire d'interprétation...

Nathan plancha une heure entière sur le volume. Le temps pour les érudits et les sœurs de passer en revue et d'éliminer des dizaines de livres.

De guerre lasse, le vieil homme dut s'avouer battu.

— C'est trop compliqué, même pour moi... Je maîtrise assez bien les symboles et les emblèmes, mais ceux-là me dépassent. Impossible de cerner leur origine. Si Richard était là, ça changerait tout. Ce garçon est incroyablement doué pour jouer avec ces concepts.

— Oui, confirma Verna, c'était déjà le meilleur apprenti qui ait jamais existé. Et le seul sorcier de guerre venu au monde en plusieurs millénaires. (Elle referma un volume relié de cuir dont la couverture était tachée de sang.) Mais il n'est pas là... Nous sommes livrés à nous-mêmes face... à tout ça.

Verna désigna les centaines de rayonnages lestés de livres et de rouleaux. Au-delà, on trouvait d'autres salles, des bâtiments annexes et même des remises où des coffres scellés pleins d'autres trésors attendaient qu'on les redécouvre.

— Avec tout ce matériel, on devrait y arriver.

— À condition de savoir par où commencer, très chère, modéra Nathan.

Seul dans la chambre très austère qu'on lui avait affectée, Nathan sombra très vite dans un profond sommeil. La preuve, s'il en fallait, qu'il n'était pas bien remis du long voyage. Mais il n'y avait pas que ça. La mort d'Elsa lui avait brisé le cœur. Ensuite, Ildakar s'était volatilisée, et il ignorait si Bannon et Nicci étaient encore de ce monde.

Sur son étroite couche, le vieil homme se tourna et se retourna. En rêve, il revint à Ildakar, mais des ténèbres occultaient ses souvenirs. Alors que son cœur battait de plus en plus fort, il s'enfonça dans ce songe toxique.

En lui, quelque chose savait qu'il ne regardait plus avec ses propres yeux.

Il se vit dans l'arène, mais son corps n'était pas comme d'habitude – plus musclé et puissant. Passant une main sur son torse, il ne toucha pas son éternelle chemise blanche à jabot, mais un gilet en peau de panthère. Un félin du désert qu'il avait écorché de ses mains, après

l'avoir tué.

Non, après qu'Ivan l'eut tué !

Dans la poitrine de Nathan, le cœur du dresseur en chef menaçait d'exploser. Cruel de nature, Ivan adorait tourmenter et torturer les monstres qu'il dressait. Pour les soumettre, il ne reculait devant rien. Cela dit, il leur accordait une certaine valeur, puisqu'ils étaient ses machines à tuer.

Prisonnier d'un rêve dont il ne voulait pas, Nathan eut une poussée d'euphorie en se souvenant de l'ours de combat qu'il avait harcelé alors qu'il était en cage. Ces plantigrades étaient créés par des sorciers de chair comme André. Grâce à son don, Ivan contrôlait leur cerveau plus que rudimentaire. Des heures durant, il avait aiguillonné l'ours avec un bâton pointu – jusqu'à le rendre fou de rage. Un spectacle impressionnant, avec un fauve dont les griffes étaient capables d'éventrer un cheval.

Dans son sommeil, Nathan essaya d'échapper à ce cauchemar. Ivan était mort, déchiqueté par ses propres monstres. Miraculeusement intact, son cœur avait permis au vieil homme de redevenir entier. D'accord, mais désormais, c'était *son* don et *son* cœur ! Ivan n'avait plus rien à voir là-dedans.

Pourtant, des lambeaux de souvenirs continuèrent à polluer l'esprit de Nathan. À son palmarès, le dresseur avait aussi les souffrances infligées à un taureau géant aux cornes fourchues et à un sanglier à piques aux défenses tranchantes comme le fil d'un rasoir. Avant de les lâcher sur de malheureuses proies, dans l'arène, Ivan avait combattu chacune de ces créatures.

Nathan plia les mains et capta dans l'air une odeur de poussière et de sang.

Trois panthères du désert, encore jeunes... Pour qu'elles l'attaquent, toutes griffes dehors, il avait dû les houspiller pendant des jours. Bien entendu, il les avait neutralisées sans mal...

En rêve, Nathan vit les trois félins fondre sur lui, les crocs avides...

Couvert de sueur, il se réveilla. Dégouté par les souvenirs que contenait son cœur, il s'avisa qu'une part de lui avait apprécié ces horreurs. Pas une *vraie* part, mais plutôt une souillure laissée dans son âme par Ivan.

— Reste loin de moi ! Oui, sors de ma tête !

Non sans mal, Nathan chassa l'intrus, qui se réduisit à un murmure presque inaudible dans son esprit.

Remué et certain de ne plus pouvoir se rendormir, le vieil homme alla s'asseoir à son petit bureau et ouvrit son livre de vie. Sur la première page encore blanche, histoire de consigner ce qu'il voulait immortaliser de sa vie.

La sienne, oui ! Pas celle d'un sadique !

Chapitre 40

Dans le tourbillon de vif-argent de la sliph, Nicci s'éloignait inexorablement d'Orogang. Des jours durant, pressée de partir, elle avait en vain imploré la créature de l'emmener. Mais là, c'était impossible ! Pas au milieu d'une bataille ! Si elle n'était pas là pour aider Ceux-Qui-Se-Cachent, Nicci ne se faisait aucune illusion. Vainqueurs au bout du compte, les soldats d'Utros prendraient la capitale. Et ils tueraient tout le monde.

Mais la sliph s'était emparée de la magicienne, et il n'y avait rien à faire. Se débattre ? Pourquoi pas, même si ça n'avait aucun effet... Le vif-argent, en s'insinuant dans la bouche et le nez de Nicci, se frayait un chemin jusqu'à ses poumons...

Elle ne voulait pas s'en aller ! Mais sa résistance revenait à taper du pied telle une enfant confrontée à un adulte.

Comme d'habitude dans la sliph, Nicci perdit tout sens du temps et des distances. Une poupée impuissante – et pas entre des mains amicales. Cette sliph, en effet, n'avait rien de bienveillant. Lors de chaque voyage, la magicienne avait eu le sentiment prolongé d'étouffer et de se noyer. Là, elle aurait juré que son corps allait exploser.

Après un temps indéterminé, mais probablement très court, le retour dans le monde réel n'eut rien d'agréable ni de doux. Dans le petit temple de Serrimundi, où se trouvait son puits, la sliph recracha sa passagère comme si elle lui trouvait décidément un goût insupportable.

S'écrasant sur le sol, Nicci expulsa le vif-argent qui restait dans son système respiratoire et dans sa bouche. Une fois à genoux, elle foudroya du regard le puits d'où dépassait le visage de vif-argent.

— Pourquoi m'as-tu emmenée ? Je ne voulais pas voyager.

Orogang était à l'autre bout de l'Ancien Monde. Même sans leur chef, qui semblait s'être volatilisé, mille soldats entraînés ne feraient qu'une bouchée des pauvres spectres. Et qu'advierait-il de Mrra et des autres panthères ? Un massacre, voilà ce qu'avait provoqué la sliph.

— Je t'ai appelée sans cesse, et tu n'as jamais répondu. Pourquoi aujourd'hui, alors qu'on a besoin de moi à Orogang ?

La sliph secoua la tête, furieuse, ses cheveux de vif-argent zébrant l'air comme la lanière d'un fouet. Les pommettes hautes et la bouche fine, elle devait être splendide de son vivant. Là, elle ressemblait à une

mégère maléfique.

— Parce que telle était ma volonté, c'est tout. Je ne voulais plus t'avoir en moi ni te servir. Tu es une traîtresse et tu m'as menti.

Nicci se remit debout et affronta la sliph sans frémir.

— J'ai été loyale à *ma* cause, et la tienne est obsolète. Un désastre qui remonte à plusieurs millénaires...

— Tant que j'existerai, ma cause survivra ! Ce que tu en dis n'a aucune importance. À présent, raconte-moi ce que je dois savoir. Comme tu me l'as demandé, je t'ai conduite à Serrimundi. Alors, parle-moi de Sulachan !

Puisant du vif-argent dans le puits, la sliph ajoutait de la substance à sa partie émergée. Elle en devenait plus menaçante, ses cheveux évoquant désormais des tentacules capables d'étrangler quelqu'un.

Devant ce spectacle, Nicci songea à la statue géante qui se dressait à l'entrée du port de Serrimundi. Mère la Mer, protectrice de l'Ancien Monde – une puissante mais bienveillante déesse que beaucoup de gens vénéraient tout au long de la côte.

Mère la Mer était le portrait craché de la sliph. Sans aucun doute, dans un lointain passé, un habitant avait dû voir la fidèle servante de Sulachan. La prenant pour une divinité, ce benêt avait fondé une religion à partir d'un grotesque malentendu. Informée que la sliph n'était qu'une humaine modifiée par d'antiques sorciers, Nicci ne risquait pas de tomber dans le panneau.

— Voici ce que je sais sur Sulachan... Je l'ai combattu, et j'ai contribué à sa chute, mais c'est le seigneur Rahl qui l'a vaincu pour de bon.

Abattue, la sliph écouta Nicci lui raconter ce qu'elle connaissait sur Sulachan. Trois mille ans plus tôt, l'empereur, à la tête de l'Alliance des Peuples, avait ordonné à ses « inventeurs » de créer des armes et des combattants capables d'écraser le Nouveau Monde. Finalement vaincu, ses hordes enfermées derrière une haute muraille, il avait perdu la vie.

Au fil du récit, la femme de vif-argent se rembrunit, la tête basse et ce qu'on voyait de ses épaules tristement voûté. Soudain, elle reprit du poil de la bête et demanda :

— Si Sulachan est mort il y a trois mille ans, comment a-t-il pu revenir ? Et pourquoi a-t-il encore perdu ?

— Avec l'aide d'un traître nommé Hannis Arc, Sulachan a été ramené à la vie par le sang de Richard Rahl. Il commandait une immense armée de demi-humains privés d'âme, mais tous furent balayés. Oui, jusqu'au dernier.

Contrainte de tenir parole, Nicci résuma la récente guerre qui avait commencé dans les Terres Noires. Alors que les soldats d'harans s'étaient chargés d'affronter les hordes de demi-humains, Richard

avait fini par tuer Sulachan dans les entrailles du Jardin de la Vie, au cœur du Palais du Peuple.

Quand elle en arriva à la fin de l'histoire, Nicci ne put empêcher sa voix de vibrer de satisfaction.

— Sulachan fut vaincu et renvoyé dans le royaume des morts. Richard Rahl, un sorcier de guerre, a altéré les fondations mêmes du monde. Pour ça, il a utilisé le langage de la Création.

» Face à une telle arme, Sulachan ne faisait pas le poids. Plus qu'une défaite, ce fut pour lui une déroute.

Requiquée par ces évocations jubilatoires, Nicci croisa fièrement les bras.

— Sulachan est mort. Définitivement, cette fois. Ta cause n'existe plus, sliph !

Pour punir la créature de ce qu'elle venait de lui faire, Nicci n'avait qu'une arme : ces terribles nouvelles.

— Ta cause est lettre morte, mais en réalité, il en a toujours été ainsi. Depuis le début, le plan de Sulachan était voué à l'échec. De sa folie, tu es le dernier vestige.

La sliph tressaillit comme si la réalité, impitoyable, lui donnait le fouet. Son visage se tordit, s'allongea, se contracta, puis sa bouche s'ouvrit sur un cri inhumain :

— Tu mens !

Nicci resta de marbre.

— C'est faux, et tu le sais très bien. La vérité, tu l'entends dans ma voix. Il y a des millénaires, tu as sacrifié ta vie pour rien.

Le vif-argent brilla plus intensément, comme s'il chauffait de l'intérieur, puis l'apparence de la sublime créature changea. Une plus grande partie de son corps émergea du puits et grossit, les bras se transformant en tentacules terminés par des griffes.

Pour éviter un premier coup, Nicci plongea en arrière et se reçut souplement sur le sol. Mais la sliph, devenue un monstre à mi-chemin entre succube et bête sauvage, se dota de deux nouveaux tentacules meurtriers.

— Voyage avec moi, cria-t-elle, et n'en reviens jamais ! (Les tentacules s'enroulèrent autour du torse de Nicci.) Je vais t'attirer en moi et t'y garder jusqu'à la fin des temps. Noyée, les poumons explosés, tu seras aussi morte que mon maître Sulachan.

Ce qui avait été un bras fit mine de s'enrouler autour de la taille de Nicci. Aussitôt, celle-ci lança un sortilège qui bombarda de chaleur la créature – jusqu'à ce qu'elle bouillonne comme du métal dans un creuset.

Se libérant des tentacules, la magicienne se glissa sous le bras géant et battit en retraite. Sur ses bras, la peau brûlée rougissait et de la fumée montait du tissu de sa robe noire.

Quand elle fut assez loin du puits, Nicci invoqua du Feu de Sorcier et frappa la sliph. Mais un rideau de vif-argent se dressa soudain devant les flammes, les enveloppa et les absorba.

Contre toute attente, l'invincible feu essuya... sa première défaite.

Nicci recula jusqu'à ce que son dos touche une des colonnes du temple. Les tentacules s'allongèrent, souples comme des reptiles et durs comme de l'acier, mais elle esquiva de nouveau.

Le premier tentacule percuta la colonne, la fissurant. Le deuxième zébra l'air, pulvérisant une statuette de Mère la Mer...

Désormais hérissés de piques, les tentacules continuèrent de s'acharner sur leur proie. Résolue à en finir ici et maintenant, Nicci déchaîna des éclairs qui parvinrent à traverser le vif-argent. Aussitôt reformé, un tentacule s'enroula sur le bras de la magicienne, l'enveloppant plus étroitement qu'un fer, et un autre s'attaqua à sa taille, la serrant si fort qu'elle eut du mal à respirer.

Ensemble, les extensions de la sliph tirèrent leur proie vers le puits.

— Dans mes profondeurs, tu ne respireras plus jamais !

Quoi que lui inflige Nicci, la sliph réussissait à réparer les dégâts et à changer de forme. Pour vaincre Ava et Ruva, la magicienne avait puisé dans ses réserves, déjà bien diminuées par son combat contre les Zhiss. En d'autres termes, elle était au bout du rouleau. Mais pour survivre, elle allait devoir faire avec...

Consciente de n'avoir plus qu'une carte à jouer – sa dernière chance –, elle hésita, refusant de la gaspiller.

Alors que les tentacules la tiraient toujours vers le puits, elle songea à une nouvelle tactique et décida de tenter le tout pour le tout. Si ça fonctionnait, elle se libérerait de ce monstre. Sinon...

Utilisant une petite partie de ce qui lui restait de magie pour faire trembler le sol, elle concentra la plus grande sur l'éclair le plus puissant et dévastateur qu'elle ait jamais invoqué.

Mais elle ne visa pas la sliph...

Au contraire, elle bombarda la margelle, autour de l'ouverture, avec l'idée de l'obstruer. Fragmentant son éclair, elle fit en sorte que la poussée, venant de plusieurs directions, propulse toutes les pierres de l'extérieur du puits vers l'intérieur.

La margelle s'effondra entraînant avec elle une partie du sol du temple, affaibli par les secousses telluriques de Nicci.

Quand tout ce qui était autour d'elle s'écroula, la sliph hurla à la mort. Dans leur chute, les pierres sectionnèrent trois tentacules qui tombèrent sur le sol de plus en plus fissuré.

Blessée et terrorisée, la sliph chercha refuge dans les profondeurs de ses tunnels. Incapable de dire si le processus d'effondrement se propagerait tout au long ou non, Nicci approcha, le souffle court, et constata, ravie, que l'ouverture, en tout cas, était bel et bien bouchée.

Avec presque tout ce qui lui restait de pouvoir, elle fit fusionner les blocs coincés dans la gueule pour que le « bouchon » tienne bien en place.

Épuisée, elle tomba à genoux, mais sa tâche n'était pas achevée. Les mains levées, elle lança un sort qui remodela les pierres encore instables, leur donnant la forme requise pour que le puits soit scellé à tout jamais.

Pas loin de l'évanouissement, Nicci se redressa... et sentit une sorte de serpent froid et métallique saisir sa cheville comme la main d'un agonisant. D'un coup de pied, elle se dégagea, puis regarda les tentacules agoniser comme des serpents sans tête. Décolorés et sans force, ils ne tardèrent pas à s'immobiliser, transformés en un mucus noir qui s'infiltrait dans les fissures du sol.

Un peu mieux assurée sur ses jambes, Nicci inspira à fond.

Peu à peu, la lumière du jour envahissait le temple de Mère la Mer. Comme elle le désirait, Nicci était de retour à Serrimundi, mais ça lui laissait un goût amer dans la bouche, parce qu'elle avait abandonné Mrra et Ceux-Qui-Se-Cachent.

Bien entendu, impossible de retourner à Orogang à temps pour les aider. Le puits de la sliph était scellé, et de toute façon, elle ne voyagerait plus jamais avec cette créature-là.

Était-elle morte, cette abomination, comme Nicci l'aurait voulu ? Hélas, c'était impossible à dire.

Quoi qu'il en soit, la magicienne était coincée à Serrimundi. Une ville où il y avait encore une guerre à préparer...

Entendant des sanglots et des soupirs dans son dos, Nicci se retourna, prête pour une nouvelle bataille. Sa robe noire en lambeaux et les cheveux poisseux de sueur, elle restait la Maîtresse de la Mort, capable de vaincre tout adversaire qui se présenterait à elle.

Cinq fidèles morts de peur se tenaient à l'extérieur du temple. Venus apporter des paniers de fruits et de poissons frais à leur déesse – comme tous les matins, sans doute –, ils avaient tout lâché en découvrant le duel entre une magicienne en robe noire et une créature de vif-argent.

Les yeux ronds, les cinq malheureux fixaient le puits scellé.

— Mère la Mer..., sanglota un homme. Tu as tué Mère la Mer !

— Remettez-vous, elle était loin d'être ce que vous pensez, votre déesse ! (Nicci retrouva d'instinct le ton autoritaire de la Maîtresse de la Mort.) Bon, conduisez-moi au maître du port !

Chapitre 41

Chaque jour, du matin au soir, les érudits et les mémoristes de Surplomb du Monde s'épuisaient sur des montagnes de textes. Pour qu'ils ne s'interrompent pas, on leur apportait à manger sur place, et ils prenaient à peine le temps de dormir.

Utros avançant toujours, il serait bientôt trop tard pour agir.

À Surplomb du Monde, on misait tout sur l'espoir que les archives resteraient cachées. Une hypothèse réaliste, puisque personne, dans l'armée adverse, n'était au courant de leur existence.

C'était bien beau, mais quand une menace pesait sur tout l'Ancien Monde, Nathan n'entendait pas seulement se terrer dans l'ombre. Quelque part dans cette mine d'or de savoir, il *devait* y avoir un sort assez puissant pour arrêter net Utros.

Dans le dédale de tunnels qui sillonnait la mesa, Nathan et Verna se dirigeaient vers une immense grotte bourrée d'archives. Quand ils furent entrés, ils découvrirent des centaines de rayonnages lestés de livres parfois bien classés et à d'autres occasions empilés n'importe comment.

Alors qu'une odeur de poussière, de parchemin et de cuir planait dans l'air, des érudits, comme dans la bibliothèque principale, s'usaient les yeux et l'esprit sur des vieux textes.

À peine entré, Nathan laissa courir ses doigts le long des livres de la première étagère. En passant d'un dos à l'autre, ses ongles composaient une étrange mélodie cliquetante.

— Très chère, le nombre d'ouvrages et de rouleaux est... accablant. Si on m'emprisonnait ici pendant mille ans, je serais peut-être capable d'en venir à bout...

— Un seul homme pendant mille ans, fit Verna, ou des milliers d'érudits œuvrant ensemble ? Unis, il nous faudra assez peu de temps pour arriver au même nombre d'heures de travail que toi en dix siècles... Mais si les connaissances de chacun restent isolées et incomplètes, comment reconstituerons-nous le puzzle ?

Nathan se massa pensivement le menton.

— Par les esprits du bien, tant de choses à organiser ! Le bon sort au bon moment pourrait tout changer... Ou tout détruire.

— Nous devons jeter la patience aux orties, dit Verna. Si un sortilège semble convenir, il faudra le lancer en espérant pouvoir le contenir. Moi, j'ai confiance en mes capacités, et tu n'as jamais été du genre à douter... (Elle chercha le regard du vieil homme.) Pour être

franche, les Sœurs de la Lumière avaient une peur bleue de toi.

— Une peur bleue ? Pas Anna, en tout cas. Elle venait me tenir compagnie même quand mes visions me tourmentaient. Si tu savais ce qu'elle me manque...

À l'entrée de la salle, assis à un petit bureau, un costaud au front couvert d'une frange s'échinait sur un grand livre comptable. À mesure que les érudits lui apportaient des ouvrages, il les enregistrait méticuleusement. Tandis qu'il écrivait, sa plume vrombissait comme une abeille. Puis elle s'envolait, et tel un dard, allait se planter dans un gros encrier. D'une précision diabolique, le copiste ne laissait jamais la moindre tache d'encre sur ses listes interminables.

Des jeunes gens allaient et venaient entre les rayonnages, silencieux comme des fantômes. Une marque de respect qui semblait naturelle, dans un lieu si sacré. Comme partout ailleurs, la salle était éclairée par un sortilège, les torches et autres bougies étant bannies en présence de tant de matériaux inflammables.

Les bras chargés de livres, le dernier coincé sous son nez, un type malingre attendait que ses collègues le délestent de son fardeau. Plus loin, une femme aux allures furtives de souris poussait un chariot plein à craquer de volumes prélevés un peu partout dans la salle.

Avec l'aide des sœurs Rhoda et Arabella, l'archiviste Franklin supervisait un groupe d'apprentis. Aussi froissé que sa tunique, il avait les yeux cernés et injectés de sang. Apercevant Verna et Nathan, il se fendit d'un grand sourire.

— J'ai de bonnes nouvelles... Nous avons regroupé ici les grimoires qui contiennent des sorts puissants. Vous savez donc par où commencer. S'il n'y a rien de décisif dans ces textes, nous vous en apporterons d'autres.

— On va s'y mettre, alors ! fit Nathan.

— J'ai cru comprendre que vous aviez déjà trouvé le sort qui a fait fondre le bâtiment des prophéties. Celui que votre apprenti n'a pas su contrôler.

— Elbert était un triple crétin, lâcha Franklin. Pas un mégalomane comme le Buveur de Vie ou Victoria, mais un incompetent qui se fichait des conséquences de ses actes.

— Trop idiot pour mesurer à quel point il était bête, résuma Nathan. Ce sont les freluquets les plus dangereux.

Verna parut plus intriguée qu'inquiète.

— Nous devrions consigner ce sort... Pour que la pierre fonde, il faut que la magie se mêle intimement à sa structure. En d'autres termes, en l'utilisant, nous pourrions liquéfier le flanc d'une montagne.

— Le flanc d'une montagne, contre Utros ? Et que se passera-t-il si on ne parvient pas à désactiver le sort, une fois lancé ?

Sur une étagère, Verna prit un ouvrage à la couverture jaunie et le feuilleta distraitemment.

— Objection retenue... Cela dit, c'est à garder à l'esprit, au cas où nous en aurions besoin.

Franklin désigna du doigt une urne en porcelaine bleue posée sur une étagère.

— Nous l'avons trouvée dans les quartiers d'Elbert, après son « exploit ». J'ai décidé de la conserver à côté de la documentation relative au sortilège de fusion. (Il enleva le couvercle et invita Nathan et Verna à regarder dans l'urne.) C'est un des composants indispensables de la forme de sortilège...

Dans l'urne, Nathan vit de petits grains blancs qui brillaient comme des cristaux de quartz.

— Du sable de sorcier ! s'écria le vieil homme.

— Exact, confirma Verna. On comprend très bien pourquoi c'est un des éléments-clés d'un sort puissant. (Elle regarda Nathan, l'air inquiète.) Si Elbert a utilisé une demi-urne de sable de sorcier – sans savoir ce qu'il faisait –, pas étonnant que tout ait fondu. Une telle quantité de pouvoir, c'est incroyable ! Il aurait pu détruire le complexe.

— Ce n'est pas du sable ordinaire ? s'étonna Franklin. On prévoyait de le jeter, le jour où on rangerait tout ce bazar.

— Ne faites surtout pas ça ! s'étrangla Nathan.

Prenant l'urne à Franklin, Verna la serra contre son cœur.

— Nous allons la garder... Le sable de sorcier est un inestimable trésor. Quelques grains suffisent à activer d'incroyables sortilèges. (La Dame Abbessse remit le couvercle de porcelaine.) Un trésor, vous dis-je !

Deux érudits qui rangeaient des livres, à l'autre bout de la salle, crièrent soudain de surprise. Même de loin, Nathan reconnut le bruit caractéristique d'une pile de grimoires qui s'écroule.

Un jeune type déboula de derrière un rayonnage.

— Un spectre ! Il y a un spectre dans les archives !

D'autres cris retentirent. Alarmés, Verna et Nathan coururent vers la dernière rangée de rayonnages, où d'autres livres tombaient en pluie sur le sol, leurs pages arrachées s'envolant un peu partout.

Les étagères craquèrent. Affolée, une érudite marcha sur l'ourlet de sa robe, s'écroula et lâcha les rouleaux qu'elle transportait.

Émettant une lueur verdâtre, une silhouette de femme sans substance mais clairement identifiable vola vers le vieux sorcier et la Dame Abbessse. Entièrement rasée, la peau couverte de runes, l'apparition était là sans vraiment... y être. Une assez bonne définition d'un spectre, en somme.

Les bottes de Nathan crissèrent quand il s'arrêta net.

— Tu es une des magiciennes d’Utros !

Le visage de la femme se tordit de haine et ses contours se précisèrent.

— De si jolies archives, bourrées d’informations...

— Quitte cet endroit sur-le-champ ! s’écria Verna.

Les autres Sœurs de la Lumière se joignirent à son invocation de bannissement.

Le fantôme éclata de rire.

— Je vous ai trouvés ! Maintenant, je sais où vous vous cachez !

Une voix, ça ? Non, un blizzard mortel...

— Laquelle es-tu ? demanda Nathan. (Il se campa devant l’apparition.) Quelle jumelle ? Ava ou Ruva ?

— Je suis la sœur morte... Ava.

Insensible à la gravité et aux autres lois de la physique, Ava lévita jusqu’au plafond.

— Nicci m’a tuée, mais je suis encore là, et je contribuerai à votre déroute.

Quand le spectre fondit sur Verna et lui, Nathan déchaîna sa magie pour parer la menace. En même temps, dans un coin de sa tête, il se réjouit que Nicci, toujours vivante, ait porté un coup terrible aux magiciennes.

Les bourrasques que le vieil homme invoqua n’eurent aucun effet sur Ava. En revanche, elles firent tomber d’autres livres en équilibre précaire sur les rayonnages.

— Je suis là sans y être ! triompha Ava.

Elle passa à travers les rayonnages, se dotant de juste assez de substance pour faire s’envoler d’autres grimoires.

Quand une escadrille de livres fondit sur eux, Nathan et Verna se baissèrent vivement. Franklin n’eut pas ce réflexe. Percuté à la tête par un gros volume, il s’écroula, entraînant des rayonnages dans sa chute.

Ava reprit de l’altitude et sa silhouette brilla plus fort.

— J’informerai le général de l’existence des archives, puis je guiderai l’armée jusqu’ici. Ruva aidera Utros à mettre la main sur vos précieux textes. En d’autres termes, vous êtes fichus !

Très inquiète, Verna invoqua un bouclier.

— Nathan, aide-moi à la piéger. Il ne faut pas qu’elle sorte d’ici.

Rhoda et Arabella se joignirent à l’opération.

— Avec ce qu’elle sait, nous ne devons pas la laisser repartir !

Toujours assis à sa petite table, le copiste corpulent se leva d’un bond quand le spectre le frôla. L’encrier se renversa sur le grand livre, et un geyser noir jaillit dans l’air.

Insensible à tout ça, Ava continua à virevolter entre les rayonnages, renversant autant de livres que possible. Si elle insistait, des pans entiers d’étagères s’écrouleraient.

Puis la magicienne morte fonça sur un mur, le traversa et disparut, laissant derrière elle un chaos indescriptible.

Franklin se releva, encore sonné, et regarda autour de lui, accablé. Le dos cassé, des pages arrachées et la couverture déchirée, beaucoup d'ouvrages semblaient perdus.

— Plus question de rester cachés, dit Nathan à Verna. Utros saura bientôt où nous sommes.

Après une autre journée de marche dans les contreforts, le général Utros regardait un feu de camp et tentait de lire un message dans les flammes. Quand il faisait le bilan de tout ce qu'il avait perdu, c'était épouvantable. La foi en son empereur, l'amour secret d'une impératrice et... la présence bizarrement rassurante d'une magicienne.

Il y avait aussi ces dizaines de milliers de morts... Le désir de conquérir – même un continent – suffisait-il à justifier un tel massacre ?

Accroupie près du feu, Ruva avait changé depuis la mort d'Ava. Moins présente et beaucoup plus dure. Cela dit, avec l'apparition du spectre, son cœur brisé oublié, elle n'était plus que désir de vengeance et détermination à tuer.

Comme Utros, perdue dans ses pensées, elle contemplait les flammes.

Soudain, le feu crépita et l'image spectrale d'Ava en émergea. La réplique exacte de sa sœur, à l'exception de la cicatrice de naissance, qu'elle ne portait évidemment pas sur la même jambe.

Ruva sursauta puis ouvrit les bras pour étreindre sa jumelle. Ava fit de même et avança. Un long moment, les images de la vivante et de la morte se chevauchèrent, comme si elles ne faisaient plus qu'une.

Troublé par ces silhouettes entrelacées, Utros attendit le rapport de son espionne. Ayant vu de loin le phénomène, Enoch accourait pour entendre le rapport d'Ava.

Quand la jumelle morte parla, les lèvres de la vivante bougèrent à l'unisson des siennes.

— Général Utros, j'ai des informations cruciales. En fouillant la région, j'ai localisé le sorcier Nathan et ses maudits compagnons.

» À quelques jours de marche d'ici, ils se terrent dans un complexe qui contient d'incroyables archives magiques. Un florilège de sorts dévastateurs que Ruva pourra lancer pour t'aider. Si tu conquiers Surplomb du Monde, général chéri, tout ce savoir sera à nous. La garantie de vaincre tous nos ennemis !

De sa vie, Utros n'avait jamais songé à une telle chose. Un arsenal magique ?

— Tu connais le chemin de Surplomb du Monde ?

— Oui, répondirent en chœur les jumelles. La cité est cachée dans

un canyon et elle n'a presque aucune défense. Ces idiots comptaient sur leur camouflage pour se protéger. Mais c'est fini...

Utros sourit à moitié. Même la nuit, dans son camp, il gardait le masque d'or pour se rappeler qui il était.

— Enoch, cette ville est notre prochain objectif. Quand nous aurons mis la main sur les archives, nous tuerons tout le monde.

Chapitre 42

Dès que la côte fut hors de vue, Bannon eut le sentiment que la mer se refermait comme un piège sur les trois galères. D'habitude ravi de contempler les immensités marines, il n'éprouvait ni joie ni exaltation, contrairement au temps où Ian et lui, sur leur île, admiraient les grands voiliers sur le départ. Tous deux, ils rêvaient de découvrir le monde. Mais Bannon avait une motivation plus pressante : échapper à son soiffard de père.

Et maintenant, sur la galère du roi Calvaire, il voguait vers les îles des Norukai. Son futur tombeau...

Dans la cale, le maître des rames tambourinait comme un fou, insensible à la souffrance des galériens.

Après avoir été rouée de coups, Lila avait été jetée sur le pont, à côté du jeune escrimeur. À une cheville, elle portait la chaîne qui emprisonnait Erik, avant sa triste fin.

Couverte de bleus et de plaies, la Mora-Zith ne se distinguait plus en rien des autres prisonniers. Mais pourquoi s'était-elle laissée capturer ? Se livrer ainsi aux Norukai était de la folie !

Alors que son amie gisait sous le cagnard, Bannon étudia les runes qui couvraient son corps. Ces marques la protégeaient de la magie, mais pas d'une brute comme le roi Calvaire.

Pourtant, elle soupira puis ouvrit les yeux, lucide en une fraction de seconde. D'instinct, elle tira sur sa chaîne puis grimaça de douleur. Ce qu'elle avait encaissé était inimaginable.

— Donc, j'ai réussi ? demanda-t-elle en levant sur Bannon un regard plein de... tendresse. Je n'ai pas les idées très claires.

— Tu as attiré l'attention des Norukai, ça, c'est sûr ! Quelle mouche t'a piquée ? Pourquoi cette bêtise ? Nous sommes prisonniers tous les deux, à présent. En mauvaise posture l'un comme l'autre.

— Je suis près de toi, dit Lila comme si ça pouvait tout expliquer. C'était mon objectif.

— Pourquoi ? Que pourras-tu faire sur cette galère ?

— Toujours plus que si je l'avais laissée filer sans aucun espoir de te revoir un jour. Pour rester avec toi, c'était la seule solution. Maintenant, nous avons une chance.

Bannon baissa la tête, ses longs cheveux lui tombant sur le visage.

— Une chance ? Tu es cinglée, je crois. Impossible de saisir comment tu raisones.

— C'est pourtant simple. Les galères allaient prendre la mer, et je

n'aurais plus pu les intercepter. Si je n'étais pas à bord, comment pourrais-je te sauver ?

— Comme sauvetage, on fait mieux...

— Certes, mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Lila s'inspecta, fit la moue puis porta une main à sa bouche et palpa ses lèvres éclatées.

— Pas grave, je guérirai...

Entêtée, elle essaya de se libérer les poignets, s'enfonça la corde dans la chair et saigna d'un nouvel endroit.

— Se libérer est possible... Le gros problème, ce sera la chaîne.

Bannon regarda derrière eux. Oui, la côte, hors de vue, était probablement impossible à atteindre à la nage.

— Je ne doute pas de toi, Lila. Tu es capable de tout, et je le sais.

— Encore heureux, puisque je ne t'ai jamais donné de raisons de douter...

Lila étant hors d'état de se défendre, Bannon redoutait que les Norukai essaient de la violer. Cela dit, ils semblaient préférer leurs solides compagnes – la nuit, leurs ébats sur le pont évoquaient plutôt des rixes de taverne.

Sans doute, mais le jeune escrimeur avait quand même vu des pillards s'en prendre à trois prisonnières. Entre leurs sales pognes, deux avaient perdu l'esprit et la dernière était morte, sa dépouille jetée par-dessus bord. Pour ces monstres, les esclaves n'étaient que de la « viande sur pattes ».

Lila était une très belle femme aux courbes délectables, Bannon avait d'excellentes raisons de le penser. Les menaces qui planaient sur elle le terrorisaient – en même temps, il se savait dans l'incapacité de la défendre.

Dès la première nuit, un jeune Norukai, les joues fraîchement fendues, libéra la chaîne de sa fixation et tira Lila sur le pont avec lui. Sans crier, la Mora-Zith se ramassa sur elle-même, prête à laisser passer l'orage.

Bannon bondit, forçant sur sa longueur de chaîne.

— Laisse-la, ordure !

Le Norukai ricana. Une réaction qui n'étonna pas Bannon. En revanche, il sursauta quand Lila se tourna vers lui et lança :

— Tais-toi, mon gars ! Tu aggraves les choses. Je peux encaisser ça.

Elle tira sur la chaîne, mais le pillard fit de même, manquant lui arracher le pied.

Quand l'esclavagiste eut entraîné son amie dans un coin sombre, derrière des caisses de butin, Bannon tendit l'oreille, certain qu'elle insulterait son violeur. Mais elle ne dit pas un mot.

Le jeune escrimeur entendit un grognement, puis un cri, mais pas poussé par Lila.

Le Norukai retourna dans le cercle de lumière, titubant comme un ivrogne. Sa chaîne à la main, Lila revint s'asseoir près de Bannon.

Alarmés, des pillards entourèrent leur camarade. Les mains pressées sur l'entrejambe, il ne parvenait pas à enrayer l'hémorragie. Les autres esclavagistes foudroyèrent Lila du regard, mais elle les défia en exhibant un trophée sanguinolent.

— Je lui ai arraché les testicules, mais sans aller plus loin. Si un autre salaud s'en prend à moi, je lui ferai manger les siens.

Lila jeta sur le pont les bourses sanglantes. Son violeur potentiel gémit puis s'évanouit dans une mare de sang.

Ses camarades approchèrent, décidés à tailler la Mora-Zith en pièces.

Alors que Bannon se demandait si sa chaîne lui permettrait de se battre, Lila se prépara à vendre chèrement sa peau.

Calvaire arriva sur ces entrefaites. Avisant le blessé évanoui et ses précieuses gonades, il... éclata de rire. Après quelques hésitations, ses sujets l'imitèrent.

— Jetez-moi ce type par-dessus bord. C'est un bon à rien.

Sans scrupules, les Norukai balancèrent leur frère d'armes à la mer – encore vivant, bien entendu.

Lila se rassit près de Bannon. Après quelques regards haineux, les pillards décrétèrent qu'elle était bien trop maigre pour eux.

Fin de l'incident.

Le lendemain, plusieurs rameurs étant à bout de forces, Bosko les fit monter sur le pont sans lésiner sur les beuglements et les coups de fouet. Puis il libéra Bannon et Lila de leurs fers et les envoya ramer dans la cale. Comme d'habitude, une odeur pestilentielle flottait autour du pétomane – trop forte pour que la brise marine la dissipe, ce qui n'était pas peu dire.

Tout l'après-midi, dans une chaleur accablante, les deux jeunes gens tirèrent sur la même rame. Amie et amante occasionnelle de Bannon, Lila n'était guère encline à la conversation. En souquant, elle foudroyait du regard le maître des rames, comme si elle avait une idée derrière la tête.

Crayeux rendit visite aux deux prisonniers. Si Lila le terrorisait, elle le fascinait au moins autant.

Se penchant à l'oreille de Bannon, l'avorton lui murmura ce qu'il semblait tenir pour un secret :

— Très jolie dame. Très dangereuse. (Il désigna son visage tuméfié.) Pas d'amour pour Crayeux, ça, c'est sûr. Pas lui. Jamais pour lui.

— Libère-moi, grogna Lila, et je t'aimerai si fort que je t'en briserai tous les os.

Avec un dernier regard pour Bannon, Crayeux détala et remonta sur

le pont.

— Ramez ! éructa Bosko.

Les galères cinglaient vers le nord depuis des jours. Tandis que Calvaire faisait les cent pas sur le pont, Crayeux le suivait tel un toutou, comme d'habitude. S'immobilisant, le roi posa une main sur l'épaule osseuse du chamane.

— Nous serons bientôt au Bastion.

— Le Bastion ? Chez nous ?

L'avorton courut jusqu'à Bannon, de nouveau attaché sur le pont, et répéta :

— Chez nous !

L'air maussade, Calvaire se tourna vers son chamane :

— J'espérais faire d'Ildakar la capitale de mon nouvel empire. Qu'est-ce qui a mal tourné ? Nous aurions dû gagner, d'après tes oracles. Où t'es-tu trompé ?

Une lueur de folie passa dans les yeux de l'albinos.

— Il y aura une guerre. Une grande guerre. C'est ça que je t'ai promis. Beaucoup de navires, roi Calvaire. Pour tes ennemis, ce sera un calvaire.

— J'espère bien..., murmura le roi.

La traversée continua. Pour Lila et Bannon, les jours se ressemblaient. Des heures à cuire au soleil sur le pont et d'autres à transpirer dans la cale. Par grand vent, on levait les rames et les esclaves restaient assis à ne rien faire, sinon remâcher à l'infini leurs angoisses.

Un après-midi, la vigie beugla depuis son nid-de-pie :

— Des Selka à tribord !

Calvaire courut à la proue et sonda les eaux.

Bannon se redressa au maximum pour faire de même.

— Tu les vois ? demanda-t-il à Lila.

— C'est quoi, des Selka ?

Les yeux plissés, Bannon frissonna quand il repéra cinq silhouettes sous l'eau.

— Ils ont l'air humains, mais c'est une illusion.

— Des hommes-poissons ?

— Une définition qui en vaut une autre... Des humains jadis altérés afin de pouvoir vivre sous l'eau. Avec leurs griffes, ils peuvent éventrer un requin.

» Selon Nathan, sur l'ordre de Sulachan, il y a des milliers d'années, de puissants sorciers ont « modelé » des prisonniers, les dotant de branchies et d'écailles. Une armée sous-marine, si tu veux... Depuis, les Selka ont fondé une civilisation. Ils nous détestent et attaquent

régulièrement nos bateaux.

Des souvenirs terribles, ça...

— Quand nous voguions vers le sud, ils s'en sont pris au *Randonneur des Vagues*. De nuit, ils sont passés à l'abordage et ont massacré l'équipage pour se venger des pêcheurs de perles-souhaits. Nicci, Nathan et moi avons été les seuls survivants du naufrage... Pour une raison inconnue, la reine des Selka n'a pas voulu me tuer... Je ne sais qu'en penser. Sinon, pas moyen de les repousser...

— Nos chances sont meilleures, aujourd'hui. Cette fois je suis à tes côtés pour combattre. Une Mora-Zith, ça peut tout changer.

Les mains liées et un fer à la cheville, Bannon doutait que son amie soit très efficace contre des Selka. Mais il garda pour lui cette réflexion.

Tout le long du bastingage, les Norukai brandissaient leurs lances à pointe d'os, prêts à faire un massacre. Mais les Selka gardaient leurs distances.

— Approchez qu'on puisse vous tuer ! beugla Calvaire.

Comme pour le narguer, les Selka restèrent où ils étaient.

— Des Selka-poissons ! couina Crayeux, fasciné. Des hommes avec des écailles ! (Très nerveux, il passa les paumes sur son ventre couvert de morsures.) Mon roi Calvaire, je ne veux pas qu'on m'étripe !

— Je ne les laisserai pas faire, Crayeux, lâcha le roi, agacé.

— Faux, faux, faux ! chantonna le chamane.

Comme s'ils s'ennuyaient, les Selka s'éloignèrent. Pas nés de la dernière pluie, les Norukai doublèrent la garde.

Perdu dans ses souvenirs, Bannon souffla à Lila :

— J'ignore pourquoi la reine m'a épargné, ce jour-là...

Encore très jeune, Bannon avait volé une barque pour fuir Chiriya, son île natale. Sans carte ni compétences, il avait dérivé des jours avant de tomber à court de nourriture et d'eau douce. Brûlé par le soleil, il s'était préparé à mourir.

— J'avais entendu parler des Selka, mais sans jamais en voir. Des fables de pêcheur, voilà ce que je pensais. Mais une nuit, en plein brouillard, je me suis endormi recroquevillé au fond de ma barque. Sans me réveiller, quelqu'un a poussé mon embarcation jusqu'à chez moi. Au matin, je me suis retrouvé sur mon île, ma barque tirée au sec. Tout ce que j'ai vu, sur la plage, c'est une empreinte de pied palmé.

Bannon chercha le regard de Lila.

— Pendant l'attaque, sur le *Randonneur*, la reine a semblé me reconnaître.

La Mora-Zith ne cacha pas son scepticisme.

— Tu surestimes ton charme et ton pouvoir de séduction, mon gars. Cela dit, si cette reine te veut pour amant, je la combattrai.

Une plaisanterie, peut-être, mais dite d'un ton si sérieux...
Bannon en eut un frisson glacé.
— Cette... créature, je ne veux plus jamais la revoir !

Chapitre 43

Après l'intrusion d'Ava, Surplomb du Monde passa en état d'alerte maximale. Afin de repérer au plus tôt l'armée ennemie, le général Zimmer envoya des éclaireurs bien au-delà du labyrinthe de canyons. Nathan, lui, convoqua une réunion de crise afin que chacun présente des suggestions sur la stratégie à adopter.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la salle de conférences, Verna lâcha sombrement :

— Je doute que nous ayons une bonne option... Les archives sont ouvertes aux quatre vents et Utros fond sur nous. Comment défendre Surplomb du Monde ?

— Si nous réfléchissons assez, nous trouverons quelque chose, très chère.

Verna franchit en premier la porte de la salle.

— Un optimisme un peu trop béat, mon ami...

— « Optimisme », oui, « béat » sûrement pas. N'oublie pas que j'ai déjà contribué à sauver le monde...

Certes, mais avec l'aide de Richard, Nicci et tant d'autres... Savoir la magicienne vivante était agréable, mais ça ne servait pas à grand-chose, puisqu'elle brillait par son absence. Incapable de dire où elle était, Nathan savait seulement qu'elle avait réussi à tuer Ava.

Devant une audience très nerveuse, Franklin et Gloria siégeaient sur une petite estrade. Assis près d'eux, son équipement soigneusement poli, Zimmer paraissait moins serein que d'habitude, comme s'il devait faire son rapport au seigneur Rahl en personne.

Verna et Nathan prirent les deux derniers sièges disponibles à la table. En face d'eux, les bancs étaient bondés d'érudits. Faute de place, d'autres se tenaient debout, serrés comme des sardines. Les murmures qui couraient dans les rangs, remarqua Nathan, étaient loin des conversations légères qui précédaient d'habitude les réunions de ce genre.

Thorn et Lyesse étaient là aussi, armées jusqu'aux dents. Certaines que leur Dame Abbessse trouverait une solution, huit Sœurs de la Lumière attendaient qu'elle prenne la parole. Comme d'habitude, Oliver et Peretta conversaient avec Ambre.

D'un signe de tête, Gloria demanda à ses mémoristes de se taire. Les mains croisées, Franklin attendit que le silence se fasse. Au fond de la salle, des habitants dépourvus du don tendaient déjà nerveusement l'oreille.

Nathan s'éclaircit la voix.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, alors entrons dans le vif du sujet. L'armée ennemie sait désormais où nous trouver. Si nous n'improvisons pas une solution, une horde déferlera sur nous et nous submergera.

— Comment arrêter une telle multitude ? s'écria un mémoriste.

— En massacrant tout le monde, répondit Thorn, comme si ça tombait sous le sens.

— Une excellente suggestion, fit Verna, mais irréaliste. Notre objectif, c'est de préserver les archives. Elles ne doivent pas tomber entre de mauvaises mains.

— Si j'en crois mes éclaireurs, intervint Zimmer, Utros est à quatre jours d'ici. Au plus, puisqu'il pousse ses hommes au maximum.

Des murmures angoissés coururent dans l'assistance.

— Les soldats crèvent de faim, dit Lyesse. Ils dévorent tout ce qui leur tombe sous la dent...

— Hélas, ajouta Thorn, ça ne les empêche pas de marcher. Pendant notre dernière reconnaissance, nous en avons tué six.

— Chacune, précisa Lyesse pour dissiper tout malentendu.

— C'est très bien, marmonna le capitaine Trevor, mais ce n'est pas comme ça que nous les arrêterons.

— Avec le dédale de canyons, les falaises et la mesa, dit Zimmer, Surplomb du Monde est une position tout à fait tenable. Très peu de guerriers suffiront pour contrôler le défilé qui donne accès à votre vallée. Si l'affaire est bien montée, nous tuerons des milliers de soudards...

— Et leurs cadavres barreront la route aux suivants, fit Lyesse, séduite par cette idée.

— Vous voyez grand, général Zimmer, dit Nathan. Mais avec tant de soldats résolus à passer coûte que coûte, Utros nous submergera. Ce sera comme une marée humaine... Motivé par les révélations d'Ava, Utros ne voudra pas lâcher, c'est couru d'avance.

— On peut quand même essayer, dit Léo. N'est-ce pas ?

— C'est incroyablement risqué, souligna Franklin. La priorité, c'est d'évacuer. Je ne veux pas que d'innocentes familles soient piégées ici puis massacrées. Voyons les choses en face : Surplomb du Monde risque d'être conquis. Pourquoi ne pas fuir en emportant les grimoires les plus importants ?

— Je soutiens cette motion, dit Gloria. Avec tout ce que mes mémoristes ont gravé dans leur tête, ça nous fera une montagne de connaissances.

— Le savoir conservé dans vos archives est trop dangereux, intervint Verna. Ces informations ne doivent pas tomber entre les mains d'Utros. C'est ça, notre priorité !

— Pour apporter ces textes ici et les mettre en place, dit Franklin, il a fallu des années. Même si nous filons par la mesa en remplissant tous les chariots disponibles, nous ne pourrons pas tout prendre. Il reste des coffres qui n'ont pas été ouverts.

— Nous ne pouvons pas déplacer les archives, dit Nathan. Ça, c'est une évidence. Qui choisirait les volumes à emporter ? Et si nous cachons les textes les plus dangereux dans des grottes, comment ça finira ? Avec tant de soldats pour les chercher, Utros les trouvera tôt ou tard. Sans oublier le fantôme d'Ava, qui traverse sans peine les murailles.

— Le général ne doit mettre la main sur aucun grimoire ou rouleau, insista Verna. C'est trop dangereux.

— Mes mémoristes ont pour mission de préserver des données, dit Gloria, mais s'ils sont capturés et torturés... Qui peut dire ce qu'ils révéleront ?

L'assistance grogna de dépit. Puis des murmures exaltés montèrent des quatre coins de la salle.

Zimmer se leva et croisa les bras sur sa cuirasse.

— Il faut défendre la ville. D'accord pour évacuer les civils, à condition que mes hommes soient chargés de tenir le défilé. Nous resterons ici, ensemble, et nous résisterons jusqu'à la mort.

— Un beau programme, marmonna Nathan, mais n'oubliez pas qu'Ava sait presque aussi bien que nous ce que contiennent les archives. Sauf si Nicci l'a tuée aussi, sa sœur Ruva aidera Utros.

— Ce qui nous fait une seule magicienne..., souligna Oron.

— Mais une armée immense, rappela Léo.

— Les sorciers d'Ildakar n'ont pas réussi à la vaincre, dit Olgya. Ici, nous sommes beaucoup moins nombreux.

Zimmer se pencha et posa les poings sur la table.

— Soyons réalistes... J'ai une cinquantaine de D'Harans et une poignée de gardes d'Ildakar. En matière de magie, nous pouvons compter sur Oron, Olgya et Perri, tous d'Ildakar. Plus Verna, Nathan et les Sœurs de la Lumière. Sans oublier les érudits détenteurs du don qui seront capables de lancer des sorts de combat. Franchement, même en comptant sur les défenses naturelles de la ville, nous ne tiendrons pas indéfiniment.

— Au moins, nous essaierons ! s'exclama Trevor. Comme tu le disais, général, on luttera jusqu'à la mort. Et on les forcera à payer le prix fort.

— Oui, mais pour finir, Utros aura gagné, lâcha Verna. Si héroïques que nous soyons, si nous ne tenons pas le défilé, tout sera perdu. Et une fois en possession des archives, le général deviendra invincible. Avec les secrets de Surplomb du Monde, il écrasera le continent – pour commencer.

Verna posa une main sur l'avant-bras de Nathan, comme si elle voulait puiser de la force en lui.

— Si l'ennemi nous submerge, il faudra détruire Surplomb du Monde !

— Sans avoir achevé notre travail ? s'indigna Franklin.

— Mes mémoristes ont encore tant de livres à apprendre par cœur, lui fit écho Gloria.

— Si on ne fait rien, Utros fouillera, il trouvera les sorts que nous cherchons, et il les utilisera pour ravager le monde.

Nathan sentit son cœur s'emballer. Une douleur chargée de ténèbres se diffusa dans sa poitrine, lui arrachant un rictus.

— Je me souviens du jour où Richard a détruit le Palais des Prophètes... Un si beau complexe, avec tant d'informations dans ses catacombes. Mais sans ces trésors, le monde a continué à tourner. Si j'apprécie la confiance et la bravoure du général Zimmer, je crois que Verna a raison. L'optimisme béat ne mène à rien.

— Pense à tous les sacrifices qu'il a fallu pour bâtir Surplomb du Monde, fit Gloria.

— La magie de notre ville appartient à l'humanité, dit Peretta. Plus précisément, à quelqu'un qui sait s'en servir.

— Pour faire le bien, pas le mal, rappela Nathan. Nous devons voir la situation froidement. Pendant trois mille ans, Surplomb du Monde est resté en sécurité derrière son camouflage. Du coup, personne n'a utilisé sa magie – ni pour le bien ni pour le mal. La civilisation a pourtant continué à progresser. Le monde, en d'autres termes, s'est très bien passé de vos fameux trésors. (Le vieil homme pianota sur la table.) Très peu de temps après la « réapparition » des archives, Roland le Buveur de Vie s'est mal servi d'un sortilège qui l'a transformé en monstre. Plus tard, Victoria l'a imité. N'aurait-il pas mieux valu que la magie reste secrète ? Tous, nous aurions été bien plus en sécurité.

Embarrassée par la mention de son ancienne chef, Gloria baissa les yeux. Dans la salle, les autres mémoristes l'imitèrent.

Verna prit le relais de Nathan :

— Pensons aussi à l'apprenti Elbert, qui a fait fondre le bâtiment des prophéties en jouant avec un sortilège qui le dépassait. Et tous ces malheurs sont plus ou moins des accidents ! Imaginez ce qui arrivera si Utros utilise *délibérément* les archives pour tuer ses adversaires.

— On doit quand même essayer de défendre le défilé, s'impatiente Zimmer. Mes hommes sont prêts. Nous pouvons préparer des pièges et éliminer des milliers de soudards. Nous n'aurons jamais une meilleure occasion.

» Mais si nous échouons, sera-t-il possible de détruire les archives ? Pas *avant*, mais *après* une éventuelle défaite.

— Comment faire ? demanda Olgya. Brûler tous les livres ? Sceller les tunnels ? On ne pourra jamais agir assez vite, une fois l'ennemi sur notre dos.

Voyant que Verna était pensive, Nathan lui souffla :

— Quelle idée te passe par la tête, très chère ?

— Le sort de fusion. Il suffirait peut-être de le lancer... sur une plus grande échelle.

Chapitre 44

Après avoir quitté le temple dévasté, Nicci gagna le port de Serrimundi, où les dégâts consécutifs au raid des Norukai restaient très visibles. À l'extérieur du bassin défendu par les falaises où se découpait la statue géante de Mère la Mer, des navires démâtés finissaient de sombrer. Quant aux quais, il n'en restait presque aucun d'intact. Des travaux surhumains en perspective...

Le port lui-même était un cimetière de grands coursiers, de bateaux de pêche et de galères éventrées. Partout, des pêcheurs, des marins de toutes les origines, des débardeurs et des habitants s'acharnaient à reconstruire la ville.

Comme des fourmis rouges qui nettoient un cadavre, ne laissant que les os, des charpentiers s'affairaient à désosser une épave qui bloquait l'accès au quai principal. Avec des scies, des barres à mine et des masses, ils faisaient sauter les planches de la coque, qui serviraient à réparer d'autres navires, quand on en arriverait là.

— Attache cette corde à la traverse la plus basse, sous la ligne de flottaison ! beugla un grand chauve barbu au torse nu. (Campé au bord de la jetée, il lança un rouleau de corde dans l'eau.) Avec un treuil, on devrait pouvoir dégager cette maudite galère.

Dans l'eau, quatre jeunes costauds récupérèrent le rouleau puis nagèrent jusqu'à un bateau ennemi à demi coulé.

Nicci reconnut les quatre nageurs. Des pêcheurs de perles-souhaits, d'habitude réticents à mettre la main à la pâte. Ils filèrent pourtant jusqu'à l'épave puis plongèrent pour remplir leur mission.

Dans de petits canots, des hommes poussaient des débris flottants vers une plage de galets, à l'autre bout du port, où des habitants travaillaient à les repêcher. Mettant à part le bois qui pouvait encore servir, ils jetaient le reste dans ce qui ressemblait de loin à un feu de joie.

Admirative devant l'acharnement de Serrimundi à renaître de ses cendres, Nicci ne se faisait pourtant pas d'illusions. Tôt ou tard, les Norukai se remontreraient...

À l'origine, elle était venue mettre la ville en garde contre le général Utros. Tout ça pour se retrouver face à l'attaque des Norukai. Avant qu'elle le tue, le capitaine Kor lui avait lancé, méprisant, que les esclavagistes s'en prenaient aussi à Ildakar.

Décidément, ça faisait beaucoup d'ennemis à combattre...

Nicci avisa un marchand vêtu bien trop chaudement pour la saison

qui travaillait seul devant un entrepôt ouvert. Penché sur des caisses en piteux état, il les ouvrait pour voir ce qu'elles contenaient.

Nicci s'arrêta à sa hauteur.

— Vous savez où je peux trouver Otto, le maître du port ?

Crevant de chaud sous son manteau et son gilet de laine, le type crut que c'était l'heure de pleurnicher :

— Je suis ruiné... La moitié de ma marchandise perdue.

— Ça vaut toujours mieux que d'être mort !

Le genre de remarque difficile à contredire...

— Le maître du port recense les navires endommagés. Vous le trouverez sur la *Vierge des Brumes*.

Un navire que Nicci connaissait. À son bord, elle avait combattu les Norukai et abattu Kor. Alors qu'elle s'éloignait, le marchand tira d'une caisse un rouleau de soie rouge et noir et gémit en le découvrant souillé de sang.

— Ruiné, complètement ruiné...

Nicci ne tarda pas à découvrir le trois-mâts. Sur le pont, des marins étaient encore occupés à frotter les taches de sang. Accroché à une fusée de vergue, un acrobate tentait de réparer le gréement.

— Maître du port ! cria Nicci en approchant.

Des marins accoururent pour voir qui appelait ainsi.

— C'est la magicienne ! s'écria l'un d'eux. Nous sommes de nouveau en sécurité.

— Non, on ne l'est jamais avant de savoir se défendre tout seul, répliqua la Maîtresse de la Mort.

Sans attendre qu'on l'invite, elle gravit la passerelle, prit pied sur le pont et se dirigea vers Otto, assis sur un tonneau à côté du capitaine Ganley.

Le maître du port tourna vers la magicienne un regard voilé par tout ce qu'il avait vu ces derniers temps. Du sang, des morts, des larmes...

— Nicci ? Je vous croyais repartie à Ildakar.

— J'ai essayé, oui... Combien de temps suis-je restée absente ?

Otto se gratta la barbe, pensif.

— L'attaque remonte à dix jours... (Le brave homme soupira.) Sans vous, ma douce Shira et ses enfants seraient morts. Et moi aussi. Mais vous nous avez donné du cœur au ventre. Serrimundi n'oubliera jamais ça.

Le capitaine Ganley avança vers Nicci avec un grand sourire, comme s'il entendait la serrer dans ses bras, mais le maintien glacial de la magicienne le dissuada d'aller plus loin.

— Avec tous ces dégâts, dit-il, il faudra un an pour que la ville redevienne comme avant.

— Si les Norukai ne reviennent pas, dit Nicci. (Les deux hommes pâlirent.) Et il y a aussi l'armée d'Utros... Ce n'est pas le moment de

vous relâcher.

— C'est vraiment si grave ? demanda Otto. Serrimundi prospère depuis des siècles. Même sous l'Ordre Impérial, nous sommes restés indépendants.

— C'est différent, lâcha Nicci. Utros est un conquérant sans pitié et les Norukai, ces sauvages, veulent piller et raser, pas commercer en paix.

À l'entrée du port, une sentinelle perchée sur la falaise frappa sur un gong puis alluma un feu signalétique.

— Un bateau approche, dit Otto, une main en visière.

La tension devint aussitôt palpable. Massés sur les quais, des hommes et des femmes sondèrent l'entrée du port où se dressait la sculpture géante.

D'autres galères en vue ?

— Nous ne sommes pas prêts à combattre de nouveau..., souffla Ganley.

Deux autres coups de gong arrachèrent un demi-sourire à Otto.

— Que signifie ce code ? demanda Nicci.

— C'est un appel au calme... Donc, il ne s'agit pas d'un navire de guerre.

La ligne de flottaison très basse, un bateau aux voiles grises passa devant Mère la Mer. Malgré sa coque noire et crasseuse, le navire entra dans le port à vive allure.

— Un pêcheur de krakens, fit Ganley avec une moue dégoûtée.

— Oui, confirma Otto, mais pas n'importe lequel. C'est le *Chasseur*, le navire de mon frère Jared.

Tandis que le bateau qui ne payait pas de mine se faufilait entre les épaves, Nicci admira les compétences de son capitaine. À l'évidence, Jared n'ignorait rien des voiles, des gréements et des caprices du vent et du courant. Avec peu d'espace pour manœuvrer, il frôlait les obstacles sans jamais les toucher, et ça ne pouvait pas être le fait du hasard.

Le pont du *Chasseur* était bondé de gens. Des réfugiés des deux sexes, en haillons et épuisés. Avec des enfants, bien entendu...

Pas étonnant que la ligne de flottaison soit si basse. Pourtant, Jared commandait son navire comme s'il s'était agi d'un simple canot.

À la proue, Nicci repéra un homme aux cheveux noirs, les dents de devant écartées. Son nez et ses yeux étaient le fidèle reflet de ceux d'Otto.

La magicienne suivit le maître du port jusqu'au quai où le *Chasseur* accosta. En guise de passerelle, les marins balancèrent trois planches étroites au-dessus du vide. Se bousculant dans leur hâte de retrouver la terre ferme, les réfugiés débarquèrent dans le plus complet désordre. En larmes, une fillette s'accrochait à la main de sa mère –

une femme à l'aspect fragile, des plaies encore fraîches sur le front et les joues.

Une fois sur le quai, les malheureux regardèrent autour d'eux, perdus et inquiets. Tombant à genoux, certains prièrent Mère la Mer. Presque tous étaient salement amochés...

Nicci et Otto passèrent entre les réfugiés, les interrogeant gentiment.

— Les Norukai ont rasé Effren, dit un homme affligé d'un œil au beurre noir. Il ne reste rien... Ces chiens ont violé nos épouses et nos filles et fait des centaines de prisonniers.

— Dix galères ont attaqué de nuit, ajouta une vieille femme. Leur chef s'appelait Lars, je crois...

— C'est le premier raid de ce genre, reprit l'homme. En principe, Effren est trop loin au nord pour les Norukai. Certains d'entre nous se sont cachés dans les caves ou les remises, et d'autres ont fui dans les collines. Ceux qui sont restés pour résister...

Le brave homme ne parvint pas à finir sa phrase.

— Ceux-là sont tous morts, acheva pour lui la vieille femme.

— J'ai tué le capitaine Kor, fit Nicci, furieuse, et je me souviens aussi de Lars. Ils étaient venus ensemble à Ildakar avec une « cargaison » d'esclaves.

Même s'ils n'avaient aucun endroit où aller, les réfugiés semblaient pressés de quitter les quais. Se frayant un chemin parmi eux, Nicci et Otto approchèrent du *Chasseur*.

La puanteur prit la magicienne à la gorge. Comme la coque, le pont du bateau était couvert d'immondices durcies à force d'avoir séché. À Tanimura, quand elle vivait au Palais des Prophètes, l'arrivée d'un bateau de pêche au kraken était toujours un événement. Mais jamais une fête olfactive, sauf pour quelques originaux...

Quand tous les réfugiés eurent débarqué, Jared sauta sur le quai.

— Frangin, on dirait que Serrimundi ne s'est pas ennuyée, depuis mon départ.

— Les Norukai..., soupira Otto. Nous avons gagné, mais pas sans en payer le prix.

— Moins qu'Effren, Otto, tu peux me croire sur parole... Les Norukai n'ont rien laissé derrière eux, à part des ruines. Quand je suis arrivé, j'ai embarqué autant de survivants que possible pour les conduire en sécurité. Certains ont préféré rester pour voir ce qu'ils pouvaient récupérer...

Otto regarda les malheureux qui allaient et venaient sans savoir vers où se diriger.

— Ces gens peuvent gagner le pain et le gîte en nous aidant à reconstruire la ville. Mais par ces temps troublés, j'ignore si nous aurons assez de vivres pour tant de nouveaux venus.

— Vous vous débrouillerez, fit Nicci d'un ton péremptoire. Ces

réfugiés sont des combattants potentiels capables d'aider à repousser les Norukai ou l'armée d'Utros. Vous avez besoin d'eux.

Jared eut un grand sourire. Oui, il avait bien les dents du bonheur...

— Et à qui ai-je l'honneur ?

Après tout ce qu'il venait de voir et de vivre, le capitaine semblait de très bonne humeur – un rien paradoxal, ça.

— Je suis la femme qui a averti Serrimundi du danger. Un peu tard, cela dit...

Même si Otto ne l'avait pas crue au départ, Nicci prit garde à ne pas triompher bêtement.

— Si Lars s'en est pris à Effren, dit-elle, ça signifie qu'il n'y a pas qu'une seule flottille de pillards. D'autres villes sont en danger, y compris Serrimundi.

Jared acquiesça gravement.

— Les survivants d'Effren m'ont dit n'avoir plus de nouvelles de Larrikan depuis des jours. Et cette ville est beaucoup plus au sud... Je crains qu'il n'en reste rien...

Nicci savait déjà que l'armée d'Utros était en marche. Et voilà que les Norukai s'y mettaient aussi...

— Otto, je dois aller à Tanimura pour contacter la garnison de D'Hara. Contre cette menace, l'Ancien Monde doit s'unir.

Devant l'apathie du maître du port, la Maîtresse de la Mort revint en force.

— Il me faut un cheval rapide, pour longer la côte jusqu'à Tanimura. J'entends partir dans l'heure.

— Pourquoi vous soucier d'un cheval malodorant ? lança Jared. En arrivant, après des jours et des jours, vous serez épuisée et toute crottée.

Le capitaine désigna les voiles grises du *Chasseur*.

— Mon bateau est dix fois plus rapide qu'un cheval, si les vents sont favorables.

À entendre Jared, on eût cru qu'il parlait d'une femme, pas d'un navire. Cela dit, il avait raison.

— Les vents, je m'en arrangerai avec mon don.

— Une magicienne sur mon *Chasseur* ! s'exclama Jared. Voilà qui sera rafraîchissant, pour une fois.

— Rien n'est rafraîchissant sur un bateau de pêche au kraken, marmonna Otto. Mais c'est la meilleure solution, Nicci – si vous supportez l'odeur.

La magicienne pensa à toutes les horreurs qu'elle avait subies dans sa vie.

— Ça devrait pouvoir le faire...

Chapitre 45

Peut-être enivrés par le vent du large, les Norukai se montrèrent de plus en plus excités. Tapant du pied, ils cognaient sur leurs boucliers, à croire que leur raid sur Ildakar était un triomphe et non une déroute.

Au coucher du soleil, ils entonnèrent une litanie :

— Dieu serpent ! Le dieu serpent a soif de sang !

Crayeux gesticula frénétiquement.

— Le dieu serpent nous sauvera, mais il est affamé. (Il courut rejoindre Calvaire.) Le dieu serpent veut du sang, mon Calvaire !

Le roi regarda son chamane, l'air dubitatif.

— Tu es sûr que le dieu serpent nous sauvera ? C'était dans une vision ?

— Le dieu serpent sauvera certains d'entre nous, couina Crayeux, mais je ne dirai pas lesquels. C'est un secret.

Calvaire étudia les esclaves enchaînés sur le pont et son regard s'arrêta sur le plus chétif.

— Prends celui-là... Ce sera un bon amuse-gueule pour le dieu serpent.

Le malchanceux gémit et se débattit dans ses liens. Autour de lui, les autres se ratatinèrent, comme s'ils pouvaient devenir invisibles.

Bannon tira sur sa chaîne. S'il se libérait, il ignorait comment aider le sacrifié, mais bon...

Les yeux braqués sur Calvaire comme des couteaux, Lila tenta de se détacher et se fit de nouveau saigner les poignets.

Nonchalant, Calvaire flanqua un coup sur la tête à Bannon, puis il l'ignora.

Malgré sa résistance, l'esclave choisi par le roi dut capituler. Torse nu, la peau du dos cuite et recuite, c'était un noble mineur d'Ildakar, selon ses dires.

Les Norukai se massèrent à bâbord et tapèrent sur le bastingage avec leur lance, leur marteau de guerre ou le pommeau de leur épée. Un appel, de toute évidence.

— Le dieu serpent est dans les abysses ! caqueta Crayeux. Mais il a faim. Un jour, il nous sauvera.

Il se rembrunit, soudain geignard :

— Mais pas tous ! Non, pas tous !

Les esclavagistes s'épargnèrent toute forme de cérémonie. Tirant le sacrifié jusqu'au bastingage, Calvaire le força à se pencher vers l'eau.

Puis, vif comme l'éclair, il l'égorgea. Quand le sang jaillit à flots, le roi fit basculer l'agonisant dans le vide, en le retenant par la ceinture, et laissa le fluide vital couler le long de la coque puis dans la mer.

Avides de voir la suite, les Norukai continuaient à faire du boucan. Les prisonniers, eux, gémissaient de terreur.

— Le dieu serpent est dans les abysses, fit Crayeux, mais il viendra se nourrir.

Quand le cadavre fut vidé, Calvaire le jeta par-dessus bord.

Dérivant entre les trois galères, la dépouille finit par sombrer sans que le dieu serpent daigne se montrer. Déçus, les Norukai grognèrent d'abondance.

Bannon eut l'estomac retourné par ce nouvel assassinat. Silencieuse, Lila semblait broyer du noir. En réalité, elle ne cessait pas de s'attaquer à la corde qui lui liait les poignets. C'était bien beau, mais si elle réussissait, il y aurait encore la chaîne...

Les Norukai se fiant aux étoiles, ils ne craignaient pas la navigation nocturne. Attaché juste sous le cercle de lumière d'une lanterne, Bannon ne parvenait pas à trouver le sommeil. À côté de lui, Lila était roulée en boule – un ressort prêt à se détendre, en réalité. Comme toujours, sa présence réconfortait le jeune escrimeur.

La nuit, les voiles sombres étaient invisibles, sauf quand elles occultaient la lune ou les étoiles. Pour passer le temps, Bannon écoutait les vagues qui clapotaient contre la coque.

Lui aussi roulé en boule, Crayeux dormait sur le pont. De temps en temps, il se réveillait, changeait de place et se rendormait. Un signe de nervosité ?

S'ils parvenaient à se libérer, Lila et Bannon n'auraient nulle part où aller. Le jeune escrimeur le savait. Au milieu de la mer, personne ne pouvait nager assez longtemps pour atteindre une côte.

Près de Bannon, Lila était si silencieuse et immobile qu'il n'aurait su dire si elle dormait. Lui, il écoutait son cœur égrener les secondes de sa captivité. Réaliste, il savourait chaque instant où il restait en vie. Quand les galères seraient en vue des îles, ça risquerait de ne plus durer longtemps...

Au milieu des grincements de bois, des bruissements de toile, du clapotis des vagues et des ronflements des Norukai, le jeune escrimeur capta soudain un son différent. Sur la coque, une succession de petits bruits, comme si quelque chose ou quelqu'un l'escaladait.

Lila ouvrit les yeux, aussitôt prête à l'action. Tendant le cou pour voir ce qui se passait, elle recommença à lutter contre ses liens.

Bannon faillit mourir de terreur quand il vit une ombre passer par-dessus le bastingage et prendre pied sur le pont. Un autre intrus fit de même quelques instants plus tard.

Des cris montèrent des deux autres galères. De sa position, Bannon reconnut sans peine le cliquetis des armes et les hurlements de rage des combattants. Se relevant, il tira sur sa chaîne. Comme un chien de garde, Lila se campa à ses côtés.

Eux aussi réveillés, les Norukai saisirent leurs armes.

Du coin de l'œil, Bannon vit un troisième intrus couvert d'écailles se réceptionner souplement sur le pont. Très vite, cinq autres créatures le suivirent.

De gros yeux globuleux, d'énormes gueules garnies de petites dents pointues, des branchies sur le cou et des mains palmées terminées par des griffes...

— Des Selka..., souffla Bannon.

L'estomac retourné, il lutta pour se ressaisir, puis cria à pleins poumons :

— Des Selka !

Le fer entrant dans ses chairs, il lutta contre la corde qui entravait ses poignets.

— Libérez-nous ! lança-t-il aux Norukai. Je ne veux pas mourir éventré comme un poisson. Permettez-moi de périr les armes à la main.

Quand ils passaient à l'abordage, les Selka ne faisaient pas dans la dentelle...

Les poignets en sang, Lila ne renonçait pas pour autant.

— Je ne les laisserai pas te tuer, mon gars. En tout cas, pas sans me battre.

Enfin bien réveillés, les esclavagistes se campèrent face aux Selka. Le corps verdâtre, les monstres arboraient un peu de couleur sur leurs nageoires. Du bleu, pour l'essentiel, mais parfois rayé d'argent.

Enragés, ils passèrent à l'attaque et déchiquetèrent le torse des premiers Norukai qui tentèrent de les arrêter.

Saisissant le bras d'une esclavagiste, un Selka le mordit sauvagement. Très efficaces, les petites dents déchirèrent la chair et broyèrent les os. Coupée net, la main armée de la Norukai tomba sur le pont.

Comme si c'était une égratignure, la guerrière propulsa son moignon dans la gueule du Selka. L'os qui en dépassait énucléa la créature, qui continua pourtant à se battre.

À trois contre un, les Selka prirent vite l'avantage. Un horrible festival de gorges déchiquetées, de nez écrasés et de cages thoraciques ouvertes pour en arracher le cœur et le dévorer...

Les Norukai ne servaient pas seulement de chair à massacre. Avec sa hache, Calvaire décapitait tout adversaire qui passait à sa portée – voire deux à la fois, à l'occasion –, et ses pillards n'étaient pas en reste.

Encore plus blafard à la lumière de la lune, Crayeux courait dans tous les sens en gesticulant.

— Hommes-poissons ! Hommes-poissons ! Je ne veux pas être dévoré par des poissonnilles !

D'un bras puissant, Calvaire poussa le chamane près du grand tonneau d'eau, à la proue.

— Ne t'expose pas, Crayeux ! Reste derrière moi.

Piégés comme des rats, les esclaves s'abritaient là où ils le pouvaient.

Fou de rage, Bannon tirait toujours sur sa chaîne, mais la fixation refusait de céder.

Le port régalien, une Selka avançait sereinement au milieu de la mêlée. Hautaine, elle balayait du regard les Norukai, comme s'ils étaient tous inscrits sur le menu d'un banquet imminent.

Bannon reconnut la reine des hommes-poissons.

Un esclavagiste fondit sur elle, une massue hérissée de piques au poing. Presque distraitement, la souveraine lui glissa une griffe sous le menton et le piqua au bout comme un pêcheur qui hameçonne une carpe. Sans effort, elle fit ensuite passer sa proie par-dessus bord – comme s'il s'agissait d'un vague détritrus, oui.

Très près de Bannon et de sa compagne, un Selka approchait des esclaves, toutes griffes dehors. Voyant qu'ils étaient entravés, il bondit avec l'intention évidente de faire un massacre.

Avec un cri rageur, Lila se libéra enfin de sa corde, qu'elle jeta triomphalement au loin. Libre de ses mouvements, elle saisit sa chaîne à deux mains et tira de toutes ses forces.

Avec un craquement sinistre, la fixation céda enfin.

Lila fit tourner sa chaîne comme un fléau d'armes. Touché au visage, le Selka porta les mains à sa gueule écorchée. Impitoyable, la Mora-Zith le frappa à la tempe et lui défonça le crâne.

Raide mort, le monstre sous-marin s'écroula dans une flaque de sang et de limon.

Après un coup d'œil circulaire sur le pont, Lila s'attaqua à la corde qui entravait les poignets de Bannon. Les doigts en sang et les ongles cassés, elle parvint pourtant à en venir à bout.

Bannon plia les doigts, prêt à utiliser ses poings s'il ne trouvait rien de mieux. Mais sa chaîne était toujours fixée au bastingage.

Avides de venger le Selka qu'elle venait d'abattre, trois autres monstres approchaient de Lila. Au mépris de la douleur qui montait de sa cheville, Bannon tira comme un fou sur sa chaîne... et sentit qu'il n'était plus loin de se libérer.

Sa chaîne levée comme une arme, Lila vint se placer devant lui pour le protéger.

— J'y suis presque..., souffla-t-il.

Pendant que Lila tenait les Selka en respect avec sa chaîne – une arme dévastatrice entre ses mains –, Bannon réussit enfin à faire sauter la fixation de la sienne. Surpris, il manqua perdre l'équilibre et tomba à genoux.

À présent, les Selka l'avaient lui aussi dans leur collimateur.

Très fine et étrangement belle, la reine vint s'interposer entre ses trois sujets et leurs proies.

— Pas celui-là, ordonna-t-elle, ses yeux jaunes rivés sur Bannon. Pas celui-là !

Tendant un index griffu vers le jeune escrimeur, elle ajouta :

— Je me souviens...

Penauds, les trois Selka battirent en retraite tandis que la reine chargeait furieusement les Norukai. Ses autres sujets ne s'intéressèrent plus aux prisonniers. De toute façon, ils avaient largement de quoi massacrer jusqu'à plus soif.

Infatigable, Calvaire continuait à tailler des Selka en pièces. Couvert de sang et de limon, il glissait parfois sur des fluides vitaux ou des organes encore fumants.

— Calvaire, mon roi Calvaire ! cria Crayeux, caché à la proue. Sans toi, ma vie sera un calvaire.

Rageuse, une Norukai vint barrer le chemin à la reine.

— Je vais t'étriper, saloperie ! brailla-t-elle.

Dans sa fureur, elle passa devant les esclaves sans les voir.

Bannon frappa avec sa chaîne, qui faucha les jambes de la femme. Se relevant, furieuse, elle bondit sur le jeune escrimeur, mais un nouveau coup de chaîne lui fit exploser le crâne. Une Norukai de moins en ce bas monde...

La reine n'avait pas perdu une miette du spectacle. Entre ses dents, elle lâcha un sifflement approbateur – enfin, peut-être...

Le bref incident n'échappa pas à Lila.

— Surtout, ne lui conte pas fleurette, mon gars...

En toute logique, la souveraine choisit Calvaire pour adversaire. De sa démarche gracieuse, elle approcha du roi, à la fois superbe et menaçante.

Dès qu'il la vit, Calvaire comprit qu'il était face à son destin. En hâte, il ouvrit en deux le torse d'un Selka. Le tranchant de sa hache coincé dans les côtes du moribond, il dut lui plaquer une botte sur le ventre pour le dégager.

Les affaires courantes expédiées, il fit face à la reine, désormais flanquée de quatre guerriers-poissons. Acculé à la proue, Calvaire se prépara à un assaut furieux.

Partout sur la galère, les esclavagistes et les monstres marins se décapitaient, s'étripaient, s'égorgeaient ou s'arrachaient le cœur. À ce rythme, le prochain nettoyage du pont serait un... calvaire.

Le roi des Norukai montra les dents à son adversaire et la foudroya du regard. Sans craindre l'énorme hache du colosse, la Selka tendit les mains, griffes prêtes à lacérer la chair.

À cinq contre un, les Selka allaient réduire Calvaire en bouillie, c'était couru d'avance. Assez digne, pour une fois, le roi semblait prêt à mourir bravement.

Soudain, une silhouette blafarde s'interposa entre les combattants. Comme un dément, Crayeux agita frénétiquement les mains.

— Non, non ! cria-t-il, des larmes aux yeux. Vous n'aurez pas mon roi ! Mon roi Calvaire !

Sans armes, il se dressa face à la reine des Selka.

Du bout des griffes, elle fit comme un accroc sur le ventre de l'avorton – au niveau du nombril. Puis elle remonta la main, ouvrant le ventre du chamane comme celui d'un vulgaire poisson.

— Mon Calvaire..., gémit Crayeux tandis que ses entrailles se déversaient sur le plancher.

Le roi en resta bouche bée de terreur.

— Crayeux ! cria-t-il quand il se fut un peu repris.

Bannon eut envie de vomir. Il abominait le grotesque chamane. Pourtant...

Nonchalante, la reine égorgea l'albinos puis écarta sa dépouille comme s'il s'agissait d'un banal chiffon sale.

— Non ! cria Calvaire, désespéré comme s'il venait de voir son monde s'écrouler. Non !

Aveuglé par la haine, il chargea. Se regroupant, les Norukai survivants accoururent à sa rescousse.

Chapitre 46

— Le temps qui nous était imparti est écoulé, annonça le général Zimmer.

À Surplomb du Monde, nul ne se serait aventuré à le contredire. De nouveaux éclaireurs venaient d'arriver, et ils étaient catégoriques : l'armée d'Utros ne tarderait plus.

— Comme nous le redoutions, le général se dirige droit sur nous, avec l'intention de conquérir la ville.

— Ava lui a montré le chemin, fit Verna. Il fallait s'y attendre.

Depuis la réunion de crise, Nathan n'avait plus dormi, et il doutait de pouvoir prendre une nuit de repos avant longtemps.

— Il est temps d'évacuer les civils et les érudits, dit-il. Quant à nous, pas question de bouger. Avec nos nouvelles défenses, nous sauverons peut-être la cité.

Partout dans le canyon, les résidents dépourvus du don avaient fait leurs bagages. Parmi eux, beaucoup se plaignaient de devoir abandonner ce qu'ils avaient sué sang et eau pour créer.

— On ne peut pas tout laisser derrière nous, dit un berger en essayant de pousser ses moutons sur une piste sinueuse qui grimpait jusqu'au sommet du haut plateau.

— Sauvez votre famille, conseilla Nathan. Oui, vous devrez tout reconstruire, mais c'est bien plus facile quand on est vivant...

Entêté, le berger continua à harceler ses bêtes.

Une main sur le pommeau de son épée d'apparat, Nathan supervisait l'évacuation. Dans les stocks de la ville, il s'était procuré des vêtements neufs, dont une veste bleu foncé parfaitement assortie à la couleur de ses yeux. Il avait aussi déniché une jolie cape de voyage qui ajoutait un plus incontestable à sa silhouette d'aventurier.

À partir de toutes les demeures, des hommes, des femmes et des enfants gravissaient des marches ou des échelles pour gagner le haut plateau. À voir leur tristesse, on eût dit une armée en détresse. Désignées pour les accompagner et les protéger, Thorn et Lyesse ne les lâchaient jamais longtemps du regard.

Presque jour et nuit, les D'Harans s'étaient entraînés pour mettre au point les meilleures tactiques défensives. S'ils tenaient le défilé, tous les espoirs seraient permis.

Zimmer et tous les membres de la force de frappe magique se fiaient aveuglément à ces hommes. Sur son chemin, Utros trouverait des chausse-trapes, des barricades hérissées de piques et bien d'autres

pièges moins classiques. Dans les grottes, les défenseurs avaient stocké des pierres qu'ils lanceraient sur les envahisseurs.

Le spectre d'Ava s'était remontré trois ou quatre fois, fourrant son nez partout.

À une équipe d'apprentis, Olgya avait enseigné une série de sorts de distorsion ou de dissimulation de la réalité. En cas d'urgence, ses disciples sauraient même générer une nappe de brouillard.

La modeleuse Perri s'était chargée de créer des prises sur le flanc des murailles rocheuses du défilé. Grâce à elle, dix soldats d'harans avaient pu se hisser jusqu'à des positions idéales. Dès que l'ennemi pointerait le bout de son nez, ces archers les cribleraient de flèches.

Oron, Olgya et Léo s'étaient concertés pour utiliser au mieux leur magie dans le cadre d'un combat.

Tandis qu'elle observait les ultimes préparatifs avec Nathan, Verna eut une moue pensive.

— Si ta poignée de héros interdit l'accès au canyon, je serai soulagée... Et sacrément surprise ! Mais si tu échoues, Nathan, je suis prête à faire fondre la falaise sur les archives. Crois-moi, le sort de fusion n'a plus de secrets pour les Sœurs de la Lumière. Si nous devons en arriver là, les trésors de connaissances seront inaccessibles à jamais.

Nathan eut les sangs glacés par la détermination de la Dame Abbesse.

— Sois prudente, très chère. Quand elle échappe à notre contrôle, la magie peut tout dévaster à la manière d'un incendie de forêt.

— Tu fais allusion à cet abruti d'Elbert ? Ce que tu as vu, c'est ce qui arrive quand un apprenti peu doué fait n'importe quoi. J'ai plus d'expérience que ça, tu devrais le savoir. (Émue par la sollicitude du vieil homme, Verna lui tapota l'épaule.) Mais ne t'en fais pas, je ferai attention.

Le vieux sorcier et sa compagne montèrent lentement jusqu'à l'immense grotte. Dans les bâtiments, des érudits triaient les grimoires les plus importants, ceux qu'on devrait emporter physiquement ou intellectuellement. Pour ce dernier volet, les mémoristes travaillaient sans cesse à graver des pages et des pages dans leur esprit.

Devant une telle profusion de livres, Franklin n'arrivait pas à choisir ceux qu'ils emporteraient.

— Le départ est pour bientôt, mais que dois-je faire ? Nous avons catalogué un nombre ridicule d'ouvrages. Comment savoir si ce sont les meilleurs ?

L'archiviste en chef se passa les deux mains dans les cheveux.

— Quand Simon est mort, je l'ai remplacé, mais nul ne m'a dit que je devrais prendre des décisions pareilles. Dans les livres d'histoire, je resterai le sale type qui a laissé détruire Surplomb du Monde. Au nom

de quoi ?

— Le salut du monde..., marmonna Verna. Ce n'est pas rien ça...

Nathan se força à paraître optimiste.

— Si nous repoussons la horde adverse, il ne sera pas utile de détruire les archives, et tous les exilés reviendront fêter ça avec nous.

Verna s'autorisa un grognement... critique. Sur ce, son compagnon et elle allèrent rejoindre ses Sœurs de la Lumière, qui planchaient sur les recueils de sortilèges « agressifs » dénichés dans les archives. Plusieurs pistes se révélaient intéressantes, mais pour les explorer, il aurait fallu plus de temps.

Blafarde d'épuisement, Ambre regardait les grimoires posés devant elle – sans savoir par lequel commencer, à l'évidence.

— Maintenant, je comprends ce que mon frère a éprouvé quand son chef l'a laissé en arrière pour défendre Renda-sur-Baie. Avec cinquante soldats seulement...

— Pas *seulement*, très chère, fit Nathan. Il bénéficiait de son ingéniosité et du soutien actif de tous les habitants. Comme eux, nous sommes résolus à résister. (Il tira sur les pans de sa cape, ravi de sentir le tissu de qualité.) J'avoue que l'armée d'Utros est bien plus nombreuse que les pillards lancés contre Renda-sur-Baie, mais l'idée est la même.

— Si Norcross a réussi, concéda Ambre, nous le pouvons aussi. Mon frère me manque. Vous croyez que je le reverrai ?

— Bien entendu, mon enfant !

— À condition de survivre aux deux jours qui viennent, marmonna Verna.

— Ah, ces pessimistes ! railla Nathan.

La Dame Abbessse ne trouva pas ça drôle.

— Comme je l'ai dit et redit, je suis réaliste. Aujourd'hui, la priorité, c'est de mettre en sécurité tous ces braves gens. Seuls les soldats et les détenteurs du don doivent rester sur le pont alors que le bateau coule.

— Nous donnerons le meilleur de nous-mêmes, assura Nathan. Ne devrais-tu pas réviser ton sort de fusion ? Tu es sûre d'avoir tout mémorisé ?

— Certaine, et j'ai le sable de sorcier. Si nos défenses cèdent, mais seulement à ce moment-là, je ferai fondre Surplomb-du-Monde. (Verna eut un sourire impitoyable.) Je promets d'attendre le dernier moment... Mais si je dois le faire, j'espère aussi liquéfier bon nombre de ces soudards.

Chapitre 47

Après la mort atroce de Crayeux, Calvaire devint fou de rage et de chagrin.

Le regard halluciné, il poussa un rugissement qui aurait fait trembler un loup de peur. Puis il lâcha sa hache d'une main et dégaina son coutelas. Quand il eut décapité le Selka le plus proche, la reine recula souplement – une ballerine aquatique, aussi élégante que meurtrière, ainsi qu'en témoignait le sang du chamane sur ses griffes.

De sa gorge monta un sifflement qui, chez quelqu'un d'autre, aurait été un rire moqueur.

D'un nouveau bond, elle esquiva le tranchant de la hache et atterrit souplement sur ses pieds palmés. Comme un taureau furieux, Calvaire chargea, son arme balayant l'air comme une faux, mais elle se joua du danger.

Parfois, sur un champ de bataille, Bannon plongeait dans une transe qui faisait de lui une machine à tuer. Après, il n'avait aucun souvenir de ses actes. Mais les cadavres de ses ennemis parlaient d'eux-mêmes, ainsi que les nombreuses blessures qu'il récoltait sans savoir comment.

Calvaire était dans cet état de folie meurtrière.

Trois Selka tentèrent de le maîtriser, mais il les tailla en pièces. Puis il lança son coutelas sur la reine, qui se baissa juste à temps. Frôlant son dos, l'arme alla se ficher entre les omoplates d'un Norukai qui ferraillait contre un Selka. Lançant une main derrière lui, le pillard tapota le manche du couteau, comme s'il se demandait ce qu'il fichait là. Opportuniste, son adversaire en profita pour lui déchiqueter la gorge.

Au milieu du chaos qui régnait sur la galère, Bannon était désormais libre, sa chaîne toujours entre les mains. Pariant qu'il ne survivrait pas à cette boucherie, il était pourtant prêt à se jeter dans la mêlée.

Lila aussi était prête. Arrachant une épée à une main sectionnée qui gisait sur le pont, elle flanqua un coup de pied dans l'immondice puis lança à Bannon :

— Trouve-toi une arme, mon gars ! Ta jolie reine ne veut peut-être pas te tuer, mais les Norukai seront moins complaisants.

Lâchant la chaîne, qu'il dut tirer avec lui, le jeune escrimeur courut jusqu'au cadavre d'un esclavagiste et le délesta de son épée, dont il éprouva aussitôt l'équilibre.

— Ce n'est pas Solide, mais ça ira...

Le poids de l'acier, dans sa main, le rassurait, et c'était déjà ça.

Deux Selka approchèrent, assoiffés de sang. Dès qu'ils reconnurent Bannon, ils filèrent en quête d'une autre proie.

Toujours attachés, les autres esclaves gémissaient de terreur.

— Lila, ce n'est pas notre combat ! Laissons les Selka et les Norukai régler leurs comptes. Et couvre-moi pendant que je libère nos compagnons, afin qu'ils puissent se battre.

Lila obéit, résolue à embrocher tout fâcheux qui approcherait.

Commençant par les cordes, Bannon les coupa avec sa lame. Dès qu'il eut terminé, Lila distribua aux esclaves des couteaux qu'elle était allée récupérer sur des cadavres.

— Délogez les fixations de vos chaînes avec ça ! ordonna-t-elle.

Toujours fou de rage, Calvaire rugit de nouveau, puis il beugla :

— Crayeux ! Crayeux était mon protecteur !

Oublieux de tout, le roi poursuivait la reine des Selka, qui virevoltait parmi les combattants.

— Oui, Crayeux était mon ami !

La reine s'écarta, le tranchant de la hache lui égratignant à peine l'épaule. Du sang coula néanmoins sur ses écailles et les rayons épineux de sa tête et de son dos vibrèrent d'indignation.

À force d'obstination, Calvaire parvint à acculer son adversaire au bastingage. Loin d'être piégée, la Selka se jeta simplement à l'eau, qu'elle fendit avec sa grâce habituelle avant de disparaître sous une vague ourlée d'écume.

Sa proie perdue, Calvaire beugla à s'en casser les cordes vocales.

Sur les deux autres galères, les combats continuaient. Et là, les esclaves n'avaient pas de protecteur...

Balayant le pont du regard, Bannon estima que cinquante Selka au moins avaient trouvé la mort, sans compter ceux qui étaient tombés à l'eau. Chez les Norukai, les pertes étaient aussi lourdes. Dans l'eau, des Selka festoyaient sur des cadavres de pillards.

D'autres hommes-poissons s'accrochaient à la coque pour venir aider leurs semblables.

Sur le pont rouge de sang, Lila continuait à monter la garde. Sur son visage aux traits tirés, Bannon ne lut aucune peur. Et elle était plus belle que jamais. Décidément, pour révéler la véritable nature d'une Mora-Zith, il n'y avait rien de mieux que la violence.

— Je suis content que tu sois là ! lança Bannon.

Un peu plus loin, quatre Selka attaquaient l'ignoble Gara. À coups de poing, elle en assomma un, puis en embrocha un autre avec son épée. Mais les deux survivants lui sautèrent dessus et plantèrent leurs dents dans ses épaules et ses flancs. Alors qu'ils la dévoraient vive, elle continua à se battre. Puis elle finit par basculer dans l'eau avec ses bourreaux, vite rejoints par d'autres monstres avides de sang frais.

À la lumière de la lune, l'eau était rouge de sang.

Soudain, et contre toute attente, les Selka s'éparpillèrent en criant de terreur. Dans l'eau, leur reine lança un terrible cri de défi.

Sous la surface, une ombre immense se déplaçait lentement. Puis une très longue nageoire dorsale émergea de la mer entre deux galères et fondit sur les Selka qui tentaient de s'enfuir.

— Douce Mère la Mer ! s'écria Bannon.

Une tête de serpent géant venait d'émerger de l'eau, recrachant de la vapeur par les narines. À première vue, le reptile marin était au moins aussi haut que les galères, mâts compris. Ses branchies frémissant et ses nageoires zébrant l'eau, la créature rugit de colère puis, à la vitesse d'une vipère, se détendit comme un ressort et goba quatre Selka qui n'avaient pas filé assez vite.

— Le dieu serpent ! braillèrent les Norukai. Le dieu serpent !

Sur les trois ponts, les esclavagistes reprirent du poil de la bête, et les Selka, terrorisés par le monstre marin, furent obligés de reculer.

Était-ce le sang versé qui avait attiré le prédateur marin ? Ou le sacrifice de l'esclave, au coucher du soleil ? Bannon n'aurait su le dire, et il ne voulait pas le savoir.

Comme un renard dans un poulailler, le monstre fondait sur ses proies à la vitesse de l'éclair. Sur les trois ponts, les Norukai taillaient en pièces leurs adversaires, tétanisés par l'apparition du dieu serpent. Coincés, les Selka ne pouvaient pas se jeter à l'eau, puisque le reptile tueur les y attendait.

S'offrant un baroud d'honneur, les hommes-poissons tuèrent encore quelques Norukai avant de succomber. Dans l'eau, c'était la débâcle...

Dans la furie de la bataille, les esclavagistes jetèrent par-dessus bord des dizaines de cadavres ennemis. Insatiable, le reptile les dévora tous.

Convaincus de ne faire qu'un avec le dieu serpent, les Norukai lui offraient leur sang dès qu'une occasion se présentait. Sans hésiter une seconde, ils jetèrent aussi à l'eau les cadavres de leurs frères d'armes.

À la proue de la galère amirale, Calvaire n'avait rien à faire de la victoire. Tombé à genoux, il serrait contre lui le cadavre éviscéré de Crayeux.

— Mon Crayeux, sanglotait-il, son torse puissant souillé de sang, mon ami !

Soudain muets, les Norukai reculèrent quand la tête du serpent géant apparut juste au-dessus de la proue, du sang coulant de ses crochets. Rivant les yeux sur Calvaire, le monstre ouvrit la gueule pour exhiber les lambeaux de viande qu'il n'avait pas fini d'avalier.

Conscient du désespoir de Calvaire, il lui faisait une proposition très claire.

L'avorton serré contre sa poitrine, le roi hésita, l'âme et le cœur

déchirés. Puis il leva la tête et croisa le regard du dieu serpent.

— Il est à toi... Crayeux est une part de toi – et de nous.

Très délicatement, Calvaire posa la dépouille de Crayeux sur le pont. Puis il s'écarta. Se penchant, le reptile prit le cadavre du chamane dans sa gueule – en douceur, comme pour lui rendre hommage. Puis il le lança joliment dans les airs, ouvrit la gueule en grand et le goba d'un seul coup.

Après un long moment passé à dominer les trois galères, comme pour rappeler aux Norukai qui commandait qui, le monstre s'immergea de nouveau et s'éloigna sans hâte.

En soupirant de soulagement, les Norukai entreprirent de compter leurs morts et de soigner leurs blessures. Dans la mer, où flottaient encore des cadavres, des requins venaient déjà se régaler des restes du festin d'un dieu.

Épée au poing, Bannon et Lila se tenaient toujours devant les autres prisonniers, prêts à mourir en combattant. À part une poignée, disposés à se battre avec des armes récupérées sur les morts, les esclaves se serraient les uns contre les autres en gémissant.

Contre les pillards, les quelques résistants n'avaient pas une chance.

Très éprouvés, les Norukai ne semblaient pas brûler d'envie de se battre encore. Mais ils approchaient, menaçants...

Calvaire se fraya un chemin entre ses hommes et vint se camper devant les deux jeunes gens. En lui, quelque chose semblait brisé.

— Crayeux t'aimait bien, dit-il à Bannon.

— C'est vrai, mais j'ignore pourquoi... Il m'a parlé de visions, sans préciser ce qu'il avait vu.

Dévasté par le chagrin, Calvaire serra plus fort le manche de sa hache. Un coup d'œil à Lila suffit à Bannon pour deviner ses pensées. Devaient-ils se rendre ou se faire massacrer avec quelques esclaves comme seuls alliés ? Même après les pertes de la nuit, les Norukai gardaient l'avantage du nombre – et de loin.

Lila était prête à mourir pour défendre son protégé et avoir la peau de Calvaire. Mais Bannon refusait qu'elle gaspille ainsi sa vie.

— Ce n'est pas le moment, souffla-t-il.

Calvaire se tourna vers la Mora-Zith :

— Je ne suis plus d'humeur à me battre, mais s'il le faut, nous vous tuerons tous.

Toujours tendue, Lila regarda Bannon... puis elle baissa son arme, mais sans donner l'impression d'accepter la défaite.

— Je ne veux pas qu'ils te tuent, mon gars... On règlera ça une autre fois.

Alors qu'il rendait son épée, imitant Lila, Bannon se demanda si sa compagne n'était pas un peu trop optimiste.

Chapitre 48

Alors que tout le monde se préparait à l'arrivée imminente d'Utros, Verna sondait les falaises de Surplomb-du-Monde. Avec Nathan, elle avait étudié en détail le sort de fusion, afin d'évaluer la puissance requise pour faire fondre les archives et les enchâsser comme un fossile dans leur gangue de calcaire. Avec une magie si dangereuse – une vipère capable de frapper à tout moment si on ne la tenait pas comme il fallait – pas étonnant qu'Elbert, un acolyte naïf, ait provoqué une catastrophe.

— Les connaissances entreposées ici pourraient changer le monde en une multitude de sens, dit Nathan, dépité. Les sorciers de l'ancien temps en savaient tellement plus long que nous, et leurs pouvoirs étaient si formidables. Entre des mains bien intentionnées, ces archives amélioreraient la vie des gens, guériraient des maladies, empêcheraient des catastrophes et mettraient un terme aux famines. Il suffirait que la bonne personne les utilise pour la bonne cause... Mais c'est toujours la question, pas vrai ? Si Utros et ses magiciennes s'en servaient pour dominer le monde, les souffrances consécutives seraient... inimaginables.

Verna partageait les tourments du vieux sorcier.

— Ce sortilège, nous l'activerons en dernier ressort, si nos autres défenses échouent. Mais je me félicite que nous ayons cette possibilité. Utros ne mettra jamais la main sur les archives.

Maladroitement, Nathan passa un bras autour des épaules de la Dame Abbess.

— Je signe des deux mains, très chère. Mais je m'inquiète pour toi. Quand tu devras jeter le sort...

Verna eut un sourire plein de défi.

— Nathan, je ne suis pas une novice ! Je générerai une toile de protection, et je m'assurerai que toutes les formes de sortilège soient correctement connectées à l'intérieur des murs et le long des corridors. Par bonheur, nous disposons d'assez de sable blanc pour tracer physiquement les délimitations requises.

Verna soupira et ne chassa pas le bras du vieil homme de son épaule.

— Tous les deux, on s'est souvent affrontés, mais fais-moi confiance, ce coup-ci. Je sais que les autres détenteurs du don et toi ferez de votre mieux pour barrer la route à cette armée, et je ne vous sous-estime absolument pas. Mais si vous devez battre en retraite, et les

soldats d'harans aussi, il faudra que je sois là pour activer le sort. Juste au cas où...

Depuis la grotte géante, Verna et Nathan observèrent la vallée, à leurs pieds, et constatèrent qu'elle était presque vide, à part le général Zimmer et ses hommes, qui se préparaient à combattre jusqu'au bout. Tous les pièges en place, les formes de sortilège en attente, chaque défenseur était à son poste. Maintenant, il fallait voir la suite...

— J'ai le rôle le plus facile..., souffla Verna.

Accrochés à des cordes, des acolytes adroits comme des acrobates ajoutaient un peu de sable blanc sur la falaise. Quand ils ne trouvaient pas d'anfractuosité au bon endroit, ils creusaient une petite niche, afin que les lignes de magie soient ancrées exactement où il fallait. Dans les tunnels, d'autres jeunes gens avaient suivi à la lettre les consignes de Verna.

Ainsi, une forme de sortilège en trois dimensions enveloppait désormais le site. Pour ça, il avait fallu utiliser jusqu'au dernier grain de sable blanc.

Comme tous les autres, Verna était prête.

Sur son étalon noir, le général Utros sondait le labyrinthe de canyons qui se déroulait devant ses hommes et lui. Sous un ciel plombé, les rayons de soleil de la fin de matinée projetaient des ombres sur toutes les falaises.

À côté du général, Ruva souriait. Le corps entièrement peint – du noir, du blanc et du pourpre –, elle brûlait d'envie d'en découdre.

Guidée par l'esprit d'Ava, l'armée avançait dans le dédale de canyons. Entre les murailles rocheuses, tous les sons étaient amplifiés, y compris les murmures excités des hommes. Bientôt, ils seraient à destination !

— Ils savent que nous arrivons, fit Utros en rectifiant la position de son casque sur son crâne.

— Général chéri, même ma magie ne peut pas cacher une armée si puissante.

— N'essaie même pas, Ruva. Je veux qu'ils nous voient et qu'ils crèvent de peur.

Grâce à Ava, Utros était sûr qu'ils trouveraient Surplomb-du-Monde. Hélas, le sorcier Nathan, ou un autre détenteur du don, avait si bien semé la confusion et brouillé les pistes que le spectre de la magicienne n'avait pas pu apprendre tout ce qu'il aurait voulu savoir. Sur les défenses adverses, il ne pouvait rien dire de précis.

Quelques heures plus tôt, les éclaireurs avaient localisé l'entrée secrète de la cité et de ses précieuses archives. Six de ces hommes, faits prisonniers ou tués, n'étaient jamais revenus. Mais deux avaient fait leur rapport, et l'affaire paraissait entendue.

À présent, une avant-garde de mille hommes fondait sur la ville, prête à braver toutes les défenses pour atteindre son objectif. Et s'il y avait des pertes, aucune importance, car le général disposait de réserves inépuisables. Face à une telle déferlante, aucune défense ne tenait éternellement.

Soudain, le spectre d'Ava se matérialisa devant Utros.

— Quand tu auras pris Surplomb-du-Monde, général chéri, nous disposerons d'une magie si puissante que nul ne pourra nous résister, y compris le Gardien en personne. Nous serons invincibles !

Ava se laissa dériver jusqu'à sa sœur, et leurs deux silhouettes se superposèrent. Une nouvelle fois, elles parlèrent ensemble :

— Unis, nous éliminerons les derniers sorciers d'Ildakar, puis notre armée fondra sur l'Ancien Monde et le submergera.

— Si tu apprends quelque chose sur les défenses adverses, ne manque pas de me prévenir.

Sans répondre, Ava se volatilisa.

Alors que tous les chevaux hennissaient d'impatience, Utros se sentait tendu et excité, comme toujours à l'approche d'un beau massacre.

Armes brandies, les premiers fantassins marchaient impeccablement au pas. Lorsque le passage devint plus étroit, ils durent avancer en colonne par un.

— Approchons encore, dit Ruva, de plus en plus exaltée. Nous sommes presque devant l'entrée du canyon.

Utros talonna sa monture.

Quand les fantassins atteignirent la muraille rocheuse où aurait dû se nicher l'entrée, ils s'immobilisèrent, désorientés.

Utros attendit que le mot arrive jusqu'à lui, transmis d'officier en officier.

— La falaise est infranchissable, général. Contrairement à ce qu'on nous a dit, il n'y a pas d'ouverture. C'est un cul-de-sac.

— Impossible, lâcha Utros.

— Ma sœur a vu une entrée, intervint Ruva. Elle doit donc exister.

Le général et la magicienne se frayèrent un chemin parmi les fantassins. À première vue, la falaise paraissait pour de bon infranchissable.

— Ont-ils scellé le passage ? Condamné le canyon ?

— Si c'est le cas, nous passerons en force... Mais je sens quelque chose...

Ruva balaya du regard la roche irrégulière, puis elle tendit un index et traça des lignes dans l'air.

— Les gens de Surplomb-du-Monde sont doués pour cacher les choses. Il n'y a pas que de la roche... (Elle éclata de rire.) Général chéri, cet obstacle n'est pas réel. Une illusion – un champ de

camouflage !

Ruva tendit les bras, invoqua son pouvoir et fit onduler l'air devant elle. D'étranges fissures coururent le long de la muraille rocheuse, une partie du mirage se volatilisa, et la magicienne rayonna.

— Si vous voulez bien vous donner la peine..., fit-elle, incitant les hommes à avancer.

Bouillant d'enthousiasme, ils ne se le firent pas dire deux fois.

Certes, mais le sol trembla sous leurs pieds puis sembla se... ramollir. Glissant et trébuchant, les soldats reculèrent.

Le mélange de roche et de sable n'était pas simplement devenu meuble, il grouillait de créatures répugnantes. Des scorpions, semblait-il, tous de la taille d'une main d'homme, et qui chargeaient les intrus, leur dard prêt à frapper.

Pressés de fuir ces abominations, les hommes se percutèrent les uns les autres. Certains ne réussirent pas et s'écroulèrent, aussitôt recouverts par une masse de tueurs miniatures.

Insensible à cette diversion, Ruva continua à désintégrer le camouflage jusqu'à ce qu'apparaisse une muraille rocheuse munie d'une ouverture assez large pour laisser passer deux hommes de front.

Ignorant les scorpions, qui continuaient à jaillir du sol, Utros leva sa lame et cria :

— C'est l'entrée ! Piétinez ces maudites bestioles, vos bottes vous protégeront !

Si terrifiés et désorganisés qu'ils fussent, les premiers soldats obéirent. Pourtant, et malgré les assurances du général, plus de cent hommes gisaient sur le sol, victimes des scorpions.

— Avance ! cria Utros à son étalon.

Il fonça, Ruva à ses côtés.

Pressés d'échapper aux scorpions, les soldats suivirent leur chef.

Levant les yeux, Utros vit que des gens en tunique de sorcier observaient la scène, au sommet de la falaise.

Une embuscade, bien sûr !

Les sorciers d'Ildakar survivants lancèrent leur contre-attaque.

Dans le canyon, les soldats d'harans et les gardes d'Ildakar se préparaient à un baroud d'honneur face à une horde d'adversaires. À un contre mille, dix mille ou peut-être plus, ils n'avaient aucune chance et ils le savaient.

Près de Zimmer, Nathan se tenait avec Olgya, Perri et cinq Sœurs de la Lumière. Sur la muraille extérieure, Oron et Léo assureraient la défense initiale, en sus des pièges qui attendaient les envahisseurs.

Avec beaucoup de talent, Olgya avait lancé un sort de camouflage vraiment déconcertant pour l'ennemi. Mais Nathan n'avait jamais cru que la fausse falaise suffirait. Cela dit, le leurre avait assez ralenti les

soldats pour que les scorpions fassent un massacre.

Le plan des défenseurs reposait sur une série de petites victoires, pas sur un triomphe massif. Les pièges étaient nombreux... et d'une grande ingéniosité. Même Utros ne pourrait pas les déjouer tous. Cela dit, si peu de défenseurs face à tant d'attaquants...

Alors qu'Oron et Léo continuaient à invoquer leurs scorpions, Nathan se tourna vers Zimmer et parla sur le ton bonhomme d'une conversation de salon :

— J'ignore combien de fois je me suis préparé à mourir lors d'une bataille impossible à gagner. Et pourtant, je suis encore là, bien vivant et combatif comme jamais.

— Un de ces jours, sorcier, tu ne te prépareras pas en vain... La chance d'un guerrier finit toujours par tourner.

— J'ai mille ans, c'est vrai, mais il me reste encore pas mal de projets.

Resplendissant dans sa nouvelle veste, au-dessus d'une chemise à jabot, Nathan ajusta la position de sa cape. Sur la hanche, il portait son épée d'apparat, au cas où on en viendrait à des hostilités plus classiques.

Se faufilant entre les fosses qui accueilleraient les premiers attaquants, Oliver et Peretta rejoignirent les défenseurs.

— Ils arrivent !

Nathan sourit en songeant au machiavélisme de leur plan. Depuis le début, personne n'avait douté que Ruva neutraliserait le camouflage d'Olgia. À dire vrai, les défenseurs comptaient même là-dessus. L'illusion dissipée, l'ennemi allait charger – ne serait-ce que pour fuir les scorpions –, et il ne s'attendrait pas à tomber sur un deuxième champ de camouflage – celui qui dissimulait les piques, bien entendu.

Les premiers attaquants déboulèrent de l'étroit passage... et ne firent pas trois pas avant de tomber dans des fosses masquées par une illusion de sol.

Au fond de ces trous, des piques attendaient les assaillants. Des dizaines moururent sans comprendre ce qui se passait, un désastre qui démoralisa leurs camarades, déjà éprouvés par l'attaque des scorpions.

Peu désireux de revenir vers les tueurs miniatures, ils s'immobilisèrent.

Mais derrière eux, ça poussait ferme. Fuyant les scorpions, des centaines d'hommes les forcèrent à repartir en avant. Et même s'ils voyaient les fosses, à présent, ils ne purent pas s'écarter et basculèrent dans le vide, vers une mort certaine.

La panique finit par sauver la vie des soldats suivants. Les morts s'entassant sur les piques comme des morceaux de viande le long d'une broche, les fosses furent bientôt pleines, et les survivants piétinèrent leurs camarades morts pour continuer à avancer.

Depuis les falaises qui dominaient l'entrée du canyon, des D'Harans bombardèrent les attaquants de grosses pierres ou les criblèrent de flèches. Un vrai tir au pigeon.

Avec deux Sœurs de la Lumière, Léo et Oron projetaient des éclairs et des bourrasques sur les hommes d'Utros. Bien qu'ancien propriétaire des abattoirs à yaxen, Léo était aussi un sorcier spécialisé en magie climatique hivernale. Du haut de sa falaise, il faisait pleuvoir sur les agresseurs des éclats de glace qui les transperçaient de part en part. Un sort cruel après qu'ils eurent survécu aux scorpions et aux piques.

Surexcitée par la destruction du champ de camouflage, Ruva se déchaînait contre les sorciers perchés sur la falaise.

Debout sur une saillie rocheuse, Léo ne put rien faire quand la magicienne ennemie désintégra son perchoir. Avec des tonnes de gravats, il bascula dans le vide, sa tunique gonflée par le vent. Jusqu'au dernier moment, il déchaîna sa magie, puis s'écrasa sur les soldats ennemis et disparut en même temps qu'eux sous une pluie de roche.

Pour contraindre l'ennemi à avancer à l'aveugle, Olgya invoqua une nappe de brouillard. Puis elle fit apparaître à l'intérieur des silhouettes gigantesques. Affolés, les soldats frappèrent de taille et d'estoc, s'entre-tuant avec allégresse.

Une simple diversion, cela dit... Très vite, la charge reprit.

Sur leur falaise, Oron et les Sœurs de la Lumière continuaient à frapper, mais ça ne suffirait pas pour arrêter Utros. Sans se soucier des soldats morts qu'il foulait aux pieds, le général menait la charge avec la rage et la violence d'un démon.

Dans la vallée, Zimmer harangua les défenseurs :

— Préparez-vous ! Ils ne doivent pas passer.

Nathan mobilisa son don pour faire face à la horde déchaînée.

De l'autre côté de la muraille, Ruva frappait inlassablement l'étroit passage. À grands coups d'éclairs, elle lézarda la roche tant et si bien que des pans entiers s'écroulèrent.

Quand la poussière retomba, le passage se révéla trois fois plus large qu'avant.

Sans songer aux pertes, déjà très lourdes, les hommes d'Utros se précipitèrent vers la vallée où les attendaient Nathan et une poignée de soldats.

Chapitre 49

Seule dans le complexe des archives évacué, Verna observait la bataille, à l'entrée du canyon. Soutenus par Nathan, Zimmer et ses hommes attendaient sans broncher.

La Dame Abbessé admirait la tranquille confiance de ces militaires. Quant à Nathan, il l'avait souvent surprise, et la plupart du temps en bien. Après mille ans, il avait réussi à s'enfuir du Palais des Prophètes puis à retirer son Rada'Han, un exploit qui aurait dû être impossible vu la configuration du collier. Depuis, il avait accumulé les succès et les réalisations brillantes.

Alors qu'elle songeait aux jours anciens, sur l'île Kollet, Verna repensa à Warren, l'érudit au cœur tendre qui avait capturé le sien. Un si grand amour ! Hélas, il était tombé face aux hordes de l'Ordre Impérial, et ce deuil était passé près de la détruire.

Quand Warren et elle s'étaient enfin déclaré leur flamme, c'était avec l'idée de passer leur vie ensemble. En réalité, ils avaient eu très peu de temps. C'était tellement injuste !

Depuis quelque temps, elle préférait pourtant savourer les bons souvenirs plutôt que pleurer sur les mauvais et sur... ce qu'elle n'aurait plus jamais. Même après des années, Warren lui manquait toujours. S'il avait vécu, son existence aurait été tellement différente.

Alors que le vent sifflait à ses oreilles, Verna approcha du bord de la grotte et jeta un coup d'œil dans la vallée, où quelques moutons, au bord de l'eau, paissaient encore sans berger pour les surveiller. Partout, les grottes habitables avaient été évacuées, et avec un peu de chance, il n'y aurait pas de pertes civiles. Si Nathan et Zimmer, par miracle, repoussaient les envahisseurs, tous les braves gens pourraient revenir chez eux.

Quelque temps plus tôt, avec Renn et d'autres détenteurs du don, Verna avait réussi à déclencher une avalanche sous laquelle des milliers de soldats ennemis avaient péri.

Nathan, tous les sorciers et magiciennes d'Ildakar, les Sœurs de la Lumière, les érudits de Surplomb-du-Monde et les soldats d'harans ne pouvaient pas faire moins. Contre toute attente, ils finiraient peut-être par triompher.

Malgré la belle confiance de Nathan, Verna était trop réaliste pour y croire. Sachant comment tout ça finirait, elle se préparait à jouer son rôle.

Dans un environnement désert et silencieux, Verna se surprit à se

sentir en sécurité. En pépiant, des moineaux venaient s'occuper des nids aménagés dans les anfractuosités. Un spectacle charmant qui arracha un sourire à la Dame Abbesse.

Le calme qui précédait les tempêtes...

Dans le lointain, les cris et les sons métalliques indiquaient que les hommes d'Utros se frottaient aux premiers pièges. À la sortie du passage, côté vallée, les D'Harans formaient une barrière qui semblait infranchissable. Même de très loin, Verna sentait la tension dans l'air.

Quand les premiers envahisseurs déboulèrent dans la vallée, la magie se déchaîna – des deux côtés. Sous l'onde de choc, des pans entiers de roche se détachèrent des falaises.

Comme une meute de loups, les soudards chargèrent.

Une main en visière, Verna regarda Nathan projeter une série de boules de feu. Percutés de plein fouet, des dizaines d'antiques guerriers se consumèrent sur pied.

Les Mora-Zith, dans ce carnage, virevoltaient comme des ballerines, semant la mort sur leur passage.

Avec des murs d'air, les huit Sœurs de la Lumière barraient le chemin aux assaillants, les repoussant assez pour qu'ils aillent s'empaler sur les lames de leurs camarades.

Les érudits, qui maîtrisaient assez peu de sortilèges, continuaient à déverser une pluie mortelle sur les soudards.

Olgia invoqua une autre nappe de brouillard. Cette fois, dès que les agresseurs y furent entrés, elle la bombarda d'éclairs qui firent des ravages.

Perri transforma une partie du sol en sables mouvants où des dizaines de soldats s'enfoncèrent.

Mais pour dix soudards morts, cent nouveaux déboulaient. Un raz-de-marée...

Après avoir lancé des ordres, le général Zimmer, peu économe de sa personne, prit la tête de la contre-offensive.

Dans sa solitude, Verna serra les poings de rage impuissante. Malgré le courage des défenseurs, les soudards d'Utros imposeraient tôt ou tard la loi du nombre.

Les choses ne pouvaient pas tourner autrement. Verna avait prévenu Nathan, sans que ça le dissuade de jouer les héros. Bien sûr, il ne fallait jamais baisser les bras. Mais de là à se comporter comme un crétin...

Bientôt, ce serait à la Dame Abbesse de jouer. Tendant l'oreille, elle guettait le moment où le vacarme de la bataille s'estomperait.

Que n'aurait-elle pas donné pour que Warren soit là ! Ensemble, ils auraient pu être très utiles...

Verna avait mémorisé le sort de fusion. Tournant le dos au combat, elle observa le bâtiment des prophéties presque entièrement fondu. À

présent, elle prévoyait de liquéfier l'entière falaise, et de noyer l'armée ennemie sous un déluge de pierre en fusion.

Mais avant, il faudrait que Nathan et les autres survivants soient en sécurité, et elle aussi.

Quoi qu'il arrive, elle était prête à faire ce qui s'imposait. Avec son don, elle sentait les contours de la forme de sortilège qui courait dans tous les tunnels et le long de la paroi. Il suffirait qu'elle tire sur la première ligne de magie pour provoquer une réaction en chaîne. Ensuite, plus rien ne sauverait les archives de Surplomb-du-Monde.

— Tu n'auras jamais ces trésors, Utros ! jura Verna à haute voix.

La réaction activée, elle n'aurait plus qu'à grimper au sommet de la mesa – tout était prévu pour lui faciliter la tâche –, puis à rallier le point de rendez-vous, où attendaient les chevaux.

Mêlée à de la brume de camouflage, une fumée noire montait de la vallée. Infatigable, Nathan continuait à carboniser des adversaires avec son feu de sorcier.

Parmi les nouveaux assaillants, Verna repéra Utros grâce à son casque à cornes. Une magicienne au teint blafard chevauchait près de lui, comme d'habitude.

Les deux cavaliers se laissaient dépasser par les troupes d'assaut, qui commençaient à repousser les soldats d'harans et les détenteurs du don.

— Nathan, il est temps de filer..., murmura Verna comme si le vieil homme pouvait l'entendre de si loin. Pars de là !

Partageant cette analyse, Zimmer leva sa lame et donna l'ordre de battre en retraite. Stratège et tacticien hors pair, il savait depuis le début qu'on en arriverait là.

— On se replie au fond du canyon ! cria-t-il assez fort pour que Verna l'entende.

Désireux d'abattre quelques ennemis de plus, les D'Harans ne se hâtèrent pas. Toujours occupées par leur concours de victimes, les Mora-Zith les imitèrent.

Mais une dizaine de défenseurs étaient déjà tombés, et il fallait enrayer les pertes.

Pour couvrir ce repli, Nathan invoqua un mur de flammes qui fit des ravages. Dès qu'il se dissipa, des soudards déboulèrent, sautant par-dessus les cadavres encore fumants de leurs camarades.

Lorsque les attaquants au ventre vide virent la vallée, les vergers, les moutons et les jardins potagers, ils chargèrent avec encore plus de férocité.

En bon ordre, Nathan, Zimmer et les soldats reculèrent jusqu'à la pente abrupte qui menait au sommet de la mesa.

Sans obstacles devant eux, les soudards se déployèrent comme un essaim d'abeilles furieuses.

De son perchoir, Verna observa cette invasion de prédateurs.

De défenses, il n'y en avait plus, et pas davantage d'espoir de victoire. C'était à elle d'agir, comme elle le savait depuis le début.

Pour se calmer, elle inspira à fond et imagina que Warren se tenait à ses côtés.

Puis elle posa une paume contre la paroi de la grotte. Même si elle avait un peu... frimé devant Nathan, le sort de fusion la terrorisait. Des millénaires plus tôt, de puissants sorciers l'avaient créé – des pratiquants de la magie mille fois supérieurs à n'importe quelle Dame Abbessse des Sœurs de la Lumière.

Aujourd'hui, ce sortilège était l'ultime recours... Grâce à son don, Verna sentait chaque grain de sable qui composait la toile géante tissée dans le complexe. Une traînée de poudre qui ne demandait qu'à s'embraser. Mais il ne fallait pas agir trop tôt, de peur de tuer Nathan et les autres.

Quand ils seraient en sécurité, elle agirait puis prendrait ses jambes à son cou.

Dans la vallée, les défenseurs couraient afin de sauver leur peau. Pour grimper, ils s'étaient entraînés et savaient tous exactement comment s'y prendre.

Quelques soudards les poursuivaient. Le gros de la troupe, cependant, fonçait vers le pied du complexe – l'objectif prioritaire.

Comme un conquérant lors d'un triomphe, Utros chevauchait au milieu de ses hommes. À un moment, il leva la tête vers la grande grotte.

Malgré la distance, Verna aurait juré qu'elle avait croisé son regard.

— Tu n'auras pas ces trésors, répéta-t-elle.

Fermant les yeux, elle invoqua son don, et se connecta aux lignes qui formaient le sortilège.

— Je pleure afin que la pierre pleure aussi, dit-elle en versant d'authentiques larmes sur les connaissances qui disparaîtraient bientôt à jamais.

Puis elle embrasa le grain de sable de sorcier le plus proche. À partir de ce point minuscule, l'entière forme de sortilège que Nathan et elle avaient conçue prendrait feu et accomplirait son œuvre destructrice. Désormais, c'était irréversible, quoi qu'il arrive.

Quand elle sentit s'ameublir la roche de la grotte, sous sa paume, Verna sut qu'il était temps de partir. Partout le long de la falaise et dans le complexe, le même phénomène se produisait.

Des bruits sourds indiquaient que certains tunnels s'écroulaient déjà. Mais le phénomène le plus spectaculaire se produirait le long de la falaise.

Verna courut jusqu'à l'échelle de bois installée spécifiquement pour lui permettre de fuir. Un affreux vacarme, à l'intérieur du complexe,

lui apprit que des salles entières s'effondraient déjà. Sans fondations solides, les bâtiments et les tours ne résisteraient pas longtemps, basculant comme des arbres abattus à la chaîne par un bûcheron.

La falaise, elle, fondait littéralement, se transformant en boue.

De grosses gouttes tombaient déjà de la voûte d'entrée...

Verna se hâta de grimper. Insensible au sortilège, l'échelle de bois restait agréablement solide, mais elle s'enfonçait dans la roche ameublie, compliquant l'ascension.

La réaction en chaîne était bien plus rapide que prévu. Sous les coulées de pierre, le bâtiment des prophéties dévasté disparaissait déjà presque entièrement.

Verna grimpa encore, dépassant la bordure supérieure de la grotte, puis elle se retourna pour regarder derrière elle.

Une coulée de roche se déversait sur les conquérants, dont les cris de victoire se transformèrent en hurlements de panique. Ils tentèrent de fuir, mais beaucoup trop tard pour sauver leur peau.

Arrivée en haut de l'échelle, Verna tendit les bras, saisit les deux premières prises de la série qui la conduirait au sommet, puis reprit son ascension.

À ses pieds, le sortilège continuait son œuvre. De la roche fondue dévalait la falaise et, à l'intérieur de la mesa, tout devait s'être déjà écroulé. Dans les salles, les milliers de rayonnages n'étaient plus que des fossiles.

Verna éclata de rire. Elle avait réussi, comme le lui indiquait un grondement de fin du monde. Mais il était temps de se reconnecter à la toile et de neutraliser le sort de fusion. Grâce au sable de sorcier, les angles principaux de la forme de sortilège étaient solidement ancrés, mais avec l'effondrement en cours, tout bougeait en même temps, et la structure magique en était altérée.

En d'autres termes, le sort avait la bride sur le cou.

Inquiète, Verna serra les dents et mobilisa son don pour tirer sur les lignes de magie – un peu comme un cavalier tire sur les rênes pour arrêter sa monture.

Bizarrement, à un tel moment, elle se souvint du jour où Richard Rahl lui avait appris à utiliser un mors moins destructeur pour la bouche de son cheval – un moyen sûr de rendre l'animal plus coopératif.

Ce garçon aimait les chevaux presque autant que les êtres humains. À ses côtés, elle avait tant appris... Mais il n'était pas là pour l'aider...

Contrairement à ce qui était prévu, le sort de fusion prenait de l'ampleur au lieu de se dissiper. Après que Verna eut agi comme un catalyseur, la magie se déchaînait sans se soucier de ce qu'elle désirait ou non.

Alors qu'elle luttait pour inverser le processus, une silhouette

immatérielle apparut à côté d'elle. Le spectre verdâtre d'Ava...

— Je vois ton sortilège ! cria la magicienne morte. Tu n'arrêteras pas le général !

Verna cessa de grimper et ne s'affola pas. L'esprit, elle le savait, ne pouvait pas lui nuire directement.

Ava approcha, flottant dans l'air, avec l'intention évidente d'intimider la Dame Abbess.

— Je ne te laisserai pas faire ça !

Après tout ce qu'elle avait traversé, Verna n'était pas du genre impressionnable. Les deux pieds bien calés sur leurs prises, elle se lâcha d'une main et tenta de chasser le spectre comme un vulgaire insecte.

Mais Ava s'approcha encore.

Alors que le sort de fusion se déchaînait toujours, l'intrusion de l'esprit avait déconcentré la Dame Abbess à un moment crucial.

Parce qu'elle avait atteint la zone où le sort aurait dû ne plus agir, Verna s'était crue en sécurité. Hélas, au-dessus de sa tête, bien au-delà de la zone prédéfinie, la roche continuait à fondre.

— Non, ce n'est pas possible !

La falaise glissait toujours vers les soldats adverses pour les ensevelir. Décidément, le destin de ces hommes était lié à la pierre. Mais cette fois, ils ne se réveilleraient plus...

Ava tenta une dernière attaque – une illusion qui la faisait paraître trois fois plus grande que nature –, puis elle vit ce qui se passait, cria de détresse et vola au secours de son cher général.

Verna recommença à grimper avec l'espoir d'atteindre un endroit stable d'où elle pourrait reprendre sa lutte contre le sortilège. Elle parvint à gagner encore un peu de hauteur, mais la roche, sous ses pieds, devint de plus en plus meuble. *Idem* pour les prises où s'accrochaient ses mains.

La chute arriva, inéluctable.

Verna glissa le long de la falaise. Par réflexe, elle tenta de se retenir, mais à quoi bon, quand on plantait ses doigts dans de la gadoue ?

En dernier recours, elle essaya de mobiliser son don pour se stabiliser, mais le combat contre le sort de fusion l'avait épuisée. Malgré tout ce qu'elle avait affirmé à Nathan, sans reculer devant un peu de vantardise, les forces qu'elle avait déchaînées la dépassaient.

Inexorablement, elle continuait à glisser le long de la roche ramollie.

Mobilisant ce qui lui restait de pouvoir, elle réussit à dévier les flux et dominer assez le sortilège pour que la roche se solidifie de nouveau autour de ses pieds et de ses chevilles. Mais ça ne servirait à rien. Prisonnière d'un poing minéral, la tête en bas, elle continua à glisser vers le sol, où des dizaines de soldats mouraient à chaque seconde.

Incapable de se libérer, Verna sentit qu'une nouvelle coulée de roche la recouvrait lentement.

Encore quelques instants, et ce serait fini.

Juste avant le grand bond vers l'inconnu, elle implora les esprits du bien de lui permettre de retrouver Warren de l'autre côté du voile.

Ainsi, ils seraient ensemble pour l'éternité.

Chapitre 50

Après l'attaque des Selka, les trois galères reprirent tant bien que mal leur chemin vers les îles des Norukai. Avant l'arrivée du dieu serpent, plus de quarante pillards avaient péri. À présent, les survivants léchaient ou recousaient leurs plaies et se rengorgeaient de les avoir récoltées.

Mais là, ils avaient vraiment hâte de rentrer chez eux.

Sur la galère amirale, dix esclaves seulement avaient survécu. Du coup, une partie des Norukai avaient été affectés aux rames – une indignité qui les mettait de très mauvaise humeur.

Dévasté par la mort de Crayeux, Calvaire ne tolérait pas l'ombre d'une plainte. D'humeur à tuer pour une peccadille, il ne desserrait pas les dents, sauf pour beugler des ordres.

Agacé par les imprécations d'un pillard, qui râlait sur son sort, il lui fit exploser le crâne d'un coup de poing.

Après, plus personne ne se plaignit.

— Respectez votre roi ! rugit le souverain. Et souvenez-vous de Crayeux. Tous, nous le pleurons.

Alors qu'il ramait au rythme du tambour de Bosko, Bannon se pencha pour souffler à l'oreille de Lila :

— Pendant l'attaque, nous aurions pu mourir tous les deux. J'espère qu'un séjour dans les îles ne sera pas pire qu'une éternité derrière le voile.

— J'ai choisi de te garder en vie, mon gars, lâcha la Mora-Zith. À nous de décider à quoi occuper le temps qu'il nous reste. Moi, je compte faire payer leur dette de sang aux Norukai. Tôt ou tard, une occasion se présentera.

Bannon n'avait rien à dire contre ce programme.

Deux jours après l'attaque, la vigie signala que la première île était en vue. Au-delà s'étendait une zone semée de sombres masses rocheuses qui, de loin, faisait irrésistiblement penser à des chicots.

Fatigués de subir l'ire de leur roi, les Norukai éclatèrent en vivats.

Campé près de la figure de proue, une tête de serpent, Calvaire posa une main dessus. Puis il riva les yeux sur l'île principale, une énorme galette de pierre dotée d'un port fortifié et d'une forteresse qui trônait au sommet d'une butte rocheuse.

— Mon Bastion, lâcha Calvaire, toujours sinistre.

Habitués aux récifs, les Norukai guidèrent adroitement les trois

galères jusqu'au port. Tout autour, des dizaines de navires mouillaient et d'autres restaient en construction le long des quais.

— À Ildakar, fit Lila, Calvaire a perdu près de cent galères. Mais il en a au moins autant ici.

Plusieurs navires étaient dans un état douteux. Mais la plupart, hélas, semblaient flambant neufs.

— Les chantiers navals, croassa Bannon, la gorge soudain sèche, n'ont pas interrompu la production après le départ de la flotte pour Ildakar.

Alors que l'armée d'Utros avançait à l'intérieur des terres, prête à fondre sur les villes côtières, une armada se préparait à les attaquer par la mer.

Où étaient donc Nicci et Nathan ? Leur aide n'aurait pas été de trop.

— Comment l'Ancien Monde peut-il résister à tout ça ? Lila, que pouvons-nous faire ?

— D'abord, trouver un moyen de nous évader... Après, nous massacrerons ces pillards.

Sur le pont, Calvaire se taisait toujours, incarnation de la colère et de la haine. Une main sur le manche de sa hache, il guettait l'occasion de décapiter le premier fâcheux venu.

Sa morosité ne parvenait pas à gâcher la joie de ses sujets, qui rugissaient de bonheur à l'idée d'être enfin chez eux.

L'une après l'autre, les trois galères entrèrent dans le petit port.

Pressés de revoir leurs proches, les Norukai bavardaient joyeusement. Désignant un groupe de navires, une guerrière lança :

— Regardez, Lars est de retour !

La bile lui remontant à la gorge, Bannon se remémora Lars, un des trois capitaines venus vendre leur cargaison d'esclaves à Ildakar. Poussé par ses soi-disant amis, Amos, Jed et Brock, Bannon s'était bagarré avec les esclavagistes.

— Douce Mère la Mer, je paierais cher pour égorger ce salopard. C'est à cause de lui que j'ai fini dans les fosses de combat.

Lila ricana.

— Je comprends que tu le détestes, mon gars, mais pense à tout ce que tu lui dois. Sans ton ridicule combat de rues, tu n'aurais jamais profité de mes leçons. À présent, te voilà assez compétent pour étripier une foule de Norukai.

— Je ferai bon usage de ton enseignement, n'en doute pas... Si l'occasion finit par s'en présenter.

Sondant les pentes, autour du Bastion, Bannon vit des sortes de potagers où de la mousse et des algues poussaient sur des rochers. Sur leurs îles battues par les vents, les Norukai cultivaient ce qu'ils pouvaient, le pillage subvenant à tous leurs autres besoins.

Quand les galères furent à quai, les pillards libérèrent les chevilles

des esclaves mais ne détachèrent pas leurs mains. Comme du bétail, ils les firent descendre à terre.

— Conduisez-les au Bastion, ordonna Calvaire. Qu'ils se joignent aux domestiques et travaillent jusqu'à en crever.

Une Norukai au physique de plantigrade approcha des prisonniers. Les jambes nues au-dessus de ses bottes montantes, elle portait un pagne de cuir clouté, et un gilet en peau de requin peinait à contenir son énorme poitrine. Le visage aussi avenant qu'une enclume, elle arborait cinq longues tresses rousses si raides qu'elles faisaient penser à autant de schlagues.

Dès qu'elle ouvrit la bouche, son côté reptilien s'accrut.

— Roi Calvaire, j'étais lasse de t'attendre...

Le tout dit d'une voix assez forte pour couvrir le bavardage des pillards ravis d'être de retour.

— Je suis prête à redevenir ta compagne. Ne laisse pas passer cette chance.

La matrone avança vers le roi comme un taureau furieux. Quelques guerriers ricanèrent, mais le souverain se rembrunit un peu plus.

— Atta, depuis mon départ, je n'ai pas pensé à toi une seule fois.

— Pareil pour moi, beugla Atta. J'ai pris d'autres amants, mais ils m'ont déçue. En voyant ta galère, j'ai décidé de te donner une seconde chance.

Histoire de ponctuer ses propos, la mégère flanqua une grande claque sur l'épaule de Calvaire. Lorsqu'il riposta, la faisant reculer, elle éclata de rire.

Atta... Ce nom disait quelque chose à Bannon. Crayeux lui avait parlé de cette guerrière...

— Un jour, souffla le jeune escrimeur à Lila, Calvaire a renoncé à un raid et Atta s'est moquée de lui, le traitant de lâche. Pour se venger, il lui a cassé le nez, histoire de l'obliger à rester aussi.

— Et c'est comme ça qu'ils sont tombés amoureux, fit Lila.

Apparemment, cette version très spéciale de l'amour courtois lui semblait tout à fait normale.

Entendant la voix de la Mora-Zith, Atta la regarda comme si elle était un poisson vidé sur un étal.

— Qui es-tu ? grogna-t-elle. Tu penses pouvoir séduire mon Calvaire ? Il te briserait en deux !

— Pas avant que j'aie cassé une certaine excroissance chez lui, lâcha Lila.

Quand des rires saluèrent cette saillie, Atta gifla Lila à la volée. Sonnée, la jeune femme tituba mais réussit à ne pas tomber.

Calvaire profita de l'incident pour se défilier en douce. N'ayant pas les yeux dans ses poches, Atta lui emboîta le pas.

Bannon, Lila et leurs compagnons gravirent la butte jusqu'à la porte

de service du Bastion, qui s'ouvrit pour révéler un garde qui les foudroya du regard.

— Vous allez tous participer à la préparation du banquet. Dépêchez-vous, tas de vermine !

À petits pas, la miteuse colonne avançait dans un corridor glacé à force d'être battu par les vents. De l'eau filtrait de la voûte incrustée de sel et des algues gluantes, sur le sol, rendaient chaque enjambée dangereuse.

Très peu couverte avec son pagne et sa bande de cuir autour des seins, Lila ne parut pas gênée par le froid. Une femme d'acier déterminée à se venger tôt ou tard...

Les épaules rentrées pour ne pas se cogner le crâne à la voûte, le garde prit la tête de la colonne. D'autres Norukai suivirent les esclaves, les poussant quand ils n'avançaient pas assez vite.

Dans un dédale de couloirs et une enfilade d'escaliers, et en l'absence de fenêtres, Bannon perdit très vite son sens de l'orientation. Lila, en revanche, enregistrait tout dans son esprit.

La colonne entra enfin dans une vaste cuisine où des fours dégageaient une chaleur étouffante. Dans les cheminées, des poissons grillaient, surveillés par des filles et des garçons de cuisine décharnés. Sur de grandes tables, d'autres malheureux préparaient le festin du soir donné en l'honneur de Calvaire.

Assourdi par le bruit et assailli par les odeurs, Bannon se souvint soudain de son estomac, qui criait famine. Depuis des jours, il n'avait avalé que des entrailles de poisson. Et voilà qu'on l'exposait à l'arôme du pain en train de cuire et du poisson à la broche...

— Manger ! cria un des malheureux, derrière lui.

Tendant ses mains liées, il tenta de s'emparer d'un morceau de pain oublié sur une table.

Un garçon de cuisine lui cria d'arrêter. Puis il leva le moignon qui lui tenait lieu de main gauche.

— Ne touche pas, sinon, ils te mutileront et ajouteront ta main au festin !

Les yeux ronds à cause des trésors qui les entouraient, les nouveaux esclaves de cuisine gémirent de désespoir.

Un vieux type boitilla à la rencontre des Norukai.

— De nouveaux esclaves ? Combien ?

Tellement ridé qu'il faisait penser à un grain de raisin sec, le type balaya la colonne du regard.

— Dix, c'est ça ? Eh bien, ça n'est pas de refus. Le roi Calvaire n'a pas renouvelé le personnel du Bastion depuis des années.

Visiblement ravi de se débarrasser d'un fardeau, le chef des gardes grogna quelque chose puis tira Bannon devant le vieux type.

Raisin-Sec prit un couteau et coupa les liens du jeune escrimeur.

Ensuite, il libéra les autres esclaves en marmonnant :

— Vingt miches de pain, trois tonneaux de poisson salé et cinq plats d'algues – un pour chaque table...

Pendant qu'il tranchait les liens d'une femme, celle-ci s'écroula. Impitoyable, Raisin-Sec la saisit par les poignets et la força à se relever.

— Ce n'est pas le moment d'avoir tes vapeurs ! Au travail, tous ! Si le banquet déplaît à Calvaire, c'est vous qu'il voudra bouffer !

Bannon aurait parié que ce n'était pas une plaisanterie.

— Du poisson salé, marmonna Raisin-Sec, du poisson fumé, et du poisson frais pour le roi. Cela dit, il déteste le poisson. Mais il n'aime pas davantage la chèvre.

Le vieil homme se tourna vers ses renforts :

— Je m'appelle Emmett et je suis là pour vous aider à servir correctement le roi. Au Bastion, la plupart des esclaves ne résistent pas longtemps, mais je tiens depuis dix ans. Un record absolu. Si vous m'écoutez, je vous aiderai à survivre.

— Pourquoi ferais-tu ça ? demanda Lila.

— Parce que j'ai besoin d'aide...

Emmett baissa la voix. Pourtant, tous les Norukai étaient partis, à l'exception d'une guerrière qui montait la garde devant la porte, l'air de s'ennuyer à mourir.

— Oui, je vous aiderai à survivre, mais vous devrez m'obéir. Si vous lui déplaisez, le roi vous brisera tous les os sans vous tuer, histoire que vous reteniez la leçon.

Emmett baissa les yeux sur sa jambe bancale.

Lila plia les doigts et jeta un regard noir à ses poignets à vif.

— Mon objectif, c'est de tuer autant de Norukai que possible. Je me suis laissé capturer pour ça. Avec Bannon, nous finirons par nous évader. (Elle balaya du regard les autres esclaves.) Si vous nous aidez, on vous emmènera.

— Ce n'est pas le bon moyen pour survivre ! couina Emmett. Les Norukai vous étripèrent. Croyez-moi, j'ai vu ça plus d'une fois.

— Tu ne me connais pas, vieil homme..., souffla Lila.

— Même chose pour moi... Mon amie est une Mora-Zith, et j'ai été entraîné dans les fosses de combat d'Ildakar. Nous sommes... disons, plus compétents que des esclaves lambda.

Emmett soupira tristement.

— S'il en est ainsi, je ne pourrai rien pour vous... (S'ébrouant, il revint aux affaires présentes.) Pour l'heure, nous avons du travail. Veuillez donc vous suicider après le service !

» Bien, vous n'avez pas le temps de vous décrasser. Et je n'ai pas de vêtements propres à vous distribuer. Sauf à toi, la Mora-je-ne-sais-quoi. Je te donnerai une vieille robe, pour te couvrir un peu.

Lila ne l'entendit pas de cette oreille.

— Je n'ai pas honte de mon corps. Et ma tenue, c'est celle d'une Mora-Zith !

— Ici, c'est plutôt celle d'un objet de désir. Tu veux passer de table en table dans une salle pleine de Norukai des deux sexes en rut ?

— Qu'ils essaient, ils le regretteront.

Bannon se souvint de l'aspirant violeur, sur la galère. Mais à son goût, une seule fois suffisait.

— Lila, il vaudrait mieux que tu n'attires pas trop leur attention. Pour combattre, choisissons notre moment. Là, ce n'est pas le bon.

Emmett alla chercher une vieille robe de laine qui avait tout d'un sac.

— Mets-la, implora Bannon.

— Mon gars, admit Lila, tu n'as peut-être pas tort... (Sur ces mots, elle enfila l'horreur grisâtre.) Mais je n'aime pas ça.

Emmett se frotta nerveusement les mains.

— Bon, il est temps de commencer... Le capitaine Lars est déjà arrivé, et le roi ne tardera plus. Vous serez tous affectés au service.

— On peut me forcer à leur apporter à manger, grogna Lila, mais pas à les servir.

Emmett déglutit péniblement.

— Mes amis, je prie pour que vous surviviez tous à ce festin. Mais je n'y crois pas.

Chapitre 51

Le bateau de pêche au kraken fendait les flots en direction de Tanimura. Avec son don, Nicci générait des vents qui gonflaient les voiles. Cerise sur le gâteau, ces bourrasques chassaient un peu la puanteur qui flottait sur le pont et partout ailleurs.

Les réfugiés déposés à Serrimundi, le *Chasseur* était quasiment vide. Pragmatique, le capitaine en profitait pour le faire nettoyer à fond par les marins.

— Briquez-moi ça, nom de nom ! Pour une fois, j'aimerais voir qu'il y a un plancher sous les immondices.

— Des immondices, capitaine ? lança un homme à demi édenté. Jusque-là, vous parliez de « patine ».

— Faites-moi plaisir, les gars ! dit Jared. D'ici peu, le pont sera de nouveau couvert d'immondices. Si on voit un kraken, on ne passera pas notre chemin.

Les matelots approuvèrent cette profession de foi.

Nicci, elle, ne l'entendait pas ainsi.

— Nous devons rallier Tanimura le plus vite possible, capitaine. Pas question de pêcher.

— Nous serons à destination plus tôt que vous le pensez, magicienne. Sans moi, vous seriez en train de chevaucher une haridelle puante...

Tous les matelots ricanèrent à cette seule idée.

Le soir, Nicci alla dîner dans la cabine du capitaine. Alors que son hôte se régala d'un plat de kraken, elle se restaura avec moins d'enthousiasme mais se cala quand même l'estomac.

— J'ai déjà goûté pire, concéda-t-elle au début du repas.

Jared rayonna comme si c'était un compliment.

Les membres de l'équipage du bateau de pêche, composé de quinze hommes, bourlinguaient ensemble depuis plus de quinze ans. Une exception dans ce type de marine, où les effectifs changeaient d'un port à l'autre.

Les matelots « à kraken » formaient une caste à part qu'on tenait à l'écart même dans les tavernes. « Caste » était d'ailleurs un bien grand mot. En réalité, on les considérait comme des marins de seconde zone. À cause de la puanteur, aurait juré Nicci. Après quelques traversées, il devait être impossible de s'en débarrasser, même avec la meilleure volonté du monde.

Jared se rengorgeait de son tableau... de pêche.

— Les amateurs de kraken, dans tous les ports, m'attendent avec impatience. Et chaque fois, nous avons droit à des ovations.

— Des seuls mangeurs de kraken ? fit Nicci. Ça ne doit pas faire beaucoup de monde.

— Peut-être, mais ils appartiennent à une élite...

Jared se coupa un bout de chair grisâtre et le mastiqua avec un sourire béat. Puis il fit descendre tout ça avec une gorgée de bière.

Pour oublier le goût du « mets de choix », la magicienne se surprit à boire beaucoup plus que d'habitude.

— Quand nous aurons vaincu tous les ennemis dont vous parlez, je serai ravi de retourner à mes krakens.

— La victoire n'est pas pour demain, et le pire de la guerre est devant nous. C'est pour ça que je dois rallier la garnison de D'Hara stationnée à Tanimura. J'espère que le seigneur Rahl aura déjà envoyé des renforts. Lors de mon dernier passage en ville, je lui ai expédié un message très important.

Nicci eut le cœur serré à l'idée d'être loin de Richard, le seul homme qu'elle aimait. Avec Nathan, elle était partie en mission pour le servir, et maintenant, elle avait besoin de son aide. S'il envoyait une force assez puissante, la victoire serait assurée. Et jusque-là, il n'avait jamais laissé tomber la magicienne.

— Conduisez-moi à Tanimura, capitaine. Ce sera déjà une grande contribution à l'effort de guerre.

Quand le *Chasseur* entra dans le port de Tanimura, Nicci eut un choc en revoyant la ville qu'elle connaissait si bien.

Sur les bâtiments blancs serrés les uns contre les autres, des bannières aux couleurs de D'Hara, toutes ornées du « R » stylisé des Rahl, claquaient au vent. Dans le port, les bateaux de pêche et les gros cargos se côtoyaient, mais ce n'était pas le plus important. Dans un secteur, la magicienne repéra une flotte de navires de ligne transformés en bâtiments de guerre par la marine militaire d'harane. La preuve que le général Linden avait pris au sérieux ses avertissements et commencé à renforcer les défenses.

Le port de Tanimura était bien plus grand que celui de Serrimundi. Poussé par les bourrasques de Nicci, le *Chasseur* n'eut pas besoin de slalomer entre les navires et fila tout droit vers les quais. En chemin, il passa devant l'île Kollet, où se dressait jadis le Palais des Prophètes. Des décennies durant, Nicci y avait vécu sous la double identité d'une Sœur de la Lumière et, en secret, d'une Sœur de l'Obscurité au service du Gardien.

Aujourd'hui, il ne restait plus que des ruines sur l'île. En activant le construct qui enveloppait le palais, Richard avait provoqué sa

destruction.

Près de la magicienne, le capitaine Jared s'écria :

— Tanimura ! J'adore l'odeur de ce port !

Nicci se demanda comment le bougre réussissait à sentir autre chose que des relents de kraken.

— Il est toujours agréable de rentrer chez soi, dit-elle sans une once de conviction.

Dans cette ville, elle avait trop de mauvais souvenirs... d'elle-même.

Dès que le *Chasseur* fut à quai, la magicienne se rua sur la passerelle pour débarquer, mais Jared la héla dans son dos.

— Magicienne, si vous en avez de nouveau besoin, mon bateau sera à votre disposition.

— J'en prends note. C'est un vrai destrier des mers.

— Et il a un bon capitaine !

Sans répondre, Nicci se fraya un chemin entre les débardeurs chargés comme des bœufs et les chariots lestés de caisses ou de sacs tirés par des mules.

Les images et les sons familiers lui rappelèrent l'époque où elle servait l'Ordre Impérial à cause du bourrage de crâne de sa mère. Orientée dans la mauvaise direction dès sa jeunesse, elle s'était égarée de plus en plus jusqu'à ce que le destin mette sur son chemin un homme nommé Richard Rahl.

À présent, elle ne servait plus que lui, et c'était très bien comme ça.

Des semaines plus tôt, le général Linden avait envoyé au Palais du Peuple un messenger porteur d'une demande d'assistance. Au sujet d'Utros, Richard la croirait sur parole, Nicci n'en doutait pas un instant. Si les renforts pouvaient difficilement être arrivés, ils devaient être déjà en chemin. Précédés par une réponse de Richard, avec un peu de chance. Quelques mots de lui seraient un bonheur, après une si longue séparation.

Approchant de la caserne, Nicci se félicita de voir des soldats équipés de pied en cap patrouiller dans les rues.

Quand elle arriva devant les portes de la caserne, une foule d'hommes l'attendaient. Ici, les nouvelles circulaient vite, et ils devaient être prévenus de son arrivée depuis un moment.

— C'est la magicienne !

— Nicci est revenue !

— La Maîtresse de la Mort !

Les soldats s'écartant pour la laisser passer, Nicci traversa la cour, passa devant les baraquements et se dirigea vers le bâtiment à deux niveaux qui abritait le quartier général. Construit très récemment, cet édifice en bois avait été blanchi à la chaux pour s'harmoniser avec tous les autres bâtiments de la ville.

Au premier niveau, les administratifs assis derrière un bureau

levèrent les yeux sur le passage de Nicci. Sans un mot, elle continua son chemin et gagna le second niveau où le général Linden l'attendait sûrement déjà.

De fait, il était à son bureau, les mains croisées et l'air serein. Encore dans la trentaine, il semblait jeune pour son grade, mais tous ses supérieurs étaient tombés durant la guerre précédente. Une tache de naissance s'étendait sur sa joue gauche, et son nez, pour avoir cette allure, avait dû être cassé au moins une fois.

— Je ne vous attendais pas si tôt, magicienne, dit-il en saluant sa visiteuse de la tête. Depuis votre venue, on travaille dur pour renforcer les défenses de la ville. Pour garantir la sécurité du port, on a fait construire des navires de guerre et armé des bateaux de ligne. Sur l'eau, nos patrouilles ont doublé. L'infanterie recrute régulièrement, et nous sommes plus forts de jour en jour.

— Parfait, fit Nicci. Le général Utros s'est mis en mouvement, comme je le redoutais, et les Norukai dévastent les villes côtières. Serrimundi a été attaquée, ainsi qu'Effren et sans doute Larrikan. Hélas, ce n'est que le début.

— Oui, j'ai reçu des rapports. (Linden tapota une pile de documents qu'il avait à l'évidence réunis à l'intention de la magicienne.) Nous avons envoyé du soutien à Serrimundi, et beaucoup de citoyens et de paysans ont rejoint nos rangs. Je veux avoir assez d'hommes pour que chaque grande ville dispose de défenseurs entraînés et efficaces. En cas de raids, nous savons que faire.

Nicci avança et saisit à deux mains le bord du bureau de l'officier.

— Ne vous y trompez pas, général, ce sera bien pire que des raids. Le général Utros s'est allié au roi Calvaire des Norukai. Ensemble, deux hordes submergeront l'Ancien Monde. Mon message est-il arrivé à D'Hara ? Le seigneur Rahl va-t-il nous envoyer des renforts ? Si votre cavalier a fait diligence, du secours devrait déjà être en route. Et c'est très bien, parce que nous en aurons bientôt besoin.

Le front soudain plissé, Linden lissa distraitement sa tache de naissance.

— Le seigneur Rahl a répondu... Il aimerait aider Tanimura et les autres villes, mais... c'est impossible pour le moment. D'Hara ne peut rien pour nous.

Chapitre 52

Épuisé et couvert de sang – celui de tous les ennemis qu’il avait tués –, Nathan se hissait le long de la falaise, au fond du canyon. Progressant difficilement, il avait hâte d’être au sommet de la mesa, d’où il serait très facile d’aller se réfugier dans la nature. Olgya escaladait derrière lui, suivie par dix soldats d’harans. Toujours prudent, Zimmer avait ordonné que les défenseurs passent par plusieurs chemins et se rassemblent ensuite.

Un des soldats du groupe – un joueur de cartes un rien hâbleur – saignait abondamment d’une blessure au flanc. Tandis qu’il s’efforçait de suivre les autres, il laissait derrière lui une traînée rouge de mauvais augure.

Nathan doutait que ce malheureux en ait encore pour très longtemps. Malgré sa fatigue, il aurait pu guérir le type avec son don, mais pour ça, il aurait fallu marquer une pause, et ce n’était pas possible. Utros avait lancé une multitude d’hommes à la poursuite des défenseurs, et ces chasseurs gagnaient du terrain sur leurs proies.

Quand il fut enfin arrivé au sommet, Nathan tourna la tête et regarda le sort de fusion qui se déchaînait pour détruire Surplomb-du-Monde. La voûte de la grande grotte fondait déjà, scellant à tout jamais des bâtiments et des salles qui ne tarderaient pas de toute façon à disparaître.

Même depuis une falaise latérale, le vieil homme voyait la magie faire son œuvre *via* les formes de sortilège soigneusement dessinées. La muraille fondait comme de la cire, et ça, ce n’était pas prévu au programme.

Le plan consistait à obstruer l’entrée de la grotte et à fossiliser les grimoires contenus dans les salles. Mais les dégâts seraient bien plus graves.

— Par les esprits du bien, elle va détruire tout le canyon !

De loin, Nathan voyait la petite silhouette de la Dame Abbesse grimper au-dessus de l’entrée de la grotte. Mais la roche fondait sous ses pieds et ses mains.

Nathan sentit le moment précis où Verna perdit définitivement le contrôle du construct. On eût dit qu’un chien vicieux se retournait contre son maître

Autour du vieux sorcier, Olgya et les autres défenseurs regardaient aussi la marée mortelle qui déferlait sur les soldats d’Utros.

Alors, ce qui devait arriver arriva. Privée de prises, Verna bascula

dans le vide.

Par miracle, elle réussit à se rattraper, mais la coulée mortelle la submergea.

Sonné, Nathan eut le sentiment que le temps venait de s'arrêter. Dans un silence de mort, des souvenirs revinrent à sa mémoire. Verna, il ne l'avait jamais autant aimée qu'Anna, la précédente Dame Abbessse. Pourtant, la voir périr ainsi lui déchirait le cœur. À ses yeux, des larmes perlèrent puis roulèrent sur ses joues.

Elsa s'était sacrifiée dans des circonstances similaires. Deux femmes hors du commun, tuées par leur propre magie afin de sauver leurs frères et leurs sœurs d'armes. Et de porter des coups terribles aux hordes d'Utros.

Après la mort de Verna, le sort se dissipa. Tandis que les lignes de magie se déconnectaient puis disparaissaient, la roche se solidifia de nouveau.

Comme hypnotisés par le drame qui se jouait devant eux, les fugitifs avaient oublié l'existence de leurs poursuivants.

L'un d'eux, une lame crantée au poing, fondait sur le petit groupe.

Appuyé contre un rocher pour se reposer, sa blessure pissant toujours le sang, le joueur de cartes se redressa et mobilisa ses dernières forces pour intercepter l'agresseur.

Héroïque, il enfonça son couteau dans la gorge du soudard. Hélas, avant de mourir, le type eut le temps de le frapper à l'autre flanc avec une dague.

Comprenant que son chemin s'arrêtait là, le jeune homme un peu hâbleur, mais loyal jusqu'à son dernier souffle, passa les bras autour du torse de son bourreau et le fit basculer dans le vide avec lui.

Alors que son groupe s'enfonçait parmi les rochers du haut plateau, Nathan se retourna et vit que des soudards continuaient la poursuite. Étouffant son chagrin, il invoqua deux boules de feu. Toujours furieux après la mort de Verna, il les lança sur les hommes d'Utros. Alors qu'ils agitaient leurs bras décharnés – un réflexe inutile –, les flammes magiques les réduisirent en cendres.

Ses longs cheveux blancs en bataille, Nathan tomba à genoux et éclata en sanglots. Sa veste neuve et sa cape brodée souillées de sang, il se sentait au bout du rouleau. Pendant la bataille, comme les autres détenteurs du don, il avait puisé dans tout son répertoire magique. Vers la fin, il avait même tué cinq soudards avec son épée. À présent, il était las de tout.

Olgya vint le rejoindre. Drapée dans sa soie renforcée, qui restait impeccable après toute une série d'épreuves, elle avait les joues maculées de sang et il lui manquait une tresse coupée net par une lame adverse. Le moignon pendait près de son oreille comme la queue d'un serpent décapité.

Blafarde comme si on l'avait vidée de son pouvoir, elle affichait pourtant sa détermination habituelle. Du menton, elle désigna les cendres noires des soudards.

— Nous n'avons plus à craindre qu'on nous poursuive, Nathan... Et même si certains ennemis ont survécu, on les accueillera comme ils le méritent.

Le vieil homme s'essuya les joues et jeta un coup d'œil dans la vallée, où la coulée de pierre s'était solidifiée. Dessous, des centaines de cadavres resteraient emprisonnés comme des mouches dans de l'ambre.

— Je sais... Verna a fait ce qu'il fallait. Les secrets de Surplomb-du-Monde sont enfouis à jamais.

— Il le fallait pour protéger l'avenir. Nous étions tous d'accord.

— C'est vrai, mais Verna n'est plus de ce monde, et Elsa non plus... À chaque « victoire » de ce genre, nous perdons une part de nous-mêmes et de notre héritage. À la fin, que nous restera-t-il ?

Nathan se détourna comme s'il ne voulait plus voir le canyon dévasté. Combien de soldats ennemis avaient péri dans ce désastre ? Des centaines ? Des milliers ? Plus que ça ? Ce n'était même plus un motif de satisfaction.

Verna ne reviendrait jamais et la horde d'Utros restait dangereuse. Après la destruction des archives, elle continuerait à déferler sur l'Ancien Monde.

— Gagnons le point de rendez-vous, souffla Nathan. Le compte des survivants reste à faire.

Près d'un champ de rochers, les divers groupes firent leur jonction. Le deuxième à arriver, dirigé par Thorn et Lyesse, comptait six soldats d'harans, l'esclave affranchi Rendell et une poignée d'érudits épuisés. Maculées de sang, de tripes et de suie, les deux Mora-Zith étaient couvertes de bleus, mais elles débordaient d'énergie, pas plus ébranlées qu'après une bonne partie de Ja'La.

Thorn regarda sa collègue.

— On en a tué tellement qu'on a fini par perdre le compte, annonça-t-elle.

— Du coup, fit Lyesse, on considère qu'il y a égalité, et on continue le défi. J'ai hâte de passer à la suite.

— Oui, il reste assez d'ennemis pour qu'on s'amuse.

Quand tous les défenseurs survivants furent réunis, Oron ne cacha pas sa satisfaction de voir que Nathan, Olgya et Perri s'en étaient sortis.

— Une bonne chose... Nous avons perdu trop de détenteurs du don.

— Beaucoup trop..., soupira Nathan.

— Qui d'autre n'en est pas revenu ? demanda Olgya.

Oron décrivit la fin tragique de Léo. En plus d'un grand nombre de D'Harans, deux gardes du capitaine Trevor étaient tombés au combat.

Perri secoua tristement la tête.

— De la cité d'Ildakar, il ne reste plus beaucoup de monde...

— Si, nous, fit le seigneur Oron.

— Quand Utros en aura terminé, soupira Nathan, il ne subsistera pas grand-chose non plus de l'Ancien Monde. Et quand je pense à la pauvre Verna...

Bouleversées par la mort de leur Dame Abbessse, les sœurs Elfine et Rhoda rejoignirent Nathan autour du petit feu de camp.

— Après le changement stellaire, qui a mis un terme aux prophéties, notre ordre a perdu sa principale raison d'être. (Rhoda s'éclaircit la voix.) Mais Verna n'a pas baissé les bras. Elle nous a aidées à trouver de nouveaux objectifs.

— C'est vrai, dit Nathan, elle n'a pas renoncé. Pour nous tous, c'était important, et en particulier pour moi...

D'autres sœurs vinrent se joindre au trio qui se recueillait en pensant à la Dame Abbessse. Au bout d'un moment, Nathan ricana et sœur Mab le regarda avec des yeux ronds.

— Quand on pense à la rancune que j'ai contre les Sœurs de la Lumière, il est paradoxal de vous voir me réconforter...

Ambre vint aussi se joindre au petit groupe.

— Nous devons tous nous réconforter, dit-elle, parce que nous sommes touchés au cœur. Mais nous ne pouvons pas rester ici... (Elle balaya les sœurs du regard.) On va repartir, pas vrai ? Le général reprendra le chemin de la côte, et mon frère est à Renda-sur-Baie. Là-bas, nous combattons ensemble.

— Bien entendu, mon enfant, soupira Nathan. Nous devons arriver à Renda-sur-Baie avant les soudards.

Chapitre 53

Le banquet célébrant le retour de Calvaire et de Lars tourna à la foire bruyante, vulgaire et violente. Très vite, Bannon en eut la nausée.

Maculés de sang et couverts de bleus après l'attaque des Selka, sans parler des mauvais traitements reçus sur les galères, les nouveaux esclaves s'échinaient dans la cuisine du Bastion. Débordé de travail et terrifié, le vieil Emmett surveillait toutes sortes de plats, y compris une chèvre qui grésillait encore sur sa broche.

Le chef de cuisine aboyait sans interruption des ordres qui cassaient les oreilles de tout le monde. De temps en temps, par bonheur, il marquait une pause pour donner quelques explications aux nouveaux.

— Toi, prends la chèvre rôtie ! Derrière le trône, il y a de quoi la suspendre. Calvaire découpera la viande lui-même. Avec un peu de chance, il ne la trouvera pas trop saignante – s'il daigne manger de la chèvre ce soir... Je n'ai pas osé lui dire que le reste n'est pas encore prêt.

» Je l'ai vu dévorer des animaux vivants... S'il est dans ce genre d'humeur, ce sera terrible. J'aimerais tant avoir autre chose que du poisson et de la chèvre...

Un des garçons de cuisine, un grand type morose avec une balafre sur la joue, saisit une extrémité de la broche tandis qu'un des nouveaux esclaves s'emparait de l'autre. Suivis par les gardes, ils s'éloignèrent avec leur fardeau.

La chèvre expédiée, Emmett supervisa le départ des poissons, qui venaient de finir de griller.

Bannon fut chargé de porter un énorme saladier de poisson en gelée. Dès qu'il la sentit, l'odeur de vinaigre lui rappela celle des choux en saumure, sur son île natale. Révulsé par le souvenir d'années noires, il tint le récipient le plus loin possible de son nez et... emboîta le pas à la chèvre rôtie.

Quand Emmett lui tendit une carafe de vin en étain, Lila le foudroya du regard.

— Je n'ai aucune envie de lécher les bottes de ces chiens !

— Moi non plus, mais mon envie de vivre est plus forte que ma révolusion. Si tu veux voir le jour se lever demain, tu devrais faire comme moi. Après le banquet, je vous expliquerai comment tenir une semaine, un mois puis un an de plus.

Voyant que les gardes étaient partis escorter la chèvre, Lila cracha

ostensiblement dans la carafe. Choqués mais fascinés, les autres esclaves la regardèrent avec des yeux ronds.

— S'ils s'en aperçoivent, couina Emmett, les Norukai te découperont en morceaux et te feront frire !

Juste avant de sortir, Bannon vit du coin de l'œil ce que faisait sa compagne. En soutien, il cracha lui aussi dans son saladier.

— Douce Mère la Mer, tous les moyens de combattre sont bons...

Dans la salle de banquet aux murs sombres et aux poutres noircies par la fumée, des têtes desséchées pendaient à des crochets. Des ennemis abattus par Calvaire, sans doute...

Tapant du poing sur les tables, les Norukai beuglaient pour avoir à manger et échangeaient des insultes. Dans cette atmosphère délétère, des femmes presque aussi laides que les hommes, et tout aussi défigurées par les cicatrices, cognaient sur leurs galants et prenaient des coups en retour. Toujours la conception si particulière de l'amour en vogue chez les Norukai...

À la table d'honneur, Calvaire siégeait sur un trône qui ressemblait à un instrument de torture. Comme des crocs, les implants osseux de ses épaules jaillissaient de son gilet en peau de requin.

Le dos voûté, il broyait du noir, insensible aux éructations de ses invités. Les poings sur la table, le regard sombre, il fixait un siège bien plus petit et renversé pour que personne ne s'y asseye. La chaise de Crayeux, sans nul doute, placée comme de juste sur sa droite.

Sur sa gauche, Atta paraissait comme si elle était déjà la reine. Perdu dans son chagrin, Calvaire semblait ne pas avoir conscience de sa présence.

À la deuxième table d'honneur, Lars bombait le torse comme s'il était le dernier héros à la mode. Dès qu'il le vit, Bannon bouillonna de haine. Plus qu'à moitié soûl, l'ignoble capitaine ne parut pas le reconnaître.

Calvaire se redressa soudain et tapa du poing sur la table.

— Lars, je t'ai condamné à mort, avant ton départ !

Les conversations moururent en un clin d'œil.

Tétanisé en plein roulement de mécaniques, Lars posa sa chope et se tourna vers le roi :

— Tu m'as dit d'aller mourir au combat, mon roi. J'ai lancé raid après raid et tué de ma main une bonne centaine de miteux. Comme tu me l'as ordonné, je crèverai, mais pas avant d'en avoir éventré quelques centaines de plus.

Les pillards saluèrent cette martiale déclaration – qui ne sembla pas plaire au souverain.

— Tout ça n'efface pas ton échec à Renda-sur-Baie. Tu devras faire pénitence devant le dieu serpent pour t'être déshonoré face à des chiens pareils.

Lars rougit de honte.

— Je sais, mon roi, et je les ferai payer... Si je n'avais pas eu besoin de vivres et de guerriers, je ne serais pas revenu. J'ai vu que de nouvelles galères mouillent dans nos eaux. Si tu veux que je dévaste la côte, confie-les-moi !

Il reprit sa chope et la leva sous les cris enthousiastes des Norukai.

— Nous avons plus de navires, oui... Crayeux l'avait prédit...

Le roi baissa les yeux sur son assiette vide.

Les porteurs de la chèvre accoururent et placèrent la broche sur ses supports. Un moment, une bonne odeur de viande grillée fit oublier la puanteur des guerriers crasseux et couverts d'immondices.

Calvaire fit la grimace.

Bannon posa son saladier de poisson en gelée devant Lars et s'abstint de tout commentaire. Le capitaine se pencha, inspira à fond et lâcha :

— Ce sera parfait avec le plat suivant...

Levant les yeux, il étudia Bannon, comme s'il allait le reconnaître. Mais il se contenta de marmonner :

— Tu es très laid.

Sur ces mots, Lars plongea une main dans la gelée et, avec le poisson, goba le crachat du jeune escrimeur.

À la table d'honneur, on servait les poissons grillés. L'appétit en berne, Calvaire ne daigna pas y jeter un coup d'œil.

L'eau à la bouche, Atta lorgnait la chèvre rôtie. Comme tout le monde, elle attendait que le roi se serve en premier.

Perdant patience, elle prit l'assiette de Calvaire et se leva.

— Te servir est un plaisir, mon roi. Tu pourras me rendre la pareille plus tard.

Avec son couteau, la matrone coupa une grosse tranche dans le morceau de choix – le gigot –, la laissa tomber sur l'assiette et alla poser celle-ci devant Calvaire. Puis elle alla se servir et commença à s'empiffrer.

Sans entrain, le roi consentit à manger un peu.

— Bientôt, grogna-t-il, nous partirons pour la guerre.

À son ton, c'était la seule chose qui l'intéressait encore en ce monde.

Impossible à reconnaître dans son sac gris, Lila entra avec sa carafe de vin. À sa démarche confiante, on aurait pu croire qu'elle avait déjà flanqué une roustie à tous les Norukai présents. Sans frémir, elle remplit le gobelet de Calvaire.

Distraitement, le roi le vida à moitié. Bien entendu, il n'accorda pas l'ombre d'un regard à la Mora-Zith méconnaissable.

Quand Lila se tourna pour servir Atta – visiblement à contrecœur –, le roi la poussa comme s'il chassait un vulgaire moustique.

Du coup, la « servante » renversa une bonne moitié de la vinasse sur

Atta.

La reine très potentielle explosa. Comme une vipère qui se détend pour frapper, elle bondit sur ses pieds, renversant son assiette.

En bonne Mora-Zith, Lila réagit à la vitesse de l'éclair. Lâchant la carafe, qui fit un boucan d'enfer en s'écrasant sur le sol, elle se mit en garde.

Atta arma un poing énorme. Alarmé, Bannon bondit pour s'interposer, mais Lila n'avait pas besoin d'aide.

Au vol, elle saisit le poignet de la Norukai et... bloqua tout simplement le coup. Ensuite, inexorablement, elle repoussa le bras de son adversaire et siffla entre ses dents :

— C'était un accident.

Lila jeta un coup d'œil à Calvaire, qui n'avait même pas remarqué l'accrochage.

— Et je suis... désolée.

Comme si ses mots lui arrachaient la gorge, la Mora-Zith déglutit péniblement.

Non sans effort, Atta dégagea sa main.

— Un accident ! éructa-t-elle.

Sans crier gare, elle gifla Lila, qui vacilla sous le choc mais ne tomba pas... et s'interdit de riposter.

— Je suis une Mora-Zith, lâcha-t-elle. Recevoir mes excuses, c'est déjà beaucoup.

Calvaire s'aperçut enfin qu'il se passait quelque chose. Se levant, il frappa Lila à la tempe, l'envoyant s'étaler sur le sol.

Atta vint se camper au-dessus d'elle.

— Je te condamne à mort... Mais comme Calvaire avec Lars, je prendrai mon temps avant de faire exécuter la sentence.

— Tu seras la bienvenue..., siffla Lila.

Lestés de paniers de pain et de plateaux de poisson ou d'algues, Emmett et d'autres esclaves entrèrent dans la salle.

— Nouveau service ! lança le vieil homme pour faire diversion. Il y a encore d'autres plats et une montagne de desserts.

Sous le regard des pillards, alléchés par le menu, Emmett gagna la table d'honneur. Se penchant, il prit Lila par le bras.

— Relève-toi, voyons ! Du travail t'attend en cuisine. (Il prit aussi Bannon par le bras et tira les deux jeunes gens vers la sortie.) Vite ! Le roi Calvaire déteste attendre.

Sous le regard assassin d'Atta, le vieux chef de cuisine réussit à sauver la peau de ses deux nouveaux marmitons.

Les jours suivants, alors que tous les esclaves faisaient profil bas, Atta s'acharna sur Lila. Un soir, elle la croisa dans un couloir, lui sauta dessus et la plaqua contre un mur.

— Allez, défends-toi, que je puisse te tuer !

Bannon tenta de s'interposer.

— Arrêtez ça ! Nous faisons simplement notre travail.

— Le travail de cette chienne, c'est de crever ! Calvaire est à moi, ma fille. Je sais que tu le veux.

— Je le veux mort, oui... Mais si je dois te tuer d'abord, ça ne me dérange pas.

— Si tu égorges Atta, souffla Bannon, le roi t'étranglera de ses mains.

— Tu rigoles ? Si je l'élimine, il se moquera de sa faiblesse ! Alors, grosse truie ? Tu veux qu'on se batte ? Donne-moi une arme, et on verra bien qui survivra.

Furieuse, la Norukai propulsa de nouveau Lila contre le mur.

— Tu n'auras rien, même pas le coup de grâce... Pas encore.

La Norukai poussa de nouveau la Mora-Zith, qui resta bien campée sur ses pieds et tira sur sa robe informe comme si rien ne s'était passé.

Au maximum, Lila et Bannon travaillaient ensemble, et Emmett les aidait en leur donnant des affectations communes. Hélas, ce manège n'avait pas pu durer très longtemps, car les Norukai n'étaient pas aveugles.

Malgré tout, les deux jeunes gens se voyaient aussi souvent que possible, et ils préparaient leur évasion. Enfin, ils essayaient, parce que dans un Bastion grouillant de pillards, ce n'était pas facile.

— Emmett connaît chaque recoin de la forteresse, dit Bannon. Il pourrait nous aider à fuir.

Lila ne parut pas convaincue.

— Après une si longue captivité, il a tout oublié de la liberté. Tout ce qui lui reste, c'est la peur de mourir. Moi, j'ai promis de te sauver, et je trouverai un moyen.

— Moi, j'ai juré de combattre à tes côtés. Tu m'as formé à affronter des ours et des panthères. Que sont quelques Norukai, comparés à ça ?

— Enfin, tu parles comme un gladiateur, mon gars !

Le lendemain, alors que Lila surveillait la cuisson d'un ragoût de poisson, Atta déboula dans la cuisine, le nez en l'air.

— C'est midi, le roi a faim !

Approchant du chaudron, elle huma la vapeur qui en montait.

— Quelque chose pue... Mais ce n'est pas la nourriture. Non, c'est la vermine qui s'en occupe.

Saisissant une louche, Atta la plongeait dans le ragoût, puis la porta à sa bouche, goûta du bout des lèvres... et versa le reste sur l'épaule de Lila, à l'endroit où le col de la robe grise dévoilait sa peau.

La Mora-Zith tressaillit mais ne lâcha pas un cri ni un gémissement. Malgré la douleur, elle foudroya Atta des yeux.

Emmett boitilla jusqu'aux deux adversaires et s'interposa.

— Atta, mon personnel ! Calvaire t'a dit cent fois de ne pas tuer mes marmitons.

— Ai-je promis de ne pas les amocher ?

Très satisfaite d'elle, Atta regarda le bleu, sur la joue de Lila. Puis elle admira la très récente brûlure et sortit enfin de la cuisine.

Bannon accourut et posa sur la lésion un chiffon imbibé d'eau fraîche.

Atta partie, la Mora-Zith s'autorisa une grimace.

Emmett voulut se défiler, mais Bannon lui barra le chemin.

— C'est pour ça que tu dois nous aider à fuir ! Sinon, Atta finira par la tuer...

Chapitre 54

La nouvelle annoncée par le général Linden laissa Nicci sans voix. Toute sa stratégie, s'avisa-t-elle, reposait sur Richard et l'armée d'harane.

— Comment ça, il ne peut rien pour nous ? N'a-t-il pas mesuré l'étendue de la menace ? Peut-être me suis-je mal fait comprendre ?

— Bien entendu que non, magicienne. Le seigneur Rahl explique qu'il ne peut pas se séparer de l'armée en ce moment. De plus, selon lui, ces renforts n'arriveraient pas à temps.

Nicci se concentra pour ne pas se laisser submerger par l'inquiétude. À dire vrai, il y avait de quoi...

Si on oubliait Kahlan, Richard, elle le connaissait mieux que personne. Et c'était réciproque. Pour qu'elle appelle à l'aide, il devait le savoir, il fallait que la situation soit grave. Et pour refuser d'intervenir, elle ne l'ignorait pas non plus, il devait être lui-même dans un sacré pétrin.

Un souci de plus pour la magicienne... Mais pour l'heure, la priorité était de défendre Tanimura et les autres cités côtières. Sur ce plan-là, Richard comptait sur elle.

— Général, Richard n'a pas pu en rester là. Il a sûrement dit autre chose.

Linden acquiesça et ouvrit un tiroir de son bureau. Un sourire hésitant sur les lèvres, il en sortit une bourse de cuir.

— Exact. Il a envoyé ceci. (Le général posa la bourse sur son bureau.) En précisant que vous sauriez quoi en faire.

Nicci ouvrit la bourse et en sortit... une petite boîte en os – un cube dont les côtés mesuraient à peine un pouce.

Tandis qu'elle étudiait la boîte, la faisant tourner entre ses doigts, Nicci devina que c'était un artefact de la plus haute importance.

— Nous avons eu peur de l'ouvrir, avoua Linden. De quoi s'agit-il ?

Du bout d'un ongle, Nicci fit glisser le couvercle miniature. Dans la boîte, elle découvrit une minuscule boule de lumière en lévitation. La taille d'un petit pois, peut-être. À l'intérieur, on distinguait des lignes et des points brillants.

Nicci reconnut instantanément l'objet – et se concentra aussitôt deux fois plus.

— C'est un construct... Un sortilège lancé récemment.

Grâce à son don, Nicci établit que l'artefact était alimenté par le même type de magie que la forme de sortilège qui enveloppait la

Forteresse du Sorcier. Une variante de magie que Richard seul comprenait et utilisait. En lien avec la forteresse, c'était nécessairement une forme défensive de pouvoir.

Linden leva la tête, de plus en plus perplexe.

— Quoi que ce soit, le rassura Nicci, c'est destiné à m'aider.

À tout hasard, Nicci fouilla dans la bourse, mais elle ne trouva aucun message de Richard.

En l'absence d'indice, elle allait devoir se débrouiller seule. Parce que le message, c'était la boîte, tout simplement.

Le couvercle remis en place, la magicienne plissa les yeux. Oui, il y avait bien des inscriptions sur les quatre côtés du cube. De minuscules symboles, impossibles à lire...

Non, minute ! C'étaient des emblèmes... Le langage de la Création ! Richard le comprenait, et il savait que la magicienne le pratiquait aussi. C'était ça, le message !

Quand il avait étudié la boîte sans oser l'ouvrir, Linden, lui, n'avait pas pu identifier les pictogrammes. Et même s'il avait tenté d'ouvrir la boîte, il aurait échoué, parce que pour ça, il fallait être initié au langage de la Création.

Richard avait choisi cette façon de communiquer pour s'assurer que personne d'autre ne lirait son message. Avant de l'avoir traduit, Nicci n'en saurait pas plus sur l'antique pouvoir que contenait la boîte.

Si ce contenu n'avait pas été capital et dangereux à l'extrême, le Sourcier n'aurait pas compliqué les choses à ce point. Là, c'était un message privé adressé à Nicci.

Les yeux rivés sur le cube, la magicienne eut l'impression d'être intimement liée à Richard. Exactement comme s'il lui soufflait une solution à l'oreille.

Mais laquelle ?

Quand elle eut déchiffré le message, non sans peine, Nicci dut admettre qu'elle ignorait sa signification.

« La vie pour les vivants, et la mort pour les morts... »

Que faire d'une telle phrase ?

Nicci n'y comprenait plus rien. Avec des enjeux si élevés, pourquoi Richard n'était-il pas plus explicite ? En détail, elle lui avait décrit la puissance de l'armée de revenants. À coup sûr, s'était-elle dit, il trouverait une solution. Mais tout ce qu'il lui offrait, c'était une énigme.

Un demi-sourire sur les lèvres, Linden s'attendait à l'évidence à de bonnes nouvelles.

Au lieu de ça, Nicci, plus que troublée par la charade, lui donna des instructions assez... abruptes :

— Je vais devoir lancer une toile de vérification pour analyser ce construct. Pour ça, j'ai besoin d'une grande salle où on ne me

déranger pas.

Linden se leva et appela son ordonnance.

Quelques minutes plus tard, Nicci entra dans une salle de réunion que des soldats venaient de vider de ses meubles.

Une fois seule, elle fit le point. Pour comprendre l'énigmatique message, une toile de vérification classique ne suffirait pas. Donc, elle allait devoir recourir à une perspective interne qui lui permettrait de « désosser » le construct. Pour ça, elle devrait recourir à la Magie Soustractive. Que ça lui plaise ou non, c'était obligatoire.

Regardant la salle, elle étudia les murs blanchis à la chaux et le plancher. Très nerveux, Linden et ses hommes attendaient dans le couloir.

— Cette salle conviendra, leur lança-t-elle. Vous pouvez laisser la porte ouverte. Surtout, que personne n'entre. Bien des choses dépendent de ce que je vais apprendre.

Avec un de ses couteaux, Nicci s'entailla une paume, et regarda couler son sang. Pour ce qu'elle voulait faire, il lui en faudrait beaucoup.

Se plaçant au milieu de la salle, elle entreprit de tracer une Grâce avec son fluide vital. Symbole puissant s'il en était, la Grâce ne devait pas, en principe, être dessinée avec du sang – sauf dans des circonstances exceptionnelles, et on était justement dans ce cas de figure.

Sur ce diagramme, un cercle intérieur enchâssé dans un carré représentait le monde des vivants. Le cercle extérieur, lui, symbolisait le royaume des morts.

Au centre du cercle intérieur, une étoile à huit pointes, chacune prolongée par une ligne qui traversait tout le dessin, symbolisait la Lumière du Créateur.

Pour tracer sa Grâce sans se tromper, Nicci eut besoin de plus d'une heure. Il fallait procéder dans un ordre précis, et la moindre erreur gâchait tout.

Quand elle eut terminé, la magicienne se plaça au centre exact de l'emblème qu'elle venait de dessiner. Fermant les yeux, elle posa la boîte sur sa paume intacte et fit glisser le couvercle avec l'index de l'autre main.

Puis elle se laissa submerger par son propre pouvoir.

Plongée dans sa concentration, les yeux toujours fermés, elle se sentit étrangement légère. À part ça, rien de différent...

Le moment requis pour invoquer la toile de vérification.

Quand elle rouvrit les yeux, Nicci s'aperçut qu'elle lévissait au-dessus du sol et tournait lentement sur elle-même. Dans le couloir, Linden et ses hommes la regardaient, les yeux ronds – mais sans bouger un cil, comme des statues.

La magicienne n'entendait plus rien, pas même son propre souffle. En cet instant, elle aurait juré que la vie elle-même avait suspendu son cours.

Puis elle vit que des lignes vertes formaient un quadrillage complexe autour d'elle. En d'autres termes, elle était devenue le noyau d'une toile de vérification – qui visait un construct, par-dessus le marché.

Un de ses pieds, remarqua-t-elle, se trouvait désormais au-dessus du cercle extérieur.

Pas plus avancée qu'avant, elle mobilisa son pouvoir pour activer la toile. Puis elle scruta attentivement toutes les lignes et leurs intersections.

Toujours pas de réponse. Quoi qu'elle essaie, rien ne se passait, le mystère du petit cube d'os restant entier. Ce que voulait Richard, elle ne le savait toujours pas.

Frustrée, elle désactiva la toile puis se reposa en douceur sur le sol. L'esprit encore embrumé, il lui fallut un moment pour revenir à la réalité.

Dans le couloir, Linden et ses soldats virent qu'elle tenait à peine sur ses jambes, mais ils n'osèrent pas approcher.

Après avoir essuyé sa paume sur la manche de sa robe noire, Nicci referma le cube en os et le remit dans sa poche.

Quoi que Richard lui ait envoyé, ça restait inutilisable – ou du moins, incompréhensible. De quoi rugir de rage. Après avoir espéré un miracle, elle allait devoir s'en sortir toute seule.

— Qu'avez-vous découvert, magicienne ? Savez-vous à quoi sert l'arme envoyée par le seigneur Rahl ?

Nicci tourna ses yeux bleus couleur glacier sur le général.

— Mon ami, j'ai peur que nous soyons fichus.

Chapitre 55

La roche faisait penser à une vague pétrifiée. Dessous gisaient de loyaux soldats – des hommes qui n’avaient pas abandonné Utros alors qu’ils avaient tout perdu en le suivant.

— Notre destin, en permanence, est donc d’être prisonniers de la pierre ?

Ses doigts crépitant encore de pouvoir, Ruva souffla :

— Ils ont donné leur vie pour toi, général chéri. Parce qu’ils n’ont jamais douté de la victoire. Comme tu le leur as promis, le monde sera à nous. (La magicienne balaya du regard les cadavres à demi recouverts.) Leur sacrifice t’aidera, tu verras.

— Comment ? En quoi un massacre pareil peut-il m’aider ?

Comme un gâteau géant truffé de morts, la coulée de pierre était redevenue solide. Bien équipés, bien entraînés et valeureux, les hommes d’Utros pouvaient écraser n’importe quel ennemi. Mais que faire contre ça ? De la masse minérale, des membres dépassaient... et même parfois des têtes. Un spectacle de cauchemar.

Son casque de travers, un homme grimaçait de douleur. Recouvert de roche jusqu’au cou, il pouvait encore respirer. Plus pour longtemps, cependant. Les yeux écarquillés, entre deux inspirations, il parvenait même à marmonner. Mais la pierre écrasait inexorablement son torse.

Utros se pencha sur le malheureux.

— Je ne peux rien faire pour t’aider, soldat. Merci de ton sacrifice, qui me brise le cœur.

Le sang bouillant dans ses veines – un tel désir de vengeance, il ne l’avait jamais éprouvé –, Utros dégaina sa lame.

— Au moins, je peux te donner ça...

D’un seul coup, le général décapita le supplicié.

S’il y en avait d’autres, il faudrait que les survivants leur accordent la même grâce. Même si ça lui donnait envie de vomir, c’était la seule chose à faire.

Utros avait survécu par miracle. Voyant que le canyon fondait, Ruva et l’esprit d’Ava l’avaient forcé à reculer. Ses hommes, en revanche, s’étaient lancés à la poursuite des défenseurs. Que Nathan Rahl soit mille fois maudit !

Cette ligne de défenseurs, Utros l’avait prise pour le dernier obstacle, après le camouflage, les scorpions, les pluies de pierre, les fosses et d’autres pièges de ce genre. Excités par ce qu’ils croyaient être une victoire, les soldats avaient foncé vers le pied des archives.

Alors qu'Utros brûlait d'être à leur tête, Ruva et sa sœur défunte l'en avaient empêché.

Le ventre creux, les guerriers s'étaient rués sur les vergers, les jardins et les ovins. Pendant qu'ils s'empiffraient, sans prendre la peine de faire cuire la viande, Ruva avait senti les ondes d'un sort incroyablement puissant.

Quelques instants plus tard, le désastre s'était produit.

Flottant dans l'air, le spectre d'Ava était apparu devant le général.

— Fuyez ! C'est dangereux ! Un sortilège terrifiant. J'ai essayé d'arrêter la Sœur de la Lumière, mais...

Imitant les mouvements de sa jumelle, Ruva avait utilisé son don pour pousser Utros derrière des rochers où il serait à l'abri.

Pendant qu'il se cachait, des centaines d'hommes avaient péri.

Devant la marée pétrifiée, Utros tenta d'estimer ses pertes. Lourdes, certes, mais pas décisives, parce que le gros de ses troupes n'était jamais entré dans le canyon et devait l'attendre dehors.

Le visage défait, le premier commandant Enoch approcha de son chef. Comme hypnotisé, il ne parvenait pas à détourner les yeux du cimetière minéral.

— Le Gardien nous a encore pris des vies, général. Désormais, il nous veut tous.

— Eh bien, il devra se contenter de ceux qu'il a. Les massacres, c'est terminé !

L'air sombre, Ava vint flotter près du trio.

— Il veut Ruva, et il essaie de m'entraîner derrière le voile. C'est terrible !

Ruva relativisa les choses :

— Grâce à notre loyauté, général chéri, nous lui résistons. La loyauté est plus forte que l'amour. Et que la mort, nous le savons à présent.

Enoch revint à des préoccupations terre à terre :

— Général, nous avons tué un mouton qui rôtit déjà pour nourrir les officiers supérieurs. Mais les hommes continuent à avoir l'impression de crever de faim.

— C'est ce qui leur arrive, Enoch. Même s'ils marchent encore, ce sont des morts en sursis.

— Non ! s'écria Ruva. Notre sortilège les soutient, même si leur estomac crie famine. Devenus squelettiques, ils continueront à fondre sur l'Ancien Monde.

Révolté, Utros regarda les malheureux qui dévoraient tout ce qui leur tombait sous la main, et tant pis si ça ne les nourrissait pas vraiment.

Mais il y avait pire. Poussés par le sortilège des jumelles, des guerriers allaient et venaient dans le cimetière. Pas pour aider les

survivants, ni pour les achever, mais pour dévorer tout ce qui dépassait encore de la vague minérale pétrifiée. Voraces, ils englutissaient la chair puis brisaient les os pour en sucer la moelle. Jamais rassasiés, ils repartaient en quête de pitance...

— Ils ont besoin de manger, dit le fantôme d'Ava. Ne te formalise pas, général chéri. L'essentiel, c'est qu'ils continuent à se battre pour toi.

— Avec notre sort, enchaîna Ruva, tout ce qu'ils consomment leur fournit de l'énergie. Absolument *tout*, si tu vois ce que je veux dire...

Songeant à sa légende et à son honneur, Utros faillit rendre tripes et boyaux.

— Qu'arrive-t-il à mon armée ? Et qui suis-je devenu ?

Mais ces questions légitimes devraient attendre. Pour l'heure, impossible de renoncer à l'objectif qu'il s'était assigné une éternité plus tôt.

— Nous vaincrons à n'importe quel prix ! Ce choix, nous l'avons fait il y a des lustres, pas question de changer de chemin aujourd'hui. Mais les archives sont détruites...

Utros se tourna vers l'esprit d'Ava :

— Tout est vraiment perdu ? En traversant la roche, ne peux-tu pas nous rapporter un grimoire ou un rouleau de parchemin ?

— C'est impossible... Les ouvrages sont enchâssés dans la pierre. Même chose pour les rouleaux.

La silhouette sans substance se superposant à celle de sa sœur vivante, les deux femmes parlèrent en même temps :

— Pour nous en priver, ils ont détruit des trésors.

— Au moins, fit Enoch, ça montre à quel point ils ont peur de nous.

— Certes, convint Utros, mais ils ont quand même bien joué le coup... J'espérais que Ruva bénéficierait de toutes ces connaissances, mais au fond, on peut s'en passer.

Il éleva la voix pour qu'on puisse l'entendre de loin.

— Sachez tous que nous n'avons pas besoin de hochets magiques ! Nous vaincrons par nous-mêmes.

Au fond du canyon, des soldats escaladaient encore la falaise pour courser les défenseurs. Mais Nathan et ses complices devaient déjà être loin.

— Ce soir, nous festoierons avec ce qui nous tombera sous la main. Et demain, nous repartirons. En route pour la côte, en rasant les villes qui se dresseront sur notre chemin. Très loin d'ici, le roi Calvaire doit déjà être en train de ferrailler. Mais je ne lui laisserai pas *ma* guerre !

Chapitre 56

Le lendemain de l'altercation avec Atta, le Bastion vibra d'excitation quand des voiles bleu foncé apparurent à l'horizon.

— La flotte est de retour ! beugla un garde en passant de couloir en couloir.

Si la nouvelle réjouit les esclavagistes, elle resta sur l'estomac de leurs victimes.

En haut d'une tour, Lila et Bannon observaient l'approche de l'armada. Bannon tenta de compter les pavillons, mais il s'emmêla les pinceaux après cinquante et décida de laisser tomber.

— Les galères qui ont attaqué Ildakar, lâcha la Mora-Zith. Apparemment, presque toutes sont réparées.

Bannon n'avait rien oublié de ce... calvaire. Contraints à travailler jour et nuit, des centaines d'esclaves étaient morts. Avec ces renforts, les navires de Lars et les nouvelles galères du roi seraient quasiment invincibles.

La côte était condamnée.

— Douce Mère la Mer... Nous devons nous évader. C'est plus important que jamais. Il faut prévenir les cités. Mais comment pourront-elles se défendre ?

— Tu as raison, dit Lila. C'est vital, mais nos chances de fuir n'ont jamais été si mauvaises. Il va y avoir deux fois plus de Norukai au Bastion.

Bannon regarda les galères à l'approche. On eût dit une meute de chiens qui fond sur un cerf blessé.

Une partie mouilla au large et les autres continuèrent leur route vers le Bastion.

Après une courte réflexion, Bannon eut un petit sourire.

— Tu te trompes, Lila. Nos chances sont bien meilleures. Tous ces pillards se soûleront à mort. Dans le chaos ambiant, les esclaves auront de l'ouvrage par-dessus la tête. Qui pourra les surveiller ? Et nous deux, en particulier ? Atta n'aura même plus le temps de te harceler.

Le front plissé, Lila toucha sa joue tuméfiée puis jeta un coup d'œil à son épaule brûlée.

— C'est vrai, nous aurons une chance, mais pour aller où ?

— Une fois hors du Bastion, on se cachera.

La Mora-Zith ne parut pas convaincue.

— Et après ? Nous serons toujours coincés sur l'île et entourés de

galères.

— Il faut qu’Emmett nous aide.

La seule solution, c’était évident.

Avec l’arrivée des nouveaux pillards, le vieil homme ployait sous les responsabilités et crevait de peur à l’idée des représailles, s’il sabotait le banquet à venir.

Les uns après les autres, les capitaines affluaient dans la salle du trône, où le roi écoutait leur rapport.

Toujours sinistre après la mort de Crayeux, Calvaire semblait galvanisé par sa fureur. Son armada enfin au complet, il allait pouvoir partir à l’assaut de l’Ancien Monde.

Dans la cuisine, tous les fours tournaient en boucle pour cuire des miches qui s’entassaient ensuite sur de petits chariots. Les réserves étaient presque épuisées, mais Lars, par bonheur, avait rapporté des vivres.

Ces vivres, il fallait les préparer. De plus en plus boiteux, Raisin-Sec parvenait encore à diriger son équipe – en pestant contre les nouveaux, qui ne cessaient pas de faire des bêtises.

Lila à ses côtés, Bannon coinça le vieux type dans le couloir, juste avant l’entrée de la cuisine.

— Ce remue-ménage, c’est notre chance ! Quand tous les Norukai seront ivres morts, tu devras nous aider à fuir.

Le vieil esclave roula de gros yeux.

— Si vous essayez de fuir, les pillards vous tueront... Et moi, je ne peux pas perdre deux marmitons. Les Norukai doivent être bien servis, c’est un ordre de Calvaire.

— Cette brute n’est pas ton maître, rappela Lila. Tu as vu les galères arriver ? L’armada est prête. Il faut avertir les villes côtières. C’est aujourd’hui ou jamais.

— En sauvant les autres, insista Bannon, nous nous sauverons tous. Trouve-nous un bateau, même une coquille de noix, et on filera. Sur la côte, les gens doivent savoir ce qui les attend. Pense aux innocents qui mourront si on ne fait rien.

Emmett parut troublé.

— Je sais ce que compte faire le roi. Après tout, je suis ici depuis dix ans. Le dernier survivant de mon village, sans doute...

— Des villages dévastés comme le tien, il y en aura des centaines... Nous pouvons en sauver certains, mais pas sans ton aide.

— Je... Je ne sais pas comment faire. Sinon, vous croyez que je serais resté ?

— Tu es sûr de ce que tu dis, Emmett ? souffla Lila. Aurais-tu été assez courageux pour t’évader ?

Le vieil homme saisit sa queue-de-cheval et tira nerveusement dessus.

— J'en doute, c'est vrai...

— Mais là, tu peux nous aider ! lança Bannon. Dans leur état, les Norukai s'apercevront de notre fuite après des jours – s'ils s'en avisent. Calvaire ne pourra pas t'accuser. Douce Mère la Mer, je t'en prie !

En proie à des tourments de conscience, Emmett se tordait les mains. Devant l'insistance de Bannon, il ne tarderait pas à craquer.

— Je... Je connais un moyen de gagner la rive. C'est un escalier très abrupt que plus personne n'emprunte depuis longtemps. Il donne sur une jetée où vous trouverez sans doute une embarcation. Une barque de pêche, par exemple.

— C'est mieux que rien, dit Bannon sans hésiter.

— Oui, on fera avec, renchérit Lila.

Le front lustré de sueur, Emmett regarda à droite et à gauche. Puis il rentra la tête dans les épaules et souffla :

— Suivez-moi. Nous n'aurons pas beaucoup de temps.

Au bout d'un couloir, le trio s'engagea dans l'escalier très glissant à cause de la mousse qui couvrait les marches. Mais en se tenant au mur, ça pouvait aller...

Emmett jeta de fréquents regards derrière lui, comme s'il avait hâte de retourner dans sa chère cuisine. Avec sa patte folle, cette descente devait être une torture.

Bannon était prêt à saisir cette chance de filer. Cela dit, dans leur petit bateau, Lila et lui n'auraient pas de vivres, pas d'eau, rien pour se protéger du froid la nuit et aucun instrument de navigation. Ne fallait-il pas retourner à la cuisine et... ?

Non, une idée idiote ! Cette chance de fuir, il ne fallait pas risquer de la gâcher. S'ils devaient mourir sur leur coquille de noix, Lila et lui tomberaient au moins comme des êtres libres.

L'escalier se termina abruptement sur une grille qui barrait le chemin de la liberté. Pour la première fois depuis très longtemps, Bannon put s'emplir les poumons d'air frais. Dehors, on entendait le bruit des vagues qui s'écrasaient contre les rochers.

La serrure de la vieille grille ne résista pas longtemps.

Une fois sortis, Bannon et Lila aperçurent la jetée dont Emmett avait parlé. Deux barques y mouillaient.

La première, presque pourrie, prenait l'eau et ne tarderait pas à couler. La seconde, en revanche, assez grande pour deux ou trois pêcheurs et leurs filets, semblait en état de flotter et ses voiles ne paraissaient pas rapiécées à outrance. En l'absence de vent, deux rames permettaient de continuer à avancer.

— J'espérais mieux, soupira Bannon, mais sans y croire vraiment.

— S'il le faut, rappela Lila, nous traverserons l'océan sur un radeau.

— En gros, c'est ce que vous allez faire, grogna Emmett.

— Deux personnes peuvent manier ce *bateau*, fit Bannon, pris d'un

accès d'optimisme. On réussira !

Emmett trépignait, pressé de rentrer avant que les esclavagistes remarquent son absence.

Bannon le dévisagea, ému. Dix ans dans cet enfer...

— Viens avec nous, ami. On s'en sortira, tu verras !

Le vieil homme faillit s'étrangler de terreur.

— Non, c'est... impossible. Je n'oserai jamais.

— Si tu ne saisis pas cette occasion, dit Lila, tu finiras ta vie ici.

Avec une moue dégoûtée, elle retira sa robe et la jeta au loin. Enfin, elle redevenait une Mora-Zith fière et indomptable.

Emmett réfléchit... et finit par secouer la tête.

— Non, je ne peux pas... Les autres esclaves...

— S'ils étaient à ta place, ils fileraient, dit Bannon. C'est ta dernière chance, Emmett ! Saisis-la, bon sang !

Mais la peur fut la plus forte.

— Partez tant que vous en avez la possibilité ! Pour moi, c'est trop tard. Je servirai mes maîtres jusqu'à la mort.

— Jusqu'à la mort, oui, répéta Bannon.

— Assez discutailé ! intervint Lila. Le bateau nous tend les bras, mon gars. Là-haut, la fête bat son plein et les Norukai doivent être imbibés comme des éponges. Il faut partir.

En embarquant, Bannon voulut jeter un dernier regard à Emmett. Mais le vieil homme était déjà en train de refermer la grille.

Avec sa grâce coutumière, Lila sauta dans la coquille de noix.

— Mon gars, si j'ai bien compris, la navigation n'a aucun secret pour toi ! Emmène-nous loin d'ici.

Bannon détacha les amarres et utilisa un aviron pour pousser la barque à l'eau. Puis il se chargea de ramer et slaloma adroitement entre les récifs.

Après un dernier coup d'œil au sinistre Bastion, le jeune escrimeur se concentra sur le large.

Chapitre 57

Ayant décidé de rester à Tanimura pour aider à renforcer les défenses, Nicci accepta d'être cantonnée dans le bâtiment principal de la garnison. Le mobilier de sa chambre se résumait à un lit, un bureau et une chaise, mais ça lui suffirait amplement.

Toujours remué après avoir assisté à la toile de vérification, Linden désigna la pièce d'un air contrit.

— J'aimerais vous proposer mieux, mais entre les nouvelles recrues et les officiers en visite, la garnison est bondée. Demain, j'essaierai de vous trouver une plus belle chambre, dans le quartier des officiers.

— Ne vous donnez pas cette peine, capitaine. Après une traversée sur un bateau de pêche au kraken, on se contente de peu. Au moins, ici, ça sent bon le bois frais...

Linden plissa le nez.

— J'avais l'impression de capter comme des relents... Maintenant, je sais ce que c'était.

— Depuis des jours, je me suis très peu reposée... Ici, je dormirai très bien.

Nicci ne tenait plus debout. Son arme principale, c'était son don. Comme un soldat après une bataille, elle avait besoin de reprendre des forces – et d'aiguiser sa lame, en quelque sorte.

Après l'avoir saluée de la tête, Linden referma la porte. Enfin seule, Nicci s'autorisa à se détendre un peu. Sans se relâcher totalement, elle entendait récupérer assez pour être performante.

Avant de se coucher, et pour éviter que ce sujet la tienne éveillée toute la nuit, elle sortit le cube de Richard et l'ouvrit.

Un nouvel examen, avec l'aide du pouvoir, ne donna aucun résultat. De quoi bouillir de rage. Pourquoi Richard avait-il envoyé un message si énigmatique ? En période de crise, on n'avait pas le temps de jouer aux charades ! Une réponse claire et simple aurait bien mieux convenu. Dans son message, n'avait-elle pas exposé *précisément* la menace ? Si Utros et Calvaire mettaient la main sur l'Ancien Monde, D'Hara serait la prochaine cible.

Et Richard avait répondu... avec ça ?

Posant la boîte sur la couverture de laine, Nicci se pencha pour observer la perle d'énergie en rotation. Dans l'air, elle capta une odeur métallique. Qu'était-elle censée faire de ce construct ? Même si elle comprenait le langage de la Création, pourquoi Richard avait-il supposé qu'elle déchiffrerait le message ?

Après tant d'années à être proches l'un de l'autre, Richard et elle étaient liés au point de lire leurs pensées et d'anticiper leurs réactions. Amoureuse du Sourcier depuis longtemps, la magicienne avait fini par accepter sa passion exclusive pour Kahlan. Du coup, elle avait décidé d'être la *deuxième* personne la plus importante aux yeux de Richard. Et selon elle, c'était un succès.

Dotée de pouvoirs dépassant ceux de n'importe quelle magicienne, elle était chargée, avec Nathan, de faciliter le ralliement de l'Ancien Monde à l'empire d'haran. Une mission qu'elle avait acceptée pour s'éloigner un temps de l'objet de sa flamme.

N'empêche, elle connaissait Richard, et son mode de pensée n'avait aucun secret pour elle. Bien entendu, l'inverse était tout aussi vrai.

En envoyant son message, Richard avait fait en sorte qu'elle soit la seule à pouvoir le comprendre. Selon toute vraisemblance, c'était la solution à son problème, à condition de savoir la déchiffrer.

— Ce cube est la clé de tout, souffla-t-elle afin de se graver cette idée dans la tête. C'est le chemin de la victoire.

Richard comptait sur elle, et il n'était pas question de le décevoir. Mais ce construct, comment l'utiliser sans... mode d'emploi ?

Au terme d'une heure de méditation, la magicienne renonça. Après une nuit de sommeil, l'esprit clair, elle aurait peut-être plus de succès.

Non sans l'avoir refermé, elle remit le cube dans la bourse et glissa le tout dans sa poche. Puis elle s'allongea, nerveuse à l'idée d'avoir du mal à s'endormir à cause de ses idées tourbillonnantes.

Dans un demi-sommeil, ses pensées échappèrent aux règles du temps et de l'espace, et elle eut la surprise de se connecter une fois de plus à l'esprit de sa sœur féline.

Arrachée à la bataille contre son gré, à Orogang, Nicci avait craint que les habitants et les panthères aient été massacrés par les hommes d'Utros. Mais sa fidèle Mrra avait survécu. Seule ou non, c'était impossible à dire...

Pour l'heure, elle traversait des collines et des forêts afin de rejoindre sa sœur humaine. À cause de la sliph, la distance qui les séparait devait être énorme. Les coussinets de ses grosses pattes à vif, Mrra était au bord de l'épuisement, mais elle ne renoncerait pas.

Via les sens surdéveloppés du félin, Nicci s'avisa soudain que sa sœur n'était pas seule. D'autres panthères l'accompagnaient, mais ce n'était pas tout. Elle cheminait avec des guerriers résolus à défendre Tanimura. Comme elle ne se concentrait pas sur eux, il était impossible de les identifier, mais leur présence se révélait réconfortante.

Partout, on levait des armées.

Au réveil, la magicienne constata qu'elle avait merveilleusement

bien récupéré. Cerise sur le gâteau, elle avait glané dans la nuit une réserve d'espoir qui lui faisait encore plus de bien que le repos.

Chapitre 58

Alors que la plupart des réfugiés de Surplomb-du-Monde s'éparpillaient dans le désert, Nathan et les défenseurs survivants chevauchèrent vers l'ouest, afin d'atteindre la côte au plus vite et d'avertir les principales cités du danger. Pour garder de l'avance sur l'armée d'Utros, le vieux sorcier et ses compagnons imposèrent un train d'enfer à leurs montures.

En chemin, ils dépassèrent des fermes où des villageois intrépides s'étaient installés, reprenant leurs droits sur les terres jadis dévastées par le Buveur de Vie.

Un soir, la petite colonne s'arrêta dans un hameau où elle quêmanda un peu de nourriture et de l'eau pour les chevaux. En voyant ces valeureux pionniers et le fruit de leurs efforts – quelques maisons et même une petite école, au bord d'un ruisseau –, Nathan eut le cœur serré. Dire que tout ça serait bientôt rasé...

Inquiétés par l'approche de cavaliers inconnus, tous les villageois sortirent de leur demeure.

— Ils nous prennent pour une armée..., souffla Oron en se penchant vers Nathan.

— Et ils n'apprécieront pas les nouvelles que nous apportons.

Les pionniers se massèrent sur leur petite place pour accueillir les voyageurs. Barbu, un chapeau de cuir à larges bords sur la tête, un homme avança.

— Si vous comptez nous détrousser, votre butin sera bien maigre.

Le général Zimmer tira sur les rênes pour immobiliser sa monture.

— Nous ne vous voulons aucun mal, braves gens. Hélas, nous devons vous avertir qu'une grande armée nous suit. Ces hommes-là, des soudards, vous voleront tout, et vous ne pourrez rien contre eux.

Nathan se pencha sur sa selle et lança :

— Prenez tout ce que vous pouvez emporter et filez dans les collines. En tout cas, si vous tenez à la vie.

Les fermiers se rembrunirent.

— Nous ne pouvons pas abandonner nos maisons ! Enfin, nous venons juste de les construire !

Nathan tira sur les plis de sa cape froissée.

— Je sais... J'ai connu cette vallée quand elle n'était qu'un désert. Mais des maisons, ça se rebâtit... à condition d'être encore vivant. S'il vous plaît, écoutez-nous. Filez et ne laissez pas une miette de pain aux soudards. Après quelques jours, vous pourrez revenir et repartir de

zéro.

Le fermier barbu n'apprécia pas ce discours.

— De quel droit nous parlez-vous ainsi ? Et pourquoi avoir attiré une armée jusqu'ici ?

— Cette armée serait arrivée, répondit Zimmer, que nous soyons venus ou non. Le général Utros est en marche.

— Ma collègue et moi, dit Thorn, on tue treize ennemis à la douzaine, mais il faudra du temps pour les exterminer...

Pendant que les chevaux se désaltéraient, Nathan s'accroupit au bord de l'eau, en recueillit dans ses mains en coupe et but lentement. Les pionniers n'ayant guère de réserves, les défenseurs se contentèrent du peu qu'ils leur offrirent.

Alors que la colonne repartait, les fermiers commencèrent à faire leurs maigres bagages.

Au fil des lieues, Nathan éprouva un étrange sentiment de déjà vécu. Rien d'étonnant, puisqu'il faisait à l'envers le chemin qu'il avait parcouru avec Nicci et Bannon. Dans le même ordre d'idées, Oliver et Peretta, qui partageaient une monture, ne cessaient de désigner des détails du paysage dont ils se souvenaient. À côté d'eux, Ambre trépignait d'impatience.

— Général, nous serons à Renda-sur-Baie dans moins d'une semaine, n'est-ce pas ? Mon frère nous aidera. Je suis sûre qu'il a beaucoup renforcé les défenses...

— Si la grande Ildakar n'a pas pu vaincre, marmonna Oron, que pourrait faire un village de pêcheurs ?

— Que pourrait faire qui que ce soit ? demanda sœur Rhoda. Même le sacrifice de la Dame Abbessse n'a pas arrêté ces soudards.

— Assez de propos défaitistes ! explosa Nathan. Les guerres, on les gagne à la force du poignet, pas en pleurnichant. De grandes armées ont déjà été écrasées, et on ne compte plus les « invincibles » ... vaincus. Pensez à Darken Rahl, à l'Ordre Impérial de Jagang et à Sulachan, avec ses hordes de demi-humains. Utros n'est qu'une statue de plus à déboulonner, et nous le ferons !

Le moral regonflé, la colonne continua sa route.

Des jours plus tard, sur la dernière crête avant la longue descente jusqu'à la vallée fluviale qui menait à l'océan, les cavaliers s'arrêtèrent et regardèrent derrière eux, impressionnés par le chemin qu'ils avaient parcouru. Même de très loin, ils distinguaient la colonne de poussière soulevée par la horde du général Utros.

— Ils n'ont pas perdu de terrain sur nous, dit le capitaine Trevor. Comment peuvent-ils avancer si vite ?

— Comment peuvent-ils être vivants, demanda sœur Mab, alors qu'ils devraient être morts il y a des siècles ?

Une douleur fulgurante fit grimacer Nathan. Battant comme un tambour, son cœur semblait vouloir jaillir de son torse.

— Fiche-moi la paix, marmonna-t-il entre ses dents.

Mais le cœur d'Ivan continua à s'affoler, sans doute parce que la violence à venir l'excitait.

Après avoir remonté le fleuve, la colonne déboucha sur une route commerciale puis ne tarda pas à apercevoir les premières maisons de Renda-sur-Baie. Sous un soleil matinal éclatant, tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Un berger qui surveillait des moutons et quelques agneaux joueurs accueillit les défenseurs. Ses cheveux noirs presque aussi bouclés que la laine de ses bêtes, il sembla surpris de voir des cavaliers en armes.

— Vous venez nous aider à repousser les Norukai, s'ils se remontrent ?

— Ils ont osé ? demanda Ambre.

— Une fois, oui..., répondit le berger, l'air gêné. (Mais il se reprit et sourit.) On leur a flanqué une sacrée roustie !

— Je le savais ! jubila Ambre.

Nathan se pencha sur sa selle.

— Sois un bon garçon, et va prévenir Thaddeus que nous arrivons avec des nouvelles urgentes.

Le berger balaya ses bêtes du regard.

— Je ne peux pas laisser mon troupeau. On me l'a confié.

— Tes moutons ne s'envoleront pas. Allez, exécution !

Impressionné par le ton de Nathan, le gamin partit au pas de course.

Les souvenirs de Renda-sur-Baie chassèrent pour un temps celui d'Ivan. Nathan avait un faible pour ce gros village, le premier où Nicci, Bannon et lui étaient entrés après leur naufrage. Les habitants les avaient accueillis à bras ouverts, du coup, ils les avaient aidés à repousser un raid des Norukai.

En entrant dans le village, les cavaliers épuisés saluèrent de la main les gens venus les accueillir. Superbe dans sa cuirasse d'harane, le capitaine Norcross accourut pour saluer le général Zimmer.

Bref, des retrouvailles pleines d'allégresse.

Pêcheur barbu et costaud, Thaddeus était un homme discret mais plein de confiance en lui et très efficace. Depuis leur dernière rencontre, estima Nathan, le nouveau bourgmestre avait gagné en envergure.

— Bienvenue après un si long voyage de retour ! s'exclama-t-il. Le jeune berger vous a trouvés fatigués et probablement affamés, alors, j'ai pris la liberté de vous faire préparer un festin. (Il se gratta la tête.) Après ce que vous avez fait pour nous sauver, je ne lésinerai pas sur l'hospitalité.

Le bourgmestre sursauta quand il reconnut Nathan.

— Sorcier ! Je ne m'attendais pas à te revoir.

— Oui, et je suis de nouveau un *vrai* sorcier, avec les pouvoirs requis. Heureusement, parce que nous en aurons besoin.

— Où est Nicci ? (Thaddeus balaya du regard la colonne de cavaliers.) Et Bannon, notre brave escrimeur ? Avec sa lame, c'était un vrai fléau. Je crois qu'il a tué vingt Norukai, au bas mot...

Nathan fronça les sourcils.

— Nous avons été séparés... Mais d'autres hommes et femmes de bien m'accompagnent, et nous avons des choses à vous dire.

Incapable de se retenir plus longtemps, Ambre se précipita vers son frère, qui hésita entre l'envie de la serrer dans ses bras et le désir de paraître sérieux devant son supérieur.

— Général, dit-il, je vous rends le commandement. Renda-sur-Baie est à vous.

— Et nous avons du pain sur la planche, fit Zimmer. Je veux voir ce que vous avez fait en mon absence.

Au garde-à-vous, le frère d'Ambre récita son rapport.

— Les défenses sont en place, et elles se sont montrées efficaces. Il y a un mois, nous avons repoussé un raid ennemi d'envergure. Les esclavagistes sont repartis la queue entre les jambes. Une leçon qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Je doute qu'ils reviennent.

— Les Norukai ne sont pas notre seul souci, intervint Nathan.

Oron avança, l'air sinistre, et parla sans prendre la peine de se présenter.

— Nous avons peu de temps... Deux ou trois jours, au maximum.

— Avec de la chance, précisa dame Olgya.

— Deux ou trois jours ? Pour quoi faire ? demanda Thaddeus.

Des villageois approchèrent, l'air inquiets.

— Une énorme armée nous suit, expliqua Nathan. Cette horde marche droit sur vous, mes amis.

Tandis que des cris paniqués montaient de la foule, Zimmer étudia les deux tours de garde, sur chaque flanc de la baie, et le mur d'enceinte qui barrait le chemin à d'éventuels envahisseurs venus de la mer. Au large, les trois gros navires qui avaient amené les soldats d'harans veillaient sur le port.

— Ces défenses sont parfaites contre les esclavagistes, reconnut Zimmer. Mais elles ne serviront pas face à une attaque terrestre. Renda-sur-Baie tombera.

Chapitre 59

Le vent se montrant plutôt paresseux, Bannon avait les mains douloureuses à force de ramer. Dès qu'il se reposait, Lila le relayait et ne se ménageait pas non plus. Après leur séjour sur la galère de Calvaire, ils étaient endurcis, et là, ils souquaient pour sauver leur peau.

Leur évasion remontait à la veille. Dans le Bastion bondé d'ivrognes personne ne s'en était aperçu. Hélas, ils avaient dû laisser derrière eux le pauvre Emmett, assez courageux pour les aider mais pas pour les accompagner.

Naviguant voile abaissée, Bannon n'avait pas trouvé la paix avant la nuit – la certitude qu'aucune galère ne les suivrait.

À présent, ils dérivait sans carte, sans instruments, sans nourriture et sans eau. Si grand expert de la navigation qu'il fût, Bannon aurait été bien en peine de dire où ils allaient.

Convaincu qu'il savait ce qu'il faisait, Lila continuait à se fier aveuglément à lui.

À l'aube, ils n'aperçurent pas trace de la terre, mais ne virent aucune voile bleu foncé derrière eux. Reposés, ils firent l'inventaire de leur coquille de noix.

Un rouleau de corde, un filet et un harpon...

Acharnée, Lila larda l'eau de coups de harpon et, au bout d'une centaine de tentatives, pêcha un poisson qu'elle jeta au fond de la barque.

— Et voilà un bon repas !

Avec le harpon, elle fendit en deux son trophée et le vida.

— Les entrailles sont bourrées d'humidité... On les partagera.

Bannon eut un haut-le-cœur à cette idée, mais il dut reconnaître qu'elle était judicieuse.

— On a avalé pire. Douce Mère la Mer, on s'en sortira peut-être grâce aux Norukai, qui nous ont appris à manger des immondices et à ramer pendant des heures. Ce seront sans doute les clés de notre survie.

— Je voudrais remercier Calvaire et même cette garce d'Atta... Tu crois que ce sera possible ?

Bannon eut un rire rauque.

— Même si tu insistes, nous ne ferons pas demi-tour.

— Mon gars, je plaisantais !

— Moi aussi... Parfois, tu n'es pas très facile à suivre.

— Billevesées ! Mes raisonnements sont très clairs. C'est toi qui devrais faire un effort.

Avec ses bleus et ses entailles, Lila était quasiment défigurée. À cause des coups reçus, Bannon supposa qu'il n'était pas plus fringant. Au Bastion, ils n'avaient guère eu le temps de se contempler dans un miroir.

Le troisième jour, brûlés et desséchés par le soleil, les deux fugitifs n'aperçurent toujours pas la terre, ni même l'ombre d'un îlot. L'après-midi, comme pour briser la monotonie de la traversée, Bannon repéra une grande tache noire dans l'eau. Tendant un bras, il fit sa cueillette.

— Du varech, expliqua-t-il à sa compagne. Dans les frondes, il y a du liquide.

Le jeune escrimeur appuya très fort sur le bout des frondes garni de vésicules.

— Si tu bois de l'eau salée, dit Lila, tu auras de plus en plus soif, et ça finira par te tuer.

— Non, parce que l'eau qui est à l'intérieur est filtrée par la plante. Le goût est répugnant, mais ça désaltère.

Avec l'ongle d'un pouce, Bannon entailla une vésicule puis la vida de son précieux contenu, qu'il proposa à Lila.

— Tu es sûr de toi ? demanda la Mora-Zith.

— Sur l'île de Chiriya, tous les pêcheurs savent ça.

— Alors, pourquoi dois-je goûter en premier ? Tu veux voir si c'est empoisonné ?

Bannon fut blessé par la remarque.

— Non, j'essayais seulement d'être galant.

— Merci. Parfois, ça me passe au-dessus de la tête. (Lila but et fit la grimace.) Pas plus répugnant que les entrailles de poisson...

— Une sacrée façon de dire merci...

Bannon chercha une nouvelle vésicule, l'entailla et se força à boire. Il eut du mal, mais il le fallait, pour ne pas mourir de soif.

Avec le harpon, il coupa une longueur de varech et la chargea dans la barque. Vingt vésicules intactes ! Une pêche quasi miraculeuse.

Le varech étant un habitat prisé des poissons, Lila en attrapa six avant qu'ils aient traversé le banc.

Bannon en saliva d'avance.

— Merci pour tout, Lila, dit-il. Tu as promis de me sauver, et tu n'as pas menti.

— Tu n'es pas encore tiré d'affaire, mon gars.

— Peut-être, mais je ne suis pas mort. Donc, ta mission est à moitié remplie.

Quand la mer se démontra, le vent gagnant en puissance, les nuages gris s'épaissirent pour devenir quasiment crémeux. Du coup, la barque

avança plus vite, mais la question restait entière : vers où allait-elle ?

Sur son île, Bannon avait assisté à plus d'un gros grain. Alors que sa mère et lui se confinaient dans leur modeste demeure, son poivrot de père râlait parce qu'il ne pouvait pas aller à la taverne.

Tandis que les voiles se gonflaient, les longs cheveux de Bannon flottèrent au vent. Lorsque les nuages crevèrent enfin, les deux jeunes gens accueillirent avec joie les premières gouttes. Puis ils levèrent la tête, laissant l'averse chasser le sel de leur peau et les désaltérer.

— Nous n'avons pas de récipients, grogna le jeune escrimeur. Toute cette eau sera gâchée...

— Bois autant que tu pourras, conseilla Lila.

Comme un oisillon qui demande la becquée, elle tendit le cou, bouche grande ouverte.

Bannon mit les mains en coupe, attendit qu'il y ait assez d'eau et but tout en humectant ses lèvres craquelées.

Mais comment stocker le précieux liquide ? Au fond de la barque, plein d'immondices, il se transformait en boue.

— Nous n'avons rien ! Pas une seule casserole, et toute cette eau se perd. Douce Mère la Mer !

— Tes vêtements ! s'écria Lila. Enlève ta chemise et ton pantalon.

— Pardon ?

Bannon palpa sa chemise déjà trempée.

— Retire tes habits, mon gars, et plus vite que ça !

En un éclair, aidé par la Mora-Zith, Bannon se retrouva en sous-vêtements. S'emparant de la chemise et du pantalon, Lila les écarta bien pour qu'ils se gorgent d'eau. Puis elle les roula en boule.

— Il suffira de les essorer pour avoir un peu d'eau... Pour un ou deux jours, ça devrait faire l'affaire. Je t'imiterais bien, mais le cuir ne conviendrait pas. Je n'aurais peut-être pas dû jeter ma fichue robe...

Quand le vent fut assez violent pour risquer d'arracher la voile, les deux jeunes gens la décrochèrent. En la pliant, ils ménagèrent des creux, histoire de recueillir un peu plus d'eau.

Au bout d'un moment, Bannon utilisa la corde pour s'attacher au mât en compagnie de Lila.

— Si on tombe à l'eau, ce sera la fin du voyage. Là, on est en sécurité.

— Sauf si la barque chavire.

— C'est un risque qu'il faut courir.

La tempête dura des heures. Malgré des vagues violentes au point de flanquer le mal de mer à Bannon, la barque résista.

Vers minuit, la pluie cessa et un épais brouillard se leva. Impossible de voir à travers ce rideau ! Pas bien grave, puisqu'il n'y avait rien autour d'eux.

Trempés et gelés, les deux jeunes gens souffraient d'autant plus à

cause de leur peau brûlée par le soleil. Voyant Lila trembler, Bannon ne put s'empêcher de l'imiter.

— Bannon Farmer, je crois que nous n'accosterons plus jamais.

Quand Lila l'appelait par son nom, le jeune escrimeur ne se faisait pas d'illusions sur la gravité de la situation.

— Je ne t'aurai pas sauvé, en fin de compte, mais j'aurai essayé.

— J'ignore où nous sommes, avoua Bannon, pareil pour la direction que nous suivons. Mais je n'abandonnerai pas pour autant. Cette fois, c'est peut-être mon tour de te sauver.

— La priorité, dit Lila, c'est de ne pas crever de froid.

Elle enlaça Bannon, qui lui rendit la pareille, et ils basculèrent dans le fond de la barque, se serrant aussi fort que possible.

— Partager sa chaleur corporelle est excellent, fit Bannon. J'ai entendu dire que ça peut sauver des gens, quand il fait très froid.

Lila pressa sa joue contre la poitrine de son compagnon.

— Oui, je crois que ça aide un peu...

Tandis qu'ils se blottissaient, le bruit des vagues et le roulis les calmèrent comme une berceuse. Oubliant tout, Bannon s'endormit dans les bras de Lila.

Au matin, le jeune escrimeur se réveilla, dérangé par un son pour le moins incongru. Une sorte de rugissement lointain...

Quand il s'écarta de Lila, elle se réveilla en un éclair et s'assit à côté de lui.

— C'est quoi, ce bruit ? demanda-t-elle.

À l'évidence, elle redoutait une attaque.

Le brouillard se dissipait, laissant un voile gris que le soleil perçait sans peine. Avant même de voir la côte, Bannon identifia le son. Le bruit de vagues qui viennent se fracasser sur des rochers !

— Terre ! s'écria-t-il en se levant d'un bond – au risque de faire chavirer la barque. J'ignore comment, mais nous avons trouvé la côte. C'est un miracle !

— Ça le sera quand nous aurons accosté, corrigea Lila.

Alors qu'ils levaient la voile, Bannon se souvint qu'il avait été pareillement perdu en mer, des années plus tôt...

Une main en visière, il sonda l'eau, dans la direction opposée à la côte, et ne fut pas surpris d'apercevoir furtivement une silhouette humanoïde.

Pas surpris, mais mortellement inquiet. Si les Selka attaquaient, Lila et lui seraient sans défense.

Foutaises ! Ils n'attaqueraient pas, parce qu'ils venaient de les sauver, Lila et lui. Pendant la nuit, ils avaient dû tirer la barque, comme la fois précédente.

Trop concentrée sur la côte, Lila ne vit pas le Selka. En revanche,

elle s'assit, s'empara des rames et se déchaîna.

Quand il regarda de nouveau, Bannon ne retrouva pas leur sauveur.

En approchant de la terre, il vit l'embouchure d'un fleuve, les contours d'une baie et toute une série de bâtiments. Cinglant vers le large, des bateaux de pêche s'éloignaient de la côte.

Même si le port était encore loin, Bannon cria et agita les bras.

— Nous sommes sauvés !

Lila rama avec d'autant plus d'énergie.

— On ne sait pas où on est, mais ces gens nous aideront sans doute. En échange, on les avertira que des Norukai arriveront bientôt.

Les yeux plissés, Bannon continua à étudier la baie.

— Je sais où nous sommes, Lila.

Un des bateaux les avait repérés, et des marins agitaient les bras. Stimulée, Lila souqua encore plus ferme.

— C'est Renda-sur-Baie, annonça Bannon.

Chapitre 60

Tandis que les Norukai se préparaient à une guerre totale, les festivités continuaient. Mais Crayeux était mort... Sur son trône, entouré de guerriers déchaînés, Calvaire était muré dans son chagrin et sa colère.

Crayeux était mort !

Lars s'empiffrait, buvait et paradait comme si ses succès devaient lui valoir le pardon. Mais le roi n'était pas d'humeur clément. Alors que les tables débordaient de délices – du poisson, du pain, des algues mais aussi des saucisses et du jambon rapportés par Lars –, Calvaire n'avait touché à rien. Son unique mouvement consistait à plier et replier ses doigts renforcés de fer, pour mieux sentir leur puissance.

Tel le dieu serpent, il émit un long sifflement, mais dans le vacarme ambiant, personne ne s'en avisa.

Crayeux était mort... Son chamane, son conseiller et son ami.

Cinquante et une galères étaient revenues d'Ildakar – sur cent qui avaient quitté les îles. Réparés, ces navires étaient aussi redoutables qu'avant. Si on ajoutait la flotte de Lars et plus de soixante-dix nouveaux bateaux, les Norukai disposaient d'une armada.

Si Utros tenait sa promesse, fondant sur la côte, l'Ancien Monde n'y survivrait pas. Chassés du continent des millénaires plus tôt – par ce chien de Sulachan ! –, les Norukai y reviendraient en force. Et sous les ordres de Calvaire, ils dévasteraient la côte.

En temps normal, le roi se serait réjoui d'avance. Oui, mais Crayeux était mort.

Quand sa fureur dépassa le tolérable, Calvaire se leva et rugit si fort que le silence se fit en quelques secondes. Ses sujets le regardèrent, stupéfiés. Puis Lars leva un poing et répondit par un rugissement équivalent.

Tous les pillards l'imitèrent, faisant trembler les murs du Bastion.

Certes, mais Crayeux était toujours mort...

Calvaire descendit de son trône surélevé pour rejoindre les Norukai surexcités. Se méprenant sur son humeur, certains lui tapèrent sur l'épaule ou dans le dos, mais il les ignora. En d'autres circonstances, il les aurait sonnés pour le compte, mais là, il avait d'autres chats à fouetter.

Deux esclaves venaient d'apporter une chèvre rôtie. Rachitique, parce qu'on avait abattu presque tout le cheptel de l'île. Rien de grave, puisque le roi n'aimait pas cette viande.

Pour se défouler, il avait besoin d'une cible, mais comment en choisir une ? S'il avait été là, Crayeux aurait pondu une de ses mystérieuses prédictions. Mais pourquoi n'avait-il pas prévu sa propre mort ? N'aurait-il pas pu l'éviter ?

L'attaque des Selka, il ne l'avait pas prévue. Pareillement, il n'avait pas vu que la reine l'éventrerait comme un vulgaire poisson. Pour passer à côté de tout ça, il ne devait pas être un très bon chamane.

Ou avait-il bel et bien vu quelque chose ? La veille de l'attaque, pendant le sacrifice de l'esclave, qu'avait-il dit, déjà ?

« Le dieu serpent sauvera certains d'entre nous, mais je ne dirai pas lesquels. C'est un secret. »

Crayeux avait-il tout vu ? Dans ce cas, pourquoi n'avait-il prévenu personne ?

Calvaire désirait fracasser une mâchoire. Mieux encore, il avait envie d'éventrer un esclave, pour le regarder crever comme le pauvre Crayeux.

Levant les yeux, le roi avisa Emmett, le chef de cuisine qui œuvrait au Bastion avant même qu'il ait tué son propre père. Crayeux l'avait encouragé à éliminer le vieux Supplice, puis à prendre le pouvoir. Éclairé par une vision, il l'avait même aidé à choisir le moment propice.

Avec un pouvoir pareil, comment avait-il pu ne pas empêcher sa mort ?

« La hache fend le bois et l'épée fend les os. »

Que signifiait cette phrase ? Quelqu'un pouvait-il l'interpréter ?

Quand Emmett présenta aux convives un pâté truffé aux noix, Calvaire remarqua que le vieux boiteux semblait encore plus effrayé que d'habitude. Sans doute parce que les invités ne les avaient pas ménagés, ses esclaves et lui.

Balayant la salle du regard, le roi chercha une victime qui le consolerait un peu. Où étaient donc Bannon et la Mora-Zith Lila ? À vrai dire, ça faisait un moment qu'il ne les avait plus vus.

Comment se faisait-il qu'Atta n'ait pas encore tué sa supposée rivale ? En fait, la donzelle malingre ne l'intéressait pas, parce qu'il lui aurait brisé les os lors d'une étreinte, même en se retenant. Mais dans la situation présente, ça semblait une bonne idée.

Oui, il allait éventrer Bannon puis besogner Lila sur la table du banquet, devant tous ses guerriers. Sa petite affaire terminée, il étranglerait la garce, ce qui plairait à Atta.

Un tel remède de cheval devrait le tirer de son désespoir.

Il regarda de nouveau mais n'aperçut pas le couple.

Obséquieux, le vieil Emmett lui présenta le pâté.

— Tu vas te régaler, mon roi. Nous l'avons préparé spécialement en l'honneur de tes victoires à venir.

Calvaire fit valser le plat dans les airs. Saisissant l'esclave par sa queue-de-cheval, il le força à incliner la tête en arrière.

— Où sont Bannon et Lila ? Je veux les voir !

Le vieil homme blêmit.

— Ils sont... occupés ailleurs. Oui, c'est ça, occupés ailleurs.

Sans doute pour rendre jaloux le roi, Atta était allée minauder devant Lars. Revenant prendre sa place à la table d'honneur, elle grogna :

— Oui, où est cette garce étique ? J'aimerais la noyer dans un seau que tes hommes auront rempli de pisse.

— Emmett, va les chercher ! ordonna Calvaire.

Le boiteux partit sans demander son reste.

Au bout d'une heure, le roi s'impatienta et envoya des guerriers le ramener.

Bannon et Lila s'étaient volatilisés ! Après avoir fouillé le Bastion, des gardes confirmèrent qu'ils étaient introuvables.

— Je ne sais rien d'eux, mon roi, balbutia Emmett.

À son ton, Calvaire sut qu'il mentait.

Furieux, il propulsa l'esclave sur la table principale, puis lui cogna la tête contre le plateau. Ensuite, il dégaina son couteau, l'enfonça dans l'épaule de sa proie et l'épingla au bois, comme un vulgaire papillon.

— Roi Calvaire, je ne sais rien ! Je te le jure !

La séance de torture continua. À sa grande surprise, Calvaire en oublia presque son chagrin. Quand il eut coupé une oreille et deux doigts au vieux chef de cuisine, un guerrier entra dans la salle pour faire son rapport.

— Il manque une barque de pêche, mon roi. Quelqu'un l'a volée.

— Non ! Non ! s'écria Emmett, maculé de sang. Les amarres ont pu casser, et avec la tempête...

— C'est ça, oui ! Moi, je crois plutôt que ces deux minables se sont évadés.

Perdant patience, Calvaire coupa l'autre oreille d'Emmett. Puis il la saisit entre le pouce et l'index, et la montra au vieil homme.

— Dis-moi ce que tu sais, sinon, je continuerai à te découper en morceaux.

Emmett finit par craquer. Retirant la lame qui l'épinglait à la table, Calvaire l'écouta expliquer comment il avait aidé Bannon et Lila à quitter l'île.

Comme si sa confession l'avait soulagé, le chef de cuisine glissa de la table, tomba à genoux et implora le roi de l'épargner.

L'humeur de plus en plus sauvage, Calvaire ordonna qu'on fasse venir tous les esclaves.

— Ma flotte va bientôt appareiller, annonça-t-il. Je vous ordonne de

préparer un festin en l'honneur de notre future victoire.

Les Norukai éclatèrent en vivats.

Quand Calvaire précisa ses instructions, les esclaves couinèrent et Emmett éclata en sanglots.

Alors, le roi s'avisa qu'il avait l'estomac dans les talons.

Lars et cinq autres capitaines importants siégeaient à la table d'honneur, où Atta restait assise à la gauche du roi. Avec ses yeux bovins, elle hasarda une œillade lascive, mais Calvaire n'avait d'yeux que pour les esclaves qui entraient dans la salle.

Comme s'ils portaient un blessé sur une civière, ils ployaient sous le poids d'un énorme plat de service. Sans lever les yeux sur le roi, ils posèrent devant lui ce délice de viande rôtie.

Dans le four où il avait cuit, le corps d'Emmett s'était recroquevillé en position fœtale. La terreur et la douleur donnant un goût très spécial à la viande, le boiteux avait été rôti vivant.

— C'était un vieux type, lâcha Calvaire. Je parie que ça sera de la carne.

Du bout de son couteau, Atta piqua la chair noircie qui rendit un peu de jus.

— Je savourerai ce plat comme je savourerai ton triomphe, roi Calvaire.

Elle coupa une tranche, dans la cuisse d'Emmett, et la piqua au bout de sa lame, avant de la tendre à Calvaire.

Le roi accepta l'offre et mordit de bon appétit dans le morceau de choix.

— Pas mauvais du tout, admit-il. Ce vieux type a fait le service au Bastion pendant des années, et à présent, on fait le service avec lui. Venez tous et mangez ! Ce sont nos dernières ripailles avant la guerre.

Les Norukai fondirent sur le plat et désossèrent la charogne du vieil esclave.

Chapitre 61

Une foule se pressait sur les quais, avide d'entendre le récit des deux miraculés.

Nathan reçut la nouvelle avec un plaisir qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps : Bannon était vivant.

Brûlés par le soleil et affamés, les deux jeunes gens étaient en piteux état. Pourtant, la seule idée d'être sauvés les avait requinqués, et ils avaient accueilli le *Bégonia*, le petit bateau de pêche de Kenneth, avec un enthousiasme de gamins.

En prenant pied sur le quai, Bannon afficha une détermination et une dureté qui n'avaient plus rien à voir avec la naïveté du jeune sot que Nicci avait sauvé dans une allée de Tanimura, bien longtemps auparavant. Les yeux brillants, il alla donner l'accolade à Nathan, qui lui tapa joyeusement dans le dos.

— Par les esprits du bien, je n'aurais jamais cru te revoir, mon garçon !

Bannon s'écarta et éclata de rire.

— Plus de tunique de mage ? Te voilà redevenu un aventurier ?

— Je n'ai jamais cessé de l'être, et pour gagner cette guerre, mon don et mes qualités d'escrimeur ne seront pas de trop. Par bonheur, te voilà de retour. Pour le moment, c'est l'essentiel. Je suis ravi de te revoir !

Jouant des coudes, Thorn et Lyesse se frayèrent un chemin jusqu'à Lila.

— On nous a rapporté qu'on venait de repêcher une Mora-Zith, dit Thorn. Contente de te voir, Lila. Une guerrière de plus nous sera utile.

— Thorn et moi, on fait un concours, annonça Lyesse. Vu le nombre d'ennemis à tuer, tu nous auras vite rattrapés.

— J'espère bien, oui...

Des mouettes survolèrent la baie, hurlant comme des blessés sur un champ de bataille.

— De quels ennemis parlez-vous ? demanda Bannon, très inquiet. Nous sommes venus vous avertir au sujet des Norukai. Calvaire attaquera bientôt avec près de cent quarante galères. Il faut vous préparer.

— Une flotte est en route ? s'écria Nathan. Dans un jour ou deux, nous devons déjà repousser l'armée d'Utros...

— Le général et le roi se sont alliés, annonça Bannon. Mais j'espère que les soldats mettraient plus longtemps avant d'arriver.

— On ne sait pas combien de temps a passé, mon gars, rappela Lila. Depuis la disparition d'Ildakar, je n'ai pas compté les jours.

Thorn étudia le visage de sa collègue.

— Tu es amochée... Les Norukai vous ont tabassés, tous les deux ?

— Rudement, oui, mais on ne les a pas ménagés non plus.

Flanqué de Norcross et de Trevor, le général Zimmer rejoignit le groupe.

— Je veux un rapport complet sur les Norukai et sur leur plan, dit le général. Je ne m'attendais pas à devoir combattre sur deux fronts si tôt.

— Pour parler, nous serons mieux dans mon bureau, intervint Thaddeus. On discutera de stratégie.

Si éprouvés que soient Bannon et Lila, Nathan comprit qu'ils n'auraient pas le droit de se reposer.

— On vous traite à la dure, dit-il, mais je peux faire quelque chose pour vous.

Le vieux sorcier posa une main sur le visage tuméfié du jeune escrimeur, qui sursauta quand le pouvoir thérapeutique déferla en lui. En un clin d'œil, il redevint comme avant.

Nathan voulut s'occuper de Lila, mais elle secoua la tête.

— Les runes gravées sur ma peau bloqueraient votre pouvoir... Elles me protègent de la magie, mais m'empêchent aussi d'en bénéficier. Je me remettrai, ce n'est rien...

Sur le chemin de la mairie, les trois Mora-Zith marchèrent ensemble avec une parfaite coordination.

Malgré le sort de guérison, Bannon avait mauvaise mine. Heureux d'être de retour parmi des amis, il avançait pourtant d'un pas guilleret.

Dans son bureau, Thaddeus disposa des chaises en demi-cercle. Avant de s'asseoir, Nathan rectifia la position de son épée et tira sur sa cape brodée.

Zimmer ne s'assit pas, marchant de long en large près d'un mur.

Thaddeus passa un doigt sur le dos des registres qui garnissaient une étagère.

— Dans ces carnets, on a consigné le nom de toutes les victimes des Norukai depuis cent ans... Grâce au capitaine Norcross, nous pensions avoir érigé des défenses suffisantes. Il semblait possible de renvoyer les envahisseurs à la mer, mais tous ces efforts auront été vains...

Bannon et Lila racontèrent dans le détail leurs mésaventures avec les Norukai. Si la Mora-Zith resta d'une sobriété parfaite, le jeune escrimeur laissa libre cours à sa colère.

— J'aurais voulu qu'on les tue tous ! Oui, j'aurais tout donné pour ne pas être capturé par le roi. Ça aurait changé tant de choses.

— Sans doute, mais nous voilà tous réunis, dit Nathan avec un

sourire. Avoir une bonne surprise, ça change un peu, pour une fois. Nous avons perdu tant de choses...

— Et ce n'était qu'un début, rappela Zimmer. L'armada arrivera bientôt.

— Les défenses sont solides, général, dit Norcross. Les deux tours tiendront les Norukai en respect, et les habitants sont déterminés à se battre jusqu'au dernier... Mais si Calvaire a près de cent quarante galères, l'affaire est perdue d'avance. Qu'allons-nous faire ?

— N'oublions pas Utros, dit Olgya. Lui aussi sera bientôt là – pour nous prendre en tenaille.

— Renda-sur-Baie n'a pas une chance, c'est ça ? demanda Thaddeus d'une voix blanche.

— Dans des circonstances normales, nous pourrions tenir face aux Norukai. Avec mes soldats, des détenteurs du don et des civils déterminés, ce serait jouable. Les tours sont solides, et les pièges, dans le port, peuvent couler plusieurs galères. Quant aux catapultes, elles feront de gros dégâts. Mais tout ça ne suffira pas si on nous attaque sur deux fronts.

— Je m'inquiète moins des Norukai que de la horde d'Utros, dit Oron, assis sur sa chaise bancale comme si c'était un trône. Les esclavagistes sont des brutes sans cervelle. Pour notre civilisation, Utros est beaucoup plus dangereux.

— Les deux menaces se valent, objecta Nathan, surtout lorsqu'elles coopèrent. Nous ignorons quand arriveront les Norukai... En revanche, nous savons qu'Utros approche. Comment se défendre face à deux menaces ?

— Si nous collectons assez de sang, dit Olgya, nous pouvons générer un linceul et soustraire Renda-sur-Baie au danger.

Comprenant très bien de quoi parlait la magicienne, Bannon pâlit.

— Impossible, lâcha Nathan. Le reste du monde a besoin de nous. Et on ne gagne pas une guerre en se cachant.

— Mes administrés sont armés et prêts à se battre, rappela Thaddeus. Grâce au capitaine Norcross et à ses hommes, ils sont très bien entraînés, désormais. Nous sommes déterminés, mais nous avons besoin d'un peu d'espoir.

— Tout est là ! s'exclama Nathan. Mais nous avons perdu Verna... Et les coups portés depuis le début à l'armée d'Utros ne sont pas suffisants.

Quand il tourna la tête vers Zimmer, le vieil homme fut surpris de lui trouver l'air si abattu.

— Général, avons-nous une chance de défendre Renda-sur-Baie contre les soudards d'Utros ? Même minime ?

Zimmer prit le temps de peser ses mots.

— J'ai tenté d'imaginer un scénario victorieux – sans y parvenir.

Même si Surplomb-du-Monde a été un désastre pour Utros, Renda-sur-Baie ne fera pas le poids. Pour notre propre salut, nous devons voir les choses en face. La seule solution, c'est l'exode. Chacun prend ce qu'il peut emporter et fiche le camp.

— Après tant d'efforts ? s'indigna Thaddeus. Des décennies à subir des attaques et à reconstruire... Tout ça pour abandonner aujourd'hui...

— Vous n'avez jamais dû affronter une menace comparable au général Utros, lâcha Oron.

— Hélas, je dois être d'accord, fit Nathan. Pour éviter le pire, beaucoup de villageois se sont réfugiés dans les collines.

— Oui, partout, des centaines de fermes et de maisons sont vides et le phénomène se produit aussi ici. Les gens ne se font pas d'illusions...

— Nous devons mettre la population à l'abri, dit Perri, puis nous en aller aussi pour ne pas nous faire massacrer.

Nathan se massa le menton.

— Il faut envoyer des messages au nord... Les grandes cités doivent être prévenues. *Via* la sliph, Nicci est allée à Serrimundi et à Tanimura. La connaissant, ces villes doivent être en train d'ériger de solides défenses.

— Pour Renda-sur-Baie, souligna Thaddeus, ça ne changera rien.

— Il nous reste trois gros navires et des bateaux de pêche, intervint Norcross. Si on évacue, ils transporteront des gens en sécurité.

Accablé, Thaddeus appuya les coudes sur son bureau.

— Comment faire avaler ça à mes administrés ? Certains voudront rester.

— Dans ce cas, lâcha Lila, ils mourront.

— C'est hélas la stricte vérité, confirma Zimmer sans cesser de faire les cent pas.

Nathan se remémora les soudards faméliques qui avaient déferlé sur Surplomb-du-Monde.

— Il ne faut pas se contenter d'évacuer. Pas question de fournir de l'aide et du réconfort à l'ennemi. Ces hommes ont tout pillé sur leur chemin, mais ils n'ont sûrement pas trouvé de quoi se nourrir tous. Ils sont affamés, et nous ne devons pas leur laisser un grain de riz, une pomme sure où une volaille rachitique. Ce qu'il faut pratiquer, c'est la politique de la terre brûlée. (Il lissa ses longs cheveux et tira sur sa cape.) Vous savez ce qu'il nous reste à faire.

» Détruire Renda-sur-Baie avant l'arrivée d'Utros !

Chapitre 62

Après une inspection en règle de la garnison, Nicci et le général Linden avaient travaillé des jours durant à renforcer les défenses et à recruter de nouveaux combattants – en majorité parmi les réfugiés qui avaient afflué en ville après les raids des Norukai.

Des centaines de survivants d'Effren et de Larrikan étaient arrivés ces derniers temps. Affaiblis et déprimés, beaucoup ne demandaient plus qu'un peu de sécurité. Hantés par la fureur des pillards et l'horreur de leurs exactions, d'autres criaient vengeance. Avec les frusques qu'ils portaient pour unique viatique, ces gens venaient souvent de Serrimundi, qui n'avait pas pu les accueillir tous, parce qu'elle léchait ses propres plaies.

À Tanimura, Nicci mettait son point d'honneur à écouter tous les récits de ces malheureux. Ainsi, elle avait compris qu'ils pouvaient constituer une armée, soit exactement ce qu'il fallait à l'Ancien Monde.

Déterminée à agir, elle réunit tous les combattants potentiels sur la grand-place de la ville.

— Bientôt, nous devons livrer une guerre totale. Allez-vous laisser les Norukai vous traquer et tuer vos proches ? Ou voulez-vous apprendre à vous battre ?

En réponse, des cris de rage assourdirent la magicienne et le général, qui ne s'attendait pas à un tel enthousiasme martial.

— La garnison vous fournira tout ce qu'il vous faut, et j'ai l'intention de former une milice à Serrimundi aussi. Dans chaque ville, nous mobiliserons les forgerons et les armuriers. Le temps presse, et tout le monde doit s'unir. Le drame d'Effren ne se reproduira pas.

Avec la permission de Linden, Nicci partit pour Effren en compagnie de cinquante soldats et d'une dizaine de réfugiés revanchards. Embarquée sur un navire de l'armée, l'expédition mit le cap sur le sud.

Deux jours plus tard, le voilier mouilla au large de la cité, car tous les quais avaient brûlé. Les chaloupes mises à l'eau, la magicienne accompagna les soldats et les survivants accablés mais pourtant accrochés à l'espoir futile de retrouver certaines choses dans les ruines. Ou au minimum, pour les plus lucides, soucieux d'offrir une sépulture décente à leurs morts.

Dans les rues, Nicci sentit craquer sous ses semelles des morceaux de bois carbonisés... et des ossements noircis. Alors que les incendies

remontaient à des semaines, l'odeur de la suie et des cendres prenait encore à la gorge.

Nicci crut entendre les lointains échos de cris de souffrance. Des années durant, ce massacre laisserait son empreinte sur la ville, même si on la reconstruisait.

— Douce Mère la Mer..., murmura une nouvelle recrue venue de Serrimundi. Ces barbares n'ont rien laissé ! Pourquoi de telles destructions ? Je comprends qu'on veuille conquérir une ville, mais pourquoi la raser ? Et tuer tout le monde ? Ce n'est pas une façon de gagner une guerre.

— Les Norukai pillent, ils se fichent de conquérir, dit Nicci. Tu as vu leur attaque sur le port de Serrimundi. Tu les connais, mon ami.

Le survivant, blanc comme un linge, balaya les ruines du regard.

— Si nous ne les avons pas arrêtés, ils auraient aussi rasé Serrimundi ?

— Sans aucun doute. C'est pour ça que nous avons dû les exterminer. Le capitaine Kor est mort, et pas un esclavagiste ne s'en est tiré vivant. (Une grande victoire !) Mais Lars rôde toujours. Il faudra infliger déroute sur déroute à ces pillards, pour qu'ils comprennent enfin.

Nicci avança dans le spectre carbonisé d'une ville naguère prospère. Avec ses pêcheurs, ses charpentiers de marine, ses fermiers, ses bûcherons, ses forgerons, ses boutiquiers et ses négociants, Effren devait pétiller de vie. Une joyeuse fourmilière offrant à tous des tavernes, des auberges, des échoppes, des écuries et une immense place du marché. De tout ça, il ne restait rien, comme si un éclair géant avait jailli d'un ciel pourtant serein.

L'expédition avança lentement dans les rues. Par temps clair, le soleil tapait dur et la fumée s'était dissipée depuis longtemps. Pourtant, les réfugiés et certaines recrues toussaient comme des perdus, sans doute pour dissimuler leurs émotions.

Nicci les comprenait. Ayant aidé Renda-sur-Baie à repousser les Norukai, elle savait ce qu'on ressentait. Mais ce jour-là, les défenseurs avaient vaincu.

La magicienne se souvint du cimetière avec ses dizaines de tombes et d'innombrables poteaux de bois à la mémoire des malheureux enlevés par les esclavagistes. Ce jour-là, elle avait commencé à détester les Norukai. Rencontrer Lars et Kor, venus vendre des esclaves à Ildakar, n'avait pas amélioré son opinion sur ces barbares.

Nicci entra dans les vestiges d'une taverne dont il ne restait que trois murs sur quatre. En slalomant entre les gravats, elle s'imprégna de l'atmosphère de ce lieu puis recourut à son imagination pour se le représenter tel qu'il était avant. Des tables, des sièges, un comptoir... De tout ça, il ne restait rien, à part un tonneau de bière éventré.

D'un regard circulaire, Nicci repéra six cadavres carbonisés. En remuant les cendres, elle en trouverait d'autres, ce n'était pas douteux.

— Que venons-nous faire ici, magicienne ? demanda la recrue qui la suivait comme son ombre.

— Je voulais voir par moi-même...

Nicci avançait lentement, sa robe noire en parfaite harmonie avec le décor.

— Et je voulais vous rappeler à tous ce que feront les Norukai si on ne les arrête pas.

Inspirant à fond, Nicci capta des relents de douleur et de mort.

Le soldat acquiesça, des larmes aux yeux.

— Devrons-nous reconstruire ? demanda un réfugié au long visage renfrogné. Quand nous serons redevenus forts, faudra-t-il essayer ? Ou est-ce déjà le moment ?

L'homme balaya la taverne du regard. Un lieu qui lui était familier, à l'évidence.

— Aurons-nous le cœur de faire renaître Effren de ses cendres ?

— Pas avant la fin de la guerre, répondit Nicci. Sinon, ce serait offrir une nouvelle cible aux Norukai. Pour l'heure, votre meilleure chance, c'est de prendre les armes.

Si Calvaire et Utros s'étaient alliés, l'Ancien Monde n'en aurait pas pour longtemps.

Dans des maisons carbonisées, Nicci et ses compagnons découvrirent des citadins qui avaient fui dans les collines puis étaient revenus chez eux, si on pouvait nommer ainsi un cimetière géant.

Deux chirurgiens militaires prirent en charge ces malheureux. Une fois retapés, ils viendraient peut-être grossir les rangs de l'armée de Nicci.

Richard comptait sur elle, et il n'était pas question de le décevoir. Utros et Calvaire vaincus, elle ouvrirait la voie au nouvel âge d'or dont rêvait son... ami. Et s'il fallait écraser d'autres dictateurs, elle ne se gênerait pas.

Même dans ses pires cauchemars, elle n'avait jamais envisagé une telle situation. Une horde d'un côté, et de l'autre, une armada...

Comment le petit cube de Richard pourrait-il la sortir de là ? Glissant une main dans sa poche, elle l'en sortit et étudia les emblèmes du langage de la Création. En matière de constructs, Richard était un grand maître. Mais ce sortilège-là ne ressemblait à rien qu'elle ait jamais vu. Avec son don, elle captait le potentiel de l'objet, mais sans commencer seulement à comprendre comment il fonctionnait. À première vue, cette magie dépassait ses capacités. Pourtant, si Richard croyait le contraire, il ne se trompait sûrement pas.

À qui d'autre demander ? Aucun détenteur du don, à Tanimura, n'avait la moitié de ses connaissances – à part peut-être quelques-unes

des Sœurs de la Lumière encore présentes en ville. Hélas, aucune n'avait eu la moindre idée...

Donc, ce serait à elle de relever le défi. Poussant le petit couvercle, elle étudia la perle de lumière qui lévissait à l'intérieur du cube. Le cœur battant d'un construct...

— Je résoudrai cette énigme, jura-t-elle à voix haute.

Oui, le moment venu, elle serait à la hauteur.

Dans les ruines d'Effren, c'était difficile à croire, cela dit...

Mais avant la victoire, il y aurait bien d'autres cités dévastées. Désormais, les gens se battraient pour leur maison, leurs proches et leur vie. Ici, les Norukai avaient tué des centaines voire des milliers de personnes, mais cette tragédie serait comme un aiguillon pour les survivants.

Effren, Serrimundi, Larrikan et les autres villes côtières redeviendraient prospères un jour. Pour ça, il fallait seulement qu'une magicienne sauve le monde.

Chapitre 63

Le cœur brisé, Norcross supervisait l'évacuation de Renda-sur-Baie. L'idée d'abandonner leur foyer avait d'abord indigné les habitants, mais la volonté de le défendre s'était vite dissipée face à la cruelle réalité. Si unis qu'ils soient, ils ne pourraient rien face aux hordes de soudards d'Utros.

— Ça ne veut pas dire que nous abandonnons, avait insisté Nathan lors d'une autre réunion. Mais même si chaque défenseur tuait cent ennemis, Utros aurait encore assez d'hommes pour réduire Renda-sur-Baie en cendres. Cela dit, nous trouverons un moyen de lui nuire.

— Moi, je dois garantir la sécurité de mes administrés, avait dit Thaddeus. Si les voiliers et les bateaux de pêche ne suffisent pas, les collines seront un bon refuge. Il faut sortir de là tous ces braves gens.

Escorté par des soldats d'harans, Norcross arpentait les rues et frappait à toutes les portes. Partout, des hérauts ordonnaient aux gens de prendre des vivres et de fichez le camp. Quand Utros arriverait, ce serait pour entrer dans une ville fantôme où il ne trouverait plus un grain de blé.

Sur les quais, des hommes et des femmes attendaient d'embarquer. Accrochés aux jupes de leur mère, des gamins chouinaient, totalement déconcertés. Un tout petit nombre souriaient comme si c'était le début d'une grande aventure.

Pour faire plus de place sur le *Bégonia*, Kenneth avait jeté par-dessus bord les caisses, les barils et les outils. Chargé jusqu'à la gueule, le petit bateau s'enfonçait trop dans l'eau au goût de son propriétaire.

— Je ne peux plus prendre personne, dit-il en retirant la passerelle d'embarquement. Il y a d'autres bateaux.

Même si l'armée d'Utros n'était plus qu'à un jour de marche, selon les éclaireurs, les habitants gardaient leur calme. Alors que le *Bégonia* appareillait, ils attendirent patiemment que d'autres bateaux viennent les chercher.

Une fois au large, Kenneth mit le cap sur le nord. Tout aussi chargés, dix autres petits navires le suivirent.

Tirant deux chèvres derrière elle, une femme mit un pied sur la passerelle d'embarquement d'un bateau.

— Vous ne pouvez pas monter à bord avec des animaux ! lui lança le propriétaire. Nous n'avons pas de place. La priorité, c'est de sauver les gens.

— Mais Choo et Loo sont des gens ! (La femme passa un bras autour

de l'encolure de chaque chèvre.) Ce sont mes enfants ! Pas question de les abandonner !

Les passagers déjà sur le pont réagirent :

— Laisse-les, Maggs ! L'ennemi approche.

— Je sais ! Et ces monstres dévoreront mes petites.

Conscient que ça risquait de mal tourner, Norcross intervint :

— Partez dans les collines avec vos chèvres et cachez-vous bien, conseilla-t-il. Une fois à l'abri, relâchez vos « petites » et elles ne risqueront rien, si vous êtes assez loin des soudards. Après, vous pourrez rester avec elles ou revenir ici pour embarquer. Nous n'avons pas assez de place pour emmener du bétail. (Les chèvres bêlèrent tristement, troublant le capitaine.) Mignon ou pas, ça ne change rien.

La vieille Maggs partit sans insister, entraînant ses chèvres vers la liberté... ou la mort.

Utilisant leur barque, des pêcheurs faisaient la navette entre les quais et les trois bâtiments militaires. L'évacuation terminée, Norcross rejoindrait le général Zimmer et Thaddeus, déjà à bord du vaisseau amiral du capitaine Mills.

Ambre l'accompagnerait, ainsi que les sœurs Rhoda et Eldine. Avec Nathan, Oron et les autres détenteurs du don, les Sœurs de la Lumière préparaient de sacrées surprises pour les hommes d'Utros...

— Nous avons été séparés trop longtemps, dit Ambre à son frère. Je ne veux plus te quitter.

— Tu m'as manqué aussi... Quand nous serons à bord, nous aurons tout le temps de parler... Mais là... il reste encore beaucoup de monde à évacuer.

— Je t'aiderai dans la mesure de mes moyens, fit Ambre. La Dame Abbessse s'est montrée très patiente, quand elle m'apprenait à utiliser mon don. Elle m'a enseigné des choses stupéfiantes. (Elle se détourna pour cacher sa tristesse.) Elle me manque beaucoup. Elle était si gentille et si sage...

— Elle a eu une belle mort !

— Oui, mais belle ou pas, c'était une mort. J'aimerais qu'elle soit encore avec nous.

Rouges d'avoir couru, Lila et Bannon déboulèrent sur les quais.

— Quelle famille de casse-pieds ! s'écria le jeune escrimeur, très énervé. Qu'est-ce qu'ils comptent faire ? Jeter des marmites à la tête des soldats ?

Lila semblait elle aussi très contrariée.

— C'est une boutique de poterie, pas une mine d'or ! Mais on n'a pas pu les convaincre de partir. (Elle foudroya Bannon du regard.) Et tu as refusé de me laisser les assommer et les porter jusqu'ici.

Norcross soupira. Beaucoup de familles voulaient rester, il le savait.

— Ce n'est pas une mine d'or, dit-il, mais c'est leur foyer. J'espère

qu'ils seront assez malins pour filer quand les soldats seront en vue.

Une heure plus tard, les derniers bateaux de pêche levèrent l'ancre. Les voiliers pleins à craquer – car il fallait compter avec les soldats et leurs montures –, Lila et Bannon sautèrent dans un canot pour rejoindre le navire amiral.

— Si on compare avec notre coquille de noix, fit la Mora-Zith, il y a du mieux.

Norcross et Ambre ne partirent pas tout de suite, au cas où il y aurait des retardataires.

Déboulant d'une rue, Thorn et Lyesse vinrent au rapport.

— Les premiers soudards sont à moins d'une heure d'ici.

— On en a tué quatre avant de filer, dit Lyesse. Je crois que ça ne les ralentira pas beaucoup. Ils sont plus méfiants, je trouve.

— Nathan nous a ordonné de ne plus combattre, ajouta Thorn, l'air dégoûtée. Il ne veut pas nous mettre en danger. Je me demande bien pourquoi.

— Oron, Olgya et Perri l'ont soutenu, précisa Lyesse, tout aussi dépitée. Comme ce sont les derniers sorciers d'Ildakar, nous devons leur obéir. Ils veulent que nous partions.

Les deux Mora-Zith regardèrent le canot qui approchait, propulsé par deux solides rameurs.

— Nous avons tous des ordres à exécuter, dit Norcross. (Dans son dos, Renda-sur-Baie était vide.) Il reste assez de bateaux pour Nathan et les autres. En auront-ils bientôt terminé ?

— Qui peut savoir avec les sorciers ? répondit Lyesse, mutine.

Elle sauta dans le canot et Thorn l'imita.

Norcross et Ambre embarquèrent avec les deux guerrières. À part Nathan et son groupe, il ne restait plus personne à évacuer.

Les rameurs étant épuisés après plusieurs allers et retours, Thorn et Lyesse leur firent signe de s'écarter.

— Vous êtes crevés. Laissez-nous ramer.

Surpris, les deux costauds obéirent.

Avec leur énergie habituelle, les Mora-Zith propulsèrent le canot en direction du voilier amiral.

En passant devant les grandes tours de garde, à l'entrée de la baie, Norcross eut un pincement au cœur. Les catapultes étaient alignées derrière, prêtes à écrabouiller les galères. Tant de travail pour rien...

— Les Norukai auraient rudement dérouillé, mais nous n'avons pas eu notre chance.

— Au contraire, fit Ambre. Nous avons une chance de survivre.

Quand le canot eut atteint le voilier, Norcross et les autres grimpèrent sur le pont bondé de soldats d'harans et de réfugiés. À la poupe, une main en visière, le capitaine Mills semblait très inquiet.

Norcross se retourna pour contempler les bâtiments qu'une horde de

soudards dévasterait bientôt. Si Nathan et les autres ne se montraient pas très vite...

Dans le nid-de-pie, la vigie sondait le large avec sa longue-vue.

— Capitaine, observation confirmée ! Confirmée !

Mills fit sonner la cloche fixée à côté du gouvernail.

— Que tout le monde se prépare ! Ennemis en vue !

Se tournant vers l'océan, Norcross vit lui aussi les galères aux voiles bleu foncé qui approchaient.

Passant de bâtiment en bâtiment, Nathan dessinait des formes de sortilège sur des façades, lançait des toiles de protection et ajoutait des points d'ancrage. Si Verna avait été là pour l'aider – ou Elsa avec sa magie de transfert –, il n'aurait pas dit « non ».

— Esprits bien-aimés, en principe, je n'utilise pas mon don pour détruire, sauf quand j'y suis absolument obligé.

— Et là, c'est justement le cas ! lança Perri.

Moins puissante que le défunt Léo, c'était une modelieuse capable d'agir sur le bois et la pierre. Avec ses doigts, elle gravait des formes de sortilège sur les murs et les portes des bâtiments. Pour l'imiter, Nathan aurait dû utiliser la pointe de son couteau.

Oron et Olgya étaient chargés de semer une multitude de chaussetrapes. Avec de la peinture, Oron traçait des runes qui reliaient les rues, composant ce qui semblait être un fouillis dépourvu de sens. En réalité, c'était un piège qui se déclencherait lorsque les soldats, sans le vouloir, activeraient les petits constructs cachés dans les entrées des plus grands bâtiments, provoquant la disruption des toiles jusque-là interconnectées.

Olgya, elle, plaçait des collets magiques à travers les rues et devant toutes les boutiques alimentaires qui attireraient inmanquablement des soldats affamés.

Bien qu'impressionné à l'idée de préparer une formidable explosion de magie, Nathan avait conscience que ce n'était rien comparé au sort de fusion de Verna – si complexe qu'il lui avait échappé, se retournant contre elle. Là, c'était de la magie simple, claire et sans danger... pour ceux qui la maniaient.

Nathan avait cartographié les rues de Renda-sur-Baie et choisi les cibles. Tandis qu'il exposait sa stratégie, ses collègues l'écoutaient attentivement.

— Il faut que les premiers rangs ne se doutent de rien... Si la magie se déchaîne trop tôt, ce sera un coup d'épée dans l'eau.

— Tant qu'il y a des morts, objecta Oron, je me fiche des détails.

— Certes, convint sœur Sharon, mais les pertes seront bien plus lourdes si nous laissons l'ennemi gagner la place centrale. Avec son sortilège, la Dame Abbessse a fait un carnage. Essayons d'être à sa

hauteur.

— Utros risque d'être plus prudent, rappela Nathan. Le plus important, c'est d'empêcher les soudards de se ravitailler. Ces soldats sont presque des morts qui marchent. Bientôt, la faim aura raison d'eux.

— J'aimerais mieux qu'ils brûlent vifs, lâcha Oron.

Dans la mairie, Nathan et Perri mirent la touche finale à leur plan. Devant les registres qui recensaient les victimes des Norukai, Nathan eut de nouveau le cœur serré.

— Encore des archives qui disparaissent... Après un tel carnage, nous pardonnerons-nous un jour ?

— Tu aurais préféré préserver de vieux grimoires et laisser le monde à Utros ? demanda Perri. Sacrifier de vieux livres ne paraît pas un si grand drame si ça peut nous valoir la victoire.

— C'est vrai, et si je survis, je pourrai toujours écrire de *nouveaux* livres.

Perri finit de tracer une forme de sortilège sur les murs du bureau.

— Voilà, les lignes de magie sont connectées des tours de garde jusqu'aux fondations. Renda-sur-Baie est vide et le piège n'attend plus que l'ennemi. Il est temps de partir.

— Oui, d'autant plus que les soudards ne sont plus très loin. (Resplendissant dans sa tenue d'aventurier, Nathan sortit du bureau puis de la mairie.) On lève le camp, les amis. Direction le port !

Sur les quais, il ne restait plus personne, à part les canots qui attendaient les détenteurs du don. Au large, les trois voiliers lèveraient l'ancre dès que les saboteurs de Nathan les auraient rejoints.

Encore à quelques centaines de pas de l'eau, le vieil homme jeta un coup d'œil derrière lui. Plus personne en vue. Tous les bâtiments déserts, n'étaient les pièges qui attendaient leurs victimes.

Venant du large, une clameur se fit entendre. Puis une cloche sonna l'alarme.

— Que se passe-t-il ? demanda Perri.

— Rien de bon, répondit Oron.

Dans les canots, les marins firent signe aux fugitifs de se dépêcher.

Une initiative judicieuse. Au large, une bonne centaine de voiles bleu foncé – au minimum – barraient l'horizon.

Chapitre 64

Depuis quinze siècles, Utros n'avait plus vu la mer. En cette lointaine époque, une de ses campagnes l'avait conduit jusqu'à la côte, et il se souvenait encore de sa réaction devant les vagues qui venaient mourir contre la coque des voiliers et des bateaux de pêche.

Un désir fou de conquérir tout ça !

À présent, revenue du néant, son armée marchait le long d'un fleuve qui descendait vers l'océan. En approchant de Renda-sur-Baie, il capta une odeur iodée qui fit battre son cœur un peu plus fort.

Morts de faim en dépit du sortilège qui leur faisait croire le contraire, les soldats avançaient sans demander de pause. Au vol, ou presque, ils attrapaient des poissons, des poules d'eau ou ramassaient des algues. Tout ce qui leur tombait sous les dents était bon à prendre.

En tout cas, ils ne ralentissaient pas.

Utros, Enoch et Ruva chevauchaient en tête lorsque apparurent les premières maisons de Renda-sur-Baie. En comparaison, les hameaux et les camps de mineurs qu'ils avaient croisés sur leur chemin – et méthodiquement dévastés – n'étaient que des amuse-gueule. Ici, ils trouveraient des vivres et des équipements.

— Ce soir, nous mangerons bien, dit Enoch, perché sur son cheval noir.

Utros envisageait de faire de Renda-sur-Baie sa nouvelle base, où la flotte norukai et son armée pourraient se rejoindre. Depuis Ildakar, les deux forces n'avaient plus communiqué, et leur plan de guerre restait des plus rudimentaires.

En chemin, Utros avait passé en revue plusieurs stratégies possibles. Fallait-il utiliser son armée comme un bélier géant, pour qu'elle écrase tout sur son passage, ou former une dizaine d'unités qui rayonneraient dans toutes les directions ? Après la conquête de Renda-sur-Baie, le général entendait prendre sa décision.

Quand les Norukai se seraient enfin joints aux soldats, leur seule vue terroriserait l'ennemi. Histoire de ménager ses hommes, Utros laisserait aux pillards le soin d'écraser les poches de résistance. L'objectif d'une alliance, c'était toujours d'en tirer avantage...

— Calvaire sera-t-il déjà à Renda-sur-Baie ? demanda Ruva. Avec son avorton de chamane ?

— Nous verrons bien... Si nous n'avons pas *besoin* des Norukai, ils peuvent nous être très *utiles*.

Utros talonna sa monture. Dans les rangs, des murmures excités

couraient déjà. L'objectif approchait, et il serait truffé de vivres et de butin.

L'armée passa devant des champs déserts, des fermes abandonnées et des enclos vides.

— Ces gens ont fui, marmonna Utros. Mais où sont les animaux ?

— Ils ont dû les emmener, général, répondit Enoch. Ça n'a rien de surprenant. Qui oserait se dresser contre nous ?

Des soldats allèrent piller les fermes. Ils en revinrent avec des couvertures et des ustensiles de cuisine, mais annoncèrent que tous les garde-manger étaient vides.

Des éclaireurs explorèrent les premiers bâtiments et firent des rapports identiques. En l'absence de nourriture, les soldats devinrent de plus en plus nerveux.

— Dois-je envoyer une avant-garde voir ce qu'il en est ? demanda Enoch.

Agacé, Utros secoua la tête.

— Non, nous irons tous.

L'air scintilla soudain, et l'esprit d'Ava apparut.

— Général chéri, Renda-sur-Baie a été évacuée. Il ne reste presque personne.

Ava approcha de sa jumelle. Aussitôt, son aura verte devint plus brillante.

— C'est un désert, à présent.

Comme à l'accoutumée, les jumelles parlèrent en même temps :

— Ce maudit Nathan et ses sbires ont dû nous devancer et les prévenir.

— Nous aurions dû tuer ce chien et ces compagnons à Surplomb-du-Monde, dit la seule Ava. Ça aurait calmé l'impatience du Gardien, le temps qu'on en finisse avec cette guerre.

— Tuer ces gens ou non est secondaire, dit Utros. Même si Renda-sur-Baie est vide, nous en ferons notre base arrière. Je dois préparer la suite de cette campagne, avec ou sans les Norukai.

Le général lança sa monture au galop. Comme s'ils s'engageaient dans une charge, Ruva et Enoch le suivirent. Derrière eux, les premiers rangs de fantassins se mirent au pas de course.

À l'entrée du village, Utros remarqua des écuries, une maréchalerie, une scierie et une tonnellerie devant laquelle s'entassaient des barriques à divers stades de leur finition.

Sur la grand-place, où se dressait la mairie, il n'y avait pas un chat.

— Fouillez tout ! ordonna Utros. Il y a des entrepôts et des silos. Dans les enclos, il doit rester des bêtes. Videz tous les garde-manger. Les sergents d'intendance diviseront le butin pour que chaque homme ait une ration.

Des cris montèrent des rangs. S'éparpillant, des soldats envahirent

les rues, défoncèrent les portes et investirent tous les bâtiments.

Les uns après les autres, ils revinrent... les mains vides.

— Il n'y a rien, général, annonça un officier des éclaireurs. Les étables, les silos, les entrepôts – tout est vide. Nous n'avons même pas trouvé de foin pour les chevaux.

Utros rectifia la position de son casque à cornes et regarda droit devant lui.

— J'aurais donc conquis un village fantôme ? (Il talonna sa monture.) Non, il doit y avoir quelque chose !

Enoch désigna les ruelles qui conduisaient aux quais.

— Regarde par ici, général. Dans le port, il n'y a plus un bateau.

Le gantelet d'Utros grinça quand il ferma un poing. Au large, il aperçut trois voiliers qui s'éloignaient. Comme une meute de loups, des galères les poursuivaient.

Ruva leva les mains et dessina dans l'air des arabesques magiques.

— J'aurais préféré que nous tuions cette vermine, dit-elle. Mais si les Norukai s'en chargent à notre place...

— Ces fugitifs n'ont aucun intérêt, fit Utros. Qu'ils crèvent ou non, je m'en fiche. Mais nous devons savoir ce qu'il reste ici. Les hommes ont faim.

Sur les pavés, les sabots des chevaux firent un boucan d'enfer. Autour du général, les guerriers dévastèrent tout, ne laissant pas une seule porte sur ses gonds. Malgré leurs efforts, ils ne trouvèrent ni retardataires ni vivres.

Le spectre d'Ava dérivait vers Utros.

— Il n'y a rien... Enfin, rien d'utile. Je sens une menace. Sois prudent, général chéri.

Sur sa jument, Ruva frissonna.

— Je capte les lignes d'une magie mortelle... Nous ne sommes pas seulement dans un village désert. Nathan et les autres détenteurs du don ont laissé quelque chose pour nous...

Du bout d'un index, la magicienne dessina des formes géométriques dans l'air. Face à elle, Ava l'imita et un quadrillage brillant apparut peu à peu.

— C'est un piège ! Ces bâtiments ne sont pas vides. Ils attendent de...

En entrant dans un grand entrepôt, non loin de la mairie, des soldats venaient d'activer une toile d'ignition. Des flammes jaillirent des cloisons et les fenêtres explosèrent, libérant un torrent de chaleur. Alors que le toit s'embrasait aussi, des hommes tentèrent d'étouffer les flammèches qui crépitaient sur leur cuirasse.

En une fraction de seconde, l'enfer se déchaîna.

De l'autre côté de la place, un deuxième bâtiment s'embrasa, puis un troisième, qui ne tarda pas à exploser, envoyant des éclats de bois

dans toutes les directions.

Ruva leva les deux mains :

— Je sens la magie à l'œuvre partout ! lança-t-elle, affolée. (Baissant les yeux, elle vit les lignes qu'un sorcier avait peintes sur les pavés.) Nous sommes au centre d'une toile de dévastation.

Ce fut au tour de la mairie d'exploser, sa façade soufflée en un éclair. Terrifié, l'étalon noir d'Utros hennit, puis il se cabra, son cavalier accroché aux rênes.

Les sortilèges s'activant les uns les autres – une réaction en chaîne délibérée –, le site entier devint un piège mortel.

Le spectre d'Ava précéda Utros, le guidant vers le salut. D'autres chevaux fonçaient vers le port et les soldats s'éparpillaient en beuglant de terreur et de rage.

En fuyant, ils déclenchaient d'autres pièges, augmentant la puissance du cyclone de magie.

Les pavés commencèrent à se fissurer. Des lignes de pouvoir, comme une toile d'araignée, reliaient tous les bâtiments. En quelques secondes, Renda-sur-Baie devint une fournaise.

— Suivez-moi ! rugit Utros.

Alors que les flammes carbonisaient des centaines d'hommes, Ruva invoqua une averse qui doucha une partie des incendies, sur le chemin d'Utros. Relativement en sécurité, le général et les premiers rangs continuèrent leur course folle contre la mort.

Derrière, piégés par les flammes, des milliers de braves brûlaient vifs.

Dès qu'il fut sur les quais, Utros jeta un dernier coup d'œil à cet enfer, puis il se tourna vers la mer. Au large, une partie des galères gagnaient du terrain sur les voiliers trop chargés pour avancer vite.

Commandés par les capitaines Straker et Donell, deux voiliers pleins de soldats et de réfugiés essayaient de garder leur maigre avance sur les galères.

Alors que les derniers détenteurs du don montaient à bord du navire amiral, le capitaine Mills continuait à sonner l'alarme.

Quand le navire s'ébranla, Nathan vint se placer à la poupe.

Voyant que leur foyer était en feu, dans le lointain, les fugitifs se taisaient, des larmes aux yeux.

Nathan eut un sourire amer.

— On dirait que le général a trouvé notre petite surprise.

— Il n'a encore rien vu, grogna Oron.

Peu après, d'autres colonnes de flammes jaillirent – les pièges déclenchés par les envahisseurs. Sous un ciel noir de fumée, Renda-sur-Baie se transforma en un brasier géant. Le genre que rien n'éteignait, sinon la disparition de tout ce qui pouvait brûler.

Thaddeus et d'autres réfugiés pleuraient à présent à chaudes larmes. Compatissant, Rendell posa une main sur l'épaule du bourgmestre.

Dame Olgya, elle, s'intéressait aux galères à l'approche.

— Que va-t-on faire contre les Norukai ? Ils sont rapides.

Arpentant le pont, le capitaine Mills criait des ordres à ses hommes. Marins expérimentés, ceux-ci jouèrent de toutes les subtilités des voiles pour faire prendre de la vitesse au navire. Plusieurs détenteurs du don les aidèrent en orientant le vent dans la bonne direction.

Norcross se tenait près de Zimmer, qui regardait alternativement Renda-sur-Enfer et les galères ennemies.

— Après tant de batailles contre Utros, affronter les Norukai nous changera un peu.

Alors que les tours de garde devenaient de plus en plus petites, le cœur de Nathan bondit dans sa poitrine. Ce maudit Ivan le laisserait-il un jour en paix ? Pour oublier ses tourments, le vieil homme s'intéressa lui aussi aux galères.

Vent dans le dos, des guerriers maniant les rames, ces navires avançaient très vite. La poursuite se structurant, dix galères collaient aux basques des voiliers tandis que le reste de l'armada fondait sur le village en feu.

Rouge de colère, Bannon, campé près du sorcier, regardait approcher les galères à la figure de proue en forme de tête de serpent.

— On dirait que je vais encore pouvoir étripier des Norukai, dit le jeune escrimeur.

Il tapota le pommeau de son épée – une lame réglementaire que le général Zimmer lui avait donnée.

— Une épée, c'est déjà pas mal, mais Solide me manque. Cette arme, je ne la sens pas, pour le moment...

— Tu t'y feras vite, mon gars, assura Lila.

Arborant une épée et un couteau dénichés à Renda-sur-Baie, elle semblait prête à déchiqueter du Norukai avec les dents.

— Reste près de moi, et on fera un massacre...

Nathan ne s'étonna pas que Solide manque tant à son propriétaire. Sans payer de mine, comme Bannon lui-même, elle cachait en réalité une puissance dévastatrice.

Nathan baissa les yeux sur l'épée qu'il portait à la hanche. Une lame d'apparat, peut-être, et pourtant plus dangereuse que la plupart des autres. Avec sa tenue, elle composait l'image flamboyante d'un aventurier. Mais depuis le retour de son don, le vieil homme avait compris qu'il était avant tout un sorcier. Sa vraie identité, c'était ça. S'il le fallait, ferrailler ne le dérangeait pas, mais pour ce faire, il n'avait pas besoin d'une arme de luxe. Bannon, en revanche...

Nathan défit son ceinturon d'armes.

— Fiston, tu mérites ce cadeau.

Bannon roula de gros yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Prends mon épée. Vu le prix que je l'ai payée, ça doit être la meilleure du monde. Lors de mes aventures, elle m'a bien servi, comme tu le sais, mais tu en auras plus besoin que moi. Prends-la, c'est un cadeau.

Bannon hésita un peu.

— Je... Je n'ai jamais manié une telle lame.

— Le tranchant pour la taille et la pointe pour l'estoc..., fit Lila. Rien de bien compliqué.

— Allons, insista Nathan, prends-la avant que je change d'avis.

Bannon accepta le précieux cadeau.

— Merci, Nathan.

Émerveillé, le jeune escrimeur dégaina la lame. Quand il l'exposa au soleil, des larmes brillèrent à ses paupières.

— S'il la voit, Calvaire s'enfuira peut-être en criant de peur.

— J'aimerais mieux qu'il approche, dit Lila, pour que tu la lui plantes dans le cœur.

— Donne-moi ton arme en échange, mon garçon, dit Nathan, tout content. Je ne peux pas sortir tout nu.

Bannon obéit puis boucla autour de sa taille le ceinturon du vieil homme.

— C'est une arme digne de ton talent, approuva Lila.

— Solide me manquera quand même...

— N'oublie pas que l'épée n'est qu'un outil, mon gars. La véritable arme, c'est toi.

Les Norukai gagnaient toujours de la vitesse, et ils ne tarderaient pas à avoir rattrapé le voilier. De sa position, Nathan entendait déjà le tambour du maître des rameurs et les cris des guerriers.

Une des galères avait pris de l'avance sur les autres, ses rames se déplaçant à la vitesse des membres d'un mille-pattes. Debout derrière la figure de proue, un Norukai rugissait en brandissant un fléau d'armes.

— Il s'appelle Bosko, dit Bannon. Ce chien nous a forcés à ramer jusqu'à l'épuisement.

— Il est imbu de lui-même, ajouta Lila. Moi, je sens ses flatuosités d'ici.

Bannon eut un sourire mauvais.

— Cette ordure pue assez fort pour tuer un adversaire.

La galère de Bosko fondait sur le voilier, comme si le pillard nourrissait une querelle personnelle contre ses occupants.

Ambre, Oliver et Peretta se consultèrent, puis la novice se fit leur porte-parole :

— Nous pouvons faire quelque chose... Regardez bien.

Épaule contre épaule, Oliver et Peretta se tinrent face à la galère. Unissant leurs dons, ils générèrent une vague d'eau et d'air qui percuta latéralement la proue du bateau de Bosko. Sur le pont, tous les Norukai durent s'accrocher où ils pouvaient pour ne pas être précipités par-dessus bord. Dans la cale, des rames échappèrent aux costauds qui les maniaient.

Marins expérimentés, les Norukai se massèrent du côté surélevé de la galère, histoire qu'elle se remette d'aplomb. Aussitôt, les rames s'abattirent dans l'eau, mais le bateau n'avancait plus droit.

— On a réussi ! se réjouit Ambre. On les a arrêtés !

— En avant toute ! cria Mills. On peut les semer.

Se redressant péniblement, Bosko s'accrocha d'un bras à la figure de proue et agonit d'injures ses adversaires.

Debout près de Nathan, Oron eut un rictus.

— L'abordage n'est pas pour tout de suite. Mais nous pouvons frapper d'ici.

Il leva une main, paume ouverte.

Nathan eut un petit sourire.

— Les jeunots ont fait du bon boulot, mais nous, on peut en finir une bonne fois pour toutes.

Ensemble, les sorciers lancèrent deux éclairs qui percutèrent la proue de la galère, désintégrant la tête de serpent en même temps que l'horrible Bosko.

— Il a explosé, lâcha Bannon. C'est le risque, quand on est plein de gaz.

Lila ricana.

Les autres galères ne renonçaient pas, au grand dam du capitaine Mills.

— Heureusement que les bateaux de pêche ont beaucoup d'avance... L'ennui, c'est que ces Norukai vont nous coller au train pendant des jours.

Derrière les voiliers, le ciel de Renda-sur-Baie était noir de fumée. Les réfugiés le fixaient, conscients que leur foyer n'était plus que des cendres. Devant le port, le gros de l'armada ennemie mouillait déjà.

— Nous devons garder notre avance et prévenir les villes côtières, dit Nathan. S'ils comprennent qu'ils ne nous rattraperont pas, les Norukai finiront par faire demi-tour.

— Je peux aider aussi, dit dame Olgya. Avec une astuce que j'ai apprise à Ildakar et utilisée à Surplomb-du-Monde.

Avec son don, la magicienne fit monter de l'océan une infinité de gouttelettes qu'elle transforma en une énorme nappe de brouillard. Derrière ce rideau, bien malin le capitaine ennemi qui distinguerait encore les trois voiliers.

Nathan apprécia ce camouflage à sa juste valeur. En transe, Olgya

continua à alimenter la brume jusqu'à ce qu'elle enveloppe totalement les galères.

— Parfait. On va pouvoir continuer sans qu'ils nous dérangent.

Avec une belle avance sur la nappe de brouillard, les trois voiliers continuèrent à caboter en direction de la prochaine ville côtière.

Chapitre 65

Il fallut deux jours entiers pour que les feux s'éteignent, ne laissant que des cendres et des fondations de pierre. Alors que quelques galères avaient poursuivi les fugitifs, l'armada de Calvaire s'était massée à l'extérieur du port.

Le deuxième jour, les poursuivants étaient revenus.

À cette heure, le général Utros régnait sur des ruines.

Pendant les incendies, Enoch avait envoyé des éclaireurs rallier le fleuve où attendait le gros de l'armée, coupé du commandement par le désastre de Renda-sur-Baie.

Des milliers de braves s'étaient attaqués aux flammes, faisant la chaîne avec des seaux ou dégageant des pare-feu à coups d'épée et de hache, mais rien n'y avait fait.

Enfin, presque rien. Grâce à ces héros, on avait pu sauver une poignée de bâtiments – une victoire symbolique, puisqu'ils ne contenaient plus rien.

Quand il fut possible de fouiller les ruines, les soldats ne découvrirent rien d'intéressant en matière de vivres. En revanche, ils dénombèrent plus de deux cents cadavres carbonisés. Encore des pertes...

Avec l'aide d'Ava, Ruva déblaya une partie des gravats autour d'un bâtiment intact qu'Utros choisit comme quartier général.

Contemplant le désastre, Utros souffla, juste assez fort pour que son second et sa magicienne l'entendent :

— J'espérais nourrir mes hommes, ici. Sont-ils censés manger des cendres ?

— Général chéri, dit Ruva, le sortilège est toujours actif. Même le ventre creux, ils marcheront jusqu'à Tanimura.

La foudroyant du regard, Utros ne se dérida pas.

— Et si nos ennemis brûlent aussi Tanimura ? Et toutes les autres villes ? S'ils détruisent tout pour m'empêcher de vaincre, que se passera-t-il ? Et jusqu'à quand tiendrons-nous ?

Ruva caressa la joue intacte du général.

— Nous tiendrons aussi longtemps qu'il le faudra, comme toujours. Parce que nous te sommes loyaux.

L'esprit d'Ava intervint :

— Ne suis-je pas restée avec toi par-delà la mort ? Si tes hommes ne sont pas déjà chez le Gardien, c'est parce qu'ils t'ont juré fidélité. Cette guerre durera tant que tu ne diras pas qu'elle est terminée. La victoire,

c'est toi qui la définiras. Elle dépendra de ta façon de voir.

Presque convaincu, Utros serra contre sa joue la main de Ruva. Un instant, il s'autorisa à penser à Majel, la seule personne qu'il ait jamais aimée. En ce temps-là, il rêvait d'un futur glorieux pour sa bien-aimée, pour lui-même et pour son empereur. Sans avoir à choisir entre l'amour et la loyauté, bien entendu...

Désormais, il n'avait plus qu'à tenir compte de lui-même – et à choisir ce qui lui convenait.

L'Ancien Monde paierait pour ce que ses hommes et lui subissaient depuis leur réveil.

L'essentiel de l'armée campait au bord du fleuve, de l'autre côté des ruines. De ce côté-ci, il n'y avait pas de place pour tant d'hommes. Attendant les ordres de leur chef, les deuxièmes commandants Halders et Arros bombardaient Enoch de questions. Stoïque, il leur demandait d'attendre.

— Les hommes sont prêts, général, annonça-t-il en entrant dans le fief d'Utros. Ils attendent tes ordres. Continuons-nous ? Allons-nous laisser cet enfer derrière nous ? Et des Norukai, qu'allons-nous en faire ?

Utros prit le temps de la réflexion.

— Ce qu'il me faut, ce sont des cartes et des éclaireurs. Quand j'aurai les données requises, je prendrai ma décision.

— Pour nous tous, dit Enoch, tu es une légende. Quoi que tu veuilles faire, ça nous conviendra. Nous avons essuyé de lourdes pertes, c'est vrai, et l'ennemi s'est révélé plus coriace que prévu. Mais nous sommes encore de taille à conquérir n'importe quelle ville. Surtout si les Norukai nous aident.

Utros sortit de son fief et contempla les ruines carbonisées. Au-delà, ses hommes attendaient qu'il les guide. Puis il tourna la tête vers la baie grouillante de galères.

— Je vais peut-être avoir besoin des pillards plus que je le pensais au début... Pour un temps, au moins. Leurs vivres, leur nombre, tout peut nous être utile. Calvaire et moi, nous devons peaufiner notre plan. Donc, il faut que je lui parle.

L'esprit d'Ava se matérialisa.

— En un clin d'œil, je peux aller informer le roi que tu veux le voir.

— D'accord. Mais fais-lui comprendre que ce n'est pas une humble requête...

Les galères mouillaient au large, loin des deux tours, comme si les capitaines craignaient toujours les terribles catapultes.

Après qu'Ava eut transmis le message d'Utros, un canot alla chercher le général et sa magicienne.

Les guerriers qui ramaient saluèrent à peine Utros. Sa compagne au

corps peint, en revanche, leur arracha des remarques grivoises.

Impassible, elle lâcha simplement :

— Au lieu de me désirer, vous devriez trembler de peur. Le plaisir que je dispense ferait exploser votre cœur.

Si deux Norukai grognèrent entre leurs dents, un troisième crut bon de faire le malin.

— Ce ne serait pas une mort de guerrier, certes, mais une belle fin pour un homme.

Le quatrième rameur y alla encore plus fort :

— Qui sait ? le plaisir que te donnerait un Norukai te tuerait peut-être la première.

— Assez ! coupa Utros, pas d'humeur pour ces âneries. Conduisez-nous au roi Calvaire. Nous avons une guerre à gagner.

Les pillards révoltaient le général. Hélas, dans un premier temps, il aurait besoin d'eux pour atteindre ses objectifs.

Comme les crétins qu'ils étaient, les Norukai s'ébahirent devant les ruines de Renda-sur-Baie.

— Voilà qui s'appelle laisser son empreinte quelque part... Nous avons aussi rasé des villages...

— Bien joué, général ! Tu dois avoir du sang de Norukai.

— Ramez et taisez-vous ! rugit Utros.

Le canot eut tôt fait de rejoindre la galère amirale, où Calvaire et quelques-uns de ses hommes accueillirent les visiteurs.

— La jonction est enfin faite ! s'écria le roi. J'ai hâte de commencer la guerre que tu m'as promise.

— D'abord, nous devons déterminer la meilleure stratégie. Allons parler dans ta cabine, où tu nous feras servir un repas.

Calvaire huma l'air, ravi de capter l'odeur enivrante de la fumée.

— Bravo pour ce raid magnifique et cette mise à sac en règle ! Avant de raser Renda-sur-Baie, j'espère que tu as tout pris à ces chiens.

Utros hésita... puis décida de dire la vérité.

— Je n'ai rien brûlé du tout... Pour détruire une si jolie prise, il faudrait être fou. Avant de partir, les sorciers nous ont laissé des pièges, et nous sommes tombés dedans.

— Dans ce cas, fit Calvaire, tes hommes crèvent toujours de faim.

Utros serra les dents si fort que son demi-masque glissa sur sa joue.

Sur une galère, on trouvait un stock de poisson fumé ou salé, toutes sortes de préparations à base d'algues, du pain très dur et une collection de tonneaux de bière. Utros aurait volontiers distribué cette manne à ses hommes. Mais il avait déjà demandé ce service au roi, et recommencer aurait été une marque de faiblesse.

— Nous ferons avec..., répondit le général en entrant dans la cabine. Mon armée continuera à avancer, c'est tout ce qui compte.

Parle-moi plutôt des autres villes côtières. Laquelle est la plus prospère ? Il me faut du butin, pour nourrir mes hommes.

Calvaire s'assit sur un banc et entreprit de rogner un morceau de gigot séché. Utros ne reconnut pas l'animal, mais il ne posa pas la question, parce que son estomac criait famine.

Avec Ruva, il eut droit à un plat de poisson fumé qu'il trouva tout à fait satisfaisant.

La magicienne prit le temps de se restaurer avant de demander :

— Où est le chamane ? Crayeux n'est-il pas votre conseiller ?

— Il est mort, annonça Calvaire d'un ton sinistre. À cause de ça, ils crèveront tous. Pour eux, ce sera un calvaire.

— Quoi qu'il en soit, il nous faut un plan, s'impatienta Utros.

Comment la perte d'un avorton albinos pouvait-elle se comparer à celle d'Ava, sa belle et précieuse magicienne ?

— Renda-sur-Baie a été un coup d'épée dans l'eau. Nous devons nous remettre en marche et trouver des vivres.

Par la porte entrebâillée de la cabine, on entendait les beuglements des Norukai sur le pont.

Comme si elle était chez elle, une matrone aux grands yeux bovins entra dans la cabine en brandissant un morceau de viande séchée qui faisait penser à un fragment de bras humain. Mordant dedans, elle mâcha à grand renfort de bruits répugnants.

Le roi bougea sur son banc, qui grinça sous son poids.

— Mes guerriers ne peuvent pas être plus prêts. Lars a déjà pillé des villes et des villages. Il te dira quels objectifs sont encore intacts. Passer derrière lui ne te rapporterait rien.

— Plus il saccagera, et plus nous devrons reconstruire ensuite. Ordonne-lui de se retenir.

Calvaire éclata de rire, comme si la blague du général était très bonne.

— Nous collaborerons pour conquérir l'Ancien Monde, c'est d'accord, mais rien n'indique comment nous nous partagerons le gâteau, après.

— On verra ce qu'il en restera, et on coupera des parts.

— Ou on se battra entre nous.

Calvaire se concentra sur l'os qu'il rongait méticuleusement.

Content qu'un masque cache la moitié de son visage, Utros se força à rester de marbre. Lentement, il posa sa fourchette où était encore piqué un morceau de poisson.

— Ce ne sera pas indispensable...

Les Norukai soulevaient le cœur du général et Calvaire le dégoûtait encore plus que Kurgan. À long terme, il prévoyait d'inclure la totalité de l'Ancien Monde dans son futur empire. Durant le processus, les esclavagistes pouvaient servir ses ambitions, mais il n'était pas

question qu'il règne sur des sujets répugnants. Après la victoire, Calvaire et sa vermine ne survivraient pas longtemps.

Ruva sourit à son maître comme si elle lisait ses pensées.

— Pas indispensable, dit la matrone en s'asseyant près du roi, mais potentiellement intéressant... Calvaire, j'essaie de décider que faire. Devenir ta reine ou fonder mon propre empire ?

— Tu te contenteras de ce que je te donnerai, Atta.

— Cher Calvaire, de toi, je peux obtenir tout ce que je veux.

Sans crier gare, le roi frappa sa compagne au plexus solaire. Le coup faillit la faire tomber du banc, mais elle s'accrocha à la table et se rétablit. Souriante, elle décocha un direct au menton à son « soupirant ».

Calvaire se leva, lâcha son os et bomba le torse pour faire ressortir les piques implantées dans ses épaules. Un moment, il sembla vouloir lâcher la bonde à sa fureur, mais il se retint.

— Ce soir, une fois au lit, nous reprendrons ce duel...

Atta rit de nouveau.

— Il faudra que ce soit dans ta cabine, mon roi. Hier, nous avons cassé ma couchette.

Avec un sourire lascif, la Norukai se leva et sortit, son os toujours au poing.

Utros commença à trouver que la coupe était pleine. Alors qu'il entendait planifier la campagne, son abruti d'allié semblait incapable de penser aux dix prochaines secondes.

— Mon armée est prête au départ. Renda-sur-Baie rasée, nous ne pouvons pas nous y attarder. En unissant nos forces, Calvaire, rien ne nous résistera.

— J'ai quelque cent quarante galères. Soit plus qu'il en faut pour dévaster la côte. Ton armée pourra remonter la vieille voie impériale, à l'intérieur des terres, pendant que mes Norukai se chargeront des cités côtières.

— Ce n'est pas un plan, et même pas une esquisse... Il s'agit d'une guerre, pas d'un jeu.

Calvaire jeta son os, parfaitement rongé, vida une chope de bière et regarda le général sans cacher son déplaisir.

— La guerre, c'est le meilleur jeu de tous. Sinon, à quoi bon la faire ?

Utros tenta de contenir son impatience.

— Nous devons nous mettre d'accord sur un objectif. Selon moi, ce devrait être Tanimura, le cœur battant de l'Ancien Monde. Ça portera un coup fatal au moral de l'ennemi.

Calvaire croisa ses énormes bras.

— Il y a du butin, dans cette ville ? J'en ai à peine entendu parler.

Les informations d'Utros dataient de quinze siècles. Pas une raison

pour se démonter.

— Tanimura est une pépinière de richesses, d'esclaves et... de femmes. Cette ville conquise, nous aurons gagné la guerre.

— En matière de plan, c'est tout ce qu'il me faut. Nous allons filer vers le nord. Après Tanimura, nous aurons tout le temps de nettoyer la carcasse de l'Ancien Monde.

Chapitre 66

Quand elle eut quitté les ruines d'Effren, Nicci ordonna au bâtiment militaire de faire escale à Serrimundi. Une petite inspection des défenses s'imposait...

Lorsqu'elle capta la tension, dans l'atmosphère, elle comprit que les habitants prenaient la menace au sérieux. Le maître du port Otto faisait patrouiller des bateaux au large, et des sentinelles se tenaient sur la falaise, au-dessus de la statue de Mère la Mer.

Ces hommes avaient imaginé une manière simple mais efficace de communiquer de loin. Si un des patrouilleurs repérait des galères, il larguait des balises flottantes enflammées composées de planches enduites de poix et de branches encore vertes. La fumée étant visible de loin, les sentinelles n'avaient plus qu'à avertir la ville.

Les Norukai ne prendraient jamais plus Serrimundi par surprise.

À Effren, Nicci avait encore recueilli des réfugiés. Les capacités d'accueil de Serrimundi étant dépassées, elle comptait regagner très vite Tanimura – mais pas sans s'être assurée que tout allait bien ici.

Le port grouillait toujours d'activité. Depuis l'attaque, beaucoup d'épaves avaient été démontées pour ménager un passage aux grands navires commerciaux. Partout, cependant, les canots et les bateaux de pêche slalomaient pour éviter les mâts qui jaillissaient encore de l'eau.

Des équipes continuaient à réparer les quais tout en renforçant les défenses.

La précédente ayant fini par tomber en lambeaux, la magicienne arpena le front de mer dans une robe noire flambant neuve. La coupe impeccable du vêtement attirait d'autant plus les regards que ses cheveux blonds avaient repoussé.

Sur les nouveaux quais, elle trouva Otto en compagnie de Ganley, le capitaine de la *Vierge des Brumes*, un bateau qui s'était révélé trop gros pour se faufiler parmi les épaves. Cinq grands navires restaient arrimés aux quais, attendant une occasion de lever l'ancre. Profitant de ce répit, des équipes fixaient à la coque des plaques de métal.

Otto et son gendre se tenaient à côté d'une pile de caisses bien plus haute qu'eux. Tous deux se tournèrent dès qu'ils aperçurent Nicci.

— Grâce à vous, magicienne, ma *Vierge des Brumes* a tout d'un bâtiment de guerre, à présent. Cela dit, je préfère quand même commercer paisiblement de port en port...

— Jusqu'à la fin du conflit, tous les navires seront dédiés à la guerre.

Pour s'abriter les yeux du soleil, Otto tira sur son chapeau.

— Avant ce soir, dit-il, la voie sera libre pour les plus grands navires... J'aimerais que Ganley conduise ma fille et ses enfants en sécurité. Ainsi, je pourrais me consacrer à la défense de la ville.

— Ils seraient hors de danger, dit Ganley, mais pas vous et les autres habitants... J'ai un rôle à jouer ici.

— Oui, approuva Nicci. La *Vierge des Brumes* est vitale pour la défense de l'entrée du port. Si les Norukai franchissent les récifs, ce sera la clé de tout.

La magicienne se réjouit de voir des centaines de réfugiés d'Effren à l'exercice sur l'emplacement de deux entrepôts brûlés pendant le raid du capitaine Kor. Encore en haillons, ces hommes et ces femmes arboraient des équipements de fortune et ils se montraient plutôt maladroits, mais ils s'amélioreraient au fil des heures.

Nicci les désigna du menton.

— Si les Norukai reviennent, ces renforts vous seront très précieux.

— C'est vrai, admit Otto, mais ma priorité, c'est d'empêcher ces chiens d'approcher. Avec nos nouveaux cuirassés, l'entrée du port sera bien défendue. L'ennemi n'accédera plus aux quais.

— Oui, renchérit Ganley. Cinq voiliers, ce sera suffisant pour barrer le chemin aux esclavagistes.

Nicci n'en crut pas ses oreilles.

— Impressionnant ! Où est passée l'insouciance dont vous faisiez montre naguère ?

Sur cette remarque, la magicienne abandonna les deux hommes.

Un peu plus loin, elle avisa un vieux type chauve vêtu d'un pagne. La peau tannée, il semblait rongé par l'âge. Pourtant, avec une souplesse insoupçonnable, il s'assit en tailleur au bout du quai, au-dessus de l'eau.

Devant lui, quatre jeunes hommes s'apprêtaient à plonger. Prenant chacun une grosse pierre sur un tas, ils sautèrent, à croire qu'ils voulaient se suicider.

Après de longues minutes, les quatre plongeurs refirent surface, toujours lestés d'une pierre. Leur professeur les regarda remonter sur le quai, mais il ne les félicita pas.

Sur son torse nu, le vieil homme portait un nombre invraisemblable de cercles tatoués.

— Vous êtes des pêcheurs de perles-souhais..., souffla Nicci.

Le vieil homme releva la tête.

— Je suis même le meilleur de tous. Loren, pour vous servir. Mon fardeau, c'est d'entraîner ces jeunes idiots pour trouver celui qui me succédera. Pour ça, il faut avoir de sacrés poumons. Certains candidats ne remontent jamais à la surface.

» C'est casse-pieds, parce que chaque fois, je dois plonger pour

recupérer les pierres. Assommant, non ?

Les poumons près d'imploser, un cinquième jeune plongeur creva la surface puis jeta sa pierre sur le quai, à côté du vieux formateur.

— C'était trop facile, mon gars, lâcha Loren. La prochaine fois, prends une pierre plus lourde.

Joignant le geste à la parole, il tendit au malheureux un lest qui le fit couler instantanément.

— J'ai déjà eu affaire à des plongeurs, fit la magicienne. Et ça ne s'est pas toujours bien passé. Mon nom est Nicci.

Loren ricana.

— À Serrimundi, tout le monde te connaît, magicienne. Pour moi aussi, ça ne se passe pas toujours très bien. Pourtant, vu leur nullité, mes élèves ne devraient pas se montrer arrogants.

— Tu sembles avoir une haute opinion de toi...

— Quand elle est justifiée, la fierté n'est pas un défaut.

Les cinq plongeurs émergèrent en même temps et s'accrochèrent au quai, les yeux rivés sur leur maître.

— Nous avons exécuté tous tes ordres, Loren, dit un jeune type au visage plat et large.

Sur Nicci, il posa des yeux de prédateur. Un vrai requin, pensa la magicienne avant de lui rendre la pareille.

— Je vais trouver autre chose, dit Loren. Vous n'êtes pas assez fatigués.

— Pourquoi ne travaillent-ils pas au démontage des épaves ? demanda Nicci. Qu'ils se rendent donc utiles !

— Les pêcheurs de perles-souhaits ne s'abaissent pas à ce genre de choses, lâcha un des plongeurs.

Loren se rembrunit. À l'évidence, ce n'était pas la réponse qu'il attendait.

— Tu feras ce que je te dirai ! Tu as vu le nombre de tatouages que j'arbore ? Pêcheur de perles-souhaits, tu ne l'es pas encore, mon petit gars. Pour l'instant, tu as des poumons de nourrisson. Inspirer un peu d'humilité ne te ferait pas de mal.

Au moment de l'attaque des Norukai, Nicci avait tancé des pêcheurs, les convainquant de l'aider. Sous l'eau, ils avaient transporté des bouteilles remplies de Feu de Sorcier, afin de couler plusieurs galères. Du coup, la magicienne en avait presque oublié ses mésaventures sur le *Randonneur des Vagues*, où plusieurs de ces types avaient tenté de l'empoisonner et de la violer.

Loren se pencha et beugla :

— Obéissez à la magicienne ! Allez aider les équipes, dans le port. Serrimundi a besoin de vous.

— Et pourquoi ferais-je ça ? demanda le jeune coq lubrique.

— Parce que ça te rapportera plus que de l'argent, dit Nicci. Pour

une fois, tu te sentiras utile. Même chose pour tes amis.

Les cinq jeunes gens regardèrent Nicci comme si elle avait perdu la raison.

— Une dernière chose : si les Norukai prennent Serrimundi, ils ne seront pas du genre à acheter des perles-souhaits. En supposant que vous soyez encore vivants pour les pêcher.

— Direction le port ! cria Loren. Quand vous aurez fini, je vous autoriserai peut-être à aller voir les filles.

— Nous sommes des plongeurs, s'indigna un des types. Ce sont les filles qui viennent nous voir !

— Sauf si je raconte partout que vous avez la lèpre.

Dégoûtés, les cinq crétins nagèrent en direction de l'épave la plus proche.

Mais le gong retentit, venu de la falaise, et tout le monde se pétrifia. Levant les yeux, Nicci vit qu'une sentinelle agitait frénétiquement les bras.

— Les Norukai ? On va encore devoir se battre ?

— Non, ce n'est pas une attaque. (Loren tendit l'oreille.) Trois coups de gong, un silence, trois autres... Des navires de ligne. Trois.

— Trois ? s'étonna Nicci. Les marchands sont concurrents, ils ne naviguent pas de conserve.

— Exact, approuva Loren. C'est bien la première fois que je vois ça.

Un peu plus tard, alors que les voiliers entraient dans le port, Nicci entendit dire qu'ils venaient de Renda-sur-Baie.

Et qu'il y avait à bord Nathan, Bannon et d'autres vétérans d'Ildakar.

Mills, Straker et Donell jetèrent l'ancre près de la statue géante et envoyèrent à terre des émissaires.

Même si elle le cachait très bien, Nicci frétila comme une gamine lorsqu'elle vit Nathan, superbe dans sa classique tenue d'aventurier. Derrière lui, elle reconnut Bannon Farmer, l'escrimeur aux cheveux roux, et la Mora-Zith Lila, très légèrement vêtue de cuir noir.

Trois personnes que Nicci pensait ne jamais revoir. Venant de l'autre bout de l'Ancien Monde, comment se retrouvaient-elles à Serrimundi ?

Dans le regard de Nathan, la magicienne vit qu'il ne s'attendait pas non plus à la revoir.

Dès qu'il aperçut Nicci, Bannon se leva, manquant faire chavirer le canot.

— Nicci ! Je n'en reviens pas que tu sois là !

Lila saisit son jeune compagnon par le poignet.

— Si tu te noies après être tombé à l'eau, mon gars, je l'aurai mauvaise. Tu crois que j'ai fait tous ces efforts pour ça ?

Dès que le canot eut accosté, Bannon sauta sur le quai et courut serrer la magicienne dans ses bras.

— Tu m’as tellement manqué, après tout ce qu’on a traversé ensemble. Je suis sûr que tu t’es fait du souci pour moi...

— Pas au point de m’empêcher de dormir...

Malgré ses rodomontades, Nicci était heureuse de revoir ce sacré garçon. Très émue – selon ses critères –, elle se laissa aller à lui rendre son étreinte.

— Je me réjouis de te savoir en vie... Mais j’ai été très occupée à ériger des défenses, à tuer des Norukai et à ferrailer contre les hommes d’Utros.

Nicci s’écarta de Bannon. Un court instant de répit, car Nathan aussi joua bon de l’enlacer.

— Nous aussi, on a eu du pain sur la planche ! s’exclama-t-il. Il s’est passé beaucoup de choses, et la guerre avance dans notre sillage. Par bonheur, nous voilà réunis. C’est plutôt bien, quand on a un monde à sauver.

— Ensemble, ce sera bien plus facile ! s’enthousiasma Bannon.

Nicci cessa de feindre l’indifférence.

— Je me suis inquiétée pour vous deux, c’est vrai... Notre séparation, je l’ai pensée définitive. Je vous croyais morts, ou piégés par le linceul de l’éternité.

— On t’a crue morte aussi, avoua Bannon. Je suis si heureux que ce soit faux !

Alors qu’il souriait à la magicienne, Lila coula un regard noir à son compagnon.

— On a beaucoup de choses à se raconter, dit Nathan. Renda-sur-Baie n’existe plus, même chose pour Surplomb-du-Monde. L’armée d’Utros est partie d’Ildakar, et nous n’avons pas pu l’arrêter.

— L’armada des Norukai a attaqué en même temps que les soudards, précisa Bannon. À présent, les esclavagistes cabotent et les soldats traversent les terres. Avec Tanimura comme objectif, j’en suis sûr.

Cette nouvelle sema le désarroi parmi les gens venus accueillir les visiteurs.

— Que faire contre cette menace ? demanda Otto.

Avec son érudition et sa connaissance pointue du langage de la Création, Nathan, s’avisait Nicci, l’aiderait peut-être à percer le secret du cube de Richard.

Le cœur plus glacé que jamais, elle lâcha :

— Voilà ce que j’attendais depuis le début.

Chapitre 67

Des canots déposèrent tous les détenteurs du don sur les quais. Les réfugiés, quant à eux, restèrent sur les navires, dans l'attente d'un nouveau foyer. Otto leur fit envoyer des vivres, de l'eau et des équipements, mais Serrimundi ne pouvait plus accueillir personne.

Alors que Nicci et Otto préparaient une réunion publique pour débattre des dernières et inquiétantes nouvelles, Bannon et Lila allèrent explorer le port et ses environs. Quittant les quais, ils s'engagèrent sur une piste qui conduisait au sommet de la falaise de Mère la Mer.

Les yeux levés, le jeune escrimeur admira la formidable sculpture.

— Cette statue est célèbre jusque sur mon île, dit-il. Je n'aurais jamais cru voir un jour la Mère la Mer de Serrimundi.

Bannon se tourna vers Lila, espérant qu'elle partagerait son émerveillement. Ses ecchymoses guéries, la Mora-Zith était superbe... à la manière dont peut être belle une lame bien aiguisée.

Depuis leur évasion du Bastion, elle ne quittait plus son protégé d'un pouce.

Même la nuit, quand ils dormaient dans une étroite cabine, sur le navire de Mills, elle insistait pour mater le jeune homme. Cela dit, en matière de maternage, elle n'était guère douée. Pourtant, Bannon n'aurait pas voulu d'une autre compagne.

— Tu parles souvent de Mère la Mer, dit la Mora-Zith. En général, c'est pour jurer après...

Bannon leva de nouveau la tête vers la sculpture.

— Avant tout ça, je n'avais jamais vu la déesse de mes yeux, reconnut-il, mais dans un lointain passé, à ce qu'on raconte, elle apparaissait à ses fidèles sous la forme d'une créature de vif-argent.

— Elle est très belle, admit Lila d'un ton grognon.

Les yeux de Mère la Mer fixaient éternellement le port, afin de le protéger. Défendre Serrimundi était la mission de cette déesse, affirmait-on. Cela dit, lors de la dernière bataille, elle n'avait pas bougé un cil. Si la ville existait toujours, c'était grâce à Nicci.

En marchant, Bannon s'autorisa à laisser courir ses doigts sur le fourreau et la poignée de la magnifique épée offerte par Nathan. De sa vie, il n'avait jamais rêvé de posséder une telle arme.

Solide, c'était différent... Fier de l'avoir payée de ses deniers, il s'était entraîné jusqu'à ce qu'elle devienne le prolongement de son bras. Aucune arme ne lui inspirerait plus ce sentiment. Cela dit, la

lame de Nathan était une véritable merveille.

Profitant d'un court répit, avant la prochaine bataille, Bannon s'enivrait de ces quelques moments passés avec Lila, une femme adorable... quand on la connaissait.

Ces derniers temps, il se sentait... différent. Comme s'il n'était plus un cultivateur de choux qui avait fui une île isolée pour échapper à son destin. Un jeune homme que son père tabassait, avant de finir par tuer sa mère. Un type dont le meilleur ami avait été enlevé par des esclavagistes...

Ce Bannon-là n'existait plus. Après avoir sillonné le monde et survécu à de grandes batailles, le nouveau s'était endurci tout en gardant la capacité de s'émerveiller. Aujourd'hui, il portait de beaux vêtements, une arme d'exception, et il mangeait (presque) toujours à sa faim. À ses côtés, une superbe femme lui tenait lieu de formatrice et d'amoureuse, refusant de le quitter une seconde.

De quoi avoir du mal à y croire...

— Douce Mère la Mer..., murmura-t-il en levant de nouveau les yeux vers la déesse.

— Tu en fais trop avec elle, siffla Lila. Comme devant cette fichue Nicci.

— Pardon ?

— Tu te pâmes en présence de cette magicienne.

— Moi ?

— Je t'ai vu faire. Quand tes yeux se posent sur elle, ton cœur bat la chamade. Elle est désirable, je l'avoue, mais moi aussi. Je ne suis pas assez blonde à ton goût ? Ou alors, ce sont ses seins... Ils t'excitent, c'est ça ?

La Mora-Zith se tendit, comme si elle était prête à attaquer.

Bannon ne sut que répondre. Tout au début, il s'était effectivement entiché de Nicci. Pour la séduire, il lui avait même offert des fleurs – empoisonnées, comme elle le lui avait fait découvrir. Se contentant d'abord de le repousser, la magicienne avait menacé de le tuer s'il insistait. Un souvenir qu'il trouvait drôle... avec du recul.

— Nicci ? Elle me terrifie !

Lila dégaina son épée d'une main et saisit sa Pointe-douleur de l'autre. Une arme redoutable, Bannon avait payé pour le savoir.

— Et moi, mon gars, je ne te terrifie pas ? Défends-toi, et tu apprendras peut-être ta leçon.

Avant la première attaque, Bannon eut tout juste le temps de dégainer sa superbe épée.

Jusque-là, il s'était entraîné à blanc, combattant des ennemis imaginaires. Mais là, Lila ne plaisantait pas.

Elle frappa, recula, visa le ventre...

Si Bannon n'avait pas reculé, ses boyaux se seraient retrouvés à l'air

libre. D'ailleurs, un nouveau coup fendit le tissu de sa chemise.

— Lila, qu'est-ce qui te prend ?

Pour se défendre, Bannon mobilisa tout son talent. Mais dans sa main, l'épée d'apparat semblait... étrangère, son équilibre très différent de celui de Solide.

Serrant plus fort la poignée ouvragée, il para néanmoins un coup et sentit l'onde de choc remonter jusqu'à son épaule.

Sous les auspices de Mère la Mer, le duel continua, de plus en plus sauvage.

— Tu sais, ça m'a mise hors de moi quand je t'ai vu reluquer une autre femme !

— Reluquer ! Jamais !

Enragée, Lila décocha deux nouveaux coups que Bannon esquiva de justesse. Quand il en para un troisième, il constata que l'épée lui paraissait beaucoup plus familière.

— Je ne pense qu'à toi, c'est juré !

— Prouve-le ! rugit Lila.

Plusieurs fois, Bannon échappa d'un souffle à la mort. Et la Mora-Zith ne se calmait toujours pas. Que cherchait-elle, au juste ?

Au fil du duel, le jeune escrimeur oublia qu'il ne maniait pas Solide. Plus serein, il étudia la technique de son adversaire. Comme il la connaissait déjà très bien, il devint presque facile d'esquiver ou de parer les attaques.

Cela dit, elle ne transpirait pas alors qu'il n'avait plus un poil de sec.

Le souffle court, il se força à résister tout en guettant une ouverture. Quand elle se présenta, il la saisit mais frappa du plat de la lame et toucha sa cible à la tempe.

Lila tituba, recula et plaqua une main sur son oreille. Respectant une distance de sécurité, elle baissa sa lame et chercha le regard de Bannon.

Alors qu'il s'attendait à y voir des éclairs, le jeune homme y lut de l'admiration.

— Tu t'es bien battu, mon gars, parce que je t'ai bien formé. Je voulais que tu prennes confiance avec ta nouvelle épée. Une arme, ce n'est qu'un outil, tu dois te graver ça dans la caboche. Tu te lamentes d'avoir perdu Solide, mais avec cette lame, tu feras autant de dégâts. Maintenant, tu le sais.

Bannon baissa les yeux sur son épée.

— Tu as fait ça pour m'entraîner ? En feignant d'être jalouse ?

— Je n'ai rien feint du tout... Quand on s'entraîne, nos corps bougent parfaitement ensemble, mais je préfère qu'on fasse ça au lit. Aujourd'hui, tu m'as convaincue que je suis au centre de tes pensées. Nous ne nous battons plus ainsi.

» Maintenant, filons d'ici. Je ne veux plus être dominée par cette

déesse. Toi et moi, on ne se battra plus jamais à mort.

La réunion eut lieu l'après-midi même, dans un entrepôt vide qui portait encore les stigmates du raid de Kor. Rassemblant les capitaines de navire, les officiers supérieurs et les notables de la ville, les débats eurent lieu autour d'une pile de caisses – la tribune – entourée de bancs en guise de gradins.

Alors que l'assemblée se constituait, Nathan recensa les « heureux » élus.

Zimmer et Norcross représentaient le corps expéditionnaire d'haran venu de Tanimura. Faute d'avoir choisi une nouvelle Dame Abbess, Eldine, Rhoda et Mab parleraient au nom des Sœurs de la Lumière.

In petto, Nathan doutait qu'on puisse trouver une remplaçante qui arrive à la cheville de Verna.

Alors qu'elle prenait place à la tribune, Nicci rayonnait de pouvoir et de confiance.

Perri, Olgya et Oron, les défenseurs d'Ildakar, seraient aussi une force à prendre en compte.

Dans l'entrée et le long des murs, des citoyens se préparaient à suivre les débats les plus importants auxquels ils aient assisté.

Dès qu'Otto eut tapé sur une cloison avec son maillet, le silence se fit.

Pour commencer, Nathan, Nicci et Zimmer décrivirent la situation. Oron et Olgya ajoutèrent leurs témoignages, et Bannon fit un long exposé sur les abominations des Norukai.

Thaddeus évoqua la destruction de Renda-sur-Baie, sacrifiée pour affaiblir les hordes d'Utros.

Jared, le pêcheur de krakens, posa la première question :

— Ces Norukai, quand devons-nous les attendre ? S'ils vous ont suivis depuis Renda-sur-Baie, ils ne devraient plus tarder.

— La poursuite a été interrompue, répondit Mills. Les sorciers ont démoli une galère, et Olgya nous a dissimulés derrière une nappe de brouillard. Les Norukai ont rebroussé chemin, je suppose.

» Nos bateaux de pêche ont trouvé refuge dans des criques ou des villages. Nous, nous avons filé afin de vous prévenir.

— Les Norukai ne sont pas pressés, intervint Zimmer, très calme. En chemin, ils raseront tous les villages de la côte, juste pour le plaisir. Et l'armée d'Utros aura besoin de temps pour traverser les terres.

— S'ils suivent la vieille route impériale, dit Otto, ils peuvent même contourner Serrimundi, parce que la voie fait un détour. C'est en partie pour ça que l'Ordre Impérial nous a laissés en paix. Il est possible que nous n'ayons pas à nous inquiéter d'Utros.

— Bonne nouvelle, railla Jared. Cent quarante galères, ce ne sera pas la mer à boire.

— Même si Utros fait un détour, dit Nicci, la situation reste inquiétante. Selon moi, Tanimura est l'objectif prioritaire de l'ennemi. Là-bas, le général Linden peaufine les défenses avec ses soldats, la milice locale et une foule de réfugiés avides de vengeance. Devant le port, une petite flotte monte la garde. En d'autres termes, Tanimura ne tombera pas sans résistance.

— Linden est un excellent officier, intervint Zimmer. Cela dit, j'ai hâte d'être de retour dans ma garnison, pour prendre les choses en main.

— Mon navire est plein de réfugiés et de soldats, dit le capitaine Donell, et les réserves fondent vite. Si Serrimundi ne peut pas accueillir les fugitifs, il faut que je rallie Tanimura le plus vite possible.

— Même chose pour moi, fit le capitaine Mills.

— Maintenant que la *Vierge des Brumes* est cuirassée, rappela Ganley, elle pourra veiller sur le port. Nous avons d'autres navires pour cette mission, mais un gros transporteur nous aiderait à barrer le chemin des galères.

— Je resterai, annonça le capitaine Straker. Ma sœur habite à Serrimundi...

Oron et Perri se consultèrent du regard.

— Nous deux, annonça Oron, nous accompagnerons le capitaine Mills, pour aider à défendre Tanimura.

— Dans ce cas, proposa Olgya, je resterai ici pour protéger Serrimundi. Ce n'est pas Ildakar, mais ça reste une belle ville quand même.

Très anxieux, Otto se tourna vers Nicci. :

— Magicienne, vous êtes une alliée précieuse. Je vous demande de rester. Serrimundi a besoin de vous.

— Je resterai, mais pour une autre raison. Je veux en découdre avec Calvaire le plus tôt possible. Parce que je suis prête à l'affronter.

— Je combattrai avec Nicci ! s'écria Bannon. (Soudain tout rouge, il jeta un coup d'œil à Lila.) Je veux dire : nous combattons avec Nicci.

— Oui, je ne quitterai pas Bannon Farmer, déclara Lila.

— Je m'en voudrais de faire éclater de nouveau le groupe, dit Nathan. Mais avant de prendre des dispositions, nous devons savoir où sont les Norukai et à quelle vitesse ils avancent.

Nicci s'adressa aux capitaines :

— Je désire cingler vers le sud avec le bateau le plus rapide dont nous disposons. Qui veut bien me conduire jusqu'aux galères ? Pour connaître leur position, c'est la seule solution. Nous les provoquerons, et, avec un peu de chance, elles en oublieront Serrimundi et nous suivront jusqu'à Tanimura, où les attendent nos véritables défenses. Là, nous aurons l'occasion de les écrabouiller.

Les citadins soupirèrent de soulagement. Un très bon plan, ça...

— Le *Chasseur* est à votre disposition, magicienne, dit Jared. C'est un destrier des mers, et mon équipage connaît parfaitement ces eaux. Plus d'une fois, nous y avons pêché des krakens. Nous lèverons l'ancre sur votre ordre. Après un petit nettoyage des cabines, cela dit...

— Ce serait préférable, marmonna Otto.

Chapitre 68

Soulevant une colonne de poussière géante, l'armée d'Utros avançait inlassablement. Émaciés, coupés de tout y compris de leur époque, et à bout d'espoir, les braves ne renonçaient pas. De temps en temps, des individus craquaient, mais le groupe, lui, gardait sa superbe. Les pieds en sang dans leurs godasses trouées, la peau tannée par le soleil et tendue à craquer sur les os, les survivants d'un lointain passé ne baissaient pas les bras et dévastaient sur leur passage tout ce qu'ils ne pouvaient pas dévorer.

Regardant ses hommes, Utros fut impressionné par la détermination qu'ils affichaient. Malgré leurs joues creuses et leurs yeux exorbités, ils restaient concentrés sur leur objectif et ne doutaient à aucun moment de leur chef.

C'était pour ça, plus qu'à cause du sortilège des jumelles, qu'ils ne se plaignaient jamais. Jusqu'à Tanimura, ils marcheraient sans faiblir. Là, une fois la ville prise, Utros jetterait les bases d'un empire qui irait un jour d'Orogang aux confins du Nouveau Monde.

Oui, du *Nouveau Monde*.

Malgré le poids de son casque, Utros gardait la tête bien droite. Pas question de décevoir ces héros ! Quinze siècles plus tôt, ils avaient commencé le siège d'Ildakar. Au sortir d'un long sommeil, ils s'étaient battus dans les montagnes, dans les vallées et enfin sur le chemin de l'océan. En soi, c'était déjà une victoire, mais Utros avait d'autres ambitions pour eux.

Tanimura, la clé de tout !

Chevauchant près du général, comme d'habitude, Ruva semblait plongée dans une transe. Même s'il insistait pour qu'elle s'alimente, la magicienne fondait à vue d'œil.

— Tu crois qu'Ava sera à Tanimura ? demanda-t-elle. Ma sœur me manque...

— Pourquoi ? Elle peut apparaître à volonté, non ?

— Peut-être, mais je ne l'ai plus vue depuis longtemps.

Sur le corps de Ruva, les runes que les jumelles se peignaient réciproquement étaient par endroits effacées. Des manques qui nuisaient probablement à l'efficacité de ces formes de sortilège.

Plus inquiétant, Utros vit sur le crâne de la magicienne un duvet indiquant qu'elle avait renoncé à se raser.

Dans ses yeux, une lueur malsaine dansait en permanence.

— L'empereur Kurgan sera-t-il à Tanimura, général chéri ? Si c'est le

cas, je t'aiderai à vaincre.

— Croc de Fer ne nous intéresse plus... Aujourd'hui, nous avons d'autres ennemis. Mais j'ai besoin de toi, Ruva. Tu es la seule magicienne qui me reste.

Le regard halluciné de Ruva se posa un instant sur le général.

— Non... Non... Nous sommes toutes les deux à tes côtés. Ava reviendra. Le Gardien ne la tient pas encore.

Utros serra les dents pour s'empêcher de dire des mots qu'il regretterait aussitôt.

— J'ai besoin de ta magie et de ta loyauté ! Et surtout, il faut que tu sois à mes côtés !

Clignant des yeux, Ruva sembla revenir à la réalité.

— Je le suis, général chéri... Mais privée de ma sœur, je me sens dépourvue de substance. Elle est là en permanence, sans y être vraiment, et ça mine mon Han. Si elle revient, je serai de nouveau telle qu'en moi-même.

Ruva leva la tête et sembla implorer le ciel :

— Ava, où es-tu ? Le Gardien n'a pas le droit de te retenir. Pour le moment, il doit nous laisser libres toutes les deux.

Après la déception de Renda-sur-Baie, où ils n'avaient rien trouvé à se mettre sous la dent, les antiques guerriers avaient tout saccagé puis regardé les galères appareiller. Pour eux, les Norukai n'auraient pas pu grand-chose, et de toute façon, ils s'en fichaient.

Ravi par sa toute nouvelle guerre, Calvaire voguerait de mise à sac en mise à sac, toujours en direction du nord. Pour atteindre Tanimura, les fantassins mettraient plus longtemps. Mais s'ils ne se ménageaient pas, ils auraient une chance d'arriver en même temps que les esclavagistes, qui « flânaient » en chemin.

Au lieu de longer la côte, l'armée avait opté pour la vieille voie impériale depuis longtemps abandonnée. Pour être franc, Utros avait remercié le ciel qu'elle existe encore. Tracées en ligne droite, ces routes n'étaient pas dédiées au commerce, mais à la conquête. C'était par là, en un lointain passé, que Sulachan avait fondu sur le Nouveau Monde pour affronter ses sorciers.

S'il ne restait plus grand-chose des pavés de jadis, la voie conduisait directement à Tanimura.

— Voilà beau temps qu'une armée conquérante n'est plus passée par ici, fit Utros.

Derrière lui, les soldats continuaient à avancer en dévorant tout ce qu'ils pouvaient.

En réponse à la prière de Ruva, une silhouette verte se matérialisa dans les airs.

— Je suis là, ma sœur. Mais chaque jour, ça devient de plus en plus difficile.

Ruva ouvrit les bras et sa jumelle vint s'y blottir. Aussitôt, le spectre gagna de la substance, mais la magicienne vivante en perdit. Puis le phénomène s'inversa de nouveau.

— Nous voilà liées, ma tendre sœur.

— Non, on nous déchire ! s'insurgea Ava. Le Gardien nous veut toutes les deux. Plus je résiste, et plus il tire fort.

— Le Gardien nous veut tous..., soupira Ruva.

Ava se sépara de sa sœur, vint léviter devant Utros et désigna les soldats.

— Il les appelle ! Tous, il les connaît, et ils ne peuvent pas oublier que leur place est dans le royaume des morts.

— Non, leur place est avec leur général, et rien ne les arrêtera.

Dans la colonne qui avançait en désordre, des hommes épuisés s'écroulaient. Hallucinés, les soldats qui les suivaient les piétinaient sans les voir. D'autres, à demi fous, brisaient leur cuirasse puis les dévoraient – parfois encore vivants, semblait-il.

Ruva eut un rire de démente.

— Regardez ! Le Gardien demande son dû.

— Eh bien, pour l'instant, il devra se satisfaire de peu... (Utros baissa la voix.) Il tient Majel et Kurgan, mais moi, j'ai un monde à conquérir. Et je jure d'y arriver. Après, pour le rendez-vous avec le Gardien, il sera toujours temps de voir.

Le spectre d'Ava rit à son tour.

— Le Gardien nous tire vers le voile. Il attendra, mais pas éternellement.

La forme spectrale s'étira et se dissipa à demi. Ava tendit un bras vers Ruva, qui ne parvint pas à lui prendre la main, car elle disparut avant.

Ruva et Utros continuèrent seuls.

— Si tu attends, marmonna le général à l'intention du Gardien, je t'apporterai plus d'âmes que tu peux en vouloir... Alors, patiente !

Chapitre 69

Tenant parole, le capitaine Jared apprêta le *Chasseur* en moins d'une heure. Ces dernières semaines, le « destrier » avait surtout récupéré des réfugiés dans des villes et des villages pour les amener à Tanimura. Là, Jared allait cingler vers le sud, jusqu'à rencontrer la flotte ennemie. Ensuite, il faudrait improviser...

Pendant qu'il mouillait à Serrimundi, le bateau avait reçu des plaques de blindage. Ainsi équipé, il avait quelque chose de fringant. Un adjectif rarement utilisé pour un bateau de pêche au kraken.

Tandis que le navire quittait le port, Nicci resta sur le pont, laissant le vent du soir ébouriffer ses cheveux. Même ainsi, elle captait encore la puanteur typique des krakens.

Nathan, Bannon et Lila vinrent se joindre à la magicienne.

Débordant d'assurance et plutôt satisfait de lui par nature, Nathan n'avait plus de limites depuis que le groupe était reconstitué. Même sur le bateau crasseux, il portait une chemise blanche, une veste neuve et une cape brodée. Les cheveux flottant au vent, il lança :

— Bien que l'avenir soit sombre, je suis heureux de te retrouver, magicienne. Richard m'a chargé de veiller sur toi, et j'aurais détesté le décevoir.

Nicci plissa le front.

— C'est moi qui devais t'épargner des ennuis. Et maintenant, nous avons une guerre sur les bras.

— Ce conflit, nous ne l'avons pas commencé, magicienne. Mais sois sûre que nous le finirons !

Bannon tapota le fourreau de son arme.

— Je combattrai avec vous. C'est gagné d'avance.

Nicci reconnut l'épée d'apparat que Nathan portait au départ de D'Hara.

— Tu lui as donné ta lame ?

— Ce garçon avait besoin d'une nouvelle arme, alors...

Bannon se rembrunit.

— Calvaire a jeté Solide dans le fleuve. J'adorais cette arme, et la voilà perdue à jamais. (Il tira légèrement sa nouvelle épée du fourreau.) Mais j'aime autant ma nouvelle lame. Celle d'un sorcier !

— Après ses exploits, expliqua Nathan, ce brave garçon méritait d'avoir une épée digne de ce nom. Mon don revenu, je me contenterai d'une lame ordinaire.

En se contorsionnant, Lila réussit à se placer entre Bannon et Nicci.

— Une lame, c'est fait pour tuer l'ennemi. Son apparence et son prix ne comptent pas.

La nuit tombée, alors que le *Chasseur* fendait les flots, Jared fit sonner sa cloche pour attirer l'attention de l'équipage.

— Nous allons servir le dîner, annonça-t-il. Des délices de kraken, afin d'impressionner nos invités.

— Vraiment ? plaisanta un marin. On ne devait pas garder cette carne pour tuer les Norukai avec ?

Jared fit mine d'être vexé, et tout le monde rit.

Les « délices » de kraken se caractérisaient par une sauce – un héritage de sa mère, selon le capitaine – censée rehausser le goût d'une chair délicate.

— Comme ça, c'est mangeable, dit un autre marin, d'humeur taquine.

Nathan sembla se régaler. Plus réservées, Nicci et Lila mangèrent du bout des lèvres.

— C'est meilleur que des entrailles de poisson, dit Bannon, comme si c'était un compliment.

Ensuite, il révéla que sa mère cuisinait le kraken avec des choux, sur son île natale. Le kraken et à peu près tout le reste, puisqu'on trouvait peu d'autres légumes...

Assis sur une caisse, au milieu du pont, Jared se pencha vers Nicci et retrouva tout son sérieux.

— Mes gars et moi, on est contents d'avoir une mission importante. En général, les pêcheurs de krakens se font charrier par les autres marins. C'est vrai, notre bateau pue, et il n'est pas vraiment propre. Et je reconnais que certaines personnes, très rares, n'apprécient pas le kraken. Mais ça ne fait pas de nous des citoyens de seconde zone, et nous nous battons pour notre patrie !

Plus tard, alors que l'équipage se reposait, Nicci attira Nathan à l'écart :

— Lors de ma précédente visite, j'ai envoyé un message à Richard pour lui parler de notre guerre et lui demander de l'aide. D'après ce que j'ai compris, il a des ennuis aussi. J'ignore lesquels... Mais il pense que je suis à même de régler tous les problèmes ici.

Nathan releva le menton.

— Que *nous* sommes capables, tu veux dire ?

Nicci sortit le petit cube en os et le tendit au vieil homme.

— Selon Richard, c'est la clé de tout. J'ai lancé une toile de vérification – en vain. Tu as idée de ce que c'est ?

Curieux, Nathan prit le cube et étudia ses faces.

— C'est du langage de la Création... « La vie pour les vivants, et la mort pour les morts... »

Délicatement, Nathan poussa le couvercle et émit un sifflement

modulé quand il découvrit la perle de lumière en lévitation.

— Eh bien, c'est... un construct.

— Je sais, mais à quoi sert-il et comment l'activer ? Richard a dû se dire que je comprendrais, mais il m'a surestimée.

— Avec un peu de temps, je trouverai peut-être la réponse. Je m'y connais en constructs.

— Moi aussi, mais celui-ci me dépasse.

Nathan referma le cube, le fit tourner entre ses doigts puis le rendit à Nicci.

— On peut l'étudier ensemble, si tu veux. Mais si Richard pense que tu dois comprendre, il a sûrement raison. En attendant, nous avons d'autres armes à opposer à l'ennemi. Si on parvient à le localiser.

Les deux jours suivants, Nicci et Nathan amplifièrent les vents, ce qui doubla la vitesse du *Chasseur*. Jared et ses marins, eux, scrutèrent l'océan – sans apercevoir l'ombre d'une voile bleu foncé.

Le construct de Richard continua à dépasser la magicienne, même avec l'aide de Nathan.

Le troisième jour, les marins se montrèrent plus nerveux et leur capitaine aussi. Pour les distraire, Lila et Bannon s'entraînèrent sur le pont tandis que Nathan sondait l'horizon.

— J'ai hâte de trouver les Norukai, dit Nicci au vieil homme, mais en même temps, je me réjouis qu'ils soient encore loin de Serrimundi et de Tanimura, qui auront plus de temps pour se préparer.

— Douce Mère la Mer, nous sommes prêts à nous battre ! s'écria Bannon, le souffle un peu court. Sur-le-champ !

Dans son nid-de-pie, la vigie au torse nu lança un message inédit :

— Onde-miroir devant nous, capitaine !

Nicci suivit l'index pointé du marin et repéra une large zone où l'eau ressemblait effectivement à un miroir.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— En général, qu'il y a un kraken juste sous la surface.

Jared beugla des ordres aux marins et courut à la barre.

— On ne peut pas rater une occasion pareille. Le kraken est devant nous. C'est l'heure de redevenir des pêcheurs !

Avec l'efficacité de gens bien entraînés, les marins prirent des cordes, des harpons et plusieurs filets lestés. Excités, ils s'étirèrent puis fléchirent les membres pour s'échauffer.

Alors que le *Chasseur* approchait du « miroir », un tentacule vert parfaitement lisse jaillit hors de l'eau – une sorte de bras d'honneur, aurait-on dit. En réponse, les marins crièrent de défi.

Trop pressé, un homme lança son harpon, qui s'écrasa dans l'eau. En marmonnant, il tira sur la corde et rappela l'arme à lui.

Le tentacule poisseux de vase paraissait être tacheté, comme le

pelage d'un léopard. Un autre émergea de l'eau, vite suivi par quatre nouveaux, tous étant couverts de ventouses.

On eût dit que le monstre aussi s'étirait.

— Il va attaquer ? demanda Nathan.

Les marins s'esclaffèrent et Jared roula de gros yeux.

— Les krakens sont des créatures paisibles qui se nourrissent d'algues. Quand on cherche à les tuer, ils se débattent, mais ce ne sont pas des monstres marins.

Pendant l'approche, certains marins se campèrent au bastingage, harpons prêts au lancer. Derrière eux, d'autres hommes tenaient les cordes et les filets. À l'évidence, l'effort serait collectif, comme lors d'une attaque sur un champ de bataille.

— J'ai compté six tentacules, dit Bannon. Un kraken en a combien ?

— C'est très variable, répondit Jared. Plus il en possède, et plus de chair nous rapportons.

— Nous sommes à la bonne distance, capitaine ! cria la vigie.

Les marins ne se le firent pas dire deux fois. Avec la coordination d'un détachement d'archers, ils lancèrent leurs harpons.

Sept tombèrent dans l'eau mais quatre touchèrent leur cible.

Le kraken réagit comme une araignée piégée au centre de sa toile. Alors qu'un des matelots enroulait autour de sa taille la corde de son harpon, le réflexe de défense de la créature marine le tira en avant, manquant le faire passer par-dessus bord. Deux de ses camarades eurent par bonheur le réflexe de le retenir.

D'autres harpons firent mouche tandis que le bateau approchait. Les marins tirèrent sur les cordes, mais le kraken résista. Sous la traction, la coque grinça et deux plaques de blindage se détachèrent en partie.

Une multitude de tentacules jaillirent de l'eau. Alors que le kraken en émergeait malgré lui, Nicci vit que son corps était une grosse sphère recouverte d'une carapace semblable à celle d'un crabe. Les tentacules en sortaient comme les rayons d'une roue.

Sur la carapace, les harpons rebondissaient, inoffensifs.

Un tentacule se tendit et tenta de saisir les agresseurs massés sur le pont. De justesse, Bannon se baissa avant d'être pris.

Nathan sourit de la scène, mais un autre tentacule, plus vicieux, balaya le pont, le percuta et l'envoya s'étaler sur une caisse. Se heurtant la tête contre un angle, le vieil homme resta sonné un moment. Ses longs cheveux blancs poisseux de vase, il saignait d'une plaie au front.

Bannon se précipita pour aider son mentor. Vexé, Nathan se redressa tout seul, une main plaquée sur sa blessure.

— Je vais bien, je t'assure. C'est juste que je suis secoué.

En équilibre sur deux genoux et une main, le vieux sorcier semblait très loin de sa meilleure forme.

— Je vais me reposer un peu...

Alors que les tentacules tourbillonnaient autour du bateau, les marins continuaient à handicaper leur proie en coupant tous ceux qui passaient à leur portée.

— Surtout, n'hésitez pas à utiliser votre don, magicienne, dit Jared. Vous ne pourriez pas arrêter son cœur, par exemple ?

— Pour vous priver d'un peu de distraction ? grinça Nicci. Ma magie, je préfère la réserver pour nos vrais ennemis.

Les crochets des harpons solidement plantés dans la peau du kraken, les marins continuaient à tirer sur les cordes, rapprochant la créature blessée du bateau. Puis ils attachèrent les cordes à des anneaux fixés dans le plancher. Résolu à survivre, le kraken continua à lutter, mais il était piégé.

Encore un effort, et l'équipage le hisserait à bord avant de passer des heures à le découper pour récupérer sa chair.

Soudain, l'énorme corps replongea sous l'eau.

— Il s'enfuit ! lança un des marins.

— Impossible ! cria Jared. Quelque chose l'entraîne.

Les hommes tirèrent plus fort, mais ils ne parvinrent pas à inverser le mouvement.

— Il y a une autre créature sous la surface !

Bannon dégaina son arme et sonda l'eau. Prête au combat, Lila l'imita. Recroquevillé dans un coin, Nathan gémissait en se tenant la tête.

— D'autres harpons ! cria Jared. On ne perdra pas notre prise.

Les pêcheurs obéirent, mais la créature continua à sombrer. Sous la traction, les harpons se décrochèrent, arrachant de gros lambeaux de chair, et revinrent vers leurs expéditeurs comme des boomerangs.

L'onde-miroir bouillonna puis explosa en un geyser d'écume.

La tête d'un serpent de mer émergea à l'air libre. Dans sa gueule, le reptile géant serrait le kraken et ses dents parvinrent à crever la carapace, d'où suinta un liquide verdâtre.

— Le dieu serpent ! cria Bannon.

Reculant d'instinct, il faillit renverser Lila.

Sans s'affoler, la Mora-Zith dégaina son épée.

— C'est peut-être Calvaire qui l'envoie.

Le monstre ouvrit la gueule, propulsa le kraken moribond en l'air puis le goba avant de tourner ses yeux fendus vers le *Chasseur*.

Les marins reculèrent, mais ils n'avaient nulle part où se cacher.

Le reptile lâcha un sifflement aigu en crachant un torrent d'eau qui aspergea tout le monde et fit basculer la vigie dans le vide. Au dernier moment, le marin habitué à ce genre d'avaries réussit à se rattraper au grément.

— J'ai combattu des dragons, naguère, annonça Nicci. C'est à peu

près la même chose.

Mal assuré sur ses jambes, sa plaie pissant le sang, Nathan vint se camper près de la magicienne.

— Je t'aiderai de mon mieux...

Le dieu serpent se dressa hors de l'eau pour dominer sa proie. Alors qu'un éclair lancé par Nicci lui roussissait la peau, il se baissa et mordit le bastingage, en arrachant un gros morceau de bois.

Les marins lancèrent de nouveau leurs harpons. Sans résultat notable.

Nicci se souvint de son combat contre le dragon Brom, où elle avait recouru à la Magie Soustractive. Avec son don, elle explora le corps du monstre et n'eut aucun mal à trouver son énorme cœur. Ensuite, ce fut un jeu d'enfant de l'écraser dans un étau de pouvoir.

Le reptile marin se plia en arrière et hurla de douleur.

Le cœur détruit, il continua pourtant à s'acharner sur le *Chasseur*. D'un seul coup de mâchoires, il coupa un matelot en deux et recracha ses restes dans l'eau.

Nicci n'en crut pas ses yeux.

— J'ai arrêté son cœur ! s'écria-t-elle, confuse.

Reprenant son examen, elle eut la surprise de découvrir que le monstre n'avait pas qu'un seul cœur.

Concentrée, elle en localisa six le long du corps du reptile. Six pompes indépendantes, chacune capable de maintenir en vie le dieu serpent.

— Bien, j'ai encore du pain sur la planche...

Passant au cœur suivant, elle l'écrabouilla, puis s'attaqua au prochain.

Chaque fois, le monstre s'en prenait plus violemment au bateau, qui ne résisterait plus longtemps.

Encore sonné, Nathan réussit à lancer une boule de feu sur le monstre, qu'il toucha à la tête, embrasant sa langue.

Nicci n'interrompit pas ses attaques. Méthodiquement, elle détruisit le quatrième et le cinquième cœur. Quand elle eut enfin broyé le sixième, le dieu serpent s'écrasa dans l'eau, l'onde de choc manquant faire chavirer le *Chasseur*.

Son corps plus long que trois bateaux mis bout à bout, le reptile géant flottait sur le dos.

Jared et ses hommes sortirent de leur hébétude. Tombant à genoux, le capitaine toucha la tache de sang, à l'endroit où le marin avait été coupé en deux.

Épée au poing, Bannon et Lila restaient aux aguets, comme si un autre monstre risquait de se montrer.

Toujours titubant, Nathan posa une main sur l'épaule de Nicci. Pour la féliciter, aurait-on pu croire. En réalité, il se retenait à elle.

- Désolé de ne pas t'avoir aidée davantage.
- Nathan, le dieu serpent est mort. Nous l'avons tué.
- Revenue dans son nid-de-pie, la vigie beugla :
- Vaisseaux à l'horizon ! Des Norukai.

Dans le lointain, Nicci vit l'armada qui fondait sur le *Chasseur*. De loin, les esclavagistes avaient assisté à la fin de leur dieu, et on entendait déjà leurs cris indignés. Toutes les rames frappant l'eau, les galères ne tarderaient plus.

Très calme, Nicci croisa les bras.

— Les voici, enfin... Plus nombreux que je l'imaginais. Capitaine, demi-tour, vite ! On retourne à Serrimundi à toute vitesse !

Toujours sous le choc, Jared cria des ordres et fila à la barre.

Épuisée après sa lutte contre le serpent de mer, Nicci mobilisa quand même son don pour gonfler les voiles, et Nathan fit ce qu'il put pour l'aider.

Propulsé à une vitesse surnaturelle, le *Chasseur* blessé mais encore capable de flotter fila vers Serrimundi, une armada à ses trousses.

Chapitre 70

Quand sa galère passa à côté de la dépouille du dieu serpent, Calvaire serra les poings de fureur et crut qu'il allait vomir. Ce nouveau coup du sort lui fit aussi mal que la mort de Crayeux.

Campé à la proue de la galère amirale, le roi avait très bien vu l'horrible bateau de pêche au kraken avec ses voiles grises et ses plaques de blindage. Cette image ne s'effacerait plus de sa mémoire.

En approchant, il avait aussi vu la magicienne frapper le dieu serpent. Cette chienne, il la traquerait jusqu'au bout du monde, s'il le fallait.

En attendant, il ne pouvait pas passer simplement à côté du dieu serpent défunt.

— Jetez l'ancre ! Tous les navires ! On mouille ici !

Des roulements de tambour et des cris circulèrent d'une galère à l'autre. À la rame, le bateau du roi approcha encore de la dépouille avant de jeter l'ancre et de ferler les voiles.

Calvaire avait consacré une multitude de sacrifices au dieu serpent. À présent, le cœur brisé, il serrait la rampe du bastingage assez fort pour faire craquer le bois. Sous l'effort, les implants de ses épaules saillirent.

Furieux, il rugit – un son aussi inhumain qu'un cri de la divinité défunte.

Les autres Norukai l'imitèrent, l'écho se répercutant de bateau en bateau pour former une chaîne de chagrin et de colère.

Calvaire était assoiffé de sang. Il fallait qu'il s'en gorge ! Quand la magicienne serait entre ses mains, il lui déchiQUETTERAIT le cou avec les dents. Mais d'abord, ses guerriers et lui remercieraient le dieu serpent, auquel ils devaient tant de force et de ferveur guerrière.

Devant la proue, le cadavre immobile flottait toujours. Révulsé, Calvaire baissa les yeux sur la magnifique gueule à moitié carbonisée par du feu magique.

— Le dieu serpent est mort..., gémit un pillard derrière le roi.

Calvaire le frappa à la tête, faisant éclater le cuir chevelu.

— Le dieu serpent est toujours là ! beugla-t-il. Parce que le dieu serpent, c'est nous !

Dégainant son couteau, le roi sauta dans l'eau et nagera jusqu'au cadavre.

Sous les regards stupéfiés des Norukai, il passa un bras autour du corps couvert d'écailles – l'étreinte d'un amant – et le retourna

lentement sur le dos, faisant apparaître le ventre plus clair et plus tendre.

Calvaire utilisa les écailles et les nageoires pour se hisser le long du cadavre. De l'histoire des Norukai, nul n'avait jamais été si près de la créature de légende, à part les bienheureux qui lui étaient offerts en sacrifice.

Mais Calvaire était un roi ! Le souverain des Norukai ! Une part du dieu serpent – tout comme le dieu serpent était une part de lui-même.

Se serrant contre les écailles, il posa une joue contre la dépouille, ferma les yeux et tenta d'aspirer en lui toute la puissance du reptile géant.

— Je suis le dieu serpent ! cria-t-il. À partir de cet instant, nous le sommes tous !

Désormais silencieux, les Norukai ne manquaient pas une miette de la scène.

Calvaire plongeait son long couteau dans le ventre de la divinité. Des cris indignés retentirent, mais il foudroya du regard les protestataires.

— C'est ce que nous devons faire !

Il continua, taillant une longue incision d'où des entrailles jaillirent avant de se déverser dans l'eau.

Avec un tel flot de sang, des requins viendraient bientôt festoyer. Mais avant, Calvaire et ses braves auraient pris ce qui leur revenait.

Tranchant avec obstination, il trouva le premier cœur du dieu. Un gros organe rouge vif dont il coupa un morceau avant de le fourrer dans sa bouche.

Le goût du sang se répandit sur sa langue. Un délice ! Mais le pouvoir qu'il absorbait était encore plus savoureux.

Crayeux aussi était une part de la divinité, puisqu'elle s'était nourrie de lui. Ainsi, un peu de la puissance du chamane revenait à son ami.

— Je suis le cœur du dieu serpent ! cria Calvaire. Mes guerriers, venez tous me rejoindre. (Il coupa un autre morceau de muscle noble et le brandit.) Tous les Norukai doivent devenir le cœur du dieu serpent !

Trois guerriers sautèrent dans l'eau. Dès qu'ils eurent saisi ce que voulait dire leur roi, d'autres les imitèrent. Avec leur lame, ils incisèrent le corps du dieu pour trouver ses autres cœurs.

Ayant rejoint Calvaire, Atta se coupa un morceau du premier organe vital. Après l'avoir mâché et avalé, elle tourna vers Calvaire son visage maculé de sang et lui proposa une autre tranche de cœur, qu'il accepta de bonne grâce.

De plus en plus de Norukai vinrent charcuter la dépouille. Ils récupérèrent ses autres cœurs, qui contenaient l'essence de la divinité.

Quand les cœurs eurent été dévorés, les pillards dépouillèrent de sa chair le cadavre géant. Un festin à nul autre pareil. Au fil des siècles,

les guerriers avaient pillé des villes, vidé des garde-manger et violé des femmes. Mais ce qu'ils vivaient n'avait rien de comparable.

Autour d'un grand cercle d'eau rougie par le sang, des requins tournaient nerveusement, peu rassurés par la présence des esclavagistes.

Alors que les ripailles se prolongeaient, Calvaire oublia son désespoir et retrouva sa bonne vieille confiance en lui. Le dieu serpent était mort, mais il ne fallait pas être triste. Ce qui se passait en cet instant se nommait une métamorphose, et ils avaient tous la chance d'y participer.

Autour du roi, des centaines de braves finissaient de dévorer le cadavre. À présent, tous voulaient être de la fête, et ils se disputeraient les derniers morceaux. Bien entendu, il y avait beaucoup trop de Norukai pour que chacun soit comblé, mais l'essentiel était ailleurs.

— Tu as mangé le cœur d'un dieu ! s'écria soudain Atta. Roi Calvaire, tu es désormais chacun d'entre nous... et tous à la fois.

— Oui, je suis tous les Norukai réunis en un seul. Après avoir mangé le cœur de notre dieu, je deviens son incarnation en ce monde. Il vit en moi et moi en lui.

Tandis que les guerriers s'arrachaient les restes de la carcasse, Calvaire et Atta retournèrent vers leur galère. Quand il eut remis le pied sur le pont, le roi alla caresser la figure de proue.

— Je suis le dieu serpent ! cria-t-il. Ensemble, nous sommes sa réincarnation, et nous vengerons sa mort.

Calvaire inspira jusqu'à avoir le sentiment que sa poitrine allait exploser. Puis il rugit plus fort que jamais dans sa vie.

Un cri collectif lui répondit.

Un dieu serpent avait péri. Mais à présent, ses remplaçants étaient légion, et pour leurs adversaires, ils se révéleraient plus redoutables que lui.

Pour la vermine ennemie, ce serait un... calvaire.

Chapitre 71

Poussé par des vents magiques, le *Chasseur* volait au-dessus des eaux plus qu'il y voguait. N'ayant pas grand-chose à faire, l'équipage en profitait pour réparer les dégâts provoqués par le serpent de mer.

Pourtant, le bateau ne rallierait jamais Serrimundi assez vite pour satisfaire Nicci. Après avoir vu l'armada ennemie, elle ne doutait plus un instant que les défenses ne tiendraient pas. Cité bien plus grande, Tanimura aurait peut-être une chance. Comme Effren et Larrikan, Serrimundi serait submergée et rasée.

Certes, mais la ville restait au minimum dix fois plus grande que Renda-sur-Baie. En quelques jours, une évacuation serait impossible.

Un scénario perdant-perdant...

Campée à la proue du bateau avec Nathan, Bannon et Lila, la magicienne débattait de stratégie. Même avec de l'avance sur les Norukai, il n'y aurait pas assez de temps pour se préparer à l'invasion – en supposant que ce soit possible. Pourtant, il devait bien y avoir un plan qui tienne debout et laisserait quelques chances à la ville.

Juste avant les récifs qui défendaient l'entrée du port, le *Chasseur* croisa un des patrouilleurs. En passant, Nicci mit les mains en porte-voix et cria :

— Embrasez vos balises ! Les Norukai arrivent !

L'équipage du patrouilleur largua la balise et enflamma sa cargaison de branches vertes afin qu'une colonne de fumée prévienne les sentinelles.

D'autres patrouilleurs virent le signal et larguèrent aussi leur balise. Bientôt, le gong retentit dans le lointain.

Du coup, Serrimundi était déjà sur le pied de guerre lorsque le *Chasseur* se faufila entre la *Vierge des Brumes* et quatre autres navires cuirassés pour entrer dans le port.

Sur un quai encore en réparation, Otto, Olgya, Ganley et Straker accueillirent Nicci et ses compagnons.

— Les Norukai doivent être deux jours derrière nous, annonça Bannon. C'est le branle-bas de combat !

— Nous sommes aussi bien préparés que possible, répondit Otto. Tout le monde est armé et entraîné et les bateaux sont renforcés de plaques de métal. Nous nous attendions au pire.

— Vous avez fait des efforts admirables, dit Nicci, mais ça ne suffira pas pour sauver Serrimundi.

Le capitaine Ganley ne cacha pas son indignation.

— Ne nous sous-estimez pas. Les habitants ont conscience que c'est l'unique chance de préserver leur ville. Ils ne se rendront pas sans combattre.

— Les Norukai ne savent pas ce qui les attend, affirma Otto.

— Peut-être, mais vous finirez par être vaincus, insista Nicci. Même si vous leur infligez de lourdes pertes, les Norukai raseront la ville. Les défenses de Tanimura sont dix fois plus solides. Une vraie flotte de guerre attendra les galères, et une garnison entière de D'Harans combattrait auprès de milliers de gardes communaux. Sans même parler des réfugiés... Oron, Perri et les autres détenteurs du don doivent déjà être sur place, avec le général Zimmer. Notre seule chance, c'est d'attirer l'armada ennemie à Tanimura, où elle sera battue.

— Et pour Serrimundi ? demanda Otto. Que devons-nous faire ?

— Vous n'aurez peut-être pas besoin de vous battre, dit Nathan. Nous avons eu une idée pour protéger votre cité. En fait, tout le mérite en revient à dame Olgya.

La magicienne d'Ildakar ne cacha pas sa surprise. Au lieu de ses tresses, dont une avait été coupée par un ennemi, elle portait les cheveux défaits, et ça la rajeunissait.

— Je vous ai inspirés ? Voilà qui m'intrigue.

Otto regarda alternativement Nicci et Nathan.

— J'aime l'idée d'échapper au pire, mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

Sans répondre, Nicci s'éloigna du quai. Puis elle sonda les collines environnantes et les quartiers de la ville qui s'étendaient au-delà du secteur portuaire très bien protégé. Sa mémoire et son imagination ne l'avaient pas trompée.

— Oui, dit-elle, c'est possible.

Intrigués, Otto et les autres suivirent la magicienne. Devant les premiers entrepôts, elle se retourna puis regarda le port et l'ouverture qui donnait sur la mer.

— Les îles des Norukai sont très loin au sud, donc ils ne connaissent pas cette région. Avant l'attaque de Kor, Serrimundi n'avait jamais dû subir un assaut. Donc, Calvaire ne sait presque rien de la ville. Et personne n'a pu lui en parler, puisque Kor et ses pillards sont tous morts. En d'autres termes, il ne sait pas exactement où se trouve Serrimundi.

Nathan lissa le devant de sa veste et tira sur sa cape comme s'il s'apprêtait à monter en scène.

— Si la chance nous sourit, nous inciterons les Norukai à passer devant Serrimundi sans s'arrêter.

— L'idée, dit Lila comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfant, c'est de camoufler la ville.

— La camoufler ? s'étrangla Ganley. En faisant quoi ?

— Si le temps s’y prête, les Norukai ne verront même pas la cité. Pour venger son dieu serpent, que nous avons tué, Calvaire poursuit le *Chasseur*. En d’autres termes, c’est nous qu’il veut. En le provoquant, nous l’inciterons à passer de nuit devant la ville – sans la voir.

— Comment cacher une cité ? fit Otto. (Il retira son chapeau et s’épongea le front.) Je ne saisis toujours pas.

Olgya, elle, eut un petit sourire. Regardant Ganley et Straker, Nicci vit qu’ils étaient prêts à suivre ses ordres.

— Si d’autres navires cuirassés fuient avec nous, Calvaire les poursuivra aussi.

— Il veut également ma peau, précisa Bannon. Et celle de Lila. Il suffira d’occuper assez les Norukai pour qu’ils ne cherchent pas Serrimundi. Donc, il faut que la ville soit cachée.

— Camouflée, quoi, intervint Lila, qui semblait avoir hâte d’entrer dans le vif du sujet.

Nathan pointa un index sur Olgya.

— Une détentrice du don telle que toi, très chère, peut invoquer un brouillard qui occultera l’entrée du port. Tu l’as déjà fait après Renda-sur-Baie et aussi à Surplomb-du-Monde. Si les pillards ne savent pas où chercher Serrimundi, ce subterfuge fera l’affaire. Mais avant, nous devons harceler ces sauvages et faire en sorte qu’ils passent de nuit devant cette partie de la côte.

Nicci se tourna vers Otto :

— Chaque soir, extinction de toutes les lumières, et ce jusqu’au passage des Norukai. Pas de lanternes, pas de feux dans les cheminées – absolument rien. Quand les galères passeront, Serrimundi devra être plus noire que la nuit.

— Ma ville veut se battre ! objecta Otto. Vous nous suggérez de nous cacher et de laisser Tanimura lutter à notre place ? Magicienne, vous avez dit que toutes les villes côtières devraient participer à l’effort de guerre. Serrimundi ne peut pas se reposer sur Tanimura. Nous ne sommes pas des lâches.

— Je ne vous propose pas de ne rien faire...

Une main posée sur le pommeau de sa splendide épée, Bannon enchaîna avec un grand sourire.

— Après le passage des galères, le reste de votre flotte cuirassée pourra les suivre jusqu’à Tanimura puis les prendre à revers quand la bataille aura commencé.

— Si vous les suivez d’assez loin, ajouta Lila, Calvaire ne se doutera de rien.

— Un grand rideau de brume..., fit Olgya, pensive. Oui, c’est dans mes cordes... (Elle regarda la statue de Mère la Mer.) Et ce ne serait qu’un début...

Le lendemain, sachant que l'armada approchait à toute vitesse, le *Chasseur* appareilla en compagnie de quatre navires cuirassés. Plus au sud, les patrouilleurs se préparaient à larguer leurs balises dès qu'ils auraient repéré les Norukai.

Olgya regarda partir les cinq navires. Bientôt, ce serait à son tour de jouer.

Sur ordre d'Otto, des gardes civils sillonnaient la ville pour interdire tout allumage de feux, de lanternes voire de bougies, même derrière des volets fermés. La nuit tombée, Serrimundi devrait être invisible.

Un peu avant le soir, les sentinelles postées sur la falaise repèrent des colonnes de fumée au sud. Encore quelques heures, et l'armada arriverait.

Prêts pour l'interception, le *Chasseur* et ses quatre complices attendaient au large. Dès que l'armada les aurait vus, ils fonceraient vers le nord, entraînant Calvaire en direction de Tanimura.

Plus tôt que prévu, les cinq appâts passèrent devant le port, leurs voiles gonflées par des vents qui n'avaient rien de naturel.

Alors que la nuit tombait sur la cité privée d'illuminations, Olgya se mit à l'œuvre. Campée sous la statue de Mère la Mer, elle força une infinité de gouttelettes à monter de l'océan, puis elle les transforma en un épais rideau de brume. D'abord pas plus dense que de la buée, cette nappe s'épaissit et s'opacifia.

Lentement, elle se mit en place, occultant parfaitement le port. Au-delà, pas une seule étincelle n'aurait pu trahir la présence d'une cité. Avec reconnaissance, Olgya pensa aux familles qui se terraient dans le noir, se réconfortant comme elles le pouvaient dans le silence surnaturel de cette nuit.

Chez elle, Olgya avait vu Ildakar disparaître derrière le linceul de l'éternité. À présent, elle devait aider une autre ville à se cacher, mais d'une façon bien différente.

Dans la nuit, l'ivresse de la poursuite au cœur, les pillards ne verraient qu'une ligne de côte sous un manteau de brume.

En plissant les yeux, Olgya parvint à distinguer des voiles un peu moins foncées que la nuit. Une meute de galères collait aux basques du *Chasseur* et de ses compagnons. Une armada de ce genre avait de quoi impressionner, mais Olgya se souvenait de Renda-sur-Baie. Cela dit, ça justifiait pleinement le plan de Nicci. Si héroïques que fussent les défenseurs, les Norukai les auraient submergés avant d'investir la ville et de la dévaster.

Même si la stratégie de la magicienne était brillante, Olgya avait envie d'y ajouter sa patte.

Pendant que la brume se mettait en place, elle prit un canot et sortit du port. Les courants malmenant son embarcation, elle recourut à son don pour la stabiliser tandis qu'elle longeait les récifs.

Sans faiblir, elle souqua jusqu'à l'endroit où il lui parut parfait d'installer un piège mortel. Invoquant une petite boule de lumière – une myriade d'étincelles étroitement serrées les unes contre les autres comme les pétales dans un bouton de rose –, elle la déposa au milieu des rochers, à un endroit que les projections d'eau n'atteignaient pas.

En réalité, ces flammèches n'avaient rien d'un feu naturel. Au fil des minutes, elles grandiraient et produiraient une lumière si vive que quelques-unes des galères, cédant à la curiosité, viendraient presque sûrement se fracasser sur les récifs – un aller simple vers le royaume des morts pour leur équipage.

Dès qu'elle eut fini, sûre que son sortilège fonctionnerait, Olgia retourna dans le port, à l'abri du rideau de brume.

Au milieu des récifs, son soleil miniature commença à gagner en puissance.

À la proue de sa galère, Lars lâcha une bordée d'injures à l'intention des navires ennemis. En dernière position, le *Chasseur* semblait narguer les Norukai.

Le capitaine se souvenait très bien de Nicci, qu'il avait croisée à Ildakar. À présent, la magicienne blonde narguait la glorieuse armada en la bombardant d'éclairs magiques.

Pour le roi Calvaire, cette poursuite passait avant tout. Sur les galères, les rameurs donnaient tout ce qu'ils avaient, propulsant l'armada à une vitesse qu'aucun vent n'aurait pu lui permettre d'atteindre.

Le *Chasseur* et ses cuirassés fonçaient vers le nord à une vitesse tout aussi hors du commun. Du coup, la magicienne devrait bientôt cesser ses attaques pour se concentrer sur les vents. Avec les autres détenteurs du don, elle harcelait l'armada depuis le coucher du soleil.

Mais la vermine avait dû se résigner à fuir, sans doute parce que la flotte de Calvaire la terrorisait. De toute façon, les éclairs, inoffensifs ou presque, avaient joué le rôle d'aiguillons, et rien de plus. Enragés, les Norukai chargeaient comme des ours furieux, et rien ne les arrêterait jusqu'à la curée.

— Plus vite, les rames ! beugla Lars. Vous êtes des femmelettes, ou quoi ?

Les rameurs, aussi bien des femmes que des hommes, serrèrent les dents et redoublèrent leurs efforts. S'abattant de plus en plus vite, les rames semblaient vouloir fracasser l'eau plutôt que la fendre.

Pas question de perdre des proies de vue à ce moment de la journée, surtout quand du brouillard se levait sur la côte.

Alors que les galères du roi fonçaient au large, Lars et ses dix bateaux préféraient caboter, même si c'était plus risqué, en pleine nuit. Visé par une sentence de mort, comme son camarade Kor, Lars

était condamné à combattre jusqu'à ce qu'il crève. Du coup, pourquoi se montrer prudent ?

Prises entre la nuit et le brouillard, ses galères avançaient à l'aveuglette. Mais sur la côte, Lars captait le bruit de vagues s'écrasant contre des rochers.

— Plus vite, la magicienne est devant nous ! Je veux la capturer moi-même !

— Le roi Calvaire l'offrira-t-il en sacrifice au dieu serpent ? demanda un guerrier.

— Il n'y a plus de dieu serpent, marmonna Ura, une montagne de femme beaucoup trop laide, même pour Lars, pourtant peu regardant.

Le crâne rasé afin que rien ne la distingue des mâles – sinon son opulente poitrine –, cette matrone aurait fait fuir un dragon.

— Le dieu serpent, continua-t-elle, c'est nous. Les sacrifices, ils nous sont destinés, désormais.

— À condition de rattraper nos proies, grogna Lars.

Le maître des rames tambourinant à tour de bras, les galères entrèrent dans la nappe de brume. Debout près de la figure de proue, un marin cria de surprise et tendit un bras.

— Lars, regarde ! On dirait un phare.

Une vive lumière parvenait à percer la brume. Là où elle brillait, il ne pouvait pas s'agir de la lune.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Ura, fascinée comme tous les autres Norukai.

— De la magie, marmonna un guerrier.

— Bien entendu, crétin ! Au cas où ça t'aurait échappé, on poursuit une magicienne. Et on l'a trouvée, je crois. La garce se cache par là. Cap sur cette lumière, bon sang !

Avec un bel ensemble, les dix galères changèrent de direction pour fondre sur leur cible. Comme la flamme d'une bougie pour un papillon, l'étrange balise attirait irrésistiblement les Norukai.

— Préparez-vous au combat ! ordonna Lars.

Les guerriers saisirent leurs lames et leurs massues et se ruèrent à la proue, prêts à passer à l'abordage dès qu'ils seraient à portée du maudit bateau de pêche au kraken.

Ébloui par la lumière, Lars dut se protéger les yeux. Incapable de dire de quoi il s'agissait, il lui semblait quand même que la balise... tentait de fuir.

Alors que les premières galères semblaient toucher au but, des craquements sinistres retentirent. Le temps que Lars ait additionné deux et deux, son propre bateau encaissa un rude choc.

— Des récifs ! brailla Ura juste avant d'être propulsée par-dessus bord par l'impact.

Des rochers déchiquetés éventraient déjà la coque.

Lars s'écrasa contre le bastingage. Se percutant les uns les autres, plusieurs marins s'étalèrent en braillant de rage.

Partout, des coques se déchiraient contre les fichus récifs. Comme pour narguer ses victimes, la balise scintilla comme jamais... puis se dissipa, laissant les Norukai dans la nuit et la brume.

Incapable de s'orienter, une galère percuta celle de Lars à tribord. Les rames cassées net, la coque se fendit dans un concert de craquements. Blessé au flanc et au bras gauche, Lars bascula dans le vide tandis que sa galère s'inclinait dangereusement. De toute façon, elle était condamnée, puisqu'elle prenait l'eau de toutes parts.

S'écrasant dans l'océan, le capitaine tenta de nager, mais avec un seul bras – le gauche était cassé –, ça se révéla impossible. Alors qu'il percutait de plein fouet un rocher, il vit des dizaines de marins et de guerriers qui tentaient de survivre en s'accrochant aux débris à leur portée.

Sept galères au moins s'étaient fracassées contre des récifs. La balise, comprit Lars, était un piège ! Blessés ou morts, des centaines de Norukai finiraient désarticulés comme des pantins au milieu des récifs.

De plus en plus opaque, la brume empêchait de voir ce qui se passait. Du coup, d'autres galères venaient se suicider dans cet enfer ou éperonnaient sans le vouloir des bateaux amis.

Lars essaya de crier, mais de l'eau et des algues s'engouffrèrent dans sa bouche. Quand il toussa, la douleur fulgurante, dans son flanc, lui apprit qu'il était salement touché.

Perchée sur un rocher couvert d'algues, donc plus glissant que de la glace, Ura tentait de conserver son équilibre. Quand une main se referma sur sa cheville, elle cria et se débattit, mais son agresseur la fit rebasculer dans l'eau.

Son agresseur ? Partout, des cris retentissaient, et tous ne sortaient pas de la gorge des Norukai. Les naufragés subissaient une attaque !

Alors qu'ils essayaient de se mettre en sécurité sur les rochers, des ennemis invisibles les tiraient en arrière.

Lars plissa les yeux, résolu à savoir qui agissait ainsi.

— Qui êtes-vous ? rugit-il.

Un bras cassé, il avait perdu sa lame en tombant. Pourtant, il serra son poing intact.

— Où êtes-vous, bande de salopards ?

Des silhouettes humaines couvertes d'écailles se faufilaient entre les naufragés, leur bouche garnie de dents pointues prêtes à les déchiqueter. À présent, certains Selka se hissaient sur les rochers pour achever les naufragés blessés.

Ces monstres avaient suivi l'armada, guettant une occasion. Et voilà qu'ils la tenaient !

Trois hommes-poissons fondirent sur Lars.

En digne Norukai, il résista, mais ses bourreaux eurent vite fait de lui ouvrir la gorge avant d'entraîner son cadavre sous l'eau, où ils festoieraient à leur aise.

Chapitre 72

À l'infini, la voie impériale se déroulait devant les soldats – des lieues et des lieues de route quasiment droite, à l'exception des rares lacets permettant de contourner une butte rocheuse ou une colline.

Soucieux de la survie de ses hommes, Utros envoyait des éclaireurs et des détachements dans toutes les directions, mais ces groupes parvenaient à peine à rapporter de quoi nourrir les officiers supérieurs.

Toujours indomptables, les braves continuaient quand même à avancer.

Une main en visière, le général sonda la voie qui menait à Tanimura – du moins, il l'espérait.

Le spectre d'Ava, qui lévissait à ses côtés, eut un rire rauque.

— En marchant jusqu'à la fin des temps, général chéri, nous finirons par arriver.

Utros tenta de lancer son cheval au petit trot. Épuisé, l'étalon ne réagit pas. Comme les soldats, il était au maximum et ne pouvait rien donner de plus.

Jadis, le général avait conquis d'innombrables villes, et il se souvenait de chacune. Sous son épée, combien de rois et de dirigeants étaient tombés ? En ce temps-là, avec son armée invincible, il triomphait régulièrement, au point que ça en devenait parfois monotone. Pas une seconde il n'avait envisagé que l'empire de Kurgan s'effondrerait. C'était arrivé, certes, mais ça ne l'autorisait pas à négliger sa mission.

Un peu avant la nuit, les premiers rangs s'arrêtèrent. Toute l'armée les imitant, un camp se forma. Très rudimentaire, comme tous les soirs. Quand on n'avait rien à faire cuire, pourquoi perdre du temps à allumer des feux ? D'autant plus que les hommes, désormais, dévoraient crues les petites proies qu'ils parvenaient à attraper. Morts de faim, leurs frères d'armes moins chanceux léchaient les traces de sang qu'ils laissaient sur le sol.

Alors que la nuit tombait, Utros s'étendit et rêvassa tout en écoutant les bruits familiers du camp. Quinze siècles plus tôt, il avait juré de conquérir l'Ancien Monde. Depuis, ses soldats le suivaient sans jamais se plaindre. Pas question que sa quête finisse en eau de boudin.

Allongée près de lui, Ruva pressa son corps nu contre le sien, mais sans l'ombre d'une intention érotique. Près de lui, elle puisait de la force et du réconfort, et elle lui en fournissait. Sans un mot, elle

s'arrangeait pour lui redonner courage.

Ému, Utros l'enlaça.

— Dis-moi que tu les maintiendras en vie, Ruva. Assure-moi que le sortilège est assez puissant.

— Assez puissant ? (Sentant la magicienne trembler, Utros comprit qu'elle riait.) Tu me crois plus forte que le Gardien ?

— Non, mais si tu pouvais le tenir à l'écart un moment de plus... S'il me laisse continuer ma guerre, ce sera bon pour lui, puisque nous lui livrerons beaucoup plus d'âmes.

Utros frissonna soudain. Ouvrant les yeux, il vit que l'esprit d'Ava lévissait au-dessus d'eux – comme si la défunte était jalouse que sa jumelle puisse encore toucher le corps chaud et vivant de leur « général chéri ».

— Le Gardien ne se laisse pas influencer, dit-elle. C'est moi qu'il veut. (Elle écarta les bras.) Et Ruva aussi. Nous deux...

L'apparition vacilla et... se volatilisa quand sa jumelle tendit un bras pour la toucher. Bouleversée, Ruva éclata en sanglots et se recroquevilla sur elle-même.

Une heure plus tard, le sommeil se refusant toujours à lui, Utros se leva et arpenta le camp en prodiguant des encouragements à tous les soldats encore éveillés.

À la lisière du campement, au bord d'une forêt très dense, il entendit du bruit, vit des ombres se faufiler entre les arbres et se tendit, prêt à vendre chèrement sa peau. Hélas, quand il voulut dégainer son épée, il s'avisa qu'il l'avait laissée à côté de Ruva.

Des animaux approchaient. D'abord, Utros crut qu'il s'agissait de cerfs. Dans ce cas, il réveillerait quelques-uns de ses hommes pour les envoyer à la chasse.

Mais la réalité ne tarda pas à s'imposer. En guise de cerfs, c'étaient des panthères du désert qui rôdaient entre les troncs.

Voyant qu'il était seul – une proie facile –, un fauve bondit sur le général en rugissant. Comme si c'était un signe, les autres félins déferlèrent sur le camp.

Sans armes, Utros leva les poings pour amortir le choc. Sous l'impact, il bascula quand même en arrière et se reçut rudement sur le dos. Sans perdre un instant, il souleva la panthère et l'écarta. Dans le feu de l'action, il remarqua que sa peau était gravée de runes, comme celle des bêtes de combat d'Ildakar.

Les griffes du fauve s'enfoncèrent dans son bras et l'entaillèrent jusqu'à ce que son long bracelet de force les bloque.

De son poing libre, Utros frappa le félin sous le menton.

Réveillés par le bruit, des hommes accoururent, et d'autres panthères leur sautèrent dessus.

Le fauve continua à s'acharner sur le général. Sans pouvoir dire

pourquoi, celui-ci aurait juré que c'était une femelle et qu'elle dirigeait la troupe. Plus encore, elle visait une cible bien précise – lui ! –, et n'avait rien d'un banal prédateur qui tue pour se nourrir.

Alors que d'autres soldats venaient au secours de leur chef, il entendit des cris d'alarme, plus loin dans le camp. Puis le vacarme de l'acier brisa le silence nocturne.

Du coin de l'œil, Utros vit que des silhouettes humaines jaillissaient à présent de la forêt. Selon une tactique de guérilla bien connue, ces attaquants fondaient sur les soldats mal réveillés, en tuaient des dizaines puis se repliaient sans jamais s'exposer vraiment.

Contre la panthère, Utros ne se donnait plus guère de chances. Sa cuirasse déjà entaillée, il saignait d'un flanc et la lueur meurtrière, dans les yeux de la bête, indiquait qu'elle le savait et entendait pousser son avantage.

— Utros ! Non ! Non !

Tout en courant, Ruva leva les mains et invoqua son don. Une lance de feu en jaillit et percuta la panthère. À la grande surprise du général, ce trait qui aurait dû être mortel rebondit sur sa cible puis se dissipa.

Les runes magiques, sans doute...

Par chance, la lueur des flammes perturba la panthère. S'écartant d'Utros, elle recula un peu... puis lui sauta de nouveau dessus. D'un coup de patte, elle délogea le demi-masque d'or, qui tomba sur le sol.

Ruva frappa encore et encore. Aveuglée par les flammes et peut-être découragée par la résistance du général, la bête recula, rugit une dernière fois et s'enfonça entre les arbres.

Arme au poing, des soldats déboulaient toujours afin de défendre leur chef. Ailleurs dans le camp, une dizaine de panthères au moins attaquaient sans relâche.

Par bonheur, quand la résistance se fut organisée, elles renoncèrent et suivirent leur chef dans la forêt.

Ivres de vengeance, des soldats les poursuivirent, mais leurs cris de rage se transformèrent vite en hurlements de douleur.

Utros se releva, du sang suintant de sa cuirasse déchirée et pissant de son bras.

En larmes, Ruva le serra contre elle.

— Tu es blessé et tu saignes. Tant de sang ! (Soudain, elle eut un étrange sourire.) Le sang... a un pouvoir magique.

La magicienne appuya sur la profonde entaille qui fendait le biceps d'Utros, en fit jaillir du fluide vital et invoqua son don.

Tandis que le muscle et la peau se refermaient, Utros sentit un agréable picotement... Enclin à savourer les blessures récoltées au combat, il lui arrivait rarement de recourir au pouvoir de guérison des jumelles. Au fond, la douleur elle-même était une forme de trophée.

Là, il ne pouvait pas se permettre d'être faible. Pour vaincre, il aurait besoin de son intégrité physique. Pendant que Ruva prenait soin de ses plus graves blessures, il sonda la forêt où les fauves s'étaient enfoncés. Qu'est-ce qui les avait attirés jusque-là ? Et qui les guidait ?

Rudement tirés du sommeil, les soldats commençaient à rassembler les dépouilles de leurs camarades tués par les félins et les mystérieux assaillants humains. En des circonstances normales, les cadavres auraient fini dans les flammes d'un bûcher funéraire.

Rien n'étant plus normal, Utros préféra ne pas penser à ce qu'il adviendrait de ces morts.

Endormie sur le pont du *Chasseur*, qui entraînait toujours les Norukai dans son sillage, Nicci contacta sa sœur féline.

Avec sa troupe de panthères, Mrra harcelait l'armée d'Utros. Même si les félins n'avaient aucune idée de ce qu'était une carte, la puissance du lien donna à Nicci une excellente idée de l'endroit où se trouvait sa sœur d'élection. Jour après jour, Mrra se rapprochait, et elle faisait son possible pour l'aider.

Dans son rêve, la magicienne sentit le goût du sang sur sa langue. À travers les yeux de Mrra, elle vit le camp ennemi et put diriger la panthère sur le général Utros.

La cible prioritaire, celle dont la mort mettrait un terme à la menace.

Ensemble, la magicienne et la panthère attaquèrent le général, le blessèrent et lui arrachèrent son masque. Hélas, malgré la protection des runes, le pouvoir de Ruva s'avéra dangereux. De plus, avec leurs lames, les soldats pouvaient tuer Mrra, car rien ne la protégeait. Même chose pour les autres panthères.

Nicci les supplia de se replier.

Léchant le sang qui maculait ses moustaches, Mrra fit demi-tour et fonça vers la forêt.

Dans son sommeil, la magicienne sourit.

Avec ses quatre compagnons, le *Chasseur* voguait vers Tanimura, une armada à ses trousses. Savoir Mrra en chemin avec une troupe de fauves emplissait de joie le cœur de Nicci.

Hélas, dans le même temps, elle venait d'apprendre qu'Utros approchait de plus en plus de son objectif.

Chapitre 73

En attendant le retour de Nicci, Tanimura se préparait à la guerre. Conscient que le destin de l'empire d'haran reposait sur la résistance de sa ville, Zimmer savait qu'il ne pouvait pas se permettre la moindre erreur. Les défenses devaient tenir.

Arrivé à Tanimura à bord du navire de Mills, en provenance directe de Serrimundi, le général se réjouit de voir que cinquante bateaux protégeaient le port et patrouillaient au large. De la barque de pêche au trois-mâts au long cours, tout ce qui pouvait flotter était mobilisé. À l'évidence, les avertissements de Nicci avaient porté leurs fruits.

Dès qu'il eut débarqué, Zimmer remonta les rues avec les survivants de son corps expéditionnaire. À cheval sur la discipline, il avait insisté pour que les soldats marchent en rang et au pas, histoire de prouver qu'ils appartenaient toujours à la glorieuse armée d'harane. Avec tout ce qu'ils avaient traversé depuis leur départ, leur uniforme ne payait plus de mine et leurs bottes crottées non plus. Épuisés, ils tenaient à peine debout, mais il n'était pas question de le montrer.

— Nous devons donner l'impression d'être aussi fringants qu'au moment de partir, avait expliqué Zimmer à ses braves.

Du coup, ils couraient presque, très contents de rentrer chez eux.

Devant la garnison fortifiée, des recrues s'entraînaient sur la grand-place de la cité. Dès qu'ils aperçurent les revenants, ces bleus ne cachèrent pas leur surprise. Des D'Harans, en si piètre état ?

Menton pointé, Zimmer entra dans la cour, puis gagna le bâtiment du quartier général.

Quand il entra dans son bureau, Linden se leva d'un bond pour le saluer. Puis il lâcha :

— On dirait que tu viens de remporter une guerre.

— Une seule ? Linden, j'en ai livré plusieurs, et la pire est à venir. L'ennemi sera là plus tôt que prévu.

Voyant que Zimmer avait besoin de réconfort, Linden lui fit apporter un repas copieux. Reconnaisant, le général se régala comme s'il n'avait rien goûté de meilleur depuis des lustres.

Pendant que le revenant se restaurait, Linden ouvrit un registre et s'empara d'une plume histoire de prendre des notes dès que Zimmer lui raconterait ses aventures.

— Du coup, conclut un peu plus tard ce dernier, nous sommes pris en tenaille entre l'armada des Norukai et les soudards d'Utros.

— Nous le savons déjà, je suis très fier de te le dire. Grâce à Nicci,

nous avons pu nous informer. (Linden referma le registre et fit son rapport.) Le seigneur Rahl comprend nos problèmes, mais il est confronté à une nouvelle crise, à D'Hara. Du coup, à nous de gérer ce conflit – avec son absolue confiance, évidemment. En plus, il a fait parvenir à Nicci un construct très puissant qui devrait répondre à toutes ses attentes.

— J'ai vu de quoi est capable la magicienne, fit Zimmer avant de se concentrer brièvement sur son poulet, auquel il arracha un pilon. Mais je sais aussi ce que valent les Norukai et les hommes d'Utros. Après avoir traversé un continent, cette armée entend conquérir Tanimura. Ensuite, cap sur le Nouveau Monde. Notre mission, ce sera de les arrêter.

— Ils vont tomber sur des défenses qu'ils n'imaginent pas. Tanimura ne sera pas balayée.

Quand il eut englouti le poulet, Zimmer se régala de raisin, puis il fit descendre le tout avec un gobelet d'eau.

— C'est pour ça que je viens à la rescousse.

Les jours suivants, les « revenants » se chargèrent d'organiser et de structurer ce qu'on pouvait nommer l'armée de Tanimura. Resplendissant dans une cuirasse et un uniforme neufs, Zimmer supervisait l'intense labeur des forgerons, des armuriers et de dizaines d'autres artisans indispensables au bon fonctionnement de la troupe.

Même si les forgerons travaillaient jour et nuit, trop de recrues n'avaient pas encore d'épée. Du coup, ces hommes s'exerçaient avec des massues, des haches et de gros maillets à long manche. Avec des armes dépourvues de sophistication, les compétences comptaient moins que la colère et la force, deux qualités dont les réfugiés ne manquaient pas.

En temps normal, Tanimura, déjà très peuplée, était un des carrefours commerciaux du monde.

Réputés pour la qualité de leur travail, les fabricants de flèches produisaient à un rythme effréné et les archers profitaient de cette abondance pour s'entraîner sans interruption. Des ouvriers se chargeaient d'enduire les pointes de poix. Pour la défense, les flèches enflammées faisaient des merveilles.

Amenés par les capitaines Mills et Donell, les réfugiés de Renda-sur-Baie se joignirent à la milice si chère au cœur de Nicci. Reconnaisants, des habitants de Tanimura leur offrirent le gîte et le couvert.

Arpentant les rues, Zimmer ralliait à lui tous ces braves gens. Partout, des citoyens équipés de bric et de broc s'acharnaient à apprendre les bases de l'escrime.

Jouxtant la partie intérieure du port, l'île Kollet, où se dressait

naguère le Palais des Prophètes, n'était plus qu'une vaste étendue de gravats compactés. En d'autres termes, un site parfait pour l'exercice. En permanence, des bleus y apprenaient à marcher au pas et à manier une arme.

En chemin pour le front de mer, Zimmer croisa Perri et Oron. Comme toujours, le seigneur trimballait une mine austère. Ses cheveux clairs de nouveau nattés, il était l'incarnation même du dédain et de l'arrogance. Mais cette façade cachait une tout autre réalité...

Plus jeune et plus aimable, Perri affichait la même détermination que son aîné. Avec tout ce qu'elle avait vu, ça n'avait rien d'étonnant.

Les deux représentants d'Ildakar supervisaient les navires chargés de défendre le port. Sur chaque bateau, même le plus petit, l'équipage disposait d'épées, de lances, d'arcs et de flèches incendiaires – très efficaces aussi lors des batailles navales.

Pensif, Oron se tapota la lèvre inférieure.

— À Ildakar, nous avons appris plusieurs façons de nous battre, mais ici, il y a beaucoup de pratiquants de la magie, dont plusieurs Sœurs de la Lumière. Le moment venu, nous monterons à bord des navires, pour accueillir les Norukai. Pas tous, cependant, parce que les combattants terrestres auront besoin d'aide. Des milliers de défenseurs sont prêts à lutter jusqu'à leur dernière goutte de sang... (Oron sonda les collines, derrière la ville.) Impossible de dire quand Utros se montrera...

— Nous serons prêts à le repousser, dit Perri. Même chose pour les Norukai.

Zimmer repensa aux autres occasions où il avait livré un combat désespéré. Par le passé, à la tête de ses maraudeurs, il avait harcelé les villes de l'Ancien Monde alliées à l'Ordre Impérial. À contrecœur, il avait dû accepter une nouvelle règle : dans ce conflit, il n'y avait pas d'innocents. S'ils aidaient l'ennemi, les femmes et les enfants ne méritaient aucune pitié. De ses actes d'alors, le général ne tirait aucune fierté. Mais grâce à tout ça, les forces du seigneur Rahl avaient fini par vaincre.

À l'autre bout du port, des signaux de fumée montaient dans le ciel. Quelques instants plus tard, des étendards aux couleurs vives, agités de poste de garde en poste de garde, annoncèrent l'approche de quatre navires. Accompagnés par deux autres bâtiments, le *Chasseur* et la *Vierge des Brumes* arrivaient de Serrimundi... et déclenchaient le branle-bas de combat dans tout le port.

Plus rapide, le bateau de pêche au kraken accosta le premier. Alors que Zimmer, Oron et Perri se précipitaient, Nicci et Nathan débarquèrent, l'air épuisés d'avoir dû utiliser leur don pour gonfler les voiles des navires.

— Ces bateaux, déclara Nathan, on les a forcés à tout donner.
— Et l'armada des Norukai est à nos trousses, précisa Nicci.
— Serrimundi a été attaquée ? demanda Zimmer.
— Quels dégâts a provoqués Olgia ? intervint Oron. J'espère que des dizaines de galères auront coulé.

— Si notre plan a fonctionné, Serrimundi est intacte. Olgia a dissimulé le port derrière un rideau de brume pendant que nous attirions les galères dans notre sillage. De nuit, les Norukai sont tombés dans le panneau. (Nicci sonda nerveusement les alentours.) Calvaire a moins d'un jour de retard sur nous. Tanimura devra être en ordre de bataille.

Zimmer serra les poings.

— C'est déjà le cas. Et les défenses sont impressionnantes.

— Tant mieux, fit Nathan, parce que c'est notre dernière chance d'arrêter les envahisseurs.

Ayant débarqué à leur tour, Lila et Bannon rejoignirent le petit groupe.

— Nous avons un compte à régler avec les Norukai, dit le jeune escrimeur. Les combattre, c'est mon but dans la vie.

— S'il n'y avait que les esclavagistes..., soupira Nicci. Cette nuit, j'ai pu voir à travers les yeux de ma sœur panthère. L'armée d'Utros n'est plus très loin. Il faudra lutter sur deux fronts.

Chapitre 74

Sous un beau soleil matinal, le *Chasseur* sortit du port. À la proue, Bannon ferma la main sur la poignée de l'épée de Nathan – non, de son épée – et plissa les yeux, guettant les galères qui ne tarderaient plus.

Pour encaisser le premier choc face aux esclavagistes, Nathan avait décidé de rester avec Lila et le jeune escrimeur. Considérant ses modifications, le *Chasseur* faisait un excellent bateau de guerre.

Comme le vieux sorcier, Bannon portait les cheveux défaits.

— Vous devriez les couper, marmonna Lila. Si un ennemi les saisit et tire dessus, ça peut être mortel...

— J'aime ma crinière, se défendit Nathan. Elle me donne de l'allure, et on ne peut pas tout sacrifier.

Lila grogna mais n'insista pas. Dans sa tenue habituelle de Mora-Zith, les pieds bien campés sur le plancher, elle était prête au combat. Avec leurs semelles cloutées, ses chaussures lui permettraient de rester stable même si le pont s'inclinait ou était poisseux de sang.

Bannon sonda de nouveau l'horizon, puis il se tourna vers Nathan :

— Encore merci, pour l'épée. Je n'aurais jamais rêvé d'une autre arme que Solide, mais avec celle-là, je te rendrai fier de moi.

Il tira très légèrement au clair la lame, qui scintilla sous le soleil.

— Si tu t'en sers bien, fiston, ce sera ma récompense.

Bannon regarda la ville.

— Solide, je l'ai achetée ici, après avoir failli mourir des mains de voyous. Par bonheur, je ne suis plus aussi stupide. Je me demande encore pourquoi Nicci m'a secouru. Je m'étais mis tout seul dans le pétrin.

— Notre magicienne aime faire croire qu'elle a un cœur de glace noire... (Nathan eut un petit sourire.) Mais Richard lui a appris la compassion. En plus, elle a un sacré flair. Depuis qu'elle t'a sauvé, combien d'ennemis as-tu envoyés chez le Gardien pour la remercier ?

— Pas assez, lâcha Lila. Mais nous rectifierons ça quand les Norukai seront là.

Justement, des cloches sonnaient sur les patrouilleurs. Au large, plusieurs avaient largué leur balise enflammée.

— Les Norukai ! cria le capitaine Jared. (Il sourit, dévoilant ses dents du bonheur.) Levez les voiles ! Qu'attendons-nous ?

Bannon se raidit et Lila sourit.

— La puanteur de ce vaisseau tuera peut-être les premiers Norukai.

Jared ignore la saillie et se concentra sur la menace.

À la proue de sa galère, Calvaire contemplait la mégalozone. Quand il avisa les navires cuirassés qui lui barreraient bientôt le chemin, il rugit de haine.

Ces minables ne l'arrêteraient pas. Contre le dieu serpent, que pourraient-ils ? Et dans son armada, chaque guerrier portait en lui le sang de la divinité. L'énergie et l'âme du dieu défunt coulaient dans leurs veines.

Pendant la poursuite, alors qu'ils fendaient les flots en direction de Tanimura, les Norukai avaient vu quelque chose qui leur donnerait du cœur au ventre. Avertis par une vigie, ils avaient pu admirer le corps puissant d'un nouveau dieu serpent, dans le lointain.

Le cœur empli de joie, Calvaire avait crié de défi et de triomphe. Ses sujets s'étant joints à lui, le dieu serpent avait sans doute entendu la clameur.

Calvaire et ses guerriers allaient combattre seuls, mais une présence les habiterait. En d'autres termes, ils ne pourraient pas perdre.

Où était donc le général Utros ? Le roi l'ignorait, et il s'en fichait. Même s'ils étaient alliés, ce militaire d'opérette ne valait rien. Sans lui, les Norukai s'en sortiraient aussi bien. Une fois Tanimura écrasée, ils annexeraient les terres environnantes pendant qu'Utros et ses mauviettes seraient encore en train de se traîner sur la voie impériale.

Quand ils arriveraient enfin, de vrais combattants les massacreraient.

Pour l'heure, les galères fendaient les flots comme des serpents de mer. À chaque instant, les guerriers se montraient à la hauteur des ambitions du maître des rames, qui accélérail régulièrement le rythme.

Implacable, l'armada fondait sur les moustiques qui tentaient de lui barrer la route. Ils finiraient tous par le fond, ceux-là ! Brûlés, écrabouillés, en miettes...

Atta vint se camper derrière le roi.

— Je combattrai à tes côtés, Calvaire. Pendant que nous rirons aux éclats, pour nos ennemis, ce sera un calvaire. Après, nous ferons l'amour comme deux fauves en chaleur.

Calvaire grogna d'anticipation. Atta était une amante vigoureuse capable d'épuiser son partenaire. Exactement l'exutoire qu'il fallait, après une bataille sanglante. En attendant, l'objectif était de tuer, pas de jouir.

Une ombre passa sur l'euphorie du roi. Les mimiques et le charabia de Crayeux lui manquaient. À sa façon, le chamane aurait prédit l'issue de la bataille.

Son dernier oracle, cependant, restait énigmatique.

« La hache fend le bois et l'épée fend les os. »

Le regard rivé sur les navires qui défendaient Tanimura, Atta marmonna :

— C'est un piège.

— Bien sûr que c'est un piège, mais ils ne nous auront pas. Nous les éperonnerons et les requins se rempliront le ventre, ce soir.

— Nous aussi, mon roi ! Nous aussi !

Des guerriers éclatèrent en vivats.

En approchant, Calvaire reconnut le petit bateau gris qui caracolait en avant de la formation.

— Ce navire ! cria le roi. C'est lui ! Nous les coulerons tous, mais celui-là, il est à moi. Et il sera le premier à sombrer.

Chapitre 75

Très largement déployée, la flotte de Tanimura comptait de grands navires, des petits et des... minuscules. Lourdemment cuirassés, certains avaient la ligne de flottaison très basse tandis que d'autres semblaient survoler l'onde.

Les pêcheurs et les marins de ligne savaient combattre des poissons géants ou surmonter une tempête, mais ils n'avaient jamais affronté un péril comparable aux Norukai.

Une armada de galères fondait sur les défenseurs. À la proue du *Chasseur*, Nathan sentit son cœur battre la chamade. D'excitation, car il avait hâte que la boucherie commence.

Rames fracassant l'eau, la galère amirale fonçait droit sur le *Chasseur*.

— Douce Mère la Mer, soupira Bannon. Cette fois, les voilà !

Le long de la ligne de défense, les soldats, les archers et les marins se préparèrent au choc. Oron, Perri, une partie des Sœurs de la Lumière, les érudits d'Ildakar et quelques détenteurs du don locaux avaient embarqué sur les bateaux, proposant leur aide.

D'habitude jovial, le capitaine Jared se rembrunit.

— Je ne m'attendais pas à tant de galères...

Plus calme que le cœur d'Ivan, Nathan sourit.

— Calvaire aime fondre sur des villages sans défense. Aujourd'hui, il trouvera à qui parler.

À terre, Nicci s'était jointe aux troupes qui défendraient le front de mer sous les ordres de Linden et Zimmer. Si les Norukai perçaient le blocus, on se battrait dans toutes les rues et devant chaque maison. La magicienne, Nathan le savait, était capable de n'importe quel exploit. Pour autant, il n'avait pas l'intention de laisser passer un seul esclavagiste.

Massés à l'avant des galères, les guerriers ennemis levaient déjà leurs armes. Accroché à la figure de proue, Calvaire lança son cri de guerre.

Bannon riposta presque aussi fort :

— Nous te crèverons, Calvaire ! Viens nous chercher, monstre répugnant.

Lila arquait un sourcil.

— Très impressionnant, mon gars.

Nathan se concentra sur Calvaire, un roi encore plus hideux que ses sujets. Près de lui, une ignoble mégère levait un poing.

Nathan sentit le pouvoir s'accumuler en lui.

— Viens à la rencontre de ton destin, monstre...

Après le naufrage, non loin de Renda-sur-Baie, le vieil homme avait eu l'honneur douteux de voir ses premiers Norukai. Et de les combattre, puisqu'ils s'en prenaient à ses nouveaux amis...

Comme s'il se remémorait les mêmes événements, Bannon serra les dents. Le front lustré de sueur, il serra plus fort son épée.

Le roulement des tambours ennemis se fit plus proche, comme les cris qui les accompagnaient. Dans son cœur, Nathan sentit monter une fureur qui n'était pas seulement liée à la présence insidieuse, en lui, du défunt Ivan.

— De la violence, souffla-t-il au dresseur mort, tu vas en avoir en veux-tu en voilà ! Alors, rends-toi utile.

Les galères seraient bientôt au contact.

À la proue, Nathan leva les mains.

— Presque le moment..., fit-il entre ses dents.

Alors que la magie crépitait au bout de ses doigts, il vit que les Sœurs de la Lumière réparties sur plusieurs bateaux se préparaient à déchaîner leur pouvoir.

Tout le long de la ligne de défense, les détenteurs du don firent onduler l'océan. Devant le *Chasseur*, Nathan généra des vagues qui déferlèrent en direction des bateaux ennemis. Haletant sous l'effort, il poussa avec ses mains, créant une force qui creusa une dépression dans l'eau. Des ondulations s'ensuivirent, de plus en plus hautes et violentes, et une tempête miniature frappa les bateaux ennemis.

Nathan ajouta du pouvoir au phénomène, bientôt équivalent à un cyclone. Inspirés, les autres détenteurs du don, sur tous les navires, unirent leurs forces aux siennes.

Frappées latéralement, plusieurs galères chavirèrent et d'autres passèrent près de la catastrophe.

Un marin bascula par-dessus bord et s'écrasa sur les rames, qui le réduisirent en bouillie.

Sur le navire de Straker, Oron fit s'incliner sur le côté une galère dont une partie de l'équipage fut aussitôt jetée à la mer.

Nathan synchronisa ses ondes destructrices avec celles d'Oron, qui en devinrent deux fois plus fortes. Des murailles liquides s'écrasèrent sur les envahisseurs, brisant des mâts ou perçant la coque.

Mais les esclavagistes avançaient toujours. Quand Calvaire ordonna aux rameurs d'accélérer, ils obéirent, anticipant le moment délicieux où ils éperonneraient leurs cibles.

Avec une vague, Nathan souleva une galère dans les airs. Puis il retira ce soutien au bateau, qui retomba et se désintégra sous l'impact.

Poussées par des courants surnaturels, deux galères se percutèrent.

Mais des dizaines d'autres se faufilaient entre les débris.

Unissant leurs efforts, les Sœurs de la Lumière soulevèrent une masse d'eau qui s'écrasa ensuite sur les envahisseurs. Poussées en arrière, les galères se cabrèrent, mais elles reprirent leur progression dès que l'onde de choc fut passée.

Sur le *Chasseur*, les marins s'accrochaient à tout ce qu'ils pouvaient. Alors que Bannon se retenait au bastingage, Lila resta fièrement debout, un regard assassin rivé sur les pillards.

Par miracle, Calvaire réussissait toujours à forcer ses guerriers à ramer. Plus vite qu'elle l'aurait dû, la galère se rapprochait du *Chasseur*. Même avec une partie de ses rames cassées, le monstre bougeait encore.

Nathan tenta d'en finir avec une déferlante géante, mais le bateau l'essuya sans broncher.

Près de Calvaire, à la poupe, la Norukai laide à en donner des cauchemars leva son épée. L'imitant, le roi brandit sa hache de guerre.

Nathan invoqua des vents contraires pour repousser la galère, mais celle-ci les affronta sans faillir et... les déchira comme elle l'eût fait d'un rideau ou d'un voilage.

Après cet exploit, le bateau percuta le *Chasseur*, qui vibra sous le choc, à croire que sa coque se désintégrait.

Au moment où Bannon allait basculer dans le vide, Lila le rattrapa par le dos de sa chemise.

Focalisé sur son don, Nathan ne s'avisa pas qu'il tenait à peine debout. Une très mauvaise idée, car une vague le percuta, le projeta contre le bastingage et l'entraîna avec elle dans l'océan où flottaient des débris de coque et des cadavres désarticulés.

Chapitre 76

Même si le choc initial avait lieu au large, Nicci et les soldats d'harans se postèrent sur les quais, prêts à repousser tous les Norukai qui arriveraient jusque-là. Face à une telle armada, la meilleure ligne de défense maritime laisserait passer quelques galères.

Des Sœurs de la Lumière montaient la garde un peu partout dans le port. Sur le front de mer, Nicci était accompagnée des sœurs Eldine, Rhoda, Mab et Arabella. En plus de son don, elle portait ses deux couteaux, comme c'était devenu son habitude. Bien entendu, et même si elle n'avait toujours pas percé le mystère, elle gardait sur elle le cube de Richard. Le Sourcier savait très bien qu'elle était spéciale, tant par sa culture magique que par sa façon d'utiliser le don. Et en attendant d'avoir résolu l'énigme, elle ne serait pas sans ressources dans cette guerre.

Histoire de localiser l'armée d'Utros, Linden avait envoyé des éclaireurs dans les collines. Pour l'instant, pas un seul n'avait donné signe de vie.

Les Norukai, eux, étaient bel et bien là.

Devant une série d'entrepôts, très droit sur son destrier, le général Zimmer observait la bataille navale en cours. Excitée par la violence ambiante, sa monture piaffait et renâclait.

Le long des quais, il ne restait plus un bateau. Tous étaient partis affronter les Norukai, et l'issue de la bataille reposait en partie sur eux.

Avides de tailler les Norukai en pièces, les soldats du général piaffaient presque autant que son cheval.

Les galères fondaient sur la ligne de blocus. Pour les repousser, les détenteurs du don recouraient à des vagues. Même de si loin, Nicci entendait les cris de rage des esclavagistes lorsque leurs bateaux se percutaient entre eux.

En première ligne, la galère de Calvaire avait éperonné le *Chasseur*, l'amochant salement. Sur les flancs du navire de Mills, les marins de deux galères balançaient déjà leurs grappins, l'annonce d'un abordage en règle. Même si nombre de bateaux ennemis s'éperonnaient ou se heurtaient, d'autres réussirent à traverser la ligne de défense puis à fondre sur la ville.

Si des dizaines de galères gisaient déjà par le fond, ça ne ralentissait pas les autres.

Furieuse, Nicci regretta de ne pas être là-bas, pour se déchaîner sur

l'ennemi. Rester en relative sécurité pendant que d'autres mouraient lui déplaisait, mais elle ne pouvait pas laisser la cité à la merci des esclavagistes.

— Ce sera bientôt à nous de jouer, de toute façon..., murmura-t-elle.

Comme un seul homme, les soldats qui attendaient à terre couvrirent d'insultes les assaillants.

— Les Norukai sont fous, dit Zimmer, qui n'en croyait pas ses yeux. Regardez ça ! Ils se fichent de leur propre vie ! Dix se sacrifient pour qu'un seul puisse passer.

Malgré les vagues et le vent, les pillards avançaient obstinément. Une trentaine de galères s'étaient faufilees dans le port, au prix de la destruction d'au moins autant.

Nicci se tourna vers les sœurs :

— Là-bas, Nathan et les autres vont continuer à faire de leur mieux. À présent, à nous d'écraser les attaquants !

— Je me réjouis de combattre de nouveau à tes côtés, sœur Nicci, dit Eldine. Te savoir revenue parmi nous est une joie.

La magicienne foudroya du regard son ancienne collègue.

— Je ne suis pas revenue. Indépendante de l'Obscurité comme de la Lumière, je sers le seigneur Rahl et je n'obéis qu'à lui. Cela dit, nous sommes de nouveau sœurs, au moins tant que nous combattons le même ennemi...

Alors que les galères approchaient, Zimmer positionna ses forces pour les accueillir le plus efficacement possible. Ivres de vengeance, des réfugiés d'Effren et de Renda-sur-Baie se joignirent aux militaires. Mais l'essentiel du combat reposerait sur ces derniers, mieux entraînés et plus expérimentés.

Dès que des Norukai eurent mis un pied sur les quais, les défenseurs chargèrent.

Plusieurs galères approchaient de l'île Kollet, désormais reliée à la ville par des ponts flambant neufs. Le regard rivé sur l'endroit où se dressait le Palais des Prophètes, Rhoda eut un sourire mauvais.

— L'île reverdira peut-être, lâcha-t-elle, si on l'arrose de sang impur. Nicci sourit aussi.

— J'aime les idées de ce genre, mais pour l'instant, le problème, ce sont les galères les plus proches.

Trois bateaux en piteux état se dirigeaient vers une bande de terre, au bout des quais. La coque d'une galère était noircie par les éclairs et les voiles déchiquetées des deux autres ne prenaient plus le vent. Mais quelques rames encore intactes suffisaient à propulser les assaillants vers leur objectif.

Des dizaines de pillards sautèrent à terre.

Deux autres galères s'écrasèrent contre un des quais déserts. Des

esclavagistes s'en déversèrent, prêts à se répandre dans la ville.

Nicci et ses D'Harans ne l'entendaient pas de cette oreille.

Alors que les Sœurs de la Lumière les bombardaient de grêlons gros comme des œufs, les Norukai rentrèrent la tête dans les épaules et continuèrent à charger en hurlant de haine.

— Ce sont des monstres, souffla un des soldats d'harans en découvrant la gueule cousue des guerriers.

— Ils saignent et meurent comme nous, lui rappela Nicci.

Pour démontrer ses propos, elle invoqua du Feu de Sorcier et visa le premier rang ennemi. Un guerrier s'écroula, le torse embrasé, et les flammes impossibles à étouffer s'en prirent à trois de ses compagnons.

Lancée en hauteur, une deuxième boule de feu retomba au milieu des rangs adverses. Malgré des dizaines de pertes, les Norukai ne reculèrent pas d'un pouce. Au contraire, ils accélérèrent, piétinant les dépouilles de leurs frères d'armes.

— Boucliers ! lança Zimmer.

Ses soldats formèrent une tortue pour repousser les agresseurs. Lame tendue, ils avancèrent lentement, embrochant avec méthode les pillards enragés.

Nicci lança une autre boule de feu en hauteur. Explosant au-dessus de la galère la plus proche, elle embrasa la voilure, puis le pont et carbonisa les derniers Norukai qui tentaient de débarquer.

Alors que les D'Harans, hautement disciplinés, tenaient leur formation, les esclavagistes s'éparpillaient dans tous les sens. Rompant les rangs, des réfugiés chargèrent pour étripier les monstres qui avaient tué leurs proches et rasé leurs maisons. Un crochet de marine au poing, Thaddeus fonça aussi, fracassant des crânes et transperçant des yeux.

Galvanisés, tous les survivants de Renda-sur-Baie suivirent leur bourgmestre.

Les hommes de Zimmer avancèrent dans leur sillage.

Postés sur le toit des entrepôts, des archers d'harans criblaient de flèches les assaillants. Bientôt, des cadavres s'entassèrent dans les rues et les caniveaux charrièrent des eaux rouges.

Pourtant, l'assaut ne faiblissait pas.

Dix nouvelles galères s'écrasèrent contre les quais et déversèrent des hordes d'agresseurs. Insensibles à leur propre sécurité, des Norukai franchirent la ligne de défense et incendièrent les entrepôts. Alors que les flammes s'attaquaient aux murs en bois puis aux sacs de grain ou aux rouleaux de tissu stockés dans ces bâtiments, une fumée noire emplît le ciel de Tanimura.

Avec deux éclairs jumeaux, Nicci réduisit en bouillie ou en cendres une petite légion d'attaquants. Mais tous les Norukai qui atteignaient les quais semblaient résolus à mourir en faisant autant de dégâts que

possible.

Un guerrier au visage en forme de grosse patate fondit sur Zimmer, qui ferraillait avec un autre adversaire. Voyant que son allié avait besoin d'aide, Nicci envoya une sonde de pouvoir, trouva le cœur du Norukai et le fit exploser.

Quatre de ses camarades le regardèrent tomber sans comprendre ce qui lui arrivait. Pour faire bonne mesure, la magicienne pulvérisa aussi leur cœur.

Au large, la bataille navale continuait. Quarante galères au moins devaient déjà reposer par le fond.

Alors que Nicci générât du Feu de Sorcier, une guerrière lui abattit sur la tête sa massue hérissée de piques. Au dernier moment, la magicienne esquiva puis enfonça une de ses lames dans le cœur de la tueuse. Même embrochée, l'esclavagiste continua sa course et percuta sa cible. Un instant distraite, Nicci sentit la magie faiblir dans sa main. Elle lança pourtant ce qui lui restait de feu sur la Norukai, dont la tête s'embrasa en un clin d'œil.

Oubliant l'incident, Nicci se tourna vers sa prochaine victime.

Soudain, une clameur nouvelle se fit entendre. À l'extérieur de la cité, des cris de guerre retentissaient. Dans les rues, des éclaireurs couraient comme s'ils avaient le Gardien aux trousses.

Nicci devina que ce n'était pas loin de la vérité.

Derrière les éclaireurs, des fantassins accouraient. Sur leurs étendards, la magicienne reconnut l'emblème d'un empereur mort quinze siècles plus tôt.

Comme une marée humaine, les soudards d'Utros déferlaient sur Tanimura.

Chapitre 77

Quand la galère de Calvaire éperonna le *Chasseur*, Bannon bascula en arrière, se cogna le crâne contre une caisse... et eut le sentiment qu'il allait exploser. Malgré tout, il parvint à ne pas lâcher son épée.

Hélas, il ne réussit pas à empêcher Nathan d'être projeté par-dessus bord.

— Non !

Bannon bondit, mais il glissa sur des fluides vitaux de kraken liquéfiés par les projections d'eau. Une seconde avant qu'il bascule lui aussi dans le vide, Lila le retint par un poignet.

— Le sorcier se débrouillera tout seul ! cria-t-elle. Nous n'avons pas le temps. Regarde !

Dix Norukai au moins venaient de sauter sur le pont. Fous furieux, ils rugissaient de haine, armes brandies et muscles bandés.

— On ne cède pas un pouce de terrain ! cria Jared.

Avec un rire qui sonnait faux, il leva une hachette à long manche conçue pour trancher des tentacules de kraken. Avisant un pillard audacieux, il le décapita d'un seul coup – la preuve que son arme fonctionnait aussi sur les monstres humains.

Bannon se mit en garde. Lila l'imita, son épée dans une main et un couteau dans l'autre. Son sourire, trouva le jeune escrimeur, était plus intimidant que toutes les grimaces des Norukai.

Enfin, Calvaire en personne sauta sur le pont du *Chasseur*. Sa hache de guerre dans une main, il la maniait comme si c'était un jouet.

Dès qu'il reconnut Bannon, ses yeux s'illuminèrent.

— De la viande sur pattes ! Bientôt froide...

Plus gros que la tête du roi, le tranchant de sa hache promettait de dessiner un sourire sous le menton de Bannon.

Toujours aussi laide, Atta atterrit à côté de Calvaire.

Dès qu'elle la vit, Lila siffla de haine.

Les marins accoururent, armés de crochets et de massues. Endurcis par un épuisant labeur, ils ne manquaient pas de courage, sans doute à force d'affronter des krakens.

Les D'Harans présents à bord vinrent eux aussi au contact.

Ignorant les autres pillards, Bannon se campa devant le souverain.

— Parmi toute cette vermine, tu es l'immondice que je veux éliminer !

Sa hache désormais tenue à deux mains, Calvaire chargea comme un taureau de combat d'Ildakar.

D'instinct, Bannon esquiva un coup qui l'aurait fendu en deux. Puis il frappa, gardant sa lame basse.

Calvaire s'inclina juste ce qu'il fallait pour que l'épée s'abatte sur la chaîne qu'il portait autour de la taille.

Venant à la rescousse de Bannon, Lila entailla un bras du roi.

— On le tuera ensemble, mon gars ! lança la Mora-Zith.

De tout son poids, Atta la percuta et l'envoya valser dans les airs, loin du sinistre souverain. Au terme d'un roulé-boulé parfait, Lila se redressa à demi et fit face à son adversaire favorite.

Profitant de sa position, elle frappa de taille la jambe de la guerrière puis lui enfonça son couteau dans un mollet.

Atta voulut lui fracasser le crâne d'un coup de poing, mais elle se releva complètement et se mit en garde.

Calvaire ayant propulsé sa hache assez puissamment pour couper en deux un mât, Bannon évita d'un souffle une éventration fatale.

— Crayeux parlait avec toi ! rugit le roi. Il te faisait confiance, et tu l'as trahi. Mon cher Crayeux !

Bannon para avec son épée un nouveau coup de hache. La lame résista, mais l'onde de choc remonta jusqu'à l'épaule du jeune homme.

— Crayeux était fou ! railla Bannon. À l'époque, tu aurais dû le laisser bouffer par les poissons.

Comme prévu, la saillie enragea le roi des Norukai. Dans sa fureur, il beugla comme un cochon :

— Pour ces mots, tu crèveras, ordure !

En combattant, Bannon remarqua une aura rouge à la périphérie de sa vision.

— Beaucoup de gens ont tenté de me tuer, mais je suis toujours là.

Dans un état second, il devint plus fort et plus rapide, chaque mouvement dicté par un instinct sans faille.

Le bruit des combats parut plus fort à ses oreilles.

Avec sa lame, le jeune escrimeur transfiguré entailla le torse de Calvaire – qui ne sembla pas s'en apercevoir, comme s'il était lui aussi en transe.

La riposte ne tarda pas. Après une brillante parade, Bannon enchaîna et ouvrit la cuisse du roi. Sans le ralentir un instant.

Devant l'entrée du port, autour d'eux, les défenseurs continuaient à mettre certaines galères à la torture. Hélas, des dizaines d'autres, perçant le blocus, fondaient déjà sur la ville.

Bientôt, des Norukai s'en déverseraient et dévasteraient Tanimura.

Contre ces pillards-là, Bannon ne pouvait rien faire. Trop occupé à essayer de survivre, il allait devoir laisser la défense de la cité à Nicci, à Zimmer et aux autres.

Comme s'il entendait couper un chêne d'un seul coup, Calvaire frappa de nouveau.

Bannon s'écarta et percuta Atta au moment où elle abattait sa lame incurvée sur Lila. Sans cet incident, la Mora-Zith aurait perdu un bras.

Enragée, Atta frappa l'importun. Sans effort, Bannon dévia le coup puis se tourna pour refaire face à Calvaire.

Tirant profit de l'incident, Lila se fendit et entailla le bras droit d'Atta. Tandis que du sang pissait de son biceps, la Norukai, bronchant à peine, passa sa lame dans sa main gauche et attaqua de plus belle.

Autour des deux femmes, les embruns étaient roses de sang.

Calvaire recommença à frapper, chaque coup assez puissant pour fendre un homme en deux. Mais le jeune escrimeur esquiva souplement. Le roi ne lui faisait pas peur, et il refusait de reculer. Tuer ce monstre, voilà tout ce qu'il voulait !

Tant pis si tous ses muscles lui faisaient mal, ses os semblant protester contre le sort qu'il leur imposait.

Quand l'aura rouge s'étendit, son souffle s'accéléra, son cœur battit plus vite et ses muscles se durcirent. La gorge soudain sèche, il oublia tout – jusqu'à sa propre existence – à part le désir de mettre un terme à la vie du roi.

Bannon ignorait d'où lui venait cette folie meurtrière. Un héritage de sa brute de père, peut-être. Quoi qu'il en soit, à ces moments-là, il devenait une machine à tuer obsédée par sa cible. *Après*, il ne se souvenait de rien.

Alors qu'il contre-attaquait, le jeune homme lutta pour conserver sa lucidité. De ce duel-là, il ne voulait rien oublier.

Frappant de taille, il rata d'un rien la gorge de Calvaire.

— Douce Mère la Mer ! rugit-il. Je vais te tailler en pièces, et chaque moment de ce combat se gravera dans ma mémoire.

S'effaçant pour esquiver un estoc, Calvaire enchaîna par une contre-attaque.

— Me tuer, toi ? C'est impossible ! Je suis le dieu serpent !

— Tu ne serais pas le premier que je verrai mort !

Criant aussi fort que le Norukai, Bannon chargea, forçant son adversaire à la défensive. Avec son bracelet de force, Calvaire dévia un coup qui glissa le long de son gilet en peau de requin.

Bannon ne se laissa pas décourager. Abattant sa lame sur l'épaule du roi, il trancha net un de ses implants osseux.

Surpris par le geyser de sang qui jaillit de la plaie, Calvaire sembla tirer une énergie nouvelle de cette avanie.

— Je suis le roi des Norukai et leur dieu serpent ! Pour vous tous, ce sera un calvaire !

Bannon esquiva un nouveau coup de hache, mais la fureur du roi le déborda. Contraint de reculer, il fut arrêté par une caisse posée contre le bastingage.

Calvaire leva sa hache et l'abattit pour porter le coup de grâce. D'un

souffle, Bannon évita le tranchant mortel... qui se planta dans le bois, le fendait sur un bon pied.

Son arme coincée, Calvaire tenta de la dégager, mais il avait mis trop de force dans le coup pour que ce soit aisé.

Toujours lucide, Bannon profita de l'occasion et visa la gorge du Norukai.

La lame trancha la peau, la chair et la colonne vertébrale. Alors que l'acier ressortait à l'air libre, la tête du roi s'affaissa, encore tenue par un lambeau de peau. Son maxillaire inférieur s'affaissant, sa langue se darda. Puis le lambeau de peau céda et la tête de Calvaire tomba et rebondit avant d'aller terminer sa course dans l'eau.

Bannon se retrouva à genoux avec le sentiment d'être coupé du monde. Dans un silence surnaturel, il entendit la voix de Crayeux :

« La hache fend le bois et l'épée fend les os. »

À présent, c'était limpide...

Un cri inhumain força le jeune escrimeur à tourner la tête.

— Mon Calvaire ! hurla Atta comme si on venait de lui arracher le cœur. Mon Calvaire !

Folle de rage, elle fonça sur le bourreau de son galant.

Voyant le corps sans tête s'écrouler, des marins crièrent de joie puis redoublèrent d'ardeur face aux Norukai.

Atta fondant sur lui comme une ourse enragée, Bannon leva son épée – mais ses muscles semblaient en coton, et tout lui paraissait se dérouler au ralenti.

À un pas de sa proie, Atta leva son arme. Derrière elle, Lila bondit en avant et lui enfonça sa lame entre les omoplates. S'aidant de la main gauche, elle poussa, traversa le cœur de la guerrière et continua jusqu'à ce que la pointe de l'épée ressorte sous un de ses énormes seins.

Foudroyée, Atta laissa tomber son épée. Puis elle porta les mains à sa poitrine et se coupa les doigts sur la lame qui venait de lui prendre la vie.

Malgré la différence de poids à son désavantage, Lila parvint à maintenir la Norukai debout.

Quand elle ne bougea plus, la Mora-Zith consentit à retirer sa lame.

Chapitre 78

Un soupir accablé courut dans les rangs des D'Harans lorsqu'ils se retournèrent pour faire face aux antiques guerriers qui se ruaient sur eux.

Des cors sonnèrent et les cris de guerre des soudards se firent plus puissants.

— Nous sommes l'armée de D'Hara ! cria Zimmer. Aucun ennemi ne nous effraie.

— Nous sommes plus que ça, dit Nicci. Une multitude de réfugiés crient vengeance ! À présent, c'est l'occasion ou jamais !

Du côté du port, les Norukai s'enfonçaient dans les rues en rugissant comme des fauves. Dès qu'ils virent leurs alliés, sur les collines, ils crièrent de joie, certains que la victoire ne leur échapperait plus.

Comme deux colonnes de fourmis rouges, les pillards et les soudards dévastaient tout en attendant de faire leur jonction.

Non loin de Nicci, un Norukai inclina la tête, leva sa massue et éclata d'un rire triomphant. Agacée, la magicienne le carbonisa presque sans y penser. Quand la massue s'écrasa sur le sol, elle avait déjà oublié l'incident.

Zimmer éperonna son destrier et fendit la masse de pillards afin de rejoindre Nicci. Pour l'aider, celle-ci renversa des dizaines d'esclavagistes avec un bélier d'air.

Le front luisant de sueur, Zimmer avait une joue maculée de sang. L'air sinistre, il regarda l'armée d'Utros, juste à l'entrée de la ville.

— Maintenant, je comprends pourquoi vous avez insisté pour qu'on garde tant de défenseurs à terre. Hélas, je doute que ça suffise face à cette horde.

Devant le port, la flotte de Tanimura avait coulé ou endommagé un grand nombre de galères. Passant à travers les mailles du filet, d'autres avaient réussi à débarquer sur les quais une meute de pillards assoiffés de sang. Et depuis peu, l'armée d'Utros attaquait sur l'autre front. Soumis à cette pression, une multitude de défenseurs et de simples civils périraient dans les heures à venir.

Nicci ne sous-estimait en rien le pouvoir de nuisance des Norukai. Mais Utros, lui, était un conquérant – bref, une menace bien plus redoutable.

— Il faut s'opposer à l'avance des fantassins... Zimmer, je vous confie le combat contre les pillards. Vous serez à la hauteur ?

Le général ricana.

— À la hauteur ? Le seigneur Rahl me renierait si j'étais incapable d'arrêter une bande d'esclavagistes laids à faire peur. Ils verront de quel bois se chauffent les D'Harans. Prenez toute la milice, et ralentissez Utros.

Sur un signe de Zimmer, un cor sonna le rassemblement pour les membres de la milice. Avec son don, Nicci amplifia sa voix pour être entendue des survivants d'Effren, de Larrikan, de Renda-sur-Baie et d'autres villes et villages dévastés.

— Direction les collines ! Les soldats d'Utros ne passeront pas !

Une nouvelle galère étant venue percuter le quai, Zimmer décida de passer à l'assaut. Une tactique surprenante, pour des défenseurs.

Alors que ses hommes s'élançaient, il souffla :

— Filez, magicienne !

Thaddeus leva son épée et harangua les réfugiés de Renda-sur-Baie. Rendell, l'esclave affranchi, ajusta le casque posé de guingois sur sa tête et fit signe à ses hommes d'attaquer.

Les troupes d'Utros arboraient d'antiques étendards ornés de la flamme de Kurgan et de nouveaux drapeaux qui arboraient aussi un symbole de feu, mais beaucoup plus spectaculaire. À leur tête, Nicci repéra très vite Utros, reconnaissable à son demi-masque d'or et à son casque à cornes.

Droit dans ses bottes, il regardait la ville comme s'il s'agissait d'un veau promis à l'abattoir. Ruva chevauchait près de lui. Au-dessus d'elle et du général, un seul nuage noir, dans un ciel limpide, indiquait qu'elle utilisait son pouvoir.

Organisés en divisions pour mieux quadriller la ville, les soudards avançaient toujours. Alors qu'une division obliquait pour aborder la cité par le nord, le gros de l'armée continua tout droit, le général et la magicienne à sa tête.

La meute la plus proche de Nicci et de sa milice pénétra dans le bois de Hagen. Cet obstacle traversé, les envahisseurs ne seraient plus bien loin du cœur de la ville.

Grâce à son expérience de Sœur de l'Obscurité, Nicci connaissait très bien ce bois. Un avantage qui se révélerait peut-être payant.

— Le bois, droit devant ! cria-t-elle à ses hommes. Il nous cachera jusqu'au dernier moment.

Le bois de Hagen traînait à juste titre une sinistre réputation. Au temps de leur splendeur, les Sœurs de l'Obscurité s'y adonnaient à des rituels initiatiques et à de monstrueux sacrifices. Au fil des siècles, le sol s'était gorgé de sang, et il continuerait aujourd'hui.

Des milliers de miliciens suivirent la magicienne. Pressés d'en découdre, Thaddeus et Rendell semblaient faire la course pour savoir qui arriverait le premier. Comme émulation, il n'y avait pas plus efficace.

Pour aller à la rencontre des soudards, les combattants traversèrent le quartier de Tanimura le plus proche de l'île Kollet. Un secteur où les innombrables tailleurs, épiciers, fabricants de bougies, tisserands et autres artisans avaient longtemps prospéré en travaillant pour le Palais des Prophètes. On y trouvait aussi des tavernes, des maisons de tolérance et des tripots massivement fréquentés par les élèves des Sœurs de la Lumière. Après la destruction du palais, toute cette économie avait disparu, et une grande partie des demeures étaient désormais désertes.

En chemin, les miliciens passèrent quand même devant quelques maisons habitées. Alors que les enfants se cachaient à l'intérieur, les parents, des armes improvisées au poing, se préparaient à les défendre.

— Nous allons tenter de contenir les soldats, lança Nicci à ces braves gens. Si nous échouons, fuyez ! Contre eux, vous n'aurez pas une chance.

Alors qu'une partie des envahisseurs était déjà dans le bois, la magicienne s'arrêta à sa lisière.

— La configuration du terrain sera à notre avantage, dit-elle. Pour avancer au milieu des arbres, les soldats devront rompre leur formation. Il faudra en profiter pour les massacrer. S'ils atteignent la ville, tout sera perdu.

Véritable parangon de confiance – pour donner du cœur au ventre à des combattants de hasard, il fallait bien ça –, Nicci s'engagea dans le bois, ses couteaux au poing et son don prêt à frapper.

Dans un bois si dense, avec tant de broussailles, il n'était pas possible de courir. Lentement mais sûrement, les miliciens se frayèrent un chemin en direction de l'ennemi.

Manque de chance, Utros n'était pas avec cette division. Mais tôt ou tard, Nicci aurait l'occasion de l'affronter, ça ne faisait pas de doute.

Elle prit la tête de ses hommes avec l'intention de les protéger au maximum. Devant elle, des milliers de soudards avançaient entre les arbres.

Quand elle aperçut les premiers rangs, ils la virent également. Même en robe noire, une blonde à la peau claire était repérable de loin dans le clair-obscur du bois.

Des milliers d'antiques guerriers approchaient. Redevenus bien vivants, certes, mais d'une maigreur à faire peur, avec de grands yeux vides et des lèvres craquelées. Bref, des spectres qu'une inexplicable ferveur rattachait encore à la vie.

Alors que dix fous furieux fondaient sur elle, Nicci repéra deux grands chênes, sur leurs deux flancs. Utilisant un de ses sortilèges favoris, elle fit chauffer la sève et draina les troncs de leur humidité. Presque instantanément, ils explosèrent, projetant des éclats de bois

dans toutes les directions.

Bien entendu, la magicienne invoqua un bouclier pour protéger ses compagnons. Une excellente initiative, puisque les projectiles firent un massacre dans les rangs ennemis. En s'abattant, les arbres écrasèrent quelques soudards de plus.

Après que Nicci eut fait exploser un autre chêne géant, sa milice et les forces ennemies entrèrent enfin au contact. Peu entraînés mais très motivés, les réfugiés commencèrent à ferrailler sous la frondaison.

Avec des béliers d'air, la magicienne renversa comme des quilles des centaines de soldats ennemis.

Après avoir fait exploser quelques cœurs – mais ce n'était pas facile dans une telle confusion, car il fallait les localiser précisément –, elle frappa avec son Feu de Sorcier. Quand le risque de blesser ses compagnons devint trop grand, elle ouvrit des gorges et transperça des torsos avec ses couteaux, comme une combattante ordinaire.

Insensibles à leurs pertes, les soudards continuaient à déferler. Très vite, ils forcèrent les miliciens à reculer. En infériorité numérique, face à des adversaires qui se fichaient de mourir, il n'y avait guère d'autre option.

Utros avait ordonné aux soldats de conquérir la ville, et ils le feraient coûte que coûte.

Pour la milice, la déroute n'était pas loin. Blessé au bras, Rendell avait perdu son casque. Voyant que deux ennemis fondaient sur lui, Thaddeus le tira en sécurité.

Nicci elle-même comprit qu'elle serait bientôt débordée.

— Ne cédez pas de terrain ! cria-t-elle. Ils ne doivent pas atteindre Tanimura.

Un vœu pieux. Même son don avait des limites, et les miliciens se débattaient déjà.

Alors que tout semblait perdu, une panthère déboula et déchiqueta la gorge d'un soldat en une fraction de seconde. Délaissant sa proie, Mrra tourna la tête vers Nicci et agita joyeusement la queue.

— Ma sœur panthère ! s'écria la magicienne, le cœur enflé de joie.

D'autres fauves bondirent sur les attaquants – par dizaines, comme si Mrra avait recruté des renforts en chemin.

Même si la nouvelle troupe de félins n'était pas de taille à vaincre tant de soldats, la terreur qui saisit les hommes les paralysa assez pour qu'ils deviennent des proies faciles.

Après s'être frottée aux jambes de la magicienne, Mrra repartit bravement au combat.

Le moral remonté, Nicci se remit à l'ouvrage. À cause du Feu de Sorcier, une partie du bois brûlait et bon nombre d'arbres avaient imploré ou s'étaient effondrés.

Leur ardeur retrouvée, les miliciens reprirent du poil de la bête.

Soudain, d'autres silhouettes apparurent dans la forêt – des êtres humains vêtus de gris qui faisaient irrésistiblement penser à des fantômes.

Les spectres d'Orogang, reconnut Nicci, venus en nombre pour aider leur nouvelle amie.

Ils attaquaient les soudards sur un flanc, les forçant à ouvrir un second front. Avec leurs antiques épées – parfaitement entretenues, cependant –, ils tranchaient des membres, faisaient voler des têtes dans les airs ou transperçaient des torsos.

Ces renforts tout aussi inattendus que les panthères ranimèrent la flamme des miliciens, qui regagnèrent brillamment le terrain perdu.

Parmi les spectres héroïques, Nicci aperçut une jeune femme dont la capuche était abaissée. Cette queue-de-cheval, elle l'aurait reconnue parmi cent.

— Asha ! Comment êtes-vous arrivés ici ?

— On vient se battre à tes côtés, Nicci ! (La jeune héroïne planta sa lame entre les omoplates d'un soldat.) Tu nous as libérés des Zhiss et nous tenons à te rendre la pareille.

Nicci en resta bouche bée. Quand la sliph l'avait forcée à quitter Orogang, les soldats d'Utros grouillaient sur l'esplanade, devant le palais. Ses nouveaux amis, aurait-elle juré, couraient au massacre.

— Comment avez-vous échappé aux soldats ?

Asha éclata de rire.

— Échappé ? On les a tués jusqu'au dernier. Nous sommes bien plus nombreux que tu le croyais... Puisque tu nous avais montré Tanimura, sur la carte en relief, nous n'avons pas eu de mal à savoir où tu étais allée. Alors, nous avons suivi ta panthère, qui nous a guidés jusqu'ici.

Nicci eut une bouffée d'optimisme qui aurait impressionné Bannon Farmer en personne.

— Formidable ! Maintenant, nous allons pouvoir gagner !

L'espoir ayant changé de camp, les défenseurs massacrèrent les attaquants. Pas sans lourdes pertes dans leurs rangs, hélas, mais en quelques heures, il ne resta pas un soudard debout.

Et une division en moins !

Sa robe noire maculée de sang et déchirée, Nicci peinait à marcher. Le bois, désormais, n'était plus qu'un marécage où le sang tenait lieu d'eau croupie. Partout, des cadavres s'entassaient.

Alors que les miliciens se regroupaient autour de la magicienne, fiers d'avoir tenu le bois de Hagen, Nicci se souvint qu'une bataille encore plus importante continuait dans les rues de Tanimura.

Soudain, des broussailles ondulèrent et une silhouette féminine en lévitation se matérialisa devant la magicienne.

— Utros vous expédiera tous chez le Gardien ! cria Ava, outrée par le spectacle qu'elle découvrait.

Nicci puisa dans ses dernières forces pour frapper le spectre avec son don.

— Je t'ai déjà tuée une fois ! rugit-elle.

Dissipée par l'attaque, Ava se reconstitua un peu plus loin, semant la panique parmi les miliciens – mais sans leur faire de mal.

— Notre armée est inépuisable. Elle vous écrasera.

— Peut-être, mais toi, tu resteras morte et bien morte.

Couinant de rage, Ava lança :

— Je dirai à Utros où tu es exactement. Nicci, il voudra te tuer de ses mains.

Pour éviter une nouvelle attaque, Ava se volatilisa.

— Qu'il essaie ! grogna Nicci en foudroyant du regard l'endroit où la jumelle défunte lévissait quelques secondes plus tôt.

Chapitre 79

Les navires de Serrimundi cinglaient vers le nord dans le sillage de l'armada adverse. Obsédés par Tanimura, les Norukai ne se doutaient pas qu'on les suivait. Histoire qu'ils continuent à ne s'apercevoir de rien, Olgya avait généré une nappe de brouillard.

Très nerveux, Otto se tenait à la proue de la *Vierge des Brumes*. Une main en visière, le capitaine Ganley semblait plus serein.

— Tu es tendu ? demanda-t-il. Ou est-ce de l'impatience ?

— Les galères ont de l'avance, et je ne veux pas rater la bataille. Je me réjouis que Serrimundi ait été épargnée, mais la guerre n'est pas finie. Imagine les dégâts que fera une armada à Tanimura. Une simple expédition a dévasté notre port.

Confiant, Ganley lissa sa barbe.

— Mais cette fois, nous avons un plan. Quand nous les prendrons à revers, ça leur fera l'effet d'un coup de couteau dans le dos. Et c'est tout ce que méritent ces fichus esclavagistes.

Otto baissa les yeux sur l'écume qui se formait à l'avant du bateau. Plissant le front, il fut souflé de voir des silhouettes élancées nager juste sous la surface.

D'abord, il crut qu'il s'agissait de dauphins qui accompagnaient le navire. Mais il ne fut pas dupe longtemps.

— Des Selka ! Des Selka avancent avec nous !

Ganley regarda et vit que des centaines de créatures fonçaient vers Tanimura, comme si elles escortaient la flotte de Serrimundi.

— Ça n'a rien d'inquiétant, je crois... Les Selka abominent les Norukai, qui le leur rendent bien. Les hommes-poissons n'ont pas soif de notre sang...

— Eh bien, après la bataille, ils pourront festoyer.

Tous les navires étaient équipés de plaques de blindage, selon le vœu de Nicci, et pour leurs équipages, les épées, les lances et les harpons n'avaient (presque) plus de secrets. En outre, des dizaines d'archers d'élite répartis entre les bateaux disposaient de réserves presque inépuisables de flèches à la tête enduite de poix.

Les cheveux défaits, Olgya vint rejoindre ses amis à la proue. D'un simple sortilège, elle avait fait forcer les vents qui poussaient la petite flotte.

La destination approchant, elle plia et déplia les doigts afin de dissiper le rideau de brume. La flotte ne serait plus dissimulée, mais les esclavagistes ne jetteraient sûrement pas un regard derrière eux.

Déjà, ils sentaient le sang de leurs futures victimes...

De sa position, Otto vit pour la première fois la cité de Tanimura et son port dix fois plus grand que celui de Serrimundi. Dans le lointain, la bataille était déjà bien engagée. Tacticiens peu subtils, les Norukai venaient se jeter sur les défenseurs avec la simple idée de les écarter de leur chemin.

— Nathan est là-bas, dit Olgya, avec Oron et Perri. À eux trois, ils doivent générer de sacrées défenses magiques.

Même de loin, on voyait très bien les mâts des galères coulées qui émergeaient encore de l'eau.

— Ils ont déjà fait du bon travail, déclara Otto.

— Et nous en ferons du meilleur encore ! s'écria Olgya.

Elle écarta les bras puis se tapa bruyamment dans les mains. Dans l'eau, des ondulations apparurent. D'abord insignifiantes, ces lignes de force gagnèrent en puissance pour créer une déferlante qui fondit sur les galères.

— Notre premier coup attirera leur attention..., souffla Olgya.

Dans le sillage de cette lame, Otto vit que des centaines de Selka s'étaient lancés à l'assaut.

Quand la vague s'abattit sur les galères de queue, les esclavagistes rugirent de rage. Puis ils se pétrifièrent quand les premiers Selka entreprirent de se hisser le long des coques endommagées.

Otto en sourit de plaisir. Ganley, lui, ordonna à ses archers de se tenir prêts.

Quand il en eut donné le signal, une volée de flèches enflammées fendit l'air puis s'abattit majestueusement sur les bâtiments ennemis.

Le début des réjouissances, seulement... Comme la seconde mâchoire d'un piège très bien conçu, la marine de Serrimundi se joindrait très bientôt à l'action.

Alors que la galère de Calvaire raclait contre la coque fatiguée du *Chasseur* – à ce régime-là, le blindage ne durerait pas longtemps –, Nathan s'efforçait de garder la tête hors de l'eau. Lors d'un naufrage, c'était une précaution élémentaire, certes, mais pas suffisante. S'il ne se passait pas très vite quelque chose, le vieux sorcier finirait écrabouillé entre les deux coques.

L'événement étant à un souffle de se produire, il utilisa son don pour éloigner les deux navires et sauver sa peau.

— Pour un grand sorcier, ça n'aurait pas fait une fin très glorieuse...

Sur le pont du *Chasseur*, on se battait rudement, s'il fallait se fier au boucan.

Une main plaquée sur son flanc blessé, un Norukai vint rejoindre l'ancien prophète dans l'eau, mais il coula comme une pierre.

Le poids de ses bottes et de sa cape gorgée d'eau entraînait Nathan

vers le fond, mais en battant des jambes, il parvenait à ne pas couler. Du coup, il pouvait avancer ou reculer de long de la coque du *Chasseur*.

La patience n'étant pas son fort, il finit par craquer.

— Ohé, du bateau ! cria-t-il. Quelqu'un veut bien m'envoyer une corde ? Une fois sur le pont, je serai très utile.

Occupés à combattre pour leur vie, les marins ne réagirent pas.

Bannon et Lila, Nathan le savait, étaient des escrimeurs hors pair. Mais les Norukai n'avaient presque rien d'humain, et ils se battaient à leur façon.

Rageur, le vieil homme tenta d'enfoncer ses ongles dans le bois humide et glissant de la coque. Quand il eut un semblant de prise, ses talons en appui sur un amas de bernacles, il réussit à se tracter en hauteur – assez pour s'accrocher au rebord d'un hublot, très au-dessus de la ligne de flottaison, puis se hisser hors de l'eau à la force du poignet.

Trempé comme une soupe, il continua sa pénible progression, mais se retrouva coincé à mi-chemin du salut.

Trop loin du bastingage pour s'y accrocher, plus aucune prise ne s'offrant à ses pieds, il essaya de rester suspendu à la coque, mais ses forces le lâchèrent et il bascula en arrière.

D'instinct, il généra un tapis d'air pour se soutenir. En des circonstances normales, il aurait utilisé ce sortilège pour frapper un ennemi, mais il fallait savoir s'adapter.

Dans cet ordre d'idées, il créa un courant d'air ascendant qui propulsa son « tapis » et son corps assez haut pour qu'il puisse sauter sur le pont.

La réception fut rude et il glissa sur le plancher poisseux de sang et d'autres immondices.

Comme un jeune homme, il se rétablit souplement, prêt au combat... face à Bannon et Lila.

Le souffle court, les deux jeunes gens étaient couverts de sang. À leurs pieds gisaient le corps sans tête du roi Calvaire et la dépouille d'une guerrière assez laide pour valoir des cauchemars récurrents à un honnête homme.

Jared à leur tête, les marins du *Chasseur* eurent tôt fait d'acculer au bastingage les derniers Norukai présents à bord. Histoire de signaler sa présence, Nathan désintégra ces fâcheux d'un simple éclair.

Trempé jusqu'aux os, sa crinière dégoulinante, il tapa sur l'épaule de Bannon.

— Tu vas bien, fiston ?

Le jeune escrimeur baissa les yeux sur la dépouille de Calvaire.

— Oui, très bien, dit-il avec un sourire.

Désireux de ne pas ressembler plus longtemps à un chat tombé dans

une baignoire, Nathan invoqua son don pour se sécher.

Sa lame levée, Bannon étudia le sang qui la maculait – celui de Calvaire.

— Encore merci de cette arme, Nathan. Avec Solide, j'aurais fait autant de dégâts, mais cette épée est de très bonne qualité.

— Content qu'elle te convienne, fiston. Hélas, ce qui s'est passé sur ce bateau est anecdotique, comparé au reste de la bataille... En d'autres termes, nous avons encore beaucoup de pain sur la planche.

L'élan de l'armada semblait brisé, mais trop de galères étaient passées et des esclavagistes déchaînés semaient la mort dans le quartier du port d'où montaient des flammes et des colonnes de fumée.

Il n'y avait pas que ça. Dans le lointain, des soudards dévalaient le flanc des collines.

— Par les esprits du bien, nous...

Avant d'avoir terminé sa phrase, Nathan sentit une douleur aiguë partir de son cœur pour se diffuser dans son torse et jusqu'au creux de son épaule gauche.

Comme si le spectre d'Ivan le torturait de l'intérieur, il tomba à genoux, certain que sa dernière heure allait sonner.

Son cœur luttait pour continuer à battre, et il l'entendait pulser à ses tympans.

Depuis la greffe réalisée par le sorcier de chair André, Nathan luttait pour conserver le contrôle de son nouveau cœur. Malgré tous ses efforts, il n'avait pas réussi à en chasser la corruption et la violence du dresseur mort.

— Non ! Tu n'es plus de ce monde ! Je ne te rendrai pas ton cœur.

Les pulsations s'accéléraient.

Derrière les yeux du vieil homme, une décharge de douleur le fit grimacer. Il plaqua les mains sur sa poitrine, mais le cœur d'Ivan continua à le torturer, comme s'il entendait le punir de quelque chose.

— Tu n'es pas là ! siffla Nathan entre ses dents serrées. Ce monde n'est pas le tien.

Lila et Bannon prirent le vieux sorcier par les épaules.

— Que se passe-t-il ? Que pouvons-nous faire pour t'aider ?

Nathan ne répondit pas, trop occupé à combattre l'esprit d'Ivan.

Les pulsations s'affolèrent, comme si le cœur allait exploser. Puis, d'un seul coup, il n'y en eut plus.

Quand il sentit l'organe s'arrêter de battre, Nathan écarquilla les yeux. Incapable de respirer, il s'écroula sur le pont. Autour de lui, il ne sentait plus rien, à part le vide qui l'enveloppait dans un cocon. Entêté, il essaya de reprendre le contrôle de son corps.

Bannon et Lila le secouaient et les marins criaient d'angoisse. Alors que les ténèbres le submergeaient, le vieux sorcier imita les hommes

de Jared – mais dans sa tête, car aucun son ne sortit de sa gorge.

Puis une brume verte l'enveloppa et il entendit un appel – d'abord un murmure, ensuite une injonction.

— *Tu es mort et tu m'appartiens !*

Le Gardien ? Ivan ? Impossible à déterminer...

C'est faux, voulut dire Nathan. Mais ses lèvres refusèrent de bouger. Fou de rage, il sentit la présence des vestiges déclinants de son don et décida de lutter jusqu'à la dernière seconde.

Je ne te rendrai pas ton cœur !

Avec son pouvoir, si faible fût-il, il massa son cœur, le forçant à repartir. Chassé de l'organe vital, Ivan se réfugia dans les veines de son hôte. Il ne renoncerait pas si aisément, mais en attendant, le voile vert disparut.

De nouvelles pulsations, d'abord faibles...

... Puis de plus en plus assurées et régulières.

Voyant que son ami inspirait à fond, Bannon l'aida à s'asseoir et lui tapa doucement dans le dos.

— Nathan, ça va ?

— Je suis vivant, oui... C'était juste un petit désagrément, avec une sorte de... visiteur. (Le vieux sorcier se releva sur des jambes vacillantes.) Maintenant, c'est réglé.

Oubliant l'incident, Nathan tourna de nouveau la tête vers l'armée d'Utros, qui déferlait sur les collines de Tanimura.

Ce n'était pas le moment de mourir. Là-bas, Nicci et les autres avaient besoin de lui.

Sur le front de mer, des bâtiments brûlaient. Héroïques, Zimmer et ses hommes tenaient tête aux Norukai. Mais les soudards étaient une menace d'une autre envergure.

Sur les eaux, il restait au minimum quarante galères en bon état. Rejoignant le capitaine Jared, qu'il n'avait jamais vu échevelé ainsi, le vieux sorcier balaya du regard la scène et eut la surprise d'apercevoir une flotte de navires cuirassés.

Une main en visière, Bannon cria de joie :

— Regardez ! Nous avons des renforts !

— La flotte de Serrimundi, fit Lila, plus calme mais tout aussi satisfaite. Ces navires suivaient les galères, et maintenant, ils passent à l'action.

Des cris de rage montèrent des galères. Partout, les Norukai comprenaient que c'étaient eux, désormais, qu'on prenait en tenaille.

— Voilà qui devrait régler le problème de l'armada du roi Calvaire, jubila Nathan.

— Peut-être, mais il y a encore du chemin jusqu'à la victoire. (Lila regarda les collines noires de soldats.) Le gros morceau reste à avaler.

Conscient qu'il serait bien plus utile à terre, Nathan se tourna vers

le capitaine :

— Elle a raison, la victoire est loin d'être acquise. Capitaine Jared, conduisez-nous sur les quais – à la vitesse de l'éclair !

Chapitre 80

Le sang, la sueur et la poussière se mêlaient pour composer une odeur puissante bien trop familière au goût du général Zimmer. En même temps, cette senteur répugnante lui faisait bouillir les sangs. Grâce à elle, il conservait assez d'énergie pour se battre.

Dans son dos, les entrepôts brûlaient et les flammes s'attaquaient déjà à d'autres bâtiments. Là encore, l'odeur de brûlé n'avait rien d'agréable. Pourtant, elle se révélait étrangement stimulante.

Les cuisses serrées pour contrôler sa monture dans le chaos, Zimmer aurait été en peine de compter les cadavres de D'Harans qui gisaient dans les rues.

Inlassables, de nouvelles galères venaient d'accoster et de déverser des hordes d'esclavagistes. Pourtant, Zimmer ordonna à ses forces de se détourner du front de mer. Stratège et tacticien hors pair, il savait que les soldats d'Utros seraient bien plus dangereux que des pillards braillards et désorganisés.

L'heure était venue de s'intéresser à d'autres adversaires.

— Cavaliers, cria Zimmer en levant sa lame, il faut d'abord casser l'élan de l'envahisseur. Archers et fantassins, après, ce sera à vous de jouer.

Les sabots des chevaux faisant un boucan d'enfer sur les pavés, la cavalerie chargea.

Dans le bois de Hagen, Nicci et ses miliciens inexpérimentés mais enthousiastes étaient parvenus à endiguer la marée humaine d'Utros. Mais d'autres divisions fondaient sur la ville, et celle du centre, marchant sous l'étendard du premier commandant Enoch, fonçait sur son cœur.

La stratégie d'Utros était limpide. D'abord déborder le centre, puis rayonner partout depuis cette position dominante – en attendant que les Norukai aient fini de dévaster le front de mer.

Thorn et Lyesse couraient derrière Zimmer. Même ainsi, elles n'avaient aucun mal à soutenir le rythme des cavaliers.

— Général, lança Thorn, pas même essoufflée, aujourd'hui, ce sera une belle boucherie !

— Le jour de tous les records, oui ! renchérit Lyesse. J'en avais assez de jouer à cache-cache avec l'ennemi. Rien ne vaut une bataille rangée.

Sa lame pointée, Zimmer trouva le temps de répondre :

— Surtout, ne retenez pas vos coups, parce que la chasse est

ouverte.

De l'autre côté de la ville, le général Linden et ses hommes – une grande partie des forces d'haranes – s'étaient mis en position pour affronter une autre division de l'antique armée. Comme toujours quand les probabilités étaient contre lui, le général se remémora les phrases qu'il répétait volontiers à ses officiers.

« Chaque guerre est composée d'une série de batailles. Et chaque bataille se remporte en ajoutant des duels remportés à des duels remportés. C'est aussi simple et atrocement compliqué que ça. »

La cavalerie percuta de plein fouet les forces ennemies. Voyant ses adversaires combattre avec fureur mais sans véritable cohésion, Zimmer comprit que quelque chose clochait. Ces hommes semblaient plus maigres et épuisés qu'à Surplomb-du-Monde. On les eût crus au bout du rouleau...

Se mêlant aux cavaliers, les fantassins et les archers contribuaient à maintenir la cohésion dans les rangs d'harans. En face de lui, Zimmer reconnut la silhouette massive du premier commandant Enoch, un vétéran couvert de cicatrices et riche d'innombrables expériences.

En approchant, Enoch croisa le regard du général. Aussitôt, il identifia son véritable ennemi. Car Zimmer, s'il était jeune pour son grade, avait foulé autant de champs de bataille que le second d'Utros.

Comme si leurs esprits étaient connectés, les deux chefs crièrent de défi à la même seconde. Puis ils se ruèrent l'un sur l'autre.

Le cheval de Zimmer se cabra, offrant l'avantage de la hauteur à son cavalier. Rapide comme l'éclair, le coup de Zimmer glissa sur la cotte de mailles d'Enoch – qui le bloqua ensuite avec sa lame.

Manœuvre surprenante, le premier commandant lâcha les rênes de sa monture afin de dégainer un couteau. Voyant une ouverture, il frappa au flanc mais parvint juste à entamer la cuirasse du général.

Dans le vacarme de fin du monde d'une bataille rangée, le destrier de Zimmer s'écarta d'instinct. Avidé de pousser son avantage, Enoch avança, la concentration visible sur son visage buriné. Ce duel-là, il voulait le remporter !

Zimmer fit volter sa monture et la précipita contre celle de son adversaire. Peu à peu, les deux équidés se transformaient en béliers vivants et écumants.

Estimant être à bonne portée, les archers se mirent en ligne, bandèrent leurs arcs et décochèrent des volées de flèches qui passèrent au-dessus de leurs frères d'armes pour s'abattre sur les premiers rangs adverses. Ravis par le résultat – des centaines de soudards foudroyés –, les archers recommencèrent à tirer dès qu'ils eurent encoché de nouvelles flèches.

Comme prévu, les fantassins se portèrent en avant pour protéger leurs camarades tandis qu'ils semaient la mort dans les rangs adverses.

Oliver et Peretta maniaient chacun un couteau de chasse, bien moins lourd qu'une épée. Toujours dans leur sillage, Ambre ne restait pas inactive.

Si les novices n'étaient pas en mesure de lancer des sorts dévastateurs – comme ceux de Nicci et Nathan –, elles ne manquaient pas d'astuce et savaient faire mouche régulièrement.

Avec des filaments de feu, Ambre faisait chauffer la lame des épées adverses. Quand le phénomène gagnait la poignée, les soudards étaient obligés de lâcher leur arme en brailant de douleur.

— Les flammes, lança Peretta à ses deux amis, c'est trop difficile à invoquer. Une lumière très vive serait plus efficace. Allons-y ! Aveuglons ces chiens !

— Oui, le sort de scintillement ! s'écria Oliver.

Pliant les doigts, il récita la formule magique. Aussitôt, une boule de lumière explosa devant les yeux d'un soldat. Ébloui par cette nova miniature, l'homme porta une main à ses yeux et bouscula un autre fantassin. Incapable de l'identifier, il lui transperça le torse avec sa lame.

Jubilant, Oliver, Peretta et Ambre répétèrent l'opération sur d'autres soudards.

Arabella et Mab, les seules sœurs présentes dans le groupe de Zimmer, se révélèrent de formidables combattantes. Chevauchant sur les flancs de la cavalerie, elles généraient des bourrasques assez puissantes pour désorganiser les rangs adverses.

Soudain, une silhouette verdâtre scintillante se matérialisa face aux D'Harans déchaînés. Riant comme une démente, Ava attendit qu'Enoch arrive à son niveau puis elle chargea avec lui. Si immatérielle qu'elle fût, elle parvint à utiliser les vestiges de son don pour bombarder les D'Harans d'éclairs sans grande puissance qui n'en terrifièrent pas moins les chevaux. Affolés, ceux-ci se cabrèrent ou se percutèrent, rompant la belle harmonie des rangées de cavaliers.

Sur ces entrefaites, le visage d'Ava se transforma pour devenir la trogne répugnante d'un démon étique à la gueule garnie de dents pointues.

Enragés, les D'Harans zébrèrent l'air avec leurs lames – en vain, puisque Ava n'était qu'un spectre sans substance.

Enoch talonna son cheval et chargea comme un taureau furieux. Levant son épée pour parer le coup, Zimmer redouta un instant que l'impact lui arrache le bras de l'épaule.

Alors que les choses tournaient mal, une boule de lumière explosa devant le visage d'Enoch et l'aveugla. Trop tard pour y changer quelque chose, le vétéran porta les mains à ses yeux.

Très contents d'eux, Oliver, Peretta et Ambre continuèrent leur tâche hautement utile.

De nouveau, le destrier percuta la monture du premier commandant. Cette fois, le vétéran fut éjecté de sa selle. D'une souplesse diabolique, il atterrit sans trop de casse, prolongea sa chute d'un roulé-boulé et se releva dans le même mouvement. Toujours aveuglé, il n'en zébra pas moins l'air avec son épée.

Se souvenant que cet homme était son ennemi principal, Zimmer sauta à terre.

Non loin de là, Thorn et Lyesse, une arme dans chaque main, combattaient comme des louves, un sourire de prédatrices sur les lèvres. Couvertes de sang, elles ne devaient guère se sentir protégées par leur tenue minimaliste. Mais les Mora-Zith n'avaient pas besoin de cuirasse. Virevoltant parmi les soudards, elles les abattaient avant qu'ils aient compris ce qui leur arrivait.

— Quatorze ! cria Thorn en embrochant un nouvel homme.

— Seize pour moi ! répondit Lyesse. Tu faiblis, ma sœur !

— On verra les comptes quand ce sera fini !

Un colosse se dressa soudain devant Lyesse. Les biceps au moins aussi gros que la tête de la Mora-Zith, il leva une épée longue, prêt à porter un coup mortel. Très agile, Lyesse passa sous sa garde, lui entailla le ventre puis glissa une lame sous sa cuirasse et lui transperça l'aîne.

Avant de s'écrouler, le type brailla comme un cochon qu'on égorge. Aussitôt tué aussitôt oublié, Lyesse passa à l'adversaire suivant.

Ava se matérialisa avec l'intention de terroriser les Mora-Zith. Hélas pour elle, quand elle tenta de les traverser comme un vulgaire mur, les runes défensives gravées sur leur peau la repoussèrent sans ménagement. Outrée, elle fila attaquer quelqu'un d'autre.

Tandis que son destrier s'éloignait, Zimmer finit de se stabiliser. Puisque le destin en décidait ainsi, il combattait Enoch au sol.

— Je suis le général Zimmer, chef de l'armée d'harane. Tu dois connaître le nom de l'homme qui te terrassera.

Toujours ébloui, Enoch sentit pourtant que le général approchait. Levant son épée, il zébra de nouveau l'air.

— Tu ne m'as pas encore vaincu, vermine !

Pour localiser Zimmer, le vétéran se repérait au son de sa voix. Et ses coups devenaient de plus en plus précis.

— N'as-tu pas vu notre armée, général ? À quoi bon se battre quand c'est perdu d'avance ? Rends-toi et rejoins les conquérants. Rien n'oblige les D'Harans à crever dans cette ville.

— Le Gardien me prendra quand ça lui chantera, lâcha Zimmer.

Sans le clamer sur tous les toits, il était impressionné par le talent martial d'Enoch.

Durant la passe d'armes suivante, Enoch cligna des yeux violemment. Peu à peu, sa vision revenait.

Quand deux chevaux sans cavalier passèrent à un souffle de les piétiner, Zimmer se jeta vivement sur le côté. De l'écume à la bouche, les équidés continuèrent leur course folle.

Sentant quelque chose dans son dos, Zimmer se retourna et découvrit... le spectre d'Ava.

Quand la magicienne défunte chargea, le général tenta d'utiliser sa lame et réussit simplement à décupler la rage du spectre.

Alors que la silhouette verdâtre l'enveloppait comme une nappe de brouillard, Zimmer sentit un pouvoir maléfique s'insinuer en lui – une forme de viol, des doigts souillés d'immondices se refermant sur son cœur.

Espionne au service d'Utros, Ava était responsable de la destruction de Surplomb-du-Monde. Grâce à elle, le général avait pu attaquer la cité. Ainsi, indirectement, elle avait détruit les archives et assassiné Verna.

Un esprit méprisable qui semait le malheur et la mort sur son passage.

Alors qu'Ava virevoltait autour de lui, Zimmer la frappa de taille avec son épée. Énervé par le rire moqueur de sa cible, il enchaîna d'estoc, et tant pis s'il n'avait pas une chance d'éliminer un fantôme.

Au contraire, plus il s'échinait, et plus la revenante prenait de substance.

Avec la puissance et la précision d'un expert, Zimmer passa la magicienne morte par le fil de l'épée. Bien entendu, il traversa sa cible.

Au-delà du spectre, la lame rencontra une surface dure. Encouragé, Zimmer poussa de toutes ses forces. Les yeux fermés, il aurait pu dire qu'il venait de transpercer la cuirasse puis le torse d'un homme.

Avec des cris de folle, Ava s'écarta pour révéler au général qu'il venait de transpercer le torse du premier commandant. Dissimulé par la magicienne morte, Enoch avait tenté de le prendre par surprise.

Embroché comme un vulgaire rôti, il cracha du sang puis lâcha son épée. Touchant la lame qui lui ôtait la vie, il ouvrit de grands yeux incrédules.

— La mort... enfin. (Il bascula sur le côté.) Camille, mon amour, j'arrive...

Folle de rage, Ava recommença à virevolter.

Tombé sur le flanc, Enoch se recroquevilla en position fœtale et tendit une main vers quelque chose ou quelqu'un qu'il était le seul à voir.

Dans la fureur de la bataille, Zimmer se pétrifia, le regard rivé sur le vétéran. Alors que le temps semblait s'arrêter, il entendait laisser au vaincu le temps de mourir dignement.

— Alex et Aaron, mes fils... Inutile de m'implorer de vous rejoindre,

désormais. Que le Gardien prenne ce qui lui est dû !

Sur ces mots, Enoch traversa le voile.

Un instant, Zimmer crut voir des silhouettes jaillir dans l'air, les bras tendus, puis entraîner une forme spectrale avec elles.

Enoch vivant ou mort, l'armée d'Utros continuait à avancer, et rien ne l'arrêterait.

Chapitre 81

Même avec les pertes infligées aux Norukai et aux soudards d'Utros, Nicci ne se faisait plus d'illusions. Au bout du compte, Tanimura ne tiendrait pas. Depuis le siège du Palais du Peuple par les hordes de Jagang, elle n'avait plus vu une bataille d'une telle ampleur.

Les survivants de la milice se retiraient du bois de Hagen. Laissant un charnier derrière eux, ils revenaient en ville pour se retrouver au milieu d'autres massacres.

Le gros des troupes d'Utros avançait vers le cœur de Tanimura. D'autres unités, plus modestes, se déversaient dans les rues pour piller les bâtiments et renverser les barricades improvisées par les habitants. Dans les maisons, sur les toits, au fond des impasses – on se battait partout, et c'était pour ça que les défenseurs faisaient encore illusion. Mais contre le nombre, nul ne pouvait rien.

Sur une grande place publique, devant elle, Nicci repéra l'étendard de Linden. Avec ses braves, le général s'offrait ce qu'on était en droit d'appeler un baroud d'honneur.

Consciente que ses miliciens avaient besoin d'elle, Nicci les guida vers le lieu probable de leur mort à tous. Mais tomber près de Linden serait un honneur.

Les spectres suivirent leur libératrice. Dans le bois de Hagen, beaucoup d'entre eux étaient tombés, mais ils ne semblaient pas disposés à compter leurs morts pour le moment.

Le souffle un peu court, Asha sourit à la magicienne.

— Nous avons traversé un continent pour toi. Pas question de t'abandonner aujourd'hui.

Les autres habitants d'Orogang affichaient la même détermination. Quinze siècles durant, ils avaient attendu le retour d'Utros. Mais leur héros s'était retourné contre eux.

Avec l'aide des panthères, ces combattants féroces sauveraient peut-être Linden et ses hommes.

Provisoirement, en tout cas...

Sur leur chemin, miliciens, spectres et panthères firent en tout cas un carnage.

Sur la place entourée de bâtiments, Linden semblait avoir choisi sa dernière position. Derrière une rangée de boucliers, ses guerriers attendaient l'assaut final. Tout à fait à l'arrière, les archers lâchaient volée de flèches sur volée de flèche, mais rien ne ralentissait longtemps la charge furieuse des soudards.

Linden cria un ordre qui aurait bien pu être le dernier. Aussitôt, un homme brandit la bannière aux couleurs de D'Hara ornée du « R » de la maison Rahl.

La première ligne résista jusqu'à ce qu'un de ses flancs cède – sans raison apparente. S'engouffrant dans la brèche, des soldats d'Utros en profitèrent pour aller semer la mort au cœur de la formation.

Du moins, ils le croyaient. Malgré la gravité du moment, Nicci sourit devant tant d'intelligence. La brèche étant un leurre – pour preuve, la première ligne était déjà reformée –, une trentaine de soudards se feraient charcuter par un comité d'accueil soucieux de leur rendre la monnaie de leur pièce.

Du cœur de la formation jaillirent deux éclairs qui foudroyèrent un officier et son second, sur la première ligne d'attaquants. Déchiquetés, les antiques guerriers n'avaient même pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

Intriguée, Nicci chercha la source de ces attaques et découvrit un vieux sorcier aux longs cheveux blancs drapé dans une cape somptueuse.

— Nathan ! cria la magicienne.

Dans le vacarme ambiant, son vieux compagnon ne l'entendit pas. Levant une main vers le ciel, Nicci la baissa brusquement pour envoyer trois éclairs carboniser un trio de soldats, près de ceux que Nathan avait réduits en cendres.

Son attention attirée, le vieil homme agita les bras. À ses côtés, Bannon et Lila gesticulèrent joyeusement.

Un bélier d'air leur dégageant le passage, Nicci guida ses vaillants survivants jusqu'à la position de Linden. Alors que ses semblables déchiquetaient des soldats, Mrra resta aux côtés de sa sœur humaine. Après une si longue séparation, elle n'avait pas le cœur à s'en éloigner.

Sans faillir, la magicienne continua à avancer vers le général Linden. En chemin, elle lança d'autres éclairs qui semèrent la mort et la panique dans les rangs ennemis. Hélas, malgré toutes ces petites victoires, la marée humaine se déversait toujours dans Tanimura.

Oubliant sa fatigue, Nicci mobilisa tout ce qui lui restait de force et de puissance.

Mesurant les enjeux, elle décida de recourir à une forme terrifiante de destruction qui impliquait l'utilisation de la Magie Soustractive.

Cette version du pouvoir, elle évitait de l'utiliser au combat, sauf dans les cas désespérés. Désormais au service de l'empire d'haran et de Richard, elle préférerait oublier les compétences acquises lorsqu'elle était une Sœur de l'Obscurité.

Mais en matière de cas désespérés, on ne pouvait guère imaginer pire.

S'ouvrant aux composantes additives et soustractives de son don, la

magicienne invoqua de nouveaux éclairs. Cette fois, elle leur ajouta un jumeau obscur. Une lance de lumière noire, comme le reflet d'un miroir, mais avec une existence autonome.

Les traits mortels zigzaguerent, chacun tuant à lui seul une centaine d'ennemis. Leur élan coupé, les attaquants marquèrent une pause – exactement le répit qu'il fallait à Nicci pour que ses braves et elle fassent la jonction avec les forces de Linden.

— Merci, magicienne, souffla le général.

Épuisé et blessé, son bouclier cabossé et sa cuirasse déchirée, il n'aurait pas dû tenir sur ses jambes. Mais les hommes comme lui ne se laissaient pas arrêter par ces contingences-là.

Nathan accourut, rayonnant.

— Par les esprits du bien, je suis ravi de te voir. Je sais que te servir de la Magie Soustractive comme d'une arme te répugne, mais tu ne pouvais pas faire autrement.

Avisant les spectres et les panthères, le vieux sorcier fronça les sourcils.

— Je vois que tu as de nouveaux amis.

Ses cheveux roux teints en rouge vif par le sang des soudards, Bannon partageait la jubilation de Nathan :

— Enfin, on va pouvoir lutter ensemble ! Les Norukai étant presque vaincus, le capitaine Jared nous a déposés au port, pour qu'on participe à la défense.

Incapable de se retenir davantage, il annonça sa grande nouvelle :

— Calvaire est mort !

Nicci n'en attendait pas tant.

— Salement, j'espère ?

— Mon gars l'a tué, répondit Lila, vibrante de fierté. Décapitation franche et nette.

Nicci gratifia le jeune escrimeur d'un hochement de tête approbateur.

— Une fin méritée, oui.

— Devant le port, nous avons flanqué de sacrés coups à l'armada, puis la flotte de Serrimundi est venue l'achever.

Nathan tourna la tête en direction du port. À l'intérieur comme à l'extérieur, des galères finissaient de se consumer ou de couler. Mais les Norukai ne s'étaient pas laissés vaincre sans résister. Sur l'eau, le combat continuait, et des pillards saccageaient encore les rues.

Plus grave encore, l'armée d'Utros approchait de tous côtés.

Nicci repéra le général, aisément reconnaissable à cause de son casque. Au sommet d'une colline, il dirigeait de loin les opérations. À ses côtés, Ruva plastronnait sur sa monture.

Au fil des heures, les soudards raseraient Tanimura. Bientôt, il ne resterait plus que des ruines compactées, comme sur l'île Kollet.

La fumée des incendies occultait par moments le soleil, et les échos de la bataille montaient des quatre points cardinaux.

Survolant le carnage, des mouettes criaillaient d'excitation à l'idée du festin qui les attendait.

Le teint grisâtre, Nathan semblait avoir du mal à respirer.

— J'ai tant puisé dans mon don, avoua-t-il, qu'il ne me reste pas grand-chose. Heureusement, te voilà avec ta Magie Soustractive, une arme dont aucun d'entre nous ne dispose.

— Et dont je me servirai s'il le faut, oui... Nous avons juré à Richard de défendre D'Hara, et il n'ignore rien de mes... compétences. Pour empêcher Utros d'attaquer le Nouveau Monde, je suis prête à tout. Là-bas, Richard aussi a des problèmes, et il compte sur moi.

Nicci devait arrêter Utros ici et maintenant – l'unique façon d'être à la hauteur de son amour pour Richard. Avant, elle aurait voulu le revoir une dernière fois, mais ce ne serait pas possible. Même s'il ne l'aimerait jamais en retour, son respect, son amitié et sa confiance lui insufflaient une force et une détermination qu'elle ne se serait pas soupçonnées. Richard croyait en elle ! Et selon lui, avec le cube, il lui avait fourni tout ce qu'il fallait pour vaincre. Enfin, il n'était pas du genre à l'abandonner !

Elle repensa à la petite boîte en os et au construct qu'elle contenait. Malgré de gros efforts, elle n'avait pas réussi à déchiffrer le message de Richard.

« La vie pour les vivants, et la mort pour les morts... »

Qu'est-ce que ça signifiait ? Et quel parti en tirer ?

Tant de combattants étaient morts. Pourtant, l'antique armée continuait à avancer. Ces soldats auraient dû être chez le Gardien depuis quinze siècles, mais le sort de pétrification des sorciers d'Ildakar avait modifié la donne. Sinon, tous les guerriers d'Utros auraient dû séjourner dans le royaume des morts.

« La mort pour les morts... »

Une idée lui traversant l'esprit, Nicci sortit la boîte de sa poche et la tint sur sa paume maculée de sang. Dès que l'os fut en contact avec le fluide vital, le cube et ses inscriptions... réagirent. Sur chaque face, les emblèmes brillèrent.

« La vie pour les vivants, et la mort pour les morts... »

Les idées enfin en place dans son esprit, la magicienne comprit soudain qu'elle était passée à côté de quelque chose. L'élément manquant qu'elle avait négligé... La réponse était là depuis toujours, sous ses yeux, mais elle n'avait pas su la voir. Plutôt, elle n'avait pas su penser à la façon de Richard.

Pour analyser la petite sphère en lévitation, elle avait recouru à une méthode qu'elle connaissait bien. Une toile de vérification, la solution évidente. Mais si elle avait utilisé la Magie Soustractive pour activer la

toile, elle ne l'avait pas appliquée *sur* le construct. Or, ce sortilège contenait des traces de la magie originelle – celle qui avait présidé à la construction de la forteresse, en un temps où tous les sorciers maîtrisaient les deux formes de pouvoir. Un tel sort défensif – comment avait-elle pu ne pas y penser ? – devait intégrer des éléments soustractifs. Richard le savait, bien entendu. Pourquoi n'avait-elle pas compris ? Si Nathan, les érudits de Surplomb-du-Monde et les Sœurs de la Lumière s'étaient révélés incapables de l'aider, ça n'avait rien d'étonnant.

Au plus chaud de la bataille, alors que la réponse se précisait dans son esprit, Nicci sentit son cœur battre la chamade. Sans Magie Soustractive, le construct était inerte ! Voilà pourquoi elle n'en avait rien tiré.

Toucher la perle de lumière avec son pouvoir ne servait à rien, si elle utilisait la moitié de son don. Pour obtenir un résultat, il fallait les deux variantes de magie. L'élément manquant, il était là !

À présent, elle savait que faire. Et comme le disait Richard, c'était tout ce dont elle aurait besoin.

Nicci referma le cube et eut un sourire cruel. Sur la colline, elle voyait toujours le général Utros, mais il était bien trop loin. Elle allait devoir s'approcher.

— Il faut que j'envoie un message à Utros, dit-elle. Un ultimatum.

Sur la place, des spectres d'Orogang se glissaient entre les attaquants, frappaient et disparaissaient. Habités à se faufiler dans les ombres, ces hommes et ces femmes étaient exactement ce qu'il lui fallait.

— Asha, j'ai besoin de vous ! Une mission pour toi et pour les tiens... La victoire peut en dépendre.

Asha accourut, une lame ensanglantée au poing. Cinq autres spectres la rejoignirent.

— Nous sommes à ton service, Nicci.

La magicienne se pencha vers les six volontaires.

— Coûte que coûte, je veux que vous transmettiez un message au général Utros. Contournez l'ennemi ou traversez ses rangs, mais contactez le général ! (Elle désigna Utros, sur la colline.) Dites-lui que je veux parlementer. Rendez-vous sur l'île Kollet. Précisez que cet ultimatum est signé Nicci, la magicienne qui a tué Ava. Il viendra, c'est certain.

Nathan n'en crut pas ses oreilles.

— Par les esprits du bien, tu sais ce que tu es en train de faire ?

Nicci tapota le cube, dans sa poche.

— Plus que jamais... Richard a dit que le construct suffirait. Utros doit venir m'affronter.

Asha acquiesça puis parla au nom de ses camarades :

— Nous ne te décevrons pas, Nicci. Sur les six, l'un de nous délivrera le message.

Leur tenue grise les rendant presque invisibles dans le chaos, les spectres s'enfoncèrent dans les rangs ennemis.

Au milieu de la bataille, alors que le flot d'antiques guerriers ne se tarissait pas, Oliver luttait pour garder le moral. Chaque fois qu'un soudard tombait, dix autres prenaient sa place. Autant vouloir vider l'océan avec un seau.

Insensible à la peur, Peretta continuait à bombarder les soldats d'éclairs aveuglants. Les camarades de ses victimes voyant ce qu'elle faisait, elle était devenue une cible.

Oliver repéra un archer qui la visait.

— Peretta ! cria-t-il.

Trop tard pour que son amie puisse éviter le trait mortel. Par bonheur, le jeune homme se souvint de son entraînement et généra un souffle d'air qui altéra la trajectoire de la flèche – juste ce qu'il fallait pour qu'elle frôle l'épaule de Peretta.

En l'écorchant, cependant. Après avoir grimacé de douleur, la jeune femme réussit à sourire à son sauveur.

— Merci, Oliver...

Pour se venger, l'érudite aveugla l'archer et Oliver, avec un petit sort de chaleur, lui arracha son arme des mains. Se détendant comme un ressort, l'arc blessa le sinistre personnage au visage.

— Il faut trouver une meilleure façon de combattre, dit Ambre en accourant. Ces sorts individuels sont trop anodins face à une telle armée.

— On fait de notre mieux, objecta Peretta.

— Mais tout ce que nous avons étudié à Surplomb-du-Monde... Tout ça doit bien pouvoir nous servir !

Oliver soupira tristement.

— On a trouvé un sort pour faire sortir les scorpions de terre... Mais ici, il n'y a pas de scorpions...

— C'est vrai, pourtant... Quels nuisibles grouillent dans une cité ?

Avec un petit sourire, Ambre attendit la réponse de ses amis.

Oliver dut donner sa langue au chat. En matière de villes, il n'avait guère d'expérience, car Surplomb-du-Monde ne ressemblait à aucune autre. Pour commencer, on n'y trouvait rien de sale. Et pas davantage de foule agressive et déplaisante.

Peretta aussi s'avoua vaincue.

— Des rats ! lança Ambre. Sous toutes les villes, on en trouve des milliers.

— Oui ! s'écria Peretta. En utilisant le même sort, on peut faire sortir les rongeurs des égouts, des tas d'ordures et des caniveaux.

Entouré de ses hommes blessés et épuisés, un capitaine d'haran cria de défi à l'intention des soudards qui les encerclaient. Sa lame levée, il ordonna une ultime charge.

Cent soldats contre une marée d'antiques guerriers...

— Vite ! cria Ambre.

S'agenouillant, elle posa les mains sur les dalles de la place. Épaule contre épaule, Peretta et Oliver l'imitèrent.

— Rappelez-vous le sortilège qui invoquait les scorpions. Faites venir les rats. Vous les sentez ?

Oliver capta un fourmillement, au bout de ses doigts.

— Oui, je crois... De petites créatures à fourrure, mais avec des dents acérées.

— Des rongeurs affamés, fit Peretta. Ils crèvent de faim.

Unissant leurs dons, les trois jeunes gens appelèrent les rats. Alors que le cerveau des scorpions n'était pas capable de résister, les rongeurs se montrèrent beaucoup plus intelligents. Mais le trio parvint quand même à les convaincre qu'ils *voulaient* sortir de leurs cachettes.

Oliver sentit que de petites pattes grattaient la pierre des égouts et des caniveaux.

Dents et griffes dehors, les rats aux yeux rouges et à la queue rose jaillirent des entrailles de Tanimura.

Après que la charge héroïque se fut brisée sur une muraille de boucliers, la contre-attaque adverse se révéla dévastatrice. À dix contre un, les soudards firent un massacre, et le pauvre capitaine lui-même fut submergé par le nombre.

Jusqu'à ce que les rats, comme les scorpions à Surplomb-du-Monde, se déversent dans la rue comme un flot de lave. Réduits au rôle peu reluisant de vermine – une injustice pour des créatures si complexes –, ils se révélèrent aptes à défendre leur cité.

Devant ces multitudes déchaînées, les envahisseurs ne surent que faire. Quand des dents s'enfoncèrent dans leurs mollets, les plus petits rats remontant le long de leurs jambes pour se glisser sous leur cuirasse, ces hommes pourtant si durs perdirent le contrôle de leurs nerfs.

Fous de terreur, ils s'éparpillèrent, une seule idée en tête : échapper aux rongeurs.

Fascinés, Oliver, Peretta et Ambre regardèrent l'armée de l'ombre mettre en déroute les guerriers des ténèbres.

Chapitre 82

Tanimura était déjà conquise. En homme d'expérience, Utros ne doutait plus de sa victoire.

De son perchoir, il suivait très bien le déroulement des opérations. Dans cette bataille, comme lors de toutes les autres, il avait subi des revers. Sous les ordres du deuxième commandant Halders, une division entière était entrée dans un bois... pour ne jamais en ressortir. Sous la frondaison, des ennemis invisibles avaient eu raison de dix mille braves.

Mais Utros avait encore des réserves.

Sur le front de mer puis dans une partie de la ville, Calvaire et ses Norukai avaient fait des ravages. À présent, ils étaient à la dérive. Rien de grave, car Utros n'avait jamais compté sur ces sauvages – sauf pour mourir à la place de ses hommes quand c'était possible.

Dès qu'il en aurait fini avec Tanimura, Utros exterminerait les pillards survivants. À la table d'un banquet, il ne fallait jamais trop d'invités...

À la tête de cinq mille hommes, Enoch avait percé jusqu'au cœur de la ville. Le deuxième commandant Arros, lui, conduisait une autre unité à l'assaut des quartiers chics.

Le gros de l'armée attendait toujours à l'extérieur de la cité. Bientôt vaincue, Tanimura serait mise à sac.

Mais où voulait en venir Nicci ? Que signifiait son absurde ultimatum ? Dans sa position, on n'exigeait pas, on implorait.

Tandis qu'Utros réfléchissait, la jeune prisonnière au teint pâle se tortilla. Lui serrant plus fort la gorge, Utros la souleva du sol. Elle battit des jambes, ses pieds tentant de toucher la terre, mais il la souleva encore et accentua la pression sur son cou.

Sans y penser, il aurait pu briser la nuque de cette fille, mais il devait d'abord la faire parler.

— Répète-moi ce qu'a dit Nicci !

— Elle exige une rencontre sur l'île Kollet.

La captive désigna l'île reliée à la cité par des ponts flambant neufs.

— Tous les messagers ont dit la même chose, intervint Ruva.

— Pourquoi ? Que veut cette maudite magicienne ?

Utros approcha son visage de celui de la prisonnière condamnée – qui ne trahit pas de peur. La bouche ouverte pour inspirer, comme un poisson qui agonise sur la berge, elle ne parvenait presque plus à parler.

— Je reconnais ta tenue et ta peau blafarde... Tu fais partie de la vermine qui se cachait à Orogang, notre sainte et sacrée capitale. Tu as attaqué mes hommes.

La prisonnière tenta en vain de desserrer l'étreinte de son bourreau.

— C'est toi qui nous as attaqués ! réussit-elle à couiner. Orogang nous appartient depuis toujours.

— Non, c'est ma capitale ! (Utros serra plus fort.) Pourquoi Nicci veut-elle m'attirer sur cette île ?

Emporté par sa rage, Utros serra un peu trop fort et écrasa la trachée-artère de la fille.

Dégoûté, il jeta son cadavre sur le sol, à côté des quatre crétins en tenue grise qui avaient délivré exactement le même message. Au-dessus de son demi-masque d'or, il fronça les sourcils, puis se tourna vers Ruva :

— C'est un piège, selon toi ?

Une lueur de folie passa dans les yeux de la magicienne.

— Peut-être, mais ça ne fonctionnera pas. Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts.

Ruva se montrait plus violente et imprévisible que jamais. À l'en croire, le Gardien voulait qu'elle traverse le voile en compagnie d'Ava, mais Utros n'était pas encore prêt à se séparer d'elle.

Soudain plus calme, elle réfléchit et haussa les épaules.

— Quel piège pourrait-elle te tendre ? L'île Kollet est un terrain vague... Général chéri, elle veut se rendre, c'est tout. Il n'y a pas d'autre explication.

Utros ne fut pas convaincu.

— Pourquoi agir ainsi ? Même si nous parvenons à un accord, elle sait très bien qu'il ne me suffira pas de claquer des doigts pour arrêter mes hommes. Ils crèvent de faim, alors, s'ils tiennent enfin leur victoire...

» Même si je le voulais, je ne pourrais pas les contrôler. Ce soir, ils mangeront, et tant pis s'ils doivent ronger les murs de Tanimura. (Utros bomba le torse.) Après, ils repartiront le dos bien droit, comme il convient.

— Si Nicci veut se rendre, pourquoi l'en empêcher ? lâcha Ruva, impatiente. Comme ça, nous l'éliminerons aisément.

L'esprit d'Ava se matérialisa, plus faible et fluctuant que jamais.

— Tuez-la comme elle m'a tuée ! (Ava enveloppa sa jumelle, et toutes deux éclatèrent de rire.) Tu dois aller la voir, général chéri. Elle s'est condamnée toute seule.

— Oui, renchérit Ruva. Tu dois y aller. Ma sœur et moi, nous voulons la peau de Nicci. Et toi aussi, tu la hais ! Elle tend les bras à la mort, et nous en profiterons.

Ruva semblait enthousiaste. Plus méfiant, Utros se laissa pourtant

convaincre. Lui aussi entendait venger Ava.

— Oui, vous méritez une revanche, et vous l'aurez. J'aurais préféré affronter Nicci sur le champ de bataille, mais comme ça, je ne me fatiguerai pas à la trouver.

» Une centaine d'hommes nous escorteront. Ensemble, nous mettrons un terme à tout ça. Cette magicienne est idiote !

Folle de joie, Thorn décapita son adversaire pour marquer le coup.

— Soixante-dix, ma sœur ! triompha-t-elle tandis que le corps sans tête du soudard faisait deux pas de plus avant de s'écrouler. Soixante-dix ? Tu as mieux que ça ?

— Non, seulement soixante-cinq, se désola Lyesse.

Sur ces mots, elle pivota sur elle-même et sauta sur deux guerriers qui prétendaient l'attaquer. Éventrant le premier, elle décocha un coup de pied sauté au second, qui la rata largement avec son épée et s'écroula. La Mora-Zith dégagea sa lame du ventre de sa première victime, frappa de nouveau pour l'achever puis transperça le cœur du deuxième soudard, qui tentait péniblement de se relever.

— Soixante-six et soixante-sept ! Je ne suis pas très loin...

— C'est ce que tu dis ! ricana Thorn.

Elle se retourna, bondit et... s'empala sur le fer dentelé d'une lance.

Un colosse aux dents serrées poussa plus fort la hampe de l'arme. Comme s'il se réjouissait d'avoir pêché un gros poisson, il embrocha la Mora-Zith.

Thorn toussa et cracha du sang. Les jambes en coton, elle serait tombée si la lance ne l'avait pas tenue. Pour ne pas glisser, elle se retint à la hampe.

Hurlant de rage, Lyesse se débarrassa d'un soldat sans prendre le temps de l'achever, et se précipita vers sa sœur d'armes.

Le lancier tenta de dégager son fer afin de pouvoir se défendre. Serrant la hampe, Thorn, même mourante, fit ce qu'il fallait pour l'en empêcher.

Hurlant encore, Lyesse frappa si violemment qu'elle coupa net les mains de l'antique soldat. Les yeux ronds, l'homme regarda ses deux moignons.

Ce chien, songea Lyesse en l'achevant, venait de tuer une Mora-Zith. Sans rien pour la tenir, Thorn s'écroula.

Lyesse oublia tout ce qui se passait autour d'elle. Thorn respirait à peine, mais elle parvint à souffler :

— Soixante-dix... Soixante-dix en un seul jour...

Tendant un bras, la moribonde prit la main de son amie.

— Un score admirable, Thorn... N'importe quelle Mora-Zith t'envierait.

— Ce record, je te l'offre... Mes victimes sont à toi.

— J'accepte ce présent... et je continuerai à y ajouter des morts.

Lyesse sentit le moment précis où le Gardien s'empara de Thorn. Le temps comme arrêté, elle resta un moment prostrée, sa main serrant celle de la défunte.

Puis elle se dégagea, posa délicatement le bras de son amie sur le sol et regarda les soudards qui continuaient d'affluer.

De quoi établir un record qu'aucune Mora-Zith ne battrait jamais.

Chapitre 83

Pas convaincu mais décidé à ne pas critiquer le plan de Nicci, Nathan marchait avec elle en direction du nouveau pont de bois qui, de ce côté-là, reliait la cité à l'île Kollet.

Si ce grand terrain vague avait été un site d'entraînement parfait pour les soldats et les miliciens, il n'en restait pas moins sinistre.

Exactement ce qu'il fallait à la magicienne, semblait-il.

Si Utros se montrait...

Nicci n'en doutait pas – Nathan, lui, était moins catégorique.

Bannon et Lila marchaient côte à côte derrière leurs deux amis. L'épée offerte par Nathan battant sa hanche, le jeune homme paraissait l'avoir bel et bien adoptée.

La mort de Calvaire avait rendu sa dignité au brave garçon. Quant à le débarrasser de son optimisme béat, c'était une autre paire de manches. S'il avait dû parier, Nathan n'aurait pas su sur quoi miser.

Des années durant, Bannon s'était réfugié derrière une façade de positivisme afin d'oublier ses tourments passés. Désormais plus fort, confiant et doté d'une volonté de fer, il n'avait plus besoin de ça. N'ayant rien d'une victime, il refusait de se plaindre malgré tout ce qu'il avait enduré. Là où d'autres auraient rêvé de vengeance, il tirait parti de tout pour devenir meilleur et se lier avec des gens de valeur.

Son étrange relation avec Lila, par exemple, était un vrai partenariat qui les rendait plus forts tous les deux.

Parfois, Nathan se demandait s'il se serait montré si... clément avec une femme qui avait été sa geôlière et son impitoyable formatrice.

En ce qui le concernait, n'avait-il pas aimé Anna alors que les Sœurs de la Lumière l'avaient gardé prisonnier près de mille ans ? Et dernièrement, n'avait-il pas respecté et admiré Verna ? Comme Lila avec Bannon, ces deux femmes ne l'avaient jamais ménagé. Du coup, il comprenait le jeune escrimeur.

Tandis que le quatuor se préparait à jouer le tout pour le tout, les combats continuaient du côté des terres et des centaines de Norukai, voire un ou deux milliers, continuaient à saccager le port et ses environs.

Même si Nicci terrassait Utros, les soudards ne cesseraient pas de piller et de tuer. Quoi qu'il arrive sur l'île Kollet, Tanimura était perdue.

Selon toute logique, oui. Mais Nathan faisait une confiance aveugle à Nicci, et il s'accrochait au seul espoir qu'il leur restait. En marchant,

la magicienne, son inséparable Mrra sur un flanc, rassemblait déjà ses forces et son courage.

Une fois sur l'île, le petit groupe avançait sur des pistes compactées lors des manœuvres par les semelles de milliers de bottes. Plissant les yeux, Nathan tenta de localiser l'emplacement du Palais des Prophètes, sa prison durant dix siècles.

— Après mon évasion, j'espérais ne plus jamais revenir ici. Avec tout un monde à explorer, pourquoi retourner sur le lieu de tant de souffrances ?

— Tu es ici avec nous, rappela Bannon.

— Pour affronter le chef d'une armée qui veut dominer le monde, ajouta Lila.

Nathan se massa le menton.

— Pour une raison pareille, je peux accepter d'être de retour.

Ayant trouvé un endroit adapté, Nicci s'immobilisa.

Nathan estima que c'était là que se dressait l'arche d'entrée du palais. Dans un silence surnaturel peuplé de fantômes, il eut le sentiment de s'être aventuré dans l'œil d'un cyclone.

Nicci se taisait, la panthère du désert à ses pieds. Alors que Mrra vibrait d'anticipation, Lila et Bannon, épée au poing, tentaient d'avoir l'air de gardes du corps aguerris.

Sur ses épaules, la cape de Nathan battait au vent.

Après un long moment, une colonne de cavaliers s'engagea sur le pont derrière l'étendard de l'empereur Kurgan.

Comme de juste, Utros chevauchait au premier rang, flanqué de l'incontournable Ruva.

L'escorte du général comptait au moins cent hommes. Bizarrement, Nicci ne sembla pas s'en inquiéter.

Nathan ne l'avait jamais vue si confiante.

Lui, il était prêt à en découdre pour le bien de D'Hara. Alors que cette pensée l'apaisait, le poison brûlant tapi dans ses veines se réveilla. Sentant son cœur s'affoler, comme si Ivan revenait à la charge, il serra les dents, eut un rictus et marmonna :

— Pourquoi refuses-tu de crever ?

Un coup de poing sur son sternum chassa le spectre du dresseur.

Comme ses hommes, Utros semblait épuisé, mais une lueur meurtrière brillait dans son regard et dans le leur. Rien qui égalât la folie destructrice de Ruva. Ses yeux qui n'avaient presque plus rien d'humain faisaient penser à deux gemmes fracturées par un éclair et qui auraient capturé un peu de sa lumière.

Perché sur son cheval comme un prédateur sur un rocher, Utros tira sur les rênes de sa monture.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, magicienne, souffla Nathan.

— Je n'ai aucune inquiétude, répondit Nicci en tapotant sa poche.

Ma mission est d'en finir avec toute l'armée ennemie.

Chapitre 84

Même si elle ne voyait qu'une moitié de son visage, Nicci sut d'instinct qu'Utros se pensait déjà victorieux. Magnifique dans sa cuirasse, il la toisait comment un conquérant.

Collés à ses basques, ses soldats semblaient prêts à tout pour le défendre et son porte-étendard arborait la bannière de Croc de Fer – une flamme que le général, désormais, s'était appropriée.

Face à ce géant, Nicci portait une robe noire souillée de sang. Ignorant l'escorte, elle fit mine de ne même pas avoir remarqué Ruva.

— Je me demandais si tu serais assez brave pour venir, Utros.

Sur le sol inégal, les chevaux renâclaient, mais leurs cavaliers les forçaient à garder la position.

Les soldats, plus émaciés que jamais, paraissaient au bout du rouleau. Sauf certains, qui avaient le pourtour des lèvres taché de sang.

Utros baissa la tête vers Nicci et la foudroya du regard.

— Pour affronter les vaincus, il faut bien peu de courage. Le sort de cette ville est réglé. Votre seule option, c'est la reddition. Ravi que tu en aies pris conscience.

Nicci ne dit rien.

Alors que Mrra grognait, Nathan, Bannon et Lila se préparèrent à défendre la magicienne. Face à cent hommes, hélas, ils ne pesaient pas bien lourd.

Même sur l'île Kollet, les échos de la bataille restaient insistants. Pourtant, Nicci n'entendait plus que le sang qui battait à ses tempes.

Ruva la foudroya du regard. Ses runes peintes à moitié fondues, elle trépigna sur sa selle.

— Général chéri, elle est à moi !

L'esprit d'Ava se matérialisa.

— Non, à nous !

Ruva éclata de rire.

— Si on l'envoie chez le Gardien, il nous fichera peut-être la paix. Alors, ma jumelle pourra rester ici.

La silhouette d'Ava vint se superposer à celle de sa sœur.

— Nous serons toujours ensemble !

Utros sauta de sa selle et atterrit devant Nicci. Derrière lui, ses hommes se pétrifièrent, à croire qu'ils étaient redevenus des statues.

Impassible, Nicci ne laissa transparaître aucun sentiment positif ou négatif.

— Rien de ce que tu diras ne changera l'issue de cette journée, dit Utros. Et quoi que tu t'apprêtes à concéder, ça ne minimisera pas mon triomphe. Je suis venu semer la mort, et il n'y aura pas de reddition sous conditions. S'il y a des survivants, nous en ferons des esclaves. Cette cité, nous la reconstruirons, puis nous prendrons le temps de nous reposer. Après, nos rangs reconstitués par des recrues enrôlées de force, nous repartirons en campagne pour conquérir D'Hara. Au bout du compte, j'irai bien au-delà des ordres de Kurgan. Ainsi, je régnerai sur l'Ancien et sur le Nouveau Monde.

Nathan vint se camper aux côtés de Nicci et défia le général du regard.

— Ton empereur Kurgan est mort depuis des lustres, et tu devrais l'être aussi.

Utros daigna à peine regarder le vieux sorcier.

— Croc de Fer, c'est le passé. Le nouvel empereur, c'est moi.

— Tes alliés sont en déroute ! explosa Bannon. Regarde en direction du port. L'armada est détruite et Calvaire a perdu la tête – je le sais, puisque c'est moi qui la lui ai tranchée.

Utros ne sembla pas bouleversé.

— Tu m'as épargné une corvée, jeune homme. Calvaire était un crétin incontrôlable. J'aurais dû l'éliminer, un jour ou l'autre.

Consciente que des héros tombaient à chaque instant, Nicci sortit de sa réserve :

— Assez de palabres ! Utros, je t'ai fait venir ici pour mettre un terme à tout ça.

Le général se rembrunit.

— Tout est déjà joué, magicienne. J'accepte ta reddition, mais la mise à sac continuera. L'Ancien Monde est vaincu. Tu ne peux plus rien y changer.

Sur sa selle, Ruva eut un rictus haineux.

— Nicci doit mourir, grinça-t-elle. Il faut qu'elle crève ! Ava et moi, nous ne reviendrons pas là-dessus. Elle est à nous.

— Arrache-lui le cœur, ma sœur, fit l'esprit d'Ava. Moi, je me chargerai de son âme.

Utros regarda les jumelles.

— D'accord, la magicienne est à vous. (Il tourna la tête vers Nicci.) Ce sera notre seule exigence. Ta vie est terminée, magicienne. Si ton agonie me satisfait, je rappellerai peut-être une partie de mes hommes. Voilà à quoi ressemble une vraie reddition.

» Alors, Nicci, es-tu une authentique meneuse d'hommes ? Te sacrifieras-tu pour le bien du plus grand nombre ? Choisis vite !

Bannon se mit en garde et Lila l'imita. Nathan, lui, tendit les mains, prêt à invoquer son don.

Même si elle n'en avait pas besoin, Nicci se réjouit de tant de

loyauté. S'immergeant dans son cœur de glace noire, elle parla d'un ton à faire geler la pierre :

— Tu m'as mal comprise, général. Je ne suis pas venue pour me rendre, mais pour t'écraser définitivement. Tous autant que vous êtes, je vais vous envoyer dans le royaume des morts, où on vous attend depuis trop longtemps.

Les membres de l'escorte eurent du mal à garder leur sérieux devant de telles rodomontades.

Utros parut moins amusé. Si ses propos pouaient la vantardise, Nicci n'était pas le genre de femme à sous-estimer.

Dans sa poche, elle referma les doigts sur le cube.

Sa lame dégainée, Utros avança, prêt à embrocher la magicienne. Avec l'esprit d'Ava, Ruva se laissa glisser sur le sol et avança aussi.

Surprises par la confiance de Nicci, les deux sœurs restaient méfiantes.

— Grâce au seigneur Rahl, dit Nicci, le seul sorcier de guerre né depuis des siècles, le voile ne peut plus être traversé que dans un sens. En d'autres termes, les morts ne sont plus en mesure de revenir dans le royaume des vivants.

— Nous le savons, marmonna Ruva.

— Tes soldats et toi, Utros, vous êtes morts il y a quinze siècles de ça. Depuis, vos âmes ne sont pas du bon côté du voile. (Nicci balaya du regard l'escorte du général.) Quand vous avez été pétrifiés, le Gardien ne s'est pas aperçu qu'il vous avait perdus. Mais vous êtes redevenus de chair et d'os, et vos âmes ne vous appartiennent plus.

— Nous sommes là et bien là ! coupa Ava. Je reste près de ma sœur.

À voir l'expression d'Utros, Nicci devina qu'elle ne lui avait rien appris de neuf.

— Tu sais que c'est vrai, général. Tu devrais être mort depuis longtemps.

— Non, mon empire est dans ce monde. Aujourd'hui, nous avons offert assez d'âmes au Gardien pour le satisfaire.

— Pas les bonnes âmes... Jadis, j'étais une Sœur de l'Obscurité alliée au Gardien. Aujourd'hui, je ne le sers plus. Mais même s'il n'est plus mon ami, je serai heureuse de lui donner ce qui lui revient.

Nicci regarda la cité, où une multitude d'antiques soldats continuaient à se battre.

— Toutes vos âmes sont à lui. La vie pour les vivants, et la mort pour les morts.

Utros ne trouva pas la démonstration amusante.

— Tu es arrogante et sans pouvoir.

Nicci sortit le cube de sa poche et fit glisser le petit couvercle taché de son sang. À l'intérieur, la perle de lumière lévissait en tournant sur elle-même.

Dès qu'elles la virent, les jumelles s'affolèrent. Ava hurla et Ruva bondit, consciente du danger même si elle n'aurait pas su identifier exactement l'artefact.

Utros leva son arme pour tuer Nicci, mais Lila et Bannon lui sautèrent dessus, le forçant à reculer.

Comprenant que la magicienne allait avoir besoin de temps, Nathan invoqua une muraille d'air qui n'affecta pas Ava mais repoussa Ruva et l'empêcha de jeter un sort.

Nicci avait enfin compris l'essence même du construct. L'élément-clé, c'était la Magie Soustractive – ou plus précisément, sa Magie Soustractive. Tout ce qu'il fallait pour activer une force dévastatrice. Richard avait fait en sorte que la magicienne soit au centre de tout, et il était sûr qu'elle finirait par comprendre.

« La vie pour les vivants, et la mort pour les morts. »

Une phrase écrite dans le langage de la Création.

Activé, ce construct repriserait la nouvelle déchirure du voile. Avant, tout ce qui n'était pas à sa place devrait y retourner.

Nicci invoqua les deux facettes de son don. Le cube posé dans sa paume, elle généra un éclair mixte – moitié blanc et moitié noir – qui frappa la boîte en os.

Le cube se volatilisa, dévoilant la perle de lumière. Le même éclair la frappa, activant le protocole interne du construct de Richard.

Autour de Nicci, la magie rayonna comme un soleil puis se focalisa sur son ultime objectif.

Dans le même temps, la magicienne s'éleva au-dessus du sol.

Se matérialisant dans l'air, des lignes brillantes se combinèrent pour dessiner un cylindre autour de son corps – comme si une forme de sortilège bidimensionnelle se dotait d'une dimension supplémentaire pour s'adapter à des circonstances extraordinaires.

Avec un vacarme qui se répercuta sur toute l'île, ce diagramme géant continua son expansion au-delà des limites du cylindre – la forme de sortilège mère, en quelque sorte.

Des lignes lumineuses zébrèrent l'air pour venir renforcer les triangles et les intersections. Alors que des traits orange tourbillonnaient vers l'extérieur du sort, les lignes de pouvoir primaire, d'une blancheur parfaite, s'associèrent pour former des angles complexes.

Nathan recula et s'abrita les yeux d'une main. Le premier éclair, surpuissant, n'était pourtant rien comparé à la lumière que le construct générait.

Et la magie continuait à grandir.

Alors que les lignes se divisaient et continuaient leur expansion, des éclats de flammes jaillirent sur leur trajectoire. Peu à peu, le diagramme apparut pour ce qu'il était : un outil permettant d'élargir

la déchirure du voile, afin que le Gardien, d'un seul coup, puisse s'emparer des âmes qui le narguaient depuis quinze siècles.

« La vie pour les vivants, et la mort pour les morts. »

Une fois le sortilège activé, le protocole n'avait plus besoin qu'on intervienne. En lévitation au milieu du diagramme, Nicci gardait cependant conscience de chaque ligne comme s'il se fût agi d'un fil sur un canevas géant. Sans qu'elle y soit pour quelque chose, la broderie se composait d'elle-même – inexorablement.

Simultanément, Nicci éprouva un plaisir et une douleur comme elle n'en avait jamais connu.

Conscient que le phénomène était de très loin hors de ses compétences, Nathan suivait la progression du diagramme géant. Richard avait conçu le sortilège, mais le moteur de tout, c'était Nicci.

Au milieu de sa toile de magie, la superbe blonde levitait et tournait sur elle-même.

Les soldats d'Utros crièrent de terreur et leurs chevaux se cabrèrent.

Hurlant de défi et de peur, Ava et Ruva tentèrent d'improviser une défense contre la puissance que Nicci venait de libérer.

Utros essayait toujours d'abattre son arme sur Nicci, mais la lame semblait peser des tonnes – aussi lourde qu'une montagne, au minimum.

Brandissant toujours leurs armes, Lila et Bannon ne purent résister à l'onde de choc. Alors qu'ils s'écroulaient, l'île tout entière trembla.

Toujours au-dessus du sol, Nicci restait sereine au milieu du cyclone de magie.

À une vitesse impensable, les lignes scintillantes se répandirent sur toute l'île, puis bien au-delà, dans les rues de la ville et jusqu'aux confins du port.

Balayant tous les quartiers, elles envahirent aussi les collines et continuèrent leur course.

Une marée impossible à arrêter et qui emportait des dizaines de milliers de soldats.

Largement ouvert, le voile exigeait ce qui lui revenait.

Les soudards d'Utros crièrent quand ces fines lances de lumière verte, orange ou noire les décapitèrent ou les déchiquetèrent, coupant certains en deux par le travers ou en hauteur.

Des extensions s'éloignèrent de Tanimura, balayèrent la côte puis écumèrent l'Ancien Monde pour rattraper et exécuter tous les antiques soldats, où que leur général ait pu les envoyer.

Un nettoyage par le vide.

D'un côté les morts, et de l'autre les vivants.

Alors que le voile se déchirait pour laisser passer toutes ces âmes, Nathan sentit son cœur s'affoler. Attirées contre leur gré par le

royaume des morts, les ténèbres qui se tapissaient en lui tentaient de se raccrocher à son âme. Battant comme un tambour, son cœur semblait une fois de plus menacé d'exploser.

Depuis qu'André lui avait ouvert la poitrine, le vieux sorcier n'avait jamais souffert ainsi.

Le spectre d'Ivan refusait de quitter ce monde. Hélas, le construct, qui ne faisait pas dans le détail, exigeait aussi les vestiges de son âme.

Voyant que des lignes vertes grésillaient autour de lui, Nathan mobilisa son don pour expulser le fantôme qu'il haïssait tant.

Prise entre deux feux, l'âme souillée et affaiblie d'Ivan se détacha du vieux sorcier et s'envola pour un voyage sans retour.

Incrédule, Nathan dut se rendre à l'évidence : il était de nouveau seul dans son corps – et libre comme l'air.

Venue d'un royaume où les vivants n'avaient pas leur place, une brume verte tourbillonnait partout dans Tanimura et l'air lui-même s'ouvrait pour aspirer l'âme de légions de soudards dont le corps, une fois cette extraction réalisée, tombait immédiatement en poussière.

Toujours au centre du cyclone de magie, Nicci s'avisa que plusieurs éléments du construct étaient eux-mêmes rédigés dans le langage de la Création. Une configuration qui donnait naissance à un idiome élémental qui vibrait au rythme de la vie mais avait aussi un écho parmi les morts.

Le spectre déjà affaibli d'Ava tenta d'échapper aux griffes invisibles du destin. S'étirant impossiblement, sa silhouette sembla devoir se déchirer, mais elle finit par être aspirée comme les autres âmes.

Quand elle tenta de retenir sa sœur défunte, Ruva fut à son tour capturée par le vortex. Trop liée à sa jumelle, elle n'aurait pas pu rester dans un plan d'existence où celle-ci n'était plus. Sans doute à cause de son excursion de l'autre côté du voile, le jour de leur naissance à toutes les deux, la magicienne vivante ne put s'ancrer à son être de chair et d'os.

Comme sa sœur, elle s'embarqua pour un voyage au bout duquel le Gardien, infiniment patient, les attendait depuis des siècles.

Telle une coquille vide, son enveloppe charnelle s'écroula puis se désintégra en une myriade de grains de poussière et de fragments d'os.

Toujours en lévitation, Nicci ne cherchait plus à contrôler quoi que ce soit. Le construct de Richard – une nouvelle forme de sortilège révolutionnaire – dépassait très largement sa compréhension. Les yeux ronds, elle regardait les entrelacs de lignes qui se transformaient en motifs géométriques et en emblèmes.

Rien ne l'étonnant de Richard, il lui parut tout à fait naturel qu'il ait conçu une telle merveille. Clé du phénomène à son corps défendant, elle assistait à un remodelage radical du rapport entre la Création et le

néant.

Étant la clé du construct, qu'elle observait depuis une perspective interne, la magicienne était plus qu'une simple spectatrice. À sa façon, elle participait, impulsant au sortilège sa fureur, sa volonté et son désir impérieux de balayer de la surface du monde une horde d'envahisseurs.

En un sens, et même si elle ne commandait rien, dans l'acception première du terme, c'était elle qui envoyait les antiques soldats au Gardien.

Puissant et indomptable, Utros résistait encore, mais son destin était scellé. Si légendaire qu'il soit, aucun homme ne pouvait se dérober à l'appel du Gardien, parce que la mort lui était donnée en même temps que la vie, et avait sur lui exactement les mêmes droits qu'elle.

Tandis qu'il luttait contre l'inéluctable, son masque d'or tomba pour dévoiler la moitié dévastée de son visage.

Résigné à *cette* défaite, il leva un poing et lança :

— Me voilà prêt à conquérir le royaume des morts, magicienne !

Sur ce dernier défi – dont nul n'aurait pu garantir qu'il était perdu d'avance –, le général se désintégra quelques secondes après que le voile l'eut vidé de son essence.

Quand le construct eut enfin accompli sa mission et se désactiva, Nicci se sentit plus vivante que jamais. Enveloppée par le sort de Richard, elle avait frayé avec le néant, redevenant pour de bon la Maîtresse de la Mort.

Richard avait rédigé ce message à sa seule intention, le langage de la Création assurant que personne d'autre ne le déchiffrerait. En cet instant, aucun monde – celui des vivants pas davantage que celui des morts – ne semblait totalement réel aux yeux de Nicci.

Elle était à la fois la Grâce, la vie et la mort...

Puis sa prison de lumière se dissipa aussi, et la fatigue la rattrapa – sans diluer son euphorie.

Retombant sur le sol, elle faillit trébucher sur les ruines du Palais des Prophètes.

Alors, Richard lui manqua terriblement. Dans l'étreinte de son construct, elle avait été plus près de lui que jamais. Hélas, c'était fini.

Une apothéose d'amour et de protection emportée par les vents à l'instant même où s'éteignait la dernière ligne du construct.

Chapitre 85

La ville entière tremblait alors que le voile, partout, se déchirait pour reprendre ce qui lui était dû depuis des lustres. Avec des hurlements de désespoir plus forts que les cris de guerre qu'ils poussaient l'instant d'avant, des soldats foudroyés tombaient en poussière en un clin d'œil.

De minute en minute, Tanimura devenait la cité des morts.

Les D'Harans, les miliciens et les réfugiés en haillons – sans oublier les citoyens lambda –, n'en crurent pas leurs yeux. Apparemment sans espoir, la bataille venait de finir faute de combattants. Les hordes d'Utros avaient perdu contre l'adversaire le plus inattendu qui soit : le Gardien en personne.

Au milieu de ses soldats épuisés et blessés, le général Zimmer tremblait de fatigue et il parvenait à peine à tenir son épée. Des heures durant, comme un automate, il avait taillé des adversaires en pièces. À ses yeux, des corps sans visage et sans âme dont le destin lui était indifférent.

Une centaine de ces fantômes étaient passés au fil de sa lame.

Les runes de sa peau invisibles sous le sang, Lyesse, l'air déçue, regardait ses ennemis se volatiliser. Un outrage, car elle estimait ne pas avoir fini de venger Thorn.

D'une démarche titubante, les sœurs Arabella et Mab approchèrent du général Zimmer. Mab saignant d'une profonde plaie au bras et d'une autre au flanc, sa compagne la soutenait.

Quand elle comprit qu'elle n'aurait plus besoin de lutter pour sa vie, Arabella s'empressa de guérir sa collègue, qui se redressa de toute sa hauteur.

Oliver, Peretta et Ambre approchèrent aussi. Leurs proies disparues, les rats qu'ils avaient invoqués s'en étaient retournés dans les égouts et les dépôts d'ordures.

Parmi les défenseurs, personne ne comprenait comment une armée gigantesque avait pu disparaître ainsi.

— Qu'allons-nous faire à présent, général ? demanda Oliver.

Il regarda autour de lui, mais personne ne semblait avoir mieux à dire.

À l'autre bout de la place où des milliers d'antiques guerriers venaient de tomber en poussière, vingt féroces Norukai semblaient tétanisés de se retrouver seuls et en infériorité numérique.

Sortant de leur hébétude, ils composèrent avec ce coup du sort et

levèrent leurs armes pour recommencer à se battre.

Leur fatigue balayée par une victoire miraculeuse, les D'Harans rugirent de fureur – dix fois plus fort que les pillards. Brusquement requinqué, Zimmer mena la charge en personne.

— On réduit ces types en bouillie, dit-il, puis on nettoie Tanimura de leurs semblables. L'océan aura son lot de cadavres, ce soir.

Le moral regonflé, les soldats se ruèrent sur leurs ennemis, qui jugèrent plus prudent de détalier.

Bannon avait d'abord été horrifié de voir le royaume des morts s'ouvrir pour capturer d'innombrables âmes. Après le cyclone, il lui avait fallu un moment pour comprendre que les défenseurs de Tanimura avaient remporté la victoire.

Après l'extraordinaire explosion de lumière, de formes géométriques et d'entrelacs de lignes, Nicci était retombée sur le sol. Ses genoux s'étant dérobés, Nathan avait accouru pour la soutenir.

— Par les esprits du bien, je n'avais jamais vu ça. Magicienne, tu nous as tous sauvés !

— Je n'ai pas fait ça seule..., croassa Nicci. Vous m'avez aidée. Sans vous, je n'aurais pas réussi.

Elle sourit à ses trois amis.

— Mais n'oublions pas Richard... C'est lui qui a conçu le construct. Même sans comprendre son message, je me suis fiée à lui. Et sa confiance m'a rendue plus forte que jamais.

Un silence tendu s'abattit sur l'île Kollet puis se répandit dans toute la ville. Après la disparition d'Utros, tout ce qui restait de lui, c'était son demi-masque d'or, qui gisait sur le sol. Et quelques fragments de son casque à cornes, à côté d'éclats d'os à peine reconnaissables. De son escorte, il subsistait à peu près les mêmes vestiges.

Venant du port et de ses environs, des échos de bataille brisèrent le silence. Avec ses yeux d'aigle, Bannon vit que les derniers Norukai tentaient de se défendre contre des soldats d'harans surexcités par un triomphe surprenant.

— On dirait que les réjouissances ne sont pas terminées, mon gars, dit Lila. Tu viens avec moi ? Si on se dépêche, il restera des esclavagistes à tuer.

Bannon baissa les yeux sur sa superbe épée. Désormais, cette arme aussi était le prolongement de son bras. Après la boucherie, le tranchant semblait un peu émoussé, mais un bon armurier arrangerait ça.

— Je rêve de voir tous les Norukai raides morts, mais au nom de Mère la Mer, j'ai tué assez de gens aujourd'hui.

Au cœur de la ville, la milice de Nicci, la garde civile et les D'Harans avaient effectivement encerclé les derniers Norukai.

Quelques pillards avaient réussi à regagner deux galères et à les remettre à l'eau. Rien de plus qu'un faux espoir. Avec l'aide des renforts de Serrimundi, la flotte de Tanimura leur avait bloqué le passage. Une fois qu'ils eurent été coincés, une pluie de flèches incendiaires s'était abattue sur les bateaux à tête de serpent.

Désormais, il n'en restait presque plus rien.

Les cheveux en bataille et l'uniforme de travers, le général Linden déboula sur l'île Kollet avec une poignée de soldats et des spectres d'Orogang couverts de sang. Escorté par des héros en aussi piteux état, Zimmer ne tarda pas à arriver.

— Le nettoyage de la ville est presque terminé, annonça-t-il.

— À nous tous, dit Linden, nous aurions pu repousser les Norukai. Mais contre l'armée d'Utros, c'était perdu d'avance.

Hochant la tête, le général regarda la poussière et les fragments d'os, là où s'étaient tenus le général et sa garde rapprochée.

— Je ne parviens toujours pas à y croire...

— Avec l'aide de Richard, expliqua Nicci, j'ai invoqué un pouvoir supérieur à celui de n'importe quelle armée. La puissance de la vie et de la mort.

« La vie pour les vivants, et la mort pour les morts. »

— Le pouvoir du destin, souffla Nathan. Il ne faut jamais oublier que Nicci était la Maîtresse de la Mort.

Des Sœurs de la Lumière convergèrent aussi sur l'île Kollet, leur ancien foyer. Sharon, Lucia et Heather étant tombées au combat, leurs collègues tenaient à honorer leur mémoire.

Rhoda, Eldine, Mab et Arabella, visiblement soulagées, vinrent saluer Nicci et Nathan.

— Il semble adéquat, dit Rhoda, que l'ultime combat ait eu lieu là où se dressait naguère le Palais des Prophètes.

— Ce complexe contenait tant de magie, renchérit Arabella. Qui sait ? il en reste peut-être une partie.

— Moi, marmonna Nathan, je me réjouis que cette prison ait disparu. Elle ne servait plus à rien.

— Avec le bannissement définitif des prophéties, dit Nicci, et considérant que les jeunes détenteurs du don ne sont plus en danger, c'est l'ordre des Sœurs de la Lumière qui ne sert plus à rien, désormais.

— La Dame Abbessse Verna s'est tenu ce raisonnement, dit Eldine. Et elle a tenté de nous trouver une nouvelle raison d'exister. Ce que nous avons fait à Surplomb-du-Monde prouve que nous pouvons encore être utiles.

— Hélas, Surplomb-du-Monde a été rayé de la carte, soupira Mab.

— Certes, intervint Nathan, mais il reste beaucoup de sites centraux remplis de grimoires mystérieux et dangereux. Ces archives-là aussi

doivent être explorées, interprétées et défendues. Ça pourrait être la nouvelle mission de votre ordre.

Les sœurs s'interrogèrent du regard.

Mais ce fut Ambre qui parla :

— Nous sommes venues à Tanimura parce que le Palais des Prophètes s'y dressait. Si je suis entrée dans l'ordre, c'est pour ça. J'ai besoin d'une grande mission. Verna m'a répété cent fois de ne pas perdre espoir.

» Mes parents ont toujours été fiers de Norcross. Quand ils apprendront comment il s'est battu aujourd'hui, ils l'admireront plus que jamais. Eh bien, je veux être importante aussi.

— Tu le seras, promis Mab. Nous reconstruirons notre ordre. Sans Verna, nous avons voyagé et combattu comme des égales parmi des égales. Mais il nous faut une Dame Abbess. Qui est candidate ?

Eldine regarda Mab, qui dévisagea Arabella, puis toutes trois se tournèrent vers Nicci.

— Tu étais autrefois une Sœur de la Lumière, dit Rhoda à la magicienne. Tu nous as trahies, je sais, mais depuis, tu es revenue dans le bon camp. Aujourd'hui, tu es plus forte que jamais – et que chacune de nous, à l'évidence.

— Plus forte que n'importe quelle sœur, ajouta Mab, et que toutes les Dames Abbesses de l'histoire. Avec ton aide et les ressources de Tanimura, nous reconstruirons le Palais des Prophètes.

— Je ne suis plus une Sœur de l'Obscurité, concéda Nicci, mais sans être redevenue une Sœur de la Lumière. Désormais, je suis la magicienne Nicci, partisane du seigneur Richard Rahl. Il m'a confié une mission, et je ne m'en laisserai pas détourner.

Nathan ne cacha pas son trouble.

— Si vous voulez reconstruire ma prison, ne comptez pas sur moi pour aider à poser ne serait-ce qu'une pierre. Dans ma vie, il me reste des choses à accomplir.

Nicci sourit au vieil homme.

— Tu n'es pas le seul dans ce cas, sorcier.

Chapitre 86

Il fallut deux jours aux miraculés de Tanimura pour éteindre les incendies et tuer les derniers Norukai – de sacrés couards, dès qu'ils n'étaient plus en masse.

Conscients d'être traqués, ils se réfugièrent dans des entrepôts, des cabanes de pêcheur voire sous les quais, accrochés à des piliers avec l'espoir de passer inaperçus.

Quand les citadins les découvrirent, ils recoururent à des harpons et à des crochets de marine pour les tuer dans l'eau, comme de gros poissons. Jugeant que justice était faite, Nicci ne s'éleva pas contre ces pratiques.

Après avoir quitté l'île Kollet, Nathan et elle unirent leurs forces à celles des détenteurs du don locaux. Faisant pleuvoir, ils facilitèrent la tâche des pompiers volontaires. Malgré tous ces efforts, beaucoup de grands bâtiments – dont vingt villas de nobles, à flanc de colline – furent réduits en cendres.

Pour gérer les milliers de blessés, des habitants de Tanimura et des réfugiés se chargèrent de les trier par ordre de gravité. Dans un bel élan de solidarité, tous les professionnels du textile collaborèrent pour fabriquer des pansements.

Avec Franklin, l'archiviste principal, et Gloria, chef des mémoristes, Oliver, Peretta et tous leurs compagnons mirent en application les connaissances acquises à Surplomb-du-Monde. Grâce à eux, des milliers de blessés eurent la vie sauve.

Contrairement à Bannon, presque ignare en la matière, Lila avait une grande expérience des blessures récoltées au combat – y compris quand il s'agissait d'amputations.

Agenouillée près d'un homme victime d'un Norukai, la Mora-Zith examinait le moignon de sa main droite. Le sang s'étant coagulé, la plaie ne saignait plus mais le pauvre homme faiblissait à vue d'œil. Après avoir nettoyé la blessure, Lila la protégea avec un bandage humide qu'elle serra au maximum.

— Ça le maintiendra en vie un moment, dit-elle à Bannon. Mais il faut que les guérisseuses et les herboristes préparent d'urgence des onguents. Sinon, toutes les plaies s'infecteront et il y aura une hécatombe dans les semaines à venir.

— Ma main, gémit le manchot. Que pourrais-je faire sans elle ?

Lila répondit davantage à Bannon qu'au malheureux :

— Quand il est blessé, un gladiateur finit le plus souvent par

mourir. Mais tout le monde, chez moi, connaît l'histoire de Kalef, un esclave venu de l'autre bout du monde. Champion incontesté, le jour où un adversaire lui trancha une main, il continua à se battre jusqu'à ce que ses jambes le trahissent. En général, dans ces cas-là, le vainqueur porte le coup de grâce et devient le nouveau champion. Mais la foule, enthousiasmée par son courage, sauva la vie de Kalef. Soigné par les meilleurs guérisseurs, il est retourné dans l'arène avec une lame fixée directement à son poignet. Vissée, si ce qu'on m'a raconté est exact. Eh bien, il a pris sa revanche et récupéré son titre.

Lila se tourna vers le manchot qui fixait son moignon en pleurant.

— Celui-là ne sera jamais un champion, mais il saura se rendre utile. Tanimura aura besoin de bras – même privés de main.

Bien que soigner les blessés fût la priorité, il fallut aussi s'occuper des cadavres. Si les guerriers d'Utros ne posaient aucun problème, on dénombrait près de dix mille victimes éparpillées dans toute la ville.

Avec la chaleur humide de Tanimura, la puanteur devenait insoutenable. Attirées par ces relents, des mouettes venaient picorer les yeux des morts, forçant les équipes de ramassage à les chasser à grand renfort de cris.

Dans le port, ces mêmes charognards s'en prenaient aux cadavres qui flottaient un peu partout. Alléchés, certains poissons réclamaient leur part de cette manne.

Linden et Zimmer affectèrent des soldats à l'assainissement de la cité. Des caristes habitués à travailler au port se retrouvèrent avec des cargaisons de cadavres à sortir de la ville. Pour accueillir un immense bûcher funéraire, l'île Kollet s'imposa comme le site parfait.

Des jours durant, une fumée noire en monta et l'odeur de chair humaine brûlée coupa bien des appétits. Faute de clients, les bouchers et les charcutiers durent provisoirement fermer boutique.

Le bûcher laissa sur le sol de l'île une couche de cendres qui aiderait à le régénérer. Un jour, peut-être, Kollet redeviendrait vivante.

Si les D'Harans, les miliciens, les gardes et les spectres d'Orogang eurent droit à la crémation, tous les Norukai se virent refuser cet honneur.

Lors du ramassage des dépouilles, les pillards furent mis à part avec l'idée qu'on s'occuperait d'eux plus tard. Entassées sur les quais, ces charognes se décomposaient vite.

Et comme on pouvait s'en douter, les esclavagistes se révélaient plus laids encore morts que vivants.

Le capitaine Jared, à contrecœur, accepta que son *Chasseur* se charge du transport des ignobles pillards. Sous l'œil de Zimmer et de Nicci, des soldats firent la navette avec des charrettes lestées de cadavres puants – au point que même les pêcheurs de krakens en plissèrent le nez de dégoût.

Le *Chasseur* fit lui aussi plusieurs voyages avec un lot de charognes que Jared et ses hommes jetaient par-dessus bord au large. Qu'ils flottent ou qu'ils coulent, ces morts finiraient dans le ventre des poissons et on oublierait jusqu'à leur existence.

Avec une grimace, Jared raconta même que lors de son plus récent voyage, des requins qui festoyaient sur les morts avaient déguerpi à la hâte, chassés par des Selka. Non sans allégresse, les hommes-poissons avaient déchiqueté à belles dents les cadavres de leurs ennemis jurés.

Les marins du *Chasseur* avaient observé ce spectacle avec horreur, mais sans inquiétude particulière. À aucun moment les Selka ne leur avaient paru dangereux. Contents de s'empiffrer de Norukai, ils n'étaient pas allés chercher plus loin.

Sa superbe oubliée, Jared, barbu et échevelé, faisait pitié à voir. Alors que ses hommes embarquaient une nouvelle cargaison, il croisa les bras et dévisagea Nicci, venue lui rendre visite sur les quais.

— C'est un travail répugnant, magicienne, mais qui d'autre accepterait de le faire ? Une fois encore, mes marins prouvent leur valeur.

— Votre bateau ne sentait déjà pas la rose, mais là c'est insupportable.

— Pourtant, nous ferons avec, magicienne, même si ces carcasses empestent dix fois plus que nos bestiaux à tentacules. J'ai hâte d'en avoir terminé avec cette corvée. (Jared rayonna soudain.) Mes gars sont impatients de repartir à la pêche. Pour l'aider à se remettre, nous livrerons une chair délicieuse à cette ville.

— Soyez-en remercié, capitaine, dit Zimmer sans la moindre conviction.

Déjà en pleine reconstruction, Tanimura n'était qu'une parmi des dizaines de villes et de villages dévastés. Pourtant, les survivants d'Effren, de Larrikan ou de Renda-sur-Baie s'attaquèrent courageusement au déblaiement des gravats. Pendant ce temps, les scieries tournaient à plein pour alimenter les charpentiers déjà en train de rafistoler ou de rebâtir. Comme un seul, tous les artisans œuvraient à la renaissance de la grande cité. On creusait des fondations, on peignait des façades, on nettoyait des murs...

Devenus amis après s'être sauvé la vie un nombre incalculable de fois, Thaddeus et Rendell se concentraient sur la reconstruction du front de mer.

— Puisque nous n'avons plus à craindre les Norukai, dit le bourgmestre, un jour, je ramènerai tout mon monde chez nous et nous rebâtirons Renda-sur-Baie.

— Compte sur moi pour t'aider, assura l'esclave affranchi. Ildakar ne reviendra jamais, et j'ai besoin d'un nouveau départ. Renda-sur-Baie semble l'endroit idéal pour ça.

— Il faudra travailler dur, mais on aura de nouveau un foyer et la liberté !

L'oreille attirée par la conversation, Nicci rejoignit les deux hommes.

— Vous serez maîtres de votre destin et des règles que vous édicterez. Vous n'aurez de comptes à rendre à personne, mais avec ce que je connais de vous, nul doute que vous serez un des fleurons de l'empire d'haran.

Quatre spectres qui se promenaient en plein soleil – pour eux, une expérience encore grisante – approchèrent de la magicienne, l'air inquiets et troublés. Libérés de leurs antiques obligations, ils avaient fait beaucoup de chemin pour soutenir Nicci. Aujourd'hui, loin de chez eux alors que la guerre était finie, ils ne savaient plus sur quel pied danser.

— Cette ville grouille trop d'activité pour nous, avoua un homme au front plissé d'inquiétude. Nous sommes presque six cents survivants... Utros est mort, mais que deviendra Orogang ? C'est notre foyer.

— Un havre de tranquillité ! renchérit un autre homme.

— Dans ce cas, installez-vous là-bas ! Retournez chez vous et vivez sous la lumière. À cette heure, les Zhiss sont sûrement tous morts. Plus besoin de vous cacher pendant la journée. Cassez les briques et arrachez les planches qui occultent vos fenêtres. Orogang redeviendra un des phares du monde.

— Mais nous serons coupés de tout, dit une femme en tirant sur sa capuche grise.

— Pas pour longtemps. Des marchands afflueront et la cité redeviendra un des carrefours commerciaux de la région. N'ayez crainte, je parlerai de vous à un certain seigneur Rahl. Il pourrait même faire d'Orogang une de ses capitales régionales. Ça vous dirait ?

Les spectres semblèrent retrouver la joie de vivre et l'espoir. Une pièce de plus s'ajoutait au puzzle, peignant de couleurs vives l'avenir rendu possible par la défaite d'Utros et de Calvaire.

En même temps qu'ils reconstruisaient, les vainqueurs tentaient de modeler leur avenir. Soutenu par sa rivale et complice Gloria, Franklin organisa une réunion avec les Sœurs de la Lumière.

— Surplomb-du-Monde n'est plus et tous ses trésors sont perdus. Ces grimoires, nous devons les recréer du mieux possible.

Gloria se tapota une tempe.

— Rien n'est perdu tant que mes mémoristes ne sont pas frappés d'amnésie. Nous reconstituerons des milliers de volumes, mais ça prendra du temps.

L'île étant transformée en bûcher funéraire géant, les sœurs avaient élu domicile dans une auberge vide dont le patron était tombé pendant l'attaque. Dans la salle commune, jadis bondée de buveurs

forts en gueule, les érudits commencèrent à travailler avec des scribes.

Pour noter les textes, tout fut bon, des rouleaux de parchemin aux livres de comptes vierges du maître du port. Les yeux mi-clos, les mémoristes répétaient à la virgule près les mots gravés dans leur mémoire magiquement altérée.

Après avoir consacré leur vie à l'étude, chaque mot des antiques textes retenant leur attention, les érudits de Surplomb-du-Monde participaient à l'élaboration d'une bibliothèque de l'avenir.

Enroués à force de parler, les mémoristes ne se laissaient pas arrêter par ce détail. Pour tout retrouver, il faudrait des années, et ils ne connaîtraient pas le repos avant d'en avoir terminé.

Chapitre 87

Après un bref coup de gros temps, la veille, Tanimura ne puait plus la mort, le sang et la pourriture. Assis au bout d'un quai, Nathan s'emplit les poumons d'un air délicieusement iodé. Puis il baissa les yeux sur la dernière page de son livre de vie, se demandant comment il allait conclure son récit.

De la fiente s'écrasa sur les planches, non loin de lui, et une mouette le survola en lâchant ce qui ressemblait furieusement à un rire moqueur.

— Oiseau de malheur, marmonna Nathan. Une petite boule de feu, et tu rigolerais moins, crois-moi.

Pas du tout intimidée, la mouette s'éloigna nonchalamment.

Dans le port, on finissait de démonter ou de renflouer les épaves pour que les navires de ligne puissent de nouveau accoster. Pour ne jamais oublier ces terribles événements, les habitants avaient décidé de conserver deux navires dont les mâts jaillissaient de l'eau. Cette bataille, il faudrait s'en souvenir – ainsi que de toutes les leçons qu'on en avait tirées.

Nathan avait quasiment rempli son livre de vie. À l'heure de conclure, le manque de place coupait son enthousiasme créateur. S'il était resté beaucoup de pages, sa plume aurait volé sur le parchemin. Volontiers disert, il aurait mentionné chacune de ses pensées et décrit minutieusement ses coups durs et ses victoires. Mais comment faire quand on disposait d'une seule page ?

Bien sûr, il aurait pu acheter un livre vierge, pour continuer son œuvre. Mais le volume sur lequel il travaillait n'était pas un vulgaire carnet. C'était son livre de vie, offert par la voyante Rouge, dans un coin désolé des Terres Noires. Écrit avec une encre mêlée de son sang, le volume précédent relatait la première partie de la vie du vieil homme. Le second, il l'avait rédigé de sa propre main, mais ça ne le rendait pas moins précieux.

Les pieds dans le vide, Nathan relut les pages noircies la veille, assis sur les marches d'un dortoir, dans la garnison de Tanimura.

Si Nicci et lui s'attardaient ici, il leur faudrait de meilleurs quartiers. Mais le vieux sorcier avait déjà des fourmis dans les jambes.

Pensif, il révisa sa description des sorciers d'Ildakar, de Masque-Miroir, des émeutes puis du réveil de l'armée d'Utros. Quand il en arriva à Elsa et à sa magie de transfert, puis à sa mort, ses yeux le brûlèrent. Son compte-rendu était trop court et inadéquat. Pas parce

que le sujet ne lui tenait pas à cœur, mais parce qu'il n'avait pas eu le courage de rédiger l'éloge qu'Elsa méritait.

Pour la mort de Verna et la destruction de Surplomb-du-Monde, il s'était efforcé d'être à son meilleur. Sur la bataille de Tanimura, en revanche, il avait accouché d'une esquisse, mais c'était dû au manque de place. Tous ces événements, en réalité, auraient exigé un chapitre voire un volume entier. Cela dit, il avait consigné la vérité, et c'était ça qui comptait le plus.

Conscient de l'importance de son travail, il se forçait à écrire afin de ne rien omettre et de tirer parti du peu de place qui lui restait. D'une toute petite écriture, et en faisant court, il salua le sacrifice de tant de héros. Puis il évoqua la victoire de Bannon sur Calvaire et la fin cataclysmique des hordes du général Utros.

Il y aurait eu tant d'autres choses à dire ! Mais le bas de la dernière page approchait. Resserrant encore sa graphie, Nathan alla presque jusqu'au bout puis rédigea sa conclusion :

« C'est ainsi que fut sauvé l'Ancien Monde. »

Les planches craquant derrière lui, Nathan se retourna et vit que Nicci approchait, superbe dans sa robe noire. Sa panthère trottnait à côté d'elle, la fourrure impeccablement peignée, comme s'il s'agissait d'un gros chat.

La magicienne s'arrêta près de son vieux compagnon.

— Si tu passes ton temps comme ça, sorcier, tu deviendras vite gros et paresseux.

Une mouette apparut dans le ciel et nargua Mrra. Dès que celle-ci rugit, l'oiseau moqueur s'en fut à tire-d'aile.

— C'est un repos bien mérité, non ? (Nathan baissa les yeux sur sa dernière page.) Rédiger des chroniques objectives et complètes est aussi exigeant qu'une bataille. Hélas, j'ai manqué de place...

Le vieil homme referma le livre de vie.

Nicci eut un petit sourire.

— Je parie que tu en as eu assez pour raconter tes exploits.

— Pas tous. Pour ça, il aurait fallu une entière bibliothèque.

Nicci ne parut pas goûter ce genre d'humour.

— Quand tu raconteras ta geste dans les tavernes ou lors de banquets, je suis sûre que les détails te reviendront.

— Je suis blessé par tes sarcasmes, magicienne...

Lorsqu'il plaqua une main sur sa poitrine et sentit la cicatrice encore boursouflée, Nathan s'avisa que son cœur était à lui, désormais. Le cœur d'un sorcier.

Mrra grogna sourdement et se tourna vers les terres, la queue zébrant l'air. Soudain inquiète, Nicci sonda le quai.

Une femme élancée en robe grise moulante approchait. Sous un entrelacs de cheveux roux, elle arborait une peau si blafarde qu'on

aurait pu la prendre pour un cadavre – une impression accentuée par ses lèvres peintes en noir. Formidablement confiante, elle avançait sans rien voir d'autre, comme si Nicci, Nathan et Mrra étaient les trois seuls survivants de la fin du monde.

Une étrange créature qui ressemblait vaguement à un félin marchait aux côtés de la nouvelle venue. Le poil hérissé, Mrra se prépara à défendre sa sœur humaine.

— Par les esprits du bien ! s'écria Nathan. C'est Rouge !

La voyante continua son chemin. Avec son allure et son compagnon, se demanda le vieux sorcier, comment avait-elle pu traverser les collines puis la ville sans déclencher de panique sur son passage ?

Serrant toujours son livre de vie, le vieil homme se leva et se prépara au pire.

— J'espérais ne jamais te revoir, lâcha Nicci, sur la défensive comme sa sœur panthère.

Rouge eut un rire musical – pas le genre de mélodie que Nathan avait envie d'entendre.

— Nos espoirs ne se réalisent pas toujours... (Rouge jeta un coup d'œil à la cité.) Après la bataille, vous auriez eu assez de crânes et de squelettes pour décorer Tanimura. Quelle idée d'avoir tout nettoyé !

Autour de son fief, Rouge gardait précieusement les os des malheureux venus en vain lui demander un service ou une faveur.

— C'était le nombre de morts qu'il fallait pour obtenir la victoire, lâcha Nicci. Pas un de plus.

Le familier de Rouge s'assit sur son postérieur et défia Mrra du regard.

Comme s'il avait dû savoir pourquoi elle venait, Rouge se tourna vers Nathan :

— Tu me dois quelque chose... Je n'ai jamais cru que tu reviendrais dans les Terres Noires pour me remettre ton livre de vie. Du coup, je suis venue le chercher. Tu aurais dû deviner qu'on en arriverait là.

Les lèvres noires dessinèrent un sourire.

— Je viens de le finir, s'étonna Nathan. Comment as-tu su que j'étais arrivé au bout ?

— Je suis une voyante, si tu saisis ce que je veux dire... Tu as lu les quelques lignes, sur la première page de ton livre ?

« L'avenir et le destin dépendent à la fois du voyage et de la destination. Kol Adair est très loin au sud, dans l'Ancien Monde. À partir de là, le sorcier verra ce qu'il lui faut pour redevenir entier, et la magicienne devra sauver le monde. »

Nathan haussa les épaules.

— Ces mots nous ont poussés à traverser l'Ancien Monde. En les écrivant, tu as mis bien des choses en mouvement. Très souvent, les prophéties sont moins claires que ça.

Cette fois, Rouge éclata de rire.

— Nathan Rahl, ne me dis pas que tu es tombé dans le panneau ? Ce n'était pas une prophétie, ni même une prémonition. Un pronostic, peut-être – et vous l'avez utilisé à votre manière, en l'interprétant comme ça vous chantait. Les événements, c'est vous qui les avez provoqués. Bien, à présent, donne-moi ce livre. Je veux découvrir tes chroniques.

Nathan s'ébroua afin de reprendre ses esprits. Pour retrouver son don, il avait obéi à la lettre à ce... pronostic. À cause de ces quelques lignes, Nicci, Bannon et lui étaient allés jusqu'à Kol Adair, puis à Ildakar. Un si long voyage à la poursuite d'un mirage ?

Non, pas un mirage, s'avisa le vieil homme. Ils avaient poursuivi leur propre destin. Un ancien prophète ne pouvait pas ignorer ça : quoi que disent les écrits, les gens faisaient ce qu'ils étaient nés pour faire. Comme ses amis, il avait forgé sa propre destinée.

Le familier feula à l'intention de Mrra. Les deux fauves étaient prêts à bondir, mais leurs maîtresses les retenaient.

Quand il remit le livre à Rouge, Nathan eut un sentiment de deuil, comme si une part de sa vie venait de se terminer. En avait-il fini avec ses aventures ? Vivrait-il à Tanimura une paisible et ennuyeuse retraite ? Ce n'était sûrement pas à son programme, mais...

Alors qu'elle semblait ne rien avoir sur elle, Rouge brandit soudain un nouveau livre relié de cuir et le tendit à Nathan.

Soufflé, il le prit, l'ouvrit et découvrit uniquement des pages blanches.

— Pour remplir le premier, il t'a fallu mille ans. Pour le deuxième, un an aura suffi. Je me demande quand il me faudra revenir pour récupérer celui-là.

Sans un mot d'adieu, Rouge se détourna et s'éloigna en compagnie de son curieux familier.

Nathan passa un pouce le long du dos du livre de vie, puis il le serra contre son cœur.

À la lisière du bois de Hagen, Nicci captait encore l'odeur du sang. Lourdemment chargé d'histoire – dans le registre sinistre –, ce bois était redevenu un lieu tout à fait normal. Partout, les trilles des oiseaux remplaçaient le silence de mort de naguère.

Sous le regard jaune de Mrra, les broussailles ondulèrent et des silhouettes se faufilèrent entre les troncs. Des félins, bien entendu. Les survivants de la troupe qui avait glorieusement combattu Utros.

Nicci caressa son amie derrière les oreilles, lui arrachant un ronronnement d'extase. Parmi ses semblables, la panthère d'Ildakar était la seule à porter des runes gravées sur la peau. Les autres félins avaient toujours connu la liberté, et c'était cette vie-là que Mrra

désirait mener.

Agitant la queue joyeusement, elle ne fit pourtant pas mine de quitter sa sœur humaine.

Nicci passa les bras autour de l'encolure de son amie et se serra contre elle.

— Merci, ma fidèle compagne. Cours le monde avec ta troupe. Tu l'as mérité.

Contre sa joue, Nicci sentit les vibrations d'un grognement amical.

— Notre lien ne sera jamais brisé. Pour toujours, je serai ta sœur humaine. (Le cœur serré, la magicienne marqua une pause.) Mais ta troupe, c'est ta famille ! Arpente le monde, chasse, trouve-toi un compagnon et donne-lui des petits. Surtout, reste libre ! C'est tout ce que je te demande. Et si j'ai besoin de toi un jour, je t'appellerai.

» Merci pour les frères et les sœurs panthères que tu m'as fait connaître.

Mrra leva les yeux vers la magicienne, qui lui caressa une dernière fois la tête et la lâcha.

— File, maintenant !

Mrra feula et se tourna vers les fauves qui l'attendaient dans la forêt. Puis elle courut les retrouver.

Très vite, Nicci la perdit de vue. Mais de son cœur, elle ne s'éloignerait jamais vraiment.

Chapitre 88

Débarrassée des indentations qu'il lui avait infligées, la lame de Bannon était de nouveau tranchante comme un rasoir.

— Comme neuve, dit l'armurier nommé Mandon Smith. Quand tu auras tué cent ennemis de plus, reviens me voir et je recommencerai.

Très content de sa nouvelle épée, Bannon était également ravi que l'armurier se soit souvenu de lui avoir vendu Solide, dans un passé qui paraissait très lointain.

— Solide fut ma première arme – une lame fiable et fidèle. Je regrette de l'avoir perdue.

Pour oublier sa tristesse, Bannon fit tourner entre ses mains le superbe présent de Nathan.

— Mais celle-là n'est pas mal non plus.

— J'ai toujours un tronc d'entraînement, si tu veux l'essayer.

Bannon se souvint de cet incident. Pour oublier le chagrin et les drames qu'il tentait de fuir, il avait taillé en pièces le fameux tronc. Aujourd'hui, il se contrôlait mieux. Sans doute parce qu'il était un meilleur escrimeur, mais surtout parce que ses blessures secrètes avaient guéri.

Cela dit, son optimisme n'était pas *seulement* une façade, mais une part authentique de sa personnalité.

Pour la bataille, toutes les épées de Mandon avaient été réquisitionnées. Dans la main des défenseurs morts, on avait retrouvé d'innombrables lames abîmées. Pour les remettre en état, l'armurier s'échinerait pendant des années.

Souriant, Bannon rengaina son épée.

— Elle est parfaite. Pour le savoir, inutile de torturer un pauvre tronc. D'ailleurs, j'aime mieux des adversaires qui ripostent. Mais pour un moment, on ne devrait pas en trouver beaucoup... (Il eut un sourire énigmatique.) L'épée fend les os...

— Si ça te manque, mon gars, je veux bien t'affronter !

Dans sa tenue minimaliste, Lila venait d'entrer dans la boutique. Malgré leur relation intime et intense, elle continuait à impressionner Bannon. Pour Lila, l'amour était une bataille qu'elle escomptait gagner. Mais il aimait jouer à ce jeu-là avec elle. De plus, il se félicitait de l'avoir adoucie... autant qu'une Mora-Zith pouvait l'être.

— Je n'ai aucune envie de ferrailler aujourd'hui. En revanche, j'apprécierai ta compagnie.

— Parfait, parce que je suis venue te chercher. Le capitaine du

bateau qui pue veut te voir. Il prétend savoir ce que tu désires.

— Le capitaine Jared ? Que croit-il donc, celui-là ?

— Tu n'as pas fait mystère de ton envie de quitter Tanimura, pas vrai ?

Pour un peu, Bannon aurait cru que sa compagne s'inquiétait.

— Si c'est ainsi, allons écouter ce que ce type veut me dire.

Des marins chargeaient des caisses à bord du *Chasseur*. Sur le pont, Jared donnait de la voix pour montrer qui était le chef, mais ses hommes n'en faisaient qu'à leur tête – avec efficacité et compétence, il convenait de le préciser.

Dès qu'il vit les deux jeunes gens, le capitaine les salua de la main.

— Je m'attendais à te voir accourir, Bannon Farmer, pas flâner ainsi. C'est ta chance, mon garçon. Si tu veux venir, mon *Chasseur* appareillera ce soir pour profiter de la marée. Direction Chiriya.

— Mon île natale ? (Le jeune escrimeur hésita.) Je ne suis pas encore décidé...

Bannon consulta Lila du regard.

— menteur ! Ton siège est fait depuis longtemps. Cela dit, je me demande ce qui te pousse à retourner sur une île dont tu dis tant de mal.

Soudain rouge comme une pivoine, Bannon baissa les yeux.

— Je dis du mal de mon salaud de père, mais il est mort. Ma mère, je n'ai pas pu la sauver, alors qu'elle seule me retenait là-bas. Quant à Ian, on me l'a arraché. À l'époque, je n'avais aucune raison de rester. Aujourd'hui, devenu plus courageux, je ne vois pas en quoi je devrais craindre un retour au bercail.

Après tant d'épreuves et de deuils, sans même parler de son calvaire entre les mains des Norukai puis de l'attaque des Selka, Bannon se sentait épuisé et il aspirait à un peu de paix et de repos.

— J'ignore ce que je trouverai chez moi. Y retourner est peut-être une énorme erreur.

Les bras croisés, Jared intervint soudain :

— J'ai entendu des choses inquiétantes... Assez pour me faire changer de destination, si tu veux vraiment aller ailleurs.

— Je n'ai jamais dit que... Tu peux répéter ton avant-dernière phrase ? Le malheur a frappé mon île ?

Jared eut un rictus amer.

— Des galères rôdent autour, mon garçon. Nous avons neutralisé la flotte de Calvaire, c'est certain, mais il reste encore quelques bateaux. Puisque nous contrôlons la côte, ils s'en prendront à des cibles plus modestes. Ton île, par exemple.

— Alors, il faut y aller et protéger les gens. Ils ne savent pas se battre. Lila, toi et moi, on pourrait les former.

La Mora-Zith ne se détendit pas vraiment.

— J'ai cru que tu voulais te débarrasser de moi... Comme tu parlais sans arrêt de partir...

Bannon n'en crut pas ses oreilles.

— Je n'ai jamais envisagé de... Douce Mère la Mer, je n'étais pas vraiment sérieux. Rentrer chez moi, c'était une sorte de rêve éveillé.

» Mais là, je pense à ces pauvres insulaires. Même si j'ai de mauvais souvenirs de Chiriya, la plupart de ses habitants ne méritent pas de mourir.

— Jusque-là, tu ignorais qu'ils étaient menacés, marmonna Lila. Ça n'a pas pesé sur ta décision.

Jared sourit, révélant ses dents du bonheur.

— Elle t'a eu, mon garçon, reconnais-le !

Dès que deux marins chargés chacun d'un tonneau de bière furent passés, le capitaine dévala la passerelle et sauta sur le quai.

— Minute, fit Bannon à sa compagne. Si j'allais quelque part, ça te peinerait ? On dirait que tu es blessée.

Lila se raidit.

— Tu m'as vue combattre, mon gars ? Pour blesser une Mora-Zith, il en faut plus que ça. Mais pour tuer des Norukai, tu n'aimerais pas m'avoir à tes côtés ? Même si je ne comprends pas pourquoi tu veux protéger des minables au lieu de chasser les esclavagistes partout où ils sont, je suis prête à t'aider.

— Ces minables, comme tu dis, sont exactement comme j'étais à l'époque. Ce qui m'est arrivé, je ne le méritais pas. Même chose pour Ian. Si je peux, je veux sauver ces gens. Et j'ai toujours supposé que tu m'accompagnerais.

— Sans jamais me le demander ?

— Lila, veux-tu m'accompagner sur mon île ? Et partout où je pourrais aller ?

La Mora-Zith hocha la tête.

— Puisque c'est si important pour toi, j'accepte de venir. (Lila tira sur son pagne de cuir noir.) Tu te débrouilles toujours pour avoir besoin de protection. Je n'oserais pas te laisser partir seul...

Même si elle sembla rester de glace, dire adieu à Bannon fut plus dur que Nicci l'aurait cru. Sur la grand-place qui dominait le port, le jeune escrimeur lui donna l'accolade. Plus longtemps qu'il était convenable, mais elle ne le repoussa pas et lui rendit même son étreinte.

— Tu me manqueras, Nicci... J'ai tellement appris auprès de toi... glané tant de force et de sagesse.

Finalement, Bannon se tourna vers Nathan.

Fier de son protégé, le vieux sorcier eut du mal à retenir ses larmes.

— Fiston, tu es un sacré combattant et un très bon compagnon. Au début, tu étais un jeune sot, mais te voilà un homme plus fort, plus courageux et plus malin que j'aurais pu l'espérer.

— J'avoue être impressionnée, fit Nicci. Quand je t'ai sauvé de ta propre stupidité, dans une ruelle proche d'ici, je n'aurais pas parié un sou troué sur toi. Te jugeant comme un nid à problèmes, j'ai juré de ne plus jamais te venir en aide.

— Et aujourd'hui, je n'ai plus besoin qu'on me sauve, pas vrai ?

— Bien sûr que si ! railla Nicci. Mais pas plus que chacun d'entre nous. Tu t'es battu à nos côtés, et nous avons lutté près de toi. À présent, rentre au pays, Bannon Farmer, tu le mérites.

Nathan riva les yeux sur Lila.

— Tu jures de le protéger ? Parole de Mora-Zith ?

— Jusqu'à mon dernier souffle. Il était inutile de le demander.

Vexé, Bannon tapota le pommeau de son épée.

— Sorcier, n'as-tu pas dit que je suis capable de prendre soin de moi ?

La magicienne et le vieux sorcier échangèrent un regard amusé.

— J'ai promis sur mon honneur, fit Lila. Pour une Mora-Zith, ça veut tout dire.

Alors que le soleil se couchait, les deux jeunes gens s'éloignèrent en direction des quais.

Nicci se tourna pour sonder les rues de Tanimura. Un peu avant le bois de Hagen, l'île Kollet était encore noire de suie, mais les flammes avaient fini par s'éteindre, le vent du large chassant la puanteur de la mort.

Seul avec la magicienne, Nathan posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Qu'advientra-t-il de nous ? Vas-tu aussi te reposer sur l'idée que le monde est enfin hors de danger – grâce à nous ?

— Le monde n'est jamais hors de danger. Et notre promesse à Richard tient toujours. À D'Hara, il affronte une crise terrible, sinon il n'aurait pas refusé de nous envoyer des renforts. Le mieux serait de rentrer au Palais du Peuple.

Nathan eut un fin sourire.

— J'étais sûr que ce garçon ne pourrait pas survivre sans nous. Tu crois que nous devons voler à son secours ?

— Je pense qu'il a besoin de nous, oui...

Nicci rêvait de combattre de nouveau près de Richard. Voir son beau visage, sentir sa présence... Consciente qu'il appartenait corps et âme à Kahlan, elle s'était résolue à quitter D'Hara. Pour moins souffrir, tout en continuant de servir l'élu de son cœur.

Indécise, elle balaya la place du regard et se souvint de tout ce qui s'était passé à Tanimura.

Même si tout le monde était épuisé, ils avaient gagné, et il n'y avait rien de mieux que la victoire pour redonner du cœur au ventre à un peuple.

Le messenger qui entra sur la place au galop, venant d'Altur'Rang, si on en jugeait par sa tenue, ne semblait pas particulièrement réjoui. L'air dur, le regard perçant, il affichait un rictus hautain.

Après avoir tiré sur ses rênes, il beugla pour attirer l'attention de la foule.

— Je viens délivrer un message de la capitale de notre nouvel empire !

— Un nouvel empire ? s'alarma aussitôt Nicci.

Très droit sur sa monture, l'homme balaya du regard ce qu'il tenait pour une vile populace. Puis ses yeux s'attardèrent sur Nicci.

— Ton ignorance, femme, ne ternit pas la gloire de l'empereur Argus. Attaquée par une armée venue des profondeurs du temps, Altur'Rang vous annonce que nos ennemis ont été écrasés.

Nathan fit deux pas en avant.

— C'était l'armée du général Utros ?

— Une force de dix mille hommes, répondit le messenger. Nous leur avons proposé de jurer fidélité au Nouvel Ordre Impérial, mais ils ont refusé. (Le sale type eut un sourire matois.) Nous les aurions massacrés, bien entendu, mais le Gardien s'en est chargé à notre place. Le voile s'est ouvert, et ils ont tous été aspirés dans le royaume des morts.

Nicci avança aussi.

— L'Ordre Impérial n'existe plus et l'empereur Jagang est mort.

Elle ne jugea pas utile de préciser que c'était de sa main.

— L'empereur Jagang ne compte plus ! L'Ordre Impérial s'est relevé de ses cendres sous le règne d'un chef bien plus puissant que lui. Un homme devant lequel il se serait senti tout petit.

Nicci ne voyait pas qui aurait jamais pu faire cet effet à Jagang, mais elle garda cette réflexion pour elle. Un idiot arrogant comme ce messenger ne l'aurait pas crue...

Elle jeta un coup d'œil à Nathan, pâle comme un mort.

— Un Nouvel Ordre Impérial, souffla-t-il.

Nicci se décida en une fraction de seconde.

— J'envisageais d'aller aider Richard, mais nous devons lui faire confiance – comme il s'est fié à nous. Sans nul doute, il se sortira de ses ennuis.

» Nathan, s'il existe un Nouvel Ordre Impérial, et un homme qui prétend occuper le trône de Jagang, nous devons aller à Altur'Rang et voir à quoi ressemble cet Argus.

— Une bonne idée, oui, grogna Nathan, rouge de colère. Une très bonne idée.

— Messenger, lança Nicci, nous t'accompagnerons à Altur'Rang, où nous entendons rencontrer l'empereur Argus.

Le crétin arrogant étudia les deux importuns. Ce faisant, il prit note des formes de Nicci, de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds.

Avec un peu de chance, elle ne devrait pas le tuer avant d'atteindre la nouvelle capitale. Mais ce n'était pas joué...

— Je ne peux pas garantir qu'il vous recevra. Argus est un homme très important.

— Ça, je n'en doute pas...

Le messenger fit volter son cheval et partit répandre sa bonne parole ailleurs.

— Je m'en irai à l'aube, lança-t-il par-dessus son épaule. Je vous autorise à me suivre, mais ne comptez pas sur moi pour vous mater.

— Jeune homme, nous n'en aurons pas besoin..., marmonna Nathan.

Nicci se rembrunit. Sa détermination intacte, elle devina qu'elle était loin d'en avoir fini avec l'Ancien Monde.

En compagnie de Nathan, elle avait mission de porter une autre bonne parole. Celle de Richard Rahl annonçant au monde que l'ère des tyrans, des despotes et de l'esclavage était révolue.

Pour écraser les aspirants dictateurs, le Sourcier comptait sur un sorcier et une magicienne. Et il avait bien raison.

— Il nous reste du pain sur la planche, Nathan. Tu vas pouvoir remplir un nouveau livre de vie.

Le vieux sorcier acquiesça.

— Tu parles d'or, magicienne.

Les yeux rivés sur le messenger, les deux amis préparaient déjà leur plan.

— Je crois qu'on va avoir droit à un nouveau voyage.

— Et à une nouvelle guerre...

Alors qu'il scrutait le port, où le *Chasseur* levait déjà l'ancre, avide de se faire porter par la marée, Nathan sortit de sous sa veste une liasse de feuilles de parchemin soigneusement pliées.

— J'avais pris de l'avance, très chère... C'est une lettre adressée à Richard, et le général Zimmer m'a juré qu'il la lui ferait remettre en main propre. Ça raconte tout ce que ce garçon a besoin de savoir sur nos aventures. Tu aimerais la lire ?

Nicci accepta la missive ainsi qu'un stylet magique qui lui permettrait d'ajouter des notes.

En commençant sa lecture, la magicienne s'attendit à un récit épique où Nathan aurait le beau rôle tandis que Bannon et elle passeraient pour ses faire-valoir. Mais elle se trompait du tout au tout. Dans le texte, c'était elle qui occupait la position centrale et qui se

distinguaient en sauvant le monde.

Un peu désorientée, elle rendit la lettre à Nathan.

— Ça paraît très bien... N'oublie pas, sorcier, je suis venue avec toi parce que Richard pensait qu'il faudrait quelqu'un pour te surveiller... et veiller sur toi.

Avant de sceller la missive, le vieux sorcier ajouta un post-scriptum.

— Que dis-tu de plus ? demanda Nicci.

— Quelques mots pour rassurer Richard.

— À quel sujet ?

Le vieil homme remit la lettre à sa place.

— Eh bien, je lui promets de faire attention à toi. Parce que tu en as encore besoin, quoi que tu penses. Nouvel Ordre Impérial ou pas, tu ne peux pas sauver le monde seule.

— Mais je ne le suis pas..., souffla Nicci.

Si surprenant que ce fût, c'était la stricte vérité. Une idée dérangeante, pour quelqu'un qui avait vécu sous le joug d'une mère sans cœur, puis servi le Gardien avant de défendre la cause de Jagang. Mais tout ça était à jamais derrière Nicci. Plus forte, plus lucide et plus courageuse, elle ne laisserait pas l'ombre d'une chance à ceux qui entendaient nuire au monde.

Après un coup d'œil à Nathan, elle balaya la ville du regard puis sonda le lointain, où s'étendait l'Ancien Monde, pas encore guéri de ses anciens démons.

Quelle que soit la menace présentée par le Nouvel Ordre Impérial et son empereur Argus, elle y mettrait un terme.

À n'importe quel prix.

— Non, fit-elle, je ne suis pas seule...

Terry Goodkind, auteur prodige et best-seller international, a réussi l'exploit de rassembler tous les publics avec son cycle *L'Épée de Vérité* vendu à plus de 20 millions d'exemplaires dans le monde. Voici le dernier tome d'un cycle d'envergure, prenant place dans le même univers. Terry Goodkind s'est éteint en 2020.

Du même auteur :

L'Épée de Vérité :

Préquelles :

*La Première Inquisitrice :
la légende de Magda Searus
Dettes d'Os*

1. *La Première Leçon du Sorcier*
2. *La Pierre des Larmes*
3. *Le Sang de la Déchirure*
4. *Le Temple des Vents*
5. *L'Âme du Feu*
6. *La Foi des Réprouvés*
7. *Les Piliers de la Création*
8. *L'Empire des vaincus*
9. *La Chaîne des Flammes*
10. *Le Fantôme du Souvenir*
11. *L'Ombre d'une Inquisitrice*
12. *La Machine à présages*
13. *Le Troisième Royaume*
14. *Le Crépuscule des Prophéties*
15. *Le Cœur de la Guerre*

Les Chroniques de Nicci :

1. *La Maîtresse de la Mort*
2. *Le Linceul de l'Éternité*
3. *Le Siège de pierre*
4. *Cœur de glace noire*

Les Enfants de D'Hara :

1. *L'Homme griffonné*
2. *Les Carnassiers de la Haine*
3. *Le Désert des Supplices*
4. *Le Serment d'un voyant*
5. *Dans les ténèbres*

La Loi des Neuf

Les Sanctuaires du Mal

La Fille sur la Lune

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Heart of Black Ice*
Copyright © 2019 by Terry Goodkind
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR International, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2021, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Pierre Santamaria

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-1734-4

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

Cette édition numérique a été réalisée
par Audrey Keszek, lesbeauxebbooks.com.

Couverture

TERRY GOODKIND



COEUR DE GLACE NOIRE

LES CHRONIQUES DE NICCI

TOME IV

